REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

DIRIGÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

TOME LXIV

1925



Reprinted with the permission of the original publishers

KRAUS REPRINT LTD.
VADUZ
1966

Printed in Germany

Voyage pittoresque et historique de l'Espagne

PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE DES ROIS GOTHS D'ESPAGNE
DEPUIS L'IRRUPTION DES SARRASINS JUSQU'AU REGNE DE FERDINAND ET ISABELLE

Nous avons vu, dans la premiere partie de cette histoire, les diverses causes de la révolution qui entraîna la chute de la monarchie espagnole. Nous avons vu tous les vices assis sur le trône avec Witiza; le mécontentement de la nation, suite naturelle du mépris qu'inspire le souverain; les trahisons des grands, la corruption du peuple, l'indiscipline de l'armée; enfin nous avons vu le fils de Witiza, Rodrigue, aussi brave, aussi malheureux que son pere avoit été coupable, expier, sur les bords du Guadalete, les crimes et les abus qui attirerent les Africains au sein de sa patrie.

Tout ne périt pas avec lui à la journée de Xerès; et quoique, selon l'opinion commune, il ait été le dernier roi goth de la premiere monarchie, il est certain que les bandes échappées à ce désastre, n'ayant dû leur salut qu'à l'habileté courageuse d'un chef nommé Teudimes ou Théodomir, le recon-

nurent unanimement pour chef. Teudimes étoit déja cher à la nation, par la valeur et le patriotisme dont il avoit donné des preuves dès le regne de Wamba, en combattant et rejetant sur leurs côtes ces mêmes Maures alors vainqueurs. Il s'enferma avec les débris de l'armée à Oreiliz, aujourd'hui Orihuela, dans le royaume de Valence, et, par une résistance courageuse, obtint un traité beaucoup plus honorable qu'il ne paroissoit permis à la nation de l'espérer dans de pareilles conjonctures. Muça, successeur de Tarif dans le commandement des troupes arabes, foula aux pieds ce traité. Teudimes, indigné et ne prévoyant aucun accommodement possible avec ce féroce capitaine, forma le dessein de passer en Asie pour faire ratifier, par le calife de Damas lui-même, un pacte nouveau. Il partit accompagné de quelques hommes dont le caractere et le rang pouvoient commander le respect même à des ennemis. Il reçut un accueil digne de sa magnanimité. Mais l'effet de cette démarche ne fut pas de longue durée, la rapacité et l'ambition de chaque nouveau lieutenant maure excitant continuellement de nouvelles rebellions. Teudimes d'ailleurs termina bientôt son honorable carriere. Il mourut vers le milieu de l'an 743, ayant montré toutes les qualités d'un grand prince et d'un grand homme.

Pendant ce temps, un autre guerrier, non moins distingué par sa naissance et ses richesses que par son courage, se rendoit digne d'une semblable renommée. Vaincu par le nombre toujours croissant des ennemis de l'Espagne, et fuyant devant Abdérame, il se retira dans les montagnes des Asturies. Là, défendu par la nature même, il réunit tous ceux qui préféroient les dangers d'une guerre chaque jour renaissante à la honteuse sécurité de l'esclavage. Il est donc juste de reconnoître que l'Espagne doit beaucoup à ce dernier, ainsi qu'à Teudimes. Ils exercerent tous deux l'autorité des rois, sans en usurper le titre, ni les prérogatives, et conserverent ce germe d'une puissance nouvelle que devoient bientôt fé-

conder les efforts d'un homme non moins grand et plus heureux.

Pélage, prince du sang des rois goths, et victime échappée à la fureur de Witiza, avoit concouru, dans les Asturies, aux efforts d'Athanagilde. A la mort de ce dernier, il fut couronné par le vœu unanime de ceux que le patriotisme rassembloit autour de lui, et ne tarda pas à justifier leur confiance. Pressé dans ses sauvages retraites par les généraux d'Abdérame, son premier soin fut de se fortifier aux environs de la grotte si connue sous le nom de *Cueva de Covadonga*, et d'embusquer dans les défilés plusieurs partis de gens déterminés. Les Maures, qui n'avoient pas calculé la possibilité d'une défaite, voulurent forcer ce dernier asile. Mais ils y furent reçus avec tant de fermeté, que, repoussés d'abord et bientôt poursuivis, ils laisserent, dans les vallons et dans les précipices, les deux tiers de cette armée si fiere de tant de succès. Cette victoire, non moins étonnante qu'imprévue, sembla miraculeuse aux yeux d'un peuple naturellement superstitieux, et détruisit le prestige du cimeterre arabe. Animé par un si glorieux succès, Pélage sortit de ses retranchements, s'avança jusque sous les murs de Léon, et vainquit en bataille rangée un lieutenant du vice-roi Jucef, qui commandoit à Cordoue. Maître par cette seconde victoire de toutes les Asturies, de la Biscaye, et de presque tout le reste du pays des Cantabres, il forma un petit royaume indépendant, auquel il donna une organisation aussi bonne que pouvoient le permettre les difficultés dont il étoit entouré.

Les forces de ce nouvel état, s'appuyant sur ses bases, que chaque jour étendoit et consolidoit davantage, s'accrurent avec une rapidité peut-être sans exemple. Les villes détruites étoient incessamment rebâties et repeuplées; et les restes fugitifs d'un peuple échappé aux fers ressembloient, sous l'égide de Pélage, à une colonie victorieuse et puissante.

Ce prince termina sa glorieuse carriere dans le mois d'août

de l'année 757. A peine avoit-il régné deux ans, qui lui suffirent pour mériter le titre de restaurateur de la liberté de l'Espagne et de fondateur de sa puissance.

Favila, fils de Pélage, dut le trône à la reconnoissance qui s'attachoit à la mémoire de son pere; car son incapacité et sa lâche insouciance sembloient devoir détruire l'ouvrage de ce grand homme, si la faveur des circonstances ne l'avoit conservé. Abattus par le souvenir récent de leurs défaites; occupés, d'une part, de leurs divisions intestines; et, de l'autre, faisant dans les plaines de Tours, sous les coups de Charles-Martel, une nouvelle et terrible expérience de la valeur des armes chrétiennes, les Maures n'oserent rien entreprendre pendant le court regne de Favila. Ce prince périt à la chasse, sa passion favorite, après dix-sept mois d'un vain exercice, ou plutôt d'un oubli honteux de la suprême autorité.

Le ciel sembloit veiller sur les destins de la nouvelle monarchie. Alphonse, descendant de Récarede, et mari d'Ermésinde, fille de Pélage, dédommagea, par ses grandes qualités, le nouveau royaume de l'incapacité de Favila. Il songea, en montant sur le trône, à étendre sa puissance, et réussit en peu d'années à agrandir les états de Pélage de plusieurs provinces environnantes. Dans la Galice, les villes de Lugo, d'Orense, et de Tuy, reconnurent sa domination; dans le Portugal, il conquit Oporto, Viseo, et Chaves; dans le royaume de Léon, la capitale de ce nom, avec Astorga, Zamora, Simancas, et Salamanque; enfin, en Castille, il soumit Avila, Sepulveda, Osma, et plusieurs autres villes d'une moindre importance. Toutes ces conquêtes, jointes à la Biscaye et à la Navarre, où les Maures n'avoient pas encore pénétré, formerent le domaine de ce prince. Ainsi déja à cette époque le royaume chrétien s'étendoit, d'une part, depuis l'Océan occidental jusqu'aux Pyrénées et à l'Aragon; et, de l'autre, depuis l'Océan cantabrique jusqu'aux limites des pays appelés

pays de plaines; ce qui fait à-peu-près un quart de l'Espagne telle qu'elle est aujourd'hui.

Malgré les guerres qu'il avoit entreprises, Alphonse n'avoit point perdu de vue l'administration intérieure de ses états. Le soin particulier qu'il donna aux choses de la religion lui valut le surnom de Catholique. Il mourut en 770, laissant deux fils, Vimaron et Fruela, avec une fille, nommée Adasinde, qui depuis épousa le roi Silon.

Héritier de la valeur, du zele et de l'habileté de son pere, Fruela Ier accrut également, par la sagesse et par les armes, la puissance de la nouvelle monarchie. Attaqué, presqu'en montant sur le trône, par le fameux Abdérame, une victoire complete signala son avènement; et, par une sévérité qu'on pourroit regarder comme un acte de barbarie, si l'on n'avoit égard à la nécessité où se trouvoient ces premiers souverains de réprimer l'audace de leurs anciens maîtres, il fit mettre à mort Haumar, général de l'armée ennemie, qui étoit tombé entre ses mains.

Jalouses, dès cette époque, de leur indépendance et de leurs privileges, la Navarre et la Biscaye attirerent sur elles, par une rébellion, le bras redoutable de Fruela. Mais il ne tarda pas à les faire rentrer dans le devoir, et il s'assura de la soumission de ces provinces, en exerçant contre les vaincus des actes d'une excessive rigueur. La Galice, qui avoit fait les mêmes tentatives, éprouva le même sort et le même châtiment. En général, les grandes qualités de ce prince furent ternies par la férocité de cœur dont il fit preuve dans ces sanglantes exécutions, et son regne est déshonoré par le meurtre commis en la personne de son frere Vimaron, vaguement soupçonné d'aspirer au trône. Fruela fit le bien même avec dureté; et, plus craint encore qu'admiré de ses peuples, il n'emporta au tombeau ni leur amour, ni leurs regrets.

En supposant que la couronne fût devenue alors héréditaire, le successeur légitime de Fruela eût été Alphonse,

son fils. Mais ce prince, encore enfant, vit trois ambitieux s'emparer successivement du sceptre que ne pouvoient tenir ses jeunes mains : ce furent Aurélien, Silon, et Mauregat.

Deux événements de la plus haute importance signalent, suivant la plupart des historiens, l'époque à laquelle a régné le premier : un traité de paix avec les Maures, fondé sur la condition d'un tribut annuel de cent jeunes filles, et la fameuse bataille de Roncevaux. L'existence du traité est contestée : quant à la bataille, c'est un fait qu'il n'est pas possible de révoquer en doute, quoique singulièrement altéré dans les premieres traditions, par le sentiment de jalousie nationale, et par les fables des romanciers. Charlemagne, venu avec une puissante armée au secours de Ben-al-Arabi, gouverneur maure de Saragosse, alors révoltée contre ce chef, fut attaqué à son retour, en traversant les Pyrénées, par les Navarrois, et perdit à Roncevaux toute son arriere-garde, avec le riche butin qu'elle emportoit. L'expédition de Saragosse a toujours été, pour les écrivains espagnols, un sujet de sanglants reproches à la mémoire de Charlemagne : ils ne sauroient lui pardonner d'avoir protégé le croissant contre la croix. L'époque de cet événement est placée à l'année 778. Aurélien mourut trois ans après.

Silon, époux d'Adasinde, fille d'Alphonse Ier, ne régna que cinq ans, et ne fit autre chose que de comprimer des rebellions en Galice. C'est au regne de ce prince que se rapporte la prétendue prise de Gironne par Charlemagne; conquête accompagnée, suivant les romanciers, de tant de prodiges, et dont le plus étonnant peut-être est qu'aucun écrivain françois contemporain n'ait parlé d'un événement si glorieux à sa nation. L'unique fondement de cette tradition est probablement la révolte du gouverneur de Gironne, qui, voulant secouer le joug des rois de Cordoue, passa dans le pays des Saxons, où se trouvoit alors Charlemagne, réclama l'assistance de ce prince; et, pour prix du secours obtenu, se re-

connut son vassal, un an avant la mort du roi Silon, en 785.

Les efforts d'Adasinde en faveur de son cousin Alphonse, fils de Fruela, alors en âge d'occuper le trône, ne purent empêcher Mauregat, fils d'Alphonse Ier, d'y parvenir. Ce prince mourut en 789, après trois ans de regne, sans avoir rien fait qui pût justifier son ambition.

La nouvelle monarchie, languissante sous la domination foible de ces trois derniers souverains, prête à chanceler, si le sort n'eût si prochainement borné leur carriere, tranquille et consolée sous le pieux Bermude, reçut d'Alphonse II, en faveur duquel ce prince pacifique avoit abdiqué, un vaste accroissement de force et de splendeur. Peu de souverains de l'Espagne ont été loués en termes plus magnifiques par les historiens de ce pays. Détrôné par un parti rebelle presque aussitôt que couronné, il dut la liberté et la suprême puissance à la fidélité courageuse de quelques uns de ses sujets Ramené triomphant dans la nouvelle capitale des Asturies, il l'habita constamment depuis sa réintégration, l'agrandit et l'embellit avec une prédilection particuliere. C'est à lui que la ville d'Oviedo doit tous les monuments qui la décorent, et dont nous offrirons le détail dans la suite de cet ouvrage. Ces nobles édifices portent en général l'empreinte de la munificence d'Alphonse. Leur construction, commencée et achevée parmi les sollicitudes d'une administration naissante, parmi les dangers d'une guerre continuelle avec les Maures, prouvent qu'un génie vaste peut tout embrasser, et que tout est possible à un souverain chéri de ses sujets.

Alphonse II régna un demi-siecle; et, pendant cet espace de temps, Cordoue, alors florissante sous la domination des Arabes, vit trois souverains siéger successivement dans ses murs avec une gloire presque égale à celle du monarque chrétien. Aussi leur longue rivalité avec lui s'environne d'un éclat et porte avec elle un intérêt que n'ont peut-être pas au même degré les époques postérieures de l'histoire d'Espagne.

Elle a fourni aux écrivains des deux nations les pages les plus attachantes de leurs chroniques.

Le premier de ces rivaux célebres fut Hescham, surnommé le Juste; le second, Alhakim; et le troisieme, Abdal-Rahman ou Abdérame-Abul-Motref, fils de celui dont nous avons parlé dans ce précis. Le premier et le dernier de ces princes ont sur-tout recommandé leur nom, en l'attachant à ces monuments d'une magnificence si rare, d'un caractere si original, d'un genre qui, s'adaptant facilement aux écarts ingénieux d'une imagination vive et féconde, peut allier la grace à l'austérité, la force imposante et majestueuse à une légèreté presque aérienne. Les historiens espagnols conviennent des grandes qualités qui distinguerent ces princes, avec une sincérité qui les honore. Ils trouvent le troisieme digne d'entrer en parallele avec Alphonse II. Peut-être la justice exige-t-elle que nous convenions à notre tour que la comparaison demeure à l'avantage d'Alphonse, si l'on considere les obstacles qu'eut à vaincre celui-ci, dans la pauvreté du pays et dans l'inexpérience de ses sujets, dont les mains n'avoient manié jusque-là que la lance ou la charrue; tandis qu'Abdérame, ayant à sa disposition des trésors immenses et des hommes versés dans les arts, bâtissant sur un sol où la nature prodiguoit le marbre, le granit, et les bois précieux, n'eut pour ainsi dire qu'à vouloir pour créer.

Sous un autre aspect, le plus important sans doute, Alphonse paroît encore l'emporter sur ses rivaux. Il fit la guerre à chacun d'eux; et, dans cette successive et triple lutte, il tint la fortune constamment assujettie à ses drapeaux. On le voit, dans les premieres années de son regne, en 794, marcher au-devant des Maures, qui inondoient les frontieres des Asturies, les attirer habilement dans un pays marécageux, où leur cavalerie devenoit impuissante, et jeter sur le champ de bataille plus de soixante mille des leurs. Quatre ans après, Alphonse sort de nouveau de son territoire pour marcher

contre Alhakim, successeur d'Hescham, qui, depuis le terrible échec dont nous venons de parler, n'avoit plus osé se mesurer contre lui. Les historiens espagnols avancent, assez légèrement, que le monarque maure fut l'agresseur dans cette seconde guerre : quoi qu'il en soit, Alphonse, s'étant avancé jusque sous les murs de Lisbonne, s'empara de cette ville après une action sanglante et mémorable, dont le bruit retentit jusqu'en France.

En 820, Alabez et Melik, deux capitaines d'Alhakim, passent le Duero chacun à la tête d'une puissante armée, et pénetrent, par des chemins différents, dans le royaume de Galice. Alphonse tombe tour-à-tour sur les deux armées, qui sont défaites dans un même jour, et dont les généraux restent morts sur le champ de bataille.

Conquérant, législateur, fondateur de villes, soutien de l'honneur des armes chrétiennes, il ajoute à tant de titres ceux de clément et de libéral. Une si brillante renommée ne pouvoit demeurer renfermée dans les limites de l'Espagne. Alphonse jouit de la plus haute considération dans toutes les cours de l'Europe, mais surtout de l'estime particuliere de Charlemagne. L'historien Éginart a conservé le souvenir des relations que ces deux grands hommes entretinrent ensemble. Il paroît que cette bonne harmonie entre la France et l'Espagne fut troublée vers la fin du regne de Louis-le-Pieux. Quelques historiens parlent, mais sans détails, d'une expédition dirigée contre Pampelune, seule circonstance, pendant le long regne d'Alphonse II, où l'on voit les deux puissances aux prises l'une avec l'autre.

Après avoir travaillé avec une héroïque constance pendant cinquante-un ans à maintenir au-dehors la gloire de ses états, et à consolider au-dedans leur prospérité, ce prince mourut, en 842, laissant le souvenir d'un des monarques les plus distingués dont l'histoire puisse s'honorer. Sa rare continence lui avoit mérité le surnom de *Chaste*. Indépendamment des

édifices qui lui doivent leur construction, une foule de ces monuments qui servent d'auxiliaires fideles aux annales historiques, des médailles, des inscriptions, ont consacré sa mémoire et porté à la postérité le témoignage de plusieurs des faits par lesquels sa longue carriere a été illustrée.

A ce regne se rapporte l'érection du comté de Barcelone, puissance qui fut long-temps rivale du royaume des Asturies. Bera, premier titulaire de ce comté, en reçut l'investiture des mains de Louis-le-Pieux, roi de France, et eut pour successeur Bernard, comte de Narbonne. Ces princes et leurs successeurs, devenus en peu de temps maîtres de toute la Catalogne, reculerent encore par la force des armes les limites de leur domaine, soit du côté de la France, soit du côté de l'Espagne.

Bermude avoit abdiqué en faveur d'Alphonse II; Alphonse reconnoissant transmit le sceptre aux mains de Ramire Ier, fils aîné de Bermude, moins jaloux de l'élévation des siens, que touché des grandes qualités de Ramire, et de l'attachement naturel de la nation pour le sang de ses premiers souverains. Ramire, absent lorsqu'il fut appelé au trône des Asturies par le testament d'Alphonse II, trouva ce trône, en arrivant, environné d'orages et de compétiteurs. Un comte Népocian, que l'histoire représente comme un homme distingué, étoit à la tête d'un parti puissant. Ayant néanmoins été vaincu, il eut les yeux crevés, et fut renfermé dans une étroite prison pour le reste de sa vie. Deux autres ambitieux se placerent successivement sur les rangs, et subirent la même destinée. Quoique la politique commandât des mesures séveres, Ramire n'en a pas moins été blâmé d'avoir porté, dans ces circonstances, la rigueur jusqu'à la cruauté.

C'est pendant le regne de Ramire que les Normands, après avoir ravagé impunément le nord de la France, descendirent pour la premiere fois sur les côtes de Galice. Ils y furent moins heureux. Repoussés sur tous les points avec une perte consi-

dérable, ils allerent se jeter sur les côtes du Portugal et de l'Andalousie, où, trop enivrés de quelques succès obtenus d'abord, ils lasserent la fortune, et tomberent enfin sous les coups vengeurs du roi de Cordoue.

Ramire, prince actif et guerrier, signala son regne par deux expéditions contre les ennemis éternels du nom chrétien. Ses historiens parlent de deux batailles avec les Maures, dans lesquelles ils le font demeurer vainqueur, sans donner d'ailleurs aucun détail précis. Pour suppléer aux traditions contemporaines, l'historien Rodrigue Ximenez a découvert ou plutôt inventé, quatre cents ans après la mort de Ramire, la fameuse journée de Clavijo, dans laquelle on vit saint Jacques, monté sur un cheval blanc, combattre à la tête des chrétiens. Ramire ne régna que six ans, et mourut en 850 L'histoire le place au nombre des princes recommandables par leurs vertus politiques, et plus encore par leur zele pour le maintien de la foi et la gloire de la religion.

Ordoño, fils et successeur de Ramire, fut grand par ses vertus et par ses exploits. Brave, éclairé, grave dans ses manieres, pur dans ses mœurs, et, par-dessus tout, d'une bonté et d'une affabilité qui lui gagnoient tous les cœurs, il mérita le beau nom de pere de ses sujets.

Une expédition en Navarre commença sa célébrité. Après avoir réduit le gouverneur de cette province, qui s'étoit révolté à la faveur de l'appui de la cour de France, il battit une armée de Maures venue à l'appel des Navarrois, et prête à lui couper la retraite. D'autres combats et d'autres victoires suivirent ces premiers avantages, et le mirent en possession des villes de Coria et de Salamanque. Mais son plus beau titre de gloire est la défaite de cette autre armée qui, sous la conduite d'un usurpateur de la puissance du roi de Cordoue, Goth de nation et renégat chrétien, avoit pénétré jusqu'en France et dicté à Charles-le-Chauve les plus humiliantes conditions. Enflé de sa rapide prospérité, cet aventurier

voulut, à son retour, ajouter à ses conquêtes le royaume de Cordoue. En effet, il avoit déja pénétré dans le pays de Rioxa et s'y étoit fortifié, quand Ordoño rassembla en diligence une troupe d'élite, et, tombant à l'improviste sur les infideles, les battit complètement. Ils laisserent, en fuyant, le champ de bataille couvert de ces riches dépouilles et de ces trésors dont le foible roi de France avoit payé la délivrance de ses provinces.

Ordoño ne fut pas moins heureux contre les successeurs légitimes des rois de Cordoue, le dernier des Abdérames, vulgairement connu sous le nom de Miramolin, et son fils Mohamed, non moins grand homme dans la guerre que dans la paix : princes auxquels il ne manqua, de l'aveu même de leurs ennemis, que d'avoir su modérer la haine furieuse dont ils étoient possédés contre le nom chrétien.

Au nombre des succès obtenus par Ordoño sur les Maures on compte une victoire navale; genre de succès d'autant plus remarquable qu'il n'avoit pas d'exemple depuis le commencement de cette nouvelle monarchie. Ordoño dispersa également une flotte de Normands qui tentoient une seconde expédition contre les côtes des Asturies. Il mourut peu de temps après, son royaume augmenté des quatre villes qu'il avoit bâties; savoir, Tuy, Astorga, Léon, et Auraya.

Alphonse III, fils unique d'Ordoño, à peine âgé de quatorze ans lorsque son pere mourut, éprouva, dès son avénement à la couronne, de grands revers. Écarté du trône par l'audace de Fruela, comte et gouverneur de Galice, qui venoit d'entrer à main armée dans Oviedo, il se vit forcé de sauver ses jours par la fuite. Mais les grands de l'état, bientôt lassés d'un maître qui les avoit indignés par son orgueil, enleverent sa couronne pour la rendre à l'héritier d'un sang qu'ils chérissoient.

D'amers dégoûts vinrent bientôt troubler la joie d'un si beau triomphe. Au-dehors, la guerre; au-dedans, des conspirations

sembloient se réunir contre ce prince. Deux fois les Navarrois tenterent de se soustraire à son obéissance. Les habitants de la province d'Alava suivirent cet exemple, et furent plus aisés à réduire; enfin, trois fois de suite, des assassins attenterent à sa vie jusque dans son propre palais.

Inquiété par les Maures et par ses sujets, mais obligé de diriger contre les premiers tous ses efforts, Alphonse se tira d'embarras par un acte de politique non moins sage que profond. Tous les mouvements séditieux de la Navarre avoient leur principe en France. Pour les étouffer sans retour, il résolut de donner cette province, à titre de fief, au comte de Bigorre, qui étoit l'allié du roi de France; et, de plus, il stipula qu'on lui donneroit en mariage une princesse françoise, parente de Charles et de ce comte. Une harmonie parfaite entre la France, l'Espagne, et la Navarre, fut le fruit de cette heureuse combinaison. Démembrée par Alphonse, et jouissant d'après cet événement d'une sorte d'indépendance, la Navarre se donna des rois particuliers. Sancho-Garcias, l'un de ses premiers souverains, étendit ses domaines dans la Castille et l'Aragon. Il osa même essayer d'y joindre la partie de la Gascogne connue sous le nom de Navarre françoise. Puis, provoqué par les Maures, il leur prouva que le roi des Asturies n'étoit pas le seul héros et le seul défenseur que comptât en Espagne la puissance chrétienne.

Cependant Alphonse, dont le but principal et le vœu le plus ardent étoient l'expulsion des Maures, faisoit de puissants préparatifs, et fortifioit de tous côtés ses frontieres. Alarmé de ces opérations, Mohamed prit l'initiative, et fit marcher successivement contre les Asturies deux corps d'armée redoutables. Alphonse les battit complètement tous les deux; et, habile à profiter de ses succès, il parcourut en vainqueur la Castille, le pays de Léon, l'Estramadure, et le Portugal. Ces rapides conquêtes doublerent ses domaines, et il se vit maître de tous les pays compris entre le Duero et la Guadiana.

L'intégrité de cette nouvelle limite, conservée par ses successeurs, subsista jusqu'au temps d'Almansor. Frémissant des pertes qu'il éprouvoit, Mohamad rassembla ses dernieres ressources, et mit sur pied une nouvelle armée; elle eut le même sort que les deux autres, et les chefs périrent, ou furent faits prisonniers. L'inflexible musulman ne veut point encore s'avouer vaincu dans cette lutte désastreuse; il épuise ses provinces, il arme une quatrieme fois; et, comme pour conjurer la fortune, il lui dévoue ce qu'il a de plus cher : il place son fils aîné, l'héritier futur de sa puissance, à la tête de cette quatrieme armée. Le jeune prince, arrivé en présence des chrétiens, s'étonne de leur fiere contenance. Il calcule l'importance des intérêts qui lui sont confiés; et, plus effrayé qu'enorgueilli de voir les destinées de la patrie commises à son inexpérience, il n'ose risquer une bataille, et se hâte de rétrograder. Alphonse le poursuit, le met dans une déroute complete, et réduit le monarque humilié à demander enfin une trêve. Elle fut convenue pour trois ans. Cependant, au moment même de la conclusion de cet armistice, le perfide Mohamad ose tenter une descente sur les côtes de la Galice. Pour cette fois, le ciel, vengeur du parjure, se charge de le punir. Sa flotte fut détruite par une affreuse tempête. Indigné de cette violation de la foi jurée, mais incapable d'en suivre l'exemple, Alphonse laisse s'écouler les trois ans de trêve; et, le terme expiré, s'avance vers le territoire du roi de Cordoue. Il ravage toute la Lusitanie depuis le Duero jusqu'au Tage, et depuis Alcantara jusqu'à Mérida. Descendant ensuite des hauteurs de la Sierra-Moréna, il menace l'Andalousie, et livre, sur les frontieres de cette province, une bataille où plus de quinze mille Maures succombent.

Depuis ce moment, toutes les tentatives des Maures n'eurent plus d'autre effet que de mettre en évidence leur affoiblissement progressif, et l'accroissement des forces des chrétiens. Au milieu de ces triomphes, Alphonse ne repoussa point des

propositions de paix; il se rendit aux sollicitations du roi Maure, et conclut avec lui un traité en l'an 883.

Plus respecté que le premier par Mohamad et ses deux fils, Almonder et Abdallah, qui régnerent successivement après lui, ce nouveau traité sembloit devoir assurer la paix à Alphonse pour le Midi de ses états; mais la fortune lui suscita un ennemi imprévu dans la personne d'un nouveau compétiteur des rois de Cordoue. Ni l'audace du musulman rebelle, ni le nombre de ses troupes, ne purent résister à l'ascendant vainqueur d'Alphonse. Vengeur de ses propres rivaux, il vainquit à Zamora ce nouvel ennemi.

Cette journée célebre et si vantée par les Arabes eux-mêmes devoit être le terme de la carriere militaire du monarque chrétien, mais non celui de ses fatigues et de ses peines. Les plus noirs chagrins remplirent d'amertume ses derniers jours; on voit ses enfants et son épouse conspirer contre lui. C'est en vain que, voulant les intimider par un exemple de sévérité, il fait arrêter le principal de leurs complices, beau-pere de son fils aîné. Cette modération, loin de toucher les rebelles, ne fait qu'augmenter leur audace. Alphonse croit voir dans cette révolte obstinée un arrêt de la providence; et, profondément soumis à ses décrets, il résigne la couronne à l'ingrat Garcias, son fils aîné; puis il se retire dans un petit village pour y vivre en simple particulier.

Cet événement inattendu releva le courage des Maures : ils s'avançoient, et sans doute le prince coupable alloit être puni, quand, plus grand que jamais, et déposant tout ressentiment, Alphonse demande qu'il lui soit permis de ramener les chrétiens à la victoire. Il marche en effet à leur tête, bat les Maures, ravage leur territoire, prend ses quartiers à Zamora, où il vient de cueillir de nouveaux lauriers; et, après avoir consolidé le succès de cette expédition, il rentre dans l'humble retraite où il s'étoit naguere confiné.

Cet acte, unique dans l'histoire, suppose un assemblage

de vertus d'autant plus admirable, que leur éclat ne fut terni par aucun vice, et que le charme des mœurs privées se joignit dans ce grand homme à l'énergie qui signala son caractere public.

C'est ce roi que les écrivains espagnols se plaisent à désigner par le nom *Cronista Rey*, parcequ'il rassembla les annales de la monarchie gothique espagnole depuis Wamba jusqu'à Ordoño, son pere.

Ce prince mourut, le 19 décembre 910, après un regne de 44 ans, dans le village qu'il avoit habité depuis son abdication.

Deux princes occuperent successivement le trône après ce souverain, savoir : don Garcias et Ordoño II. Ce dernier est le seul dont le regne ait été signalé par des actions d'éclat. N'étant encore que gouverneur de la Galice, il s'étoit déja acquis de la réputation par son courage et sa sagesse; ses succès contre les Maures porterent cette nation tout entiere à se lever contre lui et à lui préparer d'éclatants triomphes. Rien de leur part ne fut épargné; le choix de leurs chefs, la force du nombre, et l'animosité des soldats, sembloient assurer leurs succès. Néanmoins tout échoua devant les bonnes dispositions, l'audace, et le bonheur d'Ordoño. Dans une mémorable journée, que les historiens représentent comme la plus désastreuse qui eût encore eu lieu pour les Maures depuis leur irruption dans la péninsule, la majeure partie de l'armée musulmane périt avec tous ses capitaines et son général en chef, Ulez Absapaz, dont la tête, par un raffinement de cruauté digne de ces temps grossiers, fut accolée à celle d'un sanglier, et exposée dans cet état sur les murs de Saint-Estevan de Gormas, près desquels s'étoit donnée la bataille.

Cette défaite, loin d'abattre les Musulmans, ne fit que les exaspérer davantage. Le patriotisme et l'exaltation religieuse leur composerent bientôt une nouvelle armée, avec laquelle ils vinrent attaquer Ordoño. Cette fois la fortune leur fut

moins défavorable, et ils regarderent comme une victoire d'avoir pu rendre douteux le succès d'une bataille. Encouragés par ce premier pas, ils en tenterent un second, et réussirent complètement. Ordoño fut battu près de la Junquere, où il étoit venu secourir le roi de Navarre. Ne pouvant attribuer cet échec qu'au peu d'appui qu'il avoit trouvé dans les comtes de Castille, il les envoya saisir à Burgos, où étoit le siége de leur gouvernement, et leur fit trancher la tête. Bientôt il sut par sa fermeté arrêter les suites des malheurs qu'il avoit éprouvés; et, quoiqu'il survécut peu à ce triste événement, son regne peut passer pour glorieux, et il peut être compté au nombre des princes qui porterent avec honneur la couronne de Pélage.

Fruela II, son successeur, n'a point laissé de trace dans l'histoire. Alphonse IV, qui vint après, n'est connu que par une de ces catastrophes qui sont presque toujours, chez les rois, les suites de la foiblesse. Entièrement adonné à des exercices de piété, et ne pouvant s'habituer aux soins du gouvernement, il avoit abdiqué formellement, la cinquieme année de son regne, en faveur de son frere don Ramire. Mais il ne tarda pas à se repentir de ce sacrifice, et il choisit le moment où le successeur qu'il s'étoit donné étoit occupé au loin d'un armement contre les Maures pour reparoître dans la capitale avec toutes les marques de la royauté. Ramire, qui ne vit dans cet acte d'inconséquence qu'un acte d'usurpation, revint assiéger son frere dans Léon, et s'empara facilement de l'un et de l'autre. Trois de leurs cousins ayant voulu prendre la défense d'Alphonse, il parvint également à se rendre maître d'eux, et, après les avoir réunis dans la même prison, il leur fit crever les yeux à tous les quatre.

C'étoit comme un devoir de la royauté de faire une guerre continuelle aux infideles; devoir dont Ramire songea à s'acquitter dès qu'il se vit affermi sur le trône. Sa premiere expédition fut la prise de Madrid, qu'il emporta d'assaut, et

dont tous les habitants furent passés au fil de l'épée. Ce succès fut suivi d'une victoire contre l'armée des Arabes, qu'il défit complètement près d'Osma, et après laquelle il alla asseoir ses quartiers sous les murs de Saragosse. Cette démonstration y causa un tel effroi, que le vice-roi maure, Abu-Saya, qui commandoit la ville, ne trouva d'autre expédient pour la soustraire au sort dont elle étoit menacée que de se reconnoître vassal et feudataire du roi de Léon. Malheureusement cette soumission n'étoit qu'un piége tendu à la bonne foi du monarque; Abu-Saya s'empressa de profiter de la tranquillité qu'elle lui procuroit pour négocier sa réconciliation avec Abdérame III, roi de Cordoue, et lui faciliter les moyens de se venger de Ramire. En effet, une armée formidable, commandée par Obaïd-Allah, l'un des meilleurs généraux du temps, entra à l'improviste sur le territoire chrétien, et s'avança en ravageant le pays jusque sous les murs de Léon. Surprise et déconcertée d'une attaque aussi rapide, l'armée de Ramire ne put résister, et l'existence de la monarchie de Léon fut un moment compromise par une bataille où l'armée chrétienne fut entièrement dispersée. Une circonstance particuliere contribue encore à relever pour les Maures l'éclat de ce succès : c'est que la tradition en a été conservée dans un poëme composé par Obaïd-Allah même, qui les avoit conduits à la victoire.

Une autre bataille, plus sanglante encore, mais dont l'issue fut bien différente, prouve que les Espagnols avoient toute la force d'ame qui répare les revers. Elle se donna près de Simancas, sur la rive droite du Duero, non loin du lieu où ce fleuve reçoit la Pisuerga. Plus de quatre-vingt mille Maures y périrent; le perfide Abu-Saya y fut pris, et quarante-cinq hommes seulement , suivant les historiens, se sauverent avec leur souverain grièvement blessé. Le plus heureux résultat de cette victoire fut de réduire pour long-temps les Maures à l'impossibilité de troubler le repos de Ramire, repos dont il

profita pour fortifier ses frontieres et réparer dans l'intérieur les malheurs que des guerres sans relâche y avoient occasionnés. Vers l'an 950, il abdiqua en faveur de son fils aîné Ordoño, marié depuis long-temps à doña Urraca, fille de Fernand Gonzales, comte de Castille, qui avoit eu le bonheur de terminer par cet arrangement une guerre mal-à-propos entreprise contre le roi de Léon.

C'est pendant le regne de Ramire que l'Espagne échappa, sans s'en douter, à un autre danger dont l'existence nous est révélée par le diacre Luitprand. Il rapporte qu'à cette époque Hugues d'Arles, roi d'Italie, cherchant à se défaire des Huns, qui avoient envahi ses états, leur donna le conseil d'aller chercher une fortune plus brillante encore au-delà des Pyrénées; qu'il leur fournit même de l'argent, et leur donna des guides pour les y conduire; mais que, rebutés par la difficulté des chemins et l'ardeur du climat, ils tuerent leurs conducteurs et abandonnerent l'expédition.

Ordoño III eut à défendre ses états non seulement contre les Maures, mais encore contre les entreprises des princes ses voisins, dont l'un, le roi de Navarre, étoit son oncle maternel, l'autre, le comte de Castille, son beau-pere. Les Galiciens profiterent aussi de cette circonstance pour se soulever; mais, par les bonnes dispositions qu'il avoit faites, Ordoño empêcha constamment les premiers de dépasser sa frontiere, et força les autres à rentrer dans le devoir. Plusieurs expéditions contre les Maures eurent un succès encore plus glorieux.

Don Sanche Ier, son successeur, trouva le moyen de suspendre l'animosité entre les deux nations, et une circonstance assez singuliere amena ce changement. Pourvu de la couronne pendant la minorité de Veremund ou Bermude, fils unique de son frere Ordoño, il jouissoit tranquillement de son élévation, qui avoit été *approuvée* par tous les grands de l'état[1],

1. Cet exemple, pris parmi plusieurs autres, prouve que la suc-

quand un autre Ordoño, fils d'Alphonse IV, soutenu par le comte de Castille, parvint à exciter une révolte générale dans l'armée, et à chasser momentanément le roi de ses états. Trahi d'un côté, repoussé de l'autre par le roi de Navarre, son oncle maternel, chez qui il s'étoit réfugié, il résolut d'aller chercher un asile à Cordoue, sous le prétexte d'aller consulter les médecins arabes sur sa prodigieuse obésité, qui lui avoit fait donner le surnom de *Gras*. L'accueil qu'il reçut à la cour justifia complètement la démarche qu'il avoit faite, et bientôt après les secours qu'il trouva dans la médecine arabe justifierent ses espérances. Ce ne fut pas le seul avantage qu'il retira de ce voyage : ayant réussi à gagner l'affection du roi maure, il fit avec lui un traité, par lequel ce dernier lui fournit une puissante armée pour aller reconquérir ses états [1]. Mais l'usurpateur, saisi d'une terreur subite, rendit ces préparatifs inutiles, en abandonnant le trône sans l'avoir défendu. Don Sanche, rétabli dans la jouissance de ses droits, conclut avec le pacifique Alhakim II, souverain de Cordoue, un traité d'amitié, auquel eut beaucoup de part sa sœur doña Elvira, religieuse célebre, qui eut de l'influence dans toutes les opérations de ce regne. Devenu par là plus assuré sur son trône, il songeoit à faire rentrer dans le devoir le gouverneur de Galice, qui vouloit se rendre indépendant, quand celui-ci dépêcha vers lui un envoyé, chargé en apparence de traiter de sa soumission, mais en effet de faire périr le roi; en quoi il réussit par le moyen du poison.

Son fils, don Ramire III, fut reconnu pour souverain; mais comme il étoit trop jeune pour en exercer les droits,

cession héréditaire au trône des rois goths n'avoit point été, depuis Pélage, un droit absolu.

1. Ces divers résultats du voyage de don Sanche à Cordoue prouvent à-la-fois la haute estime dont jouissoit, à cette époque, la médecine arabe, et les progrès que les Maures avoient faits dans la civilisation comme dans la politique, qui démontre qu'il y a plus d'avantages à ménager un voisin puissant, qu'à l'irriter.

les électeurs confierent la régence à sa tante la religieuse, doña Elvira, en considération de la prudence et du jugement dont elle avoit fait preuve sous le dernier regne à l'occasion du traité conclu avec les Maures. Elle sut en maintenir les avantages, et les deux nations vécurent en paix pendant tout le temps où elle tint les rênes du gouvernement. Cette époque fut signalée par une irruption des Normands, qui débarquerent en Galice, saccagerent le pays, et parvinrent à s'y établir pendant toute l'année 968. Le séjour de ces hôtes barbares et leur persévérance à rester en possession de leur conquête démontra à la nation la nécessité d'un effort extraordinaire pour les chasser. Toute la fleur de la Galice s'enrôla sous les bannieres du gouverneur général Sanchez; et cette armée, ayant assailli les Normands avec toute l'ardeur du patriotisme, ils furent mis dans une déroute complète : tout ce qui fut pris, et le chef de l'expédition, Gunderede, étoit du nombre, fut passé au fil de l'épée; le peu qui échappa au carnage périt sur la flotte, à laquelle les Galiciens parvinrent à mettre le feu.

Cet état brillant, de paix d'un côté, de gloire de l'autre, finit à l'époque où Ramire, prince non moins ignorant que présomptueux, se crut capable de gouverner par lui-même. Il dédaigna les sages conseils de sa tante, et le premier fruit de cette imprudence fut un soulèvement de trois principales provinces du royaume, Léon, Castille, et Galice, qui se liguerent pour lui refuser l'obéissance, et reconnurent pour roi don Bermude, non point fils d'Ordoño III, comme l'ont prétendu les historiens modernes, sur l'autorité de Rodrigue Ximenez, mais fils de Fruela II.

Le fameux Almanzor, régent de Cordoue pendant la minorité d'Hescham II, successeur d'Alhakim, voyant la division qui régnoit entre les princes chrétiens, profita habilement de cette circonstance pour agrandir ses états à leurs dépens. Il s'avança à la tête d'une armée nombreuse, en saccageant

le pays, jusque sous les murs de Léon; là il trouva, dans les Léonois, conduits par le jeune Ramire, un obstacle auquel il ne s'étoit pas attendu. Il se livra un combat opiniâtre, dont le succès demeura douteux jusqu'au moment où une tempête, accompagnée de neige, s'étant élevée, les Maures, effrayés d'un phénomene tout nouveau pour les habitants de la belle Andalousie, prirent la fuite, sans que toute la valeur d'Almanzor et l'ascendant qu'il avoit sur leurs esprits pût parvenir à les rallier. Au printemps de l'année suivante il se remit en campagne, et se dédommagea cruellement de ce premier échec par la prise de Zamora, qu'il ruina et détruisit de fond en comble. Ramire survécut peu à cette perte, funeste effet de la discorde que son imprudence et sa présomption avoient fait naître entre ses sujets. A cette époque un prince voisin, plus sage et plus heureux, agrandissoit et faisoit fleurir le royaume de Navarre : c'est le fameux don Sanche II, à qui ses grandes actions, soutenues pendant un regne de soixante-quatre ans, mériterent le surnom de *Grand*, et même, selon quelques historiens, le titre d'*Empereur*, qui, jusqu'alors, n'avoit été porté par aucun roi chrétien au-delà des Pyrénées.

La mort de Ramire laissa Bermude sans compétiteur, et ce dernier fut soutenu sur le trône par le parti qui l'y avoit élevé. Tous les historiens s'accordent à le représenter comme un prince juste et sage, qui remit en vigueur le code de Wamba, introduisit l'étude du droit canon, et montra autant de zele à protéger la religion qu'à poursuivre le vice. Néanmoins son regne fut un des plus désastreux de la monarchie. Les dissentions intérieures seconderent les efforts de l'étranger; et ce n'est pas sans une profonde tristesse que l'on voit un comte de Galice, Rodrigue Velasquez, s'unir à Almanzor pour déchirer le sein de sa patrie, et employer tout l'ascendant de sa naissance et de sa popularité à entraîner dans sa rebellion les grands de l'état. Il est aisé de prévoir les succès

qu'obtint Almanzor, dont les forces, déja considérables, recevoient un nouvel accroissement par la discorde des chrétiens. Dans un espace de douze ans, depuis l'an 983 jusqu'en 995, Gormas, Sepulveda, Simancas, Coïmbre, Osma, Atienza, Alcoba, Montemayor, et la Corogne, tomberent en sa puissance. Bientôt après, la capitale du royaume, Léon, eut le même sort, après avoir soutenu un siége des plus glorieux, pendant lequel on avoit vu son brave gouverneur, don Guillermo Gonzalez, privé par la goutte de l'usage de ses membres, se faire porter sur les épaules des soldats par-tout où le danger appeloit sa présence. Plus irrités de sa longue résistance que sensibles à sa belle conduite, les Arabes souillerent, en le mettant à mort, le caractere de générosité qu'ils sembloient avoir acquis depuis quelque temps. Après cette conquête, ils se répandirent dans tout le reste de la Galice, et jusqu'à Santiago, où ils trouverent une seconde proie non moins digne de leur avarice que le pillage de Léon. Tous les désordres, tous les outrages que peut inspirer l'acharnement national joint au fanatisme religieux, signalerent les expéditions des Maures; et peut-être c'en étoit fait de la monarchie de Pélage, si le rempart des Asturies ne l'avoit sauvée une seconde fois. Les efforts des Arabes vinrent échouer contre cette illustre barriere; et ces féroces ennemis n'eurent pas la satisfaction d'aller jouir dans leur pays des richesses qu'ils avoient acquises. Une dyssenterie assaillit à son retour l'armée d'Almanzor, et la fit périr presque tout entiere. Bermude n'avoit point survécu aux désastres de sa couronne. Des forteresses détruites, des villes en ruine, le trésor des monasteres, derniere ressource de l'état, dissipé, le culte sans ministres, l'industrie sans soutien, la gloire des chrétiens obscurcie, la valeur des Espagnols humiliée, tel fut le pesant fardeau qu'il laissa à son fils et successeur, don Alphonse V.

Alphonse V monta sur le trône de Léon après la mort de

Bermude II, son pere. Sanche l'aîné étoit alors roi de Navarre, don Sanche Garcias, comte de Castille, et Almanzor gouvernoit l'empire des Arabes. L'an 1002, les forces de tous les princes chrétiens s'étant réunies contre le victorieux Almanzor, elles parvinrent enfin à humilier son orgueil. Obligé de lever le siége de Tolede, et vaincu dans une bataille sanglante, il ne voulut point survivre à sa défaite, et mourut à Médina-Cœli.

Ses deux fils, qui lui succéderent, ne purent rétablir l'honneur de ses armes, et prirent le parti de se retirer à Cordoue, que le roi Hakem avoit mis entre leurs mains. Leur mauvaise administration ayant produit un mécontentement général, Zuléma, autrement dit Soliman, s'empara du trône de Cordoue pendant qu'un autre chef arabe, nommé Abdala, se faisoit reconnoître souverain de Tolede. Les princes chrétiens, guidés par une fausse politique, soutinrent séparément ces deux rivaux. Alphonse, roi de Léon, alla jusqu'à offrir la main de sa sœur à l'un d'eux. Le comte de Castille fut le seul qui tira quelque parti de ses alliances impolitiques : on lui céda toutes les places que les Arabes avoient conquises dans la Castille. Alphonse, profitant de la paix qui suivit ces dissentions, embellit la ville de Léon, où il fit assembler un concile national. Peu de temps après, la guerre s'étant rallumée, il se mit à la tête d'une armée, et s'avança jusqu'à la ville de Viseo, que les Maures avoient repris, et périt malheureusement en en faisant le siége.

Bermude III lui succéda à la couronne de Léon. Mais, soit à cause de son bas âge, soit faute de capacité, il ne put contenir l'ambition de son beau-frere, le roi de Navarre, qui entra dans ses états, et se seroit emparé de tout son royaume, sans l'influence des évêques et des prélats, qui s'établirent médiateurs entre les deux souverains. Il fut stipulé que don Fernand, fils du roi de Navarre, épouseroit doña Sancha, sœur du roi Bermude, que don Sanche céderoit aux nou-

veaux époux toutes les terres qu'il avoit conquises, et que, si le roi Bermude venoit à mourir sans enfants, ils hériteroient sans partage de la couronne de Léon

C'est à cette époque que Bérenger Ier parvint au gouvernement de la Catalogne, où il se distingua par ses talents et ses vertus. C'est à lui que cette province doit le code de lois intitulé *Usages*, la fondation d'un hôpital pour les pauvres, et la restauration de plusieurs principautés, telles que celles de Panadés, Girone, Vique et Manresa.

Après la mort de don Sanche l'aîné, le royaume de Navarre fut partagé entre ses trois fils, et les provinces d'Aragon passerent à son fils naturel don Ramire. Celui-ci, profitant de l'absence de son frere don Garcias, chercha à s'emparer de ses états; mais il fut obligé bientôt de les lui restituer. Bermude, roi de Léon, après la mort de don Sanche, roi de Navarre, rompit le traité conclu avec lui; et, sous le prétexte que le mariage de sa sœur avoit été l'effet de la force, il entra dans les états de don Fernand, qui lui livra une bataille, où Bermude perdit la vie. Après sa mort, la couronne de Castille fut incorporée à celle de Léon. Doña Sancha, se trouvant héritiere légitime de ces deux couronnes, son époux, don Fernand, prit le titre de roi de Castille et de Léon, et confirma à son avènement au trône les priviléges accordés par Alphonse V. Sa sagesse, sa bonté, lui gagnerent bientôt le cœur de ses nouveaux sujets. Il sut joindre la fermeté à la douceur, et intimider les grands du royaume en punissant sévèrement l'un d'eux, nommé Lair, qui avoit essayé de se révolter contre lui. Le roi de Navarre, don Garcias, ne put voir avec indifférence la prospérité toujours croissante de son frere don Fernand, et, poussé par l'ambition et la jalousie, lui tendit un piége afin de s'emparer de sa personne lorsqu'il viendroit le visiter. Don Fernand, ayant reçu un avis de ce complot, l'exécuta lui-même pour se venger, et fit enfermer son frere dans une forteresse, d'où il parvint à s'échapper.

La guerre fut alors déclarée entre les deux souverains. Les deux armées se rencontrerent auprès de Burgos. Garcias perdit la bataille et la vie; mais don Fernand, ne voulant point abuser de la victoire, consentit que l'aîné des fils de son ennemi fût couronné roi de Navarre. Débarrassé des troubles intérieurs, ce prince distingué entreprit alors d'étendre les conquêtes commencées par le roi Alphonse, son beau-pere. Il réunit ses meilleures troupes, entre en Portugal occupé par le roi maure de Séville, s'empare des villes de Sea, Lamégo, Viseo, et Coïmbre, et, laissant pour gouverner le pays qu'il avoit conquis un de ses meilleurs généraux, nommé Sisessande, il retourne en Castille, chasse les Mahométans de ses frontieres, pénetre par Madrid dans le royaume de Tolede, et jette un tel effroi parmi les Maures, qu'Almanzor, roi de Tolede, ainsi que les rois de Saragosse, de Séville, de Valence, et de Murcie, se déclarent ses tributaires : tant la désunion avoit plongé dans l'avilissement les descendants des fameux *Abderhamanes*. Le roi don Fernand, intrépide dans les combats, politique consommé, et défenseur zélé de la foi, vit arriver, comme saint Louis, son dernier jour avec humilité et résignation. Il se dépouilla de ses habits royaux, se fit couvrir de cendre, et, à genoux par terre, en habit de pénitent, il expira entre les bras de ses fils et des évêques de son royaume. Les historiens espagnols lui ont donné le surnom de Grand.

Les malheurs attachés au partage de la souveraineté n'empêcherent point le roi Ferdinand de diviser son royaume entre tous ses enfants. Il laissa les Asturies et le royaume de Léon à son fils don Alonzo; la Galice à Garcias; à sa fille doña Urraca la province de Zamora avec le titre de reine; à sa fille doña Elvira la province de Toro, avec le même titre; enfin à son fils aîné le seul royaume de Castille.

Après la mort de don Fernand, tous ses fils se firent proclamer souverains, et vécurent en bonne intelligence entre

eux jusqu'à la mort de la reine mere. A cette époque, le roi don Sanche, fondant ses motifs sur son droit d'aînesse, chercha à dépouiller son frere don Alonzo des états qu'il avoit hérités. Celui-ci leve une armée pour l'opposer à celle de son frere. Il se livre une bataille, dont Alonzo sort victorieux; mais son armée, confiante dans ses succès, est bientôt mise en déroute par le fameux Rodrigue de Bivar, surnommé le Cid. Le roi Alphonse, prisonnier à Burgos, trouve le moyen de s'évader et de se mettre sous la protection du roi maure de Tolede. Don Sanche tourne alors ses armes contre son frere don Garcias, lui enleve ses états, et l'oblige à se retirer à Séville. Voulant réunir ainsi toutes les provinces qui composoient le royaume de son pere, il marche contre Zamora. Doña Urraca, aussi courageuse que belle, lui oppose une vive résistance, et trouve parmi ses vassaux un guerrier, qui parvient à faire périr don Sanche d'un coup de lance. Sa mort étant connue des troupes, elles levent le siége. Doña Urraca en fait prévenir son frere Alonzo qui, avec le secours du roi de Tolede, se fait donner la couronne de Castille, de Léon, et des Asturies, et bientôt après de la Galice, en s'assurant de la personne de son frere Garcias. Pour témoigner sa reconnoissance au roi de Tolede, don Alphonse conclut une alliance avec lui, et l'aida à repousser les attaques du roi de Séville. Mais, après la mort de ce prince, Alonzo, se croyant dégagé de ses obligations envers lui, marche avec une armée nombreuse contre les Arabes de Tolede, et parvient, après cinq ans de siége, à s'emparer de cette ancienne capitale du royaume des Goths, que les Arabes avoient possédée pendant 374 ans. Cette conquête apprit aux rois maures qu'il étoit de leur intérêt de se réunir, et ils attaquerent tous à-la-fois le roi de Castille, sur-tout Mahomed, roi de Séville, dont Alphonse épousa bientôt la fille.

Ces deux souverains, unis par cette alliance, tenterent de s'emparer de toute l'Espagne. Mais, n'ayant point les forces

suffisantes pour une aussi grande entreprise, ils demanderent le secours de Joseph II, roi des Almoravides, qui occupoit alors la partie occidentale de l'Afrique. Ce conquérant passa en Espagne, détruisit ses amis et ses ennemis, s'empara de Séville, fit prisonnier le roi Mahomed, et arrêta les progrès d'Alphonse, qui mourut peu d'années après.

L'histoire se plaît à placer parmi les souverains de cette époque le fameux Rodrigue, surnommé le *Cid*, dont les exploits paroîtroient fabuleux, si l'histoire ne les avoit soigneusement consacrés. Esclave de son devoir et de l'honneur, modele de loyauté et de chevalerie, le Cid fut toujours fidele à son souverain, quoiqu'il eût été mal récompensé de ses services. Les Maures, auxquels il enleva le royaume de Valence, proclamerent ses louanges long-temps après sa mort, tout en se félicitant de sa perte.

L'Espagne fut de nouveau victime de troubles intérieurs occasionnés par l'union malheureuse d'Alphonse-le-Batailleur, roi d'Aragon, et de sa cousine, doña Urraca, reine de Léon. Cependant ce souverain fit une guerre heureuse contre les Mahométans, gagna sur eux vingt-neuf batailles, prit la ville de Saragosse, où il établit sa cour, et fut un des guerriers les plus courageux qu'ait produits l'Espagne.

Les maux qui désoloient les royaumes de Castille et de Léon cesserent par la mort de doña Urraca. Alphonse VII rendit à ses états leur ancienne grandeur, après avoir réprimé l'orgueil des rois de Navarre et de Léon, avoir remporté plusieurs victoires sur les Almoravides, il se fit couronner, dans la ville de Léon, avec le titre d'Empereur, que lui donnerent les grands et les prélats de son royaume dans les cortès de 1155.

C'est à cette époque qu'il faut rapporter le commencement du royaume de Portugal. Doña Theresa, fille naturelle de don Alonzo VI, porta en dot à don Enrique de Bourgogne, son mari, le comté de Portugal. Ce souverain, qui se dis-

tingua par son courage autant à la guerre de Jérusalem que dans l'Andalousie, mourut, laissant son comté, érigé en royaume, à son fils don Alonzo.

L'agrandissement des états de l'empereur don Alonzo fit tomber ce prince dans la même erreur politique, si funeste à ses prédécesseurs; il divisa son héritage, laissant à son fils aîné, don Sanche III, le royaume de Castille, et celui de Galice avec les états d'Aragon à l'infant don Fernand. Après sa mort, ce partage eut les mêmes résultats que les précédents, c'est-à-dire de créer la discorde entre les freres et la guerre entre les vassaux.

Le roi de Navarre, profitant de cette division, entra à main armée dans la Castille, et les princes chrétiens alloient s'entre-détruire, lorsqu'ils furent forcés de se réunir pour s'opposer aux progrès que faisoit en Espagne l'armée des Almohades. C'est à cette époque que la ville de Calatrava fit la belle défense qui motiva la création de l'ordre militaire de ce nom. A son exemple furent créés, peu de temps après, celui de Saint-Jacques et d'Alcantara. Don Sanche III, dont le regne fut de courte durée, laissa la couronne à son fils don Alphonse. La minorité de ce prince fut troublée par les dissentions de plusieurs grandes familles et les prétentions des princes ses voisins. Mais, sitôt qu'il eut pris en main les rênes du gouvernement, il rétablit la tranquillité, reprit les états dont on l'avoit dépouillé, contracta une alliance avec le roi d'Aragon, et se distingua dans la guerre contre les Maures.

Nous avons vu, dans la notice historique sur les Arabes, le sort qu'eurent les foibles rois qui se partagerent l'empire des califes. Détruits par Jusef, roi des Almoravides, ils furent bientôt remplacés par les Almohades, qui s'emparerent de la plus grande partie de l'Espagne.

Raymond, comte de Barcelone et roi d'Aragon, chassa tous les Mahométans de la Catalogne, et rendit le roi de

Murcie tributaire. Les alliances qu'il fit en mariant son fils don Alphonse avec l'infante de Castille, et sa fille Bérangere avec un roi d'Angleterre, lui donnerent en Europe un rang que n'avoient point eu ses prédécesseurs, et c'est lui que le royaume d'Aragon regarde comme son fondateur. Son fils aîné, Alphonse II, hérita du royaume de son pere et de ses grandes qualités. Il réunit à ses états le comté de Provence, qu'il hérita de Bérangere, et plusieurs provinces qu'il conquit sur les Maures.

Le royaume de Portugal continuoit de s'agrandir à cette époque par des conquêtes et des alliances.

Il semble que le sort avoit choisi les infantes de Castille pour donner au monde des souverains qui, par leur valeur et leur piété, devoient occuper un rang distingué dans l'histoire et dans les annales de la religion. Blanche, épouse de Louis VIII, fut mere de saint Louis en France, et Bérangere donna le jour au saint roi Ferdinand. Les princes chrétiens, unis enfin par des alliances et par la connoissance de leurs propres intérêts, agirent de concert contre les Maures, qui rassemblerent contre eux une armée plus nombreuse qu'ils n'en avoient jamais formées. Les rois de Castille, d'Aragon, et de Navarre, à la tête des vaillants défenseurs de la foi, traversent la Sierra-Morena, forcent le passage de l'Oxa, et descendent dans la plaine de Toloza, où ils rencontrent l'armée mahométane. La bataille fut une des plus sanglantes qui aient été livrées en Espagne. Le roi de Navarre força avec ses troupes les retranchements que Mahomet avoit garnis de chaînes; le roi de Castille fondit avec sa cavalerie sur les flancs des Maures, et l'infanterie du roi d'Aragon mit l'armée ennemie dans une telle déroute, qu'elle ne put ni combattre, ni se retirer. Le roi mahométan, vaincu et désespéré, s'enfuit à Séville, d'où il passa en Afrique. On célebre tous les ans une fête en mémoire de cette victoire signalée, que plusieurs historiens attribuent à un miracle.

Les armées victorieuses ne pouvant rester réunies, à cause de la disette des vivres, chaque souverain se retira dans ses états, et les Maures d'Espagne, profitant à-la-fois de l'absence de leurs ennemis et de celle de leurs protecteurs étrangers, se constituerent en petites souverainetés séparées, ainsi que nous l'avons indiqué dans la Notice historique de l'Espagne arabe.

Peu de temps après cette mémorable bataille, le roi don Alphonse termina une vie et un regne plein de gloire. Son fils, don Henri Ier, lui succéda.

Le roi d'Aragon, don Pedre II, successeur d'Alphonse II, qui s'étoit rendu célebre par la défense de la religion catholique à la bataille de Toloza, alla perdre la vie en France au soutien de la secte des Albigeois. Ce souverain, qui commença son regne par fulminer contre les hérétiques, par élever des bûchers contre eux, qui approuva la croisade qui se forma en Languedoc, et confia l'éducation de son fils aîné à celui qui la commandoit, finit par se déclarer contre les principes qu'il avoit professés, et fut la victime de sa défection à la bataille de Muret, que gagne Simon de Monfort. L'héritier de la couronne d'Aragon resta entre les mains du vainqueur, qui, n'abusant pas de sa victoire, le remit au légat du pape, et il fut reconnu roi à Saragosse.

La mort prompte et malheureuse d'Henri Ier laissa l'héritage de la Castille à la reine Bérangere. Cette princesse, d'accord avec les grands de Castille, transmit la couronne à son fils. Pendant ce temps, le roi saint Ferdinand s'emparoit des villes d'Andujar et de Baeza, dans l'Andalousie, et s'ouvroit le chemin à des conquêtes plus importantes, lorsqu'il fut appelé à prendre possession du royaume de Léon, dont il venoit d'hériter par la mort d'Alphonse IX.

Deux grands hommes se disputoient dans ce moment l'honneur de délivrer l'Espagne du joug des Mahométans. Jacques Ier, roi d'Aragon, qui conquit les isles Baléares et le

royaume de Valence, et le saint roi Ferdinand, qui, après six mois d'un siége difficile, entra triomphant dans la ville de Cordoue, si long-temps la cour des califes d'occident. Ces deux villes furent enfin affranchies pour toujours de la domination des Arabes. La terreur qu'inspira cet événement rendit les rois de Murcie et de Grenade tributaires, et encouragea les chrétiens à suivre leurs conquêtes. Ferdinand, après avoir occupé l'importante place de Jaen, osa attaquer l'orgueilleuse Séville, qui sembloit devoir braver tous ses efforts. Les chrétiens, réunis de tous les côtés, et ayant pour auxiliaire le roi de Tolede, mirent le siége devant cette ville. En vain le roi de Niebla accourut-il à son secours : sa flotte, battue par celle de Raymond Boniface, et dispersée, laissa sans défense le château de Triana et la tour de l'Or. Enfin Séville, après seize mois du siége le plus obstiné, fut obligée de se rendre aux armes victorieuses de Ferdinand; et, d'après la capitulation, plus de cent mille Mahométans quitterent la ville, emportant leurs armes, leurs richesses, et malheureusement aussi les connoissances approfondies qu'ils avoient dans les arts et dans l'agriculture.

La conquête de Séville entraîna celle de plusieurs autres villes, telles que Xerès, Medinasidonia, et Cadix. Le roi de Niebla se rendit tributaire de la Castille. Saint Ferdinand alloit poursuivre ses conquêtes, et porter même la guerre jusqu'en Afrique, lorsque la mort vint l'enlever à l'amour de ses sujets et à la vénération des fideles. Il laissa six enfants, parmi lesquels don Sanche lui succéda à la couronne.

Jacques le Conquérant, à qui l'histoire accorda ce titre, à cause de ses exploits guerriers, après s'être rendu maître, comme nous l'avons dit, des royaumes de Valence et de Murcie, mourut de chagrin de la perte d'une bataille que ses généraux livrerent inconsidérément au roi de Grenade. Son fils, don Pedre, lui succéda au trône.

Alphonse X, surnommé le Sage, régnoit alors en Castille.

Ce prince, distingué par tant de grandes qualités, fut constamment malheureux par les troubles que ses propres enfants excitoient dans ses états. Son fils, don Sanche, lui fit une guerre cruelle, et l'obligea à quitter la couronne. Il adoucit ses chagrins par l'amour des sciences et des lettres, qui lui valurent le surnom de Sage, ou plutôt de savant, *sabio*. L'astronomie lui doit les Tables alphonsines; la jurisprudence, le code des *Siete partidas*, et l'histoire, plusieurs ouvrages estimés : c'est ce souverain qui abolit la coutume d'écrire les actes publics en latin, et qui créa le conseil de Castille.

[illegible] cette époque la couronne de Navarre fut incorporée à [illegible]e de France par le mariage de Jeanne, héritiere de ce royaume, avec Philippe-le-Bel.

Don Sanche, surnommé le Brave, sans avoir égard aux dispositions testamentaires de son pere Alphonse-le-Sage, se fit couronner roi à Tolede, et monta sur le trône, dont il avoit déja voulu s'emparer du vivant de son pere. Les victoires répétées qu'il remporta sur les Maures, la prise de Tarife, l'alliance avantageuse à la Castille qu'il conclut avec Philippe-le-Bel, et sur-tout la sage administration de ses états, firent oublier les moyens violents qu'il avoit employés pour parvenir au trône.

Nous voici arrivés au regne de ce prince romain, don Pedre, fils et successeur de Jacques, roi d'Aragon, qui débuta par la mort de son frere, don Ferdinand, et se servit des vêpres siciliennes pour joindre la Sicile à ses autres états. Victorieux sur terre et sur mer, il déjoua les excommunications de la cour de Rome et les attaques de Philippe-le-Hardi, qui vint périr de misere et de faim avec une armée de plus de cent mille hommes dans le golfe de Rosas et les Pyrénées. Peu de temps après, don Pedre le suivit au tombeau, laissant le royaume d'Aragon à Alphonse III, et celui de Sicile à Jacques II, qui bientôt, par la mort de son frere, réunit sur sa tête les deux couronnes, prenant, avec le consentement

du Saint-Siege, les titres de roi d'Aragon, de Naples, et de Sicile.

La mort de don Sanche-le-Brave fut comme le coup d'alarme qui mit en mouvement toutes les factions. L'infant de la Cerda, avec le secours du roi d'Aragon, et don Juan, soutenu par le roi de Portugal, se disputoient la couronne, qui appartenoit au fils de don Sanche, alors en bas âge. Pendant ce temps, l'oncle du dernier enfant, don Henri, voulut s'approprier la régence, confiée à sa mere, et le roi de Grenade mit en mouvement son armée pour reprendre tout ou partie des provinces qu'il avoit perdues. Tel étoit l'état d'anarchie et de confusion qui régnoit dans les royaumes de Léon et de Castille, lorsque la reine mere rétablit l'ordre par sa générosité; elle céda la régence à son beau-frère, offrit la main de son fils à l'infante de Portugal; et, satisfaisant aux infants de la Cerda, laissa son fils, Ferdinad IV, régner librement et sans opposition. Mais ce prince, foible et sans caractere, profita peu de ce concours heureux de circonstances. Ayant condamné à mort et fait exécuter sans jugement les freres Carbajales, ils le citerent à comparoître devant le tribunal de Dieu, et ce prince timide mourut de la frayeur que lui causa cet événement.

Son fils, Alphonse XI, encore au berceau quand son pere mourut, servit long-temps de jouet à tous les partis qui se disputoient la régence, jusqu'au moment où, parvenu à l'âge de quinze ans, il prit en main les rênes du gouvernement, et fit rentrer tous les factieux dans leur devoir. Bientôt après il se couronna lui-même à Burgos, s'arma chevalier, et institua l'ordre de la *Banda*, dont il se déclara grand-maître. Dédaignant les joutes et les tournois, qui étoient les passetemps favoris des cours à cette époque, il se mit à la tête de ses armées, et s'immortalisa par ses victoires, et principalement par celle qu'il gagna sur les rois de Maroc et de Grenade, près du fleuve Salado.

C'est là cette fameuse bataille, dans laquelle, suivant l'opinion des historiens, soixante mille chrétiens battirent quatre cent soixante mille mahométans, et firent un butin si considérable, que l'or éprouva une très forte baisse. Après cette victoire, Alphonse vint mettre le siege devant Algésiras, expédition mémorable pour avoir été la premiere dans laquelle on se soit servi de canons. Maître de cette place, il vint assiéger Gibraltar, lorsque la peste s'introduisit dans son camp. Ce prince, généreux, préféra mourir au pied de ses murailles que de les abandonner par une retraite honteuse. L'histoire ne fait pas moins son éloge, sous le rapport des talents administratifs, que des vertus guerrieres.

Pendant que les minorités des souverains et l'ambition des prétendants à la régence mettoient le trouble dans les royaumes de Léon et de Castille, Jacques II, roi d'Aragon, s'emparoit du royaume de Murcie, de l'isle de Sardaigne, et forçoit les rois des côtes de l'Afrique à lui payer un tribut. La bonté et la clémence que ce souverain montra pour les Templiers, en les protégeant contre la fureur d'un peuple fanatique, forment un contraste singulier avec l'inhumanité de Philippe-le-Bel envers eux; et qu'on n'attribue pas cet acte de justice à une foiblesse de caractere, Jacques II prouva dans tout le cours de son regne qu'il savoit allier la fermeté à la clémence, en laissant à son fils aîné les couronnes d'Aragon, de Catalogne, et de Valence; il établit, comme loi fondamentale de l'état, que ces trois couronnes ne pourroient plus jamais être séparées, sous quelque prétexte que ce fût. Son fils, Alphonse IV, jura solennellement l'exécution de cette loi lorsqu'il monta sur le trône de son pere, et, quoiqu'il n'y fût point toujours fidele, la regle s'en trouva établie, de maniere à ce que les provinces qu'il démembra revinrent à la couronne sous le regne de son successeur don Pedre IV. Ce prince, d'un caractere cruel, rendit son regne odieux, quoique par sa politique il fût utile à ses états : c'est lui qui

détruisit les privileges des Aragonnois. Inhumain avec ses meilleurs amis, comme le prouve la mort du brave général Cabrera, le meilleur de ses ministres, il réduisit le peuple à un horrible esclavage, en déclarant, dans les états tenus à Saragosse, qu'il n'y avoit d'appel contre les mauvais traitements des seigneurs sur leurs vassaux qu'au tribunal de Dieu seul. Ce nouveau Tibere d'Aragon savoit cacher son odieux caractere sous l'apparence des vertus. Il témoigna de grands égards pour le Saint-Siege, institua la fameuse université de Huesca; et il sut employer tant d'art et d'apparence de circonspection dans tous les actes de son regne, qu'on se borna à lui donner le surnom de Cérémonieux, au lieu de celui de Cruel, qu'il méritoit autant que Pierre de Castille, son contemporain. Ce dernier prince, à juste titre, nommé le Néron des rois d'Espagne, commença ses actes sanguinaires par la mort d'Éléonore de Gusman, que son pere avoit aimée. A peine peut-on compter une page de son histoire qui ne soit teinte du sang de quelques illustres victimes : dans l'une, on le voit assassiner à coups de poignard Garcilaso de la Vega; dans l'autre, renfermant dans une affreuse prison sa propre épouse, la reine Blanche de Bourbon; ici on voit la tombe du duc d'Albuquerque mort empoisonné; plus loin on découvre le bûcher où il fait brûler vif un religieux, et la potence de Mahomet, qu'il fit exécuter publiquement à Séville, malgré le sauf-conduit qu'il lui avoit donné. Tous ceux qui l'entouroient, ses plus proches parents, sa mere même, épouvantés, cherchoient un asile dans les pays étrangers. Enfin ses freres naturels s'arment contre lui; leur parti, augmenté de tous les mécontents, entre en campagne, soutenu par le roi d'Aragon et le fameux Bertrand du Guesclin. Don Pedre, vaincu dans la premiere bataille, s'enferme dans Montiel; et, voyant que personne ne le secouroit, il cherche à s'échapper seul, et est fait prisonnier. Henri, voyant dans son frere le meurtrier de toute sa famille, lui passe son épée

au travers du corps, et, à son exemple, ceux qui l'entourent achevent de lui ôter la vie. Parvenu au trône par l'usurpation et le fratricide, Henri II fit oublier ces funestes circonstances en rendant heureux ses sujets. Son digne fils et successeur, Jean de Castille, fut pendant quelque temps abandonné par la victoire, qui avoit été si favorable à son pere : la guerre qu'il fit contre le roi de Portugal fut très malheureuse, et il fallut toute la bonté de son administration pour en réparer promptement les pertes. On peut se former une idée de la sagesse de ce prince en lisant les actes des Cortès célébrés à Guadalajara; on y voit, entre autres dispositions, une ordonnance par laquelle le roi lui-même abandonne aux Cortès le droit de fixer les dépenses de sa maison. Pendant ce temps régnoit aussi en Aragon un don Juan Ier, qui monta sur le trône à la mort de Pierre IV, et commença son regne par des cruautés semblables contre sa belle-mere, qu'il fit mettre en prison, et dont il confisqua les biens au profit de sa femme, fille de Robert, duc de Bar. La cour de cette princesse fut une des plus brillantes de ce temps et celle où fleurissoient les écoles de la gaie science, composées de poëtes et de troubadours qu'elle avoit envoyé chercher en France par une ambassade. Ce fut à cette époque, et sous le regne de son frere don Martin, que la couronne de Castille fut réunie à celle d'Aragon.

De toutes les régences qui causerent tant de mal aux royaumes de Léon et de Castille, la plus désastreuse fut celle qui eut lieu à la minorité de Henri III, qui hérita du trône à la mort de son pere don Jean Ier. Les grands de l'état s'étoient enrichis aux dépens du trésor public, et avoient presque usurpé l'autorité souveraine, lorsque le jeune roi, âgé seulement de quatorze ans, prit en main les rênes du gouvernement, et montra tant de fermeté, que les seigneurs les plus puissants, tels que le duc de Benavente, le comte de Gijon, et jusqu'à l'archevêque de Tolede, se trouverent heu-

reux d'obtenir leur pardon. Ce jeune souverain, qui donnoit de si grandes espérances, mourut à l'âge de vingt-cinq ans, laissant à son fils, âgé seulement de quinze mois, un sceptre difficile à porter, et à l'Espagne les troubles inséparables d'une longue régence.

L'Aragon ne jouissoit pas de plus de tranquillité. Le roi Martin I[er] étant mort sans enfants, ses prétendants se disputoient la couronne, et parmi eux l'infant de Castille, don Fernand, en qualité de fils d'Éléonore, sœur des deux derniers rois. Pour décider cette grande question, les prétendants se soumirent à la décision des états, qui choisirent neuf juges, députés des provinces. Ce tribunal suprême, réuni à Caspe et influencé par saint Vincent Ferier, qui jouissoit alors en Espagne d'une grande considération, décida la question en faveur de l'infant don Fernand de Castille, qui fut couronné roi à Saragosse, et bientôt reconnu également en Navarre, en Sardaigne, et en Sicile. Jean II, ayant atteint sa majorité, prit le gouvernement des royaumes de Léon et de Castille. Mais sa foible complexion le tint dans une tutelle continuelle, et sous l'ascendant absolu de don Alvar de Luna qui, du rang le plus bas, s'étoit élevé au grade de connétable. Cet ambitieux cependant ne jouit pas long-temps de sa fortune; son caractere orgueilleux le fit tomber dans le précipice qu'il avoit lui-même creusé; il mourut sur un échafaud, en perdant les richesses qu'il avoit si promptement acquises. Le seul titre que son foible souverain eut à la reconnoissance des Espagnols fut d'avoir donné le jour à la fameuse Isabelle, qui naquit en 1451.

Don Henri IV succéda à Jean de Castille, et joignit au gouvernement foible de son pere les vices particuliers de son caractere. Des favoris encourageoient ce désordre, et la nation, révoltée d'une pareille administration, se rassembla dans les champs d'Avila, et proclama roi d'Espagne Alonso, fils de Henri, qui ne régna que deux ans. A sa mort préma-

turée, les états offrirent la couronne à l'infante doña Isabelle; mais cette souveraine, digne de porter bientôt la couronne des deux mondes, refusa cette espece d'usurpation, et engagea ces peuples à rester fideles à leurs légitimes souverains. Henri, touché de cet acte de générosité, institua sa sœur pour lui succéder à la couronne au détriment de sa fille Jeanne. Mais bientôt, apprenant le mariage de l'infante Isabelle avec l'infant d'Aragon, il révoqua cette résolution, et nomma en mourant Jeanne son héritiere. Le royaume se trouva par là divisé en deux partis : celui qui soutenoit Jeanne et le roi de Portugal qu'elle venoit d'épouser, et celui qui restoit fidele à Isabelle. Après deux batailles sanglantes, où la victoire se déclara pour cette derniere, Jeanne se vit dans la dure nécessité de faire une cession solennelle de ses droits à la couronne, et de s'enfermer dans un couvent de Portugal, où elle finit ses jours. Sur ces entrefaites, le roi Jean II mourut, et son fils Ferdinand fut proclamé roi à Saragosse, et, par son mariage avec Isabelle, réunit pour toujours les couronnes d'Aragon, de Léon, et de Castille. La reine Isabelle, se voyant sans contestations maîtresse absolue de ces royaumes, sut aplanir avec un grand talent tous les embarras du commencement d'un tel regne. Elle obtint de son époux Ferdinand l'autorisation de faire précéder dans tous les actes publics les titres de Léon et de Castille à ceux d'Aragon, comme c'est encore l'usage aujourd'hui. Ces deux souverains se proposerent de commun accord de profiter, par la réunion de leurs armées, du pouvoir qu'ils avoient entre les mains pour expulser totalement les Maures. A cet effet, ils organiserent un corps de gendarmerie, sous le nom de Sainte-Hermandad, pour maintenir la tranquillité dans leurs états, et pouvoir disposer librement de toutes leurs troupes; alors, à la tête d'une armée formidable, ils pénétrerent dans le royaume de Grenade. Les descendants de ces Arabes si long-temps victorieux étoient alors plongés dans la mollesse et plus occupés de fac-

tions intérieures que du danger qui les menaçoit; au lieu de se réunir tous contre l'ennemi puissant qui les attaquoit, et que même alors ils auroient eu de la peine à vaincre, ils se diviserent en plusieurs partis; les Abencérages se déclarerent ennemis des Zigris; ceux-ci des Gazules; les uns soutenoient l'usurpateur Mohamed el Zagal, les autres le cruel Alboasin, et Grenade étoit en proie à-la-fois à l'usurpation, à la vengeance, et à l'anarchie.

Pendant ce temps Ferdinand et Isabelle faisoient tous leurs préparatifs pour réduire cette ville; rien ne les décourageoit; ni les pertes qu'ils éprouvoient dans les combats, ni les ravages causés par l'incendie survenu dans leur camp, jusqu'au moment où, fatiguée d'une lutte inutile et désespérée, la superbe Grenade se rendit à leurs armes, et le trône des Mohamed, des Abdérames, des Alamars, qui avoient brillé pendant près de huit cents ans sur les terres d'Espagne, se vit pour toujours réuni aux couronnes de Castille et d'Aragon.

C'est de cette époque que date la gloire de la monarchie espagnole, non seulement par la prise de Grenade et l'expulsion des Maures, mais par d'autres faits d'armes non moins brillants. Le grand capitaine Gonzalve de Cordoue obtint par ses victoires la possession du royaume de Naples, qui fut suivie bientôt du mariage de Jeanne, fille de Ferdinand et d'Isabelle, avec l'archiduc Philippe; l'incorporation de la Navarre à la couronne d'Espagne, ainsi que les trois grandes maîtrises des ordres militaires; mais, plus que tous ces avantages, la découverte de l'Amérique, qui servit de complément à la gloire de ce regne brillant.

NOTICE SUR LA RELIGION, LE GOUVERNEMENT, LES ARTS, ET LES LETTRES EN ESPAGNE, DEPUIS LA RENAISSANCE DE LA MONARCHIE JUSQU'AU REGNE DE FERDINAND ET D'ISABELLE

RELIGION

Les Goths espagnols, repoussés dans les montagnes des Asturies par les armées mahométanes, conserverent dans leur malheur la croyance de leurs peres, et ne souffrirent point qu'elle éprouvât la moindre altération. La vue et les attaques continuelles des Mahométans, la conservation presque miraculeuse de l'empire des Goths qu'ils devoient à la Providence, faisoient passer dans leur cœur la même ferveur que la persécution des tyrans avoit inspirée aux premiers chrétiens. Les souverains qui se succéderent pendant huit siècles eurent toujours présent à la pensée le maintien de la foi, dépôt sacré qu'ils avoient reçu de saint Hermenegilde et de Recarede, fils du grand Leovigilde. En effet chez aucune autre nation on ne vit la religion chrétienne se conserver plus brillante et plus pure, et, à l'exception de peu d'intervalle, plus généralement vénérée. Les fréquents conciles nationaux contribuerent beaucoup, par leur utile reglement, à cette louable persévérance. Malgré les guerres continuelles avec les Maures et les troubles intérieurs auxquels l'Espagne se trouva livrée, les études sacrées ne cesserent d'être cultivées, et produisirent des hommes d'une haute capacité. Ces mêmes succès ne se ralentirent point jusqu'à la fin du quatorzieme siecle, et préparerent le regne brillant des rois catholiques, premiere époque de la grandeur de l'Espagne, où la réunion des couronnes d'Aragon, de Navarre, de Portugal, et de Castille, fut suivie bientôt de la conquête de Grenade, de l'expulsion totale des Maures, et de la découverte d'un nouveau monde. Cette époque, si illustre pour la puissance de l'Espagne, ne le fut pas moins pour la gloire de la religion. C'est alors que parurent les hommes illustres, tels que le cardinal de Ximenès, aussi distingué par ses talents politiques et militaires que par la protection qu'il accorda aux sciences et aux lettres; la religion catholique lui dut l'édition de la fameuse bible polyglote, la premiere qui parut dans la chrétienté, et qui servit de modele à une autre plus magnifique encore, publiée aux frais de Philippe II, et sous la direction du célebre Arias Montanus.

Les théologiens espagnols se distinguerent par leurs talents et leurs lumieres au concile de Trente. Qui pourroit-on comparer à Melchior Cano et Jean Ginés de Sepulveda? l'un surnommé le Cicéron chrétien, et l'autre auteur d'une histoire de Charles-Quint, écrite dans le latin le plus pur et le style le plus brillant. Ces savants mériterent d'être mis en parallele avec Érasme, le prince de la littérature de son siecle, et qui forma avec l'Espagnol Louis Vives et le profond Bude, de Paris, le premier triumvirat de la république littéraire. Des prélats moins célebres sont cependant dignes d'être mentionnés à cette époque, tels que Frédoario, évêque de Guadix, Urbain, chantre de la cathédrale de Tolede, et son successeur le diacre Pedro, auteur d'un ouvrage savant de théologie. Le neuvieme siecle ne fut pas moins fécond en auteurs célebres dans l'histoire sacrée, tels que l'Espagnol Claudius, évêque de Turin, Rodolphe, évêque d'Orléans, S.-Euloge, évêque de Tolede, et Paul Alvaro, tous deux nés à Cordoue, et enfin Galinde Prudence, cité avec éloge par tous les auteurs de ce temps pour son immense érudition et son goût distingué dans les lettres.

Quant aux hérésies qui se répandirent en différents temps dans la plus grande partie de l'Europe, l'Espagne eut le bonheur de s'en préserver; elle sut prévenir les fautes pour n'être point obligée de les punir, et éloigner les malveillants avant qu'ils ne devinssent des coupables. Cette attention constante à maintenir la pureté de la foi fut cause de la tranquillité qui régna toujours dans le pays. La France avoit observé la même discipline jusqu'au commencement du onzieme siecle, qui vit s'introduire la coutume barbare de brûler les hérétiques. Le roi Robert éleva les premiers bûchers à Orléans et à Toulouse contre la secte des manichéens. Cet exemple fatal entraîna les autres peuples à le suivre.

Les formes du gouvernement civil s'observoient dans la discipline ecclésiastique. L'Espagne étoit divisée en cinq, et plus tard en six juridictions, comprenant autant d'églises ou métropoles. Tous les chrétiens répandus dans les états mahométans formoient une église; les Galiciens, Léonois, Castillans, et Biscayens, une autre; les Navarrois et les Aragonois une troisieme; enfin les Catalans et les François de la Narbonnoise. Ces églises ne communiquoient point entre elles; chacune avoit ses évêques et ses conciles particuliers, se considérant comme des nations différentes. L'ordre des assemblées générales fut le même qui avoit été observé avant l'invasion des Maures; la liturgie d'Espagne a toujours été considérée comme la plus pure et la plus ancienne d'Europe.

Le seul primat et patriarche de l'église d'Espagne étoit le saint

pontife, à qui cette nation offrit toujours l'hommage du zele le plus ardent et de la déférence la plus respectueuse. Ses droits consistoient : 1° à donner le manteau; 2° à décider des voies d'appel et de recours; 3° à envoyer en Espagne des nonces ou vicaires; les autres droits que l'on accordoit au pape généralement n'étoient point connus en Espagne, tels que ceux de l'infaillibilité hors du concile, de canoniser les saints, de nommer les évêques ou d'approuver leur nomination; enfin d'étendre son autorité sur les églises, monasteres, et les biens qui en dépendoient. On ne s'adressoit point à Rome pour les dispenses, et la juridiction des évêques passoit pour un droit divin.

Les peines que les tribunaux ecclésiastiques imposoient aux coupables consistoient dans l'interdiction, la suspension, et l'excommunication. Ils ne pouvoient condamner à mort, ni même infliger d'autres punitions corporelles que certaines corrections qui s'exerçoient dans l'intérieur des couvents, mais ils pouvoient emprisonner et priver des bénéfices et confisquer les biens.

On ne connoissoit point en Espagne les exemptions pontificales accordées aux monasteres et aux couvents pour les soustraire à l'autorité spirituelle et temporelle; cette infinité de bulles qui relevoient de l'obéissance aux évêques, au gouvernement, au roi, qui exemptoient de payer l'impôt et ne soumettoient qu'au souverain pontife, ne furent introduites en Espagne que vers le temps d'Alexandre II et de Grégoire VII. Les Espagnols regardoient le roi comme l'unique seigneur et maître dans toute l'étendue de ses royaumes, et l'évêque comme seul pasteur de son troupeau, en conséquence de ces deux principes, ils ne reconnurent jamais au pape le droit d'ôter aux rois leurs sujets temporels et aux évêques leurs éleves spirituels.

LÉGISLATION DE L'ESPAGNE GOTHIQUE

Le gouvernement des Goths ne fut jamais une monarchie absolue dans le sens qu'on attache à ce mot, mais encore moins depuis l'irruption des Arabes; il fut constamment modéré et tempéré par des institutions. Celles qui établirent le plus de balance à l'autorité furent les nombreux privileges, concessions, et prérogatives accordés aux grands et seigneurs du pays pour les services qu'ils rendirent à l'état et les victoires signalées qu'ils remporterent sur les Maures. La puissance que ces privileges mirent entre les mains de la noblesse eut souvent d'heureux effets, en leur procurant les moyens de lever des troupes considérables; mais elle eut souvent l'inconvénient de les rendre formidables aux souverains eux-mêmes qui l'avoient éta-

blie. Cette circonstance, jointe au danger que couroit la monarchie par ses ennemis formidables, fit nécessairement entrer le Grand-Seigneur dans le conseil du souverain, tantôt avec voie délibérative seulement, quelquefois avec une autorité décisive. Cette prépondérance augmenta encore par la création des ordres militaires, qui les rendit formidables jusqu'au regne de Ferdinand-le-Catholique, qui les incorpora pour toujours à la couronne. Le clergé avoit aussi une grande influence sur les délibérations politiques et même militaires, étant accoutumé à accompagner les rois dans leurs expéditions les plus hasardeuses; et comme la guerre se faisoit contre les infideles, ils se croyoient obligés à la défense d'une cause qui intéressoit également la religion et l'état. Ainsi il ne se faisoit aucune délibération importante dans le conseil du roi qu'on n'y admît les prélats et les évêques, de même que les grands du royaume. Cette influence des deux premiers corps de l'état, qui a pu dégénérer en abus, n'eut dans le principe que des résultats avantageux à l'état; ils servirent souvent de médiateurs entre les princes chrétiens dans les démêlés si fréquents qui auroient pu tourner à l'avantage des ennemis. Par leur puissante intervention ils déterminerent la conclusion de plusieurs traités de paix utiles, ou l'entreprise de guerres heureuses; plus souvent ils furent les protecteurs de la liberté des peuples et de l'exécution des lois.

Les reines assistoient presque toujours aux délibérations de l'état, et y rendirent quelquefois d'importants services. Lorsque la régence n'étoit point déterminée par la volonté du roi régnant, les reines étoient déclarées régentes de plein droit pendant toute la minorité du prince légitime. Les conciles nationaux, si fréquents pendant les quatre premiers siecles, étoient honorés de la présence du souverain et de son épouse, afin de donner plus de force aux mesures qui s'y prenoient, et que les princes, comme rois catholiques et protecteurs de la foi, étoient chargés de faire exécuter.

La création du titre de comte, considéré comme signe de souveraineté, fut postérieure à l'invasion des Maures en Espagne. Les plus illustres des seigneurs qui le porterent furent les comtes de Catalogne, qui ne reconnoissoient pour suzerains que les rois de France, et qui, peu de temps après, se déclarerent indépendants.

Les comtes de Castille tenoient le second rang, et datoient de l'année 760. Lorsque le roi des Asturies, Alphonse I[er], conquit la Castille et y établit des gouverneurs, sous le titre de comte, les huit premiers ne prirent aucun titre de souverains jusqu'à la mort de don Garcias Sanche, qui laissa ses domaines au roi Sanche. C'est sous ce

prince que commença cette autorité secondaire dont parle l'histoire et qui dura jusqu'à nos jours. Avant cette époque, la Castille fut gouvernée par les deux juges fameux, Léon Calvo et Nuño Rasura.

La couronne qui avoit été élective jusqu'à l'invasion des Maures le fut encore long-temps, quoique l'opinion de quelques critiques soit opposée à cette idée, même après don Pélage et jusqu'à Ramire Ier, qui fit couronner son fils don Ordoño : circonstance qui fut imitée par plusieurs de ses successeurs, et rendit de fait la couronne héréditaire. Telle est l'opinion du marquis de Mondejar, qui paroît bien fondée et sur-tout admissible, avec la modification qu'y apporte le pere Isla, dans une de ses notes à Duchesne. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, dit ce savant critique, c'est que la couronne fut quelquefois héréditaire et plus souvent élective jusqu'au regne de don Ramire, puisque, dans les regnes intermédiaires, on voit souvent les freres hériter au lieu des enfants. Si la couronne avoit été élective, il n'est point vraisemblable que l'on eût mis sur le trône un prince aussi incapable de régner que Favila, dans un temps sur-tout où les mérites de ses ancêtres devoient moins entrer en considération que les services qu'on pouvoit attendre du souverain régnant.

Les anciens Goths ainsi que les autres peuples du Nord se servoient rarement ou jamais d'avocats auprès des tribunaux; leur jurisprudence étoit si simple et leurs démêlés si peu fréquents, qu'ils n'avoient pas besoin d'intermédiaires dans leurs défenses. Chacun paroissoit soi-même devant les juges, et les femmes venoient elles-mêmes plaider leurs causes; coutume qui s'observa pendant tout le temps de l'ancienne monarchie des Goths et plusieurs siecles après sa renaissance. Cette circonstance feroit présumer que la langue latine continua d'être en usage comme du temps de la domination romaine; car comment auroient-ils pu autrement s'expliquer et plaider leurs causes sans le secours des avocats, si la langue latine, dans laquelle étoient écrites toutes les lois, n'avoit point été le langage commun? Aussi est-ce une erreur de croire que la langue castillane actuelle ait été déja formée de la corruption du latin avant l'irruption des Maures; cette innovation n'eut lieu que long-temps après, et ne peut guère se fixer que vers le douzieme siecle, époque à laquelle les guerres, la politique se réunirent pour consolider le nouvel idiome et légitimer cette altération de la langue primitive. De sorte que déja, dans le temps de Ferdinand III, qui ordonna de traduire en castillan la collection de toutes les lois publiées jusque-là, on peut supposer la langue espagnole parvenue à un assez haut degré de perfection. Elle devint d'un usage général sous Alphonse-le-Sage,

dont le regne fait une époque mémorable dans l'histoire d'Espagne, principalement par le code de lois nommé les *siete partidas*, écrit en castillan, commencé en 1256 et fini en 1260, ouvrage suffisant pour immortaliser le souverain à qui il étoit dû, et qui a servi toujours depuis de regle à tous les tribunaux.

Cet ouvrage ne fut pas le seul qui mérita au roi Alphonse le nom de Sage; les Tables, appelées à cause de lui Alphonsines, pour la composition desquelles il fit venir à sa cour les hommes les plus habiles de son temps, sont une preuve de ses connoissances profondes en astronomie et son zele pour le progrès des sciences; enfin on peut assurer que la nation espagnole a été la premiere qui, sachant conformer sa législation aux progrès de la civilisation, ajouta à son code national de nouvelles lois provinciales et municipales, qui servirent d'exemple aux autres nations pour étendre les libertés des peuples, rendre les tribunaux plus circonspects, les procès plus courts, et dégager la justice de ses preuves équivoques et barbares, inventées par la superstition étrangere.

ÉTAT DE L'INDUSTRIE, DES LETTRES ET DES ARTS EN ESPAGNE

Les rois de Léon encourageoient particulièrement l'agriculture, ceux de Cordoue les manufactures, et les princes catalans le commerce. Les habits des Espagnols, leurs équipages, leurs meubles, étoient les plus magnifiques que l'on connût alors. On recherchoit par-tout les ouvrages qui s'y fabriquoient en or et en argent, en cristal et en ivoire, les tissus de coton, de soie, et de laine; on ne pouvoit s'empêcher d'admirer la multitude d'édifices de tous genres, les uns consacrés aux manufactures, d'autres à la religion; les églises, monasteres, palais, hôpitaux, arcs de triomphe. L'Espagne fut la premiere en Europe qui fabriqua le papier, et qui conserve les manuscrits les plus anciens de ce genre. Les Espagnols étoient les plus habiles grammairiens, ceux qui parloient le latin avec le plus de pureté et qui l'écrivoient dans le meilleur style, ceux qui resisterent le plus long-temps à la corruption du langage, et qui conserverent intactes les anciennes doctrines.

C'est en Espagne que se forma l'Italien *Gualtero*, avant d'ouvrir des écoles dans sa patrie, et le célebre auteur françois Gerber, dont les découvertes en mathématiques se répandoient dans toute l'Europe, et lui donnerent la réputation de sorcier. Deux fameux théolo-

giens espagnols, Claude et Téodilyée, furent appelés à la cour de Charlemagne pour y faire briller leur savoir. Les Espagnols s'appliquoient à l'étude des langues savantes, et plusieurs écrivains parloient et écrivoient avec grace les langues hébraïque et arabe; ils cultivoient également avec succès, dès le regne d'Alphonse IX, les belles lettres, la poésie, l'histoire, la physique, et la médecine, pendant que le reste de l'Europe étoit encore plongé dans l'ignorance et la barbarie. Plusieurs auteurs attribuent ces progrès des Espagnols dans les sciences à leurs relations avec les Arabes. Il est impossible de mettre en doute ce fait, mais il est singulier d'observer que les Arabes qui s'emparerent de l'Espagne y arriverent dénués des connoissances les plus élémentaires, et c'est sur cette terre heureuse qu'ils firent de si grands progrès. Les deux premiers siecles de leur séjour en Espagne ne furent marqués par aucune découverte. mais en revanche les autres brillerent de toutes les lumieres du génie. Lorsqu'ils composoient des morceaux de poésie si parfaits, lorsqu'ils portoient l'agriculture et l'industrie au plus haut point de perfection, lorsqu'ils faisoient des progrès si rapides dans l'astronomie, la chimie, la médecine, et les mathématiques, lorsqu'ils professoient dans tant d'écoles et académies, lorsqu'ils réunissoient, dans la seule Bétique, soixante bibliotheques publiques, et une, entre autres, composée de cinq cent mille volumes, alors ils n'étoient déjà plus ni Arabes, ni Africains, mais Espagnols de naissance, d'affection, de patrie; ainsi cette nation étoit, sous tous les points de vue, la plus brillante de l'Europe et celle qui ne cessa d'y répandre des lumieres, depuis le dixieme jusqu'au treizieme siecle. L'Italie, qui se glorifie de cet avantage, doit avouer qu'elle le dut en grande partie à l'Espagne ainsi qu'aux Grecs à la chute de l'empire d'Orient.

La premiere université fondée en Espagne fut celle de Palencia, par les soins de don Sanche-le-Grand, roi de Léon, dans laquelle on enseignoit toutes les sciences connues à cette époque. La seconde, fondée immédiatement après, est la célebre université de Salamanque, qui dut son importance à Alphonse IX, pere de saint Ferdinand, roi de Castille et de Léon, dans le treizieme siecle. On y trouvoit des chaires de belles lettres, de philosophie, de théologie, et de discipline ecclésiastique. Cette université fut bien fondée à cette époque et non point transportée de Palencia à Salamanque, comme l'ont prétendu, sans fondement, plusieurs historiens. Lorsque le roi Alphonse-le-Sage s'occupoit à Tolede de la rédaction de ses tables astronomiques, il n'oublia point l'université de Salamanque, dont l'organisation intéressoit tant le progrès des sciences; aussi chercha-t-il à perfectionner

l'ouvrage de son aïeul, en fondant de nouvelles chaires, telles qu'une de jurisprudence, de droit canon, deux de physique, deux de logique, une de musique, et en nommant pour recteur de l'université le doyen de l'église de S.-Jacques. Cette université, qui étoit la seule célebre en Europe, dans son temps, a servi depuis de modele à toutes les autres, et a fourni les hommes les plus distingués dans les différentes sciences.

L'université qui suivit les précédentes fut celle de Valladolid, fondée en 1346 par Clément VI, digne émule des autres et supérieure à elles en plusieurs points. Enfin l'université d'Alcala, fondée par le cardinal Ximenez vers la fin du quatorzieme siecle, renfermoit, outre les sciences sacrées et profanes, des écoles de belles lettres, de langue latine, grecque, arabe et hébraïque, d'éloquence et de poésie, et à son exemple les autres universités adopterent cette augmentation d'études. La perfection qu'avoit déja acquise la langue espagnole inspira au savant Antonius de Lebrixa, restaurateur des belles lettres en Espagne, l'idée de composer la premiere grammaire et le premier dictionnaire espagnol. En effet, c'est de ce moment que cette langue, noble et majestueuse, si riche dans ses expressions, si douce dans son accent, mérita d'être pendant long-temps la langue universelle, et ajouta encore à l'éclat dont brilloit l'Espagne à cette époque. Cette réunion de gloire militaire et de talents montre assez l'injustice des étrangers, qui, sans distinguer les temps ni les lieux, ont accusé d'ignorance une nation à qui l'Europe doit la conservation de la pureté de la foi et le progrès des lumieres.

FIN DE LA NOTICE HISTORIQUE

NOTICE HISTORIQUE
DU REGNE DE LA MAISON D'AUTRICHE
EN ESPAGNE

La mort de la reine Isabelle fit passer dans la maison d'Autriche les couronnes de Castille et de Léon; sa fille Jeanne, mariée à l'archiduc Philippe, fils de l'empereur Maximilien, étant l'unique héritiere de tous les états que possédoit cette reine.

Dans la vue de gagner l'Autriche et de l'engager à ne pas porter d'obstacle à la conquête de Naples qu'il projetoit, le roi Ferdinand avoit obtenu déja du vivant de sa femme que les Cortès de Castille et les états d'Aragon reconnussent sa fille et son gendre comme ses successeurs.

L'archiduc Philippe qu'on nommoit avec raison le *Beau*, et qui avoit plus d'ambition que d'amour, ne se vit pas plutôt au but de ses vœux, qu'il abandonna une épouse à laquelle il avoit réussi à inspirer un violent amour. Cette passion exaspérée par l'indifférence de son mari et par sa jalousie, porta atteinte à sa raison, dès que l'archiduc fut parti; le roi et la reine se voyant trompés dans l'espoir qu'ils avoient formé des heureux effets de ce lien, manifesterent tous deux leur ressentiment contre l'archiduc leur gendre. La reine, dans le testament qu'elle fit peu de temps avant sa mort, laissa la régence à son mari de préférence à l'héritier présomptif, et Ferdinand employa tous les moyens que lui fournissoit sa politique pour rester à la tête des affaires publiques, et pour empêcher que Philippe ne s'en emparât. Cependant les grands d'Espagne, irrités des restrictions que le roi avoit

apportées à leurs droits et privileges, voulant se venger, se déclarerent pour l'archiduc, allerent le recevoir en triomphe, à son entrée en Espagne, et remirent entre ses mains la souveraineté de la Castille. Ferdinand se vit obligé d'y renoncer par un traité, et l'archiduc Philippe parvint à force d'intrigues à engager les Cortès de Castille, alors réunies à Valladolid, à déclarer la reine incapable de régner pour cause d'aliénation, et à conférer à lui seul le gouvernement suprême jusqu'à ce que son fils fût en âge de prendre la couronne.

L'Espagne, qui en tout temps a donné des preuves du respect qu'elle porte à ses souverains et de l'intérêt qu'elle met à maintenir leur autorité, ne consentit point à déclarer folle le reine Jeanne quoiqu'elle le fût réellement; les Cortès déclarerent au contraire qu'elle régneroit conjointement avec son mari, et proclamerent leur fils don Carlos, prince des Asturies.

Contrarié dans ses projets, l'archiduc voulut se venger, et se promit de traiter l'Espagne en pays conquis.

Dès qu'il fut revêtu de la régence, il donna les premiers emplois à des Allemands et à des Flamands, qui les exploiterent à leur profit; l'administration des affaires de l'état passa entre les mains de favoris et d'intrigants dont se composoit la cour, et l'archiduc se livra sans frein à la débauche et aux plaisirs qui finirent par altérer son tempérament et le conduire au tombeau.

Sa mort acheva de faire perdre la raison à la reine Jeanne, et elle ne sortit plus de l'espece de mélancolie où l'avoit jetée la conduite de son mari. En conséquence de ce triste état la nation se divisa; il se forma deux partis, dont l'un voulut charger de la régence l'empereur Maximilien, déja tuteur de son neveu don Carlos, tandis que l'autre parti demanda que, conformément aux dispositions testamentaires de la reine Isabelle, la régence fût confiée au roi Ferdinand encore vivant. Cette derniere volonté, qui fut appuyée par le célebre Ximenès, fut celle qui prévalut. Ainsi Ferdinand, surnommé

le Catholique (titre que lui avoit donné le pape pour avoir expulsé les Mahométans de l'Espagne), prit de nouveau en mains les rênes du gouvernement de Castille; et par la fermeté de son caractere, uni à la sagesse de Ximenès, parvint à réparer les maux causés par l'indolence de son gendre.

Depuis cette époque l'autorité royale tendit à l'emporter sur celle des Cortès; Charles-Quint brisa les dernieres entraves qui la retenoient, et Philippe II la laissa à ses successeurs aussi forte que nous la voyons de nos jours.

Ferdinand étoit absent de l'Espagne, quand la régence lui fut rendue. Craignant que le célebre Gonsalve de Cordoue, surnommé le grand Capitaine, qui avoit conquis l'Italie, ne se déclarât souverain des états qu'il avoit soumis par sa valeur, il passa secretement à Naples, où trouvant bientôt dans celui qu'il avoit soupçonné de trahison, l'exécuteur le plus fidele de ses ordres, il lui laissa le commandement absolu et revint en Espagne, remettre le chapeau de cardinal à Ximenès, dont il avoit reçu tant de preuves de zele et d'attachement.

Le cardinal mérita cette faveur de son maître, par la sagesse de son ministere, en diminuant la prépondérance des grands, en réduisant leurs droits féodaux, et en mettant la derniere main aux lois civiles que Ferdinand présenta ensuite aux Cortès de Toro; c'est de là que ces lois ont pris le nom de *Leyes de Toro;* elles sont encore en vigueur aujourd'hui dans les successions et les héritages.

Pendant que ce souverain faisoit des préparatifs pour se rendre maître de toutes les places que la république de Venise possédoit sur les côtes de la Calabre, le loyal Ximenès arma à ses propres dépens une expédition contre l'Afrique, et conquit Oran, ajoutant ainsi un nouveau fleuron à la couronne d'Espagne.

En général, c'est à la politique de Ximenès que Ferdinand le Catholique dut en grande partie son agrandissement; elle tendoit sur-tout à reculer les frontieres du royaume jusqu'aux

Pyrénées, et ce fut dans le temps même où fournissant au pape Jules II les secours qu'il devoit à la sainte ligue dont il faisoit partie, et qu'il opposoit en Italie Raimond de Cordoue à Gaston de Foix, que le duc d'Albe, à la tête d'un brillant corps d'armée, s'empara, au nom du roi, de la Navarre, qu'Albret, souverain de ce pays, ne sut ni défendre ni recouvrer.

Déja l'on commençoit en Espagne à jouir des fruits de l'étonnante entreprise de Christophe Colomb, sans que Ferdinand parût s'intéresser à d'aussi grandes découvertes. Son insouciance à cet égard ne peut s'expliquer que par le plan qu'il s'étoit formé d'une monarchie universelle, et l'opinion qu'il eut sans doute que la découverte de l'Amérique alloit diviser ses forces et nuire à ses projets d'agrandissement.

La tête ceinte de lauriers, voyant à ses pieds comme des vassaux les rois de Fez et de Tremezan, respecté en Allemagne, arbitre en Italie, souverain de plusieurs contrées en Afrique, et maître d'un Nouveau-Monde, Ferdinand le Catholique éprouvoit un sentiment pénible quand il songeoit que tant de grandeur alloit devenir l'héritage d'un petit-fils qu'il avoit pris en déplaisance; pour l'en priver, il épousa en secondes noces Germaine de Foix; mais ce mariage ne fit que hâter sa fin, et il laissa en mourant sa couronne jointe à celle de la reine Isabelle, à l'infant don Carlos. Il avoit désigné pour régents le cardinal Ximenès et l'archevêque de Sarragosse.

L'histoire se plairoit à faire l'éloge de ce monarque, si l'établissement de la nouvelle inquisition, la persécution des Juifs, l'expulsion des Maures, son ingratitude envers le grand Capitaine, qui affermit sur sa tête la couronne de Naples, enfin son aversion pour Christophe Colomb qui mit à ses pieds un Nouveau-Monde, n'avoient pas terni l'éclat de son regne.

REGNE DE CHARLES V, CHARLES Ier EN ESPAGNE

A la mort de Ferdinand le Catholique, sa fille Jeanne vivoit encore; n'ayant point été déclarée par les Cortès incapable d'exercer la souveraineté, c'étoit à elle comme reine à gouverner les états laissés par son pere. Cependant son fils Charles, qui avoit été élevé en Allemagne sous la tutelle de son grand pere Maximilien, par des instituteurs qui ne lui avoient point fait connoître les lois, les coutumes, et le caractere de la nation sur laquelle il étoit destiné à régner, prit le titre de roi dès qu'il eut appris la mort de Ferdinand, et exerça la royauté, en mandant de Bruxelles au Cardinal Ximenès, qu'il lui avoit donné pour successeur Adrien d'Utrecht, un de ses gouverneurs.

Ximenès, malgré cette espece de disgrace, n'en fut pas moins fidele sujet. Il déposa la régence entre les mains d'Adrien et continua d'employer ses talents et son autorité au service de son nouveau souverain. Ce fut lui qui, pour ne pas laisser à la noblesse le temps de s'opposer à l'avénement du roi, le fit proclamer à Madrid, et organisa la force armée; et si Charles V conserva la couronne de Navarre, il en fut redevable encore à la prévoyance de Ximenès, qui avoit fait raser toutes les forteresses de ce royaume. Adrien fut régent de nom, mais Ximenès continua de l'être de fait; l'un tira son autorité de son pouvoir, l'autre devoit la sienne à ses talents.

La nation espagnole, déja mécontente du nouveau souverain qui, au préjudice des droits de sa mere, avoit pris, sans l'assentiment du royaume, le titre de roi, fut indignée de voir Guillaume de Croy, seigneur de Chièvres, passé d'un service domestique au poste de premier ministre, vendre publiquement la faveur que lui accordoit son souverain, et donner l'exemple aux autres Flamands d'accaparer tous les

grands emplois. Elle se plaignit d'abord respectueusement, et demanda que ces abus fussent corrigés; mais, comme la demande fut rejetée, les plaintes se changèrent en menaces. Charles V jugeant nécessaire de hâter son voyage, débarqua à Villaviciosa, un des ports des Asturies.

Le cardinal Ximenès, malgré son âge avancé, s'apprêta à donner ses avis au nouveau souverain; mais l'intrigue et la jalousie, non seulement l'empêcherent de voir le roi, mais abrégerent encore ses jours; il mourut de chagrin, peu de temps après avoir reçu un ordre royal qui le reléguoit dans son diocèse.

Charles eut bientôt lieu de regretter la perte d'un aussi habile conseiller, lorsqu'arrivé à Valladolid il y trouva les Cortès assemblées, et que pour régner il lui fallut subir la nécessité de consentir à ce que, dans tous les actes de la souveraineté, le nom de sa mere précédât le sien, et de promettre de lui céder le gouvernement dans le cas où elle recouvreroit la raison.

Attribuant cette fermeté des Cortès à l'influence de son frere Ferdinand, le roi l'envoya en Allemagne, en prétextant le desir qu'avoit son grand-pere de le voir; et débarrassé de cet obstacle, il passa aux états d'Aragon, mais ceux-ci manifesterent les mêmes dispositions que les Cortès de Castille. Il sembloit que sa présence ne fît qu'accroître le mécontentement des grands causé par la restriction de leurs privileges; le clergé avoit aussi à se plaindre d'une infraction à ses prérogatives, puisqu'on avoit nommé un étranger archevêque de Tolede, enfin le peuple crioit contre le vil trafic que les Flamands faisoient des charges de l'état. Ce mécontentement général produisit une confédération entre plusieurs villes qui avoient le droit de vote dans les cortès; elles demanderent avec énergie le redressement de leurs griefs.

Dans ces circonstances la diete de l'empire élut Charles-Quint (Charles Ier d'Espagne) empereur d'Allemagne. La

nation, se souvenant des maux qu'Alphonse-le-Sage avoit attirés sur elle pour obtenir ce titre, insista pour que Charles V le refusât; la noblesse du royaume de Valence alla même plus loin; elle déclara qu'elle ne paieroit point de subsides si le roi s'absentoit de l'Espagne. Pour punir cette résistance, Charles V voulut opposer à la noblesse la populace, qui excita beaucoup de troubles dans le royaume, et produisit de tels désordres dans la péninsule, que le roi n'osa pas tenir les Cortès dans la Castille. Il les assembla en Gallice; et là, s'étant fait décréter un don gratuit, il se rendit à Aix-la-Chapelle, et plaça sur sa tête la couronne de Charlemagne avec une pompe jusqu'alors inconnue en Allemagne.

Revêtu de la dignité impériale sous le nom de Charles V, il eut avec ce nouveau titre de nouveaux sujets d'inquiétude: la rivalité de François Ier l'alarmoit; il étoit contrarié par les progrès que faisoit la doctrine de Luther chez les princes d'Allemagne; il redoutoit les préparatifs de guerre de la Turquie; enfin la guerre civile, qui déja s'étoit déclarée en Espagne, le tourmentoit sans cesse.

Les principales villes du royaume, indignées de ce que leurs députés avoient consenti au don gratuit dans les Cortès de Gallice, sans obtenir le redressement des griefs, et regardant d'un autre côté comme insupportable la honte d'obéir à un souverain étranger, se coaliserent; elles formerent à Avila une junte centrale, et invoquerent l'appui de la reine. Par un hasard singulier, cette princesse eut alors un moment de lucidité; elle approuva la résolution des villes qui, dégagées ainsi de leurs sermens, prirent les armes; le peuple plein d'exaltation courut grossir l'armée qui se leva contre la régence; l'enthousiasme fut à son comble : Padilla, commandant les bandes populaires, s'empara dans Valladolid des sceaux royaux, et déposa le régent Adrien; les esprits s'enhardirent en voyant réussir les premiers pas, et l'on fit une espece de manifeste qui ressembloit plus à une constitution

qu'à des remontrances; on y imposoit au roi l'obligation de se rendre en Espagne; on y mettoit en principe la convocation périodique des Cortès, qui devoit avoir lieu au moins tous les trois ans, la libre élection des députés, l'abolition des privileges de la noblesse, obtenus au préjudice des communes, l'égalité dans la répartition des charges publiques, et autres articles de ce genre, que le roi devoit jurer de maintenir, sans pouvoir rien en retrancher.

Cependant quand la noblesse vit que ses privileges alloient être anéantis, elle abandonna le parti qui s'étoit formé par son influence, et, profitant des offres du roi, elle alla se ranger sous les drapeaux du comte de Haro, général de l'armée de la régence. Avec les renforts et avec les secours que lui fournit le Portugal, ce général se mit en marche pour mesurer ses forces avec celles de don Pedro Giron, qui s'étoit avancé jusqu'à Rio-Seco, à la tête de 20 mille hommes de la junte dont il avoit toute la confiance.

Mais soit intelligence avec la régence, soit incapacité militaire, don Pedro Giron laissa passer librement le comte de Haro par Moralexo de Toro, prendre possession de Tordesillas, et se rendre maître de la personne de la reine. Consternée de ce coup imprévu, la junte ôta le commandement à Giron, et le confia à Padilla; ce choix ranima l'ardeur des troupes; Padilla profitant de leur premier enthousiasme prit d'assaut la place de Torrelobaton; mais, au lieu de tirer parti de ce succès, il prêta l'oreille à de fausses propositions de l'ennemi; pendant l'inaction, le courage de ses soldats se refroidit, et lorsqu'il s'agit de combattre les troupes aguerries avec lesquelles Haro marcha à leur rencontre, après avoir repris Torrelobaton, elles tournerent le dos, et quitterent le champ de bataille; leurs chefs Padilla et don Juan Bravo, obligés de faire face à la cavalerie qui fondoit sur eux à leur retraite sur Toro, tomberent après avoir été couverts de blessures, et furent faits prisonniers. Quelque temps après ils furent

mis à mort. Cette rigueur anéantit la junte; la plupart des villes confédérées firent leur soumission; les royaumes de Tolede et de Valence resisterent plus long-temps; mais ils finirent par implorer la clémence du roi comme les autres provinces.

François Ier avoit cru pouvoir profiter de la situation critique de son rival, mais ses espérances furent déçues. André de Foix qui, à la faveur de la guerre civile avoit pénétré dans la Navarre et envahi l'Alcarrie, fut fait prisonnier au siége de Logroño, et son corps d'armée, mis en déroute, eut beaucoup de peine à faire sa retraite sur la France. Robert de La Marche, après être entré fierement dans le Luxembourg, en ravageant le pays, fut obligé de solliciter le pardon de l'empereur; enfin le maréchal de Lautrec, qui s'étoit vu maître de presque toute l'Italie, s'estima heureux de pouvoir conserver les forteresses de Milan et de Crémone, où il concentra ses forces.

Charles V auroit pu pousser ses succès encore plus loin, si l'Espagne n'eût pas réclamé sa présence. Le feu de la rebellion y couvoit encore sous les cendres; l'arrogance du parti vainqueur inspiroit aux communes soumises une haine implacable contre leurs oppresseurs. Le cardinal Adrien, le seul chef qui pouvoit calmer les passions, fut obligé de quitter la régence pour se rendre à Rome et y prendre la tiare, qui lui avoit été conférée après la mort de Léon X. Dans cet état de choses, Charles V retourna en Espagne, non pour punir ses vassaux, mais pour leur pardonner. Après une révolution à laquelle avoient pris part des milliers de personnes, à peine y eut-il une vingtaine d'exécutions; le nombre des exilés ne s'éleva pas à quatre-vingt; une amnistie générale signala l'arrivée de l'empereur; sa présence fit disparoître les craintes, et sa bonté calma les inquiétudes. Il proclama l'oubli absolu de tout le passé, et mit un frein à la dénonciation qui cause tant de maux après les troubles civils; magnanimité digne

d'un cœur tel que le sien; par cette vertu il a fondé plus solidement sa gloire que par ses conquêtes. Ayant été respecté par la nation dans un temps où il ne la connoissoit pas encore, il en fut adoré quand il eut appris à se conformer à ses usages et coutumes, Jamais monarque n'avoit encore eu autant d'ascendant sur ses sujets. Pleins d'enthousiasme pour sa gloire, les Espagnols s'enrôlerent en foule sous ses bannieres, pour le servir à la guerre. Les Cortès fournirent avec prodigalité les subsides dont il avoit besoin, et Fernand Cortès dépouilla le Nouveau-Monde, pour mettre d'immenses richesses au pied du trône.

Charles V éprouva le désir d'humilier son rival et de cueillir de nouveaux lauriers; à cet effet, ayant joint ses armes à celles de l'Angleterre, il envahit avec elle la France sur trois points différents, et si l'armée alliée ne poussa pas sa marche triomphante jusqu'à Paris, c'est qu'elle trouva un obstacle invincible dans la résistance que lui opposerent les ducs de Guise et de Vendôme.

Pendant que ces deux grands capitaines défendoient pied à pied le terrain en France, le général Bonnivet perdoit toutes les places qu'il occupoit en Italie, étant obligé de lutter contre les talents du marquis de Pescaire, et le ressentiment du connétable duc de Bourbon, qui étoit passé dans le parti de l'empereur. Les échecs de Bonnivet furent la cause de la mort du chevalier Bayard au passage de la Doire, et de la captivité de François Ier après la bataille de Pavie.

Arbitre en Europe et maître d'un nouveau monde, tenant prisonniers le roi de France à Madrid, et l'empereur Montézume à Mexico, Charles-Quint atteignit un degré de gloire auquel aucun souverain n'avoit pu parvenir, et pour comble de prospérité, le sort voulut l'unir avec la princesse Isabelle, sœur de Jean III, roi de Portugal, laquelle lui apporta en dot une beauté éclatante et des richesses considérables.

François Ier retourna en France, laissant en Espagne ses

deux fils pour otages du traité qu'il venoit de conclure avec Charles-Quint; mais son amour-propre étoit trop humilié pour lui laisser ratifier librement ce qu'il avoit promis dans sa captivité; ainsi au lieu de tenir sa parole, il forma une nouvelle coalition par le secours et l'intrigue de Clément VII, successeur d'Adrien; l'Angleterre et Venise y accéderent, la premiere par le ressentiment du cardinal de Wolsey, et la seconde par l'effet de sa politique. Cette coalition qui prit le nom de la *ligue Clémentine*, eût été fatale à l'ambition de Charles V, si la fortune, constante pour lui dans ses faveurs, ne lui avoit facilité les moyens de triompher de tous ses ennemis. Il arriva donc que lorsqu'on le croyoit perdu en Italie, lorsqu'il n'avoit plus le moyen de payer ses troupes, le duc de Bourbon, par un coup de génie et de désespoir, vint mettre le siége devant Rome, et laissa en mourant sous les murs de la ville, au prince d'Orange, Philibert, qui lui succéda dans le commandement, la gloire de prendre d'assaut le reine des cités, et de faire prisonnier le pape, qui pour sa rançon fut obligé de se séparer de la ligue. La mort de Louis II, roi de Bohême et de Hongrie, qui arriva à une époque où elle auroit pu être très préjudiciable à l'empereur, lui fut au contraire très favorable, puisqu'elle fit passer la couronne à son frere Ferdinand, dans la personne de qui Charles V trouva un puissant allié. Enfin le célebre amiral André Doria, pour se venger de l'insulte que la France avoit faite à Gênes, sa patrie, vint grossir le parti de l'empereur, et alla avec ses galeres au secours des troupes allemandes et espagnoles qui, enfermées dans Naples, y mouroient de faim. Dès qu'elles eurent été pourvues de tout ce qui leur étoit nécessaire, ces troupes reprirent l'offensive, et le marquis de Saluces qui commandoit l'armée françoise, jugea à propos de profiter d'une nuit orageuse pour lever le siége, et faire sa retraite, en abandonnant toute son artillerie.

Ainsi les effets de la ligue Clémentine furent tels, qu'au

lieu de diminuer la prépondérance de l'empereur, elle ne fit que l'augmenter. François Ier ne pouvant plus comprimer son indignation, jura d'exterminer de ses propres mains celui dont la fortune l'avoit tant humilié, et le provoqua par un roi d'armes à un combat singulier. Charles V accepta le défi, et déja le champ clos était tracé, quand les difficultés qui s'éleverent au sujet des formalités firent ajourner le combat [1].

Au milieu de cette guerre de deux ennemis qui paroissoient irréconciliables, deux femmes, Marguerite d'Autriche et Madame Louise, mere de François Ier, donnerent la paix à l'Europe. Quand elle fut signée, Charles V visita ses états d'Italie, laissant par-tout sur son passage des témoignages de sa magnanimité; il pardonna aux ducs de Ferrare et de Sforce en leur rendant leurs états; il se réconcilia avec le pape à Boulogne, et lui donna les preuves les moins équivoques de sa générosité et de son obéissance.

Il crut que sa présence en Allemagne feroit disparoître l'influence qu'avoit exercée la doctrine de Luther, mais le résultat de la diete d'Augsbourg l'obligea à se conduire contre ses premieres intentions, et il parvint si bien à se concilier les esprits, que les princes protestants lui fournirent des troupes et des subsides, pour marcher contre le sultan Soliman, et le forcer à se retirer des frontieres de la Hongrie.

Charles V commençoit alors à sentir ce prestige de la gloire militaire qui enivre les souverains, et qu'ils affectionnent davantage à mesure qu'ils en jouissent. Ce fut en effet l'ivresse de cette gloire qui le conduisit de l'intérieur de l'Allemagne sur les côtes de l'Afrique. Il se rendit maître de Tunis, et

1. Il n'y a pas long-temps qu'un habitant du Guipuzcoa, nommé Arriola, descendant d'un des ministres de Charles, a fait présent au roi Charles IV de la correspondance originale entre les deux souverains au sujet de ce défi. Ce présent a été si agréable à Sa Majesté, qu'elle a décoré ledit Arriola de la croix de l'ordre de Charles III.

remit sur le trône le dey Muley-Hazem, que le fameux corsaire Heyradin, plus connu sous le nom de Barberousse, en avoit fait descendre. Dans cette expédition, Charles V commanda en personne la bataille dans laquelle il mit en déroute, avec dix bataillons, une armée de plus de 50 mille Maures; ce fut encore lui qui dirigea l'attaque du Goulet, fort qui passoit pour imprenable. Plus de 20 mille captifs de diverses nations furent redevables de leur liberté à sa valeur, et sa munificence leur fournit les moyens de retourner dans leurs foyers. Cependant de pareils actes de générosité, joints aux dépenses énormes qu'il falloit faire pour maintenir la prépondérance en Europe, épuiserent son trésor, malgré l'affluence des richesses du Mexique et du Pérou, à l'époque où Pizarre jeta les fondements de la ville de Lima. Pendant que l'humanité et la victoire présentoient en Afrique des palmes immortelles à Charles V, François Ier essaya de regagner son influence en Italie, et sous prétexte de venger un affront fait à un de ses agents, il envahit les états du duc de Savoie. L'empereur vola au secours de son allié, et trouvant le passage du Piémont libre, grace à la foiblesse du marquis de Saluces, qui commandoit l'armée françoise, il suivit sa bonne fortune, entra dans la Provence et arriva sous les murs d'Avignon; mais la bravoure constante de Montmorency le fit repentir de sa marche téméraire; il fut repoussé, et s'estima heureux d'obtenir une treve à Nice. Il en profita pour s'embarquer afin de retourner en Espagne, mais une tempête l'ayant assailli sur mer, le rejeta sur la côte de France et le laissa à la générosité de son éternel rival. Celui-ci, loin de profiter de ses avantages, vint l'accueillir à Aigues-Mortes; et les deux souverains s'y jurerent une paix éternelle; cependant ce pacte ne fut pas plus durable que les précédents.

L'empereur revint en Espagne avec de nouveaux projets d'entreprises militaires; faute de moyen de les exécuter, il fit, selon sa coutume, un appel à la libéralité des Cortès, qui

se réunirent à cet effet à Tolede. Cependant la nation ayant appris à préférer la tranquillité de l'intérieur au faux éclat de la gloire militaire, et lasse de prodiguer son argent à un conquérant ambitieux, refusa son consentement à ce qu'il fût imposé une taxe nouvelle. Irrité de ce refus, Charles V qui dictoit des lois à l'Europe, ordonna aux Cortès de se dissoudre; il punit le clergé et la noblesse de leur opposition, en retranchant une partie de leurs privileges, et il réorganisa les Cortès en dénaturant cette antique institution, et en la dépouillant du pouvoir qui rendoit ce corps si respectable. Malgré tout son ressentiment, Charles V conserva trop d'égards envers les nobles espagnols, pour les priver personnellement de leurs privileges; il en donna une preuve dans la satisfaction qu'il accorda au duc de l'Infantado pour l'avoir frappé, au moment où le duc venoit de s'acquitter de ses fonctions publiques.

Les habitants des Pays-Bas voulurent imiter les Espagnols; mais Charles V qui connoissoit la différence des caracteres des deux nations, et qui en Espagne avoit opposé l'indulgence à la résistance, employa dans les Pays-Bas la plus grande rigueur contre les récalcitrants, et tout en pardonnant à Valladolid l'insurrection des communes, et en tolérant l'arrogance de la noblesse d'Espagne, il châtia la rébellion des Brabançons, à Gand, de la maniere la plus exemplaire, et réduisit l'orgueil des états du pays au point qu'ils n'éleverent plus la voix que pour implorer sa clémence.

Voyant alors les Pays-Bas effrayés et soumis, l'Allemagne paisible, et l'Espagne remise en repos, l'empereur songea à cueillir de nouveaux lauriers en Afrique; avec l'élite de son armée il partit pour la conquête d'Alger; il débarqua sans obstacle sur la côte, et vint camper en face de l'ennemi, ne doutant pas que Hazen-Aga ne lui livrât la place le lendemain; mais dans la nuit tous les éléments parurent se conjurer contre sa gloire. Les bourrasques de la mer jeterent sur la

plage la plus grande partie de sa flotte, un ouragan épouvantable accompagné de torrents de pluie ravagea la côte, et l'armée se trouva comme au milieu d'une inondation : pour comble d'infortune, les Maures, forts du secours des éléments, attaquerent avec audace le camp espagnol, et firent un massacre général des soldats qui n'avoient plus assez de cœur pour se rallier. Charles V conserva néanmoins dans ces conjonctures malheureuses une grandeur d'âme qui a rendu son nom justement immortel. Il ranima par son courage l'ardeur des plus abattus, et rallia son armée autour de lui : il parvint à gagner avec elle le port de Matafuz, à trois journées d'Alger, quoiqu'elle fût exténuée de besoins, poursuivie par une nuée d'ennemis, et en butte à des calamités de toute espece. Il y fit embarquer ses troupes sur les galeres que l'amiral Doria avoit pu réunir, et il fut le dernier qui quitta la terre.

François Ier apprenant que la fortune, si habituée à protéger son rival, l'avoit abandonnée, saisit promptement cette occasion favorable pour envahir l'Espagne et la Flandre, pendant que le général Annebaut rallumoit la guerre en Italie. Le dauphin assiégeoit Perpignan, et le duc d'Orléans ravageoit le Luxembourg, lorsque l'empereur sollicitoit les secours de ses alliés et de ses vassaux. Les Cortès de Castille, les états d'Aragon et de Flandre, et le roi de Portugal, firent en cette occasion preuve de générosité; l'Angleterre contracta une alliance avec lui, et par ces moyens réunis il fut à même, non seulement de repousser l'ennemi de son territoire, mais de prendre même l'offensive et de pénétrer en Allemagne. Après y avoir enrôlé le plus de troupes qu'il put, il avança jusqu'au cœur de la France, et vraisemblablement il auroit planté son drapeau victorieux sur le Louvre, sans le traité de paix que François Ier obtint au château de Crespi, auprès de Meaux.

Si l'on veut rechercher le motif qui empêcha Charles V de

tirer parti du succès de ses armes en France, on le trouvera dans son desir constant de détruire la ligue de Smalkalde. A cet effet, les deux souverains s'obligerent par un article secret du traité de Crespi, à employer toutes leurs forces à l'extirpation de l'hérésie de Luther, qui avoit fait de si grands progrès en Allemagne. S'étant assuré de l'amitié de la France, et ayant fait une treve avec la Porte-Ottomane, l'empereur mit en mouvement l'armée levée dans les Pays-Bas, pour appuyer les délibérations de la diete de Ratisbonne. Les princes protestants, voyant qu'il s'agissoit de combattre leur opinion par les armes, opposerent la force à la force; mais la lenteur que mirent dans leurs armements l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse, chefs de la ligue, facilita à l'empereur le moyen de déjouer leurs projets; la politique machiavélique de Maurice y contribua également, et c'est ainsi que dans la seule campagne de 1546, les principales villes de la Souabe furent soumises, la ligue se trouva rompue, et chaque prince retourna avec ses troupes dans ses états; les uns implorant leur pardon, les autres attendant une occasion favorable pour se venger. Du nombre des derniers fut l'électeur de Saxe, qui profitant du licenciement des troupes impériales, et comptant sur les secours de la France, osa seul se présenter en campagne contre Charles V, mais il paya cher sa témérité. L'empereur, après avoir réuni le peu de troupes qui lui restoient, traversa le Rhin à la nage, pour châtier l'électeur; sa cavalerie le suivit, et il assaillit soudain l'armée saxonne. Surprise et effrayée elle prit la fuite, laissant son souverain couvert de blessures sur le champ de bataille. Charles V voyant alors la ligue abattue et les chefs à ses pieds, promulgua des lois sur la religion, conformes à l'esprit de l'église romaine, mais sans l'approbation du pape.

Après d'aussi éclatants succès, ne redoutant plus rien des princes protestants, et se regardant comme maître absolu à la diete d'Allemagne, il résolut de transmettre à son fils

don Philippe la couronne de Charlemagne, et à cet effet il le fit venir de l'Espagne. Mais l'opposition de son frere Ferdinand qui déja étoit revêtu du titre de roi des Romains, et l'indifférence que témoignerent les Allemands envers Philippe, quoique présenté par Charles V dans un discours pompeux, le firent changer de résolution, et il revint à son idée favorite, celle de déraciner la religion réformée.

Cependant Maurice, électeur de Saxe, dont l'ambition jeta enfin le masque, arbora l'étendard de la guerre civile et religieuse; et prenant le titre de défenseur de la liberté d'Allemagne, il se mit à la tête de 20 mille hommes, et entra en campagne. Augsbourg se rendit à ses troupes, Toul, Verdun et Metz lui ouvrirent leurs portes; par-tout il rétablit le libre exercice de la religion protestante. A Inspruck il se seroit emparé de la personne même de son adversaire, si par le malentendu d'un corps de troupes, l'empereur n'eût trouvé le moyen de s'échapper à pied par les Alpes, malgré le mal de goutte qui lui permettoit à peine de marcher.

Cette évasion fit craindre à Maurice que Charles V ne formât une nouvelle armée dans la Carinthie où il s'étoit réfugié, et ne vengeât cruellement sa fuite, et il se hâta de conclure le traité dont les conditions avoient déja été stipulées. Ce traité fut signé à Passau, et il devoit extirper le protestantisme en Allemagne. Nous avons vu que Charles V avoit consenti au traité de Crespi, dans l'opinion que François I[er] marcheroit avec lui contre les princes protestants; mais lorsqu'il conclut avec eux le traité de Passau, il avoit le projet de faire de nouveau la guerre à la France, afin de recouvrer la possession de Metz, dont la perte lui étoit plus sensible que toute autre cession. Que ne fit-il pas pour rentrer dans cette possession, et quels moyens n'employa-t-il pas pour arriver à son but! Mais le duc de Guise, chargé de la défense de la place, déjoua tous ses efforts, et Charles V eut lieu de s'apercevoir que la fortune ne lui étoit plus favora-

ble. Ses armes ne furent pas plus heureuses en Italie; toutefois il ne perdit pas encore courage, et s'imaginant que par le mariage de son fils don Philippe avec la princesse Marie d'Angleterre, il pourroit retrouver sa prépondérance, il conclut cette alliance, et de concert avec les Anglois continua la guerre contre la France; cependant en pesant les succès et les revers, il trouva qu'il n'avoit pas lieu de se féliciter, et il se persuada enfin que de quitter les affaires étoit pour lui le meilleur parti à prendre.

Son fils Philippe qui, depuis la mort de sa grand'mère la reine Jeanne, dite la Folle, tenoit la régence de l'Espagne, avoit déja manifesté plusieurs fois, mais par des voies indirectes, son vif désir d'avoir le gouvernement absolu. Cette intention trop marquée ajouta encore à la profonde mélancolie de l'empereur. Le mal de la goutte qui croissoit à mesure qu'il avançoit en âge, acheva d'abattre cette grande âme; il soupiroit après le repos, et sa raison lui disoit qu'il ne le trouveroit que dans une solitude absolue.

Pénétré de cette idée, il s'arrêta à la résolution de renoncer aux grandeurs de ce monde, et en 1555 il céda dans deux cérémonies différentes, à son fils don Philippe, d'abord la couronne des Pays-Bas, accompagnant ce présent d'instructions touchantes, et puis celle de l'Espagne et des Indes. N'ayant trouvé aucune opposition de la part des Cortès, il résolut d'abdiquer également la couronne impériale; il la céda à son frere Ferdinand.

Dépouillé de toutes les dignités et grandeurs, Charles V profitant de la treve qui venoit d'être faite avec la France, passa en Espagne, et alla s'ensevelir dans le monastere de Saint-Juste, auprès de Placencia, en Estramadure; il y donna l'exemple d'une vie de pénitent, et y mourut peu de jours après avoir fait célébrer en sa présence ses propres obsèques, et avoir chanté l'office des trépassés pour le bien de son âme, donnant ainsi jusqu'au dernier acte de sa vie des preuves de

cette imagination exaltée, qui avoit toujours dirigé ses actions, et qui avoit causé à la fois sa fortune et ses revers. Nous le voyons en effet tantôt politique habile dans les moments critiques, plein de sagacité et d'astuce dans les négociations, faisant prévaloir son avantage particulier sur la foi des traités; quelquefois despote dans les succès, plus souvent magnanime quand il s'abandonnoit aux mouvements de son âme, prudent par la crainte de se compromettre, et sévere par la nécessité de réprimer. Si on le considere sous le rapport militaire, on le trouve alternativement orgueilleux et humain, dans la victoire; intrépide dans le revers; infatigable lorsque la fortune le seconde, et prudent quand elle lui est contraire; protecteur éclairé des sciences et des beaux-arts, il encouragea tous les grands talents qui fleurissoient sous son regne, et ne dédaigna pas de ramasser les pinceaux du Titien. Si on contemple enfin sa grandeur, on trouve dans sa personne le plus puissant souverain qu'ait produit l'histoire, et un monarque dont l'empire fut véritablement si étendu, qu'en effet le soleil ne cessoit jamais d'éclairer ses états.

REGNE DE PHILIPPE II

A la mort de l'empereur Charles V, son fils don Philippe régnoit sur l'Espagne, sur Naples, la Sicile, Milan, les Pays-Bas, sur Oran et Tunis, sur le Mexique et sur le Pérou; il avoit pour allié son oncle l'empereur d'Allemagne, et il disposoit des forces de l'Angleterre par l'influence de son épouse, la reine Marie. A l'aide de ses nombreuses escadres il maintenoit son autorité en Amérique, tandis que la valeur de ses troupes aguerries, et la sagesse de son conseil, soutenoient sa prépondérance en Europe. Avec cette immensité de pouvoir et de territoire, il avoit hérité de quelques unes des qua-

lités de son pere, entre autres sa ferveur et son zele pour la religion catholique, mais sans cette prudence qui avoit servi de frein à l'impétuosité des passions. Il en donna une preuve dès son avénement au trône.

Philippe II savoit bien que la rupture de la treve avec la France étoit l'effet de l'ambition démesurée de Paul IV, et que ce pape l'avoit déclaré rebelle afin de le dépouiller du royaume de Naples; pour s'en venger, il avoit donné ordre au duc d'Albe d'envahir les états de l'église. Cependant lorsque la victoire conduisit ce général aux portes de Rome, Philippe lui enjoignit de demander publiquement pardon au pape, qui, se voyant réduit à l'extrémité, sollicitoit déja humblement la paix. Tel étoit le respect que ce souverain avoit conçu dès son enfance pour la cour de Rome.

L'auteur de la rupture de la treve resta donc impuni, mais la France, qui s'étoit laissé entraîner par ses offres vaines, supporta tous les maux de la guerre. Elle perdit dans la déplorable bataille de Saint-Quentin, 10 à 12 mille hommes, parmi lesquels se trouvoit la fleur de sa noblesse; et dans la déroute de Gravelines, un de ses capitaines les plus distingués, le maréchal de Termes, fut obligé de se rendre, après avoir vu tomber sur le champ de bataille deux mille hommes de ses meilleures troupes.

Henri II se repentant trop tard de s'être laissé conduire par deux femmes qui le dominoient, demanda la paix à Philippe, et celui-ci ne la lui accorda que sous la condition que d'un commun accord ils emploieroient tous leurs efforts pour extirper l'hérésie. Le traité conclu à Cateau-Cambresis fut affermi par le mariage de Philippe avec Isabelle, fille de Henri, et le roi retourna en Espagne, laissant en Flandre sa sœur Marguerite, duchesse de Parme, en qualité de gouvernante.

A peine eut-il débarqué sur le sol de sa patrie, qu'une bourrasque violente s'éleva tout à coup et fit périr la plupart des

vaisseaux qui l'avoient amené en Espagne[1]. Philippe s'imagina que cet accident étoit un avis par lequel le ciel l'engageoit à rester désormais en Espagne, et s'y adonner à la propagation de la foi et à l'extirpation de l'hérésie. Abandonnant alors la gloire militaire à ses généraux, il résolut de se faire respecter de l'Europe, sans sortir de son palais, et de faire la guerre, tantôt ouvertement avec ses armées, tantôt par la politique secrette de son cabinet.

Il continua de faire combattre les Maures par ses généraux, et d'obtenir divers succès sur ce peuple. La prise de Peñon de Velez de Gomera, par le brave don Garcia de Tolede, la grande victoire que remporta, à Malte, don Alvare de Sando contre l'armée turque, qui déja s'étoit emparé de cette île, enfin la bataille navale gagnée dans le golfe de Lépante contre toute l'escadre ottomane par l'illustre don Juan d'Autriche; voilà les hauts faits qui signalèrent les efforts de Philippe II contre les progrès de l'islamisme, et qui compenserent suffisamment la perte qu'essuya le duc de Medina-Celi, en se laissant vaincre par l'audacieux corsaire Dragut.

La découverte des îles que Velasco nomma *Philippines* en l'honneur de son souverain, et la conquête du Portugal, sur lequel il fit valoir ses droits après la mort du roi Sébastien, le rendirent maître absolu de toutes les terres que l'Europe avoit découvertes en Afrique, en Amérique et dans l'Inde.

Que de richesses, que de trésors furent versés alors à ses pieds! Malheureusement la plus grande partie en fut consumée dans des guerres entreprises soit pour élever la religion, soit pour satisfaire l'ambition de ce monarque.

1. Il y a des historiens qui disent que Philippe II, en recevant la nouvelle de cet événement, fut tellement pénétré de reconnoissance d'avoir échappé au naufrage, qu'il jura devant une image de Jésus-Christ, d'exterminer tous les ennemis de la religion. Quoique vraisemblable, ce fait n'est point prouvé.

Les plaines de Grenade, les montagnes de Ronda, et même les sommets les plus élevés des Alpujares furent le théâtre des cruautés qu'un zele trop ardent exerça contre les infortunés Maures; on les accusoit de n'être chrétiens que de nom, parcequ'ils conservoient quelques-uns de leurs anciens usages; on les opprimoit de diverses manieres, et on les persécuta à feu et à sang tant qu'ils ne voulurent pas se condamner eux-mêmes à mener une vie ignominieuse.

Cependant la Flandre, la Hollande et les Pays-Bas n'ont pu oublier les horreurs que le duc d'Albe commit au nom d'un Dieu de paix, pour opérer la conversion des protestants; que de flots de sang versés dans la longue guerre, entreprise inutilement pour cet effet! Elle dévora la plus grande partie des trésors du Nouveau-Monde, et fit périr ces vieilles troupes qui avoient fait trembler l'Europe, elle coûta également la vie au vainqueur de Lépante, don Juan d'Autriche, et à l'invincible Alexandre Farnese, duc de Parme, ce général, que son adversaire Henri IV même reconnut pour son maître, lorsque dans la retraite de Rouen il s'empara d'Épernay, et revint sain et sauf avec son armée dans les Pays-Bas. Cependant aucune de ces pertes ne fut capable de déterminer Philippe à abandonner ses desseins. Que pouvoient-elles sur l'âme d'un souverain qui avoit déclaré qu'il aimeroit mieux perdre sa couronne que d'accorder la liberté de conscience! Certes, la maison d'Orange ne seroit pas élevée à la hauteur où elle est placée dans l'histoire, et l'Espagne posséderoit peut-être encore les Pays-Bas, si Philippe avoit eu une politique plus sage, et s'il avoit su tolérer ce qu'il ne pouvoit détruire.

Mais ce fut moins encore le fanatisme que l'ambition qui le poussa à se déclarer le protecteur de la ligue qui se forma en France; ce fut l'appât de la couronne de ce royaume, offerte par le duc de Mayenne, qui l'engagea à envoyer au secours des Parisiens assiégés ses troupes, sous le commande-

ment du duc de Parme, dans l'espoir d'empêcher Henri IV d'occuper un trône qu'il destinoit à sa fille, l'infante Isabelle. Ce projet échoua completement. Henri IV, en embrassant la religion catholique, fut reconnu comme souverain légitime de la France; Paris lui ouvrit ses portes; ses sujets volerent au-devant de lui, et la noblesse vint grossir son armée, avec laquelle il sut maintenir la campagne jusqu'à la conclusion de la paix de Vervins.

Le trône de l'Écosse dont le pape l'avoit déclaré héritier après la mort de l'infortunée Marie-Stuart, le tenta également. Pour en prendre possession, il équipa une escadre si considérable, qu'elle en prit le nom de *l'invincible Armada.* Avec cette escadre le duc de Medina Sidonia espéroit subjuguer l'Angleterre, et Philippe ne doutoit pas de son triomphe; mais tout à coup il apprend que *l'Armada* a été détruite, en partie par une tempête qui a dispersé les vaisseaux auprès du cap de Finistere, et en partie par les habiles manœuvres navales de Drake, qui, sans engager un combat général, avoit coulé bas plusieurs bâtiments, et s'étoit emparé de quelques autres, particulierement de celui qui avoit à bord le trésor royal. Ce contre-temps qui fit à peine impression sur le cœur de Philippe, coûta à l'Espagne cent vaisseaux; le roi y perdit environ 30 mille hommes, plus de 40 millions en especes, et ce qui étoit plus important, la suprématie que l'Espagne avoit eue jusqu'alors sur mer. De ce moment les Anglois oserent lui disputer la prééminence dans la marine; ils débarquerent à Cadix et pillerent ce port si riche, pendant trois jours entiers. Cette audace ne fut point punie, parceque don Martin Padilla échoua dans son projet de faire une descente en Irlande.

A l'époque même où Philippe II entretenoit des guerres dispendieuses contre la Hollande, la France et l'Angleterre, dans l'intérieur de l'Espagne on fortifioit des places, on faisoit des ports, on élevoit des villes, et on construisoit des couvents, des universités et des palais; on acheva de bâtir

celui de Madrid, ville où la cour d'Espagne vint s'établir pour toujours, et on éleva depuis les fondements du somptueux monastere de l'Escurial, dont les merveilles seront décrites en détail dans cet ouvrage. La magnificence de ce monument nous donne une idée parfaite de la grandeur de Philippe II, ainsi que de son goût pour les beaux-arts. Il s'en étoit déclaré le protecteur; il favorisoit les sciences, mais selon ses idées, c'est-à-dire, ne croyant pas que pour leur faire faire de grands progrès, il falloit leur accorder la liberté. Sous son regne fleurirent en Espagne des hommes marquans dans tous les genres, Herrera dans l'architecture, Velasquez dans la peinture, Lope de Vega dans la poésie, Molina dans la jurisprudence, Morales dans l'histoire, don Antonio Augustin dans les antiquités, enfin c'est à la même époque qu'écrivit l'immortel Cervantès. On peut dire que le siecle de Philippe II auroit égalé et peut-être même surpassé celui de Louis XIV, si l'intolérance appuyée sur la force n'eût pas comprimé le génie, et si l'on eût fait tourner *au profit de la terre,* comme disoit le celebre cardinal Ximenès, les grands trésors que l'on perdit à verser le sang humain pour l'exaltation de la foi. Philippe s'imaginoit que le monde ne pouvoit subsister avec la liberté de conscience, et dans cette persuasion, il fit, à son retour de l'Allemagne, célébrer à Valladolid en sa présence un auto-da-fé, dont nous donnerons une représentation exacte; c'est encore dans la même conviction, qu'il fit chanter un *Te Deum,* à la nouvelle des massacres de la Saint-Barthélemy, qu'il se réjouit de l'assassinat du prince d'Orange et de celui du secrétaire Escobedo; on pense même qu'il n'éprouva pas un grand chagrin en apprenant la mort de son frere naturel don Juan d'Autriche, parceque ce prince avoit eu le dessein d'épouser la reine d'Angleterre Élisabeth, qui étoit protestante. Faut-il ajouter que l'histoire lui attribue la mort de son propre fils don Carlos?

Philippe croyoit que sa souveraineté même ne pouvoit

subsister sans l'appui de l'inquisition. Aussi eut-il soin de lui donner des marques de sa protection, et de fortifier l'autorité de ce tribunal. Cependant cette institution causa le soulevement de Naples, et la guerre des Pays-Bas; à Saragosse il éclata une sédition par le conflit de jurisdiction entre le saint-office et le justicier d'Aragòn, dans le procès d'Antoine Perez; ce fut à l'inquisiteur que Philippe donna gain de cause; le justicier Lanuza fut mis en prison, et les Aragonais, pour punition de leur conduite, perdirent la plupart de leurs *fueros* ou privileges dans les Cortès de Taragone.

C'est à la fin du regne de ce monarque qu'on peut fixer le commencement de la décadence de l'Espagne; la puissance de l'Angleterre portoit déja des coups sensibles aux possessions espagnoles dans l'Amérique; la France sous un gouvernement plein de douceur recouvroit son ancienne vigueur, et menaçoit de se venger des outrages qu'elle avoit essuyés; les Pays-Bas consolidoient leur liberté; la Hollande se préparoit à s'élever au rang des puissances; les Portugais cherchoient à se délivrer du joug qui les opprimoit; enfin l'Espagne dont les dettes surpassoient les revenus, se voyoit contrainte à s'imposer la contribution de *millions* qui se paie encore.

Dans cet état de choses, Philippe II mourut, après un regne qui lui attire peu l'amour de ses sujets, mais le fait connoître comme un des souverains les plus habiles et les plus entreprenants.

REGNE DE PHILIPPE III

Ce fut son fils qui lui succéda sous le nom de Philippe III. Le foible caractere de ce prince fut encore plus funeste à l'Espagne que ne l'avoit été l'inflexibilité du caractere de son pere. Intolérant par habitude, et indolent par tempérament, ce monarque souffrit que l'inquisition s'arrogeât une sorte de souveraineté indépendante de l'autorité royale, et

que le duc de Lerme, son favori, s'emparât du gouvernement de l'état. Il en résulta que le saint-office profita de son ascendant pour faire sanctionner ses arrêts par le roi même, et que son premier ministre, dirigé par les conseils de son confident Calderon, accéléra la décadence de l'Espagne. Après avoir créé une foule de charges et des titres pour satisfaire la vanité, ce prince aspira à la gloire militaire, et entreprit deux expéditions, pour les dépenses desquelles on dépouilla les églises de leur or, après y avoir employé les richesses de l'Amérique. L'une de ces expéditions fut dirigée contre Alger, et l'autre contre l'Irlande. La premiere, commandée par André Doria, manqua à cause d'une tempête qui dispersa l'escadre sur la côte d'Afrique. Doria, forcé de se retirer en Sicile, n'eut plus de moyen alors d'attaquer Alger. Don Juan de Aguilar, qui avoit été chargé de diriger la seconde expédition, réussit à la vérité à débarquer en Irlande avec 6 mille hommes de vieilles troupes; mais n'étant pas soutenu par les habitants de l'île, il dut se féliciter de pouvoir se rembarquer avec son corps d'armée, en vertu d'une capitulation honorable pour les armes espagnoles. La paix qui fut conclue peu de temps après avec le roi Jacques I[er], couvrit comme d'un voile les désastres et les maux qu'avoient attirés à l'Espagne des expéditions dont le plan étoit si mal combiné.

Cependant les embarras de l'état alloient en augmentant, et au-dehors les troupes perdoient cette discipline qui constitue le nerf de la force, et elles avoient recours à l'insubordination pour se faire payer leur solde, exigeant des places fortes et d'autres garanties pour ce qui leur étoit dû.

L'infante Isabelle, qui reçut en dot les Pays-Bas en épousant l'archiduc Albert, réclamoit la protection et le secours de l'Espagne pour se défendre contre l'intrépide Maurice qui fondoit, en combattant, la liberté de sa patrie. Philippe envoya des secours, mais avec tant de lenteur et de parcimonie, qu'ils ne purent que retarder pour peu de temps le

développement des forces colossales des Provinces-Unies. Dès que Cornélius Houtman eut ouvert à la Hollande le chemin des Indes orientales et occidentales, ainsi que des côtes d'Afrique, l'industrie, fomentée par la liberté, prépara des expéditions, traversa des mers inconnues, établit des factoreries, se créa un riche commerce, et se forma une marine, avec laquelle la nouvelle république se fit respecter et craindre, sur-tout depuis que l'intrépide amiral Hemskek eut remporté une victoire sur l'escadre espagnole dans la baie de Gibraltar. En vain le généreux et vaillant Ambroise Spinola, le vainqueur d'Ostende, défendit en personne, et aux dépens de sa fortune, la cause de l'archiduc Albert; le sort étoit jeté, déja les Provinces-Unies avoient acquis une consistance et un état d'indépendance qui fut reconnu par la France et l'Angleterre, et qu'à la fin l'Espagne même se vit obligée de reconnoître, en éprouvant l'humiliation de donner le titre d'*illustres seigneurs* à ceux qu'elle avoit proscrits comme insurgés, et qui, grace à leur constance et à leur patriotisme, avoient su conquérir la souveraineté de leur patrie et la liberté de leur conscience.

Ce sacrifice même ne suffit pas pour rendre à l'Espagne l'autorité à laquelle elle avoit droit de prétendre. La foiblesse de son ministere avoit appris aux Hollandois la maniere de s'enrichir par les voyages maritimes; le luxe extraordinaire de la cour d'Espagne exigeoit les produits des fabriques étrangeres comme objets de premiere nécessité, et le fanatisme dans son exaltation s'étoit tellement prononcé contre l'agriculture, que l'état florissant même où l'avoient porté les Maures dans le royaume de Valence, fut un des motifs sur lesquels se fonda le patriarche Jean de Ribera, pour solliciter et obtenir leur expulsion, sans que l'opposition déclarée du duc d'Osuna, ni les réclamations réitérées des barons de Valence fussent capables d'empêcher l'expatriation d'un nombre très considérable de familles utiles et laborieuses. Pour des motifs particuliers, le duc de Lerme cherchoit à

conserver les bonnes graces de la cour de Rome et la bienveillance du grand inquisiteur qui insistoit sur l'expulsion, et Philippe ne crut pas devoir s'opposer à une disposition à laquelle il voyoit attaché le triomphe de la foi.

Les maisons d'Espagne et de France contracterent des alliances par le mariage de l'infante Anne et de Louis XIII, et par celui de madame Élisabeth, sœur de ce roi, et du prince des Asturies. On se flatta de l'espoir que ces liens entretiendroient la tranquillité et la paix. Cependant aux coups de canon qui furent tirés en Espagne pour la célébration des noces royales, succéderent ceux qui retentirent en Allemagne et en Italie, pour le siege d'Aix-la-Chapelle qui avoit embrassé le parti de l'empire, et pour la possession du Montferrat au duc de Savoie en représailles des torts que lui avoit faits la cour d'Espagne. Celle-ci ayant intérêt à terminer les différends qui existoient entre elle et ce duc, avant que la guerre pût se développer, chargea le marquis d'Inojosa de faire la paix avec lui à Asti. Mais quand elle fut conclue, Philippe refusa de la ratifier, prétendant que son ministre l'avoit trahi; et il envoya Pierre de Tolede pour continuer la guerre. Le maréchal de Lesdiguieres vola au secours du duc de Savoie, les armées se battirent avec acharnement, et l'Espagne finit par souscrire aux conditions du traité, qu'elle avoit hautement rejetées quelque temps auparavant.

Cette inconséquence, le souvenir de la paix honteuse avec les Provinces-Unies, et l'indignation qu'excita la nouvelle de la conspiration du marquis de Bellamar et du duc d'Osuna contre Venise, irriterent l'orgueil national des Espagnols, au point que le duc de Lerme prévit sa chute, et sollicita le chapeau de cardinal. Quand il fut élevé à la pourpre, le roi voyant en lui non pas un ministre, mais un supérieur, lui retira sa confiance; cependant le duc, pour ne pas la perdre entierement, substitua à sa place son fils le duc d'Uzede, qui en peu de temps gagna le même ascendant que son pere.

Les rênes du gouvernement changerent de mains, mais l'administration conserva ses vices; pendant que l'on disputoit des places de réforme, et des projets d'économie, on prodiguoit les fonds du trésor en fêtes religieuses et profanes; on distribuoit des privileges et des franchises à ceux qui se livroient à l'agriculture, dans l'espoir de réparer le départ des Maures, et en attendant on sacrifioit les meilleures troupes espagnoles pour soutenir Ferdinand de Gratz, élu empereur d'Allemagne, et pour conserver la Valteline dont le duc de Féria s'étoit emparé sous prétexte de propager la religion catholique. Il est vrai que grace à ces efforts l'Espagne se fit respecter en Allemagne et reprit une attitude militaire. Cependant le duc d'Osuna n'en prouva pas moins la foiblesse de ce gouvernement, en aspirant impunément à la souveraineté de Naples. S'il ne l'obtint pas, c'est que le cardinal François de Borgia, qui le remplaça dans la vice-royauté, sut prévenir par ses vertus et sa prudence les commotions populaires.

REGNE DE PHILIPPE IV

Ce fut à l'âge de seize ans que Philippe IV succéda à son pere; il confia les rênes du gouvernement à son favori Olivarès, dont le premier soin fut d'abattre tous ceux qui avoient brillé dans ce poste sous le dernier regne. Calderon perdit la tête sur l'échafaud; le duc de Lerme, grace à sa dignité de cardinal, et à sa fortune, en fut quitte pour un exil, et les ducs d'Uzede et d'Osune payerent bien cher, l'un son élévation, et l'autre son audace.

Le nouveau ministere désapprouva, comme il falloit s'y attendre, le sytême du ministere précédent, et adopta pour base principale de sa politique, qu'il falloit élever la maison d'Autriche au-dessus de toutes les puissances de l'Europe.

Un semblable projet étoit fait pour renouveler la guerre;

aussi ne tarda-t-elle pas à éclater de nouveau. Les premiers succès favoriserent le systeme; les aigles impériales volerent victorieusement depuis la Haute-Saxe jusqu'aux montagnes de la Savoie; elles rétablirent dans Nordlingen les pertes essuyées à Leipzick et à Lutzen, et elles déployerent en triomphe leurs ailes sur les murs de Mayence.

L'orgueil de l'Angleterre fut humilié de la défaite de son escadre qui avoit voulu attaquer Cadix; cette puissance venoit de déclarer la guerre à l'Espagne pour avoir rompu le mariage projeté de l'infante avec le prince de Galles.

La Hollande fut intimidée par la prise de Breda dont s'empara le fameux Spinola, et par la déroute qu'essuyerent le prince d'Orange, sur terre, et le comte Guillaume de Nassau, sur mer.

Ce fut encore sous le même ministere que la France éprouva l'humiliation de voir envahir le Languedoc et que le prince de Condé fut repoussé des murs de Fontarabie.

Les Grisons implorerent la protection de l'Espagne, et le duc de Parme se rangea dans le nombre de ses alliés.

En Afrique les gouverneurs espagnols Cardena et Meneses détruisirent deux armées de Maures, l'une qui cherchoit à s'emparer d'Oran, et l'autre de Mazagan.

Enfin en Amérique l'escadre espagnole, après avoir repris le Brésil sur les Hollandois, conquit Guyaquil et Porto-Rico.

Enivré par tant de succès, Olivarès décernoit déja à son éleve royal le titre de grand, lorsque la fortune changea tout-à-coup. Le général suédois Bannier et le duc de Saxe-Weimar arrêterent par leurs victoires, à Wistock et Rhinfeld, le succès des armes impériales; les maréchaux de la Meilleraie et de Châtillon mirent fin aux progrès de l'infant cardinal qui commandoit l'armée des Pays-Bas; Dunkerque, le Mexique et le Pérou furent témoins des avantages qu'eurent les escadres des Provinces-Unies contre la marine espagnole.

Déja l'Espagne appauvrie ne soutenoit plus le faux éclat

de sa prépondérance que par les dons gratuits que les Cortès accordoient au gouvernement. Les autres ressources de l'état n'alimentoient que foiblement le trésor-royal; et le ministere, en contradiction avec lui-même, prodiguoit d'une main ce qu'il économisoit de l'autre; il défendoit l'usage de l'or, de l'argent et de la soie pour réprimer le luxe, tandis que les pierres précieuses et les brocarts ornoient les chevaux du fils naturel d'Olivarès, lorsque le jour où il fut présenté à la cour, on publia d'autres lois somptuaires pour empêcher la sortie du numéraire, dans le temps même où l'Espagne empruntoit à Geneve, à de gros intérêts, pour entretenir ses troupes à l'étranger; on supprima des emplois dans l'état judiciaire et dans l'administration, pendant qu'on augmentoit le nombre des officiers dans les armées; on défendoit aux Espagnols de voyager, même dans les pays éloignés appartenans à l'Espagne, pour empêcher que l'argent ne se répandît au-dehors, tandis que le souverain des mines du Mexique et du Pérou altéroit la valeur des monnoies de cuivre, en leur donnant un titre égal à celui de l'argent; enfin dans le temps même où le roi montroit le plus de ferveur pour la religion, il légitima, du vivant du prince des Asturies, don Juan d'Autriche, fils qu'il avoit eu d'une comédienne nommée *la Calderona.*

La nation ne tarda pas à se lasser de payer tribut à la vanité et à l'orgueil, et les provinces privilégiées refuserent de fournir les contributions qu'on leur demandoit. Olivarès voulut faire supprimer leurs *fueros;* elles n'en réclamerent qu'avec plus d'énergie. La Catalogne, outragée des procédés de son vice-roi, le comte de Santa-Coloma, résolut de se venger par sa mort, et l'étendard de l'insurrection fut planté sur les murs de Barcelone.

Le feu de la rebellion se communiqua au Portugal, qui n'attendoit depuis long-temps que le moment favorable pour éclater. Lisbonne se révolta; le peuple y mit en pieces son

oppresseur Vasconcellos; la noblesse ôta la vice-royauté à la duchesse de Mantoue; la garnison espagnole capitula; une nouvelle héroïne, Louise de Gusman, posa sur la tête de son mari la couronne de Portugal, et le duc de Bragance reconnu et proclamé comme roi légitime, sous le nom de Jean IV, recouvra presque sans effusion de sang le trône de ses ancêtres.

En Andalousie et à Naples la rebellion auroit également éclaté, si le gouvernement n'eût découvert à temps la conspiration du duc de Medina-Céli et du prince de Sanzo.

Au milieu de tant d'éléments de troubles, Olivarès ne songea qu'à faire rentrer dans la soumission la province de Catalogne, dont la rebellion le tourmentoit le plus. Il rassembla le plus de troupes qu'il put, et les mit sous le commandement du marquis de los Velez. Celui-ci pénétra dans la province, saccageant et brûlant tout sur son passage, et passant au fil de l'épée tous les habitants. Poussés à bout par tant de cruautés, les Catalans se vengerent, en proclamant comte de Barcelone, le roi de France, qui aussitôt envoya ses troupes à leur secours.

Ce coup inattendu fut d'autant plus sensible à la cour d'Espagne, qu'il demandoit de prompts remedes, et qu'elle ne savoit comment y pourvoir. Dans cette conjoncture, la reine Isabelle, digne fille de Henri le Grand, fit un appel à la générosité de la noblesse, et réussit à renforcer l'armée, et à tirer son mari de son apathie habituelle. Philippe se rendit à Sarragosse pour animer les troupes par sa présence. Mais son voyage ne lui servit guere qu'à se convaincre par ses propres yeux de la dévastation de son royaume. Il remit le commandement de l'armée entre les mains du marquis de Leganès, avec l'ordre de recouvrer la Catalogne. Tout ce que ce général put faire, fut de prolonger les maux de la guerre dans la principauté insurgée. A ces revers se joignirent la perte de la plupart des conquêtes que l'Espagne avoit faites en Italie, et la mort du cardinal infant qui s'étoit tant distingué dans les Pays-Bas.

La reine et les grands réussirent enfin à convaincre le roi que la mauvaise administration d'Olivarès étoit la principale cause des désastres de l'Espagne; Philippe se décida, quoique avec répugnance, à écarter son favori du ministere, et à le remplacer par don Louis de Haro.

Ce nouveau ministre, avec plus de talents et moins de présomption que son prédécesseur, ne put cependant empêcher ni la perte de la bataille de Rocroi, que gagna le grand Condé, ni la défaite de la flotte espagnole à la hauteur de Carthagene, ni la prise de diverses places dans l'Estramadure, dont s'emparerent les Portugais, grâce à l'inexpérience du cardinal Spinola qui commandoit l'armée espagnole. Cependant en 1652, la cour de Madrid sut profiter habilement de la révolution d'Angleterre, et des troubles que la minorité de Louis XIV causoit en France, pour recouvrer son autorité dans l'intérieur et au-dehors. Don Juan d'Autriche après avoir pacifié Naples, qu'avoit soulevé Mazaniello, soumit la Catalogne, et reprit Barcelone et Gironne sur les François, malgré l'opiniâtreté de leur résistance. Ayant fait la paix avec la Hollande, l'Espagne continua de guerroyer avec quelques succès contre la France; Turenne, le grand Condé et don Juan d'Autriche se disputerent long-temps la victoire, jusqu'à ce que le mariage de Louis XIV avec la princesse Marie-Thérèse vint sceller la paix des Pyrénées.

Pour obtenir cette paix tant desirée, l'Espagne céda le Roussillon, Conflans et une partie du comté d'Artois; et Louis XIV renonça pour lui et au nom de son épouse à la succession de la monarchie espagnole. Peu de temps après, Philippe déterminé à faire de nouveaux sacrifices à la tranquillité de ses états, conclut la paix avec l'Angleterre, en cédant à cette puissance Dunkerque et la Jamaïque, dont elle avoit déjà la possession.

Débarrassé des ennemis qu'il avoit le plus à craindre, ce monarque résolut de tourner toutes ses forces contre le Por-

tugal; en confiant le commandement de son armée à don Juan d'Autriche, il compta sur les plus brillants succès. Cependant l'opiniâtreté avec laquelle les Portugais défendirent leur indépendance, et la rivalité ou la jalousie de la reine d'Espagne qui vouloit l'éloignement de ce prince, forcerent don Juan d'Autriche à abandonner le théâtre de ses exploits, et à aller vivre dans la retraite à Consuegra. Le commandement fut confié au marquis de Caracena, et bientôt après l'Espagne perdit dans les plaines de Villaviciosa et son armée, et l'espoir de reconquérir le Portugal.

REGNE DE CHARLES II

Philippe IV mourut après un regne désastreux de quarante-quatre ans, et fut enseveli dans le Panthéon de l'Escurial, qui avoit été construit par ses ordres, et dont il sera parlé en détail dans le cours de ce voyage.

Il laissa l'Espagne exposée aux maux d'une régence qui dans tous les temps a été funeste à ce royaume; les armées étoient épuisées, les flottes sans matelots, et les arts, les manufactures et le commerce languissoient dans un état de foiblesse qui indiquoit une maladie générale dans l'état, d'où une crise violente étoit seule capable de le tirer.

Son fils Charles II n'avoit pas encore atteint l'âge de cinq ans lorsqu'on le proclama roi d'Espagne; conformément au testament de Philippe, la reine mere se chargea de la régence, aidée d'un conseil privé composé des premiers dignitaires de la nation.

Le jésuite Nitard, qui du rang de confesseur de la reine étoit parvenu à celui de son confident et de son favori, obtint par une espece de simonie la dignité d'inquisiteur général; cette fonction le portoit au conseil de la régence, tandis que don Juan d'Autriche, en qui la nation avoit de la confiance,

et qui seul paroissoit pouvoir remédier aux maux invétérés qui accabloient l'Espagne, étoit exclus de ce conseil, n'y ayant pas été appelé par la derniere volonté du roi. La reine, incapable de remplir, comme il le falloit, les devoirs de la souveraineté, se laissoit diriger entierement par son confesseur, et celui qui se vantoit de voir la reine tous les jours à ses pieds, n'avoit en vue, dans tous ses conseils, que l'élévation de la maison d'Autriche, sans se soucier de l'état de l'Espagne, sans s'inquiéter des approches d'une guerre civile, et de voir son pays en proie à l'invasion d'une armée étrangère qui avoit déja pénétré dans l'Estramadure.

Vers le même temps, Louis XIV commença à se signaler dans la guerre. Malgré la renonciation solennelle qu'il avoit faite à la monarchie espagnole lors de son mariage, et sous le prétexte que, d'après la coutume du Brabant, les fils issus du second lit n'empêchoient pas les filles nées du premier de jouir de leurs droits, il s'empare, avec une armée de 40 mille hommes, de plusieurs places de la Flandre.

Dans l'état où se trouvoit l'Espagne, il ne lui étoit guere possible de résister à la fois à une nation qui combattoit pour affermir son indépendance, et à l'ardeur belliqueuse d'un jeune roi conquérant. Attaquée de tous les côtés, et saisie d'une sorte de terreur panique, elle prit le parti que lui dictoit la prudence d'un jésuite; c'étoit de faire la paix avec le Portugal, en se contentant de la possession de Ceuta, après vingt-cinq ans de guerre contre ce royaume, et de laisser à Louis XIV toutes les places de la Flandre qu'il avoit conquises, à la condition de restituer la Franche-Comté.

Ce traité fut conclu à Aix-la-Chapelle. Les conditions qu'il contenoit irriterent tellement l'orgueil espagnol, que don Juan d'Autriche, qui s'en rendit l'organe, ne garda plus aucune mesure, et insulta publiquement la régence, en accusant de l'avilissement de l'état les caprices d'une femme et la pusillanimité d'un moine. Sa hardiesse fut punie de l'exil.

Mais cette vengeance ne servit qu'à augmenter son crédit auprès de la nation. Les grands se mirent de son parti, et le peuple suivit cet exemple. A l'aide de ce secours, don Juan leva l'étendard de la rebellion pour effrayer la reine, et obtint le renvoi de son confesseur Nitard, à qui l'on donna, pour couvrir son exil, l'ambassade de Rome, qui lui valut dans la suite le chapeau de cardinal. Après avoir obtenu ce point, don Juan exigea la réforme des abus et un nouvel ordre dans l'administration de la régence. Il contrebalança pendant quelque temps le pouvoir de la reine; à la fin on résolut de partager le gouvernement; celui du royaume d'Aragon fut donné à don Juan, et la reine se réserva celui de la Castille et du reste de la monarchie.

N'ayant plus à ses côtés l'inquisiteur général, cette princesse se laissa bientôt dominer par un favori qui acquit sur elle un grand empire. Don Ferdinand de Valenzuela, jeune homme d'un extérieur agréable, brillant d'esprit, et courtisan adroit, sut captiver, par l'entremise de sa femme, l'affection de sa souveraine. Son avancement fut rapide. De simple chevalier de Saint-Jacques il devint grand d'Espagne. Occupée à le combler d'honneurs et de richesses, la reine songeoit à peine que la Sardaigne étoit soulevée et en proie à la guerre civile, que la Sicile également insurgée, demandoit à se soumettre à la France, et que les forbans ou flibustiers, ayant à leur tête le fameux Morgan, désoloient et rançonnoient les villes les plus riches de l'isthme de Panama; à ces nouvelles fâcheuses se joignoient celles des désastres causés par un ouragan violent sur la côte d'Andalousie, et l'incendie de l'Escurial, qui détruisit une grande partie de la bibliotheque de ce palais; vers le même temps le peuple éprouvoit une misere générale par l'effet de la hausse forcée de la monnoie de vellon.

Parvenu enfin à l'âge de quinze ans, Charles II prit en mains les rênes du gouvernement, conformément à la vo-

lonté du feu roi. Sa mere renonça sans difficulté à la régence; cependant pour conserver de l'empire sur lui, elle lui donna pour premier ministre Valenzuela, son favori; mais l'ineptie de ce ministre les perdit tous deux. Au bout d'un an, Charles II prit le parti de reléguer sa mere dans un des couvents de Tolede, et d'exiler Valenzuela dans les îles Philippines, où il mourut.

Depuis ce moment le jeune roi prit conseil de don Juan d'Autriche. Ce prince se chargea du ministere, à la satisfaction de toute la nation. On espéra beaucoup de son administration; mais cet espoir ne fut pas rempli; soit que don Juan ne pût ou ne sût appliquer les remedes qui convenoient aux maux de l'état, soit qu'il craignit de porter ces grands coups qui changent la face des choses, les abus et les dilapidations suivirent l'ancienne routine; les emplois continuerent de se vendre, et il fallut augmenter les impôts pour réparer les pertes que les armes espagnoles essuyerent en Flandre, en Sicile et en Catalogne.

Don Juan ne pouvant se dissimuler que l'état de l'Espagne empiroit de plus en plus, crut y porter remede par le mariage du roi. Il songea d'abord à la princesse du Portugal; mais il trouva un obstacle insurmontable dans l'aversion que les Portugais conservoient pour leurs oppresseurs. Il s'adressa donc à la France, et donna pour épouse à son maître, madame Louise d'Orléans, nièce de Louis XIV. Cette jeune princesse sut tellement captiver le cœur de son époux, qu'elle fut, tant qu'elle vécut, maîtresse de ses actions. Elle fit perdre à don Juan d'Autriche sa grande influence, et ce ministre mourut peu de temps après; les uns disent de chagrin, les autres de poison.

Il fut généralement regretté; l'Espagne oublia ses défauts, et ne s'entretint que de ses bonnes qualités. La reine mere sortit de son couvent, ne respirant que vengeance et ne tramant que des intrigues. Elle fit d'abord nommer ministre, don Jérôme Eguia; à celui-ci succéda peu de temps après

le duc de Medina-Céli, qui réunissant l'indolence et l'irrésolution à un grand fonds de vanité, laissa humilier la nation qu'il devoit élever. La France obtint alors de l'Espagne la renonciation au duché de Bourgogne, une cession de places dans la Catalogne, et la prérogative de faire saluer en mer son pavillon par celui de l'Espagne; l'électeur de Brandebourg s'empara impunément d'un bâtiment chargé d'argent et venant d'Amérique, pour se faire payer de ce qui lui étoit dû; il n'y eut pas jusqu'au Portugal qui n'exigeât de l'Espagne une satisfaction publique pour le débarquement effectué par le gouverneur de Buénos-Ayres dans l'île de Saint-Gabriel, située à l'embouchure du fleuve de la Plata.

Tant d'avilissement exaspéra une nation qui se ressouvenoit avec orgueil de son ancienne gloire. L'Espagne déclara la guerre à la France, qui de toutes les puissances étoit celle qui l'avoit le plus offensée. Mais cette guerre lui coûta le Luxembourg, tandis que ses frontieres furent ravagées. Heureusement la trêve de vingt ans qui fut conclue à Ratisbonne mit fin aux hostilités. Cet événement auroit eu en Europe des suites bien différentes de celles qu'on en ressentit, si l'Espagne avoit accédé à l'alliance offensive et défensive que lui proposoit la France, dans le dessein de replacer sur le trône de la Grande-Bretagne le roi Jacques II, dépouillé de ses états par son gendre.

Charles II auroit sans doute embrassé la cause de la légitimité et de la religion catholique, si à cette époque la reine Louise n'étoit venue à mourir; ce coup du sort changea l'état des affaires; ayant épousé peu de temps après, en secondes noces, la princesse Marie Anne, fille de l'électeur palatin, il se laissa entraîner à prendre le parti du prince Guillaume d'Orange qu'il soutint avec une constance inaltérable, malgré les embarras qu'il éprouvoit dans le gouvernement de son royaume par suite du soulevement des Catalans, et de la misere générale.

Le traité de Ryswick pacifia enfin l'Europe. L'Espagne retrouva à cette paix toute la Catalogne, le Luxembourg et la plupart des places fortes dont la France s'étoit emparée depuis le traité des Pyrénées. Si Louis XIV se conduisit dans cette conjoncture avec modération et même avec générosité, c'est que son ambition entrevoyoit dans le lointain le moyen de faire passer dans sa famille la couronne d'Espagne, ou de réunir à la France quelques provinces espagnoles.

Les infirmités compliquées et incurables qui accablerent Charles II dès l'âge de trente-six ans, annonçoient sa mort prochaine, qui devoit laisser vacant le trône d'Espagne, puisqu'il n'avoit point d'héritier direct. Plusieurs prétendants aspiroient à cette succession : le prince électoral de Baviere, comme neveu de Philippe IV; l'empereur Léopold en qualité de petit-fils de Philippe III, et de plus, comme ayant épousé la fille de Philippe IV; et Louis XIV qui se trouvoit dans le même cas avec la prérogative d'aînesse, mais sans droit positif, à cause de la renonciation qu'il avoit souscrite lors du traité des Pyrénées. Ces prétendants convinrent entre eux de se partager l'Espagne, sans l'aveu du roi, et déja le traité étoit fait entre les cabinets de Vienne et de Paris, lorsque Charles désigna pour son successeur le prince électoral de Baviere. Cette démarche inattendue tempéra d'abord l'agitation des prétendants; mais ce ne fut pas pour long-temps. La mort inopinée de l'héritier choisi ranima leur rivalité; cette fois, au lieu de faire des traités de partage, ils ne s'occuperent qu'à se concilier la bienveillance d'un souverain mourant qui disposoit des couronnes de deux mondes.

L'Autriche, favorisée par la reine d'Espagne, mit de nouveau en avant ses prétentions, qu'appuyoit le ministre comte d'Oropesa, l'amiral de Castille, et d'autres personnages qui jouissoient d'une grande considération.

La France avoit pour ambassadeur à Madrid le marquis d'Harcourt, homme d'état habile, qui réunissoit toutes les

qualités qui pouvoient servir les vues de son maître dans ces conjonctures. Son air noble, son affabilité, et sa générosité lui captivoient l'affection de la plus grande partie de la noblesse, et l'amitié du cardinal Portocarrero, archevêque de Tolede, dont le secours étoit important.

Il n'y eut pas d'expédient que les représentants des héritiers présomptifs ne missent en usage, pas de ressort qu'ils ne fissent jouer pour déterminer le roi valétudinaire en leur faveur. Les partisans de la France lui rappelerent le doux souvenir de sa premiere épouse, afin de lui inspirer de la prédilection pour les enfants du dauphin, dont les portraits ornoient les murs de son appartement; on excitoit le peuple à se déclarer tantôt pour un parti, tantôt pour un autre, afin de porter le monarque à la résolution qu'on sollicitoit; on demanda enfin des avis au conseil, pour fixer les droits respectifs des prétendants.

Le conseil décida pour la maison de Bourbon; et l'assemblée des théologiens, adoptant l'opinion de l'archevêque de Tolede qui préféroit au démembrement de l'Espagne le regne d'un prince françois, approuva l'avis des magistrats; on demanda une décision du saint-siege, et le pape déclara que la couronne appartenoit au duc d'Anjou. Cependant tous ces motifs n'auroient pas suffi sans une détermination du roi lui-même, qui la prit enfin, et laissa en mourant par son testament la couronne d'Espagne au duc d'Anjou; c'est en vertu de cette derniere volonté que le trône des Pélage et des Ferdinand passa dans la maison de Bourbon, qui l'a possédé depuis ce temps jusqu'à nos jours.

FIN DE LA NOTICE HISTORIQUE

NOTICE HISTORIQUE
DU REGNE DE LA MAISON DES BOURBONS
EN ESPAGNE

PHILIPPE V

Louis XIV, plus jaloux de l'agrandissement de sa maison que de celui de son royaume, renonçant aux avantages que promettoient à la France les négociations de Riswick et le traité de partage de la monarchie espagnole, qu'il avoit déjà signé, accepta pour Philippe d'Anjou, duc de Bourbon, son petit-fils, le riche héritage qui lui étoit légué par le testament de Charles II. La nation espagnole avoit craint un démembrement; elle attendoit avec anxiété la résolution du monarque françois; aussitôt qu'elle est connue, la joie succede aux inquiétudes, et le duc d'Anjou est proclamé roi, sous le nom de Philippe V.

Ce prince, âgé seulement de dix-sept ans, paroît justifier les préventions favorables d'un peuple qui fut malheureux et humilié sous les regnes précédents. Quelques réformes utiles, plusieurs actes de justice et de générosité dans les provinces qu'il s'empresse de visiter, augmentent et fortifient toutes les espérances. Pieux, réservé, charitable, attentif à ne blesser ni les usages, ni les préjugés nationaux; ses dehors, comme ses qualités, ont une heureuse sympathie avec les mœurs de la nation grave et cérémonieuse sur laquelle il vient régner. Les Catalans nourrissent contre le pouvoir de leurs maîtres, une crainte jalouse et héréditaire : Philippe les

rassure en conservant les anciens privileges de la province; par-tout sur son passage il laisse des impressions douces et consolantes; son autorité est reconnue sans obstacles à Milan, à Naples, dans les Pays-Bas; le Nouveau-Monde reçoit ses ordres avec respect; et l'Europe, étonnée, regarde en silence ce grand événement : tout promet à l'Espagne un regne tranquille et fortuné.

Cependant l'empereur Léopold, politique sombre, inflexible, se livroit, sans éclat, mais avec persévérance, aux calculs d'une ambition profonde, destinée à balancer l'ambition altiere et trop hautement déclarée de la maison de Bourbon. Sous prétexte de garantir l'Italie d'invasions étrangeres, Léopold fait marcher aux bords de l'Oglio et de l'Adige, le prince Eugene, célebre déja par ses victoires sur les Turcs; il conclut, avec l'Angleterre et la Hollande, une ligue dont l'objet ne semble être d'abord que d'affoiblir l'Espagne en lui enlevant ses possessions d'Italie; mais avec le succès des armées impériales se dévoilent les projets du cabinet de Vienne : Léopold parvient à faire reconnoître, par ses alliés, son second fils roi de toute la monarchie espagnole; ce nouveau roi prend le nom de Charles III.

La mort de Guillaume d'Angleterre, implacable ennemi de Louis XIV, n'apporte aucun changement au traité qui vient de se conclure. Anne, en montant sur le trône de l'infortuné Jacques II, son pere, hérite des desseins du ravisseur de ce trône, et la nation angloise, irritée de ce que Louis s'étoit empressé de reconnoître les droits du fils du dernier roi de la maison des Stuarts, adopte et seconde énergiquement les résolutions de sa souveraine.

Des mécontentements éclatent à Naples : Philippe, après avoir consulté la volonté de son aïeul, y accourt et les appaise. Il reçoit à Gênes les ambassadeurs de toutes les puissances italiennes, traverse le Milanois, joint l'armée françoise, commandée alors par Vendôme, et se trouve à l'affaire de Luzara,

affaire indécise dont il espéroit pourtant retirer quelques fruits. Mais bientôt il se voit contraint de retourner à Madrid pour veiller de plus près à la défense de la Galice et de l'Andalousie, menacées par les armements des Anglois réunis aux Hollandois.

Ces deux nations connoissoient trop bien l'état de la monarchie espagnole, la foiblesse de l'armée, le dépérissement de la marine, de toutes les branches de l'administration publique et sur-tout le désordre des finances, pour ne pas s'empresser de commencer les hostilités sur terre et sur mer, pendant qu'elles fomentoient des troubles à la cour de Madrid en favorisant la trahison de quelques seigneurs et qu'elles poussoient les provinces à la révolte, crime que la morale condamne mais que la politique avoue.

La maison d'Autriche, pour laquelle se faisoit la guerre, étoit peu utile à ses alliés; les troupes impériales avoient été battues sur tous les points. L'électeur de Baviere, Villars et Vendôme, s'avançoient avec rapidité, par des routes différentes, vers un centre commun, et Vienne, que déja menaçoient vivement les Hongrois, conduits par Ragotsky, alloit tomber au pouvoir de ces généraux. Tout-à-coup le duc de Savoie se déclare contre son gendre : cette résolution arrête la marche des vainqueurs, change leurs dispositions, et avant la fin de la campagne l'Autriche compte au nombre de ses alliés plusieurs princes de l'empire, la Pologne, le Danemarck et la Prusse.

L'Espagne n'avoit encore été atteinte qu'au loin; mais à l'ouverture de la troisieme campagne le théâtre d'une guerre, aussi longue que sanglante, est porté dans son sein, et l'approche du péril ne révèle que trop la foiblesse des moyens préparés pour le repousser. Les dispositions ordonnées au nom du roi n'avoient pu s'exécuter ou avoient été faites avec nonchalance; l'armée nationale, forte seulement de vingt mille hommes, à l'avénement de Philippe au trône, n'avoit

reçu que peu de renforts. Sans discipline, sans énergie, manquant d'officiers instruits, de soldats exercés, elle étoit mal équipée, mal habillée et privée de sa solde, elle s'affaiblissoit tous les jours par la désertion. Il n'avoit été pourvu, pour l'intérieur, ni au matériel, ni aux vivres, ni aux dépenses d'une seule campagne. Cette situation déplorable étoit le résultat de l'apathie, autant que de l'incapacité des ministres espagnols; on crut qu'elle ne pourroit s'améliorer que dans les mains d'agens françois en état d'exécuter avec célérité des mesures qu'ils sauroient concevoir avec prudence.

Des intrigues divisoient la cour de Madrid, elles ajoutoient aux dangers, et la ruine de la monarchie sembloit prochaine, inévitable : Louis XIV vint étayer de ses armes et de ses conseils ce colosse prêt à tomber. Le roi de France, en envoyant son petit-fils au-delà des Pyrénées, avoit reconnu la nécessité de confier son inexpérience à des mains capables de le guider.

Philippe V, d'un naturel doux, s'attachoit facilement. Il ne manquoit pas de lumieres et une éducation soignée avoit développé sa droiture naturelle; mais son caractere avoit peu de force, et un tempérament disposé à la mélancolie éteignoit en lui cette chaleur de l'âme, cette activité de l'esprit si désirable dans la situation où se trouvoient ses affaires et qui sont d'ordinaire l'apanage des jeunes princes. Marié, dès les premiers jours de son regne, à Marie Louise de Savoie, qui entroit seulement dans sa quatorzieme année, on s'étoit attendu à le voir subjugué par les qualités brillantes, la vivacité d'esprit et les charmes extérieurs de son épouse, et l'on résolut de placer auprès de la jeune reine, en qualité de *camerera mayor*, une femme susceptible de prendre sur son esprit l'ascendant que la reine elle-même avoit sur l'esprit du roi : le choix de la cour tomba sur la princesse des Ursins, de la famille des La Trémouille. Cette dame joignoit, aux qualités qui la rendoient propre à remplir une mission si difficile, les

titres nécessaires pour ne pas exciter la jalousie des grands ou éveiller les soupçons des ministres de Philippe. Veuve d'un prince romain, grand d'Espagne, elle occupoit un rang distingué à la cour de Madrid, où elle s'étoit réfugiée sous le regne de Charles II. L'influence que la princesse des Ursins et les ambassadeurs de France, admis dans le conseil privé du roi d'Espagne, devoient exercer sur les déterminations de la cour de Madrid; la docilité, l'obéissance de Philippe aux avis, ou plutôt aux ordres de son aïeul, firent espérer qu'il y auroit entre les deux gouvernements un accord constant de vues, d'intentions et de mesures, comme il y avoit unité d'intérêts pour le triomphe d'une cause qui sembloit leur être commune.

L'incapacité des ministres espagnols pouvoit justifier le desir que montroit Louis XIV de diriger les conseils de son petit-fils. Depuis Philippe II, la politique ombrageuse des rois d'Espagne avoit éloigné les grands de la carriere des armes et les avoit confinés dans les hautes charges et les emplois sédentaires. Bientôt l'administration fut sans regles et sans prévoyance sous des hommes dont la fierté dédaigneuse négligeoit les connoissances et repoussoit les détails qu'exige la conduite des affaires. Mais les ambassadeurs de France se succédoient rapidement à Madrid; et chacun d'eux apportoit, avec le blâme de son prédécesseur, des intentions, des vues et souvent des intrigues nouvelles. A une si grande distance il étoit difficile au monarque françois de démêler le jeu secret et compliqué de tant d'intérêts et d'amours propres, qui se heurtoient en silence. D'ailleurs ses conseils et ses avis arrivoient rarement à propos; les événements de la guerre changeoient rapidement, à chaque instant, la face des affaires; et les remontrances de Louis XIV augmentoient les incertitudes de son petit-fils, naturellement indécis et timide. Elles déplaisoient à la reine; l'un et l'autre se trouvoient souvent placés entre le désir d'obéir et des conseils qui tendoient à

les soustraire à une autorité importune et qui commençoit à paroître étrangere.

Cependant le salut de l'Espagne tenoit à l'appui de la France. A peine le maréchal de Berwick, amenant douze mille soldats, a-t-il paru, qu'on voit se développer des ressources négligées jusques-là. Une armée de quarante mille hommes, formée de troupes rappelées des Pays-Bas, est bientôt augmentée de levées faites avec ardeur dans toutes les provinces; le gouvernement s'empresse à fortifier les frontieres; un François, nommé Orri, est mis à la tête des finances et son expérience est d'abord très utile.

Berwick donne aussitôt l'idée courageuse de prendre l'offensive; il s'avance en Portugal, et s'il n'y fait pas des progrès remarquables, il a du moins détourné l'agression, aguerri les troupes et rassuré la nation. Mais tandis que cet habile capitaine garantit la frontiere occidentale du royaume, la fortune pousse une flotte angloise devant Gibraltar, place défendue seulement par une centaine d'hommes, sous le commandemant d'un mauvais officier. L'ennemi, qui avoit croisé sans fruit sur les côtes de l'Andalousie et de l'Afrique espagnole, tente enfin un de ces coups de mains dont l'issue est livrée au hasard. Le débarquement s'effectue avec dix-huit cents soldats dans l'isthme basse qui touche le rocher; le feu des vaisseaux ne produisant rien, quelques matelots hardis montent sur la jetée, l'épée à la main, et intimident aussitôt le foible gouverneur. Mais au lieu de prendre possession au nom de l'archiduc Charles, en faveur duquel le cabinet de Londres s'étoit engagé dans la guerre, auxiliaires sans foi, les Anglois s'emparent d'une forteresse dont ils apprécient toute l'importance, et depuis cette époque Gibraltar est devenu un des boulevards de l'empire britannique. L'amiral anglois fut bientôt tenu en échec par une flotte françoise, aux ordres du comte de Toulouse qui lui livra un combat terrible à la vue de Malaga : il n'étoit plus temps, Gibraltar étoit perdu pour l'Espagne.

L'armée françoise avoit été détruite à Hochstedt; l'union entre les cabinets de Versailles et de Madrid devenoit de plus en plus nécessaire, mais la discorde régnoit à la cour d'Espagne. Louis XIV crut devoir éloigner de Madrid la princesse des Ursins; il l'exigea, et consentit à la retraite d'Orri, dont les manieres avoient lassé les Espagnols et détruit, en partie, l'effet des plans avantageux qu'il avoit introduits. Quoique le maréchal de Berwick eût rendu d'éminents services, il n'eut pourtant pas assez de crédit pour faire approuver ses avis; incapable de prendre part aux cabales; ayant perdu une confiance acquise à de si justes titres, il déplut à la reine, qui obtint son départ. Cependant les Portugais envahissent l'Estramadure espagnole; l'archiduc, porté sur les vaisseaux anglois, se fait proclamer roi d'Espagne dans les provinces de Murcie et de Valence, soulevées en sa faveur; Lérida et Tortose lui sont livrées, et, par un coup de main audacieux, lord Peterborough s'empare de Barcelone.

Les avantages obtenus par le duc de Vendôme sur le prince Eugene, à Cassano; la détresse et le désespoir impuissant du duc de Savoie; la mort de l'empereur Léopold, ne compensent pas les dangers qui menacent l'Espagne. Joseph Ier en succédant à la couronne impériale et aux états héréditaires de son pere, hérite aussi de sa haine implacable contre la maison de Bourbon. Le désordre et la confusion régnoient à Madrid, les mesures les plus importantes étoient mal combinées ou suspendues; les cabales autrichiennes paralysoient tout; le roi et la reine redemanderent la princesse des Ursins et le ministre Orri.

De nombreux désastres signalerent le cours de l'année 1706. Les Pays-Bas furent affranchis de la domination espagnole par la bataille de Ramilies; la déroute de Turin fit perdre l'Italie supérieure; le roi, qui assiégeoit en personne la ville de Barcelone, fut contraint de se retirer, et vit son armée détruite ou dispersée : les drapeaux de l'archiduc flottoient

sur les tours de Madrid; la défection complete des Catalans, des Aragonnais, des habitans du royaume de Valence, et la trahison de quelques grands pousserent le trône de Philippe au bord du précipice.

La France, attaquée elle-même et assaillie de toutes parts, soutenoit avec une constance magnanime l'accablant fardeau d'une guerre malheureuse. La fidélité des Castillans à la cause de Philippe ne fut pas ébranlée par tant de défections et de revers; le Mexique ne cessa pas de lui livrer ses trésors; les habitants de plusieurs villes, la noblesse, le clergé, l'inquisition même, continuerent à lui faire un hommage volontaire, ceux-là de leur sang, ceux-ci de leurs richesses. Dans cette généreuse Castille, le patriotisme enflammoit tous les cœurs; les femmes, les enfants couroient aux armes; toute la population se levoit en faveur du prince adopté par Charles II; les dernieres classes de la société prenoient part au dévouement général, et les cultivateurs détruisoient les produits de leurs terres plutôt que de les vendre aux soldats autrichiens : l'ennemi périssoit épuisé par les maladies et le besoin.

Touché de tant de loyauté, animé par les exhortations de la reine, que soutenoient les conseils prudents et fermes de la princesse des Ursins, le roi unit ses efforts à ceux des Castillans. Cette fois, on vit le commandement des troupes confié à des officiers dont le courage et les talents venoient d'être éprouvés dans les campagnes précédentes. La voix de la nécessité étouffa les clameurs de la jalousie et les cris de l'intrigue : Berwick fut rappelé, et pour la seconde fois l'Espagne apprit de quel poids est souvent un seul homme dans la balance où la fortune pese les destinées des peuples. Berwick commence par inquiéter, par fatiguer l'ennemi, et l'ayant contraint d'évacuer Madrid, lui livre enfin, dans les plaines d'Almanza, une bataille d'autant plus remarquable qu'elle fut la seule que ce général, qui commanda en chef pendant quinze ans, eut offerte ou acceptée : Berwick étoit trop habile

pour tenter des succès où le hasard a souvent plus de part que le talent et le courage.

D'une armée forte de trente mille combattants Anglois, Allemands, Portugais et Hollandois, à peine six mille échapperent au vainqueur. Le duc d'Orléans, qui survient et prend le commandement de l'armée combinée, le lendemain même de la bataille, soumet les royaumes de Valence et d'Aragon, et plusieurs forteresses importantes en Catalogne. Si la trahison a livré deux possessions extérieures, Naples et la Sardaigne, le reste de la monarchie est du moins débarrassé ou préservé de la présence de l'ennemi.

Mais alors un danger aussi grand qu'inattendu menaçoit Philippe de la perte de sa couronne. Louis XIV, dont les revers avoient lassé la constance, imploroit la paix, et consentoit, pour l'obtenir, d'abandonner toute la monarchie espagnole à la maison d'Autriche, et les forteresses de Flandres à la Hollande. Les alliés, triomphateurs sans générosité, osent exiger que le vieux monarque françois joigne ses troupes aux leurs pour détrôner son petit-fils. Cette lâcheté, réservée pour un autre âge, révolte la fierté de Louis et ranime dans son cœur la force et les vertus de sa jeunesse. Il s'indigne, il s'écrie : *on veut la guerre, eh bien ! je la ferai, non à mes enfants, mais à mes ennemis*. Il en appelle à la fortune, qui lui fut si long-temps fidele; à son peuple dont le dévouement l'emporte même sur ses malheurs. Tout s'arme du Rhin aux Pyrénées, et si la vengeance ne suit pas de près l'outrage, du moins des succès partagés rétablissent l'équilibre; ce qui sembloit décidé redevient douteux, et la fortune demeure indécise et comme en suspens entre les deux partis.

Louis XIV s'étoit vu forcé de rappeler le maréchal de Berwick pour lui confier la défense du Dauphiné. Les intrigues ambitieuses du duc d'Orléans avoient alarmé Philippe V, qui crut utile de l'éloigner; mais la victoire s'étoit éloignée avec lui, et pour la seconde fois la cour fut forcée

d'abandonner Madrid. Le duc de Vendôme accourt, suivi de quelques troupes d'élite; des volontaires se présentent en foule; la nation est saisie d'enthousiasme; les soldats espagnols se livrent à une confiance sans bornes et retrouvent leur valeur premiere. Deux mois s'écoulent à peine, et des avantages décisifs obtenus à Brihuega et à Villaviciosa replacent la cour à Madrid, réduisent à l'obéissance du roi les provinces révoltées, et l'ennemi est repoussé jusqu'aux frontieres du royaume : nouveau Duguesclin, Vendôme est salué *libérateur des Castilles*.

Deux événements, aussi favorables qu'inattendus, amenerent enfin cette paix jusque-là si vainement invoquée. L'empereur Joseph mourut, et un peu d'eau fut jeté sur la robe de la reine Anne. Ce que n'avoient pu faire d'habiles négociateurs, des généraux fameux, des armées formidables, et d'immenses trésors, une goutte d'eau l'opéra. Dans un mouvement de colere l'impérieuse duchesse de Malborough se permit cet outrage envers sa souveraine : la reine indignée, enveloppe ses ministres dans la disgrâce de la duchesse, compose ses conseils d'hommes amis du repos des peuples et de leur pays; car alors le véritable intérêt de l'Angleterre étoit d'affoiblir la maison d'Autriche, et non pas de réunir dans une même famille l'empire, l'Allemagne, et la monarchie espagnole.

Des préliminaires de paix, qui assuroient à Philippe V le trône d'Espagne et ses possessions en Amérique, furent d'abord signés entre Louis XIV et la reine Anne. Les traités d'Utrecht rendirent cette paix définitive. Tous les intérêts y furent réglés, à l'exception pourtant de ceux de l'empire et de l'empereur qui, suivant la vieille politique autrichienne, jugea que différer d'accéder aux traités étoit plus conforme à sa dignité. L'Angleterre laissa à l'Espagne le commerce exclusif avec ses colonies d'Amérique, et lui permit la traite des noirs; mais elle retint Gibraltar, Minorque, et fit recon-

noître, par Philippe, le droit de succession légitime à la couronne d'Angleterre dans la famille de Brunswick. La Sicile fut cédée au duc de Savoie; les Hollandois conserverent le droit d'avoir des garnisons dans les forteresses des Pays-Bas, et le Portugal se trouva compris dans le traité général. Enfin le traité de Rastadt, signé par l'empereur, consomma l'œuvre de la pacification européenne. Charles VI obtint, par ce traité, une partie des Pays-Bas, Naples, Milan, et la Sardaigne; s'il dut renoncer aux autres possessions espagnoles, il n'abandonna pas les titres pompeux qui y sont attachés, et les conserva moins encore pour flatter sa vanité que ses espérances.

Les généraux autrichiens, en quittant Barcelone, conseillerent la révolte aux Catalans, et les Catalans se révolterent; Barcelone, érigée en république, ne renonça à son indépendance, qu'après avoir souffert, durant deux mois, toutes les horreurs d'un siege, et après avoir épuisé tout ce que la constance et la bravoure peuvent opposer de résistance à la force.

La reine d'Espagne, dont le caractere ferme et les brillantes qualités avoient si puissamment contribué au salut de a monarchie, n'eut pas la satisfaction de voir éteindre les dernieres étincelles de la rebellion : sa mort prématurée excita des regrets universels.

En la perdant, Philippe, né pour être dominé, s'abandonna tout entier à la princesse des Ursins, lui laissant dicter ses volontés et régler l'état. Cette femme, douée d'un génie élevé, paroît avoir ambitionné le périlleux honneur de se placer sur un trône dont elle se sentoit digne. Amie de madame de Maintenon, elle envia un moment sa destinée et porta même ses vœux jusqu'au titre éclatant et aux hommages extérieurs qui manquoient à la favorite de Louis XIV. Mais elle renonça à ce dessein aussi promptement qu'il avoit été conçu et avec d'autant plus de rapidité qu'il n'étoit pas resté impénétrable à des yeux étrangers.

Il y avoit alors à la cour un personnage très subalterne, l'abbé Alberoni, fils d'un pauvre habitant de Plaisance. Fixé en Espagne, après la mort du duc de Vendôme, qui l'y avoit conduit, il s'étoit introduit chez la princesse des Ursins, dont il sut adroitement diriger les vues sur Élisabeth Farnèse, héritiere de Parme et de la Toscane : cette alliance devoit donner à l'Espagne des possessions dans la haute Italie. Alberoni représenta Élisabeth comme une femme d'un caractere souple, d'un esprit simple, également dépourvue d'ambition et de talents, sous le nom de laquelle il seroit facile à la princesse des Ursins de perpétuer son crédit ou plutôt son propre regne. Alberoni fut aussitôt envoyé à Parme. Élisabeth Farnèse n'étoit point telle qu'il l'avoit dépeinte; elle avoit l'âme grande et l'esprit éclairé. La princesse des Ursins, découvrant qu'elle avoit été abusée, voulut faire rompre la négociation, il n'étoit plus temps; Élisabeth, déja mariée à Parme, précipitoit son départ. Le roi, en apprenant son arrivée sur la frontiere, s'avance à sa rencontre, suivi de l'élite de sa cour. Il se fait précéder par la princesse des Ursins, empressée d'essayer son ascendant sur l'esprit de sa nouvelle souveraine. Elle l'aborde, mais, ô surprise! c'est pour être chassée de sa présence : on la transporte, à l'instant même, sur la route de Paris, sans lui permettre de repos, sans égards pour son rang et pour son sexe, et malgré les privations qu'elle endure au milieu d'un hiver rigoureux; l'escorte qui l'accompagne, ou plutôt qui l'entraîne, ne la quitte que quand elle est sur les terres de France.

Cette révolution de cour en causa une autre dans les emplois principaux de l'état; Orri reçut son congé, malgré le bien qu'il avoit fait au milieu des embarras de la guerre. Alberoni devint premier ministre : nouvel Olivarès, mais doué de plus de talents, il fascina long-temps les yeux de la nation qu'il gouvernoit, et remplit l'Europe de terreur. Il entreprit de rendre à l'Espagne son ancien éclat, avec toute l'influence

qu'elle exerça, pendant plus de deux siecles, sur les destinées de la chrétienté. Les guerres civiles et étrangeres avoient produit de bons soldats; cent mille vétérans étoient commandés par des officiers d'une habileté éprouvée; des généraux françois, distingués par leur mérite, avoient été retenus; une marine nombreuse et forte sortit des chantiers, et, divisée en escadres d'évolutions, couvrit les mers. Les blessures de l'état se cicatrisoient; l'ordre étoit rétabli dans les provinces; le trésor royal s'emplissoit des tributs du commerce et du produit des mines, et la mort de Louis XIV venoit d'affranchir son petit-fils d'une tutele incommode.

L'histoire du regne de Philippe V n'est, pendant quelques années, que celle des intrigues turbulentes de son premier ministre. Reprendre par la force des armes ce que la couronne d'Espagne avoit perdu par le traité d'Utrecht, et rétablir les Stuarts sur le trône d'Angleterre, tels étoient les projets d'Alberoni. Faire concourir la France à des mesures dont les avantages ne seroient que pour l'Espagne; réconcilier Charles XII et Pierre I[er] pour les armer contre l'Angleterre, dont ces deux monarques avoient également à se plaindre; flatter le grand Turc d'une diversion puissante en sa faveur, tels étoient ses moyens.

La plupart de ces entreprises échouerent, les unes parcequ'elles étoient au-dessus des forces réelles de l'Espagne, d'autres parcequ'elles furent précipitées par l'impatience et le défaut de mesure d'Alberoni, et d'autres enfin par des événements contre lesquels un grand politique se précautionne, ne les jugeant pas impossibles, mais qu'un génie hasardeux dédaigne de calculer ou ne sait pas prévoir. Eh! que penser du roi, de ce Philippe V, fils de France, élevé sur le trône par les longs efforts et les immenses sacrifices de la France, et qui autorise contre la France les machinations et les complots de son perfide ministre?

La mort de Charles XII changea les dispositions de son

rival; le czar Pierre ne songe plus qu'à civiliser les peuples barbares de la Russie. Les Turcs, tant de fois vaincus par Eugene, souscrivent à la paix, et le traité d'Utrecht est maintenu par une quadruple alliance entre les cours de Vienne, de Saint-James, de Versailles et les Hollandais. De nombeux revers dissipent alors les rêves ambitieux d'Alberoni. L'ingrat Philippe s'étoit déclaré contre la France; et ce même Berwick, qui deux fois l'avoit raffermi sur un trône où il étoit encore mal assis, vient une troisieme fois, non pour le protéger, mais pour le punir. Fontarabie, Saint-Sébastien, Urgel, tombent en son pouvoir; la flamme dévore seize vaisseaux et d'immenses munitions de guerre dans le port de Passage. Une flotte espagnole est battue sur les côtes de la Sicile par l'amiral Bing; et dans l'île les troupes de Philippe se dispersent et fuient devant les Autrichiens; une autre flotte, dirigée vers l'Écosse, avoit été détruite par la tempête. Le roi d'Espagne parut enfin ouvrir les yeux sur l'abyme où il étoit placé; l'auteur de tant de désastres, le digne objet du mépris de l'Europe et de la haine des Espagnols, Alberoni, qui devoit être puni comme un grand criminel, fut chassé comme un malfaiteur obscur. Il quitta l'Espagne sous un déguisement, erra pendant plusieurs années dans divers pays, n'étant en sûreté nulle part, et n'ayant eu le temps d'emporter que le chapeau de cardinal, deux fois souillé à cette époque.

L'expulsion d'Alberoni rendit les négociations faciles. Philippe accepta, sans discussion, les conditions déja réglées par la quadruple alliance. Délivré des noirs soucis de la guerre, il se livra à son zele pour les pratiques religieuses, et retomba dans la monotonie de ses habitudes privées, deux fois seulement interrompues par le spectacle des auto-da-fé qu'il fit célébrer. Cependant il nourrissoit en secret, mais vaguement, avec le desir de régner aux lieux qui l'avoient vu naître, le singulier scrupule d'occuper un trône dont Charles II n'avoit peut-être pas eu le droit de disposer en sa faveur, et auquel

Marie Thérese, sa grand-mere, avoit si solemnellement renoncé. Ces motifs le porterent à abdiquer en faveur de son fils, comme s'il étoit plus légitime de disposer d'un bien que de le garder. Le jeune roi, proclamé sous le nom de Louis Ier, mourut quelques mois après son élévation au trône; et Philippe reprit une couronne qu'il n'avoit qu'en apparence cessé de porter, ou plutôt que la reine soutint toujours d'une main habile et forte : le roi vivoit, et la reine régnoit. Mais on eût dit que la nation espagnole ne produisoit plus d'hommes d'état, et étoit devenue la patrie adoptive des aventuriers de tous les pays. Un commerçant hollandois, poussé par l'ambition, par la faveur, devint duc et premier ministre; présomptueux, plein d'arrogance, comme Alberoni, son élévation fut prompte, éclatante, mais sa chute fut plus rapide, plus profonde. Moins heureux que son prédécesseur, il ne parvint pas à s'échapper; arrêté, mis aux fers, on lui fit éprouver des traitements aussi durs qu'ignominieux.

En 1732, Philippe, plutôt pour occuper ses troupes et réveiller en Europe le souvenir de la valeur castillane, que par la nécessité de repousser une attaque ou de venger une injure, envoya une armée en Afrique, sous la conduite du comte de Mortemar. Cette armée obtint, sur les Maures, plusieurs brillants avantages; les soldats espagnols se distinguerent comme au temps de Ferdinand et d'Isabelle. Bientôt, sous la conduite du même capitaine, ayant été débarqués sur les côtes de Naples, ils remportent, à Bitonto, une victoire éclatante qui force les troupes de l'empereur d'évacuer ce royaume et en assure la couronne à l'infant don Carlos, qui obtient encore, par le traité de Vienne, la Sicile, et les forteresses du littoral Toscan, en échange des duchés de Parme et de Plaisance, cédés à l'empereur.

Ainsi la maison d'Espagne se trouvoit établie, l'ambition de la reine satisfaite, et tout sembloit promettre à l'indolent Philippe une longue suite d'années paisibles : l'insatiable

avarice des Anglois ne lui permit pas de jouir long-temps de ce repos.

Des bornes avoient été mises aux usurpations du commerce de l'Angleterre par le traité d'Utrecht, et les articles relatifs à ces restrictions étoient si positifs, que la mauvaise foi britannique pouvoit seule en méconnoître le sens. Mais ce navire de cinq cents tonneaux que les Anglois avoient le droit d'envoyer tous les ans, chargé de marchandises, à la foire de Portobello, leur fut un prétexte suffisant pour établir des factoreries à la Vera-Cruz, à Carthagene, à Buénos-Ayres, et ces factoreries devinrent des dépôts de marchandises d'Europe et des asyles de contrebandiers.

En vain l'Espagne fit des représentations et prit des mesures pour arrêter le mal, les commerçants, ou plutôt les fraudeurs de la Grande-Bretagne, joignirent l'insulte à la cupidité : la fierté castillane irritée, châtia séverement l'insolence de quelques contrebandiers. Alors un nommé Jenkins, patron d'un des bâtiments qui faisoient ce commerce clandestin, fut présenté à la barre de la chambre des Communes, comme une victime de la vengeance et de la cruauté espagnole. Sept ans auparavant il avoit eu les oreilles coupées et le nez fendu; on lui fit dire, et il déclara, que l'outrage dont il portoit de si terribles marques étoit récent. Une imposture si honteuse, si indigne d'un gouvernement européen, eut les résultats qu'on s'en étoit promis. Des cris de fureur et de pitié retentirent dans toute l'Angleterre; le peuple demande la guerre et la guerre éclate aussitôt. Ainsi l'avarice, déguisée sous le nom d'humanité, porte dans les deux hémispheres le fer et la flamme, non pour venger un matelot outragé, mais pour enrichir quelques marchands avides et imposteurs.

Le stratagême étoit trop grossier pour que les Espagnols en fussent dupes. Ce lâche sacrifice de la vérité et de l'honneur au plus honteux des besoins, la cupidité, souleva d'indignation un peuple naturellement loyal et généreux. Il s'unit avec

une vive ardeur à son roi pour repousser cette cruelle injure. Aucun sacrifice ne coûte et ne paroît trop grand. La suspension des pensions et des grâces, la suppression des charges inutiles, l'emprunt forcé des capitaux, placés sur des établissements religieux, n'excitent ni réclamations, ni plaintes : des sommes considérables, échappées aux croisieres angloises, viennent grossir les richesses du trésor de l'état; et des corsaires espagnols, sortis de tous les ports de la péninsule, désolent le commerce de l'Angleterre et, lui faisant éprouver des pertes considérables, ajoutent aux ressources qu'exige la guerre.

Les expéditions des Anglois contre les possessions espagnoles en Amérique furent presque toutes funestes aux assaillants, et prouverent qu'au loin l'Angleterre n'est redoutable que pour les peuples efféminés de l'Asie.

L'amiral Vernon s'étoit rendu maître de Portobello, mais il échoua devant Carthagene. L'habile et courageux marquis Eslaba, qui commandoit dans la place, força Vernon à se retirer, après lui avoir tué huit mille hommes. Les succès du fameux amiral Anson se bornerent à la conquête de la petite ville de Païta, dont il s'empara par surprise, et que, par une vengeance toute angloise, il abandonna au pillage et livra aux flammes. Des expéditions contre Caracas, Porto-Cavallo, contre les Florides et l'île de Cuba, tournerent à la honte des armées angloises; et les Espagnols vengerent, dans la nouvelle Géorgie, le pillage et l'incendie de Païta.

La mort de l'empereur Charles VI déchaîna les ambitions de tous les potentats de l'Europe : durant sept ans entiers on les vit tour-à-tour s'unir, se séparer, s'allier, se combattre; couvrir de sang et de ruines les Pays-Bas, l'Allemagne et l'Italie. Tant d'efforts succomberent honteusement sous les conseils et l'épée d'une femme, mais cette femme étoit Marie Thérese, roi des Hongrois. L'Espagne avoit de foibles prétentions à faire valoir, et prit peu de part à cette guerre dé-

loyale : quelques troupes espagnoles furent envoyées en Italie pour y revendiquer l'héritage des Farneses, en faveur de l'infant don Philippe.

Mais le roi ne vit pas la fin de cette lutte terrible; accablé d'infirmités, il mourut âgé de soixante-trois ans. Né pour le repos, ce prince vécut au milieu des agitations; il régna pendant quarante-cinq années, dont dix-huit seulement ne furent troublées que par l'embarras des affaires intérieures et des tracasseries de cour. La guerre et ses calamités absorberent les vingt-sept autres années de ce regne. Toutes les fautes commises par l'indolence ou l'indécision du roi, il est juste de les rejeter sur les vices de son organisation physique, pauvre et maladive. Aussi unissoit-il à une défiance minutieuse, cette obstination rétive qui forme le trait le plus saillant des caracteres foibles et des esprits pusillanimes. Le marquis de Saint-Simon a donné sur la vie privée de Philippe V des détails affligeants, tant ils sont peu dignes de la majesté royale. Il vivoit dans un état de réclusion presque monacale, auquel il s'étoit réduit dès sa jeunesse, par un goût que ses ministres s'empressoient de flatter afin de rester maîtres de la conduite des affaires. Les deux reines tenterent plusieurs fois, mais toujours vainement, de le faire sortir de cette espece de prison où elles vivoient enfermées avec lui; la premiere y mourut, et la seconde n'en fut délivrée que par la mort du roi. Il ne laissa aucune de ces lois, il ne créa aucune de ces institutions qui recommandent la mémoire des princes à l'estime et à la reconnoissance de la postérité. La fondation de quelques académies, l'érection de Saint-Ildephonse, voilà les seuls monuments qui restent d'un regne de quarante-cinq années. Les dépenses furent cependant considérables, puisqu'en mourant Philippe laissa une dette de quarante-cinq millions de piastres, contractée par lui, et qu'il ajouta à celles de ses prédécesseurs.

REGNE DE FERDINAND VI

Ferdinand, prince des Asturies, restoit seul des fils de Marie Louise de Savoie. Il touchoit à sa trente-quatrieme année lorsqu'il monta sur le trône d'Espagne; ses premiers actes annoncerent la douceur de son regne et la bonté de son cœur. Les prisons de l'inquisition s'ouvrirent à sa voix, et les exilés, toujours si nombreux à la suite des discordes civiles, se virent rappelés. Il conserva des ministres du feu roi tous ceux que leur expérience et leur capacité pouvoient rendre utiles : il leur adjoignit Joseph Carvajal, recommandable, à-la-fois, par son amour du bien public, son intégrité et ses talents. La nation, émue de joie et d'espérance, bénissoit l'aurore d'un regne qui sembloit devoir mettre fin à soixante années de désastres et de fautes.

Mais au-dehors les événements continuoient à avoir un cours funeste. Lima, capitale des plus riches contrées, avoit été détruite par un tremblement de terre dont les ravages s'étoient étendus sur l'un des côtés de la longue chaîne des Cordillieres. En Italie les revers de l'infant don Philippe se succédoient avec une effrayante rapidité, et don Carlos se voyoit contraint de rester à Naples spectateur immobile des coups portés à sa maison.

Engagé dans une lutte, entreprise pour des intérêts de famille, Ferdinand VI devoit à l'honneur de sa couronne, à l'affection fraternelle, à la fidélité envers des alliés malheureux, une coopération également active et vigoureuse : aussi ne négligea-t-il rien pour redonner aux armes castillanes leur supériorité premiere.

Des événements, qu'un peu de modération pouvoit prévenir, mais que prévoit si rarement la prudence humaine, changerent tout-à-coup, en Italie, la face des affaires. Atteinte du vertige de la victoire, l'illustre Marie Thérese ne se con-

tente pas d'occuper Gênes, elle veut l'opprimer; Gênes se souleve; les troupes autrichiennes en sont chassées; les François accourent : ils étoient vainqueurs dans les Pays-Bas, ils le furent aussi dans la Ligurie, et bientôt leurs drapeaux triomphants apparurent sur les frontieres du Milanois. Mais des revers sur l'Océan et au-delà des mers balançoient les victoires sur le continent, et la guerre, ruineuse pour tous, n'offroit de chances avantageuses à personne : le traité d'Aix-la-Chapelle y mit un terme. Les conquêtes furent rendues de part et d'autre. Cependant l'Espagne obtint pour l'infant don Philippe les duchés de Parme, Plaisance, et Guastalla.

Les Anglois ne s'y opposerent pas; mais l'entrée du golfe du Mexique leur étoit interdite; ils demanderent et obtinrent la permission d'envoyer à Porto-Bello un de leurs navires chargé des marchandises de l'Europe. Ce seul navire suffisoit à la politique angloise, puisqu'il pouvoit être, et qu'il devint en effet un moyen de fraudes, de surprises, et de rupture.

Depuis le traité d'Aix-la-Chapelle le regne de Ferdinand VI fut si fortuné, qu'il laisse peu de souvenirs à l'histoire amante des guerres, des révolutions, et qui se plaît à écrire sur des ruines; Ferdinand s'occupa du bonheur de ses sujets : tous les hommes qui, dans les temps difficiles, s'étoient fait connoître par leur habileté et leurs vertus, il les appelle autour de lui, et leur confie les emplois les plus importants. Ce prince, en montant sur le trône, n'avoit trouvé qu'une cour dégénérée et des administrateurs ignorants ou corrompus. Toutes les institutions utiles étoient tombées faute de surveillance et de secours; l'agriculture, les manufactures, le commerce, tous les arts utiles, qui fondent la prospérité des nations, avoient été négligés depuis la découverte du Nouveau-Monde. La vieille terre d'Espagne ne produit que des grains et des fruits, elle fut dédaignée aussitôt que l'on eut conquis des royaumes où la poussiere même est de l'or. Les vaisseaux

apportoient sans cesse ce métal précieux, aucun n'apportoit de blé, et la famine s'étendoit avec les richesses.

Dans l'espace de deux cent cinquante ans, l'Espagne n'avoit pas joui d'un demi-siecle de paix; enfin elle renaissoit à la prospérité sous le sceptre réparateur de Ferdinand. Depuis le traité d'Aix-la-Chapelle déja huit années s'étoient écoulées; le monde jouissoit d'un repos profond; mais l'avare et turbulente Angleterre n'en put supporter plus long-temps le poids. Tout-à-coup, sans motif, sans déclaration de guerre, elle attaque les François dans le Canada, et s'empare, à la maniere des forbans, de plus de trois cents vaisseaux, naviguant en pleine paix et sur la foi des traités : c'est par de tels triomphes que les Anglois prétendoient réparer les revers de Lawfeld et de Fontenoy.

Un coup de main hardi vengea d'abord la France; le Port Mahon fut enlevé à l'Angleterre; mais ni l'offre que fit Louis XV de céder cette île à l'Espagne, ni le souvenir des trésors et des flots de sang françois répandus, dans les deux guerres précédentes, pour amener l'établissement des infants don Carlos et don Philippe, ne purent déterminer leur frere à s'allier au chef de la maison de Bourbon, si déloyalement attaqué par un ennemi sans foi.

Ferdinand, d'une complexion délicate, avoit reçu de son pere une disposition à la mélancolie qui, augmentant avec l'âge, énerva ses facultés, dégénéra en une maladie habituelle, et empoisonna ses dernieres années. Craignant toute agitation de corps ou d'esprit, il ne lui restoit plus, dans les occasions importantes, la force de prendre une décision ou de déclarer sa volonté. La contradiction le fatiguoit; haletant sous le poids de sa couronne, il l'eût déposée, si sa femme ne l'avoit aidé à la soutenir. Singulier spectacle de trois reines qui se suivent, et dont le mâle courage saisit le sceptre près d'échapper aux débiles mains de leurs époux.

Le cabinet britannique employa auprès de celui de Madrid

la menace, l'intrigue, et la corruption : il y étoit favorisé par les inclinations secrettes et les préjugés de la reine, par un aventurier irlandois nommé Wall, et par un de ces êtres qui, pour devenir d'excellents chanteurs, doivent cesser d'être hommes; Farinelli, en charmant l'oreille de Ferdinand, avoit pénétré très avant dans ses affections et sa familiarité. Quelle que soit l'avarice de tels confidents, un peu d'or suffit pour les séduire; ils furent chargés d'alarmer l'esprit du roi sur les dangers d'une lutte avec l'Angleterre, et ces alarmes firent taire la politique qui lui conseilloit de s'unir au roi de France contre l'implacable ennemi de leur maison.

La mort de la reine, arrivée au mois d'août 1758, produisit l'effet le plus funeste sur un esprit, déja trop foible, pour résister aux peines ordinaires de la vie et de la royauté. Tombé, dès-lors, dans l'abattement le plus sombre, Ferdinand abandonna le soin des affaires. Vivant dans le silence et la solitude, se privant de repos et même de nourriture, il s'attira une complication de maux qui terminerent son existence à l'âge de quarante-cinq ans.

Ce regne si court, si peu brillant, vit pourtant s'élever des monuments durables. Ensenada, ministre à la fin du regne de Philippe V, avoit été conservé magré la promotion de Carvajal, son antagoniste. Mais cette jalousie réciproque ne les empêcha pas, plus que la divergence de leurs opinions, de concourir au bien public et de donner une heureuse impulsion à l'industrie. Leur administration est l'époque de l'établissement de plusieurs fabriques importantes; le *canal de Castille*, dans la vieille Castille, et le *canal de Campos*, destiné aussi à vivifier cette province et le royaume de Leon, furent projetés et entrepris. Figueres vit s'élever des ouvrages militaires dont la profusion et la diversité étonnent l'ingénieur de nos jours. L'armée étoit sagement entretenue, et quoique sur le pied de paix, elle comptoit près de cent mille

hommes; la marine se composoit de cinquante vaisseaux de haut rang, et avoit quarante mille matelots.

Mais les fausses idées de Ferdinand sur les finances nuisirent aux améliorations; effrayé d'avoir à payer quarante-cinq millions de piastres, montant de la dette laissée par son pere, il voulut concilier l'intérêt du trésor avec la justice, et crut y parvenir en assemblant une junte composée de ministres, d'évêques, de jurisconsultes, et l'invitant à décider si un roi est tenu d'acquitter les dettes de son prédécesseur. Les membres de la junte déclarerent que sans se déshonorer, sans blesser sa conscience, un roi peut conserver l'héritage de son pere et ne pas en payer les créanciers; le monarque fit banqueroute, aussi trouva-t-on à sa mort trente-huit millions de piastres dans ses coffres, somme presque égale aux dettes de Philippe V.

REGNE DE CHARLES III

Don Carlos, roi de Naples, appelé au trône d'Espagne, possédoit toutes les qualités qui manquoient à ses prédécesseurs : généreux, vaillant, unissant la franchise à la fermeté, il avoit pendant vingt-deux années fait l'apprentissage de l'art de régner, et le bonheur des Napolitains sembloit le gage de celui qu'il apportoit aux Espagnols.

Si d'abord il parut adopter la politique timide de son frere et ne pas prendre parti dans la lutte engagée entre la France et l'Angleterre, on reconnut bientôt que c'étoit à la prudence et non à la foiblesse qu'il falloit attribuer cette espece d'hésitation. Il vouloit connoître les ressources de l'Espagne et tenter la voie des négociations; il se présenta comme médiateur; mais ce n'est pas dans la victoire que les Anglois sont modérés; ils rejeterent avec hauteur, presque avec dédain, les offres de Charles III. L'Espagne avoit à se plaindre des

empiétements du commerce britannique; plusieurs navires marchands espagnols avoient été pris par des bâtiments de guerre anglois; les plaintes que ces pirateries excitoient de la part du cabinet de Madrid, ne furent ni mieux écoutées, ni mieux accueillies que ses offres de médiation.

Charles sentit qu'avec un tel peuple la paix n'est qu'une trêve, et qu'après avoir attaqué la France sans qu'elle lui eût donné aucun sujet de plainte, s'il parvenoit à consommer la ruine de cette nation, il viendroit fondre sur l'Espagne et l'accabler à son tour.

Les chefs des deux branches de la maison de Bourbon, également menacées, signerent le *pacte de famille,* par lequel les rois de France et d'Espagne se garantissoient leurs états *tels qu'ils étoient alors, ou tels qu'ils seroient au moment de la paix qu'on négocioit avec l'Angleterre.* Ce traité, qui fut rendu commun au roi des Deux-Siciles et au duc de Parme, n'avoit rien d'offensif. Il ne renfermoit que des stipulations de précaution, il étoit étranger à l'objet comme aux événements de la guerre entre la France et la Grande-Bretagne; mais il offroit à l'Angleterre un prétexte de rupture, et elle le saisit avec avidité; car désormais elle se croyoit assez forte pour avouer hautement les deux principes de sa politique: la violence et l'infidélité.

Si la marine espagnole s'étoit jointe, dès le principe de la guerre, à la marine de France, elle eût suffi pour établir l'équilibre entre les puissances belligérantes, et peut-être pour faire pencher la balance en faveur de la maison de Bourbon; mais le cabinet de Madrid étoit resté sous l'influence des conseillers de Ferdinand VI. Wall assistoit toujours aux délibérations, et un sujet du roi d'Angleterre étoit encore consulté sur les mesures qu'il convenoit de prendre pour combattre la Grande-Bretagne.

Des bâtiments, trop foibles et en trop petit nombre, expédiés pour donner aux colonies avis de la dénonciation des

hostilités, tomberent entre les mains des Anglois. Les places qui servoient de boulevard aux possessions espagnoles en Amérique n'avoient pas été mises en état de défense, et se trouvoient presque dépourvues de garnisons. Les flottes ennemies, attaquant à-la-fois, sur des points opposés du globe, s'emparerent presqu'en même temps de Manille et de la Havane. L'Angleterre les vit rentrer dans ses ports chargés des palmes qu'elle préfère, l'or et les dépouilles des vaincus.

Le Portugal, d'abord envahi par les Espagnols, avoit été délivré par les Anglois. Mais moins heureux à Buénos-Ayres, ils y perdirent à-la-fois une flotte considérable et les troupes de débarquement qu'elle portoit.

Dans les querelles des gouvernements, la raison et l'équité sont rarement écoutées; c'est la lassitude; c'est l'impuissance de continuer à combattre qui amene les négociations et dicte les traités.

Les conditions de la paix, signée à Paris, furent avantageuses à l'Angleterre; elle obtint le Canada et ses dépendances, les territoires qui limitent les Apalaches et le Missisipi; la Floride; le fort Saint-Augustin, et la baie de Pensacola, de sorte qu'elle se vit en possession de la moitié du continent américain. La France, qui abandonnoit le Canada aux Anglois, céda aussi la Louisiane aux Espagnols, dont, par cette acquisition, la puissance devenoit plus compacte et n'étoit pas moins étendue. Le gouvernement anglois s'engageoit à détruire toutes les forteresses élevées sur le territoire de Honduras; à n'extraire des bois que des lieux sur lesquels sa majesté catholique permettoit d'en abattre, et à ne faire aucun commerce avec ces contrées. Mais l'Angleterre ne respecte dans les traités que les articles qui lui sont favorables, et refuse d'exécuter ou viole tous ceux qui nuisent à ses intérêts. C'est ainsi que loin de se soumettre à aucune des obligations qu'elle avoit souscrites, on vit ses agents faire déserter par bandes les negres mexicains; exciter les Portugais contre

l'Espagne; et que des Anglois, à-la-fois trafiquants et espions, se glissoient jusques dans les lieux dont la jalousie espagnole exclut le plus rigoureusement tout marchand étranger.

Seize années s'écoulerent dans cette espece de lutte; les précautions et la défiance étoient sans cesse éveillées par l'audace, la ruse, ou la perfidie; combat qui se renouveloit à chaque instant sur tous les points et devenoit plus fatigant, plus intolérable qu'une guerre ouverte; ce qui fit dire à un ministre espagnol que l'Angleterre unissoit à l'insatiable avidité des Carthaginois l'odieuse ambition des Romains.

La destruction de l'ordre de Loyola est l'événement le plus mémorable de cette longue treve. Les jésuites avoient acquis dans les pays catholiques un pouvoir immense et qui sembloit assis sur des bases inébranlables; directeurs de la conscience des souverains et des grands; admis dans l'intérieur des familles; instituteurs de la jeunesse; arbitres dans les matieres dogmatiques; entraînant la multitude par des dehors austeres ou par l'éloquence des prédications; pénétrant dans toutes les classes de la société; ils dominoient en tous lieux, par eux-mêmes ou par leurs adeptes; faisant d'ailleurs de la principale noblesse et du haut clergé, les instruments dociles de la politique de l'ordre. Missionnaires aux Indes, souverains au Paraguay, négociants dans les colonies et dans les grands ports d'Europe, ils savoient employer, avec une merveilleuse flexibilité, tous les moyens de domination. Pendant que leurs statuts restoient voilés aux regards étrangers, une correspondance sûre, de promptes communications instruisoient les chefs de ce qui se passoit en tous lieux et les mettoient à même d'en profiter à propos.

L'obéissance aveugle aux ordres du général qui résidoit à Rome, ne pouvoit pas toujours se concilier avec la soumission due aux lois des états dans lesquels cette congrégation ecclésiastique avoit été admise ou tolérée; il en résultoit des résistances fâcheuses et qui déceloient une ambition plus

vaste, plus redoutable encore que ces immenses richesses. Toutes ces causes exciterent l'envie ou les inquiétudes de quelques hommes d'état et de plusieurs corporations.

Trois ministres : d'Aranda à Madrid, Choiseul à Versailles, Pombal à Lisbonne, conçurent le même dessein et parvinrent à l'exécuter par un coup d'état aussi violent qu'inattendu. Tous les jésuites d'Espagne, enlevés à-la-fois, furent aussitôt transportés à Civita-Vecchia. Ils étoient environ trois mille; le pape refusa de les recevoir et, chose plus étrange, de leur accorder des secours. Repoussés de l'embouchure du Tibre, ces malheureux furent déposés en Corse. Ainsi l'Europe a vu de nos jours le clergé françois chercher en vain un asile sur les terres du chef de l'église, et ces mêmes soldats qui au nom de l'irréligion portoient le fer et la flamme dans les plaines d'Italie, exiger, par un premier usage de leurs victoires, en 1795, que les couvents de l'état romain recevroient et alimenteroient les prêtres déportés auxquels on n'accordoit que ce qui n'est pas refusé aux criminels, l'eau et le feu.

La cour de Rome se flatta d'abord d'intimider les cours de Versailles, de Madrid, et de Lisbonne, par des menaces; elle n'effraya personne, et eut recours aux insinuations, aux voies secrettes; cependant elle se refusa, avec obstination, à toutes les propositions qui avoient pour objet de concilier l'existence de l'ordre des jésuites avec la tranquillité des peuples et la sureté des gouvernements : *qu'ils restent tels qu'ils ont toujours été ou qu'ils cessent d'être*, fut l'*ultimatum* de Clément XIII; *sint ut sunt aut non sint* dit le saint Pere, et ces mots furent l'arrêt de leur expulsion définitive.

Charles III, dont la marine étoit insultée par les puissances barbaresques, envoya contre Alger une expédition formidable; les Hollandois et sur-tout les Anglois accoururent au secours des pirates, dont on les a vus depuis foudroyer le repaire : alors, comme depuis, l'intérêt seul avoit prévalu. Les armes du roi d'Espagne furent plus heureuses en Amérique. L'An-

gleterre avoit porté le Portugal à attaquer les possessions espagnoles; les Portugais furent vaincus et perdirent la colonie du Saint-Sacrement de Rio de la Plata qui resta à l'Espagne.

La force, soit qu'on la considere dans les individus, dans les partis ou même dans les nations, est le moins sûr et sur-tout le moins durable des moyens de domination, si elle n'est constamment unie à la justice. Le traité d'Utrecht étoit fondé sur l'équité, et personne, à l'exception des Anglois, n'eut la pensée de le rompre. Celui de 1763 ne fut dicté que par la force; l'Angleterre dédaigna même d'en exécuter les conditions comme auparavant elle avoit éludé les stipulations du traité d'Aix-la-Chapelle; c'étoit provoquer à des représailles; la France en trouva l'occasion dans les troubles de l'Amérique angloise, et ne la laissa pas échapper. Charles III hésitoit encore; les scrupules les plus honorables l'arrêtoient; mais l'Angleterre elle-même se chargea du soin de les lever; sa marine ne cessoit de harceler le commerce espagnol, insultoit son pavillon sur les côtes du royaume et jusques dans les ports de la péninsule.

La France avoit signé un traité avec les colonies insurgées; et le roi d'Espagne, après avoir mis ses possessions d'Amérique à couvert des brigandages exercés contre elles au commencement de la derniere guerre, en fortifiant les points les plus vulnérables de ces riches possessions, après s'être assuré de la neutralité du roi de Maroc, et que la navigation de la Méditerranée ne seroit pas exposée aux déprédations des corsaires barbaresques, après avoir fait admettre, par les traités avec la Porte Ottomane, les Espagnols à partager les bénéfices du commerce du levant; enfin après avoir porté, par la confiance qu'inspiroit sa loyauté personnelle, toutes les autres puissances maritimes à adopter une neutralité armée, Charles déclare hautement et avec une noble indignation, qu'il ne souffrira plus ni des provocations sur mer, ni des insultes de

cabinet : c'étoit déclarer la guerre à une puissance qui ne sut jamais qu'insulter et provoquer.

Les résolutions du roi étoient secondées par l'habileté de son ministre *Florida-Blanca*, mais les amiraux espagnols répugnoient encore à unir leurs efforts à ceux des amiraux françois. Cependant la flotte combinée, forte de soixante vaisseaux de haut bord, paroît à la vue des côtes d'Angleterre; l'alarme y devient générale, et les habitans épouvantés, se retirent dans l'intérieur des terres.

Quatre cents bateaux plats étoient réunis dans les ports de la Bretagne et de la Normandie; et quarante mille hommes de troupes n'attendoient que le signal de l'embarquement pour aller porter, sur le rivage ennemi, des coups décisifs. La fortune, ou la corruption, sauva l'Angleterre; des conseillers, timides ou perfides, firent suspendre le départ de l'expédition; la saison étoit, disoit-on, trop avancée : il ne falloit pas s'exposer aux tempêtes de l'équinoxe, comme si la guerre devoit être sans hasards et sans périls? Les flottes combinées étoient maîtresses du canal; on se contenta de ce vain honneur, et l'expédition se termina par des parades et des démonstrations qui n'eurent d'autres résultats avantageux que de jeter l'effroi dans le cœur des Anglois, d'affermir le courage des alliés et de maintenir la foi des neutres.

Le cabinet de Madrid avoit sur-tout en vue de reprendre Gibraltar; d'immenses préparatifs avoient été faits pour atteindre ce but; mais le monarque espagnol adopta le projet impraticable de réduire cette forteresse par famine. La flotte réunie à Cadix resta d'abord oisive et n'en sortit, ensuite, que pour des croisieres inutiles au commencement et funestes à la fin. Charles refusa long-temps de coopérer à l'exécution de plans mieux entendus, plus vastes et qui devoient avoir de plus importants résultats pour les deux couronnes.

Les détails du siege fameux de Gibraltar se trouvent dans la partie descriptive de cet ouvrage; il devient inutile de les

rappeler ici, d'ailleurs ils sont restés dans la mémoire de tous les hommes instruits des événements du siecle dernier.

A cette époque l'Espagne entretenoit quatre armées; à Minorque, au cap François de Saint-Domingue, à la Havane et sous Gibraltar. Après cette place, le château de Saint-Philippe dans l'île de Minorque étoit considéré comme la plus forte position de l'Europe; une foible garnison suffit pour défendre ses ouvrages à l'abri de la bombe; il se rendit aux armes castillanes, et ce succès balança le revers éprouvé devant Gibraltar.

Le pavillon espagnol flottoit avec honneur sur les mers des Antilles et du Mexique. L'Espagne, favorisée par la France, remontoit, sur tous les points du globe, au rang d'où elle étoit descendue depuis Philippe II; tandis que l'Angleterre, en apparence et au-dehors toujours fiere et menaçante, au-dedans effrayée et timide, voyoit, avec une rage impuissante, les flottes alliées traîner à leur suite ses navires captifs et ses pavillons abattus. Elle alloit perdre la Jamaïque; son orgueil, vaincu par la nécessité, venoit de s'humilier jusqu'à reconnoître l'indépendance de ses colonies constituées en république; des séditions éclatoient dans son sein et même au milieu de Londres. Dans cette extrémité, elle eut recours aux négociations, et se vit contrainte à souscrire au traité qui stipuloit la restitution de Minorque, des Florides, des côtes étendues de Campêche et de Honduras; à se voir fermer de nouveau le golfe du Mexique et à dégager le commerce des entraves forgées par les traités antérieurs.

Charles III tourna contre Alger les préparatifs qui avoient été faits pour s'emparer de la Jamaïque. Le siege fut long et meurtrier; la peste y mit un terme; et la paix se fit à des conditions peu honorables pour l'Espagne, puisqu'elle consentit à payer des subsides au dey.

Le roi, dont la puissance étoit affermie dans les deux Mondes, et qui, par son caractere personnel, obtenoit chaque jour une

influence plus grande sur les déterminations des autres souverains, n'intervint dans la politique de l'Europe que pour y maintenir la bonne-foi entre les princes et la paix parmi les nations. Libre de tout autre soin au-dehors on le vit s'occuper sans relâche à faire fleurir, dans ses vastes domaines, les arts, les lettres, le commerce et l'agriculture. Ce qu'il conçut, entreprit, exécuta d'améliorations et de travaux utiles, éternise dans le cœur des Espagnols, le souvenir d'un regne dont ils ne parlent qu'avec orgueil et attendrissement. Avant ce regne fortuné rien n'étoit fixe et stable : aussitôt qu'il eut cessé, tout ce qui pouvoit être altéré redevint variable et incertain; car il est de l'essence des gouvernements absolus de changer de systême à chaque changement de monarque et souvent à chaque révolution de ministere. Sous Philippe V, sous Ferdinand VI, la politique et l'administration flottoient à l'aventure, prenant chaque jour une route différente, selon les mains nouvelles auxquelles étoit confiée la direction des affaires, ou selon les événements extérieurs, les menaces et les caresses des cabinets étrangers.

Charles ne permit pas à cette politique intrigante et perfide de pénétrer dans ses conseils. Monarque habile et plein de probité, il choisit d'abord pour ministres des hommes habiles et probes, les garda toujours et ne changea que ceux que la mort lui ravit. Les noms de *Grimaldi*, d'*Aranda*, de *Galvez*, de *Campomanes*, de *Florida-Blanca*, sont encore cités avec honneur dans des temps et sous un regne différent.

D'Aranda et *Florida-Blanca* avoient représenté leur souverain à Rome et en avoient rapporté des idées plus philosophiques que religieuses, effet ordinaire de tout spectacle vu de trop près; à l'aspect du jeu des machines toute illusion cesse. C'est au centre de la catholicité qu'ils avoient mieux apprécié l'abus de l'autorité pontificale. Charles vouloit affranchir son pouvoir et ses sujets d'un asservissement que ne réclamoit ni l'intérêt de leur conscience, ni l'intérêt de la

religion. Les deux ministres seconderent habilement les intentions de leur maître, et par le concordat de 1753, la cour de Rome abandonna des prérogatives dangereuses pour la couronne d'Espagne. On y énonça, sur l'indépendance et les droits des souverains, des principes peu différents de ceux contenus dans les quatre articles de la déclaration faite par le clergé de France en 1682; les relations de l'Espagne avec le saint siege y furent réglées de maniere à ne laisser aucun prétexte aux plaintes et aux empiétements. L'inquisition vit à son tour ses prérogatives diminuées, ses attributions restreintes à une surveillance moins odieuse et moins redoutable; si la flamme de ses bûchers s'alluma sous le regne de Charles, ce ne fut qu'une seule fois; ses sinistres lueurs n'éclairerent que les murs d'une prison. Les cachots qui jadis, et trop longtemps, n'étoient pas assez vastes pour les victimes du saint-office, devinrent presque déserts, et si la terreur de son nom n'étoit point effacée, c'étoit du moins le seul mal que désormais elle pût faire aux Espagnols paisibles et soumis aux lois du prince.

Les forces de terre et de mer avoient été négligées ou plutôt abandonnées sous les regnes précédents. Philippe V ne trouva pas vingt mille hommes sous les drapeaux, à son avénement au trône d'Espagne; aussi l'ennemi pénétra-t-il jusqu'au cœur de ses provinces, et deux fois le chassa de sa capitale. Charles III recréa la marine et l'armée. Il établit quatre maisons ou écoles militaires, une d'artillerie à Ségovie, une de cavalerie à Ocaña, une de tactique au Port Sainte-Marie, et une d'ingénieurs constructeurs à Carthagene. Les exercices de l'infanterie furent perfectionnés d'après le système prussien. L'Espagne lui doit les magnifiques fonderies de Séville, de Barcelone, et la fabrique d'armes blanches de Tolede.

En 1788, l'armée de terre comptoit quatre-vingt-dix mille hommes, non compris les milices, et la marine, composée de soixante-cinq vaisseaux de ligne et quarante frégates, avoit

des officiers habiles, instruits pendant la derniere guerre, et environ cinquante mille matelots exercés, dont le commerce entretenoit l'expérience et la vigueur.

Galvez, ministre des Indes, combattit avec autant de force que d'adresse et de persévérance les préjugés de ses compatriotes; il affranchit les colonies des entraves mises à leur commerce, et leur ouvrit les ports principaux de la métropole. La compagnie des Philippines fut établie par ses soins; il introduisit un meilleur systême dans l'exploitation des mines du Nouveau-Monde; et sous son ministere l'Espagne parut apprécier la valeur, et pour la premiere fois, prendre possession de ses immenses colonies. C'est encore à Galvez que les Espagnols sont redevables de l'établissement de la banque de Saint-Charles.

Dès long-temps le besoin de modifier le systême financier se faisoit sentir. L'équité présida cette fois à toutes les opérations, et la confiance les rendit faciles; la dette de l'état fut amortie; à la fin de 1786 les *vales* étoient recherchés et même négociés avec avantage.

La création ou les riches dotations des majorats, et d'autres coutumes féodales, avoient reçu une extension pernicieuse; le roi les resserra dans des bornes étroites : l'éducation publique devint l'objet de ses soins et de sa protection particuliere; il fonda toutes les institutions propres à la favoriser; des académies pour les sciences physiques et mathématiques; un jardin botanique, un cabinet d'histoire naturelle.

L'industrie et la culture des terres ressentirent les effets de son patronage éclairé. Il institua une école pratique d'agriculture à Aranjuez; fit ouvrir des canaux et des routes, creuser des ports et des réservoirs, bâtir des villes, construire des ponts, des digues et des chaussées. Aucun détail de l'administration n'étoit négligé par ce grand prince; il nettoya, il assainit Madrid, il y fit faire un vaste lavoir public; purgea la ville des vagabonds et des mendiants qui en obstruoient

les rues, les places et le parvis des églises : des maisons de travail s'ouvrirent pour les recevoir.

Cet aperçu rapide et incomplet ne peut donner qu'une foible idée de tout le bien qui fut opéré pendant un regne de dix-huit années, traversé par deux guerres légitimes, et dont les intervalles trop courts forcerent le roi de conserver l'attitude guerriere et presque hostile qu'exigeoit plus encore le repos de son peuple que la dignité de sa couronne.

Ce prince est du petit nombre des rois qui ont une physionomie à eux; s'il eut quelques traits de ressemblance, ce fut avec Henri IV son ayeul. Comme lui il eut, dès le début de sa carriere, un royaume à conquérir; comme lui son cœur fut toujours sincere, sa parole toujours franche, et jamais l'infidélité des grands, ni les déceptions de la politique ne parvinrent à corrompre sa loyauté native. Persuadé que la droiture est la premiere vertu des rois, il fut secret sans être dissimulé; difficile à accorder sa confiance, il l'étoit plus encore à la reprendre; passionné pour la chasse et les exercices du corps, doué d'une complexion vigoureuse, il supportoit sans effort la fatigue et les intempéries des saisons. Négligé dans ses habits, simple dans ses actions et ses habitudes, gai, affable, il inspiroit la confiance et se trouvoit flatté d'être cru un bon homme. Il n'a point paru sur la scene du monde en héros, en potentat fastueux; cependant il fit de grandes choses, en grand nombre, et toujours utiles; ses actions furent belles, mais il ne chercha pas à les rendre brillantes. Il sut se préserver de ces passions honteuses que la flatterie nomme foiblesses et que Charles appeloit d'un nom plus vrai; ce prince fut un rare exemple de fidélité conjugale : pere de treize enfants, et veuf à un âge où il jouissoit de toute l'énergie de ses facultés, il renonça à de nouveaux liens et vécut chaste. Il ne sacrifia jamais aux préjugés et à l'intolérance superstitieuse de ses sujets, mais il y laissa sacrifier. L'illustre Olavide, fondateur des colonies de la Sierra-Morena;

Olavide, dont la gloire avoit excité des jalousies, et des passions plus viles encore, donna lieu, par des paroles indiscretes, aux poursuites du saint-office. Séparé du monde entier, pendant deux années, et après avoir subi une procédure ignominieuse, le bienfaiteur de l'Andalousie fut déclaré hérétique, inhabile à posséder aucune charge; ses biens étoient considérables, ils furent confisqués, et le tribunal le condamna à une réclusion de huit années dans un monastere : si les fausses impressions qu'avoit reçues le monarque contre Olavide l'empêcherent d'arrêter une persécution aussi déplorable, il ne permit pas du moins qu'elle fût entierement consommée, et fit ménager au prisonnier la facilité de s'évader.

Dans cette circonstance le roi devoit sans doute plus de protection à un sujet si distingué et dont les entreprises philanthropiques avoient, dans d'autres contrées, excité la plus vive admiration; mais ce reproche est peut-être le seul qu'on puisse adresser à la mémoire de Charles III : il semble difficile de faire un plus bel éloge de ce prince. Durant son regne il fut rarement flatté, mais fréquemment béni; c'est le destin des bons rois. A sa mort tous les yeux se remplirent de larmes. Quoique âgé de soixante-treize ans, il sembloit avoir été ravi jeune encore à l'amour de ses peuples. Le bonheur de son regne avoit effacé le souvenir des maux passés; son trépas en ranima la mémoire, et parut être le sinistre présage des malheurs à venir.

REGNE DE CHARLES IV

Charles, prince des Asturies, né le 12 novembre 1748, à Naples, avoit de bonne heure montré le desir de se mêler des affaires publiques, et une certaine impatience de régner dont plus tard il devoit reconnoître et éprouver les tristes effets. Sous les bons rois, l'avarice des courtisans est rarement satis-

faite; les mécontents de cour sont d'autant plus nombreux qu'il y a plus d'économie dans les finances, plus de sagesse dans les choix, et comme l'inexpérience est présomptueuse et portée au blâme, les jeunes princes se voient bientôt entourés de tous les contempteurs du temps et du gouvernement présent; faciles à persuader que tout ce qui n'est pas selon leurs vues ne peut être bien, leurs flatteurs les poussent à adopter d'autres maximes et hâtent, par des vœux coupables, souvent par des actions sacrileges, le moment de mettre ces maximes en pratique. C'est ainsi qu'on vit Charles fronder les abus qu'il croyoit reconnoître dans le gouvernement du roi son pere : indigné de l'éloignement où il le tenoit des affaires, un jour il tira l'épée contre le ministre qu'il accusoit de cette injure, et le força de fuir pour se soustraire à sa fureur. Charles III fut quelquefois obligé de rappeler à son fils qu'il n'étoit que son premier sujet, et que, comme tel, il devoit soumission à tous ses ordres.

Doué d'une constitution robuste et d'une force musculaire prodigieuse, le prince des Asturies aimoit les exercices du corps, et s'y livroit avec une ardeur contraire à l'assiduité et au calme qu'exige la conduite des affaires : aussi prouva-t-il bientôt qu'il y étoit peu propre.

Il avoit épousé, en 1765, Louise-Marie-Thérese, fille de l'infant don Philippe, duc de Parme, née le 9 decembre 1751. Aussitôt qu'elle sut que son mariage avec l'héritier de la couronne d'Espagne étoit signé, Marie-Louise exigea, même de son frere, que tous les honneurs dus à son nouveau rang lui fussent rendus. Cette princesse vint jeune à la cour d'Espagne où elle se fit remarquer par son air noble, ses grâces naturelles, et sa physionomie aussi spirituelle que vive. Cependant son époux la négligea d'abord, ce qui donna peut-être lieu à quelques imprudences, qui lui furent reprochées, et aux ordres par lesquels Charles III, qui l'aimoit beaucoup, éloigna de sa personne deux femmes dont elle écoutoit les conseils, et

quelques jeunes seigneurs que le roi jugea trop aimables. Tant que Charles III vécut il sut, par une active surveillance, forcer sa bru à mesurer toutes ses démarches; réduite à ne s'occuper que de son époux, elle avoit fini par lui plaire et le subjuguer. Aussitôt que cet époux fut roi, Marie-Louise disposa des emplois, des trésors; les ministres lui furent soumis et elle régna sur l'Espagne, jusqu'au jour où elle remit les rênes de l'état entre les mains de Godoy, qui ne lui permit plus de les diriger. La reine se repentit plus d'une fois de les avoir laissé échapper; plus d'une fois elle desira les ressaisir, mais la foiblesse qui l'avoit portée à les abandonner donnoit trop d'avantages à Godoy pour ne pas rendre ce desir impuissant; et c'est ce qui arriva toujours.

Godoy est issu d'une famille noble, mais pauvre; admis dans la maison militaire du roi comme simple garde, l'Espagne le vit cinq ans après premier ministre et nommer, dans la même année, duc d'Alcudia, chevalier de l'ordre de la toison-d'or, lieutenant-général, major des gardes du corps et ministre des affaires étrangeres; sans autre titre à tant de faveur, sans autres talents pour exercer tant d'emplois, que de bien jouer de la guitare, de chanter agréablement, d'avoir la taille belle et les traits réguliers.

En montant sur le trône Charles IV exprima le desir d'acquitter ce qui restoit des dettes du regne de Philippe V, mais il en fut détourné par d'autres soins. Déjà la révolution françoise effrayoit les gouvernements étrangers. Si l'Espagne, qui avoit souscrit au traité secret de Pavie, ne prit point de part à celui de Pilnitz, elle se prépara à la guerre, et entra dans la grande coalition européenne formée, en 1793, entre l'Autriche, l'Angleterre, la Prusse, Naples, le Portugal, la Sardaigne, la Hollande, les princes de l'empire germanique, les ducs de Parme, de Toscane, et le pape.

Le roi se montroit disposé à faire tous les sacrifices pour sauver son parent, l'infortuné Louis XVI, et la mort de ce

prince décida Charles à la guerre. Dans ce moment toute la nation espagnole partageoit le ressentiment de la cour; mais deux années s'étoient à peine écoulées que cette même nation, cette même cour, se montrerent également impatientes d'obtenir la paix.

Aussitôt que la déclaration de Charles IV fut connue, des troupes françoises pénétrerent en Espagne; elles éprouverent une résistance inattendue, et bientôt furent forcées de rétrograder. A leur tour les Espagnols, qui avoient passé la Bidassoa, près d'Andaye, se virent contraints à la repasser, après un combat assez vif où ils eurent d'abord l'avantage. Cependant ils enleverent la position de Thuir et le camp de Château-Pignon. La forteresse de Bellegarde, défendue par une garnison de neuf cents hommes, mais mal approvisionnée de vivres, tomba au pouvoir du général Ricardos, qui se conduisit envers les prisonniers avec une humanité remarquable en ces temps de fureur; un de ses lieutenants s'empara de Villefranche.

Les troupes espagnoles, moins heureuses vers les Pyrénées-Occidentales, avoient été chassées de la montagne de Louis XIV, et tous leurs efforts étoient venus échouer devant Saint-Jean-Pié-de-Port. La guerre s'étoit faite aux deux exmités de la chaîne des Pyrénées avec des alternatives à-peu-près égales de succès et de revers. Cependant maîtres de Collioure, de Port-Vendre, du fort Saint-Elme, les Espagnols occupoient, au printemps de l'année 1794, toute la partie des frontieres françoises qu'arrose le Tech. Mais enfin ils furent forcés dans leur camp retranché du Boulon et mis dans une déroute complette. Les places, dont ils s'étoient emparés, tomberent bientôt au pouvoir des vainqueurs qui, peu après, se rendirent maîtres de la vallée de Bastan et, par un coup de main audacieux, enleverent Fontarabie. Saint-Sébastien et Tolosa éprouverent le même sort; le fort de Bellegarde fut repris; la vallée de Roncevaux envahie, et la bataille de la

Montagne-Noire perdue. L'armée espagnole y laissa dix mille hommes tués, huit mille prisonniers, et une grande partie de son artillerie. Cette bataille, presque également cruelle aux deux partis, coûta la vie aux généraux en chefs françois et espagnols, Dugommier et Lannion; l'un périt au milieu de l'action, l'autre à la fin, tous deux également dignes de regrets par leurs talents et leur courage.

L'honneur espagnol n'étoit point flétri par ces revers éclatants; car le soldat et l'officier montroient dans les combats particuliers, comme dans les affaires générales, autant de constance que de bravoure; les généraux n'avoient pas manqué d'habileté et le roi eut plus d'une fois l'occasion de décerner des récompenses méritées à la valeur malheureuse. Jusques-là tous les torts pouvoient être, avec justice, imputés à la fortune; mais à la fin le découragement suivit les revers; l'insubordination, les divisions se mirent parmi les troupes; et une forteresse en état d'opposer la plus longue, la plus terrible résistance, Figueres, capitula sans avoir été attaquée; dix mille hommes abondamment pourvus de tout, se rendirent sans combattre. Charles, indigné, fit mettre en jugement le gouverneur et les officiers; trois furent condamnés à mort, ainsi que le gouverneur; la bonté du roi l'emporta sur sa justice, il accorda la grâce aux coupables. L'importante place de Roses fit une défense plus honorable, et ne se rendit qu'après un siege de soixante et dix jours. Plusieurs combats meurtriers, mais sans résultats décisifs, eurent lieu sur la Fluvia. Ceux livrés dans la Biscaye eurent des suites plus fâcheuses : Vittoria et Bilbao tomberent au pouvoir des ennemis. Le gouvernement espagnol, ne voyant plus dans la continuation de la guerre qu'une perspective de revers, consentit à y mettre un terme et le traité de Basle fut signé.

Par ce traité, toutes les conquêtes que la France avoit faites sur l'Espagne furent restituées à cette puissance, mais elle céda Santo-Domingo. Elle avoit perdu, pendant cette guerre

de deux années, quarante à cinquante mille hommes; vu ravager une partie de la Biscaye, de la Catalogne, de la Navarre, et augmenter ses impôts et sa dette.

Ce traité fut moins défavorable à l'Espagne que celui d'alliance offensive et défensive, signé l'année suivante, à Saint-Ildephonse, par le prince de la Paix et le général Pérignon, et qui servit de prétexte à l'Angleterre pour enlever, sans déclaration de guerre préalable, les quatre frégates espagnoles qui rapportoient le tribut ordinaire des mines du Nouveau-Monde.

Pendant cette seconde guerre où l'Espagne n'a paru que comme auxiliaire de la France, quoiqu'une partie de sa marine ait été enchaînée, avec la marine françoise, dans le port de Brest, on a vu ses foibles restes repousser l'attaque des Anglois contre les Canaries, les combattre vaillamment à Algésiras, rendre inutile le blocus du port de Cadix, et faire échouer la honteuse expédition dirigée par les Anglois contre cette ville malheureuse. au moment où elle étoit en proie aux ravages de la peste.

C'est durant cette guerre que le chef du gouvernement françois, desirant incorporer les états de Parme et de Plaisance à son vaste empire, proposa à la cour de Madrid de les échanger contre la Toscane. Le second traité de Saint-Ildephonse a consommé cet échange. La France a acquis le Parmesan, obtenu la rétrocession de la Louisiane; et l'infant don Louis est devenu, sous le titre de roi d'Étrurie, possesseur de la Toscane.

En 1801, les troupes espagnoles se joignirent aux troupes françoises pour faire la guerre au Portugal; mais cette guerre ne dura que quelques mois; Charles aimoit ses enfants, sa fille Charlotte étoit l'épouse du prince du Brésil, il fit la paix, et l'Espagne ne retira de cette agression que la possession d'Olivenza.

Séparée de ses colonies, hors d'état de leur porter aucun

secours, l'Espagne a dû s'en remettre à elles du soin de leur propre défense, et elles ont su la rendre efficace.

Il faut en excepter cependant l'île de la Trinité dont les Anglois se sont emparés, sans beaucoup d'efforts, dès le commencement de la guerre. Trop éclairé pour ne pas sentir l'importance de cette île, située à l'entrée du golfe du Mexique et proche de la terre-ferme, le gouvernement de la Grande-Bretagne s'en est assuré la possession par le traité d'Amiens.

Engagée de nouveau dans la guerre qui, après la rupture de ce traité, éclata entre l'Angleterre et la France, et privées de envois d'argent de ses possessions d'Amérique, l'Espagne étoit arrivée à un état d'épuisement et de foiblesse, comparable à celui où elle étoit descendue à la fin du XVII[e] siecle sous le regne de Charles II.

En montant sur le trône, Charles IV avoit paru vouloir suivre la route tracée par son pere, dont il conserva plusieurs ministres; mais bientôt Florida-Blanca, qu'une intrigue de cour parvint à éloigner, fut remplacé par le jeune Emmanuel Godoy, devenu si célebre sous le nom de *Prince de la Paix*. Depuis cette époque la décadence de la monarchie espagnole est devenue chaque jour plus rapide : les travaux commencés, soit pour nettoyer les ports anciens, soit pour en creuser de nouveaux; ceux projetés pour ouvrir des canaux et des routes, ou pour fonder des écoles et des académies, ont été presque aussitôt abandonnés qu'entrepris, moins encore faute d'argent que parceque le ministre manquoit de ce zèle actif et persévérant, de cette constance dans les vues sans laquelle tout ce qui est grand et utile demeure imparfait. L'accroissement de la population, si rapide pendant le regne de Charles III, s'est ralenti et est devenu à peine sensible sous le regne de son fils. L'agriculture, quoique privée d'encouragement, auroit pu suffire aux besoins de la nation espagnole; cependant la dépense pour l'importation des grains n'a jamais été, durant le regne de Charles IV, au-dessous de quinze mil-

lions de francs chaque année. Tandis que les blés de la Castille se gâtoient dans les greniers de l'intérieur, et que les fermiers des dîmes empêchoient l'Aragon d'exporter les grains dont il regorgeoit, Cadix, la Corogne, la Catalogne et les provinces du nord alloient l'acheter à grands frais sur les côtes d'Afrique et dans les ports de la Russie, moins séparés d'elles par les mers, qu'elles ne l'étoient de l'Aragon et la Castille par des montagnes sans routes ou des chemins que le fisc a hérissés de barrieres. Les mers étant fermées, le commerce, réduit aux marchés de l'intérieur, n'avoit ni débouchés, ni moyens d'échange, et sa balance présentoit à l'Espagne une perte annuelle de plus de 100 millions en numéraire. Le désordre des finances étoit extrême : pour couvrir un déficit qui, durant quelques années, s'est élevé à 300 millions, le gouvernement a eu recours à des emprunts dont l'intérêt exorbitant s'est élevé jusqu'à 38 pour cent, à des créations de vales royaux dont chaque émission augmentoit le discrédit ; à des taxes forcées, sous le nom d'emprunts volontaires ; à la spoliation des caisses des établissements publics, de la banque de Saint-Charles, de la compagnie des Philippines, du mont-de-piété, des dépôts judiciaires ; à vendre des biens ecclésiastiques, et, enfin, à suspendre le paiement des appointements des employés, et même de l'intérêt des sommes dont il s'étoit engagé à rembourser le capital ; moyens ruineux qui ont augmenté de plus d'un milliard la dette de l'état.

La marine, qui, à la mort de Charles III, se composoit de soixante vaisseaux, quarante frégates, cent autres bâtiments de moindre grandeur, et soixante chaloupes canonnieres, est réduite à quarante-quatre vaisseaux ; le nombre des frégates et des autres bâtiments est diminué dans la même proportion ; les arsenaux étoient bien approvisionnés, ils sont vides ; le courage et l'instruction des marins de la péninsule étoient en grande réputation, maintenant les mers ignorent le pavillon espagnol. L'armée seule, durant cette période de dix-

huit années, a reçu des améliorations considérables, et cependant, quoique la solde des officiers ait été augmentée et que le soldat soit un des mieux payés des soldats de l'Europe, malgré les 150 millions dépensés chaque année pour l'entretien d'une armée qui ne s'éleve pas à cent mille hommes, le recrutement est mal assuré, cette armée n'a point de train d'artillerie; la cavalerie est dans le plus mauvais état; les défilés de la Biscaye, les chemins de Bayonne à Madrid sont ouverts; les forteresses de la Catalogne et de l'Aragon tombent en ruines; la plupart n'ont pas été réparées depuis les guerres de Philippe V, et n'offrent que des décombres impossibles à défendre.

P. S. Telle étoit la situation de la péninsule en 1806. Le Voyage d'Espagne ayant été terminé alors, et par conséquent avant les événements d'Aranjuez et de Bayonne, l'auteur de cette notice s'abstiendra de parler des intrigues de cour et des machinations politiques qui amenerent l'abdication volontaire ou forcée de Charles IV. L'Europe a retenti du bruit de sa chute. L'histoire de ce monarque, de ses malheurs, de sa captivité en France, de son exil en Italie, et de sa mort, arrivée le 22 janvier 1819, dans la soixante-dixieme année de son âge, n'entre point dans le plan que l'on s'est proposé. Quoique la postérité ait commencé pour Charles IV et que sa mémoire appartienne à la génération actuelle, trop d'intérêts contemporains sont encore liés aux intérêts de ce prince, pour qu'il soit possible de les peser dans une balance qui paroisse équitable à tous les lecteurs; c'est ce qui a déterminé à les passer sous silence.

FIN DE LA NOTICE HISTORIQUE

DESCRIPTION DE LA NAVARRE

NOTICE HISTORIQUE

SUR CETTE PROVINCE

Le royaume de Navarre actuel est situé dans l'ancienne Vasconie, dont l'origine est inconnue, à moins qu'on ne veuille admettre avec l'archevêque don Rodrigo, et avec d'autres historiens aussi fabuleux, que Tubal en a été le fondateur.

Les seuls détails qui nous restent du regne des Carthaginois dans ce pays, c'est qu'Annibal après avoir passé l'Ebre, et avant d'envahir l'Italie, se rendit maître de la Vasconie entiere; mais la mort d'Asdrubal étant survenue, cette contrée se trouva délivrée de la domination étrangere.

Sous le regne des Romains, la Vasconie étoit, selon l'assertion de Ptolémée, un des cantons les plus étendus de la province tarragonaise, puisqu'il comprenoit dans ses limites une partie de l'Aragon et de la Castille : selon le même auteur, les Vascons étoient limitrophes des Lacétains au pied des Pyrénées, et des Ilergetes vers la rive orientale de l'Ebre.

Pour se soustraire au joug des Romains, la Vasconie embrassa et soutint le parti d'Indibilis, et même après la mort de ce chef, elle refusa de se soumettre au consul M. Caton; sa résistance dura jusqu'à l'arrivée de L. Licinius en Espagne : depuis lors ce pays fut soumis à l'empire romain.

Encore ne resta-t-il en paix que jusqu'à l'insurrection de Quintus Sertorius, à qui les Vascons témoignerent tant d'attachement que, non seulemnt ils l'accueillirent après sa dé-

faite sur les frontieres de Valence, mais qu'après sa mort même, ils continuerent la guerre avec la plus grande fureur, en s'exposant aux calamités les plus affreuses, jusqu'à ce qu'ils fussent soumis par Pompée.

Après la défaite d'Afranius et de Pétrone, la Vasconie se déclara en faveur de César, et, tant sous son regne que sous celui de son successeur Auguste, elle donna les plus grandes preuves de fidélité : aussi les Vascons furent-ils choisis pour la garde et la défense des empereurs.

Elle se maintint dans la même soumission sous Tibere; et lorsque, dans la suite, Sulpice Galba, nommé empereur en Espagne, forma une légion d'Espagnols, il choisit plusieurs cohortes de Vascons, et les emmena à Rome pour renforcer ses armées. Ce fut à ces cohortes qu'il dut, selon Tacite, la victoire sur les Allemands, à Gedulba sur le Rhin.

Lors de l'invasion des Alains, des Vandales et des Sueves dans les Gaules, la Vasconie opposa à ces barbares, pendant trois ans, une vigoureuse résistance, et s'exposa aux ravages des soldats de Résarius, roi des Sueves; elle ne se soumit que lorsque Euric, déjà maître de toute l'Espagne, se fut emparé de Pampelune.

Dans l'espace de plus d'un siecle, l'histoire fait à peine mention de cette contrée; enfin l'an 587 les Vascons s'emparerent de l'Aquitaine. Depuis cette époque la Novempopulanie s'appela aussi Vasconie, parceque les Vascons s'étendoient depuis Calahorre jusqu'à la Garonne, fleuve qui servoit de limites à l'Aquitaine. Le duc Austrobalde n'ayant pu les chasser, il fallut que le roi Théodoric vînt, de la France, reprendre sur eux leurs conquêtes. Marca prétend que c'est depuis ce temps que le titre de duché de la Vasconie ou Gascogne fut en usage dans la Novempopulanie; ce duché se composoit alors d'une partie des Vascons aquitains et d'une partie des Vascons espagnols.

Dans la suite il n'y eut presque pas de roi goth qui n'eût

à soumettre ce peuple, en étouffant les révoltes qui éclaterent particulierement sous les regnes de Gondemare, Sisebutte, Suintila et Recesvinte, jusqu'à ce que Vamba les mit pour quelque temps dans l'impossibilité de se soulever, par les châtiments qu'il leur infligea lorsqu'il vint en personne les subjuguer pour avoir pris le parti du tyran Paul.

Le mot de Navarre s'introduisit à la fin du VIIIe siecle, quand les Arabes se rendirent maîtres de tout le pays plat de la Vasconie; dès-lors on appela Navarrois ceux qui habitoient entre les Pyrénées et l'Ebre, pour les distinguer des Vascons habitants des montagnes, qui ne furent jamais soumis à la domination des Mahométans. Ce mot de Navarre vient de celui de *Nava*, plaine, pays plat, et avec la terminaison basque, il doit s'entendre de celui qui vit dans une province proche de quelque montagne.

Vers le temps de la conquête de l'Espagne jusqu'à l'époque où les Arabes s'emparerent de Pampelune, la Vasconie, et le pays appelé depuis Navarre, obéirent aux ducs de Cantabrie, et puis aux rois des Asturies. Dans la suite, le gouverneur de Saragosse, Ben-Alarabi, s'étant révolté contre Abderrahme Ier, celui-ci envoya un de ses courtisans à Paderborn pour offrir à Charlemagne la souveraineté de plusieurs villes d'Espagne. A cet effet l'empereur se porta avec une puissante armée sur la Gascogne et la Navarre, et s'étant emparé de Pampelune, ville qui appartenoit encore aux chrétiens, il fit renverser ses murs afin de mieux tenir les Navarrois dans la soumission; de Pampelune Charlemagne se rendit à Saragosse; mais craignant l'armée nombreuse qu'avoit levée le calife de Cordoue, il résolut de repasser en France. Il se retira en effet par les Pyrénées, et y rencontra les Gascons et les Navarrois qui gagnerent sur lui la célebre bataille de Roncevaux.

A la suite de cet événement les Navarrois pour se mettre, à ce qu'il paroît, à l'abri de la vengeance de l'empereur, se soumirent aux Arabes; et tantôt pacifiques, tantôt turbu-

lents, ils les reconnurent pour souverains, mais cette alliance monstrueuse ne dura pas long-temps; bientôt ils s'unirent aux François: pour les punir, Alhakim dit Abelcarim, général des troupes du calife, vint mettre le siege devant Calahorre, et il ne retourna à Cordoue qu'après avoir pillé et dévasté presque toute la Navarre.

Louis-le-Pieux profitant de l'absence de ce chef, et ajoutant foi aux promesses que lui avoit faites le gouverneur de Huesca, traversa les Pyrénées, et se rendit maître de Pampelune; mais il ne resta que peu de temps dans cette ville; ne voyant pas mettre à exécution les promesses qui lui avoient été faites, il retourna en France par les Pyrénées, où il fit faire des châtiments exemplaires, dans la crainte d'être traité comme Charlemagne; néanmoins il ne put éviter la défaite de la grande armée qu'il envoya contre Pampelune, sous le commandement des comtes Eble et Asinaire; ces deux chefs tomberent eux-mêmes entre les mains des habitants, qui donnerent la liberté à l'un parcequ'il étoit né dans la Vasconie, tandis qu'ils envoyerent le comte Eble à Cordoue pour le faire punir par le calife. A plusieurs reprises la Navarre tenta de secouer tant le joug des Arabes que celui des princes chrétiens: aussi fut-elle dévastée à diverses époques, par don Ramire Ier, par le calife Mahomet Ier, et par le roi don Ordogne II. Enfin Sanche Migo Arista, comte de Bigorre, qui avoit gagné l'affection des Navarrois en les aidant dans leur soulevement, sut profiter de ces circonstances pour s'emparer de Pampelune. Au lieu de lui opposer une forte armée, le roi don Alphonse III lui accorda le titre de comte, tel qu'il étoit en usage à la cour de France; et pour resserrer davantage les nœuds de l'amitié, il épousa une Françoise nommée Amuline ou Ximene. Le comte Arista gouverna donc la Navarre comme un fief des rois d'Asturie; mais après sa mort les Navarrois proclamerent roi son fils don Garcie, et depuis lors cette province fut détachée de la couronne asturienne. Ce premier

souverain ne régna que peu de temps; il périt dans une rencontre qu'il eut avec l'armée des Arabes. Sa veuve Doña Urraque se chargea de la régence, jusqu'à ce que son fils Sanche Garcès fût en état de monter sur le trône. Celui-ci étendit sa domination sur toute la Basse-Navarre, et conquit plusieurs villes en Castille et en Aragon. Le nom d'Abarca qui fut donné à ce prince, et qu'adopterent dans la suite les autres rois, comme un titre glorieux, vient de ce qu'ayant fait mettre à ses troupes des chaussures appelées dans ce pays *abarcas*, afin de descendre plus rapidement les montagnes, il défit par ce moyen l'armée arabe qui assiégeoit alors Pampelune.

Son fils don Garcie, appelé le Tremblant, monta sur le trône en 924; il eut pour successeur son fils le célebre don Sanche le Grand, qui mérita ce surnom à cause de sa valeur et de ses actions héroïques. Sans nous arrêter ici aux fables de l'adultere de sa femme, et de son combat singulier contre le comte Fernand Gonzalès, nous dirons que l'histoire le proclame le premier des conquérants heureux de la Navarre, puisqu'il sut étendre ses états en Aragon, en Leon, en Castille et en Biscaye. Il se rendit tellement redoutable, que le roi don Bermude III, pour obtenir la paix, se vit obligé de donner en mariage sa sœur doña Sancha à don Ferdinand, fils de ce roi, et de consentir à le laisser jouir, sous le titre de roi de Castille, de la possession de tout le territoire que don Sanche avoit conquis entre les rivieres de Pisuerga et de Céa, C'est à ce souverain qu'on attribue la fondation de Palencia. Pour mieux surveiller ses états, il transféra, dit-on, sa cour de Pampelune à Naxera, où elle resta jusqu'au partage du royaume.

L'étendue de ses conquêtes fit commettre à ce roi, quelque temps avant sa mort, la faute dont nous avons parlé plus haut en l'engageant à partager ses états entre ses fils : à don Garcie il laissa le royaume de Navarre, qui comprenoit, outre

la province de ce nom, la Biscaye et la Rioja; il donna à don Ferdinand le comté de Castille, et à don Ramire, que quelques auteurs regardent comme illégitime, tout l'Aragon.

Après la mort de ce souverain, son fils don Ramire, profitant du voyage qu'avoit fait à Rome son frere don Garcie, se ligua avec les petits rois de Saragosse et de Huesca, et pénétra dans la Navarre; il auroit usurpé la couronne de son frere, si celui-ci, revenu en Espagne, ne se fût mis à la tête d'une armée pour le repousser.

Depuis ce temps Ramire se tint tranquille dans ses états, jusqu'à ce que l'agrandissement de son frere, déja roi de Castille et de Leon, excitât sa jalousie, au point que voyant déjoués les plus odieux projets tramés contre lui, il lui déclara ouvertement la guerre, et commença par ravager ses frontieres.

Le roi don Ferdinand employa tous les moyens pour éviter la guerre; mais ne pouvant vaincre l'obstination de son frere, il marcha contre lui à la tête de son armée, et lui livra la bataille d'Atapuerca : le roi don Garcie y périt d'un coup de lance reçu dans la mêlée. Cette victoire mettoit son adversaire à même de se rendre maître du royaume de Navarre; cependant il aima mieux le laisser à son neveu don Sanche, fils du roi vaincu.

Ce souverain régna avec assez de tranquillité pendant dix-neuf ans; mais un jour étant à la chasse à Peñalen, et s'étant querellé avec ses freres, don Raymond et Doña Ermesende le précipiterent du haut d'un rocher.

Quoique l'on ne sache pas positivement si ce roi après sa mort déplorable n'a pas laissé des fils pour lui succéder, l'histoire nous assure que depuis cette époque la couronne de Navarre passa au roi d'Aragon don Sanche Ramirez, lequel céda la Rioja et la Biscaye au roi don Alphonse VI, sans doute pour n'être pas troublé par ce prince dans la possession tranquille du nouvel état de Navarre qu'il venoit d'acquérir.

Le territoire navarrois fut donc gouverné par les rois d'Aragon qui se succéderent depuis Sanche V jusqu'à la mort de don Alphonse, surnommé le *Batailleur*, en 1134, lorsque les habitants de Navarre proclamerent pour leur souverain don Garcie Ramirez ou Garcie V, descendant de Garcie IV. Cette dynastie conserva la couronne jusqu'à l'année 1235, où elle passa dans la maison des comtes de Champagne et de Brie, par suite de l'élection de Thibault I[er], neveu de don Sanche VII. Ses successeurs occuperent le trône de Navarre, et les rois de France, représentant leurs femmes, eurent la régence du royaume, jusqu'à ce que Charles II, surnommé le *Mauvais*, fut couronné à Pampelune en 1425. Il eut pour successeur son fils Charles le Noble; et à la mort de ce souverain, son gendre don Juan d'Aragon prit possession du trône de Navarre, et le conserva même, après la mort de sa femme, au préjudice du droit échu au prince de Viarme.

Don Juan d'Aragon étant mort, le royaume de Navarre tomba en héritage à sa fille Éléonore, comtesse de Foix, qui le fit passer à François Phébus; à la mort de celui-ci, ce fut sa sœur Catherine qui en hérita : elle épousa Jean, seigneur d'Albret. Ces deux époux furent dépouillés par le roi Ferdinand le Catholique de toute la partie de Navarre située au-delà des Pyrénées, et qui a été en 1518 réunie au royaume d'Aragon et de Castille.

EXPLICATION DES PLANCHES

PLANCHE I ET II

Vues de Pampelune.

L'une est prise des bords de la riviere d'Arga, et l'autre du chemin qui conduit à la ville. Pampelune, capitale de la Navarre, est située dans une plaine au revers de la montagne Saint-Christophe, qui domine la ville N. O; elle est arrosée par la riviere d'Arga qui se dirige

du N. à l'O. Quelques auteurs prétendent que Pompée a été le fondateur de la ville, et qu'anciennement elle s'appeloit Pompéïopolis : actuellement cette ville est une des places fortes des frontieres d'Espagne; les fortifications, sans être du premier ordre, présentent un aspect imposant; sa principale défense consiste dans un château fort qu'on trouve hors de son enceinte, et qu'on appelle le château du prince, et dans une citadelle construite par Philippe II. Pampelune a des rues généralement belles, larges et droites; les maisons sont hautes et construites en pierres. On distingue dans le nombre de ses édifices l'audience, l'hôtel du vice-roi, et plusieurs maisons particulieres. Auprès de la citadelle on trouve un petit bois appelé la *Taconera*.

PLANCHE III

Vue de Roncevaux.

Entre le hameau de Burguette et celui de Roncevaux on trouve une petite plaine appelée plaine de Roland, comme on le voit dans l'estampe; au milieu s'éleve une croix; depuis là jusqu'à Roncevaux, éloigné d'une petite demi-lieue, le chemin est couvert de broussailles.

Roncevaux n'est qu'un couvent auquel touchent quelques maisons, et qui est desservi par des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Il a été fondé par le roi don Sanche II, après la victoire de las Navas de Tolosa en mémoire de cette bataille. On conserve à côté de son tombeau une partie des chaînes qu'il rompit. Dans la sacristie de ce couvent on montre aussi des calices et des chaussures qu'on dit avoir appartenu à l'archevêque Turpin, une grande croix d'argent qu'on attribue à Roland, et une massue à laquelle est attachée par une chaîne une boule de fer.

A un quart de lieue de cette vallée on commence à gravir les Pyrénées, au haut desquels un rocher noir sert de limites entre l'Espagne et la France.

DESCRIPTION DE L'ARAGON

NOTICE HISTORIQUE

SUR CETTE PROVINCE

Le royaume d'Aragon, dont le nom vient d'une riviere appelée ainsi, confine au nord avec la France dont il est séparé par les Pyrénées; à l'est avec la Catalogne et le royaume de Valence; au midi il touche au même royaume de Valence et à la province de Cuenca; enfin à l'ouest à la province de Soria et à la Navarre.

Le gouvernement d'Aragon étoit avant l'invasion des Sarrasins, le même que celui du reste de l'Espagne; dans la suite, lorsque les alcades maures s'arrogerent la souveraineté, chacun d'eux se rendit maître de la ville où il commandoit. L'origine du royaume d'Aragon date de l'époque de la restauration de l'Espagne.

Les historiens ne sont pas d'accord sur le commencement de ce royaume. En effet, tandis que les uns en attribuent la fondation à Garcie Ximenez, proclamé roi de Sobrarve par les Aragonois et Navarrois, les autres en font honneur à Aznar, fils ou petit-fils d'un duc d'Aquitaine. En ne s'attachant qu'à ce que l'histoire présente de plus clair, on peut affirmer que dans les VIIIe et IXe siècles, il y avoit des comtes en Aragon comme dans les autres villes et provinces d'Espagne; mais ils rendoient hommage à un souverain, jusqu'à ce qu'en 1035 les états d'Aragon fussent séparés de la couronne de Navarre par le roi don Sanche le Grand, qui en fit un royaume

indépendant pour son fils don Ramire. Ce premier roi agrandit bientôt son royaume par la conquête de Tolede. Il prit pour armes un écu avec la croix d'argent sur un champ d'azur.

Son successeur don Sanche Ramirez se rendit maître de Monzon, et à la mort de son frere aîné, il réunit à ses états d'Aragon la plus grande partie de la Navarre; les deux couronnes resterent unies jusqu'en 1162, où elles furent séparées de nouveau.

Le roi don Pedre I[er], dans le cours de ses conquêtes, augmenta ce royaume de la ville de Huesca, et ses armes d'une croix rouge en champ d'argent, en figurant de plus dans chacun des quatre quartiers une tête noire ceinte d'un bandeau blanc, en mémoire de la bataille qu'il gagna dans les plaines d'Alcara, et qui coûta la vie à quatre rois maures.

Son successeur, don Alphonse I[er], surnommé le *Batailleur*, pour avoir gagné vingt-neuf batailles, s'empare de la place de Saragosse où il fit son entrée triomphante le 8 décembre 1118; depuis lors cette ville fut la capitale des royaumes d'Aragon, Sobrarve et Ribagorce.

En 1138 le royaume d'Aragon fut réuni à la Catalogne par suite du mariage de l'infante Pétronille, fille du roi d'Aragon don Ramire II, avec Raymond Bérenger, comte de Barcelone. Par cette réunion, le roi Raymond I[er] acquit une grande puissance, et soumit tout le territoire qui forme aujourd'hui le royaume d'Aragon.

Son fils don Alphonse I[er] qui lui succéda fut le premier comte de Barcelone, avec le titre de roi de cette ville, et celui de comte de Roussillon et marquis de Provence, état qu'il avoit réuni à sa couronne. Ce monarque, qui mourut à Perpignan, avoit ordonné que le monastere de Poblet seroit le Panthéon ou la sépulture des rois aragonnais.

Son fils aîné, don Pedre I[er], fut sacré et couronné à Rome par Innocent III, qui lui donna le titre de Catholique; malgré cette qualité, il fut à peine de retour de la bataille de las Navas

de Tolosa, à laquelle il avoit pris part, qu'il se mit du parti des Albigeois; et ayant porté des secours aux comtes de Toulouse, de Foix et de Cominges, qui se trouvoient bloqués par le comte Simon de Monfort, il périt dans la bataille que celui-ci gagna sur eux aux environs de Toulouse.

Don Jayme ou Jacques Ier, qui monta sur le trône après la mort de don Pedre, acquit à juste titre le surnom de Conquérant. Il soumit pendant son regne les îles de Majorque, Minorque et Ivique, et il réunit à ses états une grande partie du royaume de Valence dont il prit la capitale en 1238.

Son fils, don Pedre III, mérita également le surnom de Grand, par lequel le distingue l'histoire d'Espagne, non seulement pour avoir vaincu le roi de France, Philippe III, au col de Panizas, auprès de Gironne, mais aussi pour avoir été le premier souverain qui ait traversé avec une flotte nombreuse les mers du Levant, et combattu les Maures dans leur propre pays. Il conquit la Sicile, se fit couronner roi de cette île à Palerme; soumit la Calabre, la Pouille, l'île de Malte, Corfou, etc.; prépara enfin la route à de grandes expéditions en Grece, en Afrique et en Asie.

En effet, lorsque après la mort de don Alphonse III, don Jayme II fut monté sur le trône, il soumit, à l'aide d'une flotte de trois cents voiles, les îles de Sardaigne et de Corse, triompha des Génois, et se fit rendre hommage par les Pisans; ce fut pendant son regne et en son nom, que les Catalans et Aragonnais pénétrerent jusqu'au centre de l'empire de Constantinople, s'emparerent de la Thrace, de la Macédoine, de la Grece, et de la Thessalie, et resterent maîtres d'Athenes et de Néopatrie, villes dans lesquelles ils battirent de la monnoie avec l'image de Saint-George, patron de la Catalogne. Ils en conserverent la souveraineté jusqu'en 1452, où Mahomet II vint les dépouiller de leurs conquêtes. Les quatre souverains qui lui succederent depuis l'an 1327, dans lequel mourut le roi don Pedre III, jusqu'à l'an 1410, époque de la

mort de don Martin Ier, s'ils n'agrandirent pas le royaume, ils conserverent du moins le lustre que lui avoient donné leurs prédécesseurs.

La race des comtes de Barcelone s'étant éteinte par la mort dudit roi don Martin, décédé sans postérité, divers prétendants aspirerent à la couronne d'Aragon; ils nommerent pour décider leurs droits respectifs, neuf juges pris dans les royaumes; ceux-ci s'étant réunis dans la ville de Caspe, jugerent le différent, en prononçant en faveur de don Ferdinand Ier, fils de don Juan II de Castille; et ce fut en vertu d'une décision aussi légale que ce prince se fit couronner à Saragosse, le 15 janvier 1414. Son fils don Alphonse V, qui après lui occupa le trône, s'illustra par ses entreprises : il s'empara de la ville de Naples, assiégea Marseille, rendit tributaire la république de Gênes, soumit la Sicile, la Sardaigne et la Corse, et acquit par ses conquêtes les titres de roi de Jérusalem, de Hongrie, et de Sicile, auxquels on pourroit ajouter ceux de sage, de prudent et de généreux; car il étoit philosophe, historien et poëte distingué, et il combloit de biens les savants de son temps.

Son frere et son successeur don Juan II déploya une grande bravoure au premier siége de Perpignan; et pendant son regne la marine aragonnaise se rendit tellement redoutable sur les côtes de Turquie, qu'elle imposa des tributs au grand sultan : don Ferdinand II d'Aragon, et V de Castille, surnommé le Catholique, épousa, du vivant de son pere, l'infante Isabelle, héritiere des royaumes de Castille, de Leon et de Navarre; en l'an 1474, la mort de don Henri IV le porta au trône de Castille; et en 1479 celle de son pere lui laissa le royaume d'Aragon.

Depuis cette époque les deux royaumes resterent unis sous le même souverain; cependant chacun d'eux continua d'être gouverné par ses lois particulieres.

Dans la crainte d'être privé, par suite de cette réunion,

des privileges nationaux accordés au milieu du IXe siecle, le *justicia* d'Aragon, dont le devoir consistoit à veiller à la conservation de la liberté et des privileges du royaume, convoqua, après la mort du roi don Juan, les *cortès*, de sa propre autorité, sans prendre l'avis, et sans demander le consentement du nouveau roi don Ferdinand. Celui-ci, sans paroître offensé de cette hardiesse, se rendit avec beaucoup de pompe à Saragosse, et reçut de Louis Naïa, chef des jurats, le 15 juin 1479, le fameux serment, dont la formule ancienne étoit conçue en ces termes : *Nous autres qui valons autant que vous, et qui pouvons plus que vous, nous vous faisons notre roi, en tant que vous conserverez nos privileges; sinon, non.*

Dans ce temps les Aragonnais avoient tellement à cœur le maintien de leurs *fueros* ou privileges, que le simple soupçon d'une tentative méditée contre leur liberté les poussoit à l'insurrection. C'est ce qui arriva dans l'an 1485, lorsqu'une insulte faite par l'alguazil du roi au chef des jurats produisit une émeute chez le peuple; on se saisit du coupable; on lui fit son procès, et on le pendit pour venger cet acte de violence. L'autorité royale eut recours à la force armée, et fit mettre à mort quelques uns des jurats. La rebellion fut appaisée pour le moment; mais dans la même année l'exaspération publique éclata de nouveau, au sujet de l'établissement de l'inquisition, ordonnée par le roi aux *cortès* de Tarragone, sur les instances du pere Thomas de Torquemada, et malgré l'opposition prononcée des jurats. Il en résulta que le nouvel inquisiteur, nommé Pierre Arbués, qui depuis a été canonisé, fut assassiné à coups de poignards dans la grande église.

Quoique ce crime ne servît qu'à mieux établir le tribunal du saint-office que l'on venoit de fonder, cependant il y eut depuis cette époque une scission déclarée entre le *justicia* d'Aragon et l'inquisiteur général de Saragosse : le premier, soutenu par le peuple, faisoit valoir toute son autorité pour

s'opposer aux arrestations et emprisonnements ordonnés par le saint-office, et de plus il expédioit une sorte de provision pour annuler l'ordre de la confiscation des biens. De leur côté les inquisiteurs protégés par la cour, et fideles à l'instruction rédigée en 1498 par Torquemada, soutenoient avec la plus vive ardeur le nouveau systême que le saint-office cherchoit à établir.

Ce conflit continuel de jurisdiction fut cause qu'en l'année 1591, où il s'agissoit de savoir si c'étoit à l'inquisition ou au *justicia* d'Aragon qu'il appartenoit de connoître de la cause d'Antoine Perez, qui s'étoit réfugié à Saragosse pour être entendu en justice; le peuple, irrité de ce que le saint-office avoit tiré Perez des prisons du *justicia* d'Aragon, et voulant venger cette atteinte portée à ses privileges, courut aux armes, et massacra le ministre du roi, don Inigo de Mendoza; deux fois il brisa les portes de la prison de l'inquisition, et après avoir donné la liberté au même Antoine Perez, il lui facilita les moyens de se sauver en France.

Pour se venger de cette insurrection, le roi don Philippe II fit marcher contre Saragosse un corps d'armée sous le commandement d'Alphonse de Vargas. Le peuple étant conduit par le même *justicia* d'Aragon, don Juan de Lanuza, fit résistance; mais Vargas pénétra dans la ville, et fit exécuter plusieurs membres des premieres familles, entre autres le *justicia*, le premier fonctionnaire de ce titre qui perdit la vie sur l'échafaud.

Profitant de la terreur et du trouble que ces exécutions avoient répandus, le roi, sous prétexte d'assurer la tranquillité du royaume, appela les *cortès* à Tarragone; et conformément aux résolutions qui y furent prises, il mit garnison à Saragosse, et supprima beaucoup de privileges relatifs à la liberté du pays. Dans la suite, les Aragonais ayant embrassé le parti de l'archiduc Charles d'Autriche, le roi Philippe V les punit en 1707 par l'abolition des *fueros*, et par la suppression des

états du royaume. Depuis cette époque l'Aragon est gouverné par les mêmes lois que la Castille.

PLANCHE IV

Vue générale de Saragosse.

La ville de Saragosse est située sur les bords de l'Ebre, et domine la plaine arrosée par les rivieres de Xalon, Gallego et la Huerva. Tous les géographes et historiens anciens s'accordent à dire que l'emplacement de la ville actuelle étoit dans l'antiquité celui de la ville de Salduba, qui, suivant l'ancienne division de l'Espagne, touchoit aux frontieres de l'Édétanie et de la Celtibérie.

L'empereur Auguste, lors de son voyage en Espagne, fit de Salduba une colonie militaire, et lui donna le nom de Cæsar-Augusta, en lui accordant en même temps le privilege de *l'immunité*, en y plaçant le siege d'un *conventus* judiciaire, et en la gratifiant d'autres prérogatives diverses comme on le voit par les inscriptions et médailles antiques.

Saragosse resta sous la domination des Romains, jusqu'à ce qu'elle fut conquise par Réciaire, premier roi catholique des Sueves; mais ce chef ayant été vaincu par Théodoric, fut obligé d'abandonner la ville aux Goths, qui la conserverent jusqu'à l'an 712, lorsque Tarif ou Tarec, capitaine des Sarrasins qui envahirent l'Espagne, se porta, après la conquête de Séville et de Murcie, sur la ville de Saragosse et s'en rendit maître

Pendant la domination des califes d'Afrique, les vice-rois de Cordoue nommoient les gouverneurs de Saragosse. Le dernier d'entre eux appelé Amer-Ben-Amrou, ayant appris que le chef des Ommiades, Abdelrahman Ier, avoit été proclamé dans Archidona souverain de Cordoue, s'empara du commandement absolu de Saragosse; mais ce ne fut que pour peu de temps; car dans la même année 756, où Abdelrahman se rendit maître de l'Espagne, il soumit aussi la ville de Saragosse.

Un de ses préfets, nommé Ben-Alarabi, voulant se soustraire à l'obéissance du calife, envoya une ambassade à Charlemagne, pour lui offrir la suzeraineté de Saragosse à condition d'en être le gouverneur. L'empereur ayant accepté cette proposition, entra avec une armée en Espagne, prit Pampelune, et s'empara de Saragosse.

Quant aux dispositions que fit Charlemagne dans cette ville, les

auteurs anciens varient au point qu'il est difficile de distinguer la vérité : le seul fait certain c'est qu'il laissa Saragosse sous la domination des Arabes, que le même Alarabi continua d'en être le préfet, et que l'armée en retournant en France, fut completement défaite par les Vascons dans les défilés de Roncevaux.

L'armée qui avoit été rassemblée à Cordoue sous les ordres du général arabe Abdelcarime pour marcher contre Charlemagne, changea de destination lorsqu'on sut la retraite de l'empereur; elle alla soumettre les villes de Jaen, Huelva et Alcala qui s'étoient également soulevées : elle revint ensuite sur Saragosse, et laissa pour gouverneur dans cette ville le même général Abdelcarime.

En 855, un Arabe renégat, nommé Bencacin, se souleva contre Mahomad, roi de Cordoue. Ce rebelle, qui dans la suite prit le nom de Muza, s'empara tant par la force des armes que par des stratagêmes d'une grande partie des états du Miramamolin, en commençant par la conquête de Huesca, Tudele et Saragosse. Il céda la souveraineté de la derniere de ces villes à l'un de ses trois fils nommé Zimaël, qui la conserva pendant vingt-sept ans, au bout desquels il fut chassé par son cousin Mahomad Abdala : celui-ci resta maître de Saragosse jusqu'à ce que la bataille gagnée par le général Abduhalit fit réunir Saragosse au royaume de Cordoue.

Au commencement du onzieme siecle, pendant les guerres civiles qui éclaterent entre les princes arabes pour la succession de la couronne, divers gouverneurs de provinces et de villes profiterent de cette occasion pour refuser l'obéissance à la cour, et pour acquérir des souverainetés indépendantes. Parmi les gouverneurs qui se firent rois, fut Almonder Alhagib, qui prit le sceptre de Saragosse; il mourut à Grenade, et laissa son trône à son parent Abdala, fils d'Alhakem; celui-ci eut pour successeur son fils Abu-Algiozami.

Pendant un siecle environ ce fut la maison de Monder ou Almonder qui régna à Saragosse. En 1085 Joseph-Abu-Amer Almutamene hérita de ce trône; les Almoravides le lui conserverent à cause de sa prudence et de sa sagesse, mais ses bonnes qualités n'empêcherent pas que sous son regne les forces des Arabes ne fussent réduites considérablement. Il resta même sans armée, ayant envoyé ses troupes au secours du roi de Huesca, qui fut completement défait dans la bataille d'Alcoraz par le roi d'Aragon don Pedre Ier.

Après la mort de Joseph, son fils Abu Giafar, appelé Almostain-Billa fut son successeur : celui-ci ayant péri dans une bataille aux environs de Tudele, il fut remplacé par son fils Abdelmaleh Abu-Mernan, sous la condition qu'il ne se ligueroit point avec les princes chrétiens.

Son peuple favorable aux Almoravides étoit ennemi des Almohades, dont ce prince tiroit son origine : aussi dès que les Arabes surent qu'il avoit contracté une alliance avec le roi d'Aragon, ils se révolterent ouvertement, et Abdelmalek, pour sauver sa vie, fut obligé de se retirer au château de Roda.

Un Almoravide nommé Mahomed, qui étoit à la tête des rebelles, fut proclamé par eux souverain de Saragosse. Abdelmalek voulant se venger de la trahison de ses sujets, offrit la ville et ses secours au roi don Alphonse, surnommé le Batailleur; celui-ci se hâta de profiter d'une occasion aussi favorable; il mit le siege devant Saragosse, et après avoir essuyé pendant plusieurs mois une résistance vigoureuse, il entra comme vainqueur dans la ville le 18 décembre 1118; il y prit la couronne royale, et ordonna qu'à l'avenir Saragosse seroit la capitale du royaume d'Aragon, ce qu'en effet elle a été jusqu'à ce jour.

L'aspect que présente Saragosse est celui d'une ville riche au milieu d'une plaine étendue et fertile : le terrain offre peu de mouvement, mais les environs sont embellis par une culture variée, et par des édifices curieux.

La vue que présente cette planche est prise du chemin.

Cette ville est entourée de murs flanqués de tours; elle a neuf portes, onze places, et cinquante rues principales, dont quelques unes sont belles et bien alignées, sur-tout celle qu'on appelle *del Coso* : la ville est entourée de maisons de campagne; dans le nombre des portes on remarque celle de l'*Ange* à cause de sa magnificence, et parmi les promenades celles de Macanaz au bord de l'Ebre, celle de l'ancien chemin de Barcelone entre l'Ebre et la riviere de Gallego, enfin de Sainte-Engracie depuis le mont Torrero jusqu'au bord de l'Huerva; le plus beau des ponts est celui de l'Ebre, construit en l'an 1437; il a sept arches en pierre, dont la plus grande a 30 toises d'ouverture. Plus bas l'Ebre est traversé par un autre pont fait en bois; le pont du Gallego est également de bois; et celui de la promenade neuve de Sainte-Engracie sur la riviere d'Huerva n'a qu'une pile en pierre.

La cathédrale appelé la *Seu* est une des églises les plus remarquables de l'Espagne à cause de son antiquité et de la vénération des fideles; elle a cinq nefs, et diverses parties modernes qui en détruisent l'uniformité. Saragosse renferme en outre dix-sept paroisses, vingt-trois couvents d'hommes, seize de femmes, cinq hôpitaux, trois colleges, autant de séminaires, six prisons, l'audience royale, le tribunal de l'inquisition, et une université.

Parmi les édifices de Saragosse, celui qu'on appelle la *Députation* mérite une mention particuliere; bâti par don Alphonse V vers

l'an 1437, cet édifice à 292 pieds de long, 52 de large et 56 de haut : la toiture en est chargée d'ornements et de moulures dorées.

En face de la *Députation* est située la bourse, grand édifice qui renferme une vaste salle surmontée d'une lanterne, et entourée d'une double galerie d'arcades et de colonnes doriques formant ensemble trois nefs. Cet édifice a 192 pieds de long, 120 de large, et 160 de haut.

La maison de l'inquisition est une des plus grandes de Saragosse, sans offrir rien de remarquable, si ce n'est deux statues antiques, qui étant placées au bas de l'escalier, ont été tellement mutilées et défigurées, qu'on ne sauroit plus dire avec certitude ce qu'elles ont représenté; à en juger par les formes, l'une a pu être une Vénus : actuellement elle porte les attributs de la foi, tandis que l'autre, dont on a fait une justice, porte les emblêmes de cette vertu.

PLANCHE V

Vue de l'église de Notre-Dame du Pilier.

L'édifice qui mérite le plus d'attention à Saragosse, est celui que représente cette estampe.

Une tradition qui date d'un temps immémorial, prétend que la Vierge étant encore sur la terre, c'est-à-dire, avant son Assomption, apparut à l'apôtre saint Jacques, lorsqu'il se trouvoit en Aragon, et lui ordonna de lui bâtir une chapelle : fidele à cet ordre, le saint apôtre aidé de ses disciples, se mit à élever un temple (1), qui consistoit, selon l'assertion du célebre Gaspar Barros, contenue dans son itinéraire, page 92, en un petit édifice qui avoit 8 pas de long et 16 pas en tout. Peu d'années après, il tomba en ruines. Sans nous astreindre à l'indication chronologique de tous les changements que cet édifice a subis à diverses époques, nous ferons connoître son état actuel.

Ce temple présente un carré oblong de 500 pieds : les trois nefs toutes très vastes en proportion, sont séparées entre elles par des piliers et 7 arches de chaque côté, avec un nombre correspondant de chapelles; quatre servent d'entrée à la cathédrale; cet édifice, quoique surchargé d'ornements, n'offre pourtant rien de magnifique.

1. *Deipara adhuc in humanis agens apparuit eique injunxit ut sacellum extrueret; quare nihil cunctatus apostolus, discipulis opem ferentibus œdiculam Deo in ejusdem virginis honorem dedicavit.* Lect. 6, in festo dedic. eccles, sanct. salvatoris B. Virgin. Mariæ de columnâ, oct.

Sous le regne de don Ferdinand VI, l'architecte Ventura Rodriguez entreprit d'en corriger les défauts; mais il n'en vint pas à bout : toutefois on lui doit la construction de la nouvelle chapelle de la Vierge, qui forme sous la grande coupole de l'église un petit temple du même style que la maison de Lorette en Italie : la coupole en a été peinte à fresque par Antoine Velasquez; l'intérieur de cette chapelle est d'une forme ovale, et munie de trois entrées sur trois côtés; à l'est sont dressés trois autels sur l'un desquels la statue de la Vierge est placée au haut d'une colonne ou d'un pilier de jaspe. Les murs de la chapelle sont ornés avec beaucoup de goût; et les peintures et bas-reliefs qui les décorent méritent d'être examinés. Le grand chœur de la cathédrale attire également les regards; fait en chêne de Flandre, il est sculpté et orné de bas-reliefs; le maître-autel tout d'albâtre, est du style gothique : le sculpteur y a pratiqué trois niches au milieu desquelles on voit représentée l'Assomption, presque tout en relief : les figures ont plus de treize palmes de haut. Au-dessous de l'église un caveau dont les murs sont revêtus de marbre noir, sert de sépulture au chapitre.

PLANCHE VI

Autre couvent près de Saragosse.

Auprès de ce couvent on remarque le *canal Impérial*, nommé ainsi parceque ce fut sous le regne de Charles-Quint que l'on commença à le construire. Réuni au canal royal de Tauste, il étoit destiné à rivaliser un jour avec le célebre canal de Languedoc. Nous ne pouvons entrer ici dans de longs détails sur cette entreprise utile et magnifique; cependant nous en donnerons une idée sommaire.

Le canal Impérial, ainsi que le canal royal de Tauste, commencent sur le territoire de Fontellas dans le royaume de Navarre. Le bassin commun aux deux canaux est de 118 toises de long, de 17 de large, et d'une trentaine de pieds de profondeur. Par onze bouches de 6 pieds de large et de 8 de haut, l'eau y pénetre et fournit chaque heure, d'après les calculs qui ont été faits, 3,921,600 pieds cubiques.

Les difficultés qu'il a fallu vaincre pour mettre l'entreprise des deux canaux dans l'état où elle se trouve aujourd'hui ont été infinies; pour empêcher l'effet des crues d'eau, on a construit des murs de soutenements qui font honneur aux ingénieurs; on a élevé des digues pour diriger les courants des rivieres, et des garres pour que le canal ne puisse se détériorer; de toutes parts des écluses et des contre-canaux servent à maintenir le canal à son niveau, sans que la

pente des collines fasse refluer les eaux vers le bas. Tous les ponts les deux canaux sont ou doivent être construits sur le modele de celui du passage de Pedrola dont l'arche a 56 pieds d'ouverture et 19 de haut, et dont la longueur totale est de 123 pieds. Non loin de ce pont on trouve un autre pont en aqueduc, qui passe sur la grande écluse de Pedrola. Celui-ci a les mêmes dimensions que le pont précédent, avec la différence que l'aqueduc a 8 pieds de large. Parmi les travaux en maçonnerie de ces canaux, on remarque l'ouvrage construit dans la vallée de Xalon, qui se compose de deux grandes murailles, chacune de 1700 toises de long; à la base elles ont 17 pieds de large; au-dessus du socle 13, et à la cime 9; leur hauteur est de 24 pieds: au centre de ces murs correspond un pont aqueduc de quatre arches qui ont 30 pieds de diametre. Par le moyen de ces canaux une grande partie du terrain aride des royaumes d'Aragon et de Navarre a été convertie en terres fertiles : il a été établi des moulins, des foulons, et des lavoirs de laines; on a construit des fontaines, des ponts et des ports; on a planté des allées d'arbres; les revenus de ces royaumes se sont accrus, et ils augmenteront encore davantage, lorsque le canal Impérial réuni à l'Ebre assurera la navigation jusqu'à la Méditerranée, et lorsque d'un autre côté il pourra rejoindre l'Océan.

PLANCHE VII

Vue extérieure du couvent de Sainte-Engracie près de Saragosse.

Cette estampe représente l'extérieur du couvent d'hiéronimites de Sainte-Engracie, fondé par Ferdinand et Isabelle. Le portail de l'église a, comme on voit, un entablement avec deux colonnes à balustres de chaque côté de l'entrée; entre les colonnes on voit quatre figures qui représentent les quatre docteurs. L'arche de la porte est ornée d'un grand nombre de figures de séraphins : au-dessus de l'entrée il y a trois niches avec des statues, et puis un crucifix, avec Saint-Jean et la Vierge sur les deux côtés. On a encastré dans ce portrait deux médaillons, l'un de Numa Pompilius, et l'autre de M. Antoine; on ignore pourquoi ils ont été placés dans ce lieu.

PLANCHE VIII

Vue intérieure du couvent de Sainte-Engracie.

Cette estampe fait voir l'intérieur du couvent de Sainte-Engracie : on y remarque la partie du cloître qui donne sur la cour, et l'on voit

les armes des rois catholiques avec un grand nombre de petites colonnes de marbre, et sur l'un des côtés les armes de Charles-Quint qui a fait faire cet ouvrage. Le style de l'architecture est ce passage curieux du genre arabe à la renaissance, qui offre toujours de belles lignes avec des détails agréables.

Ce que l'on trouve de plus remarquable dans ce couvent, c'est une église souterraine pratiquée sous l'église principale; elle porte le nom de *las Santas Masas*, et ne s'étend qu'au-dessous d'une partie du chœur de l'église supérieure que soutiennent trente colonnes de marbres divers et d'autres pierres. Ces colonnes divisent la chapelle souterraine en six nefs, et au milieu du souterrain on voit la bouche d'un puits entouré de grilles, dans lequel, selon la tradition, on a enseveli les cendres des nombreux martyrs dont Dace fit brûler les corps. La chapelle n'a que douze pieds de haut, et le plafond imite l'azur du firmament parsemé d'étoiles.

DESCRIPTION DE LA CASTILLE

NOTICE HISTORIQUE

SUR CETTE PROVINCE

Le territoire connu aujourd'hui sous le nom de la vieille Castille, étoit compris anciennement sous celui de la Cantabrie, et s'appeloit Vardulie ou Bardulie; il s'étendoit depuis la source de l'Ebre jusqu'aux environs de la Rioja et d'Alaba, c'est-à-dire, sur l'un des bords du fleuve il comprenoit le pays actuel de Villacargo et Valpuesta, et de l'autre toute la vallée de Sedano, Frias et Pancorvo.

On fait venir le nom de Castille tantôt du roi fabuleux Brigius, tantôt des Castellani, peuplade que Ptolémée place dans la Catalogne, tantôt enfin des forts ou castels que les Romains avoient élevés. Mais aucune de ces conjectures n'est fondée; on sait au contraire que vers le milieu du VIIIe siecle, lorsque le roi don Alphonse Ier commença de peupler ce territoire, le nom de *Castella* ou *Castille* fut substitué à celui de Bardulie [1]. Le nom moderne est venu probablement des *castels* qui furent élevés pour la défense des lieux nouvellement peuplés contre les invasions des Arabes; et le territoire de la Castille s'étendit probablement à mesure que les princes chrétiens envahirent celui des Maures.

Lors de la conquête d'Osma et de Sepulveda, on commençoit déja à se servir de l'expression *vieille Castille*, pour désigner

1. *Eo tempore populantur...* (parmi d'autres lieux) *Bardulia quæ nunc appellatur Castella*. Chronique de l'évêque Sébastien.

le haut pays jusqu'à l'Ebre, tandis que la rive méridionale prenoit le nom de Castille, sans épithète. Sous le regne des comtes, la Castille avoit pour limites, la riviere de Pisuerga du côté du royaume de Leon; Nagera et les montagnes de la Cogolla et d'Oca, du côté de la Navarre; mais lorsque ce comté fut érigé en royaume, il s'étendit au-delà de la Pisuerga. Les rois conserverent même le titre de roi de Castille après la conquête du royaume de Tolede; mais ils distinguerent alors cette province méridionale par le nom de nouvelle Castille et aujourd'hui encore on comprend sous ce nom tout le territoire qui s'étend depuis le royaume de Tolede jusqu'aux confins de l'Aragon, de la Manche, de Valence, de Murcie, de Jaen, et de la vieille Castille.

Le nom de comtes, que porterent d'abord les princes de Castille, n'étoit pas seulement un titre honorifique; c'étoit une charge, un gouvernement comme sous les Romains et les Goths.

La chronologie de ces comtes pendant le temps de leur dépendance ainsi que pendant celui de leur souveraineté, est un des points les plus embrouillés de l'histoire d'Espagne. Nous nous en tiendrons aux faits que l'Académie royale de Mädrid regarde comme les plus vraisemblables. Avec cette Académie nous commencerons donc la série des comtes de Castille par Fruéla, que le roi don Alphonse Ier, son frere, préposa comme gouverneur au pays de Bardulie, qu'il venoit de peupler.

Il paroît que son fils don Rodrigue fut le premier comte qui établit sa résidence à Oca; à sa mort il laissa le gouvernement à don Diegue Porcel ou Porcelos, qui ayant reçu du roi Alphonse III l'ordre de construire une ville sur la frontiere pour se protéger contre les ennemis, jeta les fondements de Burgos l'an 884.

Le même souverain, Alphonse III, ayant dans la suite soumis tout le pays entre le Douro et la Guadiana, le divisa

en plusieurs districts, qui tous furent compris sous le nom de Castille, mais dont chacun eut un comte ou gouverneur particulier; ainsi il y eut des comtes à Burgos, à Lantaron, à Cerezo et à Lara.

La Castille fut gouvernée de cette maniere jusqu'au regne d'Ordogne II. Ce prince, irrité de ce que les comtes Nunno Fernandez, Abolmondar, et les deux freres Diegue et Ferdinand Ansurez, à qui étoit confié alors le gouvernement de la Castille, ne s'étoient pas trouvés avec leurs troupes à la bataille de Val de Junquéra, dans laquelle les rois de Leon et de Navarre furent mis en déroute, les fit comparoître dans un lieu appelé Téjar, et les fit mettre à mort. Cette rigueur du roi exaspéra les grands de Castille : ils songerent à se rendre indépendants; en effet, à l'avenement de don Fruéla II, successeur d'Ordogne, ils secouerent ouvertement le joug de l'obéissance.

Après s'être détachés du royaume de Leon, les Castillans nommerent deux juges pour exercer la souveraineté : l'un, nommé Nunno Rasura, descendant du comte Diegue Porcelos, et de la famille de Charlemagne, pour le civil; et l'autre Lain Calvo, seigneur intrépide et brave guerrier, pour le militaire. Le gouvernement de ces deux juges réunis ne dura pas long-temps; Gonzale Nunnez, fils et successeur de Rasura, réunit en sa personne les deux judicatures, et prit en outre le titre de comte, en épousant la fille d'un des comtes qui avoit été mis à mort par ordre du roi don Ordogne. De ce mariage naquit le célebre comte Ferdinand Gonzale. On a écrit sur ce premier fondateur de la monarchie castillane tant de choses contradictoires, que nous croyons devoir séparer ici la fiction d'avec la vérité.

En commençant par la partie romanesque, nous rappellerons les hauts faits qu'on attribue à Ferdinand Gonzale. On prétend qu'après avoir vaincu plusieurs fois les rois maures, il déclara le guerre au roi de Navarre, don Sanche Abarca,

le provoqua, et le tua dans un combat singulier. Il suffit de comparer l'époque de cette bataille, et celle de la naissance de Ferdinand, pour sentir l'invraisemblance de ce conte. Il n'est pas plus vraisemblable que dans la premiere bataille livrée le jour de Saint-Quirice, il ait vaincu avec cent chevaux et quinze cents fantassins, l'armée la plus nombreuse des Maures, ni qu'il ait gagné la seconde à Piedrahita avec le secours visible de l'apôtre saint Jacques, ni enfin que la troisieme victoire soit due aux efforts des anges qui vinrent combattre pour lui. A ces fables on en ajoute d'autres encore plus romanesques. La reine, veuve de don Sanche Abarca, irritée, dit-on, de la mort de son mari, voulut se venger du comte Ferdinand Gonzale : à cet effet, elle l'attira en Navarre par la promesse de lui donner en mariage sa sœur l'infante Sanche. Le comte ajoutant foi à ces offres, se rendit sans soupçon à Pampelune; mais au lieu des nœuds d'amour qu'il y devoit resserrer, il n'y trouva que des chaînes et la captivité. Cependant l'infante qu'on lui avoit promise en mariage, fut touchée de l'air noble et chevaleresque du comte, prit des moyens de le tirer de sa prison, et s'enfuit avec lui à Burgos où ils se marierent. Dès que le roi de Navarre fut instruit de la fuite des deux amans, il se mit à leur poursuite avec des troupes; mais les ayant atteints, il fut attaqué à son tour et fait prisonnier; par l'intercession de la comtesse il obtint ensuite la liberté; cependant cet acte de générosité de la part de Ferdinand Gonzale ne put désarmer la vengeance de la reine Thérèse. Elle engagea son fils don Sanche, roi de Leon, d'attirer le comte de Castille à sa cour : à peine arrivé à Leon, celui-ci fut saisi et conduit dans un château-fort. Quand la jeune comtesse eut appris cette nouvelle trahison, elle inventa aussi une nouvelle ruse pour sauver son mari; ayant pris un habit de pélerine, elle feignit d'aller en pélerinage à Saint-Jacques de Compostelle; et passant par Leon elle demanda à voir le prisonnier. Dès qu'elle en eut obtenu la permission, elle lui fit

endosser le vêtement qu'elle portoit, et sous cet habit de pélerin le comte s'enfuit en Castille. L'infante restée seule dans la prison écrivit au roi de Leon une lettre que quelques uns des meilleurs historiens n'ont pas dédaigné de copier, et dans laquelle avouant sa ruse, la princesse déclare au roi que sa gloire est assurée, soit qu'on la fasse mourir, soit qu'on lui donne la liberté. Le roi de Leon, touché de cet acte d'amour conjugale lui accorda sa grace, la fit conduire auprès de son mari, et conclut la paix avec la Castille. Pour ajouter du merveilleux à ce roman, les historiens racontent gravement que les ossements de Ferdinand Gonzale s'entrechoquent encore dans le tombeau toutes les fois qu'il doit y avoir une bataille ou une déclaration de guerre. Tous ces contes ainsi que d'autres de la même espece ont été tellement accrédités par les chroniques anciennes, que les auteurs modernes ont été obligés d'en démontrer les anachronismes et les invraisemblances pour les faire tomber.

Ce que l'on peut assurer avec certitude en laissant de côté tout ce qui paroît fabuleux, c'est que le comte Ferdinand Gonzale naquit à Burgos, et épousa l'infante Sancha, fille du roi de Navarre don Garcie le *Trembleur*. On ne peut douter de ses exploits héroïques; il gagna aux environs d'Osma une bataille fameuse sur l'armée d'Abdérahme. Il remporta une grande victoire que les auteurs appellent celle d'Azinas; et il eut dans la suite d'autres succès militaires à Cascaxares, à Talavera, à Salamanque, et à Piedrahita. La renommée que lui valurent ces hauts faits lui servit à consolider l'indépendance des Castillans; l'occasion y contribua également : en effet, lorsque don Sanche surnommé l'Engourdi succéda à don Ordogne III, le comte Fernand Gonzale profita du mécontentement d'un parti dans le royaume, lui fournit du secours, fit déposer don Sanche, et mit sur le trône don Ordogne, surnommé le Mauvais, en lui donnant en même temps pour épouse sa fille, l'infante Urraque. Ce fut ainsi qu'il affermit

la souveraineté de la Castille, dont il jouit jusqu'à sa mort.

Son fils Garcie Fernandes lui succéda dans la souveraineté du comté de Castille; et quoiqu'il eût son propre fils don Sanche à combattre comme rebelle, il ne laissa pas de soutenir la gloire de sa famille, soit en repoussant les fréquentes invasions des Arabes, soit en contribuant à la victoire que les chrétiens remporterent à Calatannazor sur le célebre Almanzor. Il ne cessa de donner des preuves de sa valeur, jusqu'à ce qu'il mourut des suites des blessures reçues à la bataille d'Alcozer, aux environs d'Osma. C'est sous le regne de ce comte que les historiens espagnols placent le roman des sept infants de Lara. Ces sept freres, disent-ils, assistoient aux noces qu'on célébroit à Burgos pour le mariage de leur oncle Ruiz Velasquez et doña Lambra; mais ayant été insultés, d'après les ordres de cette dame, par un esclave qui les aspergeoit avec un tronçon de chou trempé dans le sang, l'un des infants tua l'agresseur auprès de la nouvelle mariée; celle-ci demanda vengeance à son mari, qui, pour lui obéir, chargea le pere des sept infants, Gonzale Gustios, d'une fausse mission auprès du roi de Cordoue, en faisant en même temps prier le calife de retenir son parent comme prisonnier. Ayant réussi à éloigner le pere, Ruiz Velasquez tendit une embûche à ses fils dans les plaines de Moncaye, où ils devoient passer avec leur gouverneur. Surpris par les Maures, ils furent tous tués, et on envoya leurs têtes à Cordoue. Cependant Gonzale Gustios, prisonnier dans cette ville, obtint les faveurs de la sœur du calife, et eut d'elle un fils qui fut appelé Mudarra. Dès que celui-ci fut en âge de manier les armes, il passa en Castille, et pour venger la mort de ses freres, il tua Ruiz Velasquez, et brûla vive doña Lambra, se fit baptiser et armer chevalier, et obtint de la mere des sept infants l'héritage de la seigneurie de Lara. C'est à lui que l'on fait remonter l'origine des Manriques de Lara. Mais toutes ces aventures romanesques ne sont qu'une suite du roman de

Fernand Gonzale et de Sancha, et probablement elles ne contiennent aucun fait véritable.

En 1005, Garcie Fernandes eut pour successeur don Sanche Garcie, qui continua les guerres contre les Arabes, et obtint sur eux des succès tellement marqués, que pendant les factions des Mahométans de Cordoue, l'un des prétendants, nommé Zuléma, crut devoir implorer ses secours, pour conquérir le trône sur ses concurrents. En effet, don Sanche entra en triomphe à Cordoue, et donna la couronne à Zuléma.

Son fils don Garcie lui succéda à l'âge de sept ou huit ans; l'infante de Leon, fille d'Alphonse V, lui fut promise en mariage; mais en se rendant à la cour de cette princesse pour l'épouser, il fut assassiné par les fils du comte de Véla, qui avoient toujours refusé de reconnoître la souveraineté de la Castille. Après cette lâche trahison ils s'enfuirent du royaume de Leon; mais le roi de Navarre les fit saisir à Monzon, et les condamna à être brûlés vifs.

La lignée des comtes de Castille s'étant éteinte par la mort de don Garcie, la souveraineté échut à doña Elvire ou Mayor, femme du roi de Navarre, don Sanche surnommé le Grand, lequel, représentant cette héritiere, prit possession du comté. Ayant déclaré ensuite la guerre au roi de Léon don Bermude III, il enleva à ce prince une grande partie de ses états, et le força dans le traité de paix à donner en mariage sa fille Sancha à l'infant de Navarre don Ferdinand. Ce prince fut mis avec le titre de roi sur le trône de Castille, et régna sur tout le pays conquis par son pere, depuis la Pisuerga jusqu'à la riviere de Céa. Mais ces conquêtes lui furent disputées après la mort du roi de Navarre, par son beau-pere Bermude III. Il les défendit avec une valeur digne de son pere, et livra aux Léonnois, dans la vallée de Tamara ou Tamaran, une bataille sanglante, dans laquelle Bermude laissa la vie. Le vainqueur, sans perdre de temps, se porta sur Leon, et soutenant, les armes à la main, les droits de sa femme doña

Sancha, il se fit couronner dans la capitale comme souverain de ce royaume. Ce fut en 1037 qu'il réunit la souveraineté de Leon à celle de Castille, mais en laissant à chacun des deux pays ses lois particulieres. Quelques historiens ont donné à ce prince le surnom de Grand à cause de ses conquêtes, de l'étendue de sa domination, et de ses victoires sur les Arabes, qu'il avoit soumis et forcés de lui payer tribut. Croyant devoir partager entre ses fils ses nombreux états, il laissa à l'aîné, don Sanche, le royaume de Castille, qui de l'est à l'ouest s'étendoit depuis les frontieres de la Rioja jusqu'à la riviere de Céa, et du nord au midi depuis Alava jusqu'au Douro. Il légua à son fils don Alphonse les royaumes d'Asturie et de Leon; à don Garcie les états de Galice; à sa fille Urraque la ville de Zamore avec le titre de reine; et à doña Elvire la seigneurie de Toro.

L'an 1065, année de sa mort, ses fils entrerent en possession des états qu'il leur avoit légués; ils regnerent paisiblement durant la vie de la reine douairiere; mais dans la suite don Sanche, se plaignant du passe-droit qui lui avoit été fait en qualité de prince aîné, fondit les armes à la main sur les états de son frere don Garcie, et après l'avoir dépouillé de toutes ses possessions, il déclara la guerre à don Alphonse, le vainquit, le fit prisonnier, et le força de lui céder tout le royaume de Leon, et de prendre l'habit de moine dans le monastere de Sahagun.

Ce fut sous le regne des trois derniers de ces princes que parut don Rodrigue de Bivar, héros justement célebre par ses hauts faits, qui lui ont valu les surnoms glorieux de *Champion*, de *Cid* ou seigneur, et de *Conquérant* invincible de Valence. Les bornes de cette Notice ne permettent pas d'entrer dans des détails sur ses exploits, assez connus d'ailleurs par les poésies qu'ils ont inspirées.

Pendant le regne de doña Urraque et de son fils don Alphonse, les couronnes de Castille et de Leon resterent unies;

mais ce prince les sépara, en léguant l'une à son fils aîné don Sanche, et l'autre à son fils don Ferdinand; et ce ne fut plus que long-temps après, sous le regne de Ferdinand, surnommé le Saint, que les deux royaumes ne formerent qu'une seule monarchie qui tendit encore plusieurs fois à se diviser, soit pour les dissentions entre le prince don Sanche et les infants de la Cerda, soit par les factions qui diviserent les grands pendant la minorité de don Ferdinand, fils du roi don Sanche, soit enfin par la guerre civile qui éclata entre les deux freres don Pedre et don Henri. Les rois catholiques don Ferdinand et doña Isabelle ayant réuni, à-la-fois, les couronnes d'Aragon, de Castille et de Leon, consoliderent une monarchie, qui devint une des plus grandes de la terre par la conquête des Indes occidentales, que l'on commença à découvrir en 1492, ainsi que par la réunion des royaumes de Naples et de Navarre.

PLANCHE IX

Plan de Burgos.

Quelques historiens espagnols, voulant remonter à l'origine de Burgos, prétendent que sur l'emplacement de cette ville ou aux environs il y avoit anciennement une autre ville. Marineus Tarraffa et Vener en citent même le nom, qui est, selon eux, *Mos-Burgos.* Cependant ni Ptolémée, ni aucun autre géographe ancien ne parlent d'un lieu de ce nom. Louis Nunnes et Florian de Ocampo l'appellent Augusto-Briga; mais des deux Augusto-Brigas dont l'*Itinéraire* fait mention, l'une étoit située entre Mérida et Tolede, et l'autre entre Numance et Tarragone.

Toutes ces assertions ne reposent donc sur aucun fondement, et l'on peut soutenir que Burgos n'existoit point au temps des Romains, d'abord parcequ'on ne trouve aucune antiquité, aucun monument qui le prouve; et puis l'emplacement de la ville actuelle se trouvoit isolé et éloigné de la route militaire.

On ne peut reculer l'époque de la fondation de Burgos au-delà du temps où le roi don Alphonse Ier commença de peupler une partie de la vallée étroite qui se prolonge depuis la descente des montagnes

d'Occa jusqu'à la ville de Tardasos : ce territoire, connu anciennement sous le nom de Bardulie, prit peu à peu celui de Castille, dénomination qui lui est restée jusqu'à ce jour.

Les colons qui furent appelés par ce prince pour défricher une terre qui, étant arrosée par les rivieres d'Arlanza et Arlanzon, paroissoit très propre à l'agriculture, bâtirent plusieurs hameaux, et ils le partagerent, à ce qu'il paroît, en six petites bourgades, dont on reconnoît encore les traces aux ermitages de l'église de Ste Croix, de St Jean-Baptiste et de Ste Colome.

Tous ces bourgs offrirent aux Arabes un passage libre pour faire des excursions sur le territoire de Leon.

Le pays resta dans cet état jusqu'au regne d'Alphonse III. Ce prince ayant trouvé une hauteur qui dominoit toute la campagne, et pouvoit la mettre à l'abri des incursions ennemies, ordonna au gouverneur Don Diegue Porcellos d'y construire un château-fort, et de réunir en une seule ville les six bourgades : on donna à ce lieu le nom de Burgos, parcequ'il fut construit entre des églises et de petits bourgs. Lorsque dans la suite les princes chrétiens étendirent leurs conquêtes, les habitants quitterent le coteau, et vinrent s'établir dans la plaine. Aussi la rue qui autrefois étoit la plus basse, est maintenant la plus haute de la ville; on l'appelle la rue St Martin ou rue vieille.

C'est dans cette rue que se trouvoient les palais du comte Fernand Gonzale et du Cid; le premier étoit situé à l'endroit où l'on a élevé un arc de triomphe en son honneur [1], et le second entre la paroisse St Martin et la porte de ce nom.

Nous avons dit, dans la Notice historique sur la Castille, que Fernand Gonzale étoit le fondateur de la souveraineté de cette province; Burgos, devenue le siege de la cour de ce prince, obtint successivement plusieurs privileges, entre autres celui de parler la premiere dans les Cortès (prérogative qui lui est pourtant disputée par la ville de Tolede) et celui de porter l'étendard au couronnement d'un nouveau roi.

La ville actuelle est située sur la rive droite de l'Arlanzon; elle est dominée par le château, et peut contenir une population de douze à quinze mille âmes.

A. Cathédrale.

B. Portes de la ville.

---

1. Voyez la description de cet arc, dans le tom. 26 de l'*España Sagrada* de Florès, pag. 172.

C. Monument du Cid.
D. Château ruiné.
E. Promenade publique.
F. Maison commune.
G. Caserne.

Au xve siecle Burgos étoit l'une des villes les plus commerçantes de l'Espagne; aujourd'hui son industrie est réduite à quelques fabriques peu importantes; mais son territoire est bien cultivé et ses habitants paroissent dans l'aisance.

PLANCHE X

Vue de la porte triomphale et de la porte de Burgos.

La porte triomphale que représente cette estampe est située près de l'hôtel du gouvernement, et s'appelle *l'arc de Ste Marie*. Parmi les divers ornements d'architecture de ce monument, on remarque six niches dans lesquelles sont placées différentes statues : celle de l'empereur Charles-Quint est au milieu; à la droite on voit celle du comte Fernand Gonzale, et à la gauche celle du Cid. Au-dessous de cette rangée sont placées les trois autres statues, savoir : celle de don Diegue de Porcellos au milieu, ayant à la droite celle de Nuño Rasura, et à sa gauche celle de Lain Calvo, juges de Castille.

Au-dessus de toutes ces statues on voit une Vierge avec l'enfant Jésus sur les bras, et l'ange Gardien tenant une épée nue à la main.

Tous les écrivains qui ont fait la description de Burgos y ont inséré les inscriptions latines qu'on lit au bas de ces statues; cet arc a été bâti sur les fondements d'un autre plus ancien qui a dû être construit par les Romains. L'architecte qui a élevé celui-ci, et qui doit avoir vécu sous le regne de Charles-Quint ou de Philippe II, a cherché a réunir dans la reconstruction du monument, la solidité à la magnificence. S'il a imité jusqu'à un certain point le style gothique, c'est sans doute pour conserver la symétrie entre cette porte et celle qui lui est opposée du côté de la ville, et qui est entierement gothique.

La cathédrale de Burgos ne se présente nulle part sous un aspect plus pittoresque que du point de vue choisi pour cette estampe : ses clochers élevés, ses sculptures multipliées, ses ornements en filigrane, le travail délicat de la chapelle dite du *connétable*, forment un ensemble de toutes les beautés qui constituent le style gothique. A voir toutes les petites flèches qui s'élevent les unes au-dessus des

autres, on diroit une montagne entiere découpée en une infinité de pointes, avec autant de légereté que de solidité; la tour que l'on aperçoit au-delà de l'arc de Ste Marie est un des deux clochers qui s'élevent au-dessus du portail, et qui sont égaux en hauteur et en magnificence. Chacun d'eux se compose de quatre étages, à partir du portail; ils terminent en pyramides travaillées à jour. A la base de ces pyramides les sculptures en filigrane forment l'inscription latine suivante :

Tota pulchra es... et macula non.

PLANCHE XI

Deuxieme vue de la cathédrale de Burgos.

Dans cette estampe on remarque deux portes de cette cathédrale, savoir, celles du *pardon* et des *apôtres ;* elles sont ornées toutes deux de statues; la premiere est la plus remarquable, elle est située entre les deux grandes tours dont nous venons de parler. L'édifice couvert d'ornements gothiques que l'on remarque sur l'un des côtés, est la chapelle du connétable; elle est de forme octogone, et à chaque angle s'éleve une tourelle au-dessus de la balustrade, décorée de feuilles, de figures et d'autres ornements d'un goût gothique.

La forme de l'église ressemble à celle de toutes les églises bâties dans le même style; elle a environ 300 pieds de long; c'est aussi à-peu-près la hauteur de ses tours; sa largeur est de 212 pieds depuis un portail jusqu'à l'autre. Cette cathédrale, une des plus grandes et des plus somptueuses de l'Espagne, a été construite par le roi don Ferdinand III; Charles-Quint a fait rebâtir le *Cruzero,* qui se trouvoit délabré : cet ouvrage est mêlé de gothique et du style de la Renaissance. L'intérieur de l'église est orné de chapelles d'un bon goût, et d'excellentes peintures parmi lesquelles on remarque celle de la chapelle de la Présentation; c'est un tableau de Michel-Ange Buonarotti, représentant la Vierge assise et son enfant debout sur une pierre couverte d'un drap jaune, auprès d'un berceau.

PLANCHE XII

Vue du palais de l'évêché de Burgos.

Ce palais archi-épiscopal est orné d'un portail d'un travail léger et élégant. Quoique l'architecture de cet édifice n'offre rien de remar-

quable, il intéresse sous d'autres rapports. Ce fut là que se célébrerent les noces de l'infant don Ferdinand, fils d'Alphonse le Sage, et de Blanche, fille de saint Louis.

Ces fêtes nuptiales se firent avec tant de prodigalité qu'elles appauvrirent le trésor royal, et que les grands du royaume irrités de cette dilapidation des deniers publics, manifesterent leur indignation par leurs discours et leurs actions; une partie d'entre eux se souleverent même contre le roi, et passerent dans le royaume de Grenade, pour faire hommage au monarque mahométan.

C'est dans le même palais que l'évêque de Burgos et plusieurs autres seigneurs tramerent une conjuration contre la reine Isabelle, pour la dépouiller de la couronne de Castille, au profit du roi de Portugal.

PLANCHE XIII

Ruines du palais d'Alphonse le Sage.

Le temps détruira les ruines représentées sur cette estampe; mais l'histoire conservera toujours la mémoire du séjour d'un roi législateur et astronome qui a donné son nom aux *Tables Alfonsines*, et dont les lois connues sous le nom de *Partidas* servent encore aujourd'hui de base aux décisions des tribunaux d'Espagne sur tous les points du droit civil.

PLANCHE XIV

Vue de la maison du Cid à Burgos.

Dans une rue appelée anciennement *Rual*, et qui conserve encore le nom de *Vejarrua*, étoit située la maison du Cid : elle tomba en ruines l'an 1600, et il n'en reste plus qu'un pan de mur avec des armoiries, comme on le voit dans l'estampe.

Au-dessous des armes on lit l'inscription suivante : « Ici naquit en l'an mil vingt-six, et demeura Rodrigue Diez de Vivar, appelé le Cid *Campeador ;* il mourut à Valence en 1099, et son corps fut transporté au monastere de St Pierre de Cardeña, auprès de cette ville. C'est en l'honneur de la mémoire éternelle d'un héros de Burgos aussi illustre, qu'on a érigé en l'an 1784 ce monument sur les ruines anciennes de sa demeure. »

PLANCHE XV

Vue du tombeau du Cid à St Pierre de Cardeña.

Sur le pavé de la chapelle de St Sisebute au monastere de Cardeña de l'ordre de Saint-Benoît, à deux lieues de la ville de Burgos, s'éleve le tombeau du Cid et de sa femme Ximene Diaz, comme on le voit dans l'estampe : derriere ce tombeau on lit l'inscription suivante :

Belliger invictus famosus Marte,
Triumphis clauditur hoc tumulo magnus
Didaci Rodericus : obit erâ M CXXXVIII.

Ses armes consistent en un écusson entouré d'une chaîne, et portent deux épées croisées au-dessus desquelles s'éleve une croix; les armes de Ximene représentent une tour forte entourée d'une chaîne.

PLANCHE XVI

Vue de l'arc de Fernand Gonzale, à Burgos.

Sur l'emplacement présumé de l'ancienne maison du célebre Fernand Gonzale, la ville de Burgos a fait élever en son honneur l'arc que représente cette estampe. De chaque côté il est décoré de deux colonnes d'ordre dorique, surmontées d'une corniche; elle sert de base à quatre obélisques entre lesquels on voit les armes royales, et celles de la ville de Burgos, avec l'inscription suivante :

FERNANDO GONZALVI CASTELLÆ *assertori,*
Suæ ætatis ac præstantissimo duci, magnorum
Regum genitori, suo civi intus,
Domus area sumptu publico ad
Illius nominis et urbis gloriæ memoriam sempiternam.

PLANCHE XVII

Vue de la rue Royale à Ségovie.

A une lieue du versant des monts Carpetans, nommés aujourd'hui de Fuen-Fria et de Guadarrama, est située la ville de Ségovie sur un rocher spacieux entre deux vallées profondes; cette ville est une des plus anciennes d'Espagne, puisque suivant Pline elle faisoit partie du pays des Arevaces, et appartenoit à la jurisdiction de Clunia.

En montant par la rue Royale comme pour aller à la place majeure, on voit deux fragments de pierre représentés sur cette planche; celui qui est à main gauche est très endommagé, sa largeur est de 8 pieds, sa grosseur de 2 pieds et 6 pouces, et sa hauteur de 3 pieds, à partir du niveau du sol. L'autre morceau qui est à main droite ressemble en effet à un sanglier entouré avec des courroies, sa largeur est de 6 pieds 6 pouces, et sa grosseur d'un pied 6 pouces.

Quoique ces fragments aient la figure de sangliers, il est plus vraisemblable qu'ils représentent des cochons, qui étoient si fréquemment employés dans les sacrifices chez les anciens, et dont les auteurs [1] parlent sans cesse. Les habitants de Ségovie, de temps immémorial, les connoissent sous le nom de *marrano* et *marrana* de pierre; il faut cependant convenir que le bloc de pierre assez semblable à ceux-ci qu'on voit dans l'escalier du couvent des religieuses de Saint-Dominique, à Ségovie, a tout le caractere d'une tête de sanglier. Ces animaux étoient consacrés particulierement aux sacrifices de Cérès, de Jupiter Stator, et d'autres dieux, et servoient également aux sacrifices usités dans les traités de paix ou autres conventions; ces monuments ont donc pu être conservés comme des pierres votives des transactions qu'ils rappeloient, et dont ils devoient consacrer la mémoire et la durée.

PLANCHE XVIII

Premiere vue de l'Alcasar à Ségovie.

Cette vue est prise de la partie du nord dans laquelle on distingue l'Alcasar vu de côté, et dans le bas un bosquet qui descend jusqu'à la vallée au milieu de laquelle coule la riviere l'Eresma, appelée anciennement *Areva*, dont les Arevates tiroient leur nom.

PLANCHE XIX

Deuxieme vue de l'Alcasar de Ségovie.

Cette vue présente un des autres côtés de l'Alcasar, et une partie des maisons de la ville, bâtie, comme il est aisé d'en juger, sur un terrain inégal et varié; une muraille assez ancienne forme le contour de la ville que l'on estime être d'environ 4000 pas sans compter les faubourgs, qui renferment plusieurs manufactures. Au pied du rocher

1. Tels que Virgile, Horace, Cicéron et Macrobe.

sur lequel est située la ville coule le ruisseau appelé *Clamores* qui va se jeter dans l'Eresma par le point occidental de la ville d'où l'on voit l'Alcasar.

Les deux vallées qui entourent la ville et qui pourroient être bien cultivées, sont réduites à quelques chaumieres et maisons de jardiniers, et le reste de leur campagne, sans arbre, sans végétation, est consacré à la culture du blé et de l'orge; les avenues d'arbres qui aboutissent au monastere du Parros indiquent suffisamment combien la terre pourroit être aisément fertilisée; malheureusement jusqu'au lieu où commencent les plantations qui garnissent le chemin on ne trouve qu'un terrain aride et nu sans aucun mouvement.

PLANCHE XX

Vue de l'entrée de l'Alcasar de Ségovie.

Ce bâtiment a été construit dans différents siecles, et conserve les traces des différents âges. La partie de meilleur goût est l'escalier principal qui rappelle le style d'architecture de l'Escurial. Les appartements de cet antique palais sont spacieux et magnifiques, les plafonds de plusieurs sont dorés et couverts d'ornements en bois; dans le salon principal on remarque une collection de statues en bois représentant les rois d'Oviédo, de Leon, et de Castille, jusqu'à la reine Jeanne la Folle, mere de Charles V, et une selle qui servit, dit-on, au fameux *Babieca*, cheval du Cid, dont on voit également la statue dans cette salle.

Aujourd'hui cet édifice sert de college aux cadets de l'artillerie, fondé par Charles III, en 1765, et qui a quelque ressemblance à notre école Polytechnique.

Des fenêtres de cet édifice on découvre une campagne étendue entrecoupée de quelques grands rochers et de ruisseaux d'eau vive.

PLANCHE XXI

Vue de la cathédrale de Ségovie.

La cathédrale de Ségovie est un beau monument d'architecture dans le style de Jean de Herrera. Sa façade principale est située au couchant et consiste en deux ordres d'architecture; le premier consiste en deux colonnes de chaque côté avec des niches dans les entrecolonnements; le second n'a qu'une colonne de chaque côté, et au

milieu la statue de saint Frutos. L'autre entrée est située au couchant inclinée vers le midi; tout l'extérieur de la cathédrale est ornée de pyramides gothiques et d'une coupole qui correspond au milieu du passage entre le maître-autel et le chœur. Malgré son aspect gothique, cette cathédrale, bâtie en 1595, appartient plutôt au temps de la Renaissance.

PLANCHE XXII

Premiere vue de l'aqueduc de Ségovie.

Cette vue est prise de la campagne, et montre la direction totale de l'aqueduc qui présente un double rang d'arcs l'une sur l'autre et traverse ainsi la vallée; sa hauteur est de 102 pieds.

PLANCHE XXIII

Deuxieme vue de l'aqueduc de Ségovie.

Cette vue est prise de la place même de Ségovie ainsi que l'estampe l'indique; on voit quelques maisons accolées au pilier et qu'il seroit avantageux de faire disparoître.

L'eau transportée par l'aqueduc s'introduit dans une grande fontaine, et de là se repartit dans tous les édifices de la ville.

PLANCHE XXIV ET XXV

Plan et vue perspective de l'aqueduc romain à Ségovie.

Les monuments qui nous restent des anciens ne sont plus que des témoins de leur grandeur passée, que des souvenirs glorieux de générations disparues du sol qui les vit naître; il est bien rare qu'ils soient d'aucune utilité à leurs successeurs; les habitudes ont changé pendant que les ouvrages se sont détruits, d'autres mœurs ont demandé d'autres édifices; mais lorsque par une circonstance particuliere quelques unes de ces grandes constructions échappées à la main du temps, et, ce qui est plus difficile, à la barbarie des hommes, conservent encore l'usage pour lequel elles furent créées, elles acquierent alors l'admiration des hommes éclairés, des artistes et des historiens. Tel est l'aqueduc de Ségovie qui depuis deux mille ans n'a pas cessé un moment de remplir les fonctions auquel il étoit destiné. Les campagnes qu'il parcourt, la ville dont il domine les murailles ont vingt

fois changé de maître, ont été la proie des flammes et du pillage, et ce superbe édifice n'a jamais cessé d'y porter le tribut de ses eaux salutaires, semblable à la nature bienfaisante qui prodigue tous les ans, aux hommes, ses dons, sans s'inquiéter s'ils sont capables ou dignes d'en jouir.

Cet aqueduc commence à trois lieues de Ségovie, près des montagnes de Fonfria, à la source du Rio-Frio; il conduit ses eaux par un circuit à travers les montagnes nommées los Hoyos, près de la Venta de Santillana, jusqu'à la maison qu'on voit sur le chemin de Saint-Ildephonse. C'est là que commence cette suite d'arcs admirables qui portent les eaux à la hauteur de la ville de Ségovie jusqu'à la petite place de l'église Saint-Sébastien où il communique à des conduits souterrains.

Cet aqueduc a cent neuf arches, dont trente sont modernes, mais construites absolument dans le style des premiers. Cette réparation fut faite sous le regne d'Isabelle, par les moines du monastere del Paral de Ségovie; sa plus grande hauteur est de 102 pieds dans la place de l'*Azoguejo* dont le sol est de niveau avec une vallée profonde. Il a dans toute cette partie deux arcs l'un sur l'autre; mais par-tout où cette élévation n'étoit pas nécessaire il n'a qu'un ordre d'arcades; les piliers supérieurs sont à-peu-près égaux entre eux, c'est-à-dire, ayant 6 pieds d'épaisseur sur 4 et demi de largeur; ceux du bas ont les uns 11 pieds et demi de largeur, d'autres 12, enfin quelques uns seulement 7 et demi; ils diminuent tous jusqu'à la hauteur de 17 pieds où ils se joignent aux autres. Les distances sont pareillement inégales entre les piliers, quelques uns ont entre eux 14, d'autre 15 pieds de distance; les arcs supérieurs sont égaux et ont tous 17 pieds. Ce qui me feroit croire que l'aqueduc a été commencé dans un temps où l'on bâtissoit avec moins d'exactitude que dans l'état où il a été fini: la hauteur des arcs inférieurs a rapport au mouvement du terrain, les plus élevés ont 39 pieds de haut, les plus bas 5 pieds, la longueur totale est de 2530 qu'on divise en quatre parties depuis le couvent de Saint-Gabriel jusqu'au premier angle que forme l'aqueduc 216 pieds; le second jusqu'à l'angle en face du couvent des religieuses de la Conception 462; le troisième jusqu'au grand angle près du couvent de Saint-François 925; et enfin jusques à la muraille de la ville 937.

La pierre est d'une sorte de granit gris, connue sous le nom de Piedra Berroquegna, la même qui a servi à la construction de l'Escurial. On ignore où étoit la carriere; il n'y a dans tout l'ouvrage ni mortier, ni ciment, les pierres sont posées les unes sur les autres avec beaucoup d'aplomb et de soin; il n'est pas vraisemblable qu'il y ait dans l'in-

térieur des crampons de fer ainsi que dans plusieurs monuments de ce genre. Des excavations faites jusqu'au niveau des fondations pour construire des boutiques et des caves, ont fait connoître avec quel soin ce monument a été construit; la partie en terre et qui fait environ la sixieme partie de la hauteur, est construite avec le même soin et de mêmes matériaux que tout l'ouvrage, quoiqu'il eut été possible d'y employer des matériaux plus communs; on doit rappeler la perte de plusieurs statues qui décoroient ce monument et dont on reconnoît la place; il y avoit sans doute aussi quelques inscriptions qui fixoient le temps de la construction que j'attribue au regne de Trajan ou d'Adrien.

Quant aux trente-cinq arcs ajoutés, on trouve un récit de ces travaux dans l'histoire de l'ordre de Saint-Jérôme par le pere Sigüenza; on voit que l'aqueduc étoit dans un état complet de dégradation, que l'eau filtroit de tous côtés sur tous les piliers et le long même des maisons de la ville, lorsque la municipalité chargea le pere Pedro de Meza de procéder à ces réparations qu'il fit exécuter avec autant de zele que d'habileté, et rappela le temps où les religieux faisoient élever et composoient eux-mêmes les plus beaux édifices.

Ce beau monument a été décrit plusieurs fois par le pere Monfaucon, Colmenar et Flores, et sur-tout par M. Bosarte, dans un écrit fort intéressant que nous nous sommes empressés de consulter.

PLANCHE XXVI

Porte arabe à Ségovie.

En face d'une des principales fontaines qui viennent de l'aqueduc on voit la porte arabe représentée sur cette planche, seul reste qui se trouve à Ségovie du temps des Maures, la ville alors étoit fortifiée, jusqu'au moment où elle fut assiégée en 1072 par le roi maure de Tolede, Alhimaimon, qui, s'en étant emparé, ne laissa subsister que l'aqueduc, une partie de l'Alcasar, et cette porte sur laquelle il y avoit une inscription arabe. C'est en 1088 que la ville commença à se repeupler par les soins du comte don Raimon, premier mari de doña Urraque, fils de Guillaume, duc de Bourgogne.

PLANCHE XXVII

Porte de Talavera de la Reyna.

La ville de Talavera conserve plusieurs restes d'antiquités romaines et arabes, elle fut de tout temps une position importante au

temps des guerres des Maures contre les rois de Leon; elle fut un poste militaire si important, qu'en l'année 914, Abderraman III employa beaucoup de temps et d'argent à la fortifier et à l'entourer de murailles, en se servant pour cela des pierres détachées des édifices romains. Les dégradations que l'on voit sur l'estampe doivent s'attribuer aux événements des guerres et à l'incurie des habitants de la ville, qui ont enlevé les pierres des monuments pour construire des maisons et en orner les cours. La porte que l'on voit ici est le seul monument qui conserve encore le caractere de la construction.

PLANCHE XXVIII

Plan de Valladolid.

Peu de villes en Espagne sont mieux situées et mieux bâties que Valladolid, célebre dans les annales espagnoles par la multitude d'événements qui se sont passés dans ses murs. Entourée de campagnes agréables et fertiles, arrosée par les rivieres de Pisuerga, d'Esgueva et sur-tout du Douro, elle est le centre du commerce intérieur de la Castille, du royaume de Leon et du Portugal. Il ne paroît pas qu'elle ait été construite du temps des Romains. Cependant quelques historiens présument qu'elle a remplacé l'ancienne Pincia, dont parle Ptolémée.

A trois quarts de lieue de Valladolid, la riviere d'Esgueva se partage en deux bras, dont l'un traverse la ville; elle porte un grand nombre de ponts de pierres, sur l'un desquels sont construites les boucheries. Au printemps il s'éleve sur cette riviere trouble et fangeuse des vapeurs fétides, qui produisent des fievres.

Sur les deux bords des rivieres de Pisuerga et Esgueva se prolongent des chaînes de collines peu élevées, de terre molle et argileuse; quoique propres à toutes sortes de plantations, ces collines sont semées de verdure; autrefois le plateau en étoit couronné de pins de chênes et d'autres arbres de haute futaie; mais aujourd'hui il n'y croît qu'un peu de mauvais blé.

Une des raisons qui déterminerent Philippe III de transférer sa cour de Valladolid à la capitale, ce fut la rareté de bois, causée par le dépouillement des montagnes.

Le terrain des environs de Valladolid passe pour peu fertile à cause de sa qualité sablonneuse : on y voit pourtant prospérer les arbres; et les essais que l'on y a faits de la culture des oliviers y a bien réussi : les jardins des Dominicains et des Carmélites fournissent la

preuve que cette vallée, en apparence stérile, peut se convertir à force de culture en un verger, rempli de mûriers, d'oliviers, et de toutes sortes d'arbres fruitiers. Encouragée par ce succès, la société d'économie a fait faire des plantations d'utilité et d'agrément; sur une esplanade au bord de la Pisuerga on a planté une promenade charmante de quatre allées, et une autre sur un chemin entre la porte de Ste Claire et le couvent des Carmélites Déchaus.

PLANCHE XXIX

Auto-da-fé à Valladolid.

L'intérieur de Valladolid n'annonce pas cette richesse et cette magnificence que l'on s'attend à voir dans l'ancienne résidence des maîtres de deux mondes; car Valladolid a été autrefois comme on sait le séjour de la cour d'Espagne. Ses rues sombres et malpropres, ses palais en partie délabrés, et la pauvreté qui y regne parmi un grand nombre d'habitants, ne justifient guere le titre orgueilleux de seconde cité de l'Espagne, que prend cette ville.

Parmi ses édifices il y en a bien peu qui méritent une description particuliere; la cathédrale, qui seroit la plus belle de l'Espagne sous le rapport de la magnificence et de l'architecture, n'a été construite qu'à moitié; la porte *del Carmen* qui, à l'imitation de quelques édifices italiens, est ornée d'une statue et d'une balustrade, est de très mauvais goût; il faut rendre plus de justice à l'arc de St Jacques qui conduit à l'esplanade appelée *el Espolon viejo* d'où l'on découvre, sur l'autre bord de la Pisuerga, les ruines de la *Huerta*, des jardins et du palais des rois.

Ce que les habitants de Valladolid vantent le plus, c'est la grande place appelée du *centre*, que représente cette estampe, et sur le modele de laquelle a été construite, dit-on, la grande place de Madrid. Cette place est effectivement grande et assez réguliere : elle est entourée de trois rangs de balcons, et au rez-de-chaussée des arcades assez vastes, ornées de colonnes forment un pourtour, comme on le voit dans la gravure. Sur cette même place qui peut contenir trente mille âmes, on a représenté la cérémonie de l'auto-da-fé solemnel, célébré à Valladolid en présence du roi don Philippe II.

La simple relation de cette cérémonie servira d'explication de l'estampe.

Le 7 octobre de l'an 1559 on fit une procession qui fut ouverte par la communauté des moines de St Dominique, précédés d'un éten-

dard ou d'une banniere blanche : ils étoient suivis des commissaires, protonotaires et familiers de l'inquisition. On portoit derriere ceux-ci une banniere de dix-huit pieds de haut, et faite en damas de couleur; d'un côté étoit brodée l'image de saint Dominique avec tous ses attributs; on voyoit à côté du saint la croix de Lorraine, sur laquelle se croisoient une épée et une branche d'olivier, et sur le bord on lisoit le verset *exsurge, Domine, etc.* : l'autre côté de la banniere représentant en broderie l'image de saint Pierre martyr; et sur le côté les armes de Castille; derriere cette banniere marchoient les titulaires et employés supérieurs du saint office; l'un d'eux portoit la croix de l'inquisition, couverte d'un voile noir; la troupe fermoit la marche.

Cette procession se rendit à la grande place qu'on voit dans l'estampe; on plaça la croix de l'inquisition sur l'autel dressé au milieu; on alluma des cierges verts autour de cette croix; et quelques religieux Dominicains et familiers avec un détachement de troupes resterent pour garder l'autel. A minuit l'on commença à y dire des messes pour la conversion des âmes de ceux qu'on alloit supplicier; ces messes se succéderent sans interruption jusqu'au lever du soleil.

Le lendemain, 8 octobre, plus de vingt mille personnes se réunirent dans la grande place; la plupart des grands d'Espagne, les autorités ecclésiastiques, civiles et militaires, et le corps diplomatique occuperent les tribunes que l'on remarque sur la droite. Entre sept et huit heures du matin sortit de l'hôtel de l'inquisition la croix de la paroisse couverte d'un crêpe noir, et accompagnée de tous les chapelains en surplis; après eux marchoient entre les familiers et la troupe, les coupables dans l'ordre suivant : d'abord les *repentis* et *pénitents*, ayant la tête découverte et un cierge allumé à la main; on remarquoit parmi ceux-ci une religieuse appelée Francisque de Zuñiga, et Antoine Sanchez, qui devoit subir le lendemain la peine du fouet : venoient ensuite les *réconciliés*, revêtus du *san benito*, qui est un sac jaune avec la croix de Saint-André en couleur; ils étoient coiffés de la *coroza*, ou mitre de carton, sur laquelle étoient peintes de petites croix en couleur; on observoit parmi ceux-ci Isabelle et Catherine de Castille, condamnées à la confiscation des biens, à la prison perpétuelle, et à la peine du *san benito*. On vit porter ensuite une espece de châsse avec des ossements, et deux figures sur de longs pieux, revêtues du *san benito* et de la *coroza*, avec cette différence des autres, que sur les mitres de ces figures on avoit peint des flammes par devant et par derriere, et entre celles-ci des diables, des serpents et des couleuvres. A leur suite marchoient treize *relaps* qui devoient être brûlés, et qui portoient le *san benito* et la *coroza* comme les deux figures;

trois d'entre eux seulement, étant prêtres, portoient la soutane. Après tous ceux-ci marchoit don Carlos de Seso, noble Véronais à qui on avoit mis un baillon pour l'empêcher de parler.

C'est ainsi que les accusés furent conduits à la grande place, où ils furent postés sur les marches de l'autel; en sorte que les *relaps* se tinrent sur la premiere marche, les *réconciliés* sur les marches suivantes, et les *pénitents* au haut des marches auprès de l'autel.

Le crime de la plupart de ces malheureux étoit d'avoir embrassé le luthéranisme, et d'avoir propagé cette doctrine.

Lorsque les coupables furent placés comme il vient d'être dit, et comme on le voit dans l'estampe, le tribunal de l'inquisition vint occuper ses sieges, dont l'un un peu plus élevé étoit réservé au grand inquisiteur, et dès que le roi Philippe II fut arrivé avec toute sa cour, *l'auto-da-fé* commença par un sermon que prêcha l'évêque de Cuenca sur la pureté de la religion catholique. Le grand inquisiteur, archevêque de Séville, ayant prêché aussi un sermon, fit prêter ensuite au roi le serment de soutenir et de défendre l'inquisition, et de révéler tout ce qui se diroit ou se feroit à sa connoissance contre la foi, par des individus quelconques de quelque état ou condition qu'ils puissent être. Le roi signa ce serment de sa main, et un protonotaire de l'inquisition le lut à haute voix.

Les évêques de Palencia et de Zamora procéderent ensuite à la dégradation des trois prêtres *relaps*, qui étoient Pierre Cazalle, curé de la paroisse de Pedrosa; Dominique Sanchez, prêtre de Villa-Mediana; et Dominique de Roxas, religieux Dominicain. Après leur avoir fait subir les formalités canoniques, on les revêtit du *san benito* et de la *coroza*, et on les fit passer un à un à l'estrade que l'on voit au milieu de l'estampe, pour lire à chacun d'eux sa sentence, en présence du tribunal; on en fit autant pour les dix autres coupables relaps; ils furent ensuite tous livrés à la justice ordinaire ou séculiere, qui les conduisit à un endroit hors de la ville où devoit se faire l'exécution.

Dans ce lieu on voyoit dressé un grand bûcher, auprès duquel on avoit élevé sur un piédestal de 3 à 4 pieds de haut une croix blanche qu'avoit apportée en procession la congrégation de Saint-Pierre martyr. Les treize *relaps*, accompagnés du bourreau et d'un confesseur, furent conduits au bûcher, et là on les exhortoit à se repentir afin d'obtenir d'être étranglés au lieu d'être livrés vivants au feu. Onze d'entre eux consentirent en effet à se confesser, et ils périrent avant d'être brûlés; mais Jean Sanchez, et don Carlos de Seso furent brûlés vifs pour avoir voulu mourir dans l'impénitence.

Retournons à la grande place où l'on continua l'auto-da-fé, en faisant passer les condamnés, un à un, à l'estrade pour entendre la sentence de leur condamnation; les *réconciliés* d'abord, puis les *pénitents*, et enfin les *repentis ;* on fit faire à tous, selon la qualité de leurs délits, les abjurations *in formâ de vehementi et de levi ;* puis on leur donna l'absolution générale; on reprit la croix de l'inquisition, pour la porter, également en procession, le soir, à l'endroit où on l'avoit prise.

PLANCHE XXX

Place des Dominicains à Valladolid.

Valladolid ainsi que Salamanque, Leon, Burgos et Tolede, renferment beaucoup de monuments qu'on pourroit classer chronologiquement depuis les premiers temps de la monarchie espagnole jusqu'à nos jours; on n'y trouve point de monuments romains. Les plus anciens édifices, et par conséquent du style gothique, sont les paroisses de *Nuestra Señora de la Antigua*, *Santiago*, la *Magdalena* et *San Salvador*, les couvents de Saint-François et de Saint-Paul, enfin le college de Saint-Grégoire. Ces édifices ont chacun des beautés particulieres; mais aucun ne peut approcher du couvent de Saint-Paul des Dominicains, situé sur la place de l'intendance. La façade de cette église n'est autre chose qu'une porte gothique ornée de beaucoup de sculptures, et ayant de chaque côté une aiguille très élevée, et deux tours octogones qui lui servent d'encadrement. Les bas-reliefs qui surmontent la porte représentent le fondateur de l'église à genoux devant la Sainte-Trinité, et Saint-Jean-Baptiste. Au-dessus de la fenêtre se voient plusieurs bas-reliefs de sujets de l'Écriture Sainte. Le tout est surmonté d'un fronton triangulaire au milieu duquel on distingue un écu d'armes soutenu par des lions, et au-dessus une croix de fer. Les différents compartiments sont de plus ornés de statues gothiques, et l'ensemble a quelque chose de piquant et de délicat, quoique majestueux en même temps. L'intérieur du couvent est spacieux et commode : le cloître est très vaste et orné de peintures assez bonnes.

PLANCHE XXXI

Cloître du couvent des Dominicains.

Ce cloître n'appartient pas au couvent de Saint-Paul dont nous venons de donner la façade, mais bien au college qui s'y trouve

adjoint, et qui est également la propriété des Dominicains. Ce college fondé par don Alonso de Burgos, évêque de Palencia, vers la fin du xv[e] siecle, est remarquable par différents détails curieux d'architecture : sa façade représente un bois dont les branches, en se courbant, forment la voûte de la porte d'entrée, aux deux côtés de laquelle paroissent deux sauvages couverts d'une peau semblable à celle des brebis. Chacune de ces figures a pour ceinture des feuilles de ces mêmes arbres, et tient un écusson. L'imposte de la porte est formé d'une seule pierre de granit de 14 pieds de large, 3 de haut, et près de 2 d'épaisseur, couverte d'ornements. Au-dessus de cette porte, entourée d'arbres, on voit un second compartiment d'où sort un grenadier dont les branches et les feuilles s'étendent des deux côtés, et font allusion, à ce qu'on prétend, à la conquête de Grenade qui eut lieu, dans ce temps, par les rois catholiques, Ferdinand et Isabelle, protecteurs du fondateur de l'église. Le cloître du college représenté sur cette planche ne le cede en rien à la richesse de la façade, et est d'un goût plus pur. On admire surtout la bordure du toit composée d'une suite de palmettes et acrotères, séparées par des couronnes, et faisant un charmant effet. On ne sauroit trop recommander cet usage à-peu-près perdu aujourd'hui, de dissimuler la pente du toit par un ornement quelconque qui l'éloigne de la vue, et se raccorde avec le reste des constructions, ainsi qu'on peut le voir dans la façade du Louvre, construite par François I[er].

Ce cloître et cette façade ne sont pas les seuls objets d'art importants dans ce college; il en est un plus parfait que tout ce que renferme peut-être Valladolid : je veux parler du tombeau du fondateur de cet édifice qui se trouve placé au milieu du chœur. Ce monument de marbre blanc est aussi remarquable par la beauté de la matiere que par la pureté du dessin, la vérité de l'expression, et le fini de l'exécution. Le prélat y est représenté couché avec les ornements pontificaux, les mains couvertes de gants, et tenant un livre. La base du tombeau est ornée de plusieurs bas-reliefs d'un travail excellent, séparés par des enfants tenant des guirlandes de fleurs. La figure du prélat est d'une grande ressemblance, et d'un caractere plein de vérité et de naturel. On ne connoît pas l'auteur de ce précieux monument : mais on sait qu'il fut fait antérieurement à l'année 1571, par un écrit d'un autre sculpteur, Esteban Jordan, qui, dans un marché conclu pour faire un maître-autel à l'église de la Madeleine, cite en comparaison le tombeau de l'évêque dans la chapelle de Saint-Grégoire. L'opinion générale, à Valladolid, est que ce bel ouvrage est dû au ciseau d'Alonze Berruguete, le Michel-Ange de l'Espagne, né près de

Valladolid, où il a laissé plusieurs grandes compositions; mais il faudroit pour qu'il en fût ainsi, que Berruguete eût beaucoup changé son style, ainsi que l'observe fort bien M. Bosarte dans son voyage que nous aurons souvent l'occasion de citer. Le tombeau dans la chapelle de Saint-Grégoire est simple et noble, et supérieur à tout ce qu'on connoît de Berruguete qui, en général, chargeoit de trop d'ornements ses compositions. Il est conservé avec beaucoup de soin et recouvert d'un drap pour le garantir de la poussiere.

PLANCHE XXXII ET XXXIII

Premiere et deuxieme vues du château de Coca.

Non loin de Ségovie et sur la route de la Galice, se découvre le château que représentent ces deux planches; il est encore debout avec son donjon, ses tourelles, ses mâchecoulis, comme au temps de la chevalerie dont il rappelle les singulieres coutumes. Le beau climat de l'Espagne a conservé ce monument, et les mœurs paisibles des habitants des environs lui ont servi de sauvegarde. La terre de Campos, les royaumes de Castille, de Leon, d'Oviédo, sont couverts de semblables habitations isolées, tels que les châteaux de Cuellar, de Peñafiel, d'Aguilar, de Benavente, etc., qui sont encore tels que les ont laissés leurs antiques possesseurs, ces guerriers indépendants et fiers, qui obéissoient à leurs rois *lorsqu'ils conservoient leurs privileges, sinon, non.* Leurs mystérieuses demeures ne font plus trembler les campagnes, mais elles servent encore d'asile au pélerin, de guide au voyageur, et de souvenir intéressant aux poëtes et aux historiens.

PLANCHE XXXIV

Vue générale du château royal de Saint-Ildephonse, autrement appelé la Grange.

En venant de Ségovie on aperçoit, depuis le pont de Valsain, une montagne assez élevée appelée *Peñalara*, au pied de laquelle est situé le château royal de Saint-Ildephonse, éloigné de 14 lieues de Madrid.

Après l'incendie du palais-royal construit à Valsain, éloigné d'une demi-lieue de l'endroit où est maintenant Saint-Ildephonse, les moines de Saint-Jérôme offrirent au roi Charles II une métairie ou grange qu'ils possédoient aux environs de ce palais, en vertu d'une donation

du roi Ferdinand le Catholique, qui leur en avoit fait présent après la conquête de Grenade.

Philippe V voulant avoir la possession entiere de cette grange, l'acheta des moines, en leur fournissant de son trésor les moyens d'en construire une autre auprès de Rio-Frio, et en leur accordant en outre une partie de sel pour les besoins de leur communauté.

Quand Philippe V fut maître de cette maison, il lui vint dans l'idée, à ce qu'il paroît, de changer l'aridité de la montagne dans la fraîcheur d'un jardin, de transformer les ruisseaux en fleuves, les lacs en mer, de faire sortir des fontaines des rochers, et de couvrir de jardins des plateaux nus et pelés, enfin d'imiter dans ce site toutes les beautés qui, dans sa jeunesse, l'avoient charmé à Versailles. A cet effet, il chargea son architecte en chef, Théodore Ardemans, de réparer et de distribuer l'ancienne maison comme il le jugeroit à propos pour qu'elle pût servir d'habitation à la famille royale et à une petite partie de ses domestiques; mais il lui défendit d'en rien ôter. Lorsque l'architecte eut fait approuver son plan par le roi, il mit la main à l'œuvre l'an 1719; en même temps l'ingénieur Marchan commença à faire des montagnes, et à planter des jardins, dont la culture fut confiée à Étienne Boutelon, et pour faire marcher tout de front, on chargea les professeurs Firmin et Thierry, de faire couler des statues et d'autres ornements de métal pour les fontaines et cascades; mais comme il eût été trop long de les couler en bronze, on se servit du plomb, auquel on donna ensuite un vernis, couleur de cuivre.

Tous ces ouvrages s'exécuterent avec tant de vitesse, qu'en 1723 la métairie eut déja l'aspect d'un petit palais; au rez-de-chaussée on avoit pratiqué douze salles pour la galerie ou le musée; six étoient destinées à la demeure du roi, et quatre, à celle de la reine; il y avoit en outre des appartements pour la princesse, des salles à manger, des chambres de domestiques, etc.; la chapelle fut consacrée par le cardinal de Borgia, patriarche des Indes.

Le travail des jardins et fontaines n'avança pas aussi rapidement que le roi l'avoit desiré d'abord. Cependant la cascade en face du palais fut mise en mouvement ainsi que les fontaines sur la gauche de la façade; la riviere qui d'abord avoit été un ruisseau naturel, couloit à découvert depuis la fontaine dite *d'Andromede;* elle disparoissoit ensuite jusqu'au grand étang appelé la *mer ;* du côté du palais la fontaine des *herbes*, et plus loin celle des *vents*, située entre les bosquets au midi de la cascade.

Le charme que présentoit à Philippe ce site paisible, augmenta

son envie de se décharger du poids de la couronne pour jouir du repos et de la tranquillité. Il exécuta cette résolution l'année suivante 1724, abdiqua le trône en faveur de son fils Louis Ier, et se retira à Saint-Ildephonse pour y vivre en simple particulier.

Depuis cette époque Philippe ne s'occupa plus que du soin d'embellir cette propriété; il fit acheter, à Rome, la galerie de la reine Christine de Suede, dont les statues, vases et colonnes furent transportés en Espagne pour orner le rez-de-chaussée de Saint-Ildephonse; le roi fonda et dota aussi dans cette demeure royale une collégiale avec un abbé et des chanoines, et augmenta les bâtiments, en faisant construire, sous la direction de Procacini, plusieurs maisons pour les employés et les musiciens.

Quoique la mort de son fils Louis Ier forçât Philippe V à remonter sur le trône, il ne perdit point de vue pour cela les améliorations de cette maison de plaisance qu'il avoit en quelque sorte créée.

Après la mort du roi, en 1746, la reine douairiere fit déposer les restes de son mari sous le maître-autel de la collégiale de Saint-Ildephonse, en attendant la construction du Panthéon, qui devoit un jour servir à sa propre sépulture.

Cette princesse continua, pendant son veuvage, d'embellir ce lieu de plaisance; elle donna des soins particuliers à la prospérité de la fabrique de glaces qu'elle avoit fondée, et dont les produits servirent à décorer les appartements du château.

A la mort de la reine Isabelle, en 1766, son fils Charles III fit ensevelir son corps, auprès de son mari Philippe V, dans le Panthéon qui étoit alors achevé.

Charles III, qui succéda sur le trône à Ferdinand VI, mit la derniere main à l'embellissement de cette maison. Il y passoit ordinairement les étés depuis le mois de juillet jusqu'à la fin d'octobre, pour se rendre ensuite avec toute sa cour à l'Escurial; son fils Charles IV avoit conservé la même habitude.

PLANCHE XXXV

Vue de l'Escurial, prise du chemin de Madrid.

Sur le revers d'une des montagnes de Ségovie, auprès d'un petit village appelé *el Escorial*, est situé le monastere de *san Lorenzo el Real*, à 7 lieues de Madrid et à 15 de Tolede.

Cette vue est prise du chemin de Madrid, et présente le monastere adossé contre la montagne appelée de Mallogons; elle fait con-

noître la position du monastere et les montagnes arides qui l'entourent de tous côtés.

PLANCHE XXXVI

Vue de l'Escurial, prise du même chemin de Madrid.

Cette vue est prise un peu avant d'arriver à l'Escurial au bas de la côte par laquelle on monte au monastere; c'est le dernier point de vue où la végétation paroît encore, et donne quelques idées du pays qui l'entoure.

Cet édifice magnifique doit son existence au roi don Philippe II qui, soit pour exécuter l'ordre de son pere de lui ériger un tombeau, soit pour montrer sa dévotion envers saint Laurent, ayant gagné la bataille de Saint-Quentin, le jour de la fête de ce saint, se proposa d'élever un temple somptueux qui pût servir en même temps de Panthéon pour les personnes de la famille royale.

Dans cette vue il chargea son principal architecte, Jean-Baptiste de Tolede, d'en dresser le plan; l'artiste le lui ayant présenté, Sa Majesté l'examina sur les lieux mêmes et l'approuva; le 23 avril 1563, on posa la premiere pierre au milieu de la façade méridionale, presque au-dessous de la place qu'occupe le prieur au réfectoire.

Le principal directeur des constructions étant venu à mourir, en 1567, l'architecte Jean de Herrera fut chargé de le continuer; celui-ci ayant corrigé ce qui lui paroissoit mal conçu, et ajouté divers détails, acheva tout l'ouvrage l'an 1584.

En 1671 le feu ayant pris à une cheminée du monastere, l'incendie dura quinze jours et consuma une grande partie de l'édifice; mais le roi Charles II fit réparer le dommage, et restaurer entierement ce monument.

Cette grande masse de construction a 2630 pieds, mesure castillane, de circonférence.

PLANCHE XXXVII

Vue du rocher de Philippe II.

Cette planche rappelle le lieu où Philippe II alloit souvent s'asseoir lorsqu'il inspectoit les travaux de l'Escurial; il est situé à mi-côte dans les montagnes, et on aperçoit de là tout le plan et l'étendue du bâtiment.

PLANCHE XXXVIII

Plan de l'Escurial.

Le plan général de l'Escurial présente la forme d'un gril, par allusion à l'instrument qui servit au martyr de St Laurent, à qui le couvent est dédié.

L'estampe no XXXVIII fait connoître parfaitement cette forme de gril et le plan de l'édifice, avec son portique, ses façades, ses cloîtres, et les huit cours au-dessus desquelles domine le dôme.

La façade principale qui est celle par laquelle on entre au temple, est tournée vers l'ouest, et a 740 pieds de long sur 60 de haut jusqu'à la corniche. On y a pratiqué trois portes; la principale, percée au milieu de la façade, se compose de deux ordres d'architecture, l'un dorique et l'autre ionique; des deux autres portes, celle de la droite sert d'entrée à l'hospice, et celle de la gauche au college et au séminaire. La façade orientale a 740 pieds depuis une tour jusqu'à l'autre; les demeures royales et la grande chapelle y forment une saillie. La façade du côté du midi a d'une tour à l'autre 580 pieds; il en est de même de la façade du nord; celle-ci est percée de trois portes, dont deux sont pour le palais.

L'intérieur de ce grand monument se divise en trois corps de bâtiment, savoir, le premier de l'est à l'ouest, le deuxieme au midi, et le troisieme au nord.

Premiere division. En entrant par la grande porte du milieu de la façade, on rencontre d'abord un vestibule qui sépare le college d'avec le couvent, et par trois grandes arcades on passe dans une cour magnifique appelée *des Rois*, au bout de cette cour se présente une façade magnifique, aux extrémités de laquelle s'élevent deux hautes tours; en face de cette façade il y en a une autre qui est la répétition de celle du dehors; c'est entre les deux dernieres qu'est compris le premier portique et les bibliothèques haute et basse. Par les cinq arcades de la façade principale on entre à l'église, qui est précédée d'un vestibule avec cinq portes; celle de la droite conduit au couvent, et la gauche au college et au palais; les deux portes des extrémités servent d'issues au chœur. L'église est divisée en trois nefs qui forment une croix grecque; son architecture est d'ordre dorique; au milieu du plein s'élevent quatre piliers carrés qui sont unis entre eux par autant de hautes arcades, auxquelles correspond contre les murs le même nombre de piliers carrés, avec des arches

qui séparent les trois nefs. Dans l'angle que forme la nef de l'orient avec celle du midi, et entre la porte du Panthéon et l'escalier par lequel on monte à la galerie qui fait le tour de toute l'église, on arrive à l'anti-sacristie; et de cette piece on passe à la sacristie, à laquelle diverses autres pieces sont contiguës.

Deuxieme division ou corps de bâtiment du midi. En entrant par le portique de l'église, on passe par la principale, composée de deux pieces; l'une conduit au petit cloître, l'autre, appelée *de la réception*, a trois portes, sans compter celle d'entrée; par la plus grande on passe à un cloître appelé *cour des Évangélistes;* au centre de ce cloître on voit un grand jardin, au milieu duquel s'éleve un pavillon ouvert surmonté d'une coupole. Ce cloître a dans son contour six grandes portes de la même hauteur et un superbe escalier qui monte aux cellules et à différentes salles de conférence.

Les quatre petits cloîtres contigus au grand ont tous leurs cours, et au centre de ces bâtiments s'éleve une lanterne ou tour carrée par laquelle ils communiquent entre eux.

La troisieme division qui est celle du nord, se compose de cinq autres cloîtres, dont quatre forment le college et le séminaire, et dont le plus grand est le palais.

Après ces quatre cloîtres vient celui du palais, auquel on arrive par le portique, par l'église, ou par les deux grandes portes de la façade du nord. Après avoir passé des allées spacieuses, on monte six marches, et on arrive à diverses cours qui en forment une grande, bordée d'arcades et de pilastres au rez-de-chaussée, tandis que le premier étage est percé de grandes croisées, au-dessus desquelles regne une corniche surmontée à son tour d'un parapet. Au nord de cette cour sont les salles d'apparat, et de beaux appartements; dans l'angle de l'est est établi l'escalier principal; on a percé du même côté une grande porte par laquelle on passe à la demeure royale. Du côté du levant on voit les appartements du prince et des infants; quelques uns donnent sur les jardins de l'est, et d'autres sur une galerie divisée en deux parties, et qui communique à une autre plus longue, appelée la *galerie des batailles*, et percée dans le corps de bâtiment qui touche à l'église. En sortant de cette galerie, on prend un passage étroit qui tourne autour de l'église, et qui conduit au quartier du roi; dans la saillie que fait ce bâtiment à l'est, on rencontre un petit cloître carré, d'assez bonne construction et bien distribué; à l'est, où il n'y a pas d'appartements, on remarque la grande croisée par laquelle le Panthéon reçoit le jour; on observe du même côté deux galeries l'une sur l'autre, avec deux portes qui conduisent à la demeure de la reine,

et à celle du roi; toutes deux sont à-peu-près distribuées de la même maniere, avec la différence que celle du roi a, outre l'antichambre, deux pieces, dont l'une conduit à la tribune royale de l'église, et dont l'autre, où est mort Philippe II, laisse voir, lorsqu'on ouvre les portes, le maître-autel de l'église. En sortant de l'antichambre, on passe par un corridor dans une grande salle qui communique à plusieurs autres pieces; voila ce que la saillie de l'est renferme de plus remarquable du côté du midi; la demeure de la reine, située du côté du nord, est à-peu-près distribuée de la même maniere.

Pour continuer ce résumé, nous allons donner aussi une idée des ornements et embellissements du monastere. Dans l'ensemble de l'édifice, sont distribuées cinquante-une statues, dont treize de pierre et trente-huit de bronze : elles sont presque toutes plus grandes que nature; quelques unes excedent deux fois, et d'autres trois fois les proportions naturelles. Douze salles sont décorées de peintures à fresque, en y comprenant la gloire du chœur, la fresque du cloître principal, et celle de la bibliotheque : elles sont l'ouvrage de Peregrini, de Lucas Cambraso, des fils du Bergamaso, de François Urbino, de Romule Caravagiole, et de Baroso. Quant aux peintures à l'huile, leur nombre excède seize cents; elles sont pour la plupart originales, et d'un grand prix; on remarque parmi les maîtres, Masacio, Raphaël, Vins, le Titien, Sébastien del Piombo, André del Sarto, Véronese, le Tintoret, le Corrèze, le Guide, Vandick, Rubens, et d'autres peintres célebres. Il s'y trouve aussi des tableaux de Michel-Ange, qui bien qu'ils ne soient que des copies, sont cependant des ouvrages d'un grand mérite; bref ce monastere est embelli de tant de tableaux, qu'il n'y a pas de cloître, de galerie, d'appartement ni de salle qui ne renferme des morceaux de peinture, faits en Italie, en Allemagne, en Flandre, en France, et sur-tout en Espagne. Environ trente mille volumes, la plupart bien reliés, couvrent les tablettes de deux bibliotheques; on remarque dans ce nombre le *Codex Aureus* qui contient les Évangiles écrits en lettres d'or sous le regne de l'empereur Conrad; on garde dans ces bibliotheques, comme des reliques, huit livres écrits de la main de saints. Autrefois le nombre des manuscrits étoit bien plus considérable; mais un incendie en réduisit une grande partie en cendres l'an 1671. Par cet accident périrent plus de trois mille ouvrages arabes, ainsi qu'un herbier précieux formé par un célebre médecin, nommé François Hernandez, de toutes les plantes médicinales des Indes occidentales.

Quant aux autres richesses et choses précieuses, nous ne citerons ici que les plus remarquables : cinq cent quinze châsses ou vases d'or,

d'argent, et de cristal, sont destinés à conserver les reliques. Dans quarante compartiments d'armoires de la sacristie on garde une infinité d'ornements pour le culte divin. Six grandes lampes d'argent brillent dans les nefs de l'église, dont la principale est éclairée en outre par quatorze réverberes de bronze argenté. Le lustre suspendu au milieu du chœur est de cristal, et pese trente-cinq arrobas; dans toute l'étendue du temple on compte huit orgues, dont un est en argent. Enfin les cloches suspendues dans les tours sont au nombre de cinquante-neuf, dont trente-deux forment une suite musicale de sons; elles furent envoyées de Flandre par le comte de Monterey.

Le Panthéon est une rotonde de 113 pieds de circonférence à laquelle on arrive par un escalier souterrain richement décoré; seize piliers d'ordre corinthien y sont placés deux à deux; et entre ces huit couples de piliers sont pratiqués autant d'enfoncements; au-dessus des piliers regne une architrave de marbre, puis une frise et enfin une corniche dentelée, percée dans son contour de huit lucarnes qui correspondent aux huit enfoncements. De chaque couple de piliers part un feston qui va se joindre aux autres dans un fleuron auquel est suspendue une belle lampe que le comte de Villalegre fit faire à Gênes par ordre de Philippe IV. Dans l'intervalle de chaque couple de piliers on a pratiqué un enfoncement. Dans celui qui forme la porte d'entrée on voit sur les côtés quatre niches avec deux bénitiers et deux urnes; les six enfoncements octogones que l'on remarque depuis la porte d'entrée jusqu'à l'autel, savoir, trois de chaque côté, sont du même travail, et se partagent en quatre niches de marbre noir avec des moulures de bronze doré; on y a placé des urnes également de marbre, soutenues par quatre griffes de lion en bronze, avec une plaque contenant une inscription en lettres d'or, qui indique le nom de la personne qui y est déposée; ainsi les urnes sont distribuées quatre à quatre dans les octogones, et il y en a vingt-six en tout, y compris les deux de la porte. Dans l'enfoncement pratiqué en face de l'entrée on a élevé un autel. Le devant est un bas-relief assez bon en bronze doré; l'autel sert de piédestal à deux colonnes de jaspe, dont les bases et les chapiteaux sont également de bronze doré, avec une architrave, une frise et une corniche analogues. Entre les deux colonnes on a placé sur un fond en porphyre une croix de marbre noir à laquelle est attaché un christ doré, d'un très beau travail; dans un médaillon placé sur la corniche on lit ces mots : *Resurrectio nostra.*

Cette rotonde est pavée de marbre de diverses couleurs, qui forment une grande étoile ayant au centre un fleuron.

PLANCHE XXXIX

Plan de la ville de Tolede.

L'époque de la fondation de la ville de Tolede et l'origine de son nom sont inconnues. Tite-Live est le premier historien qui en fasse mention 4e décade, chap. 21. L'an de Rome 560, quarante-un an après la conquête de l'Espagne par les Romains sur les Carthaginois, le préteur Marcus Fulvius Nobilius, ayant remporté une victoire signalée sur les Vacéens, les Vêtans, les Celtibériens, vint mettre le siege devant Tolede qui, sans être considérable, étoit néanmoins regardée alors comme place forte, d'après l'assertion du même auteur. La ville fut prise. Les Romains la fortifierent suivant leur systême. Le vainqueur en eut le commandement, et par ordre du sénat, elle devint la capitale de la Carpentanie.

Bientôt elle éprouva les effets de la magnificence du peuple roi. De beaux monuments s'éleverent dans ses murs, entre autres un cirque, un temple à Hercule et une Naumachie. On aperçoit encore les ruines du premier dans la *Vega*.

Dans la suite, César-Auguste honora Tolede du titre de colonie romaine, et en confia le commandement au légat P. Casirius. Cet événement fut consacré par une médaille de bronze, dont fait mention don Antonio dans son dialogue huitieme; un côté représente la ville portant une couronne murale avec les mots *Tol. Col.*, et le revers, l'effigie de César-Auguste.

Après l'expulsion des Romains par les barbares du nord, les Alains occuperent Tolede pendant huit ans; les Goths s'en emparerent ensuite; mais Athanagilde y régna le premier, après avoir vaincu et tué, à Lérida, son rival Agérile. Ce ne fut cependant que Lêvigile qui prit à Tolede les attributs de la royauté, et la déclara la capitale de son empire.

Après la bataille de Xerès, en 711, Taris-Alzadfi prit possession de Tolede au nom des califes de Damas. Les habitants obtinrent la liberté de vivre selon leurs lois, de ne payer d'autres tributs que ceux qu'ils payoient précédemment.

Pendant le gouvernement des vice-rois, Tolede suivit le sort de toutes les villes soumises aux califes de Damas; mais en l'an 756 elle passa sous la domination des califes de Cordoue. Abdérame Ier en confia le gouvernement à Alcabic, l'un de ses généraux, et l'autorisa à confirmer tous les privileges concédés par les premiers Arabes.

A l'avénement de Harcham au trône des califes, Zuléma et Abdalla,

ses freres, se révolterent. Les Tolésiens donnerent au premier le commandement, et s'armerent pour le défendre. Mais ne pouvant opposer au calife des forces suffisantes, les deux freres se sauverent en Égypte. Tolede fut alors forcée de se soumettre. Cependant à la mort de Harcham elle refusa de reconnoître son fils Alhakem, et suivit le parti de ses oncles qui avoient reparu en Espagne pour le détrôner. La mort d'un des deux freres et la soumission de l'autre ne purent changer la résolution des habitants : ils continuerent à se battre; Alhakem, pour les réduire, employa le stratagême suivant : le gouverneur de Saragosse, nommé Ambroz, ayant des amis dans Tolede, passa dans la ville et feignit de se mettre à la tête de la révolte; il obtint la faculté de bâtir un alcasar entouré d'un fossé. Le fils d'Alhakem arriva peu de temps après avec quelques troupes; à son approche Amboz obtient des habitants de lui donner dans la ville une fête à laquelle les principaux furent invités; mais à mesure de leur arrivée on leur tranchoit la tête et on les jetoit dans les fossés. A la nouvelle de cette trahison, les Tolesiens courent aux armes; mais. assaillis par les Musulmans avant d'avoir pu se rassembler, la plupart d'entre eux furent passés au fil de l'épée; cinq mille périrent; ainsi, le reste subit le joug. Dans la suite ils prirent part à la rebellion du renégat Muza, et proclamerent roi son fils Lupe. Dans cette occasion ils donnerent les preuves les plus éclatantes de courage et de force d'âme. Réduits à eux-mêmes et assaillis par toutes les forces du calife Mahomad Ier ils soutinrent le siege avec succès pendant trois ans; mais ayant perdu quinze mille hommes dans une embuscade, ils se rendirent au vainqueur et lui jurerent fidélité.

Ils jouirent ensuite pendant un demi-siecle d'une tranquillité parfaite. Cet état de calme n'étoit pas dans leur caractere. Ils embrasserent la révolte de l'usurpateur Almohadi. Ce rebelle ayant péri ignominieusement à Cordoue, ils choisirent pour roi son fils Obeidalla. Ce prince se lia étroitement avec Alphonse V. On assure même qu'il en épousa la sœur doña Thérese; mais Issem l'ayant attaqué avec toutes ses forces, il fut pris et décapité à Cordoue, après avoir joui pendant deux ans du souverain pouvoir.

Les Tolésiens resterent tranquilles pendant les guerres civiles qui eurent lieu ensuite pour la succession au trône. En 1014 ils proclamerent roi Ismaël, fils d'Abderrhame, qui s'étoit réfugié chez eux. Ce fut le premier roi de Tolede qui sut conserver la puissance. Tantôt payant des tributs, tantôt s'alliant avec les rois ses voisins, il régna dans le calme pendant trente-huit ans. Il embellit sa capitale, répara la grande mosquée et le pont qui tomboit en ruines.

Alémon, fils et successeur du précédent, donna ses premiers soins à la levée et à l'organisation d'une armée. Il se mit immédiatement en marche, pénétra dans la Manche, et s'empara de tout le royaume de Valence. Il se fit proclamer souverain dans la capitale, et en confia le gouvernement à son général Abusahebo. Dès cette époque les deux royaumes furent réunis sous la même autorité. Ce prince mérite d'occuper une place distinguée dans l'histoire de ce temps. Outre ses talents militaires, il se distingua par sa magnificence et sa magnanimité, en donnant asyle, dans ses états, à Alphonse VI, que son frere Sanche avoit chassé de Leon. Ce roi fugitif fut logé somptueusement dans un Alcasar, et les historiens ajoutent qu'il eut la faculté de se faire servir par les principaux chevaliers, et d'aller seul à la chasse et à la pêche, comme s'il eût été dans ses propres états. A la mort de Sanche, Alémon accompagna son hôte jusqu'aux frontieres, le combla de présents et lui fournit des troupes pour se soutenir sur le trône. Les deux monarques, en se séparant, se jurerent une amitié éternelle. Alphonse donna une preuve de sa reconnoissance en aidant son allié à triompher du roi de Séville qui marchoit contre Tolede. La victoire, qu'Alémon remporta dans cette circonstance, le rendit maître de Cordoue et de toute l'Andalousie. Il réunit ce royaume à ceux qu'il possédoit déja. A sa mort, son fils en hérita paisiblement; mais soit qu'il eût négligé de cultiver l'alliance qui avoit tant profité à son pere, soit que ses vices l'eussent rendu odieux, soit enfin qu'Alphonse convoitât le siege de l'ancien empire des Goths, il est certain que la premiere année de ce regne Alphonse VI fit une expédition contre Tolede. Deux ans après,.en 1080, il en entreprit le siege qui dura sept ans. Après ce terme, les chrétiens ayant tout ravagé aux environs, les Tolésiens capitulerent aux conditions que le roi se retireroit librement à Valence avec tous ceux qui voudroient le suivre, que les habitants conserveroient leurs propriétés et la grande mosquée pour y célébrer leur culte, qu'ils ne paieroient que les mêmes impôts levés par les Maures, enfin qu'ils seroient jugés d'après leurs propres lois. Ces conditions furent ratifiées par le serment des deux souverains.

Les Maures avoient occupé Tolede pendant trois cent soixante-quatorze ans; ce fut en 1085 qu'ils en furent chassés pour toujours.

Les chrétiens n'en étoient pas encore maîtres depuis un an, que, pendant l'absence d'Alphonse, les capitulations furent violées. L'archevêque don Bernard, d'accord avec la reine Constance, fit transformer la grande mosquée en église pendant une nuit. Les Maures, bien loin de se soulever, apaiserent le courroux du roi, qui vouloit punir les coupables. Cette générosité calma les esprits. L'arrivée

d'un légat du pape Grégoire VII les divisa de nouveau. Il venoit faire substituer le missel romain au bréviaire des Goths. L'épreuve du fer et du feu n'ayant donné la préférence à aucun, Alphonse ordonna que chaque église suivroit le sien. Le pape, irrité de cette décision, menaça par une lettre adressée à l'abbé de Cluny, d'excommunier Alphonse, s'il ne se repentoit pas de son péché, et de venir lui-même bouleverser son royaume. Il paroît que cette menace n'eut pas de suites.

Quelques historiens affirment qu'Alphonse VI prit le nom d'empereur des Espagnes, et donna à Tolede le surnom d'*Impériale*, qu'elle conserve encore, ainsi qu'on le voit par ses armes qui représentent un empereur paré de son manteau, muni du sceptre et de l'épée, et assis sur un trône.

Comme dans la suite cette ville n'a plus été séparée de la couronne de Castille, et a toujours obéi aux souverains qui se sont succédé sur ce trône, nous renvoyons à la Notice historique, relative à cette époque, pour ne pas répéter ici les mêmes détails.

La ville de Tolede est assise sur une montagne de granit, et est entourée en forme de fer à cheval par le Tage qui entre du côté de l'orient, et sort entre l'occident et le nord. Derriere la ville on remarque une chaîne de montagnes arides sur lesquelles il ne croît d'autres arbres que quelques abricotiers. Ce n'est pas que ces montagnes soient stériles, et qu'elles ne puissent se couvrir d'arbres; mais on néglige de replanter les arbres qui y étoient autrefois, et que l'on a eu l'imprudence de couper.

PLANCHE XL

Vue de la ville de Tolede du côté du Tage.

Vue du côté de la campagne appelée *la Sagra*, la ville donne une idée de son ancienne splendeur, en présentant aux yeux du spectateur la cathédrale et l'Alcasar; et même dans la plaine, représentée par l'estampe nº 40, son aspect offre un ensemble qui charme la vue. En sortant de la ville, entre l'est et l'ouest, on voit deux plaines qui longent les rives du Tage, et dont l'une s'appelle *las Huertas del Rey*, et l'autre *la Vega;* en 1781 on y a pratiqué une promenade délicieuse. Cette campagne s'étend sur les bords de ce célebre roi des fleuves, ainsi que l'appelle Silius Italicus, qui a pris le surnom d'*Aurifere* à cause du sable d'or qu'il roule dans son cours. Cependant j'ignore quelle raison a déterminé Martial et d'autres auteurs pour lui attri-

buer cette qualité : malgré toutes les analyses chimiques qui ont été faites de son sable, on n'a jamais obtenu un précipité d'or, ni d'aucune autre substance approchant de ce métal; la seule chose que j'aie pu découvrir, c'est que dans ses débordements le fleuve jette sur les rives des médailles d'or usées, et d'autres petits effets que les Romains, les Goths, les Maures et les Juifs, quand ils étoient obligés de quitter précipitamment Tolede, avoient cachés ou jetés dans les eaux. Le Tage parcourt quarante lieues de pays avant d'arriver à Tolede; et son cours est de cent autres lieues jusqu'à Lisbonne : il reçoit dans ce trajet les eaux de dix-huit rivieres. Sous le regne de Philippe II il fut question de le rendre navigable jusqu'à l'Océan; mais on crut devoir abandonner ce projet, pour n'être pas obligé de détruire les moulins et usines établis sur ses bords.

PLANCHE XLI

Vue de Tolede prise du bas du pont.

Ce que l'on rencontre de plus admirable dans son cours, c'est le fameux pont, représenté sur cette planche; on croit qu'il fut établi en premier lieu sous le regne de l'empereur Nerva; mais comme il fut détruit dans la suite, les Arabes le rebâtirent depuis les fondements, tel qu'on le voit encore aujourd'hui. C'est ce qu'atteste l'inscription sculptée au-dessus de la porte par laquelle on arrive au pont; on y lit les noms des princes arabes qui ont fait construire et restaurer cet ouvrage, jusqu'au regne d'Alphonse X. Le pont conserve le nom d'Alcantara; il est d'une construction solide et d'un aspect imposant, n'ayant qu'une seule arche qui embrasse tout le fleuve comme on peut le voir dans l'estampe.

A peu de distance de là, en suivant le cours du fleuve, on voit encore les ruines de la machine que construisit sous le regne de Charles-Quint un Italien fameux, nommé Juanelo, pour faire passer l'eau à la ville. D'après les descriptions qu'on en a données, cette machine ressembloit beaucoup, sinon entierement, à celle de Marly, qui fournit à Versailles l'eau de la Seine. Depuis que le grand débordement de 1528 a détruit la machine établie par Juanelo, Tolede n'en reçoit plus d'eau, et maintenant les habitants sont obligés d'en faire puiser au bord du fleuve, et de la transporter dans des tonneaux à dos d'ânes, pour la verser dans les citernes et puits des maisons. Il est singulier que cette maniere incommode de se pourvoir d'eau n'ait pas donné à la ville l'idée de reconstruire l'aqueduc qui existoit au temps des

Romains, et dont on voit les restes auprès du couvent dit de la *Sisla*. C'est là que l'on voit le château d'eau connu sous le nom de *Horno del vidrio ;* et un peu plus loin une source abondante qui se rend au Tage : il y existe encore des restes de maçonnerie qui paroissent avoir été des piliers d'arcades, et un conduit par lequel l'eau se rend à une maison de campagne des religieux Trinitaires; ce sont autant de traces de l'aqueduc qui au temps des Romains conduisoit l'eau à la ville, comme on le voit à Ségovie. Les édifices les plus remarquables de Tolede, et que nous regrettons de ne pas donner, sont la cathédrale, un des plus beaux monuments gothiques qui existe au monde, et l'Alcasar, ancien château des rois Maures, servant aujourd'hui de dépôt de mendicité et de maison de bienfaisance.

PLANCHE XLII

Vue d'une des Portes de Tolede.

La porte que représente cette planche passe pour la plus ancienne de Tolede; cependant ce n'est pas celle de *Visagra* qui conduisoit, à ce que croient quelques auteurs, à la *Via Sacra*, et par laquelle les Espagnols firent leur entrée lors de la conquête de cette ville. Celle-ci est actuellement bouchée, on la trouve entre les portes du Cambron et de *Visagra la Nueva*. Elle tire sans doute son nom de la route qui y conduisoit, et que les Maures auront conservée. L'intérieur de la ville ne justifie pas l'idée que le voyageur s'en est formée en la voyant de dehors de la porte de *Visagra*. Ses rues sont étroites et tortueuses, et il n'y a que les innombrables colonnes élevées de toutes parts qui rappellent ce que Tolede fut dans d'autres temps.

PLANCHE XLIII

Costumes espagnols à Tolede.

Les costumes représentés sur cette planche n'appartiennent pas précisément à Tolede, mais ils se sont ainsi présentés à ma vue dans cette ville, et on les retrouve souvent en Espagne. A la droite on voit un membre de confrérie, et derriere lui un enfant de chœur couvert de son bonnet à quatre pointes comme on en porte en Espagne; en face de cet enfant se tient un pauvre estropié avec un bonnet de drap, et vêtu à la maniere castillane. Au milieu on aperçoit trois femmes et une fille, portant toutes une mantille et une jupe; celle qui

donne l'aumône est habillée en *maja*, avec un corset, et une jupe à deux rangs de franges : l'homme qui se tient auprès d'elle porte l'habillement de *Majo*, avec un bonnet de velours à la mode des habitants de la Manche, il a les cheveux relevés en huppe, et noués avec un ruban noir garni de franges; la veste et les culottes ornées de galons et à bouffants, le mouchoir à la *macareno*, et le manteau croisé sous le bras droit.

PLANCHE XLIV

Vue de la campagne d'Aranjuez.

On ne sauroit imaginer rien de plus agréable que la campagne d'Aranjuez; arrosée au nord par les eaux du Xarama, et par celles du Tage qui entre du côté du levant, la terre y est d'une fertilité étonnante, et couverte d'une riche végétation; les bords des deux rivieres sont ombragés d'aulnes, de peupliers et de saules, qui y croissent sans culture; les *Végas* abondent en toutes sortes de légumes; des anodes et des mûriers blancs couvrent les pentes des collines; enfin les cimes des montagnes sont couronnées de l'espece de chêne sur laquelle on recueille le kermès. De quelque côté que l'on regarde ce site charmant, c'est l'aspect de la variété et de l'abondance, par-tout c'est le mouvement, par-tout c'est la vie; des oiseaux innombrables voltigent sur les arbres qui forment des bosquets délicieux, entremelés de prairies où paissent de grandes troupes de chevaux de monte, et des juments de race andalouse, napolitaine et normande. Les étables renferment des vaches de couleur et de pays différents, qu'on a réunies pour mêler et naturaliser les diverses races. La *Huerta-Valenciana* donne une idée de l'agriculture arabe; on y laboure avec des chevaux, on fume le terrain suivant le systeme *Nabathéen*, on y cultive le lin et on récolte la soie. La saussaie *de las Cabezadas* présente un bosquet formé d'aulnes et de peupliers qui se mêlent à des arbres étrangers déja naturalisés; *le champ flamand* garni de rangées d'arbres fruitiers, et divisé en compartiments symétriques, présente l'aspect d'un verger charmant; la pente des montagnes de *Reajal* est le plus beau parterre de fleurs que l'on puisse voir; dans l'enceinte des *délices* et dans d'autres endroits on remarque des parcs pour naturaliser les arbres, les arbustes et plantes de l'Amérique; dans le *Real-Cortijo* enfin, on admire les deux principales productions de l'Andalousie, la vigne et l'olivier; ce lieu est divisé en carrés, dont chacun a un pilier avec un écriteau, indiquant la sorte de raisin qu'on y cultive, tel que le xerez, le malaga, le ximenès, etc. Les oliviers plantés entre

ces carrés dominent les vignes, en formant une espece de bosquet, qui nous rappelle le fameux *Axarafe*, les délices et la richesse des Arabes de Séville.

PLANCHE XLV

Vue du palais d'Aranjuez et de la cascade du Tage.

La demeure royale d'Aranjuez ne répond assurément pas à la magnificence de ses jardins; l'édifice auquel on donne le nom de palais, conserve toujours, malgré ce qu'on y a ajouté, l'aspect d'une simple maison de campagne telle qu'elle étoit au temps de Charles-Quint qui l'avoit fait bâtir; ses successeurs Philippe V et Ferdinand VI, dans les ouvrages qu'ils ont fait ajouter tant du côté de l'est que de celui de l'ouest, n'ont fait que déranger la symétrie primitive, sur-tout par rapport à la principale entrée; pour remédier jusqu'à un certain point à cette irrégularité, Charles III fit prolonger les deux ailes de la façade principale vers le couchant; l'une d'elles, qui est celle qu'on voit dans l'estampe, donne sur un beau parterre divisé en plusieurs carrés ornés de fleurs et d'arbustes, et au milieu desquels s'éleve une grande fontaine surmontée d'une statue de Neptune; c'est au nord de ce parterre que le Tage forme une cascade, en se précipitant de toute sa largeur, pour se diviser en deux rivieres, dont l'une baigne les murs du palais, et va rejoindre ensuite l'autre branche du fleuve. L'île qu'elles embrassent, est devenue, grace à la nature et à l'art, un des jardins les plus délicieux que l'on puisse voir.

PLANCHE XLVI

Plan de Madrid.

Madrid est situé sur le bord de la riviere de Mançanarès, vis-à-vis des montagnes de Guadiana et de Buitrago. Le savant don Antonio Agustin cite, au sujet de Madrid, trois inscriptions qu'on peut voir encore.

Pendant le regne des Goths, la ville de Madrid n'étoit qu'un village dépendant du diocèse de Tolede; et si elle eut alors des murailles, elles ont dû être abattues au temps du roi Witiza, à moins que cette ville n'ait été exceptée de l'ordre général qu'il avoit donné de raser toutes les fortifications en Espagne.

A l'invasion des Arabes, le général Tarif, après avoir pris Orihuela, se dirigea sur Tolede, et prit en passant la ville de Madrid.

En 719, après un soulevement provoqué par un chevalier chrétien, nommé Garcia Ramire [1], pour s'emparer de la ville, les vice-rois arabes releverent à ce qu'il paroît les murs ou en bâtirent de nouveaux. Le roi don Ramire II, l'an 933, les battit en breche avec des machines de guerre, et s'étant frayé un passage par ces murs, il pénétra dans la ville, passa au fil de l'épée la plupart des habitants, pilla les maisons, et après avoir démantelé la place, il retourna à Leon, chargé de butin [2].

Le calife Abderahme III ayant appris les ravages faits à Madrid par le roi don Ramire, donna ordre au gouverneur de Tolede, nommé Obeidalla, fils d'Almad, d'aller rebâtir les murs de la ville, et de mettre la place en bon état de défense, pour la garantir d'un autre coup de main.

C'est à cette époque que Madrid tomba au pouvoir des rois de Castille et ne sortit plus de la domination des princes chrétiens, malgré les changements que subit dans la suite des temps la couronne de Castille; elle n'en fut séparée qu'en l'an 1383, où le roi don Juan Ier, pour indemniser Léon V, roi d'Arménie, qui étoit venu en Espagne, de la perte de ses états, lui fit don des villes de Madrid, Anduxar et Villareal, avec tous leurs droits et revenus. Mécontent de cette cession, le conseil de Madrid vint solliciter don Juan Ier, de révoquer sa donation, en date du 12 octobre 1427 [3]; le roi fit la réponse suivante : « Nous avons donné ladite ville (de Madrid) au roi d'Arménie, parcequ'il est venu dans nos royaumes nous demander des secours, parcequ'il a perdu ses états en défendant la sainte foi catholique; et nous la lui avons donnée pour toute sa vie, avec les revenus et droits qui nous appartenoient dans ladite ville et sa banlieue; mais notre intention et volonté a été qu'après le décès dudit roi d'Arménie, ladite ville et sa banlieue revinssent à notre couronne royale; et nous promettons et jurons par notre foi royale pour nous et pour l'infant don Henri mon fils et héritier présomptif, et pour ceux qui seront issus de nous et de lui, que nous ne donnerons ni n'aliénerons jamais ladite ville. »

Conformément à cette déclaration, le conseil et les autorités de la ville de Madrid prêterent le serment de foi et hommage au roi d'Arménie, comme il résulte d'un écrit de cette époque, déposé aux archives de Ségovie, et le roi don Léon V, après avoir été installé comme

1. Quintana. lib. I, c. 60, fol. 83.
2. Sampiro, fol. 66, era 971.
3. C'est ce qui résulte du privilege conservé aux archives de Ségovie.

seigneur de Madrid, expédia sous la date du 19 octobre de la même année un diplôme par lequel il confirma les *fuéros*, chartes, franchises et autres privileges dont la ville de Madrid avoit joui sous le régime des rois de Castille. Ce diplôme royal est muni d'un sceau de cire colorée, représentant un château avec deux lions; la couronne royale y est supportée par deux branches au milieu desquelles on lit *regis Armeniæ Leonis V*.

Ce souverain jouit de la seigneurie de Madrid pendant huit ans; dans cet espace de temps il fit rebâtir les tours du palais du roi. Après sa mort, le roi Henri III incorpora de nouveau la ville dans ses états, par sa cédule royale du 13 avril 1391; il lui accorda à cette occasion de nouveaux privileges pour la récompenser de l'avoir la premiere proclamé roi de Castille.

Depuis lors Madrid devint peu à peu une ville importante; comme les rois prirent l'habitude de séjourner de temps en temps au palais royal, et beaucoup de familles distinguées de la Castille vinrent s'y établir, les Cortès s'y assemblerent aussi plusieurs fois, entre autres en 1419, lorsque le roi Henri III fit arrêter l'infant don Henri.

A l'occasion de la mort du roi don Ferdinand le Catholique, on célébra à Madrid la fameuse junte, dans laquelle le cardinal Ximenez, au lieu de répondre au duc de l'Infantado, et au comte de Benavente, qui lui demandoient pourquoi il prétendoit accorder le gouvernement à Charles V, au préjudice de la reine Jeanne, fit ouvrir les balcons, et montra les batteries d'artillerie, en disant : voilà le pouvoir qui m'autorise à proclamer roi celui qui doit l'être. Cette réplique inattendue rendit les grands muets pour quelque temps; le rusé ministre profitant de leur stupeur, continua de les entretenir dans la junte, pendant que le corrégidor de Madrid, don Pedro Correa avoit ordre de rassembler le plus de regidors qu'il pourroit, et de proclamer l'empereur Charles-Quint. Cet ordre fut ponctuellement exécuté, et l'empereur fut proclamé roi d'Espagne, le 30 mai 1516.

Ce fut sans doute pour récompenser la ville de Madrid de son dévouement pour lui, que l'empereur résolut d'y fixer la résidence de sa cour; on lui représenta que le palais étoit trop étroit pour lui servir de logement; aussitôt il ordonna de le restaurer et l'agrandir; et en 1526, ce palais put recevoir non seulement la cour, mais encore le roi François Ier, que l'on n'avoit pas jugé convenable de laisser dans les maisons contiguës à San Salvador, où il avoit été conduit après avoir été fait prisonnier.

Le roi Philippe II fit faire de nouveaux travaux au palais, avant d'établir sa cour à Madrid, ce qui eut lieu en 1563; la cour y resta

jusqu'en 1601; dans cette année Philippe III la transféra à Valladolid : cependant on ne tarda pas à s'apercevoir des inconvénients de cette translation, et en 1606 la cour revint à Madrid; pour l'engager à y rester, la ville fit présent à sa majesté de 250,000 ducats. Depuis ce temps la cour n'a jamais cessé d'être établie dans la capitale, et quoique dans les guerres de succession les chances du combat missent plusieurs fois la ville à la discrétion du vainqueur, elle savoit néanmoins soutenir le parti politique qu'elle avoit embrassé dans le principe; c'est ainsi qu'ayant été réduite en 1709, à recevoir la loi de l'archiduc d'Autriche, les habitants de Madrid, ne pouvant éviter son joug, prêterent de vive voix serment à Charles; mais leur cœur fut pour Philippe, à ce qu'assure un grand nombre d'écrivains, qui alleguent pour preuve de ce fait que, l'archiduc ayant été obligé de se retirer le 9 novembre 1709, le même jour le conseil, les magistrats et les autres autorités de Madrid se réunirent, et crierent *vive Philippe V !* aussi lui jurerent-ils fidélité avec les plus grandes démonstrations d'allégresse, lorsqu'au mois de décembre de la même année ce prince fit son entrée publique à Madrid.

Dans la suite, la cour des rois d'Espagne a toujours siégé dans cette capitale, qui n'a pas cessé de jouir de ses anciens privileges, prérogatives et exemptions.

Madrid est situé sur plusieurs collines basses, inégales, rapprochées, au milieu d'une plaine dont l'étendue immense est bornée, du côté de la vieille Castille, par les montagnes de la Guadarrama, et qui paroît n'avoir, dans toutes les autres parties, de bornes que l'horizon : cette plaine est seche, aride, nue, absolument sans arbres, inégale et désagréable. La situation de cette ville est très élevée au-dessus du niveau de la mer; on monte toujours pour y arriver depuis la Méditerranée par un espace de 100 lieues, tandis que ses eaux vont se jeter dans le Tage, et se perdre avec ce fleuve, dans l'Océan.

Les différentes enceintes connues de Madrid prouvent l'accroissement successif de cette ville. Les premieres étoient formées de murs très élevés, mais qui ne s'étendoient guere qu'aux environs du palais des rois; la derniere même n'avoit pas le sixieme de l'étendue que nous connoissons à l'enceinte actuelle; elle alloit de la porte de Ségovie, en montant la côte de St-François, à St-André; elle suivoit par la Caba Baxa, la Puerta Cerrada, la Caba de Saint-Michel, jusqu'à la porte de Guadalaxara; elle descendoit ici aux canons del Peral, où, tournant vers la petite place où étoit l'ancienne porte de Balnadu, elle suivoit l'endroit où est aujourd'hui la maison del Tesoro, tournoit autour du palais, qui étoit situé dans le même empla-

cement qu'il occupe aujourd'hui, continuoit ensuite vers la porte de la Vega, et alloit se terminer à celle de Ségovie. Il est vrai qu'elle avoit plusieurs faubourgs, qui ont été compris dans l'enceinte actuelle, dont les plus considérables étoient ceux de Saint-François, de Saint-Martin et de Saint-Ginès; mais ceux-ci ne s'étendoient point au-delà de l'emplacement appelé actuellement Puerta del Sol; il restoit un espace immense, qui fait aujourd'hui la partie de Madrid, sinon la plus considérable, au moins la plus belle, la mieux bâtie et la mieux habitée.

L'enceinte actuelle de Madrid est de quarante-un mille trois cent trente-trois pieds ou deux lieues de circonférence. Sa figure est presque carrée; on y compte quinze portes, cinq cent six rues, quarante-deux places grandes et petites, sept mille trois cent quatre-vingt-dix-huit maisons, cent trente-trois églises, couvents, colleges, séminaires ou hôpitaux, soixante-cinq édifices publics, dix-sept fontaines et plusieurs promenades. La ville est divisée en huit quartiers, chaque quartier en huit barrios, chacun desquels a un alcade, espece de commissaire de police, qui est choisi tous les ans parmi les habitants.

La population de Madrid a varié comme son étendue; elle est aujourd'hui, suivant le dénombrement de 1788, d'environ 200,000 âmes en comptant la garnison et les étrangers. On y distingue parmi les places la place du palais, qui est grande et belle et décorée de la façade du palais, la place major où se donnoient jadis les courses de taureaux et les fêtes publiques, la place de l'hôtel-de-ville et la Porte du Soleil dont nous donnons une vue. La plupart des rues sont fort belles, il y en a quelques unes qui passeroient pour des rues superbes dans toutes les capitales de l'Europe : de ce nombre est la rue Saint-Bernard, les rues d'Hortaleza, d'Atocha, de Fuencarral, de Toledo, la Calle Mayor, etc. etc., mais sur-tout la rue d'Alcala qui l'emporte sur toutes les autres : c'est celle que l'on trouve en arrivant par la porte du même nom, elle est bien alignée dans une étendue considérable, depuis le Prado jusqu'à la Puerta del Sol; elle est assez large pour donner passage à dix carrosses de front; elle seroit superbe, si elle étoit unie, si elle étoit couverte de beaux édifices, si elle étoit d'une largeur égale dans toute son étendue, mais elle forme une montée; les maisons n'y ont point une élévation proportionnée à la largeur de la rue, elle va encore en se rétrécissant en forme d'entonnoir aux approches de la Puerta del Sol.

Cette ville est en général assez bien bâtie; les maisons, sans y étaler beaucoup de magnificence et un luxe d'architecture, y ont un ensemble agréable, sur-tout dans les grandes rues. On ne doit point y

chercher cependant de ces superbes hôtels qui annoncent ordinairement la demeure des grands; ceux-ci n'ont, pour la plupart, que des maisons ordinaires, peu apparentes, sans décorations extérieures, avec des portes mesquines, des escaliers peu somptueux, et le plus grand nombre sans cour; on ne les distingue des maisons des particuliers que par leur étendue. Quelques unes méritent cependant d'être distinguées; on peut citer celle de Berwick, qui présente un ensemble noble et imposant, celle d'Altamira, dans la Calle Ancha de San Bernardo, où l'on a réuni l'élégance des ornements à la noblesse de l'architecture, celle de Veraguas, appartenant aux descendans de Christophe Colomb, dont l'architecture, bonne par elle-même, est embellie par des ornements distribués avec goût.

Les intérieurs des maisons des grands sont plus beaux, et décorés avec magnificence. Quelques uns renferment même des chefs-d'œuvre des beaux-arts; celles de l'Infantado, d'Onate, de Villa-Franca, de Pio, de Santa-Cruz, de Santiago, de Pacheco, d'Iriate, contiennent des peintures et des sculptures excellentes; celle d'Alba en avoit aussi beaucoup.

Madrid renferme un grand nombre de belles églises, mais aucune qui remonte à une très haute antiquité : parmi les plus distinguées on remarque Saint-Jérôme dont la façade est dans le genre gothique, Saint-Isidore, l'église des mercenaires chaussés, Saint-André, l'église de l'Incarnation, la chapelle de l'Évêque où se trouve un fort beau mausolée d'un évêque de Placencia, les Prémontrés, Saint-Salvador, Saint-Martin, la Visitation, et parmi les autres édifices publics on distingue la Douane dans la rue d'Alcala et les deux édifices qui lui sont contigus l'un servant au cabinet d'histoire naturelle, l'autre à l'académie de San Fernando, l'hôtel des postes près de la Porte du Soleil, la prison dans la rue d'Atocha, l'hôtel-de-ville ou Casa de Ayuntamiento, le palais des conseils qui sert aux tribunaux, la Armeria real, ou magasin d'armes du roi, enfin le palais du roi, dont nous donnons une vue. Il faut sans doute ajouter à ces édifices les seuls monuments qu'ait Madrid, ses trois portes, qui sont fort belles, celle des récolets de Saint-Vincent, et celle d'Alcala; cette derniere est de construction moderne, et toute en pierre de taille; elle a trois portes décorées de six colonnes ioniques, dont quatre sont accostées de deux en deux à chaque côté de l'arc du milieu ; au-dessus s'éleve un attique qui supporte les armes d'Espagne. Vue isolément, cette porte présente l'idée d'un arc de triomphe, qui réunit la magnificence à la noblesse, mais vue de la rue d'Alcala, elle se présente en biais et forme une ligne oblique avec cette rue.

Les établissements de bienfaisance et les moyens d'instruction publique sont très multipliés à Madrid, et il y a peu de villes où la cour et la noblesse fassent plus de bien et s'occupent davantage du sort des classes indigentes. Il y existe des sociétés pour remédier spécialement à tous les genres de maux.

Il existe trois académies, la premiere fondée par Philippe V à l'imitation de l'académie françoise, la seconde sous le nom d'académie d'histoire, analogue à l'académie des inscriptions en France, et la troisieme l'académie de San Fernando, consacrée à la peinture, sculpture et architecture. On trouve de plus deux bibliotheques publiques qui renferment tous les ouvrages d'histoire et de science que l'on peut desirer.

Madrid renferme plusieurs théâtres et plusieurs belles promenades, la société y est agréable, et les sciences y ont fait depuis trente ans de grands progrès; nous regrettons que les bornes et surtout la nature de cet ouvrage ne nous permettent pas d'entrer à cet égard dans plus de détails.

PLANCHE XLVII

Vue de Madrid du côté du pont de Ségovie.

L'arrivée de Madrid annonce de tous côtés une ville vivifiée par la présence du souverain. De beaux chemins, de belles avenues plantées d'arbres, conduisent à toutes les portes; les routes par où l'on y arrive des maisons royales, sont toutes de la plus grande beauté, mais la plus belle sans doute et celle d'où l'on découvre la ville sous le point de vue le plus agréable, et d'où on peut mieux juger sa situation, est du côté du pont de Ségovie en venant d'Aranjuez; on voit les bords charmants du Mançanarès, et enfin la porte des Récolets qui termine l'allée et encadre le pont élégant que l'on traverse à quelque distance pour s'y rendre.

PLANCHE XLVIII

Vue de Madrid du côté de Tolede.

Cette vue qui fait voir sur un plus grand développement la ville de Madrid et embrasse tout le coteau sur lequel elle est située, présente un aspect moins agréable que la précédente par l'aridité du sol qui l'entoure. Le beau pont qui se présente aux regards releve cependant un peu cette monotonie et annonce l'approche et les abords d'une grande ville.

PLANCHE XLIX

Vue de la grande rue (Calle Mayor) et de la fontaine du Bon-Succès.

Les rues de Madrid sont étroites dans l'ancienne enceinte, mais elles sont fort belles dans la nouvelle. Il en est plusieurs qui n'ont point de pareilles dans aucune capitale, telles sont les rues d'Alcala, d'Atocha, de Saint-Bernard, et la rue *Mayor* qui conduit à la place de ce nom; ces rues sont pavées de cailloux pointus, mais elles ont des trottoirs de deux côtés en grandes dalles qui sont fort commodes pour les piétons. Cette vue est prise de la Porte du Soleil, rendez-vous général de Madrid. A droite on voit la fontaine autour de laquelle se rendent le matin tous les oisifs, et à gauche sur le second plan l'hôtel des Postes, dont on jugera mieux sur la planche suivante.

PLANCHE L

Vue de la Porte du Soleil et de l'hôtel des Postes.

La Porte du Soleil n'est point proprement une place, mais elle en mérite le nom par sa situation et l'affluence des personnes qui s'y rendent; c'est une espece de grande étoile où viennent aboutir cinq des plus belles rues de Madrid : celles de la Montera, de las Carretas, d'Alcala, la Calle Mayor, et la Carrera de san Jéronimo; elle est grande, bien découverte, riante, ornée d'une fontaine circulaire, embellie par des maisons assez bien bâties, parmi lesquelles on distingue l'hôtel des Postes qui paroît à droite sur le devant du tableau. C'est un grand édifice carré, absolument isolé, d'une belle construction et d'un ensemble noble; il a une grande cour entouré d'un portique soutenu par des colonnes. Le sol en est très élevé au-dessus de la rue, et il faut monter pour parvenir jusqu'à la cour. La Porte du Soleil est le rendez-vous de tous les nouvellistes, les curieux, les oisifs, et les gens d'affaires, c'est une espece de café en plein air où tout le monde est convenu de faire une apparition le matin; car du reste, comme promenade, elle ne présente aucun agrément.

PLANCHE LI

Vue du palais du roi à Madrid, près des bords du Mançanarès.

Le palais du roi paroît avoir été toujours situé dans l'endroit où il est aujourd'hui. Il est isolé, sur une éminence, à une des extrémités

de Madrid, dominant au loin sur des campagnes arrosées par le Mançanarès. C'est des bords de cette riviere qu'il présente l'aspect le plus imposant, et les arbres qui forment le premier plan du tableau, les prairies qui bordent la riviere, composent un site agréable, circonstance fort rare dans les environs de la capitale.

PLANCHE LII

Plan du palais de Madrid.

On rapporte la premiere fondation de ce palais au roi Alphonse VI de Leon, et Ier de Castille, vers la fin du XIe siecle; il fut réparé après avoir été saccagé en 1109 par les Maures; il fut renversé par un tremblement de terre sous Pierre-le-Cruel, et rebâti par Henri II, son successeur; il fut perfectionné par Henri IV, qui y fit de longs séjours. Il fut agrandi et décoré en 1537 par Charles Ier, ensuite par Philippe II, par Philippe III et par Philippe IV; il devint la proie des flammes, et fut réduit en cendres en 1734; il fut rebâti par Philippe V, sa construction commença en 1737, sous le regne de ce prince, et fut terminée sous celui de Ferdinand VI.

C'est un carré à quatre faces égales d'environ 404 pieds de longueur et 86 d'élévation depuis le rez-de-chaussée jusqu'à la corniche, avec des saillies formant pavillon aux quatre angles et une au milieu de la façade, où est la chapelle.

Depuis le rez-de-chaussée jusqu'à l'imposte du corps principal, il est construit en pierre de taille, simple et sans autres ornements que les moulures et les bordures des fenêtres, qui font saillie et qui sont d'une pierre blanche. Un grand corps s'éleve au-dessus; il approche beaucoup de l'ordre dorique en quelques unes de ses parties, quoique son ensemble ne soit proprement d'aucun ordre; la corniche est soutenue par des demi-colonnes et des pilastres. Chacune des saillies des angles est ornée de six colonnes, dont quatre sont accouplées de deux en deux; il y en a quatre à la saillie du milieu; cinq pilastres de chaque côté séparent cette saillie de celle des angles; la façade du nord a six colonnes à chacune des saillies des angles, huit à celle du milieu, et quatre pilastres de chaque côté dans l'espace intermédiaire; les chapiteaux des colonnes sont ioniques, et ceux des pilastres doriques: leurs piédestaux s'élevent jusqu'à la hauteur des balcons.

Les deux façades du levant et du couchant n'ont point de portes; celle du nord en a une; celle du midi, qui est la principale, en a cinq, trois grandes dans le milieu, et deux petites un peu éloignées, une

de chaque côté; les trois premieres sont ornées de quatre colonnes chacune.

La corniche qui termine ces façades supporte une balustrade de pierre, interrompue d'espace en espace par des piédestaux posés sur la ligne perpendiculaire des colonnes et des pilastres; on y avoit placé une suite de statues des rois d'Espagne depuis Ataulfe jusqu'à Ferdinand VI; on les a ôtées dans la suite; on leur a substitué de grands vases en forme d'urnes.

Une grande cour d'environ 120 pieds en carré occupe le milieu du palais; elle est entourée d'un large et beau portique soutenu par des colonnes, et sur lequel regne une galerie ornée de colonnes ioniques : une balustrade de pierre de taille s'éleve au-dessus de la corniche.

On monte au palais par un grand et superbe escalier qu'on trouve, à la gauche, sous le portique; les marches en sont de marbre mélangé de noir; il est garni d'une balustrade du même marbre. Le premier palier est orné de deux lions de marbre blanc, portés sur deux piédestaux. La cage de cet escalier est décorée de colonnes d'un ordre composite d'imagination, dont les chapiteaux sont ornés de colliers de la toison-d'or, de châteaux, pour les armes de Castille et de lions pour celles du royaume de Leon. Cet escalier conduit à la salle des gardes, dont la porte est accostée de deux colonnes et surmontée d'un frontispice de marbre jaspé.

Ce palais est extrêmement solide par l'épaisseur de ses murailles, par la profondeur de ses fondements, par le volume de ses colonnes et par la solidité de ses voûtes. Tout y est voûté : on n'a employé aucun bois dans sa construction; on l'a mis ainsi à l'abri des incendies.

On s'étoit proposé d'y faire des jardins; mais ce projet est resté jusqu'ici sans exécution; ils embelliroient singulierement cet édifice; ils lui donneroient un air de gaîté qu'il n'a point.

PLANCHE LIII

Promenade du Prado.

Le Prado est la promenade la plus fréquentée et la seule même qui existe à Madrid; c'est ici ce lieu tant célébré par les Espagnols dans leurs romans et dans leurs comédies; ce Prado, qui fut si souvent le théâtre des intrigues amoureuses et des complots politiques, des serments et des trahisons, des plaisirs et des meurtres. C'est à la fréquence et à la diversité de ces évenements qu'il dut sa réputation, bien plus qu'à sa beauté. Son terrain étoit inégal, sans arbres, sans

décorations, sans ornements; la proximité de la cour qui étoit alors au Buen-Retiro, y attiroit du monde; son inégalité favorisoit les rendez-vous; son étendue les déroboit à la vue des passants; son éloignement des lieux habités facilitoit l'exécution des complots; il étoit devenu un lieu suspect, même dangereux. Charles III le fit aplanir, il le fit planter d'arbres; il le décora, il pourvut à son arrosement; il en fit une des plus belles promenades de l'Europe. Ce lieu, autrefois le centre de l'intrigue, est devenu le séjour de la tranquillité; s'il fut le théâtre du carnage, il est aujourd'hui un lieu de plaisir: il ne conserve, des usages auxquels il fut si souvent consacré, que celui de servir encore à des rendez-vous d'amour.

Il commence au couvent d'Atocha, il passe devant la porte de ce nom; il y fait un retour à angle droit; il fait un autre retour moins sensible à une certaine distance; il se prolonge jusqu'à la porte d'Alcala; il s'étend jusqu'à celle des Récolets; il forme, dans un espace très considérable, l'enceinte d'une partie de la ville. Son étendue est de six mille cinq cent vingt-trois pieds, ou mille quatre-vingt-sept toises.

Une grande allée très large et deux allées collatérales plantées d'arbres hauts et touffus, le parcourent dans toute son étendue; la premiere est destinée aux carrosses, la derniere aux personnes qui se promenent à pied; dans certaines parties, de nouvelles plantations forment d'autres allées et d'autres promenades; tantôt celles-ci touchent aux premieres, tantôt elles en sont séparées par une large esplanade, où l'on se promene à découvert. Elles sont garnies de chaises, ornées de bancs de pierre, décorées, d'espace en espace, par de grandes et belles fontaines de marbre, agréables par leurs jets diversifiés, embellies par des statues et autres ornements en sculpture, et exécutées, pour la plupart, avec magnificence.

Cette promenade devient plus agréable par la vue du Buen-Retiro et du jardin botanique qu'elle côtoie à la droite jusqu'à la porte d'Alcala. C'est une promenade superbe; il ne lui manque que d'être embellie, sur la gauche, par de belles maisons ou de beaux jardins, et d'avoir des spectacles, des cafés et quelques autres ornements.

Le concours y est quelquefois prodigieux; mais le spectacle en est uniforme et monotone; dans le jour, les dames qui se promenent dans leurs carrosses, n'en descendent jamais et ne sortent point de l'allée principale. On n'y voit se promener à pied que les femmes du troisieme et du quatrieme rang; celles-ci ne peuvent y être et n'y paroissent en effet que vêtues de noir et la tête couverte d'une mantille, espece de grand voile noir ou blanc, qui se jette par derriere.

Il en résulte qu'on n'y voit point cette diversité de costumes, de vêtements, d'ajustements, dont la variété embellit les lieux publics chez les autres nations.

PLANCHE LIV

Fontaine près de la porte d'Atocha à Madrid.

Cette fontaine est située près de la porte d'Atocha et de la belle rue de ce nom; elle est simple, mais d'une forme agréable et toujours garnie d'eau abondante; les arbres qui l'entourent font de cette partie du Prado une promenade charmante.

PLANCHE LV

Fontaine de Cybele et porte d'Alcala à Madrid.

Cette fontaine, placée dans un des angles du Prado, contribue beaucoup à l'embellissement de cette belle promenade, elle termine admirablement la rue d'Alcala, et sert au point de vue de la porte qu'on découvre dans le lointain.

Cette porte est de construction moderne. Elle a cinq ouvertures, trois dans le milieu, formées par trois arcs beaux et élevés, et deux petites carrées, une de chaque côté. Elle est ornée, par dehors, de six colonnes ioniques, dont quatre sont accostées de deux en deux à chaque côté de l'arc du milieu, et deux sont isolées et accolées, une de chaque côté, à chacun des arcs collatéraux; leurs chapiteaux sont semblables à ceux que Michel-Ange imagina pour le Capitole de Rome; un attique s'éleve dans le milieu au-dessus de la corniche; il supporte les armes d'Espagne, qui sont soutenues par une renommée et accostées de trophées; la décoration est la même par dedans, à la différence que les pilastres y sont substitués aux colonnes, au nombre de quatre seulement, les ornements y sont aussi moins multipliés; les dessus des portes sont ornés de cornes d'abondance, et les clefs des arcs, de têtes de lions. La masse entière de cette porte, sans y comprendre les armes, a 60 pieds 4 pouces d'élévation, et chacun des arcs 14 pieds 7 pouces d'ouverture sur 29 pieds 2 pouces de hauteur; elle est toute de pierre de taille. Vue isolément, elle est belle, elle présente l'idée d'un arc de triomphe d'un style grand et noble; malheureusement, vue de la rue d'Alcala, elle présente de l'irrégularité en formant une ligne oblique avec cette rue.

PLANCHE LVI

Vue de la promenade de Florida.

La Florida est au dehors de la porte Saint-Vincent, sur la rive droite du Mançanarès; elle a de superbes allées plantées de beaux arbres; elles s'étendent fort loin, et sont coupées par quelques grandes places circulaires, ornées de bancs de pierre et ombragées par des arbres touffus. Tout y est agreste sur la droite; des campagnes diversement cultivées s'y offrent à la vue; les arbres qui les couvrent, plantés sans régularité, présentent une idée de désordre qui contraste agréablement avec l'uniformité de la promenade; quelques maisons éparses y paroissent de loin à des distances inégales; une maison petite et simple, mais agréablement décorée, s'aperçoit sur une éminence; elle domine sur un vaste enclos de parterres, de jardins et de vergers, au milieu desquels elle est située : elle appartient au duc d'Albe. A la gauche coule la petite riviere de Mançanarès; si son lit étoit couvert d'eau, le coup-d'œil en seroit délicieux; la vue, fixée un instant sur le cours de la riviere, se porteroit ensuite avec plus d'agrément sur les plantations dont la rive opposée est couverte. Cette promenade est délicieuse, elle est assez fréquentée, sur-tout par la famille royale et par la bonne société dans les beaux jours de l'été; le château de Madrid qui la domine dans le fond encadre noblement le tableau.

PLANCHE LVII

Procession à l'ermitage de Saint-Isidore.

Le sujet que représente cette planche est la fête de saint Isidore qui se célebre le 15 de mai, sur une plaine aride où on ne rencontre ni arbres, ni habitation, entre le pont de Ségovie et celui de Tolede; au milieu de ce site est bâtie une chapelle qui renferme l'image de saint Isidore, objet du culte particulier des habitants de Madrid; nous indiquerons en peu de mots ce qui a lieu à cet égard.

Chaque année, le 15 de mai, tout le peuple se porte, sur le point du jour, dans les environs de cet ermitage; des tentes sont établies de tous côtés et on y vend toute sorte de comestibles; entre neuf et dix heures de la matinée les desservants de la paroisse de Saint-André vont célébrer l'office à l'ermitage, où ils chantent une grand'messe suivie d'un sermon; on en confie le soin à un des meilleurs prédicateurs de Madrid; après la messe, les mêmes desservants vont remplir

un plat d'argent de l'eau de la fontaine qui sort d'une des murailles de l'ermitage; la tradition veut que cette eau ait été produite spontanément par un miracle de saint Isidore, et elle a la réputation de guérir un grand nombre d'infirmités : la confiance est telle à cet égard, qu'il a fallu entourer la fontaine d'une enceinte, afin d'éviter le tumulte et la confusion près de ses bords. Le beau climat de l'Espagne, à cette saison, la multitude de voitures, de curieux, de costumes, rendent cette fête fort curieuse pour les étrangers et les voyageurs.

PLANCHE LVIII

Vue d'un lavoir près de Madrid.

Le commerce des laines, si avantageux à l'Espagne, y a fait multiplier la construction de grands lavoirs, qui servent à toute espece de blanchisserie, et dont la forme est en général fort agréable; de belles lignes d'architecture coupées par les arbres qui ordinairement ombragent les ruisseaux sur lesquels ces édifices sont établis, en font des lieux fort agréables à rencontrer; celui que représente cette planche est situé aux environs de Madrid; il en existe de semblables à l'Escurial, à Ségovie, et dans le royaume de Leon.

PLANCHE LIX

Lavoir près d'Ocaña.

Ocaña est une ville ancienne assez grande, située sur une élévation du côté de la nouvelle Castille, et à l'entrée de la Manche et de la vaste plaine de la Mesa de Ocaña; elle a plusieurs édifices assez beaux, deux belles fontaines et un lavoir que représente cette planche; et qui n'est remarquable que par les belles lignes qu'il forme avec le pays qui l'entoure et qui rappelle les sites de la Toscane et des états romains.

PLANCHE LX

Danse du Bolero à Grenade.

Les Espagnols aimerent toujours la danse; les danseurs andalous étoient déja célebres sous les Romains, et ne l'ont pas été moins chez les modernes.

Le fandango est très ancien; le bolero est moderne; les seguidillas

sont une imitation des pas des deux premieres danses qu'on exécute en forme de ballets ou de contredanse.

Il y a lieu de croire que c'est du fandango que Martial a voulu parler lorsqu'il fait tomber le poids de sa satire sur les danses lubriques de la Bétique, aujourd'hui l'Andalousie, sur-tout sur celles du canton de Cadix, et sur la maniere voluptueuse dont les femmes les exécutent. C'est une danse vraiment extraordinaire : un voyageur de nos jours, M. Baretti, l'a définie avec raison une convulsion réguliere et harmonieuse de tout le corps. Le bolero est une imitation, mais réduite, modifiée, dépouillée des accessoires qui donnent au fandango un caractere beaucoup plus libre.

Les Espagnols sont passionnés pour ces deux danses, et leur passion est portée à un point qu'on ne peut décrire. A peine la guitare et la voix au son desquelles on les exécute, se font-elles entendre dans un bal ou sur le théâtre, qu'un murmure de plaisir part de tous côtés : les visages s'animent, les pieds, les mains, les yeux de tous les assistants, même les plus graves, se mettent en mouvement; il est impossible de dépeindre l'impression qui en résulte. Un voyageur anglois, M. Townsend, a dit, avec raison, que si l'on entroit subitement dans un temple ou dans un tribunal en jouant l'air du fandango ou du bolero, les prêtres, les juges, les avocats, les criminels, le peuple, graves ou gais, vieux ou jeunes, quitteroient sur-le-champ leurs fonctions, oublieroient toutes distinctions, et se mettroient tous à danser. Cette observation lui a été suggérée par une petite piece espagnole, dans laquelle il est question de supprimer le fandango, et d'en faire juge le conclave de Rome : on fait alors paroître un danseur et une danseuse qui exécutent si bien cette danse, que les cardinaux, le pape, et tout le sacré college, loin de les chasser, se mettent à imiter leurs mouvements et à danser avec eux.

Ces deux danses s'exécutent à deux, au son de la guitare et au bruit des castagnettes; les danseurs se servent de celles-ci avec autant de justesse que de légereté pour marquer la mesure et animer leurs mouvements.

Dans le bolero, les deux danseurs exécutent les mêmes mouvements; mais ceux de la femme paroissent plus vifs, plus animés, plus expressifs; les pieds ne sont pas un moment en repos; leurs mouvements précipités, quoique sans cesse variés, exigent sur-tout une rare précision. La danseuse exécute avec beaucoup de vitesse et de légereté une variété multipliée de pas et de mouvements : ses bras, soutenus inégalement à moitié du corps, tantôt à demi tendus, tantôt un peu fléchis, élevés et baissés alternativement, prennent des situations

variées qu'on ne connoît point ailleurs, mais qui sont remplies de graces et d'agrément; la tête, tantôt droite, tantôt penchée inégalement et avec négligence, accompagne les mouvements des bras; des inflexions du corps, également variées, se succedent avec rapidité. Cette variété de mouvements, d'actions, de situations, forme un ensemble qu'on ne peut décrire, mais qui porte dans l'ame l'impression la plus vive, et qui rend séduisante la femme la moins belle.

Le fandango est plus grave que le bolero, mais plus expressif, les pas n'en sont ni aussi vifs ni aussi cadencés; ils ressemblent plutôt à des balancements; les inflexions du corps y sont plus variées; elles en augmentent la grace.

Les mouvements des yeux, les mouvements du visage, marquent toutes les attitudes de cette danse, on y voit l'expression la plus vive de toutes les passions qui agitent l'ame; la crainte, le desir, la volupté s'y montrent tour-à-tour; ils s'y succedent avec rapidité; les regards, les gestes, les inflexions du corps, leur donnent une expression plus vive et plus marquée.

Dans l'une et l'autre de ces deux danses le spectateur partage malgré lui les mouvements qui agitent les danseurs; mais rien dans ce genre n'est aussi extraordinaire que certaines danses du peuple, qui ont quelque chose de plus voluptueux et de sauvage à-la-fois. Ce sont l'Ole et le Cachirulo, especes de danses lubriques, qui rappellent ce que les voyageurs rapportent des danses negres et africaines.

PLANCHE LXI

Maniere de voyager en Espagne.

Nous avons voulu indiquer sur cette planche la forme des voitures et attelages en usage en Espagne, parceque c'est toujours ces sortes de choses qui frappent le plus les voyageurs, et dont ils conservent le souvenir. Le peu de moyens qu'on a d'aller en poste oblige à recourir à différentes manieres de voyager, et il est assez intéressant de les faire connoître. Sur le devant du dessin on apperçoit le *coche de colleras* attelé de six mules et en usage par toute l'Espagne; ces voitures ont conservé la forme des anciens berlingos, tels qu'ils étoient sous Louis XIV; elles sont lourdes, incommodes, mal suspendues, mais elles vont très vite et ne cassent pas souvent; on peut même supposer que dans les chemins de l'Espagne, un autre genre de voiture plus légere conviendroit moins; on attend peut-être pour les perfectionner que les chemins soient meilleurs. Ces voitures sont

attelées de six mules rangées de deux en deux et attachées entre elles au limon par de simples cordes, qui sont assez longues pour laisser une distance très considérable d'une mule à l'autre, c'est ce qu'on appelle un *tiro ;* elles sont conduites par deux conducteurs, l'un nommé le *mayoral,* homme d'un certain âge, très fort et assis sur le siege de la voiture; l'autre un jeune homme *mozo,* qui ne s'asseoit jamais et court devant, ou se tient en avant des deux mules de devant. Elles portent des charges considérables.

Derriere cette voiture, à gauche, on distingue une charrette dont les roues sont pleines, ainsi qu'étoient les anciens chars des Romains pendant tout le temps de la république, et ainsi qu'on le remarque encore dans tout le midi de la France et de l'Italie.

Si la poste n'est établie pour les voitures que sur la seule route de Madrid à Cadix et à Bayonne, en revanche elle l'est sur toutes les autres communications pour les gens à cheval; et comme elle est la seule, et que les chevaux sont excellents, on voyage très vite par ce moyen; elle parcourt des chemins de traverse ou des anciennes routes aujourd'hui abandonnées, et sur lesquelles il n'y a pas toujours de bons gîtes. Le postillon va toujours devant en quelque nombre que l'on soit, la bride des chevaux est garnie de grelots qui font un effet assez piquant; il manque à ce tableau des grandes routes d'Espagne, une caleche ou petite voiture à deux roues, et traînées par un cheval, qui sont fort communes, et qui rappellent les cabriolets de France, mais plus lourdes et moins commodes encore que les voitures à six places.

COUP-D'ŒIL SUR L'ÉTAT DES ARTS EN ESPAGNE

Livrée pendant huit siecles aux guerres sanglantes avec les Maures, réduite long-temps à quelques petits royaumes, et même à quelques provinces, la nation espagnole et ses souverains ne purent faire fleurir les arts qui naissent dans le repos et se perfectionnent par la richesse. Ce n'est guere que vers le milieu du xve siecle que l'on peut fixer le commencement des écoles d'architecture, de sculpture, et de peinture. Il seroit difficile de déterminer quel étoit le style des arts avant cette époque, et sur-tout le nom et la vie des ar-

tistes qui s'y consacroient. On peut juger par les ouvrages qui subsistent que l'architecture étoit un mélange du gothique et de l'arabe assez élégant; la sculpture présente une maniere seche, exacte, minutieuse, analogue aux ouvrages du même temps dans les autres pays, et elle est moins avancée que l'architecture, ne pouvant, comme elle, rien emprunter des Arabes auxquels les représentations d'êtres animés étoient interdites. La peinture étoit une mutation en couleur du goût de l'une et de l'autre, et une application sur la toile des principes qui les dirigeoient. Les siecles brillants de Charles Ier et de Philippe II ouvrirent une nouvelle carriere aux arts comme aux sciences, comme aux lettres; des hommes de génie naquirent spontanément par le seul effet de la gloire nationale, de sa puissance et de tous les prestiges qui développent l'imagination et le jugement. C'est alors qu'Alphonse Berruguete, revenu d'Italie, vint apporter en Espagne les leçons et le goût qu'il avoit pris chez son maître Michel-Ange. Il brilla comme lui également dans les trois arts, l'architecture, la sculpture, et la peinture. Il avoit eu pour rival, en Italie, Sansovino et André del Sarte; il n'en trouva pas un en Espagne. Becerra, suivant ses traces, alla également puiser aux mêmes sources et propagea bientôt les mêmes doctrines. L'architecture et la sculpture acquirent sous des maîtres célebres, Silon, Moneque de Tolede, Cespedes, Herrera, Vargas, Raphaël de Leon, Grégoire Hernandez; la peinture prit un essor non moins distingué sous les mêmes Berruguete et Becerra, Vincent Johannes, qui avoient également étudié en Italie les ouvrages de Raphaël, Louis de Vargas, Moralès, Barrosso, Velasco, Sanchez Coello, Fernandez, Navarette, le Muet, Blas del Pardo; on remarque dans ces artistes une analogie avec les peintres de l'école romaine et florentine. Déja avant eux Rinchon, peintre des rois catholiques Ferdinand et Isabelle, Pierre Berruguete, Castejos et Velasco avoient avancé les arts en Espagne et préparé la venue de leurs illustres suc-

cesseurs. Le milieu du XVIe siecle apporta un grand développement dans tous les arts. L'architecture abandonna les formes gothiques et suivit les traces de l'Italie. Le palais de l'Escurial étonna le monde par sa masse, la grandeur de son plan, ses beaux détails et la quantité de belles matieres qui y furent employées. La sculpture rechercha les formes antiques, et la peinture prit un caractere à-la-fois plus correct et plus doux. Roelas, Herrera, Carducho, Ribalta, Orente, Cespedes, illustrerent cette époque qui bientôt vit naître le temps de la splendeur de la peinture en Espagne. Le regne de Philippe III et les génies sans nombre de cette époque qui se prosternent tous cependant devant quelques noms classiques qui les effacent, tels que Velasquez, Murillo, Cano, Coello, Zurbaran. C'est ce moment qu'il faut étudier pour con noître la véritable école espagnole qui a un caractere particulier que n'ont point les autres écoles; elle tient l'intermédiaire entre l'école italienne et flamande; plus rapprochée de la nature que la premiere, elle est plus noble que la seconde, et participe des beautés de toutes les deux; cette école se distingue particulierement dans les peintures sacrées, et l'on reconnoît dans les tableaux des Espagnols les sentiments que ce peuple éprouve en général pour les mysteres de la religion; nulle part l'extase, l'onction, la vraie piété, ne sont aussi bien exprimées que dans leurs ouvrages, et les passions mystiques rendues avec plus de chaleur; les têtes de vierges sont d'une expression admirable; le coloris et l'effet en sont frappants, et quoique les peintres espagnols ne se soient point livrés à des sujets profanes, et qui supposent l'étude du nu, lorsqu'ils eurent l'occasion de s'en occuper, ils s'y distinguerent.

Depuis le commencement du XVIIIe siecle la peinture déclina tout-à-fait en Espagne, et ne reprit un peu d'essor que lorsque le célebre Mengs fixa son séjour à Madrid : des éleves accoururent de toute part pour suivre cette nouvelle impul-

sion. Leurs progrès furent rapides, la nouvelle école s'établit, et continua avec succès, mais sans avoir cependant produit aucun artiste transcendant. L'Espagne a une académie de peinture à Séville, et une académie de beaux-arts à Madrid, sous le nom de Saint-Fernando; des écoles publiques de dessin dans différentes villes, et tous les encouragements de la famille régnante et des classes supérieures.

Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas de faire connoître en détail la vie et les ouvrages des peintres espagnols, nous avons cependant cherché à donner une idée de leur maniere, et à faire connoître les principaux artistes qui ont illustré cette école.

PLANCHE LXII

Adoration des bergers par Velasquez.

On peut considérer l'auteur célebre de ce tableau comme le second fondateur de la peinture espagnole, ou plutôt le fondateur de la seconde maniere de peinture espagnole et celui qui constitua véritablement le caractere de leur école. Velasquez naquit à Séville en 1599; ses parents ne le destinoient point aux arts, mais son génie l'emporta et il voulut absolument s'y consacrer; de l'école de Herrera il passa à celle de Pacheco, et de celle-ci à l'étude unique de la nature. Ce grand artiste est peut-être de tous ceux qu'on connoît celui qui est parvenu à la plus haute perfection du coloris et de l'effet. Son mérite ne tarda pas à être connu, son maître Pacheco lui donna sa fille en mariage, et le duc d'Ossuna, ministre d'état et favori de Philippe II, l'appela à Madrid; là il fit le portrait du roi, du duc, celui du prince de Galles, et plusieurs autres tableaux; c'est dans ce moment que Rubens arriva à Madrid, et qu'il s'établit entre ces deux artistes une liaison qui n'a jamais cessé et qui les honore également tous les deux; entraîné par les récits de son ami, Velasquez brûloit d'aller en Italie contempler les chefs-d'œuvre des artistes alors vivans, tels que le Guide, Lanfranc, Poussin, le Dominiquin, et ceux plus distingués encore qui les avoient précédés; il obtint, quoique avec peine, la permission du roi, et s'embarqua à Barcelonne le 10 août 1629; là il fit de nombreuses études et se perfectionna dans toutes les parties de la peinture, mais il ne changea point sa maniere, préférant

être le premier dans son genre au second dans un autre qu'il n'auroit point aussi bien senti. Il reçut dans les deux voyages en Italie le même accueil distingué qu'il avoit reçu en Espagne, et s'y fit également admirer; de retour à Madrid, il accompagna le roi dans un voyage en Aragon, et fut fait premier peintre de son cabinet avec un traitement considérable; tous les portraits des personnes distinguées de ce temps sont de lui; enfin le roi voulant le distinguer plus particulierement le nomma premier maréchal-des-logis du palais, et c'est en cette qualité que Velasquez accompagna le roi, lorsqu'il conduisit à Irun l'infante Marie-Thérèse, qui devoit y épouser Louis XIV. Son extérieur distingué, ses manieres nobles, les habits riches qu'il portoit avec grace, tout le faisoit remarquer dans cette cour fastueuse; et c'est une observation qui mérite d'être faite, que les deux artistes les plus célebres de ce temps, Rubens et Velasquez, occupoient l'un et l'autre un poste distingué, et qu'on n'avoit pas cru que le génie dans les arts dût être un titre d'exclusion pour la carriere politique. Velasquez, comblé d'honneurs, de richesses et d'hommages, mourut le 7 août 1660, et son convoi fut suivi d'un cortege de tous les seigneurs de la maison du roi. Cet artiste habile méritoit une semblable distinction; car personne ne porta plus loin la magie de son art. En examinant ses tableaux, on ne voit point de contour, on ne juge des formes et de l'effet que par l'opposition des teintes et par la perspective aérienne; ses tableaux vus de près présentent une singuliere absence de fini et de dégradation; vus du point pour lequel ils sont faits, ils ont l'air d'être étudiés et glacés comme des tableaux flamands. On dit que pour mieux se rendre compte de l'effet des touches il peignoit avec des pinceaux attachés à de longs bâtons, je doute de cette assertion, mais elle n'est pas invraisemblable lorsqu'on considere cette science profonde de l'imitation juste de la nature; cette connoissance de l'effet des tons et du clair obscur, cette vigueur de touche dans les ombres et cette finesse de tons dans les demi-teintes, cette propreté de palette jointe à une apparence de désordre dans la maniere d'employer les couleurs. Son chef-d'œuvre de ce genre est son tableau de Silene qui excitoit avec raison l'admiration du célebre Mengs. Ses autres productions les plus distinguées sont les forges de Vulcain, la tunique de Jacob, et la remise d'une place au marquis de Pesquiera, et ses nombreux portraits. Le tableau que nous donnons ici a cela de particulier qu'il est étudié et composé comme pourroit l'être un tableau de l'école italienne, et qu'il s'écarte de l'abandon et peut-être d'une sorte de désordre qui regne dans les autres productions de Velasquez; tout y est étudié et cependant la

couleur et l'effet rappellent ses autres ouvrages; il appartient au comte de l'Aguila, à Séville, et me paroît être une des plus belles productions de ce peintre.

PLANCHE LXIII

Aguador ou marchand d'eau, à Séville, par le même Velasquez.

Ce tableau présente le véritable genre de Velasquez, cette imitation naïve et fidele de la nature, cette expression inimitable, joint au coloris et à l'effet le plus brillant; il fait partie de la collection du palais de Madrid.

PLANCHE LXIV

Portrait de Fernand-Cortès, par le même.

Après avoir donné un tableau d'histoire et un autre de genre, par Velasquez, il sembloit nécessaire de faire connoître ce peintre sous le point de vue qui le distingue particulierement, le portrait; et nous ne pouvons mieux choisir que le portrait de Fernand-Cortès que l'on regarde à juste titre comme un de ses meilleurs ouvrages, joint à l'intérêt que présente le sujet. Dans ce tableau comme dans les précédens, nous regrettons de ne pouvoir faire juger de la magie des couleurs et de l'effet.

PLANCHE LXV

Saint Pierre marchant sur la mer, par Claude Coello.

Vers la fin du XVIIe siecle la peinture fut en décadence en Espagne, mais elle s'y soutint encore par les talens d'un artiste célebre, Claude Coello, qui avoit su conserver la maniere de Cano, de Velasquez et de Murillo; moins habile que ces grands artistes, Coello marchoit cependant sur leurs traces; il ne leur cédoit en rien dans l'imitation fidele de la nature, et l'ouvrage qu'on présente ici en est une preuve marquante; il laissa beaucoup d'ouvrages en Espagne qui tous indiquent le génie et une grande facilité; s'il eût vécu soixante ans plus tôt, il auroit été l'égal des peintres célebres dont nous avons parlé : il eut au moins la gloire d'être le dernier qui constate véritablement la belle école espagnole. Lucas Jordan, que l'on fit venir à Madrid vers la fin de la vie de Coello, gâta le goût de la peinture par la faci-

lité dangereuse, le défaut de correction et d'étude qu'il introduisit; Coello mourut en 1691 : les plus distingués de ses ouvrages se voient à Madrid, Saint-Ildephonse, l'Escurial, et Salamanque. Le tableau que nous offrons ici étoit dans cette premiere ville, et fut apporté en France par M. Le Brun, qui en faisoit, avec raison, le plus grand cas.

PLANCHE LXVI

Une Sainte, par Zurbaran.

Ce peintre, surnommé le Caravage espagnol, plutôt pour sa maniere de peindre que pour le genre de sujet qu'il choisissoit, naquit à Séville en 1598, et acquit de bonne heure l'admirable talent qu'il possédoit; fidele imitateur de la nature, il aimoit à lui chercher des difficultés pour les vaincre, son style est grand et noble, son dessin pur, et son coloris mâle, il rappelle la maniere du Caravage, de Valentin, de Le Sueur, mais avec plus d'imagination; ses ouvrages à la chartreuse de Xerès et dans la cathédrale de Séville sont étonnans de conception et de verve; ceux qu'il fit pour mettre dans les églises de Séville ne sont pas moins remarquables; celui que nous représentons ici se conserve dans le palais du roi, à Madrid, et donne une idée de sa simplicité et de l'effet qu'il savoit produire, même dans les plus simples ouvrages.

PLANCHE LXVII

Adoration des bergers, par Ribera, dit l'Espagnolet.

Nous n'avons parlé de ce peintre assez connu, et l'un des plus distingués de l'Italie, que pour le réclamer en faveur de l'Espagne. Plusieurs auteurs le font naître à Gallipoli, dans le royaume de Naples, tandis qu'il est prouvé par un écrit, même de sa main, qu'il naquit à Xativa, aujourd'hui San Philippe, le 12 janvier 1588, et qu'il travailla long-temps dans l'atelier de Ribalta; il partit, il est vrai, très jeune pour l'Italie, où il passa toute sa vie; on possede cependant en Espagne un grand nombre de ses principales productions, celle-ci est d'un ordre supérieur et peut se placer à côté de tout ce qu'il a fait de mieux; on y reconnoît sur-tout le caractere naïf et fidele de l'école espagnole, cette imitation quelquefois un peu triviale de la nature. Il faut ajouter qu'il a eu envie dans ce tableau de rappeler le costume des bergers espagnols, et que tout porte ici l'empreinte du souvenir de la patrie, et du genre de peinture qui lui étoit particulier.

PLANCHE LXVIII

Saint François s'élevant vers le Christ, par Murillo.

Esteban Murillo est le premier coloriste des peintres espagnols et le chef, après Velasquez, de toute l'école; il naquit à Séville en 1618 et entra dans l'atelier de Castillo, son parent; mais il se fraya bientôt une route lui-même, et ne dut qu'à son génie sa réputation. Dévoré du desir de voir l'Italie, il se rendit à Madrid pour tâcher d'en trouver les moyens. Là il rencontra le célebre Velasquez, déja comblé d'honneur et de richesses, et qui ne trouvoit rien de plus doux que de faire jouir des mêmes avantages ceux qui se consacroient à la même carriere; Murillo, touché de son accueil, se fixa auprès de lui, et c'est pendant son séjour de trois ans dans la capitale qu'il perfectionna la maniere qu'il s'étoit créée; il imita le genre de peinture qui se rapprochoit de ses dispositions naturelles, Vandick dans la finesse des tons, Velasquez dans la hardiesse et la franchise de la touche, ce sont ces deux artistes qu'il rappelle davantage et qu'en effet il admiroit le plus. Il est impossible de porter à un plus haut degré la finesse des teintes, le moelleux du pinceau, la grace des poses, et l'agrément des formes. Les ouvrages de Murillo, peu répandus en Europe, sont très multipliés en Espagne, et ils s'y soutiennent à un très haut prix: la plupart appartiennent à des corporations religieuses; les plus distingués se voient à Séville dans le cloître des Capucins, à l'hôpital de la Charité, à la cathédrale, chez le marquis de San-Yago, au palais du roi à Madrid, et à l'Escurial. Le tableau que représente cette planche, quoique composé seulement de deux figures, est d'une expression et d'un effet admirable, l'action du saint qui s'éleve avec passion vers son Rédempteur, la douceur du regard du Christ qui semble s'abaisser vers lui pour le recevoir; cette idée simple et sublime, l'effet sur-tout du tableau que malheureusement nous n'avons pu exprimer, font de cet ouvrage un des chefs-d'œuvre de la peinture. Il est dans l'église des Capucins, à Séville.

PLANCHE LXIX

Songe de Murillo.

L'effet de ce tableau est peut-être plus surprenant que celui du précédent. La lumiere qui n'entoure que la Vierge et l'enfant Jésus

éclaire toute la scene, et a une magie qu'il est difficile d'exprimer; la dégradation des teintes dans les ombres est si habilement ménagée, qu'on découvre les moindres parties du tableau, quoique l'effet total semble très étendu; l'expression des figures est admirable, et on ne peut porter plus loin l'imitation de la nature, et le choix dans cette imitation; ce tableau est également à Séville.

PLANCHE LXX

Assomption de la Vierge, par le même.

Ce tableau est en quelque sorte un type de la représentation de la Vierge et de l'enfant Jésus qui, sous le nom de la *purissima*, se trouve dans toutes les maisons en Espagne; ce tableau a été copié par tous les peintres secondaires, mais il n'offre ni la beauté des teintes, ni l'expression de cette belle peinture; c'est dans les têtes de vierge sur-tout que brilla Murillo, et aucun des autres peintres n'a pu approcher de sa supériorité dans ce genre, pas même le célebre Alonso Cano qui s'étoit également appliqué à traiter ces sujets. Le culte particulier de la Vierge est cher aux Espagnols, le caractere tendre et passionné de ce peuple se plaît à la contemplation de la vertu jointe à la beauté, et les prieres les plus ferventes, les vœux les plus ardens s'adressent de préférence à la mere du Sauveur, qui semble intercéder pour le pardon de tous les torts, et consoler de tous les maux.

CONCLUSION

Au moment de terminer l'entreprise difficile de faire connoître un pays aussi intéressant que l'Espagne, l'auteur voit avec peine combien son ouvrage est imparfait et laisse à desirer; la seule idée de compléter pour les souscripteurs un corps d'ouvrage qui pût se placer dans leur bibliotheque l'a déterminé à borner ainsi le nombre des livraisons à quarante-huit, formant quatre volumes à-peu-près égaux; mais il espere être à même de fournir un jour un supplément qui alors paroîtroit à la fois, et non plus morcelé en livraison; il contiendroit le nom des souscripteurs qu'il n'a pas été possible de

se procurer avec exactitude, et ce seroit un moyen pour l'auteur, en complétant son travail, d'offrir un nouvel hommage de sa reconnoissance aux personnes éclairées qui ont bien voulu soutenir son entreprise, et à la noble contrée à laquelle il a desiré élever ce monument.

FIN

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS LA DEUXIEME PARTIE DU TOME SECOND

FORMANT LE QUATRIEME VOLUME

DU VOYAGE PITTORESQUE ET HISTORIQUE DE L'ESPAGNE

DESCRIPTION DE LA NAVARRE

DESCRIPTION DE L'ARAGON

DESCRIPTION DE LA CASTILLE

FIN DE LA TABLE DU QUATRIEME ET DERNIER VOLUME.

TABLE SOMMAIRE

DES MATIERES CONTENUES DANS LES QUATRE VOLUMES

DU

VOYAGE PITTORESQUE ET HISTORIQUE DE L'ESPAGNE

TROISIEME VOLUME,

ou 1re partie du tome 2e.

DESCRIPTION DE L'ANDALOUSIE.

Belmes.
Espiel.
Sierra-Morena.
Cordoue.
Grenade.
Alhambra.
Loxa.
Séville.
Italica.
Malaga.
Gibraltar.
Cadix.

QUATRIEME VOLUME,

ou 2e partie du tome 2e.

DESCRIPTION DE LA NAVARRE.

Pampelune.
Roncevaux.

DESCRIPTION DE L'ARAGON.

Saragosse.

DESCRIPTION DE LA CASTILLE.

Burgos.
Ségovie.
Talavéra.
Valladolid.
Coca.
Saint-Ildephonse.
L'Escurial.
Tolede.
Aranjuez.
Madrid.
Ocaña.
Grenade.
Tableaux des meilleurs peintres espagnols.
Cartes.
Conclusion.

LA SOCIÉTÉ ESPAGNOLE
AU XVIIIe SIÈCLE

AVANT-PROPOS

Nous avons publié de 1896 *à* 1904 *(Société française d'imprimerie et de librairie) trois volumes d'études sur l'Espagne de l'ancien régime:* La Société (1896). — Les institutions (1899). — La richesse et la civilisation (1904).

Le premier de ces volumes est épuisé.

Nous en publions ici une édition revue, corrigée, et en partie remaniée.

Nous abandonnons la rubrique générale et publions ce volume sous le titre de La Société espagnole au XVIIIe siècle.

Nous espérons pouvoir publier un peu plus tard les deux autres volumes.

Les écrivains espagnols aiment peu le XVIIIe siècle qui fut pour leur pays une période de convalescence et de recueillement. Il abonde cependant en curiosités de toutes sortes. La nation qu'il a préparée a montré en 1808 *quelles réserves d'énergie elle possédait. Une époque qui eut un pareil épilogue ne peut pas avoir été sans mérite; c'est ce que nous nous sommes attaché à démontrer en toute sincérité et bonne foi.*

CHAPITRE I[er]. — L'EMPIRE ESPAGNOL.

I. — Étendue et population.

De 1713 à 1808, l'Espagne est restée telle que l'avaient faite les traités d'Utrecht. Après douze ans de guerre, Philippe V avait dû abandonner à ses ennemis de vastes et riches territoires, que le testament de Charles II avait eu précisément pour objet de conserver à la monarchie. L'Autriche avait pris les Pays-Bas, le Milanais, les Présides de Toscane, la Sardaigne et le royaume de Naples[1]. Le duc de Savoie avait obtenu la Sicile[2]. L'Angleterre s'était contentée de Minorque et de Gibraltar[3], mais ç'avait été la cession la plus douloureuse; l'Espagne s'était sentie atteinte dans sa chair et pour surcroît de deuil, le conquérant était hérétique. Au prix de ces sacrifices, Philippe V était resté roi d'Espagne et des Indes. « Jamais monarchie, dit M. Baudrillart, n'a subi « démembrements pareils à ceux que l'Espagne dut souffrir « à Utrecht... Ce qu'elle abandonnait, c'étaient non seulement « d'immenses domaines, les plus riches ou les plus civilisés « de ses États, mais tous ses points de contact avec les autres

1. Traité du 20 mai 1720 (adhésion de l'Espagne à la quadruple alliance) et du 30 avril 1725 entre l'Espagne et l'Autriche.
2. Traité du 13 août 1713 entre l'Espagne et la Savoie.
3. Traité du 10 juillet 1713 entre l'Espagne et l'Angleterre.

« puissances en dehors de la France, c'est-à-dire tout ce qui « jusqu'alors l'avait mêlée à la vie générale de l'Europe [1]. »

Au fond, si l'amour-propre espagnol avait été profondément blessé, la puissance espagnole n'avait été que faiblement atteinte par les traités d'Utrecht. Dès longtemps, les Flandres et l'Italie coûtaient plus à garder qu'elles ne rapportaient au trésor. La Sardaigne et la Sicile étaient de peu de prix pour un État qui n'avait plus de marine. Ce fut comme un lest inutile dont la monarchie s'allégea. Séparée désormais du reste de l'Europe, presque aussi bien protégée que l'Angleterre contre les attaques du dehors, libre de rester étrangère, s'il lui plaisait, à toutes les querelles du continent, l'Espagne pouvait se consacrer tout entière à son relèvement intérieur et au développement de ses colonies. C'était encore une très grande tâche. Malgré les pertes subies, les États du roi d'Espagne formaient la plus vaste monarchie de l'univers. Ils s'étendaient sur un espace de plus de quatorze millions de kilomètres carrés, tant en Europe qu'en Afrique, en Amérique ou en Océanie [2]. Il n'y aurait pas eu place pour dix empires comme l'empire espagnol sur la surface du globe.

La population de ces immenses contrées était loin d'être en un juste rapport avec leur étendue; elle ne laissait pas cependant d'être considérable et ne cessa d'augmenter pendant tout le XVIIIe siècle.

A la fin du règne de Charles II, la population de l'Espagne était descendue à 5.700.000 habitants [3]. Dès 1726 elle était

1. A. Baudrillart, *Philippe V et la Cour de France*. Paris, Didot, 1890, 5 vol. in-8°, t. I, p. 535.

2. Jean Birot, *Statistique annuelle de géographie humaine comparée*, 1912. Paris, Hachette, une plaquette in-8°, 32 p. — Les dix-huit États de l'Amérique espagnole donnent une superficie de 12.425.000 kil. carrés. Il y faut ajouter la Californie 514.000 kil. carrés, le Nouveau-Mexique 317.000 kil. carrés, le Texas 688.000 kil. carrés, Porto-Rico 9.000 kil. carrés, les Philippines 296.000 kilomètres carrés, en tout 14.249.000 kil. carrés.

3. Ch. Weiss, *l'Espagne depuis le règne de Philippe II jusqu'à l'avè-*

remontée à 6.025.000 âmes. On comptait 9.301.728 habitants en 1768, 10.268.150 en 1787 et 10.541.000 en 1797 [1]. Le nombre des habitants de l'Espagne avait presque doublé en cent ans et était revenu au chiffre probable des premières années du XVIe siècle.

Les résultats du recensement de 1787 ont été publiés avec un très grand soin par ordre de Charles III [2], et paraissent présenter plus de garanties de sincérité que ceux de 1797. Les opérations du recensement avaient eu lieu après une longue épidémie de fièvres tierces et putrides, qui avait duré trois ans; cependant 2.289 localités accusaient une augmentation de population et l'accroissement total atteignait 1.108.151 habitants depuis 1768. La province la plus peuplée était la Galice, qui comptait 1.345.803 âmes, plus du dixième de la population totale. Cinq autres provinces dépassaient le demi-million : Catalogne 814.412 habitants, Valence 783.084, Andalousie 754.293, Grenade 661.661, Aragon 623.308 [3]. Trois provinces n'atteignaient pas cent mille habitants : Zamora 74.669, Toro 92.404, Alava 71.399 [4]. La population allait en s'éclaircissant du nord au sud et des frontières au centre du pays. La province de Madrid était

nement des Bourbons. Paris, 1844, 2 vol. in-8°; t. II, p. 75. —On pense que l'Espagne au temps de Charles-Quint pouvait avoir environ dix millions d'habitants. Le recensement de 1594 ne donna que 8.206.791 âmes. Au commencement du règne de Philippe IV, la population n'excédait plus guère six millions d'habitants.

1. Weiss, *op. cit.*, t. II, p. 71, 72, 75 et 383. — De Laborde, *Itinéraire descriptif de l'Espagne*. Paris, 1827, 6 vol. in-8°, t. IV, p. 2. — Canga Argüelles, *Diccionario de la hacienda para el uso de los encargados de la suprema direccion de ella*. Londres, 1826, 2 vol. in-4°, V° *Censo*.

2. *Censo español executado de orden del rey, comunicada por el Excelentísimo Señor Conde de Florida Blanca, primer secretario de Estado y del despacho en el año de* 1787. Madrid, en la imprenta real, in-4°.

3. Voici les chiffres correspondants du *Censo* de 1797. — Catalogne 858.818, Valence 825.059, Andalousie 746.221, Grenade 692.934, Aragon 657.376. — Canga Argüelles, *Dic. de hac.* V° Poblacion.

4. En 1797 : Zamora 71.401, Toro 97.370, Alava 67.523. *Id. ibid.*

la moins peuplée du royaume ; si on laissait de côté la capitale, elle n'avait plus que 58.943 habitants.

L'Espagne avait peu de grandes villes. Sur les 143 cités et les 4.308 villes énumérées dans le *Censo*[1], il n'y en avait pas quarante dont la population fût supérieure à 10.000 habitants, et l'Andalousie à elle seule en comptait dix-sept[2]. Deux villes seulement, Madrid et Barcelone, dépassaient 100.000 âmes. Madrid comptait 156.672 habitants, sans sa garnison, Barcelone en avait 115.000[3]. Valence, Séville, Cadix, Malaga, Grenade, Saragosse, Murcie étaient encore de grandes cités[4], mais combien de villes déchues ! Valladolid n'avait plus que 21.000 habitants[5], Tolède peut-être un peu plus[6], Burgos 8 à 9.000 seulement.

Grâce à un étroit contrôle, le nombre des clercs avait diminué de 35.086 unités depuis 1768 et celui des nobles avait baissé de 242.205. Il restait encore 191.101 membres du clergé séculier ou régulier et 480.589 hidalgos. En ajoutant à ces

1. Les villes espagnoles se partageaient en trois classes : *ciudades*, *villas*, *lugares*. Nous traduisons ces mots par cités, villes et bourgs ou villages.

2. Séville, Malaga, Cordoue, Ecija, Cadix, Jerez, Ysla de Leon, Puerto Real, Arcos, Ronda, Antequera, Grenade, Martos, Andujar, Baeza et Ubeda.

3. En 1797 Madrid comptait 167.607 habitants civils, 10.250 militaires et 30.000 étrangers, soit 207.857 habitants. — Canga Argüelles 6. *Dic. de hac.* V° Madrid. — Pour Barcelone, le chiffre de 115.000 habitants est donné par Pi y Arimon, *Barcelona antigua y moderna*. Barcelona, 1854, 2 vol. in-4°, t. I, p. 298. — Canga Argüelles donne les chiffres suivants : Barcelone en 1715 : 37.000 hab., en 1759 : 69.505, en 1778 : 84.870, en 1786 : 94.800, en 1800 : 130.000.

4. De Laborde et Canga Argüelles donnent à Séville 96.000 âmes, à Valence 80.000, à Cadix 70.000, à Malaga 50.000, à Grenade 50.000, à Saragosse 42.000, à Murcie 40.000.

5. Sangrador Vitores, *Historia de la M. N. y M. L. Ciudad de Valladolid*. Valladolid, 1861, 2 vol. in-8°, t. I, p. 604.

6. Canga Argüelles lui donne 35.000 âmes, ce qui paraît exagéré. — Du Rozoir, *Description géographique, historique, militaire et routière de l'Espagne*, Paris, 1823, in-8°, lui en attribue 22.000, p. 343.

chiffres les avocats, les greffiers, les notaires, les médecins[1], les étudiants, les fonctionnaires, les personnes attachées à l'administration de l'armée et les domestiques, on arrivait au total de 1.138.536 personnes vivant de leurs rentes ou de l'argent d'autrui ou du trésor public et ne produisant rien. C'est à peine si la grosse armée des laboureurs, des fermiers, des journaliers, des artisans, des fabricants et des commerçants atteignait un chiffre double. Ils ne comptaient que pour 2.016.846 personnes dans la population totale. Il n'y avait pas 40.000 fabricants, et on ne comptait que 35.000 négociants.

Le *Censo* de 1797 fut exécuté en pleine guerre, et à une époque où l'administration avait déjà perdu de sa régularité; il ne saurait inspirer la même confiance que celui de 1787; il fournit cependant quelques points de comparaison intéressants. On constate en 1797 une notable diminution des clercs, des moines, des nobles et des employés royaux; mais ces symptômes, favorables en eux-mêmes, ne prouvent pas que la prospérité générale ait augmenté : s'il y a moins d'employés, il y a plus de militaires; s'il y a plus d'artisans, il y a moins de laboureurs; s'il y a moins de clercs, il y a aussi moins d'étudiants[2]. La richesse publique a diminué; le nombre des domestiques a baissé de plus de 100.000; la population rurale

1. On estimait en 1797 le nombre des avocats à 4.346, celui des médecins à 5.883, celui des greffiers et notaires à 9.633. — Canga Argüelles, *Dic. de hac.* V° Abogados.

2.

	1787	1797
Clercs séculiers et réguliers	183.425	168.248
Nobles.	480.589	402.059
Employés du roi, de la Croisade et de l'Inquisition	41.014	31.981
Militaires.	77.884	149.340
Fabricants, artisans et gens de métier . .	310.739	533.769
Laboureurs.	1.871.768	1.677.172
Étudiants.	50.994	29.812
Domestiques.	280.092	174.095

Canga Argüelles, *Dic. de hac.* V° *Poblacion.*

chassée par la misère reflue vers les villes et l'augmentation décennale de la population n'atteint que 272.850 personnes, soit à peine la moitié de l'accroissement observé pendant le même temps de 1768 à 1787[1].

Le roi avait compris que le défaut de population était pour l'Espagne une grande cause de faiblesse. Il accordait des privilèges à ceux qui se mariaient avant dix-huit ans, ou qui avaient six enfants mâles[2]. Il facilitait la naturalisation des étrangers[3], il créait des colonies[4], il accordait le droit de basse justice en Valence à tout fondateur d'un village de quinze feux[5], il faisait dresser tous les mois l'état des mariages, des naissances et des décès[6], il ordonnait à tous ceux qui s'étaient absentés d'Espagne sans commission royale de rentrer immédiatement[7]. Les lois ne peuvent rien sans les mœurs et le roi lui-même défaisait souvent d'un côté ce qu'il avait cherché à obtenir par un autre. L'habitude des unions précoces était encore assez répandue en Espagne à la fin du XVIIIe siècle, puisque le *Censo* de 1787 compte 7.635 personnes mariées et âgées de moins de seize ans; l'intérêt bien entendu de l'État était de tolérer, comme le faisait la vieille coutume, les mariages contractés à l'insu des parents, mais cela paraissait choquant aux gens d'ordre; ils obtinrent la prohibition des mariages clandestins[8] et plus on rendit les

1. De 1768 à 1787, l'accroissement est de 1.108.151 habitants, soit 58.323 par an. De 1787 à 1797 l'accroissement est 272.850 habitants, soit 27.285 par an.

2. *Novisima Recopilacion de las leyes de España*, Madrid, 1805, 5 vol. in-f°. *Suplemento*, 1829, in-f°. Libro X. Titulo II. Ley 7, 11 février 1623.

3. *Nov. Rec.*, VI, XI, 3, 8 mars 1716.

4. En 1787, les *Nuevas poblaciones de la Sierra Morena* comprenaient 14 villages peuplés de 7.918 habitants. *Censo general.*

5. *Nov. Rec.*, III, III, 1. *Suplemento*, 10 mars 1772.

6. *Nov. Rec.*, VII, XXII, 10, 8-23 mai 1801.

7. *Nov. Rec.*, VII, XXVI, 1. S. 25 août-7 novembre 1805.

8. Très nombreuses ordonnances à ce sujet au livre X, titre II: *De los esponsales y matrimonios y sus dispensas.*

abords du mariage difficiles, moins il y eut de gens curieux de s'y aventurer. L'Espagne comptait, en 1787, 6.377.489 célibataires ou veufs contre 3.890.661 personnes mariées; mais si l'on défalque du nombre des célibataires les 3.679.857 célibataires âgés de moins de seize ans et les 183.425 personnes vouées au célibat ecclésiastique, on remarquera que 2.514.207 personnes seulement vivaient hors mariage, tout en ayant la capacité civile de se marier [1]. La mauvaise hygiène des enfants, les ravages de la rougeole, des épidémies terribles [2], la guerre, l'émigration, contribuaient aussi à ralentir le mouvement ascensionnel de la population.

S'il est facile de déterminer exactement la population de l'Espagne, il est beaucoup plus malaisé de connaître celle des colonies. Il y eut bien quelques recensements officiels, mais ces documents ne sont qu'approximatifs et ne peuvent être cités qu'à titre de renseignement.

Humboldt donne aux établissements espagnols de l'Amérique et des Philippines une population de près de dix-neuf millions d'habitants, sur lesquels il compte un peu plus de trois millions de blancs [3]. Canga [4] Argüelles propose le

1. *Censo general.*

2. L'épidémie de fièvre jaune qui désola l'Andalousie en 1800 fit périr 8.000 personnes dans la seule ville de Séville. — Du Rozoir, *Descr. de l'Esp.*, p. 211.

3.

Mexique	6.800.000 hab.
Guatémala	1.580.000
Nouvelle Grenade et Caracas	2.618.000
Pérou et Chili	2.330.000
Buenos-Ayres	2.262.000
Esclaves nègres employés sur le continent américain	387.000
Cuba et Puerto-Rico	925.000
Philippines	1.900.000
TOTAL	18.802.000

A. de Humboldt, *Essai politique sur le Royaume de Nouvelle Espagne.* Paris, 1825-27, 4 vol. in-8°, t. I, p. 321.

chiffre total de quatorze millions comme un minimum [1]. Si l'on accepte les évaluations de Humboldt et du *Censo* de 1797, on voit que, vers 1800, Charles IV pouvait se dire le souverain de vingt-neuf millions d'hommes et l'on comprend qu'il ait songé à prendre le titre d'Empereur des Indes [2].

II. — Les grandes divisions de la monarchie.

Quoique la volonté royale fît loi dans toute l'étendue de l'empire espagnol, il ne formait point cependant un ensemble homogène; on y peut distinguer cinq régions ayant chacune leur législation particulière : pays de la Couronne de Castille, pays de la Couronne d'Aragon, Navarre, Provinces basques, les Indes. On n'aurait point une idée vraie de la structure de l'Empire espagnol si l'on ne connaissait le régime spécial de chacune de ses parties, l'étendue de leurs privilèges et les efforts des rois pour restreindre l'autonomie provinciale.

Les 16.902.000 habitants des Colonies d'Amérique se décomposaient en :

Indiens	7.530.000
Métis	5.310.000
Blancs	3.276.000
Noirs	786.000

1. Canga Argüelles (*Dic. de hac.* V° *Poblacion de la monarquia española en todas sus posesiones en el año de* 1800).

Mexique	5.760.000
Guatémala	650.000
Nouvelle Grenade et Caracas	2.300.000
Pérou et Chili	1.476.122
Buenos-Ayres	980.000
Cuba et Puerto Rico	800.000
Philippines	1.300.000
Total	13.266.122

2. Traité du 27 octobre 1807 entre Charles IV et Napoléon.

Les Pays de la Couronne de Castille.

Les pays de la Couronne de Castille formaient le cœur de la monarchie; l'autorité royale y était mieux assurée que partout ailleurs, n'ayant pas à lutter contre l'esprit d'indépendance des provinces, soumises dès la fin du XVe siècle à la centralisation administrative. Même au temps où les Cortès castillanes se réunissaient encore, il n'y avait qu'une assemblée commune à tous les États castillans. Quoiqu'un certain nombre de provinces eussent gardé le titre de royaume, il n'y avait pas de Cortès particulières de Léon, de Séville ou de Grenade; ces royaumes n'étaient que des provinces de Castille, sans représentation propre et sans traditions d'indépendance. Les rois de la maison de Bourbon avaient donc pu très facilement appliquer à leurs États castillans le système français des intendants. Les pays de la Couronne de Castille avaient été divisés en vingt-trois gouvernements[1], renfermant une population de 7.126.654 habitants, y compris les Présides d'Afrique et les Canaries.

Conquises au XVe siècle, de 1402 à 1497 par les Français Gadifer, Jean et Maciot de Béthencourt et par des capitaines castillans, les Canaries avaient été rapidement assimilées et avaient reçu les lois castillanes[2]. Les *Isleños* étaient considérés comme de véritables citoyens espagnols, ils avaient toujours fait preuve du loyalisme le plus décidé, ils étaient

1. Andalousie, Asturies, Avila, Burgos, Ciudad-Real, Cordoue, Cuenca, Extràmadure, Galice, Grenade, Guadalajara, Jaen, Leon, Madrid, Murcie, Palencia, Salamanque, Segovie, Soria, Tolède, Toro, Valladolid, Zamora. — Canaries.

2. Cf. D. José de Viera y Clavijo, *Noticias de la historia general de las islas de Canaria.* Madrid, 1772, 4 vol. in-4°. — D. Gregorio Chil y Naranjo, *Estudios históricos, climatológicos y patológicos de las islas de Canaria.* Palmas de Gran Canaria, 1879, 2 vol. in-4°.

restés fidèles à Philippe V pendant la guerre de Succession[1]; en 1797 Nelson voulut attaquer Santa-Cruz, échoua dans son entreprise et perdit un bras dans le combat[2]. La population des îles montait en 1797 à 182.000 personnes[3].

On appelait Présides d'Afrique les six ports de Ceuta, Peñon de Velez, Alhucemas, Melilla, Mazalquivir et Oran; c'étaient des points de débarquement que l'Espagne avait occupés à une époque où ses hommes d'État songeaient à continuer en Afrique l'œuvre de la *reconquista*, terminée en Europe par la reprise de Grenade. Puis l'Espagne avait été entraînée aux Indes et les Présides, isolées et inutiles, étaient restées comme un monument de l'ambition et de la ténacité nationales. Souvent les Mores avaient cherché à jeter les Castillans à la mer. Ceuta fut bloquée par les Mores de 1694 à 1720; peu s'en fallut même qu'elle ne tombât aux mains des Anglais[4]. Oran fut occupé par les Mores en 1708 et reconquis en 1732, à la suite d'une véritable expédition. En 1774, le sultan du Maroc vint mettre le siège devant Melilla, qui résista glorieusement; les Mores tentèrent en vain l'année suivante de s'emparer du Peñon de Velez et d'Alhucemas, mais les Espagnols subirent devant Alger, en juin 1775, une véritable défaite[5]. Après avoir vu sa capitale deux fois bombardée en 1783 et 1784, le dey d'Alger finit par signer la paix avec l'Espagne, le 14 juin 1786, et par renoncer à la course[6]. En 1790, un tremblement de terre ravagea la ville d'Oran,

1. D. Vicente Bacallar y Sanna, marquis de Saint-Philippe, *Mémoires pour servir à l'histoire d'Espagne sous le règne de Philippe V.* Amsterdam, 1756, 4 vol. in-12, t. II, p. 91.
2. E. Jurien de la Gravière, *Guerres maritimes sous la République et l'Empire.* Paris (sans date) 2 vol. in-12, t. I, p. 197.
3. Canga Argüelles, *Dic. de hac.* Vo *Canarias.*
4. Marquis de Saint-Philippe, *op. cit.*, t. II, p. 91.
5. Swinburne, *Voyage en Espagne.* Paris, 1787, p. 44.
6. D. Rafael Altamira y Crevea, *Historia de España y de la civilización española.* Barcelona, 1911, 4 vol. in-12, t. IV, p. 62.

un incendie dévora ce qui en restait, les Turcs et les Arabes se ruèrent au pillage et Godoy, désespérant de garder ces ruines, se décida à les abandonner. Il donna pour raison qu'Oran coûtait trop cher à garder et que le climat était trop meurtrier [1].

Les Présides étaient des lieux de déportation. Ceuta était gardé par un régiment fixe, composé des plus mauvais sujets de l'armée et des vagabonds incorrigibles que la police avait fini par arrêter. Sur une population totale de 7.449 habitants, on comptait 2.625 soldats et 2.365 galériens *(presidiarios)* [2]. Enfermés dans leurs murailles, sur ce rocher brûlé par le soleil, au milieu d'une population de criminels, les fonctionnaires espagnols considéraient Ceuta comme un lieu d'exil, mais ils se consolaient en voyant leur drapeau flotter en face de Gibraltar et en pensant qu'au moins une des clefs du détroit était restée entre leurs mains. Ceuta était défendue par deux cents pièces de canon [3], et portait noblement sa misère; elle avait un évêque, six paroisses, deux couvents, et un corps de noblesse considérable (320 *hidalgos*) [4]. On y jouait l'opéra italien [5].

Le Peñon de Velez de la Gomera n'était qu'un fortin sur un îlot rocheux; on faisait venir l'eau potable de Malaga. Alhucemas était aussi bâtie sur un rocher sans eau. Melilla, sise en face d'Almeria, sur une haute falaise, avait de l'eau et quelques jardins [6]. La population des trois *presidios menores* montait à 2.302 habitants [7].

1. D. Francisco Barado, *Museo militar, historia, indumentaria, armas, sistemas de combate, instituciones, organización del ejército español*. Barcelona, 1886, 3 vol. in-4°, t. III, p. 456. — Elisée Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*, t. XI, *l'Afrique septentrionale*. Paris, 1886, in-4°, p. 518.
2. *Censo general*, 1787.
3. Twiss, *Voyage en Portugal et en Espagne*. Berne, 1776, in-8°, p. 307.
4. *Censo general*, 1787.
5. Twiss, *p. cit.*, op. 307.
6. Canga Argüelles, *Dic. de hac.* V° *Presidios*.
7. *Censo general*, 1787.

Oran n'était guère plus prospère. Le *Censo* de 1787 lui donne 7.842 habitants, avec Mazalquivir, mais 2.214 galériens et 199 Mores soumis comptent dans cette population, qui ne comprend que 1.223 femmes. Le clergé est représenté par une quarantaine de personnes, les fonctionnaires civils et militaires sont au nombre de 234; il y a seulement 17 commerçants et 12 étudiants. L'Hôpital a vingt-cinq employés, mais n'abrite aucun malade; les frais d'administration emportent sans doute toutes les ressources disponibles [1].

En 1798, après l'abandon d'Oran, l'entretien des bagnes d'Afrique coûtait encore à la couronne 1.060.855 réaux, couverts par l'impôt de la Croisade [2].

Gibraltar était un poste anglais en terre espagnole et un véritable crève-cœur pour les rois d'Espagne. Surprise par l'amiral Rooke le 1er août 1704, la ville avait été écrasée sous quinze mille coups de canon et occupée après quatre jours de siège. Les Espagnols l'assiégèrent vainement du mois d'octobre 1704 au 24 avril 1705. Après d'interminables négociations, Philippe V se résigna, la mort dans l'âme, à la laisser aux Anglais; il n'abandonna jamais l'idée de la reprendre et se crut plus d'une fois sur le point de réussir. En 1718, il obtint du Régent de France une promesse formelle de travailler à la rétrocession de Gibraltar à l'Espagne, les Anglais feignirent même d'entrer dans ses vues, mais la seule annonce d'une négociation à ce sujet mit le Parlement en fureur [3]. En 1721, lors de la signature de la triple alliance

1. Id., *Oran y Mazalquivir*.
2. Canga Argüelles, *Dic. de hac.* V° *Presidios*.
3. Lettre de Stanhope à S.-Lucas Schaub, 28 mai 1720 : « Nous avons fait une motion dans le Parlement, relative à la restitution de Gibraltar; nous avons demandé un bill qui autorisât le roi à disposer de cette place à l'avantage de ses sujets. Vous ne vous faites pas d'idée du vacarme que la proposition a occasionné : le public s'est indigné sur le simple soupçon qu'à la fin d'une guerre heureuse, et si injus-

entre la France, l'Angleterre et l'Espagne, Stanhope jurait que Gibraltar serait rendu dans quinze jours si la chose ne dépendait que du roi ou de ses ministres; le 1er juin le roi Georges lui-même prenait l'engagement écrit de disposer son Parlement à la restitution de la place, mais les diplomates n'osèrent en parler dans le traité. A la fin de 1724, Philippe V, las d'attendre l'effet des bons offices du roi d'Angleterre, promettait son alliance à l'Empereur et lui demandait de l'aider à recouvrer Gibraltar. En 1727, il faisait assiéger la ville, le 5 mars 1729 le Parlement d'Angleterre déclarait Gibraltar port franc et y instituait une cour de justice; les ministres avouaient que le roi risquerait sa couronne s'il consentait à prendre un engagement quelconque au sujet de la restitution. Tout ce que l'Espagne put obtenir de l'Angleterre, fut qu'on ne l'obligeât point à sanctionner de nouveau la cession de Gibraltar; le traité de Séville du 9 nov. 1729 ne fit pas la moindre allusion à la ville. Philippe garda toute sa vie le désir de ravoir Gibraltar, mais ni les négociations ni la guerre ne purent la lui rendre [1]; il résolut au moins de bloquer les Anglais dans leur conquête; il fit élever à l'entrée du territoire espagnol une longue ligne de défense, qui coupait la presqu'île d'un rivage à l'autre et s'appuyait aux extrémités sur des forts : Saint-Philippe et Sainte Barbe. Le camp de San Roque, en arrière des lignes, assurait leur défense. En 1808 quatre vingt mille hommes s'y trouvaient rassemblés.

---

tement commencée par le cardinal Alberoni, nous puissions céder cette forteresse. Il y eut une circonstance qui contribua beaucoup à exciter cette indignation générale, ce fut le bruit que l'opposition fit courir que le roi était entré dans un engagement formel pour céder Gibraltar. Il y a de quoi, disait-on, mettre le ministre en accusation. » Citée par Coxe, *L'Espagne sous les rois de la Maison de Bourbon* (traduction Muriel). Paris, 1827, 6 vol. in-8°, t. III, p. 14.

1. On pourra consulter sur toutes ces négociations l'ouvrage de M. Baudrillart, *Philippe V et la Cour de France.*

Pendant la guerre de l'indépendance américaine, Gibraltar fut assiégé de 1779 à 1783 et trois fois ravitaillé par les escadres anglaises, brava les prames de M. d'Arçon, les mines, la digue de Crillon [1] et resta anglais. Charles III et Charles IV tentèrent de fermer Gibraltar au commerce espagnol [2], mais la ville ne cessa de s'enrichir par la contrebande. Twiss, qui la vit en 1773 nous la dépeint comme une cité militaire active et vivante. Armée de 340 pièces de canon, pourvue d'immenses magasins taillés dans le roc et gardée par sept régiments, elle alignait au pied de la montagne sa longue rue de Main-Lane, sur laquelle venaient se brancher des ruelles infectes et tortueuses. La ville renfermait environ 300 Espagnols et Portugais, 600 juifs et 2.000 Anglais; elle possédait une église catholique, une église anglicane et une synagogue. Personne n'en pouvait sortir sans une permission écrite du gouverneur, et chaque soir après le coup de canon du Rockgun, tous les étrangers devaient sortir de l'enceinte fortifiée. Gibraltar avait des cafés et des tavernes à l'anglaise, un théâtre, les officiers avaient aménagé près des portes de la ville un terrain pour le *golf*, le gouverneur ouvrait son parc au public; le jardin était, le dimanche soir, le rendez-vous de la société. Le jour de la fête du roi, les Anglais déchargeaient tous leurs canons les uns après les autres, et les Espagnols appelaient les silhouettes noires des pièces « les dents de la Vieille » *(los dientes de la vieja)*.

L'Espagne fuériste.

A côté de l'Espagne castillane et unitaire, les Asturies, les Provinces basques, la Navarre et les pays de la Couronne

1. Rousseau, *Règne de Charles II d'Espagne*. Paris, 1907, 2 vol. in-8°, t. II, p. 204.
2. Twiss, *Voyage en Portugal et en Espagne*, p. 301.

d'Aragon, la *Coronilla*, comme disaient dédaigneusement les Madrilènes, formait l'Espagne des *Fueros*, d'un esprit tout différent.

L'antagonisme des provinces castillanes et des provinces fuéristes est le trait dominant de l'histoire politique de l'Espagne. C'est lui qui a retardé jusqu'à la fin du XVe siècle l'unité de la Péninsule. C'est lui qui, assoupi pendant deux cents ans par le despotisme conservateur des princes autrichiens, s'est réveillé d'une façon si soudaine et si terrible dans la guerre de Succession. C'est lui qui au XIXe siècle fomentera et éternisera la guerre civile.

Y a-t-il donc différence de sang et de race entre les Castillans et les habitants des pays fuéristes? Quelques Espagnols le pensent, et peut-être, en effet, « le groupe central et méri-« dional doit-il au mélange de sang sémitique son esprit rê-« veur, sa prédisposition à la généralisation, son amour pour « le faste, la magnificence et l'ampleur des formes. Peut-être « le groupe pyrénéen doit-il aux races primitives dont il est « issu son génie rude et pratique [1] ». Pour tous les pays du littoral méditerranéen jusqu'à Murcie, l'influence française n'est pas niable; la langue catalane, les dialectes valenciens et majorcains se rattachent évidemment à la langue d'oc. Pour les Provinces basques, la prédominance du vieil élément ibérique se révèle par la persistance de l'idiome basque. En Navarre, la montagne est restée basque, la plaine s'est castillanisée. Dans les Asturies, le patois local ou *bable* a gardé des vestiges de la langue primitive, mais présente de très intéressants rapports avec l'ancien castillan *(la fabla antigua)* [2]. En Aragon, le castillan règne en maître. Il est probable qu'il n'y eut, à l'origine, aucune différence de race entre les habitants des bords du Duero et ceux des bords

1. Almirall, *L'Espagne telle qu'elle est*. Paris, 1886, in-12, p. 285.
2. D. Felix de Aramburu y Zuloaga, *Monografia de Asturias*. Oviedo, 1899, un vol. in-8o, p. 111.

de l'Ebre, mais l'évolution historique a différencié les divers groupements et les a faits dissemblables comme nous les voyons aujourd'hui. Tandis que les Basques, les Navarrais, les Aragonais et les Catalans continuaient à vivre répartis en petits États et s'habituaient à la vie régionale, les Castillans poussaient leurs conquêtes jusqu'au détroit de Gibraltar et dès le XIII[e] siècle fondaient une grande monarchie unitaire, à côté des confédérations du Nord.

Ces confédérations entrèrent à leur tour dans l'Union castillane : les Provinces basques dès le XIII[e] siècle [1], les États aragonais en 1479, la Navarre en 1512; mais que l'annexion se fît par accession volontaire, par mariage ou par conquête, elle s'accompagna toujours de traités réguliers qui stipulèrent tous le maintien des lois locales *(fueros)*. Ces petites nations continuèrent donc à vivre de leur vie propre, même après avoir perdu leur indépendance. Habituées à considérer leur for comme la garantie nécessaire de leur liberté elles envisagèrent les traités passés entre elles et les rois de Castille comme des monuments impérissables et sacrés; elles firent de leurs codes de véritables Livres Saints; il y eut un dogme fuériste, comme il y avait un dogme religieux et il fut aussi impossible de rien changer à l'un qu'à l'autre.

L'Espagne resta ainsi divisée en deux moitiés très différentes et tout près d'être hostiles. Les pays castillans tendaient sans cesse à la concentration des pouvoirs et à l'établissement de la monarchie absolue. Les pays fuéristes, attachés à la variété de leurs régimes politiques opposaient à l'idéal auto-

1. L'Alava et le Guipuzcoa furent conquis en 1200 par le roi de Castille Alphonse VIII. — Yanguas y Miranda, *Historia compendiada del reino de Navarra*. S.-Sebastian, 1832, in-8°, p. 116. — La Biscaye fut réunie à la couronne de Castille en 1379 par le roi Jean I[er] qui l'avait reçue en don du roi Henri II, en 1370, à la mort de l'infant D. Tello, dernier comte. — Romey, *Histoire d'Espagne depuis les premiers temps jusqu'à nos jours*. Paris, 1839, 9 vol. in-8°, t. IX, p. 227.

cratique des Castillans leur idéal de liberté individuelle et d'autonomie régionale [1].

La Principauté des Asturies.

Berceau de la monarchie espagnole, la province des Asturies avait cessé d'être la résidence du roi, lors du transfert de la capitale d'Oviédo à Léon par Ordoño II, en 914; mais elle fut souvent donnée en apanage aux fils des rois de Castille, jusqu'au jour où Jean Ier l'érigea en principauté (1388) et où Jean II la constitua en majorat (1444) pour l'héritier de la couronne. Avec le temps, les princes héritiers ne gardèrent plus guère que le titre de princes des Asturies; cependant, en souvenir de leur ancienne autorité, une délégation asturienne venait les saluer à leur naissance, leur remettait un don de 1000 doubles et les insignes de leur dignité [2]. La principauté fut gouvernée de 1220 à 1445 par des *merinos mayores*, sortes d'intendants généraux, auxquels succédèrent des corrégidors. En 1704 Philippe V institua une haute cour de justice *(Audiencia)* à Oviédo, et le président de la cour exerça les fonctions de corrégidor de la province. Jusqu'au XVIe siècle, les Asturies eurent un représentant particulier aux cortès de Castille; elles réclamaient encore en 1701 le rétablissement de leur privilège. Quoique la principauté ne fût qu'une simple province castillane, elle avait gardé une institution particulière qui en faisait une terre fuériste. Une junte générale, élue par les municipalités, se réunissait tous les trois ans et discutait les intérêts économiques du pays [3].

1. Almirall, *l'Espagne telle qu'elle est*, p. 77.
2. Aramburu y Zuloaga, *Asturias*, p. 171. — Cf. Sangrador y Vitores, *Historia de la administracion de justicia y gobierno del Principado*, 1865.
3. Caveda, *Memoria histórica sobre la junta general del Principado*

Dans l'intervalle des sessions, une députation permanente assurait la continuité de l'action de la junte. Le 9 mai 1808, ce fut la junte générale des Asturies qui lança le cri de révolte contre Napoléon.

Les Provinces basques.

Les Provinces d'Alava, Guipuzcoa et Biscaye reconnaissaient le roi de Castille comme souverain, mais elles se vantaient d'être des *behetrias*, de ces fiefs dans lesquels chacun se choisit son seigneur : « De Séville, si l'on veut, de Biscaye, si on le préfère [1]. » — « J'irai à qui bien me fera » disait une vieille formule [2], et nulle part l'esprit d'indépendance ne s'était conservé plus vivant et plus ardent. En Biscaye, le roi n'était amais nommé que « seigneur du pays »; il se découvrait quand il traitait avec un représentant de la province [3]. Les trois provinces avaient le droit de refuser le visa *(el pase foral)* aux ordres royaux [4]. Elles portaient le titre de « Très Nobles et Très Loyales »; elles avaient chacune leurs juntes générales ou particulières; elles tenaient aussi des

de Asturias, 1834. — Toreno, *Historia del levantamiento guerra y revolucion de España*. Paris, 1838, 3 vol. in-8°, t. I, p. 99.

1. D. Fidel de Sagarminaga, *Memorias históricas de Vizcaya*. Bilbao, 1880, in-8°, p. 87.

2. D. Juan Mañé y Flaquer, *El Oasis, viaje al pais de los Fueros*. Barcelona, 1878, 3 vol. in-f°, t. II, p. 491.

3. « El rey asi como Señor de la tierra. » *Fueros privilegios, franquezas y libertades del M. N. y M. L. Señorio de Vizcaya : reimpresos de orden de su Ilma Diputacion general*. Bilbao, 1865, in-4°, l. 7, 8, 9, 10, 12, 17. — Charles III disait « qu'en Biscaye les lois sont des pactes jurés entre les Biscayens et le Seigneur ». Sagarminaga, *Mem. hist. de Viz.* p. 95.

4. D. Domingo Ignacio de Egaña, *Guipuzcoano instruido, ó prontuario alfabético de reales órdenes, decretos y acuerdos de las juntas y diputaciones en forma de extractos*. 1780, in-f°, v° *Usos*. Ordre royal du 21 sept. 1742. — Privilège royal du 6 août 1703.

assises communes *(conferencias)* où étaient discutés les intérêts communs des trois « provinces sœurs » de l'*Irurac Bat*, nom collectif de l'État basque, triple et un [1]. Chaque province avait sa législation civile et commerciale, votait et percevait librement ses impôts, employait ses revenus, organisait sa défense en cas de guerre. Le roi reconnaissait lui-même, jusque dans ses traités avec les puissances étrangères, que les Provinces basques formaient une Cité confédérée, un petit État allié et fidèle, mais autonome et libre [2]. La République basque renfermait en 1797 une population totale de 282.450 habitants [3]

Province frontière, le Guipuzcoa subissait encore, dans une certaine mesure, l'influence royale. Malgré les protestations de la junte provinciale, le roi avait mis garnison à Fontarabie, au château de Sainte-Isabelle-des-Passages, et au château de la Motte à Saint-Sébastien [4]. Un capitaine-général, chef militaire de la province, résidait à Saint-Sebastien [5]. Un commissaire-ordonnateur de la marine résidait aux Passages et avait la police de la navigation [6]. Un juge *(alcalde de sacas)* surveillait les exportations d'or ou d'argent. Le gouvernement

1. Mañé y Flaquer, *Oasis*, t. III, p. 253. — Ce droit leur est encore reconnu par décret royal du 16 juillet 1800. — L'expression de provinces-sœurs *(provincias hermanas)* est consacrée par l'usage dans la langue des fuéristes.

2. « Siendo la dicha provincia de Vizcaya libre, no reconociendo su- « perior en lo temporal, y gobernandose por propios fueros y leyes... « se ha reputado por provincia separada del reyno. » — *Cédule royale* du 2 févier 1644.

3. Canga Argüelles, *Dic. de hac.* V° *Poblacion.*

4. Egana, *Guip. inst.* V° *Guarniciones.*

5. Id. *ibid.* V° *Reglamento.* — Au commencement du XVIII[e] siècle, le capitaine général de Guipuzcoa habitait Tolosa — Abbé de Vayrac, *État présent de l'Espagne*. Paris, 1718, 3 vol. en 4 tomes, in-12, t. I, p. 447.

6. R. P. Manuel de Larramendi, *Corografia ó descripcion general de la M. N y M. L. provincia de Guipuzcoa*. Barcelona, 1882, in-18, p. 81.

civil était exercé par un corrégidor gradué en droit *(togado)*, choisi par le roi, accepté par la province et contrôlé par un représentant de la junte, le député général [1]. Tous ces magistrats royaux étaient peu populaires, il leur fallait une véritable patience pour supporter sans s'irriter la guerre à coups d'épingles qui leur était faite [2]. Le corrégidor était obligé de changer de résidence tous les trois ans et d'habiter tour à tour Saint-Sébastien, Tolosa, Azpeytia et Azcoytia; comme le séjour de Saint-Sébastien était plus agréable, il cherchait à prolonger son séjour dans cette ville ou à y rentrer avant le temps, la junte le rappelait impitoyablement au respect de la tradition [3], et avait fait jurer à ses députés de maintenir le *statu quo* [4].

Le 21 juillet de chaque année s'assemblait la junte générale de la province; les assises se tenaient tour à tour dans les dix-huit bonnes villes du Guipuzcoa [5]; soixante-trois localités avaient droit de nommer un député. Des réjouissances extraordinaires célébraient l'ouverture des sessions; un prédicateur en renom prêchait devant les députés en l'honneur de Saint Ignace et de l'Immaculée Conception; les courses de taureaux étaient interdites, mais il y avait des courses de bœufs entravés et des parties-monstres de *pelota*. L'après-midi de belles collations étaient offertes aux députés de la province [6].

La Seigneurie de Biscaye était la plus importante des trois

1. *Arch. de Guipuzcoa*, Seccion I. Negociado 15. Lejajo 17 (1738).
2. *Ibid.* — Sec. I. neg. 15. leg. 111 (1754) — 114 (1758) — 123 (1771) — 143 (1796) — 118 (1759) — 139 (1791) — Sec. I neg. 16, leg. 50 (1801).
3. *Ibid.* — Sec I. neg. 15 — leg 17 (1738).
4. Egana, *Guip. inst.* V° *Reglamento.*
5. Saint-Sébastien, Hernani, El Goybar, Deva, Renteria, Guetaria, Cestona, Segura, Azpeytia, Zarauz, Villafranca, Azcoytia, Zumaya, Fuenterrabia, Vergara, Motrico, Tolosa, Mondragon.
6. Larramendi, *Corografia*, p. 91. — Egana, *Guip. instr.* V° *Juntas.*

provinces-sœurs. Elle n'avait pas de capitaine-général, mais avait encore un corrégidor nommé par le roi. A son entrée en charge, le corrégidor prêtait serment aux privilèges de la province [1]. Il devait être né au delà de l'Ebre, noble, docteur ou licencié en droit, il était choisi généralement parmi les auditeurs de la Chancellerie de Valladolid. Il gouvernait le pays à l'aide d'un directoire provincial nommé par la junte [2], mais la province se divisait en trois districts presque autonomes : Infanzonado, Duranguesado et Encartaciones [3], et le corrégidor n'administrait directement que l'Infanzonado; deux lieutenants corrégidors, résidant à Guerediaga et dans les Encartaciones administraient le reste du pays [4]; dans tous les corps élus siégeaient en nombre égal les représentants des anciennes factions de Gamboa et d'Oñaz, qui avaient troublé la province du XIIIe au XVe siècle, et dont le nom avait subsisté [5].

La junte générale de Biscaye, composée des 93 députés des villes et bourgades *(anteiglesias)* de la province [6], se réunissait tous les deux ans sous le chêne légendaire de Guernica [7].

1. Il jurait de « garder, accomplir et observer inviolablement tous les fueros, franchises et libertés, exemptions, prérogatives, bons usages et coutumes de la Seigneurie, sans leur préjudicier en rien, ni aller contre eux, ni permettre qu'il leur fût contrevenu ». *Juntas generales de Vizcaya*, 1790, p. 15.

2. Il s'appelait : *Regimiento general del M. N. y M. L. Señorio de Vizcaya.* — *Juntas generales*, 1790, p. 145-147.

3. Les Encartaciones comprenaient les vallées de Somorostro, Gordejueta, Arcentales, Trucios, Villaverde et Carranza, les villages de Galdames, Gueves et Salla, les villes de Lanestosa, Balmaseda et Portugalete. Elles étaient unies à la Seigneurie de Biscaye par un pacte appelé *Carta-encartacion*. Mañé y Flaquer, *Oasis*, t. III, p. 384.

4. Id., *ibid.*, III, p. 384. — *Archivo de Vizcaya. Artos y pleytos*, 10.

5. Delmas, *El Castillo de Arteaga*, Bilbao, 1890, p. 11. — Artiñano y Zuricalday, *El Señorio de Vizcaya*. Barcelone, 1885, in-8°, p. 86.

6. *Juntas generales de Vizcaya*, 1790.

7. Marichalar y Manrique, *Historia de la legislacion*. Madrid, in-8°, 1868, p. 325.

Si le temps était beau, l'assemblée siégeait sous l'arbre même; si le ciel était à la pluie, la junte se réfugiait dans la chapelle de Notre-Dame de la Antigua, dont la sacristie lui servait de chartrier [1].

Dans l'intervalle des sessions, six députés généraux, choisis par la junte, la représentaient auprès du corrégidor et contrôlaient de très près l'administration. Au moindre manquement au fuero, le roi était averti par une lettre grandiloquente, où la Seigneurie de Biscaye était censée parler elle-même à S. M. [2]. Un député-général traître à son mandat n'aurait plus osé reparaître dans la province [3]. Le corrégidor, son lieutenant-général, ses deux lieutenants particuliers, les six députés généraux rendaient la justice en première instance et en appel, mais quand l'intérêt du procès dépassait 14.000 maravédis (411 réaux) l'appel des tribunaux locaux était porté au Grand-Juge de Biscaye, siégeant en la Chancellerie de Valladolid et constituant l'autorité judiciaire la plus haute du pays [4].

L'Alava jouissait de libertés encore plus étendues. Le pouvoir exécutif y fut exercé jusqu'en 1783 par un magistrat alavais, le député-général, élu pour trois ans par la junte. En 1783, le roi lui adjoignit un *alcalde mayor* nommé par lui, mais les pouvoirs du député restèrent considérables [5]. Le

1. Mañé y Flaquer, *Oasis*, t. III, p. 237.

2. « Mon inaltérable loyauté, profondément et humblement con- « fuse, se jette aux pieds royaux de V. M. avec l'espérance que la « royale clémence et l'amour paternel de V. M. me prêteront gracieuse- « ment l'oreille. » — Supplique au roi (1718). Yturriza y Zabala, *Historia general de Vizcaya*. Ms (Archivo de la Diputación de Vizcaya).

3. *Archives des Affaires étrangères à Paris*. Espagne, t. 666, f° 458.

4. D. Pedro Fontecha, *Escudo de la mas constante fee y lealtad, reimpreso de orden de la Ilma Diputacion general*. Bilbao, 1866, in-8°, p. 209.

5. *Nov. Rec.*, VII, XI, 29, 29 mars 1783. — *Ejecutoria del Consejo* du 10 octobre 1894.

député-général « maître de camp et commissaire d'Alava » devait être Alavais de naissance, propriétaire foncier en Alava, laïque, de famille honorable, de bonne renommée et avoir assez de bien pour vivre noblement. Il représentait la province en face du roi et des particuliers; en temps de paix, il avait le gouvernement civil du pays; en temps de guerre, il enrôlait les miliciens *(miñones)*, et fixait l'itinéraire des troupes royales qui devaient traverser la province. Il était assisté d'un lieutenant, élu comme lui par la junte et de deux avocats consultants nommés à vie. Il choisissait son agent à Madrid *(agente en Corte)*; la junte nommait également le sien *(comisionado)*; tous les deux devaient occuper une situation élevée, et être connus pour leurs opinions fuéristes *(sean de reconocido fuerismo)* [1]. A sa sortie de charge, le député général obtenait le titre envié et respecté de « Père de la province ». Les Pères de la province formaient une sorte de Conseil consultatif, dont les avis étaient souvent sollicités par le député général et les juntes [2].

L'Alava avait des juntes générales et particulières, des juntes de district *(de cuadrilla)* et de canton *(de hermandad)*. Les juntes générales de la province se réunissaient deux fois par an, le 18 novembre à Vitoria, le 4 mai dans une localité choisie par la junte précédente *(en tierras esparsas)* [3]. Le mandat de député était obligatoire, une amende de 2.000 maravédis frappait l'élu qui refusait de remplir sa charge. La junte générale d'Alava pouvait compter jusqu'à 53 députés; le nombre ordinaire était de 37 à 40; les cantons qui n'en-

1. D. Ricardo Becerro de Bengoa, *El libro de Alava*. Vitoria, 1877, in-8°, p. 276-290. — Marichalar y Manrique, *Hist. de la legislacion*, p. 523-536.

2. Bengoa, *op. cit.*, p. 276.

3. Joaquin Joseph de Landazuri y Romarate, *Historia civil de la M. N. y M. L. Provincia de Alava, deducida de autores originales y documentos auténticos*. Vitoria, 1798, 2 vol. in-4°, Liv. II, ch. xv.

voyaient pas de députés étaient représentés par Vitoria[1].

La réunion des juntes était l'occasion de réjouissances populaires qui ne contribuaient pas peu à maintenir en haleine l'esprit fuériste. Au mois de mai tous les députés se réunissaient à Vitoria et se mettaient en marche, dès le matin, pour se rendre à la ville où devait se tenir l'assemblée. Un piquet de miliciens à cheval, des tambours, des clairons précédaient les membres de la junte, tous à cheval. Le cortège sortait de Vitoria au son des cloches, on tirait des pétards et des bombes, toute la population en habits de fête se pressait autour des députés. Dans la traversée des villages, la junte était reçue sous des arcs de triomphe, les jeunes gens tiraient des coups de fusil, les jeunes filles jouaient du tambour de basque *(pandero)* et chantaient des refrains populaires. Le bourg où se tenait la junte était magnifiquement décoré. La session commençait par une messe solennelle et un sermon en l'honneur de Saint Prudence, patron de la province. La junte tenait deux séances par jour; mais après les affaires on ne songeait plus qu'à se divertir. Il y avait des banquets, des bals champêtres, des bals priés *(de gala)*, des illuminations, des sérénades. Quand la junte rentrait à Vitoria la moitié de la population se portait au devant d'elle. Arrivés sur la grand'place les députés se rangeaient sur deux files, la musique jouait l'antique et fameux air alavais : *Ay, ay, ay, mutillac!* Le député général se montrait au perron de la maison commune et saluait le peuple, qui l'applaudissait frénétiquement[2].

L'attachement des gens de Vitoria pour leurs libertés municipales se marquait par des cérémonies traditionnelles fort curieuses. Lorsque la ville s'était librement donnée en

1. Bengoa, *op. cit.*, p. 259. — Marichalar y Manrique, *op. cit.*, p. 257. — On compte 40 députés à la junte du 27 mai 1808 et 37 à celle du 18 novembre 1814. — *Juntas generales de Alava*, 1808 et 1814.

2. Bengoa, *op. cit.*, p. 264.

1332 au roi Alphonse VIII de Castille, le roi avait promis d'observer les fuéros « aussi longtemps que le Zadorra cou« lerait vers l'Ebre ». Tous les ans, le 24 juin, les magistrats de Vitoria se rendaient sur les bords de la rivière, jetaient une lettre dans le courant, pour s'assurer qu'il coulait toujours dans le même sens et proclamaient que les libertés alavaises continueraient aussi leur cours glorieux[1]. A son entrée en charge, le syndic procureur général prêtait serment sur le terrible « couteau de Vitoria » *(machete vitoriano)* et acceptait d'avoir la tête tranchée s'il manquait à son serment[2].

L'esprit fuériste n'est autre chose que la forme traditionnelle de l'amour de la liberté; les Basques étaient heureux d'être les maîtres de leur maison, de traiter leurs affaires entre eux, de ne payer au roi que des impôts consentis, de n'obéir qu'à des lois acceptées, de ne s'armer que pour la défense de leurs foyers.

Le mot *fuero* est un mot compréhensif et symbolique résumant tous les droits, toutes les libertés, toutes les aspirations

1. Bengoa, *ibid.*, p. 226.

2. Conservé aujourd'hui aux archives de la Députation provinciale d'Alava, le *machete vitoriano* est une lame de fer brut, sans pointe ni tranchant, avec poignée conique séparée de la lame par une garde annulaire à six pans, ornée de zigzags. Il mesure 59 c. 9 m. de longueur, 4 c. 2 de largeur. A la poignée, il est épais de 1 c. 5; à l'extrémité de 1 centimètre seulement. La poignée a 7 c. 5 de circonférence. Son poids est de 1.965 grammes. — José Cola y Gosti, *La Ciudad de Vitoria*, 1883, in-8°, p. 45.

Voici le texte du serment : « Jurais á Dios, N. S. y á Santa Maria, su madre, y por las palabras de los quatro Santos Evangelios, y por el *machete vitoriano*, donde corporalmente habeis puesto la mano derecha, y como tal procurador general defender bien y fielmente todos los derechos, franquicias, esenciones y libertades que esta ciudad tiene. — Si, juro — Si asi no lo hiciereis, Dios os lo demande, y os sea cortada la cabeza con el alfange de hierro y acero agudo, tal y de tal forma del *machete* sobre que habeis puesto vuestra mano. — Cola y Gosti, *op. cit.*, p. 41.

des peuples qui s'en réclament. Ce n'est pas seulement une charte écrite, car les *Fueros* n'ont été rédigés qu'assez tard et ils existaient bien avant que l'usage de l'écriture fût connu dans les pays fuéristes, dans ces pays « où tout se conte et tout se chante [1] ». C'est la bonne coutume des ancêtres, la tradition dix fois séculaire, la liberté concrète, objective, la jurisprudence constante des magistrats. Toute atteinte à l'intégrité ou à la dignité du pays, au droit d'un seul de ses habitants constitue un *contrafuero*, quand bien même aucun texte précis n'aurait été violé [2].

Les Basques se vantaient d'être aussi loyaux sujets du roi qu'ils étaient attachés à leur *fuero;* mais le roi devait respecter leur droit, comme ils respectaient son autorité. Le 31 août 1717 une ordonnance royale reporta les douanes de la frontière de Castille à la Bidassoa et à la mer; et pour empêcher un soulèvement, les Provinces basques furent occupées militairement: cependant les Basques ne se tinrent pas pour battus. La contrebande devint chez eux une industrie nationale; on fraudait sous le nez des douaniers du roi, on les bâtonnait à l'occasion. Saint-Sébastien renfermait pour 60.000 livres de tabac de fraude. Le produit des douanes, qui aurait dû augmenter, baissa en trois ans de 64.824.104 maravédis. De guerre lasse, le roi consentit à rétablir les choses sur l'ancien pied; les douanes furent reportées en arrière, aux ports d'Orduña et de Valmaseda, et à Vitoria [3]. Mais tandis qu'ils faisaient la guerre aux douaniers du roi, les Basques se refusaient à toute compromission avec ses ennemis. Le maréchal de Berwick ayant envahi le Guipuzcoa offrit aux

1. Carmelo de Echegaray, *Investigaciones históricas referentes á Guipuzcoa*. S. Sebastian, 1893, in-8°.

2. Cf. G. Desdevises du Dezert, *le Régime foral en Espagne au XVIIIe siècle*. Revue Historique, t. LXII, année 1896.

3. Pedro Novia de Salcedo, *Defensa histórica, legislativa y económica del Señorio de Vizcaya y provincias de Alava y Guipuzcoa*. Bilbao, 1851, 4 vol. in-8°, t. IV, p. 23.

gens de Biscaye de leur faire obtenir satisfaction; la junte de la province envoya sa lettre à Philippe V.

Les Basques tenaient beaucoup à leurs exemptions douanières; en 1778 Charles III leur offrit d'habiliter le port de Bilbao pour le commerce de l'Amérique, s'ils lui permettaient de pousser ses douanes jusqu'à la mer et les entêtés montagnards refusèrent encore [1].

Pendant les guerres contre la Révolution française (1794-95), les Basques accordèrent au roi de gros subsides et se comportèrent vaillamment. Le Guipuzcoa arma 4.600 hommes dès la première année de la guerre [2]. La Biscaye leva 16.000 hommes et défendit pied à pied son territoire contre les soldats de Moncey. Du mois de mars au mois de juillet 1795, les milices biscayennes, conduites par le brave Crespo, livrèrent aux Français huit batailles. Jomini ne craint pas de dire que la campagne, si bien commencée par Moncey, était encore douteuse quand la paix de Bâle vint la terminer [3].

Cependant quelques symptômes de défection se produisirent. Bilbao conclut un traité particulier avec le général français [4]; on eut un moment à Paris l'illusion d'une Biscaye disposée à accepter la domination française. C'était une erreur, mais ces faits isolés firent une profonde impression sur

1. Jean-Fr. de Bourgoing, *Nouve au Voyage en Espagne, ou tableau de l'État actuel de cette monarchie*. Paris, 1789, 3 vol. in-8°, t. I, p. 25.

2. Pablo Gorosabel, *Bosquejo de las antigüedades, gobierno, administracion y otras cosas notables de la villa de Tolosa*. Tolosa, 1853, in-8°, p. 231.

3. Jomini, *Histoire des guerres de la Révolution*. Paris, 1842, 4 vol. in-8°, t. II, p. 251.

4. Traité du 4 Thermidor an III. — « Art. 1er : *La ville de Bilbao* « s'engage à une neutralité absolue, et à ne prendre aucune part, « directe ou indirecte aux hostilités qui existent entre *le gouvernement* « *de Madrid* et la République française. » (*Archives des Affaires étrangères à Paris*. Espagne, 1795, t. 637, f° 282.) — La ville avait été autorisée par le roi à traiter avec Moncey; les termes du traité n'en sont pas moins étranges et prêtèrent facilement à de fâcheuses interprétations à Madrid.

le gouvernement de Madrid[1]. Dès longtemps, les hommes d'État espagnols voyaient d'un mauvais œil les privilèges des Provinces basques. Amelot et Orry en étaient nettement ennemis, Alberoni les avait combattus de tout son pouvoir, Campomanes et Jovellanos les considéraient comme des restes de la barbarie[2]. Urquijo et le Prince de la Paix ne cachaient pas leur désir d'en finir avec toute cette archéologie. On disait hautement à la Cour que le Guipuzcoa et la Biscaye avaient perdu leurs privilèges par la conquête française de 1795, que le roi ne les possédait plus à titre héréditaire, mais en vertu du traité de Bâle et qu'il était maître de leur imposer une nouvelle administration[3].

En 1804 le Prince de la Paix songea à organiser militairement la Biscaye et gagna à ses idées le député général Zamacola. La province parut prête à se soulever; Bilbao se mit à la tête du mouvement. Pour punir la ville, Zamacola proposa de bâtir à l'embouchure du Nervion une grande ville, le *Puerto de la Paz*, qui aurait confisqué à son profit une grande partie du commerce de Bilbao. Mais Godoy, après s'être étourdiment avancé, prit peur et essaya de rejeter la responsabilité des mesures projetées par lui sur ses ennemis Urquijo et Mazarredo[4]. L'année suivante, profitant de la déclaration de guerre à l'Angleterre, il nomma un gouverneur militaire

1. Lettre du citoyen Dhermand, chargé d'affaires de France à Madrid au Directoire exécutif : « Quelques-uns osent soupçonner le gou- « vernement espagnol d'avoir combiné secrètement avec ses géné- « raux les mouvements rétrogrades de la dernière campagne, afin « de se ménager un prétexte spécieux pour accuser les Biscayens de « défection et achever de les dépouiller de leurs anciens privilèges. » (Affaires étrangères à Paris. Espagne, t. 638, f° 143.)

2. Melchor de Jovellanos, *Informe de la Sociedad Económica de esta Corte al R. y S. Consejo de Castilla en el expediente de la ley agraria*. Madrid, 1795, in-4°, § 314.

3. Canga Argüelles, *Dic. de Hac.* V° *Provincias exentas*.

4. Camillo de Villavaso, *La Cuestión del Puerto de la Paz y la Zamacolada*. Bilbao, 1887, in-8°.

à Bilbao[1]. La grave question de la suppression des *fueros* se posait ainsi dès les premières années du XIX[e] siècle et l'on ne peut pas dire qu'elle soit encore résolue aujourd'hui.

La Navarre.

C'est une question encore controversée aujourd'hui de savoir si la Navarre a été conquise par Ferdinand-le-Catholique ou s'est volontairement donnée à la Castille[2]. Ce qui est indubitable, c'est que Ferdinand a laissé à la Navarre toute son autonomie, et qu'elle l'a conservée entière à travers les siècles jusqu'à la *ley paccionada* de 1841. Au dix-huitième siècle, le royaume de Navarre jouit de tous ses privilèges et vit de sa vie propre, dans un coin de la monarchie espagnole.

La population de la Navarre montait en 1787 à 227.382 habitants. Très attachés aux princes qui respectaient leurs libertés, les Navarrais se faisaient gloire de leur impeccable loyalisme et célébraient la fête du roi avec des transports d'enthousiasme, qui faisaient sourire les Castillans eux-mêmes[3]. Lors des guerres de la Révolution, l'effort que fit

1. *Nov. Rec*, V, XIV, 4. Sup. — 16 mai 1805.

2. Cf. P. Boissonnade, *Histoire de la réunion de la Navarre à la Castille*. Paris, 1893, in-8°, p. 341. « Le nouveau roi, suivant l'usage, con-« firmait les privilèges des cités, promettait de garder les fueros, de « maintenir les libertés, de réunir les Cortès, de tenir son royaume en « paix et justice et d'y empêcher les violences et divisions. » *Minuta de la promesa del rey católico de guardar los fueros*. Logroño, septembre 1512. — Archives de Simancas. *Cap. con Navarra* (Patron. real) Leg. 2.

3. Cf. *El dia grande de Navarra* du P. Isla. C'est le récit lyrique des fêtes grandioses organisées à Pampelune en 1747 à l'occasion de l'avènement de Ferdinand VII. De mauvais plaisants prétendirent que le P. Isla s'était moqué dans cet ouvrage de la simplicité des Navarrais; mais le P. Isla s'en est toujours défendu et les programmes des fêtes municipales sont encore aujourd'hui rédigés dans le même style.

la Navarre fut réellement héroïque; elle leva plus de 20.000 hommes, dépensa 150.000 *pesos* pour les vêtir et les armer; lorsque l'ennemi menaça directement Pampelune, la députation demanda au général en chef de placer les bataillons navarrais au poste le plus menacé [2].

La Navarre était gouvernée par un vice-roi, le seul qui subsistât dans la Péninsule depuis la suppression des vice-rois d'Aragon, Catalogne, Valence et Palma. « Vice-roi, gou- « verneur et capitaine-général de l'armée et royaume de « Navarre, de ses frontières et confins [3], juge subdélégué « des courriers et des postes, juge de la rente des estafettes « du royaume [4] », le représentant du roi en Navarre était toujours un grand seigneur; d'illustres généraux, comme le comte de Gages, le comte de Colomera, le marquis de las Amarillas, remplirent cette charge au XVIIIe siècle. Le vice-roi résidait au château royal de Pampelune. Il avait droit à des honneurs presque royaux. Quand les Cortès s'assemblaient, une députation de la noblesse et des villes allait le chercher au palais et c'est au milieu d'un pompeux cortège qu'il se rendait à l'assemblée. Les alguazils du Conseil et de la Cour de Navarre ouvraient la marche en casaque et en golille, montés sur de superbes chevaux, puis venaient en carrosse les membres du Conseil et de la Cour. Quatre soldats de cavalerie, le sabre au clair, précédaient le carrosse du vice-roi, traîné par quatre mules et monté par deux cochers et deux laquais. A la portière de droite chevauchait, revêtu de son tabard et de ses insignes, l'épée nue à la main, le roi d'armes de Navarre. Derrière le carrosse suivait une voiture

1. *Archives de Navarre. Quadernos de leyes.* 1795, p. 323.

2. On entendait par confins *(comarcas)* les territoires des cités castillanes d'Alfaro, Logroño et Santo Domingo de la Calzada. Les Cortès de 1765 et 1766 avaient étendu à ces territoires la juridiction du vice-roi. — Yanguas y Miranda, *Diccionario de los fueros de Navarra.* S. Sebastian, 1828, in-8°, V° Virreyes.

3. *Archives de Navarre, Quadernos de leyes.* Cortès de 1795.

vide *(coche de respeto)* en cas d'accident. Une compagnie de grenadiers et un piquet de cavalerie fermaient la marche [1].

L'autorité réelle du vice-roi était assez mince. Dès le lendemain de son entrée en charge il prêtait serment de fidélité aux lois du royaume. La plupart des actes qui lui étaient permis ressortissaient de la juridiction gracieuse; c'était un véritable monarque constitutionnel contrôlé par le Conseil royal et la Députation [2].

Le Conseil royal de Navarre était à la fois un corps judiciaire et une assemblée politique; il devait sanctionner tous les actes importants du vice-roi. L'influence castillane y était représentée par quatre voix; celle du vice-roi, président-né du Conseil, celle du régent et celle de deux conseillers castillans; l'influence locale comptait sur les voix des trois auditeurs navarrais et du fiscal [3].

La Députation, établie au XVe siècle et rendue permanente en 1569, se composait de sept membres élus par les Cortès et représentant la cité de Pampelune, le clergé, la noblesse et les communes [4]. La présidence appartenait de droit au député ecclésiastique. La Députation siégeait à Pampelune, dans la maison du baron d'Armendariz et comme les fonctions de députés avaient fini par être très absorbantes, on leur avait attribué à chacun un salaire de 40 réaux par jour [5].

Tout homme qui croyait avoir à se plaindre d'un abus en appelait à la Députation; elle mettait tout en œuvre pour que force restât au bon droit [6]. La Députation avait un agent

1. Archives de Navarre, *Quadernos de Leyes*. 1795.
2. Yanguas, *Dic. de fueros y leyes*. V° *Virreyes*.
3. *Guia de forasteros*. Madrid, 1804, in-32.
4. Pampelune avait deux députés et un suffrage, le clergé un député et un suffrage, la noblesse deux députés et deux suffrages, les communes deux députés et un suffrage.
5. Marichalar y Manrique, *Hist. de la legisl.*, p. 223.
6. « Il faut, disaient les Cortès de 1796, demander énergiquement

à Madrid pour appuyer ses réclamations auprès des personnes influentes.

La Navarre n'avait pas de junte annuelle comme les Provinces basques et le roi ne l'autorisait que rarement à réunir ses Cortès; cependant les Cortès de Navarre conservaient le caractère d'une institution vivante; elles s'assemblèrent onze fois de 1701 à 1801[1].

Les États de Navarre comprenaient des députés des trois ordres. Le clergé envoyait dix représentants, tous membres-nés des Cortès. La noblesse était représentée par les chefs des trente-cinq maisons qui avaient le droit de siéger en 1512 *(nomina antiqua)*, par les vingt seigneurs qui avaient obtenu un titre dans le courant des trois derniers siècles *(nomina moderna)* et par quatre-vingts chevaliers chefs de lignage *(Señores de palacios cabos de armeria)*. Trente-huit villes avaient le droit d'envoyer des députés aux États. Les députés des villes étaient seuls élus. Les magistrats municipaux mettaient dans une urne les noms de tous les bourgeois domiciliés dans la ville; on tirait au sort les noms de

« la réparation nécessaire au profit de la personne lésée, et la répres-
« sion convenable contre le fonctionnaire délinquant. Il faut toujours
« parler avec respect mais avec précision et gravité. Il ne faut pas
« épargner la dépense pour obtenir plus vite une réponse favorable,
« car un seul exemple suffit à contenir les autres, et évitera à l'avenir
« tout dommage aux gens du pays. » — Archives de Navarre. *Cortès*, 1796.

1. Pampelune, 1701-1702 — Sanguesa, 1707 — Olite, 1709 — Pampelune, 1716-1717 — Estella, 1724 — Estella, 1726 — Tudela, 1743-1744 — Pampelune, 1757 — Pampelune, 1765-1766 — Pampelune, 1780-1781 — Pampelune, 1794, 1795, 1796, 1797 — Olite, 1801 — José María Antequera, *Historia de la legislación española*. Madrid, 1884, in-8°. — José Maria de Zuaznavar, *Ensayo histórico-critico sobre la legislacion de Navarra*. San Sebastian, 1827-29, 3 vol. in-4°, t. III, p. 458.

Nous avons résumé l'histoire des Cortès de Navarre dans notre ouvrage : *Don Carlos d'Aragon prince de Viane*. Paris, 1889, in-8°, p. 60.

vingt électeurs, qui choisissaient le député. Une même ville pouvait élire plusieurs députés, mais quel que fût leur nombre, ils ne disposaient jamais que d'un suffrage [1]. Jamais l'assemblée n'était au complet. Les Cortès de 1795 comptaient 10 membres du clergé, 45 de la noblesse et 44 procureurs des villes [2]. Celles de 1801, 7 députés du clergé, 27 de la noblesse et 36 des communes [3].

Le droit de convoquer les Cortès appartenait exclusivement au roi, qui adressait à ce sujet au vice-roi une procuration spéciale, calquée sur le modèle des pouvoirs donnés par Charles-Quint au vice-roi duc d'Alburquerque, le 5 octobre 1552. Les membres du clergé et de la noblesse étaient convoqués individuellement par des lettres fort courtoises [4]. Les villes étaient priées en termes aussi choisis de bien vouloir envoyer leurs messagers aux États.

Les Cortès se réunissaient dans une des bonnes villes du royaume : à Pampelune, à Olite, à Sangüesa, à Estella, à Tudela. A Pampelune elles se tenaient dans une salle du Palais épiscopal appelée *la preciosa*. A Olite, dans le magnifique *Salon de Cortes* du palais de Charles-le-Noble [5].

Les trois ordres délibéraient en commun, mais votaient à part; aucune loi ne pouvait passer si les trois ordres ne l'adoptaient. Chaque ordre avait son président particulier; le président du clergé présidait toute l'assemblée. Le premier soin des Cortès était de dresser la liste des griefs de la nation et de demander l'annulation des actes illégaux *(contrafueros)*

1. Marichalar y Manrique, *Hist. de la leg.*, p. 217.
2. Archives de Navarre, *Quadernos de leyes*. 1795.
3. Id., *ibid.*, 1801.
4. « Par ainsi, Monsieur, je vous prie, que par singulière grâce, vous « veniez au jour dit à cette cité pour assister aux dites Cortès, y « prendre part et parachever ce qui sera de l'avis général. » Marichalar y Manrique, *op. cit.*, p. 217.
5. D. Juan de Iturralde y Suit., *Memorias sobre las ruinas del Palacio real de Olite*. Pampelune, in-8°, 1870.

commis depuis la dernière législature [1]. Les Cortès avaient le droit de proposer des lois. Aucune pragmatique ou cédule royale n'avait force de loi en Navarre, si le Conseil de Navarre ne lui avait délivré ses lettres de naturalité; mais une ordonnance royale du 1er septembre 1796 supprima la *sobre-carta;* en 1801 le vice-roi congédia les Cortès à l'expiration du délai de vingt jours accordé par le roi pour la tenue de la session [2], avant même que l'on eût reçu la réponse royale aux griefs de l'assemblée.

La Navarre possédait une véritable cour de justice, dont l'organisation rappelait celle des Parlements français. Elle se composait de deux tribunaux distincts : le Conseil royal, corps à la fois politique et judiciaire et la Grand'Cour *(Corte-mayor)* qui jugeaient certaines affaires civiles et tous les appels en matière criminelle. Le Conseil royal était présidé par le vice-roi ou en son absence par un vice-président, ou régent. Il se composait de deux auditeurs castillans, trois auditeurs navarrais, un procureur *(fiscal)* et un substitut. La Cour comptait quatre juges [3]. Les magistrats étaient nommés et appointés par le roi [4]. Le Conseil et la Cour de Navarre avaient le caractère de cours souveraines; le roi seul avait qualité pour réformer leurs jugements et sa décision eût constitué un *contrafuero* si elle eût été contraire aux lois navarraises [5].

L'antique Chambre des Comptes, établie à Pampelune en

1. Archives de Navarre, *Quadernos y leyes,* p. 6.

2. « S. M. permet la célébration des Cortès dans le seul but de réa« liser les subsides ou contributions demandées pour le service d« trésor royal. Il est bien entendu que lesdites Cortès ne devront durer « que le terme précis de vingt jours, comptés à partir de leur ouver« ture, et qu'on ne doit y traiter aucune autre question que celle des « subsides et contributions. » Archives de Navarre. *Cortès.* 1801.

3. *Guia de forasteros.* 1804. — *Quadernos de leyes.* 1795, p. 243.

4. Canga Argüelles, *Dic. de hac.* Vo *Tribunales.*

5. Yanguas, *Dic. de fueros y leyes.* Vo *Cedulas reales.*

1365 par Charles le Mauvais, avait la garde du patrimoine royal, prononçait sur les demandes d'exonération d'impôt et sur les déclarations de noblesse [1]. Elle se composait en 1804 d'un conseiller de robe *(de garnacha)*, de trois conseillers non gradués en droit *(de capa y espada)*, d'un procureur *(patrimonial)*, d'un substitut et d'un trésorier [2].

Les libertés politiques de la Navarre servaient de garantie à d'importantes franchises. Tous les fonctionnaires publics devaient être navarrais de naissance. Le roi ne pouvait nommer d'autres étrangers que le vice-roi, le président et deux auditeurs au Conseil de Navarre, un alcade de Cour et un conseiller de cape et d'épée à la Chambre des Comptes [3]. Les naturalisations devaient être prononcées par les Cortès, qui se montraient très réservées à ce sujet et rendaient presque impossible l'établissement des gens du dehors dans le pays en grevant leurs biens de taxes énormes [4]. Les Navarrais avaient leur législation civile particulière. Ils avaient réussi à se soustraire au droit criminel castillan, même dans les cas les plus graves, comme le vol de poudre dans les magasins royaux [5]. Ils étaient exempts du recrutement militaire *(quinta)* [6] et ne pouvaient être levés qu'en cas de guerre, sans être jamais astreints à servir plus de trois jours à leurs frais, ni en dehors du royaume [7]. Les impôts étaient consentis

1. Yanguas, *ibid.* V° *Comptos.*

2. *Guia de forasteros.* 1804. — On pourra consulter sur l'ensemble des libertés navarraises le curieux ouvrage de Hermilio de Oloriz, *Fundamento y defensa de los fueros.* Pamplona, in-8°, 1876.

3. *Nov. Recopilación de Navarra*, II, 1, 82.

4. En 1794 les biens-fonds des non originaires payaient 200.000 *pesos fuertes. Quadernos de leyes.* 1795.

5. Yanguas, *Dic. de fueros y leyes.* V° *Virreyes.*

6. En 1746 plusieurs milliers de Navarrais s'expatrièrent parce que le roi avait décidé la levée d'un contingent de 1.000 hommes dans la province. — Oloriz, *Fundamento de los fueros*, p. 75.

7. *Fuero general de Navarra, — Edicion acordada por la Excma Diputacion provincial, dirigida y confrontada con el original que existe*

par les Cortès et le produit en était partagé entre le roi et le pays [1]. Souvent le royaume votait au roi un don gratuit [2]; les Cortès établissaient pour le payer telle contribution qu'elles jugeaient convenable. Les employés des finances de Castille ne pouvaient instrumenter en Navarre, même pour cause de contrebande, même pour exportation frauduleuse de matières d'or ou d'argent. Il y avait à Pampelune un tribunal de la contrebande, mais l'appel de ses décisions était porté au Conseil de Navarre et non aux tribunaux de Castille [3]. Le commerce fut presque entièrement libre, jusqu'en 1800, entre la Navarre, la France et les Provinces basques. Des employés navarrais, appelés *tablajeros*, dərcevaient seulement, à la frontière, au profit du royaume des droits très modérés sur les marchandises qui entraient en Navarre ou en sortaient [3]. En 1717 les douanes avaient été reportées par Alberoni jusqu'à la frontière française, mais elles avaient été ramenées à l'Èbre cinq ans plus tard [5]. En 1800, la Navarre ne sut pas si bien se défendre : elle laissa le roi grossir les taxes, et finit par payer beaucoup plus qu'elle ne payait jadis [6]. Au lieu d'être une province tout à fait autonome comme l'Alava et la Biscaye, elle fut une sorte de métairie dont le roi et la Députation se partageaient les revenus.

Réfractaires au service militaire régulier, les Navarrais répondaient volontiers en temps de guerre à l'appel du roi. En 1794, les volontaires affluèrent, on vit des hommes aban-

en el Archivo de Comptos por D. Pablo Ilarregui y D. Segundo La Puerta. Pamplona, in-fo, 1869. — Ce privilège finit par ne plus être observé.

1. Canga Argüelles, *Dic. de hac.* Vo *Navarra.*

2. De 1701 à 1801, la Navarre donna au roi 27.271.691 réaux de don gratuit. — Yanguas, *Dic. de fueros y leyes.* Vo *Servicios.*

3. *Quadernos de leyes* (1786-87), p. 93.

4. Yanguas, *Dic. de fueros y leyes.* Vo Tablas.

5. Id., *ibid.* Vo Aduanas.

6. Cédules royales du 30 août 1800 — du 2 janvier 1801 — du 27 novembre 1802. Cf. G. Desdevises du Dezert, *le Régime foral en Espagne au XVIIIe siècle*, p. 39-40.

donner leurs foyers pour rejoindre l'armée [1]. La Navarre leva plus de 20.000 hommes et dépensa 150.000 *pesos* pour les armer et les vêtir [2]. Pendant la guerre de l'Indépendance le Navarrais Espoz y Mina fut un des partisans les plus habiles et les plus redoutables à l'envahisseur.

La Navarre était une province paisible et fertile dont l'aspect ordonné et prospère frappait tous les voyageurs [3]. On vantait la politesse de ses habitants, le bon état de ses chemins, l'exacte police et la propreté de ses villes, toutes choses qui contrastaient avec la négligence de l'administration castillane [4].

L'Aragon.

Centre politique de la Confédération aragonaise, le royaume d'Aragon occupait toute la vallée moyenne de l'Ebre et rattachait la Castille à la Catalogne. En 1787, sa population atteignait 623.208 habitants [5].

Pendant longtemps les Aragonais s'étaient distingués par leur extrême attachement à leurs libertés [6]. Ils les avaient

1. Archives de Navarre. *Quadernos y leyes.* 1795.
2. Id., *ibid.*, p. 323.
3. Abbé de Vayrac, *Etat présent de l'Espagne*, t. I, p. 110. « Les Na« varrais ont beaucoup d'esprit, sont polis, fins, adroits, industrieux, « laborieux et très propres pour les sciences et les affaires. Leurs « mœurs sont plus conformes aux nôtres que celles de tous les Es« pagnols. »
4. Général baron de Marbot, *Mémoires.* Paris, 1892, 3 vol. in-8°, t. II, p. 289.
5. *Censo* de 1787.
6. « Les lois aragonaises, considérées relativement aux temps, aux « circonstances, au caractère et aux coutumes du peuple pour lequel « elles ont été faites, offrent un fond admirable de sagesse et de pru« dence qui nous oblige à concevoir la plus haute idée de la science, « de l'énergie et des vertus de nos ancêtres. » — Manuel Dieste y Jimenez, *Diccionario del derecho civil aragonés.* Madrid, in-f°, 1869. V° *Fueros.*

gardées presque intactes jusqu'à l'avènement de Philippe V; seuls les privilèges du Grand Juge d'Aragon *(justicia)* avaient reçu quelque atteinte sous Philippe II, après l'exécution de Juan de Lanuza [1]. En 1700, l'Aragon était encore un royaume autonome, ayant, comme la Navarre, son vice-roi particulier, ses Cortès, sa Députation, son Grand Juge souverain, mais contrôlé par les quatre inquisiteurs et les dix-sept censeurs chargés de recevoir chaque année, du 1er au 10 avril, toutes les plaintes du public contre son administration [2].

En 1702 encore, la reine Marie-Louise de Savoie vint présider les Cortès d'Aragon, comme lieutenant-général du roi Philippe V. La jeune reine de quatorze ans joua fort bien son rôle, obtint un don gratuit de 100.000 écus et se fit acclamer par le peuple de Saragosse [3]. Mais en 1705, l'Aragon se révolta contre le roi Bourbon, et après la victoire d'Almanza (25 avril 1707), Louis XIV conseilla lui-même à son petit-fils de supprimer les *fueros* aragonais; d'établir dans le pays un nouveau système de gouvernement et d'en tirer désormais tous les secours qu'il pouvait fournir; il était injuste que les peuples les plus fidèles restassent les plus chargés [4].

Par décret royal du 29 juin 1707 [5], le roi abrogea « tous les « *fueros*, privilèges, pratiques et coutumes jusqu'alors ob- « servés dans le royaume d'Aragon, ordonnant qu'il fût « réduit aux lois de Castille et à l'usage, pratique et forme « de gouvernement qui s'est observée et s'observe dans les « tribunaux de ce royaume, sans aucune différence en quoi « que ce soit, sauf dans les procès et questions soumises à la « juridiction ecclésiastique ». Le 29 juillet de la même année,

1. Forneron, *Histoire de Philippe II*. Paris, 1882, 4 vol. in-8°, t. IV, p. 150.
2. Abbé de Vayrac, *État présent de l'Espagne*, t. I, p. 155.
3. A. Baudrillart, *Philippe V et la Cour de France*, t. I, p. 98-100.
4. Lettre de Louis XIV à Philippe V, du 9 mai 1797.
5. *Nov. Rec.*, III, III, I.

les localités et les personnes demeurées fidèles au roi furent maintenues dans la jouissance de leurs anciens droits et privilèges [1]. Le 7 septembre un nouveau décret remit sur l'ancien pied toutes les immunités ecclésiastiques et tous les droits régaliens [2]. Enfin, le 3 avril 1711 « l'établissement d'un « nouveau gouvernement en Aragon et le plan provisoire de « l'audience royale de Saragosse [3] » supprimèrent le tribunal du Grand Juge pour les matières ecclésiastiques et les droits régaliens, soumit les causes criminelles au droit castillan et ne laissa en vigueur le vieux droit civil aragonais qu'entre particuliers, natifs du royaume. Pour tout le reste, l'Aragon ne fut plus qu'une province de Castille. Il paraît s'y être résigné sans trop de peine; la paix n'y fut point troublée d'une manière sérieuse pendant tout le dix-huitième siècle. Les Aragonais présentèrent à Charles III quelques respectueuses et timides doléances, Aranda témoigna quelque regret de la disparition des *fueros* et quelque désir de les rétablir, mais rien ne fut changé dans la loi. Devant la menace française de 1808, les Aragonais se sentirent tous Espagnols.

¡ La Virgen del Pilar dice
Que no quiere ser francesa !

La Catalogne.

Parmi toutes les provinces fuéristes, la Catalogne tenait assurément le premier rang par la richesse et par la puissance des traditions. Membre principal et prépondérant de la Confédération aragonaise, pourvue d'institutions complètes, parlant une langue à part, la Catalogne ne se considérait vis-à-

1. *Nov. Rec.*, III, III, 2.
2. *Nov. Rec.*, V, VII, 1.
3. *Nov. Rec.*, V, VII, 2.

vis de la Castille que comme une république alliée, toujours maîtresse de dénoncer le pacte d'alliance, le jour où il lui semblerait dommageable à ses intérêts. Elle avait tenté au XVe siècle de se détacher de l'Aragon [1]. En 1640, elle s'était soulevée contre Philippe IV; elle s'était donnée à la France, qui n'avait pas su la garder, et dès lors le nom français avait été honni en Catalogne [2].

« Les Catalans, dit un auteur français du XVIIIe siècle, « sont fins, rusés, vigilants, industrieux, résolus, gais et de « belle humeur; quoique fort altiers, ils sont caressants et « d'un commerce agréable, pourvu qu'on ne leur rompe pas « en visière; car dès qu'ils se croient offensés, ils deviennent « implacables et les crimes les plus atroces ne leur coûtent « rien pour faire périr ceux dont ils croyent avoir à se plaindre. « Irréconciliables ennemis des Castillans, ils ne souffrent « qu'avec peine le joug de leur domination et ne manquent « jamais de leur faire sentir les effets de leur haine quand ils « en trouvent l'occasion [3]. »

En réalité, les Catalans n'étaient ni Castillans, ni Français; ils étaient Catalans et faisaient passer avant toutes choses le souci de leurs libertés [4]. En dépit de leurs rancunes contre les Français et des mauvais souvenirs que leur avait laissés le siège de Barcelone par Noailles en 1698, les Catalans firent tout d'abord assez bon accueil à Philippe V, qui avait hardiment convoqué les Cortès catalanes, le 12 octobre 1701, et en avait obtenu, le 11 janvier 1702, un subside de 3 mil-

1. Cf. *Coleccion de documentos inéditos sacados del Archivo de la Corona de Aragon*, t. XIV à XXVI. *Levantamiento de Cataluña.* — G. Desdevises du Dezert, *D. Carlos d'Aragon prince de Viane.*

2. Modesto Lafuente, *Historia general de España.* — Barcelona, 1887-1890, 25 vol. in-8°.

3. Abbé de Vayrac, *État présent de l'Espagne*, t. I, p. 171.

4. Cf. le livre très curieux et très passionné de Joseph Rafel Carreras y Bulbena, *Carlos d'Austria y Elisabeth de Brunswick-Wolfenbüttel á Barcelona y Girona.* Barcelona, in-8°, 1902.

lions de livres payable en six ans[1]. Barcelone fit fête à la jeune reine Marie-Louise de Savoie, mais le parti autrichien n'était point anéanti et se promettait bien de mettre à profit les embarras de la France. Le 9 octobre 1705, l'archiduc Charles entra à Barcelone et y demeura jusqu'au 27 septembre 1711. Rappelé en Allemagne par la mort de l'Empereur Léopold, son frère, il laissa sa femme Élisabeth de Wolfenbüttel comme régente de Catalogne à sa place. La princesse s'embarqua à son tour pour l'Italie le 19 mars 1713, mais Starhemberg général de l'Empereur continua à tenir garnison à Barcelone jusqu'au 27 juin 1713. Abandonnés à leurs propres forces, les Catalans refusèrent encore de se reconnaître vaincus[2], la Junte générale des trois États de la Principauté vota, le 9 juillet, la continuation de la guerre. Dès le mois d'avril 1714, une armée espagnole commandée par le duc de Popoli vint jeter quelques bombes dans la cité. Puis le maréchal duc de Berwick amena un gros corps de troupes françaises et le siège de la place fut poussé avec vigueur. Après un assaut infructueux, donné les 12 et 13 août, la brèche fut jugée praticable, et un nouvel assaut eut lieu le 11 septembre. Le combat dura neuf heures; les assaillants réussirent à s'emparer du rempart et s'arrêtèrent devant les barricades élevées à l'entrée des rues. A trois heures de l'après-midi, les magistrats barcelonais adressèrent un dernier appel à la population[3], mais déjà les militaires avaient fait

1. Baudrillart, *Philippe V et la Cour de France*, t. I, p. 92.

2. Le marquis de Saint-Philippe (*Mémoires*, t. III, p. 56) prétend que les Catalans songèrent à appeler les Turcs plutôt que de céder.

3. Voici la traduction de ce document capital, où respire réellement l'âme fuériste : « Écoutez! On fait savoir à tous en général, de la part « des T. E. membres de la Commune, après avoir pris l'avis des Sei- « gneurs de la junte de gouvernement, personnes associées, nobles, « citoyens et officiers de guerre, qui s'occupent chacun de leur côté, « à empêcher les ennemis de s'établir dans la cité, que vu sa déplo-

battre la chamade et entamé des pourparlers pour la reddition de la ville. En cette extrémité, les Catalans osèrent

« rable infortune, cette cité, en laquelle réside aujourd'hui la liberté « de toute la Principauté et de toute l'Espagne, court les derniers « risques d'être soumise à un complet esclavage. Lesdits seigneurs « représentants les pairs de la patrie, déclarent, donnent avis et font « appel à tous pour que chacun s'afflige de la disgrâce irréparable « dont nous menacent le succès et l'injuste effort des armes franco-« espagnoles, et fasse sérieuse réflexion sur la situation des ennemis « de notre Seigneur le roi, de notre liberté et de notre patrie, qui ont « établi leurs postes sur toutes les brèches, coupures et boulevards « des Portes Neuve, Sainte-Claire, du Levant et Sainte-Eulalie. Si « aussitôt et immédiatement après avoir entendu la présente procla-« mation, tous les naturels, habitants et autres gens en état de porter « les armes ne se présentent pas sur les places de Junqueras, de Born « et du Palais, pour s'unir à tous les Seigneurs représentants de la « Commune, et tenter les derniers efforts pour chasser l'ennemi, es-« pérant de la miséricorde de Dieu qu'il voudra bien améliorer leur « sort, on fait savoir que l'esclavage est certain et forcé. Lesdits « Seigneurs, pour l'obligation de leurs charges, expliquent et déclarent « ici, protestent dans le présent et en appellent au témoignage de la « postérité qu'ils ont adressé à tous leurs dernières exhortations et « fait les derniers efforts. Ils protestent également contre tous les « maux, ruines et désolations qui peuvent survenir à notre commune « et affligée patrie, et contre l'extermination de tous ses honneurs et « privilèges, puique nous n'aurons plus qu'à rester, avec tout le reste « des Espagnols abusés, sous l'esclavage de la domination française. « Cependant lesdits Seigneurs ont confiance que tous, comme vrais « fils de la patrie et amants de la liberté viendront au rendez-vous, « prêts à verser glorieusement leur sang et à donner leur vie pour « leur roi, leur honneur, leur patrie et la liberté de toute l'Espagne. « Enfin on fait savoir que si dans le délai d'une heure après la pu-« blication des présentes par le héraut, il ne s'est point présenté un « nombre d'hommes suffisant pour tenter ladite entreprise, il sera « nécessaire, indispensable et inévitable de parlementer et de demander « à capituler avant la nuit venue pour ne pas exposer la cité à la ruine « la plus lamentable, à un pillage général, à la profanation de ses « temples sacrés, au meurtre des enfants, des femmes et des personnes « consacrées à Dieu. Et pour que les présentes soient connues de tous, « lesdits Seigneurs ordonnent qu'elles soient publiées à voix haute, « claire et intelligible par toutes les rues de la cité. Donné dans la « Chambre de la T. E. Cité, assemblée à la Porte Saint-Antoine, en « présence desdits T. E. Seigneurs et personnes associées, le 11 sep-

encore demander le maintien de leurs privilèges, Berwick refusa péremptoirement de les entendre et finit par leur accorder la sécurité de leurs personnes et la jouissance de leurs biens[1]. Le 13 septembre, à six heures du matin, l'armée de Berwick prit possession de la ville. Le Conseil de la Cité donna ordre « que personne ne parlât plus du passé et que « les femmes et les gens de métier travaillassent à la porte « de leur maison, comme avant la guerre ». Le 14, l'ordre était partout rétabli. « Dans les boutiques dont les propriétaires « avaient succombé, les veuves et leurs enfants faisaient leur « besogne en habits de deuil. Tout était tranquille, les vi- « sages respiraient la plus profonde sérénité, tout le monde « était attentif et courtois. Quand on leur parlait du siège « et de la défense, ils répondaient que c'étaient là choses du « passé, qu'il ne fallait plus en parler et ils détournaient dou- « cement la conversation, pour ne pas entrer en discussion « sur les opérations passées. Si quelque soldat ou quelque « officier se montrait impertinent, les hommes se retiraient « et laissaient les femmes mener la discussion ; si elles ne pou- « vaient se libérer par persuasion, elles avaient recours au « bâton, et à la moindre insulte qui leur était faite, les Fran- « çais prenaient toujours leur parti. Ceux-ci observaient la « plus grande et la plus rigoureuse discipline ; dans les con- « flits, les Français se mettaient toujours du côté des Barce-

« tembre 1714, à trois heures de l'après midi. » — José Coroleu y José Pella y Forgas ,*Los fueros de Cataluña*. Barcelona, 1878, in-4°, p. 689.

1. S. Sanpere y Miquel — *Fin de la Nación Catalana*. Barcelona, in-f°, 1905, p. 566. — « Quoi que ceux de Barcelonne ayent attendu « trop tard pour implorer la clémence du Roy, néanmoins S. E. « M. le Maréchal Duc de Berwick veut bien avoir la bonté de ne pas « user à leur égard de la dernière rigueur de la guerre. Et comme il « veut conserver au lieu de détruire les sujets de S. M. C. il a jugé à « propos d'accorder par grâce la vie à tous les habitants... comme « aussy empescher que la ville ne soit livrée au pillage, chacun y « pouvant vivre dans sa maison, comme auparavant sans estre in- « quiettez, pour raison de ce qu'ils ont cy devant fait contre le Roy. »

« lonais et venaient au secours de la faiblesse des femmes [1]. »

Philippe V, outré de l'opiniâtreté des Barcelonais, voulait détruire la ville. Louis XIV lui rappela avec noblesse « que « les Catalans, quoique rebelles, étaient ses sujets, qu'il devait « les traiter en père et les corriger sans les perdre [2] ». Philippe se contenta d'abolir les privilèges de Barcelone et de la Principauté. Le 16 septembre, le nouvel intendant de Catalogne, D. Josef Patiño, se rendit en carrosse à la maison de ville, à travers les rues dépavées. Dans la salle des Cent jurats il trouva réunis les conseillers de Barcelone, et leur donna lecture du décret qui abolissait les franchises de la ville. Sur le champ, les conseillers déposèrent leurs insignes, livrèrent leurs clefs et leurs registres et s'en retournèrent sans bruit dans leurs maisons; Patiño envoya deux délégués porter à la Députation et à l'Ordre militaire la sommation de se dissoudre et l'antique constitution du pays passa au rang de souvenir historique. Un ecclésiastique ayant voulu prononcer quelques mots, le délégué de l'intendant lui ferma la bouche en disant : « Là où l'on ne peut résister, il n'y a rien à répliquer [2]. »

Un certain nombre de Catalans préférèrent s'expatrier plutôt que de se soumettre au régime castillan. Pendant plusieurs années, le pays resta troublé par de hardis partisans, qui faisaient main basse sur les Français et les Castillans [3].

1. Sanpere y Miquel, *op. cit.*, p. 578, d'après les *Narraciones históricas* de Castellví.

2. Sanpere y Miquel, *op. cit.*, p. 622. — Cf. Antonio Rodriguez Villa, *Patiño y Campillo*. Madrid, 1882, in-8°.

3. La mémoire de ces hommes est restée longtemps vivante en Catalogne. L'un d'eux, Bach de Roda, pris dans une escarmouche avec les troupes philippistes, fut pendu sur une des places de Vich et le peuple chanta longtemps le martyr de la liberté.

No m'matan por ser traydor,
Ni tampoch por ser cap lladre,
Sino porque ne volgut dir
Que visquia sempre la patria!

Coroleu y Pella y Forgas, *Fueros de Cat.*, p. 695.

Au mois de janvier 1716, parut le décret d'organisation des nouveaux pouvoirs. Tous les privilèges accordés par l'archiduc à des villes et à des particuliers furent brûlés. La milice nationale des Somatènes fut supprimée [1]. Le tribunal des prud'hommes, véritable jury criminel à l'usage des habitants de Barcelone, fut supprimé. En 1768 disparut à son tour le tribunal des pairs de Catalogne, dernier vestige des libertés de la province [2]. Barcelone fut dépouillée de son université, exilée dans la petite ville de Cervera. L'usage de la langue catalane fut interdit devant les tribunaux et même en matière commerciale, et l'imprimerie se vit étroitement surveillée [3].

Privée de ses institutions traditionnelles, la Catalogne fut gouvernée par un capitaine-général nommé par le roi, par une Audience, organisée sur le modèle des cours de justice castillanes et par des corrégidors placés à la tête des douze districts de la province [4].

Pour assurer son autorité en Catalogne, Philippe V agrandit le château du Montjuich, qui domine Barcelone du côté du midi, et bâtit au nord une immense citadelle sur l'emplacement de plus de 2.000 maisons [5]. La cathédrale de Lérida fut désaffectée; ce magnifique monument fut changé en caserne et en magasin [6]. La construction du château de Figuières sous Ferdinand VI et l'extension des fortifications de Tarragone [7] complétèrent le système de défense de la province.

1. *Nov. Rec.*, V, IX, I.
2. Antequera, *Hist. de la leg. española*, p. 400.
3. Coroleu y Pella y Forgas, *Fueros de Cat.*, p. 692.
4. Barcelone, Mataró, Girone, Vich, Puigcerdá, Talarn, Lérida, Tortosa, Tarragone, Villafranca del Panades, Cervera, Manresa.
5. Sanpere y Miquel, *op. cit.*, p. 632.
6. Luis Roca y Florejachs, *La seo de Lérida. Memoria de la catedral antigua.* Lérida, 1911, in-12.
7. On trouvera une belle série de plans des places fortes catalanes au

Au milieu de ces dures épreuves la prodigieuse vitalité de l'esprit catalan s'affirma. Le culte de la langue et de la littérature catalanes fut maintenu par une académie particulière, la *Comunicació literaria*, dont les membres s'engageaient à n'écrire qu'en catalan [1]. Les habitants de la principauté gardèrent leur génie industriel et commercial. Peu à peu les traces de la guerre s'effacèrent et les Catalans s'habituèrent au gouvernement bourbonien. En 1724, lors de l'avènement du roi Louis Ier, on craignait des troubles à Barcelone : tout se passa fort tranquillement. En 1753 le faubourg de Barceloneta enfin construit donna asile aux malheureux qui avaient été expropriés en 1715 pour la construction de la citadelle [2]. Le décret de Charles III qui habilita le port de Barcelone à commercer avec les Indes marqua pour la ville une reprise très sensible d'activité. Dès cette époque, les Catalans avaient repris toute leur fierté. Ils disaient volontiers qu'à Barcelone le roi d'Espagne n'était que comte. Leur vieil esprit fuériste se réveillait. Pour l'endormir, les ministres favorisaient toutes leurs entreprises commerciales, Barcelone devenait la ville des marchands, comme Madrid était la ville des seigneurs [3]. Quand il fut question en 1793 de faire la guerre à la France, les Catalans montrèrent un enthousiasme extraordinaire [4]. En 1795 ils s'offrirent à défendre seuls leur territoire et s'engagèrent à lever 150.000 hommes [5]. Le gou-

début du XIXe siècle dans Camillo Vacani : *Storia delle campagne e degli assedi degl' Italiani in Ispagna, dal MDCCCVIII al MDCCCXIII.* Milano, 1823, 3 vol. in-fo et un atlas.

1. Victor Balaguer, *Historia de Cataluña*. Barcelona, 1863, 5 vol. in-8o, t. V, p. 410.

2. Andrés Avelino Pi y Arimon, *Barcelona antigua y moderna*. Barcelona, 1854, 2 vol. in-8o.

3. José Coroleu, *Memorias de un menestral de Barcelona* (1792-1864). Barcelona, 1888, in-12, t. I, p. 351.

4. Cf. G. Desdevises du Dezert, *Les Campanyes de Rosselló y Catalunya* (1793-1795) dans l'*Empori*, revista catalana mensual. 1907, p. 74.

5. J. N. Fervel, *Campagnes de la Révolution française dans les Py-*

vernement de Madrid n'osa accepter leurs propositions, tant leur esprit d'indépendance paraissait encore redoutable. Au mois de juin 1808, la Catalogne s'insurgea contre Napoléon, forma une junte supérieure de la Principauté, qui gouverna le pays jusqu'en 1813 et montra quel sens politique avait persisté chez les Catalans. Envoyant en 1811 leurs députés aux Cortès de Cadix, ils leur donnaient encore mission d'obtenir la restitution des privilèges de la province, dans le cas où l'assemblée ne décréterait pas l'unité politique de la Péninsule[1]. Les cinq années de vie autonome qu'ils avaient menée pendant la guerre réveillèrent en eux un esprit d'indépendance qu'il a été dès lors impossible de leur faire oublier.

Valence.

Le royaume de Valence était la troisième des provinces continentales de la Confédération aragonaise. Uni indissolublement à l'Aragon et à la Catalogne par le compromis de Caspe (1412)[2], il avait suivi leur fortune sous les princes de la maison d'Autriche et maintenu ses privilèges jusqu'au seuil du XVIIIe siècle. Comme l'Aragon, il se révolta contre Philippe V en 1705, fut reconquis par le duc d'Orléans en 1707 et perdit ses *fueros* par les mêmes décrets que l'Aragon. Les Valenciens essayèrent de fléchir la colère du roi; ils cherchèrent à intéresser à leur cause le duc d'Orléans et le maréchal de Berwick, même la reine, qui venait de donner le jour à un

rénées Orientales. Paris, 1861, 2 vol. in-8°, t. II, p. 99 et 269. — De Sybel, *Histoire de l'Europe pendant la Révolution française*. Paris, 1869-88, 6 vol. in-8°, t. III, p. 448.

1. G. Desdevises du Dezert, *La Junte supérieure de Catalogne (Revue Hispanique)*. New-York, Paris, 1910, p. 92.

2. Cf. Mathieu Maxime Gorce, *Saint Vincent Ferrier*. Paris, 1923, in-8°.

prince des Asturies. Le ministre Amelot affecta de voir une trahison dans la supplique des magistrats valenciens et envoya au château de Pampelune Luis Blanquer et José Ortiz qui avaient rédigé le placet [1]. Cette imprudente démarche engagea même le roi à renchérir sur ses précédentes rigueurs. Par un décret du 7 septembre 1714, il déclara qu'il n'entendait déroger à aucun des *Usages* de Valence qui pourraient être favorables à la prérogative royale [2]. Les *fueros* étaient abolis à l'égard des habitants, ils étaient maintenus au profit du roi. Ce ne fut qu'en 1711 que le roi se décida à accorder aux Valenciens quelque satisfaction. Le droit civil aragonais fut remis en vigueur entre particuliers, les procès où le roi était intéressé restant toujours soumis à la loi castillane [3].

Les Valenciens n'en gardèrent pas moins rancune au gouvernement de Madrid. Ils vouèrent le nom français à l'exécration publique, en haine d'Amelot et du comte d'Asfeld [4], vainqueur de Valence, dont les exactions avaient eu cependant plus d'un Castillan pour complice [5]. En 1794, une émeute terrible éclata à Valence contre les Français et les prêtres français émigrés dans la ville; les religieuses françaises, protégées par l'archevêque, faillirent être massacrées, l'archevêché fut envahi [6]. En 1808, Valence se souleva d'enthousiasme contre l'envahisseur [7], qui ne l'occupa qu'en 1811. La haine du nom français était encore plus forte que la rancune contre les Castillans.

Célèbre par la beauté de son climat et la richesse de son sol,

1. Vicente Boix, *Historia de la ciudad y reyno de Valencia*. Valencia, 3 vol. in-4°, t. II, p. 93.
2. Dieste y Jimenez, *Diccionario del derecho aragonés*, p. CII.
3. *Nov. Rec.*, V, VII, 2.
4. Boix, *Hist. de Valencia*, II, p. 105.
5. Marquis de Saint-Philippe, *Mémoires*, II, p. 215.
6. Boix, *Hist. de Valencia*, II, p. 109.
7. Toreno, *Hist. del levantamiento, guerra y revolucion de España*, I, p. 187.

le royaume de Valence renfermait en 1787 une population de 783.084 habitants [1].

Le Royaume de Majorque.

Les Baléares avaient été rattachées à la couronne d'Aragon par le roi Pierre IV (1343-49). Pendant la guerre de succession, elles se donnèrent au prétendant Charles d'Autriche, à l'exception de Minorque, qui resta fidèle à Philippe V. Les Anglais occupèrent l'île en 1706, Villars la leur arracha en 1707 et ils la reconquirent en 1708.

A la paix, le marquis de Rubi, qui commandait à Majorque au nom de l'Empereur Charles VI, ne capitula que le 15 janvier 1715 [2]. Les Majorquins perdirent leurs privilèges politiques, mais conservèrent leurs lois civiles comme les autres pays de la couronne d'Aragon [3].

L'île de Minorque fut cédée aux Anglais par les articles 10 et 11 du traité signé à Utrecht, le 13 juillet 1713, par les ministres d'Espagne et d'Angleterre. Les Anglais firent du Château de Saint Philippe, sur la rade de Port-Mahon, une place longtemps réputée imprenable. Le duc de Richelieu s'en empara en 1756 (17 avril-28 juin), mais l'île de Minorque dut être rendue à l'Angleterre à la paix de Paris (1763) [4]. Le duc de Crillon y débarqua de nouveau le 23 août 1781, à la tête d'une armée espagnole et le 3 février 1782, lord Murray, gouverneur du château de Saint Philippe se rendit aux Espagnols. L'article 4 du traité de Versailles (3 sept. 1783) replaça définitivement l'île sous la domination espagnole.

1. *Censo* de 1787.
2. Marquis de Saint-Philippe, III, p. 157.
3. Antequera, *Historia de la legislación española*, p. 405.
4. Traité de Paris, art. 21.

Majorque et Minorque avaient en 1797 une population de 171.689 habitants[1].

Les Indes Espagnoles.

On a dit beaucoup de mal de la colonisation espagnole; on n'a pas assez réfléchi aux difficultés de cette colossale entreprise : découvrir, explorer, conquérir, civiliser, peupler et gouverner un monde entier, situé à quatre ou cinq mille lieues de la métropole. On ne pourra s'empêcher d'éprouver un sentiment d'admiration profonde pour le peuple qui a accompli cette grande œuvre, si l'on songe qu'il a réalisé cette prodigieuse conquête avec quelques poignées d'hommes, qu'il n'a pu envoyer aux Indes, pendant deux siècles, que d'assez rares émigrants[2], et que, même à la fin du XVIIIe siècle, la navigation, l'art militaire, l'art de l'ingénieur étaient pour ainsi dire dans l'enfance au prix de ce qu'ils sont aujourd'hui. Jamais peuple n'a assumé pareille tâche. Comme le dit un écrivain catalan contemporain : « L'orgueil national de l'Es-« pagne doit se fonder principalement sur le fait qui déter-« mina sa ruine, sur la découverte, la conquête et la coloni-« sation de l'Amérique[3]. »

Cet immense et lointain Empire, l'Espagne voulut le garder pour elle seule et elle l'entoura d'une si jalouse sollicitude qu'elle n'admit même pas tous les Espagnols à en prendre leur part. Lorsque Colomb avait signé avec les Rois Catholiques le traité de Santa Fé, Ferdinand s'était désintéressé de l'entreprise, Isabelle persistait seule à croire aux promesses du Génois et déclara que ses sujets castillans profiteraient

1. Censo de 1797.
2. Humboldt pensait qu'à la fin du XVIIIe siècle il n'entrait pas encore plus de 800 émigrants par année au Mexique. — *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. I, p. 343.
3. Almirall, *L'Espagne telle qu'elle est*, p. 25.

seuls des avantages qu'on espérait retirer de l'expédition [1]. De 1492 à 1778, il fallut être Castillan pour avoir le droit de trafiquer ou de s'établir en Amérique. Même après 1778, il fallut toujours être espagnol [2]. L'étranger était à jamais exclu de ce Nouveau Monde « *donné par Colomb à Castille et à Léon* ».

Les savants eux-mêmes éprouvaient pour visiter les Indes des difficultés presque insurmontables. Les astronomes français Bouguer, Godin et La Condamine avaient été chargés par l'Académie des Sciences de Paris d'une mission au Pérou, pour mesurer la longueur du degré à l'Équateur. Ils étaient munis d'une commission royale et des passe-ports les plus explicites, ils purent séjourner sept ans à Quito (1736 à 1743), mais ils furent pendant tout ce temps en butte aux tracasseries des autorités locales et n'eurent pas moins de sept procès à soutenir contre elles pendant la durée de leur séjour [3]. Humboldt dut aller chercher à Aranjuez la permission de visiter les Indes espagnoles.

Si les savants rencontraient tant d'obstacles, les simples particuliers qui s'aventuraient en Amérique y couraient de véritables dangers. Les navires étrangers, obligés par des avaries graves de faire relâche dans les Colonies espagnoles, y étaient surveillés avec férocité [4]. Le Saint-Office des Indes poursuivit plusieurs Français avec une âpreté toute particulière [5]. Dix-huit Français habitaient le Mexique en 1794;

1. Washington Irving, *Vie et voyages de Christophe Colomb*, I, p. 104, d'après Argensola, *Anales de Aragon*, lib. I, cap. x.

2. *Archives des Affaires étrangères à Paris. Espagne*, t. 639, f° 336. *Lettre du Prince de la Paix au ministre de France*. 9 avril 1796.

3. La Condamine, *Histoire des pyramides de Quito* à la suite du *Journal du voyage fait par ordre du Roi à l'Équateur*. Paris, 1751, in-4.

4. *Archives des Indes*. Armoire LXX, rayon 1, liasse 4. 1777. — Armoire CXLVI, rayon IV, liasse 2, 29 juin 1767 : ibid., 29 mai 1770.

5. Cf. G. Desdevises du Dezert, *l'Inquisition aux Indes Espagnoles*,

sitôt que fut connue la déclaration de guerre de l'Espagne à la France, le vice-roi fit incarcérer ces malheureux; plusieurs moururent en prison, les survivants imploraient encore l'intervention du Directoire, au mois d'avril 1796, alors que la paix de Bâle était déjà officiellement connue au Mexique [1].

Le gouvernement des Indes avait été conçu d'après des idées dont l'expérience a démontré la fausseté, mais qui étaient conformes à tous les précédents que l'on connaissait au seizième siècle. Fernand Cortez, qui était un esprit large et ouvert, avait eu l'idée de fonder des écoles, ouvertes à la fois aux fils des Caciques et aux fils des Espagnols, il voulait associer les indigènes et les Castillans pour l'exploitation commune des terres conquises. Ces conceptions ne purent prévaloir contre les vieilles théories romaines de la soumission absolue des provinces à la métropole.

Aux Indes, il n'y avait ni traditions, ni *fueros*, ni *usatges*, l'absolutisme royal fut complet, et d'autant plus abusif que le roi était dans l'impossibilité de gouverner. Son autorité ne fut qu'une fiction légale, dangereuse comme tous les mensonges. Le Royal et Suprême Conseil des Indes siégeait à Madrid. La Chambre de Commerce des Indes *(Casa de Contratacion)* à Séville, puis plus tard à Cadix [2]. Investi par une bulle d'Alexandre VI du patronage universel sur l'Église des Indes, le roi nommait à tous les bénéfices et exerçait au temporel une autorité absolue sur le clergé colonial. La loi des Indes était un code royal, rassemblé par Philippe II, la *Nueva Recopilacion de leyes de Indias* [3]. C'était en Espagne que s'élaboraient les lois et les règlements, que se jugeaient les grands procès, que se vérifiaient les comptes des magis-

p. 81. — Histoire du Français Joseph Ricord poursuivi par l'Inquisition de Carthagène (1749-1761).

1. *Archives des Affaires étrangères à Paris. Espagne*, t. 639, f° 285.

2. 12 mai 1717. — Rodríguez Villa, *Patiño*, p. 185.

3. Publiée en 1680 par Charles II.

trats. C'était d'Espagne que venaient tous les fonctionnaires.

Les Indes reçurent au XVIIIe siècle leur organisation définitive. Aux deux anciennes vice-royautés de Nouvelle-Espagne et du Pérou on ajouta celles de Nouvelle-Grenade (1718) et de Buenos-Ayres (1776). Six capitaines généraux résidant à Puerto-Rico, La Havane, Guatemala, Caracas, Santiago du Chili et Manille administraient les provinces moins étendues ou moins peuplées [1]. Le Mexique était subdivisé en 12 intendances et 2 provinces. Le Pérou comptait trois intendances. Le Chili 13 provinces. Les vice-rois et capitaines généraux, les intendants, les corrégidors, les gouverneurs des places fortes étaient nommés par le roi. Treize Audiences, établies dans les principales villes des Indes [2], assistaient les vice-rois et capitaines-généraux dans le gouvernement et rendaient la justice, avec appel au Conseil des Indes pour toutes les causes d'un intérêt supérieur à 10.000 écus. Tous les membres des Audiences étaient à la nomination du roi, ainsi que les employés supérieurs des finances. Les villes les plus importantes avaient un Conseil *(Cabildo)*, formé de régidors propriétaires de leurs charges, ou nommés par les vice-rois et les Audiences. Ces conseils de ville étaient d'ailleurs tenus en une étroite et rigoureuse tutelle par les autorités politiques. La centralisation était complète. Divisé en provinces, presque étrangères les unes aux autres, l'Empire des Indes avait pour capitale Madrid *(la imperial y coronada villa)*.

Non seulement le roi s'était réservé la nomination de tous les hauts fonctionnaires, mais il n'admettait aux emplois importants que des Espagnols nés en Espagne. Ces maîtres

1. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, I, p. 192.

2. Mexico — Guadalajara — Guatemala — la Havane — Caracas — Santa Fé — Quito — Cuzco — Charcas (Chuquisaca) — Lima — Santiago de Chile — Buenos-Ayres — Manille (*Guia de forasteros*, 1816).

orgueilleux traitaient leurs sujets avec le plus parfait mépris. — « Tant qu'il existera un jardinier de Castille, ou un mule-« tier de la Manche, c'est à lui qu'appartiendra le gouverne-« ment des Indes », disait en 1810 Bataller, auditeur à l'Audience de Mexico. Le Chapitre de la ville ayant voulu élever des réclamations en faveur du vice-roi Iturrigaray, déposé par l'Audience, il lui fut répondu que son pouvoir se bornait à tenir en respect les vagabonds *(léperos)* de la capitale [1].

Désignés par les habitants sous le nom de *gachupines* ou de *chapetones* [2], les Espagnols de naissance étaient l'objet de la haine générale. Tenus dans une humiliante dépendance, les créoles n'obtenaient que des emplois inférieurs, des titres de noblesse, des grades dans la milice [3]. Les Indiens, considérés comme des êtres dépourvus de raison, payaient un tribut de 1 à 3 pesos par tête, et étaient assujettis dans certains pays à une dure conscription minière *(la mita)* ; cependant on leur reconnaissait la dignité d'hommes et ils n'étaient pas esclaves [4]. La plupart vivaient dans des villages, gouvernés par un cacique, qui seul, bien souvent, entendait le castillan. Une petite minorité d'Indiens vivait dans les villes et avait adopté le costume, la langue et les mœurs des Espagnols. On les appelait *Indios ladinos*. On ne les méprisait guère moins que les Indiens paysans. Les Espagnols tenaient les hommes rouges pour stupides, mais la guerre les transformait parfois en soldats impétueux, rusés et cruels [5]. Des peuplades entières, comme les *Tecualmes*, les *Najuritas* du Mexique, les *Mosquitos* du Honduras, les *Tobas* du Grand Chaco, les *Araucos* du Chili échappèrent toujours au joug

1. Michel Chevalier, *Le Mexique*, p. 335.
2. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, I, p. 416.
3. La Renaudière, *Mexique et Guatemala*, p. 156.
4. *Archives des Indes*. Armoire CX, rayon III, liasse 3. — 19 juin 1783. Instructions au marquis de Croix, vice-roi du Pérou.
5. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, I, p. 405.

espagnol et se firent, sous le nom d'*Indios bravos*, fort redouter des colons. La race indienne sommeillait, mais tout esprit national n'était pas éteint en elle.

Des unions entre vainqueurs et vaincus était née la race maudite des métis, « infâmes en droit et en fait » reniés par leurs parents blancs et indiens [1]. D'autres croisements entre blancs et nègres, entre nègres et indiens, avaient donné naissance aux mulâtres [2], quarterons, octavons, *zambos* et *chinos* qui composaient une partie de plus en plus importante de la population. Toutes ces classes se méprisaient les unes les autres [3]; le gouvernement espagnol trouvait son compte à maintenir leurs rivalités, et ne faisait rien pour combattre les préjugés de caste. Il ne faut pas s'en étonner. Sans cette politique étroite, mais habile, jamais la paix n'eût pu être maintenue, avec les forces dont le gouvernement disposait, sur un territoire aussi vaste et aussi éloigné de la métropole.

« La paix espagnole » fut d'ailleurs assez souvent troublée aux XVIIe et XVIIIe siècles. Des soulèvements avaient eu lieu aux Indes en 1601, 1609, 1624 et 1692 [4]. Le 24 juin 1765,

1. *Rapport de l'évêque de Mechoacan, D. Pedro de Tamaron*. Bib. prov. de Saint-Sébastien, ms.

2. On les appelait les gris *(pardos)*, parce qu'ils étaient fils de blanc et de noire.

3. Les dames de la société de Santa Cruz de la Sierra (V. R. de Buenos-Ayres) se montraient très indulgentes pour les fredaines de leurs fils. — « *¡Anda por caminitos*, disaient-elles, *anda perdido por casitas!* » (Il court les petits chemins, il se perd entre les chaumines) mais les enfants issus de ces unions étaient voués au mépris. — Quelquefois, le sang indien était si loin qu'on en avait presque perdu le souvenir, puis un jour naissait dans la famille « tenue pour blanche » un enfant qui reproduisait le type ancestral dans toute sa pureté. Les vieilles créoles exultaient alors : « Le voyez-vous, le sang perfide du *Camba* qui vient leur crier leur honte au visage! » — G. René Moreno, *Catálogo del Archivo de Mojos y Chiquitos*. Santiago de Chile, 1888, in-8°, note 297.

4. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, IV, p. 267.

le peuple de Quito massacra le corrégidor et tous les Espagnols qui lui tombèrent sous la main, il demanda à nommer lui-même ses magistrats, et la révolte parut si grave que l'Audience proclama au nom du roi une amnistie pleine et entière [1]. En 1776, les Indiens de l'Orénoque tuèrent en une nuit tous les soldats espagnols qui, sur une longueur de cinquante lieues, gardaient les communications entre la haute et la basse vallée du fleuve [2]. En 1780, c'est du Pérou que part le signal de la guerre. Un noble indien, D. Gabriel Condorcanqui, qui se prétendait issu de la race des Incas, prit le nom de Tupac-Amaru, ceignit le bandeau impérial et appela les Indiens aux armes. Mêlant adroitement les idées chrétiennes aux souvenirs du culte du soleil, donnant comme mot d'ordre à ses lieutenants d'épargner les créoles et les prêtres, l'Inca rassembla 60.000 hommes et conquit six provinces. Il ne lui manqua peut-être qu'un peu de bonheur pour restaurer le vieil Empire du Pérou. Les Espagnols restèrent vainqueurs et se montrèrent sans pitié. Convaincu de rébellion « contre le plus auguste, le plus bienveillant, le plus droit et le plus aimable des monarques », accusé de sacrilège, d'idolâtrie et de magie, représenté comme un impudent faussaire [3], Tupac-Amaru eut la langue arrachée et on l'écartela, après l'avoir rendu témoin du supplice de sa femme et de ses enfants. Il importait de montrer aux Indiens qu'un Inca était, comme le dernier d'entre eux, justiciable du roi d'Espagne [4]. Cependant l'Inca trouva des vengeurs, la guerre continua après

1. Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, IV, p. 554. — *Art de vérifier les dates*. Supplément, t. XII, p. 330.
2. Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales*, liv. VIII, chap. XXIV.
3. *Archives du Consulat de Cadiz*. Notables, nº 82.
4. Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, V, p. 347. — Ferrer del Rio, *Historia de Carlos III*, III, p. 432. — Lacroix, *Le Pérou*, p. 478. — Barado, *Museo militar*, III, p. 455. — *Archives des Indes*. Arm. CXII, rayon V, liasse 3 — CXXXVIII, rayon VI, liasse 2. Rapport de l'audience de Charcas.

sa mort et ne se termina qu'en 1786, après avoir coûté la vie à 100.000 personnes.

De 1779 à 1782 le royaume de Nouvelle-Grenade fut ravagé par la guerre civile. En juillet 1781 une révolte très grave éclata sur plusieurs points du royaume. Les insurgés se plaignaient des taxes abusives mises sur le tabac, l'eau-de-vie et le commerce. L'alarme fut si chaude que l'archevêque de Santa-Fé, alors vice-roi, supprima tous les droits contestés et obtint *pro bono pacis* l'assentiment du Conseil des Indes. Quand la révolte fut bien apaisée, l'Audience fit arrêter les principaux fauteurs de la sédition. L'un d'eux, Galan, fut condamné à la potence et ses membres exposés en divers lieux de la province « afin que de cette manière périsse avec « sa vile personne, sa détestable mémoire, sans qu'il en reste « autre chose que la haine et l'horreur inspirées par la laideur « de son forfait [1] ».

En 1788, les moines franciscains de la Guyane essayèrent de se rendre indépendants du Collège de Piritu de la Nouvelle-Barcelone et fomentèrent une sédition que l'on appela la guerre des moines *(alboroto de los frayles)* [2]. Des mouvements beaucoup plus sérieux se produisirent en 1794 dans la Nouvelle-Grenade et la province de Caracas. C'étaient, cette fois, les colons qui commençaient à s'organiser pour secouer le joug espagnol. Chassés d'Amérique par la police, les chefs de la révolte, Miranda et Nariño, vinrent à Londres, en 1796, pour conférer avec le ministère anglais et obtenir son appui [3] La même année, España et Wal essayèrent de soulever Caracas [4]. Des émeutes éclatèrent en 1800 à Carthagène et à Los Pastos. En 1804 et en 1806, Miranda fit deux nouvelles

1. *Archives des Indes.* Armoire CXVII, rayon III, liasse 3. 30 janvier 1780.
2. *Art de vérifier les dates. Supplément,* t. XII, p. 335.
3. *Ibid.*, p. 336-339.
4. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, IV, p. 271.

tentatives pour révolutionner la Nouvelle-Grenade. Les Anglais lui avaient fait des avances; le gouvernement américain avait complaisamment fermé les yeux sur ses agissements. Les autorités espagnoles conçurent de telles inquiétudes[1] qu'elles se montrèrent cette fois très indulgentes pour les rebelles. Sur 58 personnes arrêtées, dix seulement furent exécutées et les autres condamnées à huit ou dix ans de *presidio*. Le vice-roi gracia presque tous les coupables[2]. Tout semblait annoncer, dès cette époque, que la domination espagnole touchait à sa fin.

Les ministres les plus intelligents la prévoyaient. « Nous « avons perdu les Flandres, disait Campomanes, nous avons « perdu l'Italie, pourquoi ne pourrions-nous pas perdre aussi « le Mexique et le Pérou? Et dans ce cas, quel rôle jouerions-« nous dans le monde[3] ? » Dès le milieu du XVIIIe siècle, Campillo adressait au roi un projet relatif à l'établissement d'un nouveau système de gouvernement économique pour l'Amérique. Il voulait faire des Indiens les propriétaires du sol, les intéresser à sa mise en valeur, introduire l'industrie aux Indes, permettre aux royaumes américains de commercer entre eux et réserver à l'Espagne le rôle d'intermédiaire commercial entre les Indes et l'Europe[4]. Plus d'une mesure proposée par Campillo peut nous sembler inefficace ou routinière, son mémoire n'en abonde pas moins en idées neuves et généreuses.

A leur retour du Pérou, Jorge Juan et Antonio de Ulloa adressèrent au roi un exposé de l'état de l'Amérique et signa-

1. Miranda avait fait distribuer dans le peuple des mouchoirs illustrés avec ces belles promesses: *No es conquista, sino union — Florecen artes, industria, luces — Religion y sus santos ministros protegidos — Persona, conciencia, comercio libres*. — *Archives des Indes*. Arm. CXXXIII, rayon IV, liasse 9. 3 juin 1806.

2. *Arch. des Indes*. Arm. CXXXI, rayon IV, liasse 9. Juillet 1807.

3. Campomanes, *Cartas politico-economicas*. Carta IV.

4. Rodríguez Villa, *Patiño*, p. 168.

lèrent les abus de l'administration civile et ecclésiastique [1].

En 1783, le comte d'Aranda proposa au roi un plan hardi, dont l'adoption eût certainement prolongé la durée de l'influence espagnole aux Indes. Le roi aurait gardé Cuba, Puerto-Rico et une position dans l'Amérique du Sud. Le reste des Indes aurait formé trois grands royaumes : Nouvelle-Espagne, Côte-ferme, Pérou. Ces trois royaumes auraient été donnés à des Infants, qui auraient reconnu le roi d'Espagne comme Empereur et n'auraient épousé que des princesses espagnoles. Rattachés à l'Espagne par leur naissance, leurs alliances et des traités de commerce, les trois princes lui auraient en outre payé un tribut : le roi de Nouvelle-Espagne aurait donné des barres d'argent, le roi du Pérou des lingots d'or, le roi de la Côte-ferme du tabac et des épices [2]. Charles III aurait peut-être compris les avantages d'un tel projet, mais trop de gens étaient intéressés à maintenir le *statu quo* pour qu'il ait cru réalisable une aussi radicale évolution.

Malgré les vices du gouvernement et la faiblesse des moyens dont il disposait, malgré les révoltes et les guerres étrangères le XVIII[e] siècle fut pour les Indes un siècle de progrès. La population augmenta et finit par atteindre 19 millions d'habitants, sur lesquels 10.500.000 parlaient le castillan [3]. Certaines contrées offraient l'aspect des pays les plus civilisés. L'Anahuac était couvert de villages et de hameaux comme

1. *Relacion hoistórica del viaje á la América meridional*, 1748.

2. Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, VI, p. 45. Ce projet était encore discuté en 1793. Le commissaire de la Convention à l'armée du nord saisit à Louvain les papiers du comte de Fernan-Nuñez, ambassadeur d'Espagne. Parmi ces papiers on trouva des réflexions sur la question de savoir s'il convenait d'établir une infante d'Espagne comme souveraine dans l'Amérique du Sud (Morel-Fatio, *Études*, II, p. 300). L'idée de se faire proclamer Empereur des Indes hanta longtemps le cerveau de Charles IV.

3. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, I, p. 235.

« les parties les plus cultivées de la Lombardie[1] ». Les environs de Quito ressemblaient aux plus belles campagnes de France[2]. Des villes splendides, ornées de palais magnifiques, de promenades superbes, de richissimes églises[3] renfermaient une population, à la vérité ignorante et indolente, mais courtoise et hospitalière, à laquelle les voyageurs rendent volontiers hommage. Incomplète, mais brillante, la civilisation espagnole a maintenu vivantes les races vaincues[4] et marqué la moitié du Nouveau Monde d'une empreinte ineffaçable[5].

Pour se faire une idée exacte de tous les progrès accomplis, il faudrait énumérer les voyages de découverte, les missions colonisatrices, les expériences de toute sorte favorisées par le gouvernement espagnol. On comprendra mieux quelle était la valeur de l'Empire des Indes en montrant combien il était jalousé et menacé, et en marquant tous les efforts accomplis par l'Espagne pour le défendre. Ce n'était pas une petite tâche de monter la garde auprès de l'Amérique, convoitée par les Anglais, les Portugais, les Français, les Russes et les colons émancipés des États-Unis. L'Espagne réussit jusqu'à la fin du XVIIIe siècle à conserver ses domaines, et fit même plusieurs acquisitions importantes.

Obligée de céder la Floride aux Anglais (1763), l'Espagne se fit céder la Louisiane par la France[6], malgré l'énergique

1. Humboldt, *op. cit.*, I, p. 391.
2. La Condamine, *Voyage à l'Equateur*.
3. Cf. le magnifique album édité à Mexico en 1913 par Genaro Garcia, *La arquitectura en Mexico*, in-fo, 130 reproductions photographiques.
4. Les Espagnols insistent avec raison sur ce point. Il y a encore des Aztèques, il y a des Quichuas, et ils demandent ce que sont devenus les Indiens des États-Unis et les naturels de l'Australie et de la Tasmanie.
5. L'Espagne ne fait pas très grande figure en Europe, mais le monde espagnol sera un des facteurs du monde de demain.
6. Convention secrète du 3 novembre 1762 entre les Cours de France et d'Espagne.

résistance des habitants [1]. La paix de Versailles (1783) rendit la Floride à l'Espagne, qui posséda dès lors toutes les côtes du golfe du Mexique. Charles III voulait faire de la Floride et de la Louisiane une barrière capable de défendre la Nouvelle-Espagne contre les prétentions des États-Unis qui menaçaient déjà la libre navigation du Mississipi [2]. Charles IV ne sut pas rester fidèle à ce programme et céda étourdiment la Louisiane au Premier Consul, en échange d'un agrandissement des États de Parme en Italie [3] (1800). Bonaparte, à son tour, vendit la Louisiane aux États-Unis pour une somme de 60 millions (1803), et l'entreprenante République s'installa sur le golfe du Mexique [4]. Elle ne tarda pas à réclamer le Texas à l'Espagne [5], et s'annexa la Floride en 1821.

Aux Antilles, l'Espagne conserva toutes ses positions jusqu'en 1795. Un instant, La Havane fut occupée par les Anglais (1762), mais ils la rendirent l'année suivante à la paix de Paris. Le roi la fit fortifier à nouveau (1765) ainsi que San Juan de Porto-Rico [6]. En 1795 la partie espagnole de Saint Domingue fut cédée à la France par le traité de Bâle.

1. Dessalles, *Histoire générale des Antilles*, V, p. 556.—G. Desdevises du Dezert, *La Louisiane à la fin du XVIII*e *siècle* (*Société de l'histoire des colonies françaises*, 1914). La Louisiane ne fut définitivement occupée qu'en 1769. O'Reilly marqua sa prise de possession par d'inutiles cruautés.

2. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III*o, IV, p. 171.

3. *Archives du Ministère des Affaires étangères à Paris. Espagne*, t. 659, fo 180. — Mémoire du ministre des Affaires étangères au cit. Alquier. 3 thermidor an VIII. — La cession est consignée dans l'article 3 du traité de Saint-Ildefonse (1er octobre 1800).

4. Cf. Barbé-Marbois, *Hist. de la Louisiane et de la cession de cette colonie*. Le traité de vente est du 30 avril 1803. — Pierre-Clément de Laussal, préfet français de la Louisiane, prit possession de la colonie le 30 novembre 1803 et en fit remise aux Américains le 20 décembre de la même année. — Villiers du Terrage, *Les dernières années de la Louisiane française*. Paris, 1903, in-8o).

5. *Archives des Affaires étrangères à Paris. Espagne*, t. 666, fo 377. — Note de Gravina au ministre, 24 juillet 1804.

6. Dessalles, *Hist. générale des Antilles*, t. V, p. 367.

Charles III avait cherché à créer un port de guerre dans l'île de la Trinité [1]. Deux Français, Roume et Saint Laurent, réussirent à attirer des colons dans l'île en leur promettant de grands privilèges; mais le Conseil des Indes refusa de confirmer leurs propositions, la colonie dépérit et les deux Français ne purent même pas obtenir le remboursement de leurs avances [2].

Les Anglais, maîtres de la Jamaïque, faisaient une active contrebande avec le Mexique et le Guatémala. Pour la rendre plus aisée, ils obtinrent en 1763 le droit de couper de l'acajou et du bois de Campêche sur la côte de Honduras [3]. Le gouverneur du Yucatan réussit à cantonner les Anglais sur le cours inférieur du Rio Belize et du Rio Nuevo. Il ne les tolérait que là et leur interdisait tout établissement sur la côte, toute communication avec l'intérieur [4]. La paix de Versailles confirma cet état de choses. En 1786, Charles III céda la petite île de Saint-Georges aux Anglais, pour y réparer leurs navires, mais ils s'engagèrent à ne plus dépasser les limites qui leur avaient été assignées et même à ne pas cultiver le sol. Tout le commerce interlope qui se faisait par le rio Belize se trouva supprimé [5].

Les Portugais eurent une longue querelle avec les Espagnols au sujet de leur colonie du Sacramento, fondée en 1679 sur le Rio de la Plata, en face de Buenos-Ayres. Pendant un siècle, la malheureuse ville changea sept fois de maîtres, mais la fondation de San Felipe de Montevideo en 1725 affirma l'intention bien arrêtée de l'Espagne de rester maî-

1. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, IV, p. 172.
2. Bourgoing, *Nouveau Voyage en Espagne*, II, p. 207. — *Arch. Aff. étr. Paris. Espagne*, t. 638, f° 403. — Lettre de Roume au ministre. 18 janvier 1796.
3. *Traité de Paris du* 10 *février* 1763, art. 17.
4. Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, IV, p. 530.
5. Id., V, p. 364.

tresse des deux rives du Rio de la Plata. La Convention de 1777 céda définitivement le Sacramento à l'Espagne[1].

Les limites entre les Colonies espagnoles et portugaises du Paraguay furent encore plus difficiles à déterminer. La géographie de ces régions était si mal connue que les commissaires envoyés au Paraguay pour délimiter les frontières ne retrouvaient plus sur le terrain les rivières citées dans les traités. La question n'était pas encore résolue en 1793. Les Portugais profitèrent de cette situation pour occuper en 1801 les Missions de la rive gauche de l'Uruguay. Elles étaient en complète décadence depuis la chute des Jésuites.

La possession des Iles Malouines faillit amener une guerre entre l'Espagne et l'Angleterre. L'Espagne n'avait encore créé aucun établissement dans ces îles lorsque Bougainville y fonda la station de Port-Louis (1764) et l'Angleterre le Fort Egmont (1766). Les Espagnols réclamèrent aussitôt. La France céda Port-Louis, mais l'Angleterre refusa de rendre Fort Egmont. Le vice-roi de Buenos-Ayres, Bucareli, expédia aux Malouines cinq frégates et 1.400 hommes de débarquement; les Anglais durent capituler le 10 juin 1768. L'Angleterre menaça l'Espagne d'une déclaration de guerre. Charles III y eût volontiers répondu, mais Louis XV lui refusa son concours et le roi d'Espagne dut permettre aux Anglais de rebâtir le Fort Egmont (1771). Ils l'abandonnèrent bientôt comme inutile; l'Espagne resta en possession des Malouines[3]. Le Port Louis devint le Puerto de la Soledad; on en fit un lieu de déportation pour les condamnés de Buenos-Ayres,

1. Domersay, *Histoire du Paraguay*, I, p. 38. — *Juegos florales de Valladolid*, p. 457. *Compte rendu de Florida Blanca*, § 1. — Ferrer del Rio, *Historia de Carlos III°*, III, p. 254. Le même traité céda à l'Espagne les îles d'Annobon et de Fernando Po sur la côte d'Afrique. — On trouvera une histoire complète des interminables guerres entre l'Espagne et le Portugal, dans l'*Historia do Brazil* de José Francisco da Rocha Pombo (Rio de Janeiro, 7 vol. in-4°).

2. Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, V, p. 92.

mais comme on interdit la déportation des femmes, la Colonie ne put se soutenir. Telle était cependant l'envie que l'on avait en Espagne de conserver ces îles, qu'on appliqua à leur mise en culture des procédés de luxe réservés jusqu'alors aux parcs royaux. On y planta des arbres dans de la terre apportée de Buenos-Ayres [1].

La Patagonie fut reconnue, des villages furent construits à San José, au Puerto de San Julian, à Florida Blanca. Le vice-roi de Buenos-Ayres, Pedro de Melo, eût voulu établir un port à San José et reculer la frontière de son gouvernement jusqu'au Rio Negro [2]. Charles III recommanda à ses successeurs de fortifier le détroit de Magellan et la Terre de Feu et de ne laisser inoccupés aucun fort, aucune aiguade [3]. En 1792 Charles IV fit occuper les Iles Juan Fernandez et y envoya quelques troupeaux de bœufs et de moutons [4].

A l'autre extrémité des côtes américaines du Grand Océan les moines franciscains conquirent à l'Espagne un nouveau domaine. Le P. Junipero Serra, leur chef, voulait créer, au nord de la Californie, une vaste colonie espagnole, dont la population se composerait presque exclusivement d'Indiens convertis, et où ne seraient admis les colons mexicains ou étrangers que dans la mesure strictement nécessaire au progrès de l'agriculture et de l'industrie. Une route devait joindre les deux points extrêmes de la colonie et serait jalonnée par sept missions; trois *presidios* assureraient la sécurité des missionnaires. Le plan du P. Serra reçut la sanction royale en 1781 [5]. Vers 1800, la Nouvelle Californie comptait dix-huit missions. Elle se serait développée encore bien plus rapide-

1. Dessalles, *Histoire générale des Antilles*, V, p. 499.
2. V. Quesada, *El vireinato del Rio de la Plata*. Buenos Ayres, 1881, in-4°, p. 236.
3. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, IV, p. 174.
4. *Univers pittoresque. Chili*, p. 11.
5. Frignet, *La Californie*. Paris, 1866, in-8°, p. 31.

ment, si les militaires des *presidios* avaient eu le droit de cultiver la terre, de se marier dans le pays et d'établir leurs familles dans les fermes voisines des *presidios*[1]. Malgré les obstacles inintelligents apportés par la loi à la croissance des missions, les progrès des Espagnols avaient été si rapides qu'en 1792, Vancouver les trouva établis depuis trois ans sur les rives du détroit de Juan de Fuca et à l'île Nootka, par 49° 40' de latitude nord. Les Espagnols avaient mouillé à Nootka dès 1774, quatre ans avant l'arrivée du capitaine Cook[2].

Les Colonies d'Océanie ne s'étaient pas développées avec la même rapidité que celles d'Amérique. Les Carolines, découvertes seulement en 1686 et à peine explorées, n'avaient encore reçu aucun colon espagnol. Les Mariannes n'avaient qu'une ville européenne, Agana, dans l'île de Guam[3]. La conquête des Philippines se poursuivait péniblement par les soins des missionnaires. Très doucement traités, les Indiens s'étaient attachés à leurs curés et à leurs moines. Ils n'entendaient guère parler du roi qu'une fois l'an, à l'arrivée du courrier d'Acapulco *(la nao de la China)* et ne payaient qu'un tribut de 2 pesos par tête. Tout eût été parfait dans cet Eden tropical si les fonctionnaires espagnols, très irrégulièrement payés, n'avaient eu besoin de voler pour vivre et si les troupes espagnoles avaient été en mesure de défendre les îles contre les pirateries des Malais de Jolo[4]. Le gouvernement de Madrid ne laissait pas d'être inquiet au sujet de ces possessions si lointaines, que l'Angleterre avait failli

1. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, II, p. 274 et 281. *Rapport de Dionisia Galiano sur les missions de Nouvelle Californie.*

2. Vancouver, *Voyage de découverte à l'océan Pacifique.* Paris, an VIII, 3 vol. in-4°, t. I, p. 439. — *Mémoire de M. de Quadra, gouverneur de Nootka.*

3. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, IV, p. 106.

4. Cf. Viana, *Demostración del misero y deplorable estado de las Islas Filipinas.* Bib. prov. de Saint-Sebastien, ms.

lui enlever en 1762. Florida Blanca accepta avec empressement les propositions d'alliance que lui fit Hayder-Ali, et attribua à cette puissante diversion le salut des Iles Philippines pendant la guerre de l'Indépendance américaine [1].

L'Espagne lutta ainsi, pendant tout le XVIIIe siècle, sur tous les points de son immense empire colonial et réussit à le maintenir intact jusqu'au commencement du XIXe siècle.

1. *Compte rendu de Florida Blanca.*

CHAPITRE II. — LE CLERGÉ

Le clergé constituait en Espagne le premier ordre de l'État, parce que le catholicisme n'y était pas seulement la religion dominante, mais la seule et vraie religion, en dehors de laquelle il n'y a point de salut[1]. La situation prépondérante de l'Église en Espagne répond à l'idée qu'en l'Église réside le principe vital de la nation.

I. — Statistique.

Quelques détails de statistique suffiront pour donner une idée de l'importance du corps ecclésiastique.

L'Espagne comprenait en 1808 huit archevêchés et cinquante-deux évêchés[2]. Les Indes espagnoles étaient divisées

---

1. « La religion de la nation espagnole est et sera à tout jamais la « religion catholique, apostolique et romaine, la seule véritable. La « nation la protège par des lois sages et justes et prohibe l'exercice « de toute autre. » *Constitution de* 1812, art. 12.

2. *Saragosse :* Jaca, Huesca, Barbastro, Tarrazona, Albarracin, Teruel.

Burgos : Pampelune, Calahorra, Palencia, Santander (1754), Tudela (1783).

Santiago : Mondoñedo (l'évêque résidait à Villamayor), Orense, Tuy, Lugo, Astorga, Zamora, Salamanque, Ciudad-Rodrigo, Plasencia, Coria, Badajoz, Oviedo, Avila.

à la même époque en dix provinces et trente-huit diocèses [1].

Le nombre des collégiales était très élevé. On en comptait une centaine en Espagne seulement. Les chapitres cathédraux ou collégiaux d'Espagne comprenaient 648 dignitaires, 1.768 chanoines, 216 prébendiers et 200 semi-prébendiers [2].

En 1787 l'ensemble des membres du clergé séculier de la péninsule montait à 70.170 individus. Les moines, appartenant à quarante ordres différents [3], possédaient 2.067 mai-

Tarragone : Urgel, Lérida, Solsona, Vich, Girone, Barcelone, Tortose, Ibiza (1783).

Valence : Orihuela, Majorque, Minorque (1795), Segorbe.

Tolède : Osma, Valladolid, Ségovie, Sigüenza, Cuenca, Jaen, Cordoue, Murcie.

Grenade : Almeria, Guadix, Baza.

Séville : Cadix, Malaga, Ceuta, Canaries.

Leon ne relevait que du Saint-Siège.

(Gams, *Series episcoporum.* — *Guia de forasteros,* 1804.)

1. *Mexico :* La Puebla de los Angeles, Yucatan, Oaxaca, Mechoacan, Chiapa, Guadalajara, Durango, Leon Nuevo (1777), Sonora (1779).

Lima : Cuzco, Santiago de Chile, Concepcion de Chile, Truxillo, Guamanga, Arequipa, Chachapoyas, 1805.

Santo Domingo (à la France depuis 1795) : Porto Rico.

Santa Fé de Bogota : Cartagena, Panama, Santa Marta, Popayan, Medellin (1804).

Charcas de Plata : Asuncion de Paraguay, Cordoba del Tucuman, Buenos-Ayres, Santa Cruz de la Sierra, La Paz, Salta (1806).

Guatemala : Comayagua, Nicaragua.

Quito : Cuenca (1786).

Santiago de Cuba : San Cristóforo de Habana (1787).

Caracas : Calabozo, Mérida (1777), Santo Tomas de Guayana (1790).

Manila : Cebú, Nueva Segovia, Nueva Cáceres.

2. Canga Argüelles, *Dic. de hacienda.* V° Canougias.

3. Bénédictins, Bernardins, Hiéronymites, Chartreux, Basiliens, Dominicains, Franciscains, Récollets, Tiers-Ordres, Capucins, Augustins chaussés et déchaux, Carmes chaussés et déchaux, Trinitaires chaussés et déchaux, moines de St Pierre d'Alcantara, de St Jean de Dieu de la Merci chaussés et déchaux, Minimes, Servites, chanoines réguliers de St Augustin, de St Antoine Abbé, Prémontrés, Théatins, Mineurs, Agonisants, Frères des Écoles chrétiennes, de St Vincent de Paul, de Malte, de St Jacques, Calatrava, Alcantara, St Esprit, congrégation de St Philippe Méri, Missionnaires, Hospitaliers Ermites.

sons, peuplées de 62.249 personnes, dont 37.550 profès. Les religieuses, relevant de vingt-neuf ordres [1], habitaient 1.122 couvents, peuplés de 33.630 personnes, dont 24.348 religieuses professes.

Le nombre total des personnes engagées dans les Ordres montait donc à 132.068. En y ajoutant les sacristains, les acolytes, les syndics des ordres religieux, les employés de la *Cruzada* et de l'Inquisition, les novices des couvents, les frères lais, les sœurs converses, les oblats *(donados)*, les domestiques, les servantes, les enfants élevés dans les couvents, on arrive au chiffre de 191.101 personnes dépendant de l'Église [2].

1. Bénédictines, Bernardines, Hiéronymites, Dominicaines, Franciscaines, Clarisses, Récollettes, Filles du Tiers-Ordre, Capucines, Augustines chaussées et déchaussées, Carmélites chaussées et déchaussées, Brigites, Servites, Filles de Saint François de Sales *(Salesas)*, sœurs de la Doctrine Chrétienne, du Saint Sépulcre, de Saint Laurent Justinien, de Nazareth, de l'ordre de Prémontré; commanderesses de Malte, de Saint Jacques, de Calatrava, d'Alcantara et du Saint Esprit; Béates et Béates hospitalières.

2. *Clergé séculier et régulier.*

Curés	16.689
Bénéficiers	23.692
Patrimoniaux	13.244
Vicaires	5.771
Minorés	10.774
Religieux profès	37.550
Religieuses professes	24.348
TOTAL	132.068

Gens d'Église.

Sacristains	10.873
Acolytes	5.503
Syndics des Ordres religieux	4.127
Employés de la Cruzada	1.844
Employés de l'Inquisition	2.705
Domestiques des couvents d'hommes	24.699
Domestiques des couvents de femmes	9.282
TOTAL	59.033
TOTAL GÉNÉRAL	191.101

Le clergé des Indes était beaucoup moins nombreux. Humboldt évalue à 14.000 les ecclésiastiques réguliers ou séculiers existant au Mexique en 1803 [1]. Il comptait deux ecclésiastiques pour mille habitants, au lieu de dix-huit pour mille en Espagne. Le nombre des moines était surtout beaucoup moindre au Nouveau Monde. On ne voyait guère de couvents que dans les plus grandes villes. Mexico renfermait à lui seul un sixième des gens d'Église de tout le Mexique. En 1784 l'ordre de la Merci, l'un des plus populaires parmi les ordres espagnols, possédait 55 couvents dans les quatre provinces de Lima, Cuzco, Santiago de Chile, et Buenos-Ayres, qui comprenaient les quatre cinquièmes de l'Amérique du Sud. Les couvents des capitales étaient riches et bien peuplés, un monastère de Lima comptait 132 religieux, mais la population moyenne des couvents de province était de 8 moines et les plus pauvres n'en avaient que deux [2]. Un recensement du clergé régulier colombien, exécuté en 1824 donne 3.262 religieux pour une population de deux millions et demi d'habitants [3]. La proportion de deux pour mille indiquée par Humboldt peut donc être regardée comme très voisine de la vérité. On ne se trompera sans doute pas beaucoup en portant à 35 ou 40.000 le nombre des ecclésiastiques séculiers et réguliers qui vivaient aux Indes, au milieu d'une population de 19 millions d'habi-

Le recensement de 1797 donne des résultats un peu différents.

Clercs séculiers	58.833
Religieux et serviteurs	59.768
Religieuses et servantes.	33.630
	172.231

Les Ordres mendiants comptaient à eux seuls 39.891 membres sur les 93.398 moines et nonnes habitant les couvents. — Canga Arguelles, *Dic. de hacienda*. V° *Conventos*.

1. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, I, p. 434.
2. *Arch. gen. des Indes*. Armoire CLV, rayon III, liasse 25.
3. *Art de vérifier les dates. Supplément*, XII, p. 84-85.

tants. Il y avait donc environ neuf fois moins de clercs et de religieux aux Indes que dans la Métropole.

L'Espagne était couverte de monuments et d'édifices religieux. Les moindres villes, quelquefois même les moindres bourgs en étaient remplis. Méchante bourgade de 2.000 habitants, Olmedo avait 7 églises et 7 couvents [1]. Vitoria, peuplée seulement de 6.500 habitants, possédait une collégiale, 4 paroisses, une chapelle et 5 couvents [2], Barbastro (6.000 hab.) renfermait une cathédrale, 3 sanctuaires de la Vierge, un ermitage de Saint Raymond, 4 couvents d'hommes, 2 monastères de filles, des collèges ecclésiastiques, des écoles chrétiennes, un séminaire sacerdotal de la Congrégation de Saint Vincent de Paul, un Séminaire diocésain et un Collège des Filles de la Charité [3]. C'était bien autre chose dans les villes capitales. Burgos, pour 9.000 âmes, avait 14 paroisses, 22 couvents d'hommes, 20 couvents de femmes, 7 ermitages, 4 hôpitaux [4]. Valladolid, avec ses 21.000 habitants, comptait 46 monastères et 14 églises paroissiales. Les religieux et les nonnes, au nombre de 1.258 formaient plus du vingtième de la population [5]. Tolède s'enorgueillissait de ses 25 paroisses, de ses 39 couvents, de ses 14 hôpitaux [6]. Séville avait une cathédrale, une collégiale, 26 paroisses, 4 églises annexes, 68 couvents, 43 collèges ou maisons d'éducation et de charité [7].

Les cathédrales des moindres diocèses entretenaient de nombreux chanoines, bénéficiers et prébendiers. L'église d'Orense comptait 63 chanoines ou prébendiers [8]. Le chapitre

1. Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 253.
2. Cola y Goiti, *La ciudad de Vitoria*, pass.
3. Lopez Novoa, *Hist. de Barbastro*, sec. V.
4. Larruga, *Memorias politico-económicas*, t. XXXVI, p. 258.
5. Ortega, *Historia de Valladolid*, II, p. 158. — Sangrador, *Historia de Valladolid*, II, p. 485.
6. De Laborde, *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, III, p. 258.
7. Id., *ibid.*, II, p. 44.
8. Id., *ibid.*, p. 216.

de Pampelune comptait 12 dignitaires, 12 chanoines, 44 prébendiers et chapelains. Un autre chapitre, dit de Saint Jean Baptiste et distinct du chapitre cathédral, était spécialement chargé du service du culte dans l'église métropolitaine de Sainte-Marie. Il se composait d'un vicaire et de 14 chanoines [1].

A Saragosse, le chapitre métropolitain, composé de 13 dignitaires et de 30 chanoines, se partageait entre la Cathédrale *(la Seo)* et la basilique de Notre-Dame del Pilar. Outre ce chapitre commun, chaque église avait son clergé particulier : à la *Seo*, 92 prébendiers, 50 bénéficiers, 60 prêtres; au Pilar, 38 prébendiers, 35 bénéficiers, 30 prêtres. En tout 349 personnes pour les deux églises [2].

Le chapitre de Séville comptait 40 chanoines, 20 prébendiers, 21 semi-prébendiers. Il y avait un maître et un sous-maître des cérémonies, deux pointeurs des chœurs, chargés de piquer sur une feuille les noms des chanoines présents à l'office; il y avait 12 chapelains à verge et pallium *(de vara y palio)*, 4 curés et 4 confesseurs pour la chapelle du *Sagrario*, 3 chapelains et un sacristain pour la chapelle de *las Escalas*, autant pour la chapelle de Saint Pierre, 36 boursiers du Collège de Saint-Isidore servaient d'acolytes. La maîtrise comptait un maître chantre, 2 sous-chantres, 14 chanteurs, 9 joueurs d'instruments et 4 surnuméraires [3].

Les services des collégiales étaient montés sur le même pied de luxe. Certains chapitres collégiaux, comme ceux de Manresa, d'Alcala de Hénarès, de Calatayud, d'Antequera, le disputaient en richesse aux chapitres des cathédrales. Le

1. Id., *ibid.*, I, p. 290.
2. Id., *ibid.*, I, p. 437. — La Basilique du Pilar possède encore aujourd'hui un très nombreux clergé. Parmi les bénéficiers, je connaissais un jeune clerc, qui avait une fort belle voix, mais qui était fort loin de posséder un physique agréable. Je lui demandai un jour à quoi servait un clergé si nombreux, et il me répondit candidement : « *Para dar esplendor al culto.* »
3. De Laborde, *op. cit.*, II, p. 44.

prieur du Saint-Sépulcre de Calatayud portait la croix pectorale en or, comme les évêques, et était exempt de la juridiction de l'ordinaire [1].

Les grandes abbayes espagnoles soutenaient la comparaison avec les plus illustres monastères des autres pays catholiques. La Catalogne possédait les abbayes richissimes de Santas Creus, de Poblet, de Montserrat, de Sant-Cugat del Valles, de Sainte-Marie de Ripoll, considérées par tous les Catalans comme des sanctuaires nationaux. Poblet avait servi de lieu de sépulture aux anciens rois d'Aragon. Manresa possédait un grand couvent de jésuites dans lequel on vénérait la grotte où Saint Ignace avait médité, et la chapelle où il avait été ravi au ciel. L'Aragon avait l'abbaye de San Juan de la Peña. La Navarre San Salvador de Leyre, La Oliva, Roncevaux et Irache. Le Guipuzcoa comptait parmi ses gloires le grand couvent de Loyola qui ressemble à un palais avec sa longue façade de granit gris et sa riche église de marbre noir. En Castille on vantait le couvent de San Marcos de Leon, à l'ordre de Saint-Jacques, la Chartreuse de Miraflores et le couvent de Las Huelgas près de Burgos. Le couvent de San Gregorio de Valladolid comptait parmi les merveilles de l'Espagne. San Jeronimo de Yuste en Extremadure avait donné asile à Charles-Quint. A San Lorenzo el Real, Philippe II avait partagé avec les moines son palais de l'Escurial [2].

1. Id., *ibid.*, I, p. 455; III, p. 90. — Mas y Casas, *Ensayos sobre Manresa*, p. 308.

A Baza, le chapitre collégial comptait 5 dignitaires, 6 chanoines et 4 prébendiers. — A Baeza, 5 dignitaires et 9 chanoines. — A Antequera, 1 dignitaire, 12 chanoines, 8 prébendiers, 8 semi-prébendiers. — A Alcalá, 6 dignitaires, 28 chanoines et 18 prébendiers (Canga Argüelles, *Dic. de hacienda*. V° *Baza, Baeza, Antequera, Alcalá*).

2. On pourra se donner une idée de la beauté des monastères espagnols en feuilletant les deux ouvrages suivants : P. Lesmes Frias, *La provincia de España de la Compañía de Jesús*. Madrid, 1914, in-8°. — D. Cayetano Barraquer y Roviralta, *Casas de religiosos en*

Ferdinand VI et sa femme fondèrent à Madrid le couvent des Salesas. L'abbé de La Oliva était membre-né des Cortès de Navarre, l'abbé de San Ildefonso avait le titre d'archevêque *in partibus*, l'abbesse de Las Huelgas étendait sa juridiction sur 14 cités et 50 villes[1].

Les églises paroissiales et conventuelles n'avaient pas suffi à la dévotion des Espagnols. Les grandes familles avaient bâti des chapelles, où des prêtres, rentés sur les biens de la maison, priaient pour l'âme des fondateurs. Les Velasco avaient leur chapelle à Burgos. La *Seo* de Saragosse est entourée d'une ceinture de chapelles particulières. Les grandes familles d'Aragon ont rivalisé de générosité pour les décorer avec une magnificence digne d'elles. A l'exemple des grands, les gentilshommes, les municipalités, les corporations, les simples particuliers se firent gloire d'ériger des chapelles et de fonder des chapellenies. On voit encore à Valladolid la chapelle de la Magdalena, érigée par les comtes de Corral y Arellano. Leurs corps sont inhumés dans la crypte; l'église supérieure renferme le tombeau en marbre d'un évêque de la famille; une chapelle latérale, construite en 1711, et entourée d'une admirable grille de fer ouvragé, sert de sépulture aux domestiques et officiers de la maison. A Barcelone, la Municipalité avait sa chapelle au couvent de Saint-François et servait aux moines une rente annuelle de 1.180 réaux, pour la célébration de 367 messes applicables aux âmes des magistrats barcelonais décédés[2]. A Cadix, la corporation des marchands français possédait une chapelle dédiée à saint Louis, dans l'Église

Cataluña, durante el primer tercio del siglo XIX. Barcelona, 1906, 2 vol. in-4°.

1. Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, pass.

2. *Actas de Barcelona*, 1793, f° 32. — Cf. *Archivo de la Catedral de Pamplona*. Donation faite en 1671, par D. Agustin de Jrivas, de 44.000 réaux de revenu, pour la fondation de deux chapellenies. Les procès auxquels avait donné lieu cette donation n'étaient pas encore terminés en 1736.

de Saint-François [1]. Les confréries, les corps de métier avaient dans chaque ville leur chapelle dédiée à leur saint patron [2].

La piété espagnole était allée plus loin encore; elle avait conservé les églises des villages abandonnés *(despoblados)*, elle avait bâti des sanctuaires en pleine solitude. Il y avait en rase campagne des chapelles isolées, où le culte ne s'exerçait plus que d'une manière intermittente, où l'on ne disait la messe qu'aux grandes fêtes, quelquefois même une fois par an; c'étaient les sanctuaires froids *(sagrarios frios)*, cadavres d'églises, qui ne reprenaient que pour un jour le mouvement et la vie. On en comptait 22.318 dans l'Espagne entière [3].

Ajoutons encore les ermitages, les statues, les calvaires qui peuplaient les campagnes et attestaient aux yeux de tous le catholicisme passionné de l'Espagne.

Pour que la société laïque et la société ecclésiastique se pénétrassent davantage, pour qu'il ne demeurât plus entre elles aucune barrière, les laboureurs des villes et des villages, les propriétaires, les ouvriers, les artisans, les patrons, les bourgeois de tout état, les nobles se groupaient en confréries, associations locales, de caractère religieux et charitable répandues par milliers sur le sol des Espagnes. Bilbao en comptait 4 en 1797 : confrérie des âmes, confrérie de la Pitié, confrérie de Saint-Antoine abbé, confrérie de Saint-Grégoire (pour les propriétaires de vignes) [4]. A Barcelone, la confrérie de Notre-Dame des Abandonnés, érigée dans l'église de Notre-Dame du Pin, inhumait gratis les indigents et faisait dire des messes pour le repos de leurs âmes [5]. La province de Burgos à elle seule comptait 2.468 confréries en

1. *Archives du Consulat de France à Cadix.*
2. Les comédiens avaient la leur à Madrid.
3. Canga Argüelles, *Diccionario de hacienda.* V° *Fincas nacionales.*
4. *Archives municipales de Bilbao,* 1797.
5. *Diario de Barcelona,* 30 août 1802.

1779[1]. Il y en avait 19.024 en Castille et 6.557 en Aragon [2].

Si l'on veut se faire une idée de la physionomie cléricale d'une petite ville castillane à la fin du XVIIIe siècle, on peut prendre pour exemple Fuente del Maestre, que nous fait connaître un correspondant du journal de Barcelone en 1797 [3]. « C'était, dit-il, un petit bourg de 1.300 habitants, « avec un curé paroissial, un corps ecclésiastique de 70 prêtres « et un corps de noblesse de plus de vingt familles, pourvues « de riches majorats. L'église de la ville, placée sous l'invo- « cation de *Santa Maria de las Candelas*, était d'une su- « perbe architecture et raisonnablement rentée. De plus, le « Grand Maître (de Saint-Jacques) et le Commandeur avaient « l'obligation, comme possesseurs des dîmes et prémices, « de la pourvoir de tous les objets nécessaires au culte divin « et de l'entretenir en bon état. On voyait encore à Fuente « del Maestre un couvent d'hommes, un couvent de femmes, « 6 ermitages, un hôpital pour les pauvres malades, diffé- « rentes œuvres pies pour marier les filles pauvres, doter les « religieuses ou donner l'aumône, et deux écoles publiques « dotées par Sa Majesté. L'une était consacrée à l'enseigne- « ment primaire et l'autre aux études latines. La juridiction « appartenait à l'Illustrissime Seigneur Prieur du couvent « royal de Saint-Marc de Léon et était exercée en son nom « par deux proviseurs nommés par lui, qui résidaient à Mérida « et à Llerena. Le chapitre de Saint-Marc nommait, de son « côté, un vicaire-général, chargé de la surveillance ecclé- « siastique, et comme ces trois officiers n'avaient jamais pu

1. Canga Argüelles. V° *Cofradias*.
2. Coxe, *L'Espagne sous les rois de la maison de Bourbon*, IV, p. 93.
3. Fuente del Maestre dépendant du Couvent de St Marc de Leon, de l'Ordre de Saint Jacques. L'ordre possédait en Extremadure de vastes biens qui s'étendaient de Cáceres à Cazalla. — Spruner-Menke. *Historisches Handatlas*, n° 18.

« s'entendre pour le partage de la juridiction, ils l'exerçaient « tous les trois conjointement[1]. »

On voit par là combien les institutions religieuses et féodales étaient encore vivantes en Espagne et l'on comprend quelle devait être sur les âmes simples des bons *Extremeños* l'influence de ces clercs et de ces nobles, dont la présence donnait tant d'illustration à leurs moindres villages.

II. — Revenus du clergé.

Les revenus de l'Église espagnole étaient si considérables qu'il y avait certainement disproportion entre la richesse du clergé et la richesse générale de la nation; mais la répartition de ces revenus était fort inégale; pour quelques prélats millionnaires, l'Espagne avait une foule de malheureux prêtres à portion congrue qui étaient les premiers pauvres de leur paroisse.

L'Église tirait ses revenus de quatre sources principales : ses biens territoriaux, ses dîmes, les droits qu'elle percevait sur les fidèles, leurs dons et leurs aumônes[2].

Pendant longtemps les lois d'État s'étaient opposées au développement de la richesse immobilière du clergé : « C'est « une maxime du droit public castillan, disait Jovellanos, « que les églises et les monastères ne peuvent aspirer à la « propriété territoriale[3]. » Les Cortès de Benavente pour le royaume de Leon (1176-1202), celles de Nájera pour le royaume de Castille (1138) avaient déjà proclamé cette règle fondamentale qui fut répétée dans les chartes particulières

1. D. Alvaro Maria Guerrero, natif de Fuente del Maestre. — *Diario de Barcelona*, 1797.

2. Ant. Ferrer del Rio, *Historia de Carlos III°*, IV, p. 155. *Instruccion para la Junta de Estado.*

3. Jovellanos, *Informe sobre la ley agraria*, n° 170.

de Tolède, Jaen, Cordoue, Murcie, et Séville. On la retrouve encore dans les fors primitifs de Leon et de Sepúlveda (1020-1076), dans le *Fuero de fijosdalgo* ou *Fuero viejo* de Castille (1138), dans le *Fuero Real* (1255) et dans un grand nombre de fueros municipaux [1]. Du xe au xvie siècle, les rois et les Cortès s'efforcèrent sans cesse d'empêcher les peuples de s'appauvrir par une piété mal entendue; l'enrichissement de l'Église en fut à peine retardé. Les plus vieilles chroniques vantent déjà les rois bienfaiteurs des monastères [2]. Une inscription de 1358 parle avec honneur d'un évêque d'Avila qui laissa de grands biens au monastère de Saint-Benoît [3]. L'obstination même avec laquelle les Cortès de Castille interdisent au clergé les acquisitions territoriales [4], prouve que la richesse foncière de l'Église allait sans cesse en augmentant. Au commencement du xve siècle, Jean II de Castille en reconnut définitivement la légitimité en les grevant d'un impôt spécial : un cinquième en sus de l'*alcavala* [5]. A la fin du xvie siècle, les couvents et les chapellenies augmentèrent

1. Alarcon, Consuegra, Cuenca, Cáceres, Badajoz, Baeza, Carmona, Sahagun, Zamora, etc.

2. « A todos haziendo limosnas, á iglesias y monasterios, señala-« damente á la Seu de Jaca, y á los monasterios de Santa Christiana, « Roncesvalles, San Salvador e San Juan de la Peña. » Mossén Ramirez Davalos de la Piscina. — Crónica de los Reyes de Navarra. Ms. L. I, c. vi. — Donations à l'église de Pampelune par les rois Sancho, Pedro, Garcia Ramirez... Elles consistent en châteaux, églises, vignes, pâcage, paysans, redevances. On y voit figurer des maisons à Calatayud, des vassaux à Guendulayn, des *palacios* à Gazolaz, etc. *Archivo de la Catedral de Pamplona.*

3. Don Sancho, obispo de Avila, como señor honrado,
Dió muy buen exemplo, como fue buen prelado,
Fizo este monasterio de San Benito llamado
Y dióle muy grandes algos por do está substentado.

Cité par L. Velazquez, *Origenes de la poesia castellana*, p. 73.

4. Cortès de Valladolid (1345), de Guadalajara (1390), de Tolède (1522), de Valladolid (1523), de Séville (1532), de Madrid (1534).

5. L'*alcabala* était un droit de 10 pour cent perçu sur toutes les ventes.

avec une rapidité extraordinaire. Le juriste Manrique disait en 1621 que le nombre des couvents d'Espagne avait doublé depuis cinquante ans. On donnait aux églises par acte entre vifs ou par testament, on donnait pour accomplir un vœu, pour obtenir une grâce, on donnait pour un deuil, on donnait pour une joie; si modeste que fût l'offrande, l'Église l'acceptait. Recevant de toutes mains pendant des siècles, elle finit par acquérir le quart du sol cultivable et d'innombrables maisons [1]. Les enquêtes poursuivies à la fin du règne de Charles III dans les vingt-deux provinces de la couronne de Castille montrèrent que le clergé y possédait en biens-fonds, troupeaux, cens et domaines un revenu annuel de 359.806.251 réaux. Canga Argüelles estime le revenu total pour l'Espagne à 564.621.400 réaux, au début du XIX[e] siècle [2]. Le *Censo* de 1787 énumère 3.148 localités placées sous la seigneurie ecclésiastique [3].

L'Église des Indes semble avoir été plus riche encore que celle d'Espagne. Humboldt évalue à 994.500.000 réaux la valeur des biens d'Église au Mexique. Un écrivain postérieur, Alaman, « qui avait entre les mains tous les renseignements qu'une longue participation au gouvernement lui avait fournis », affirme que les biens, tant immeubles que meubles, du clergé mexicain ne pouvaient, lors du voyage de Hum-

1. Général Foy, *Histoire de la guerre de la Péninsule*, t. II, p. 275. — Le Collège de Saint Ignace de Pampelune possédait 53 maisons dans les différentes villes de Navarre (*Arch. de la Catedral de Pamplona*. Arca V, n° 63-1767). — L'archevêque de Tolède était propriétaire d'un grand nombre de maisons de la ville, sur lesquelles on lisait cette devise : *La Santa Virgen Maria sin pecado concebida* (Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 212). — Le P. Larramendi énumère 17 communautés d'hommes et 25 de femmes dans la province de Guipuzcoa : « On peut s'étonner, dit-il naïvement, de voir tant de couvents dans « un pays si montueux et si pauvre. » (Corografía, p. 80.)

2. Canga Argüelles, *Dic. de hac.* V° *Catastro, Clero de España.*

3. 9 villes, 239 bourgs, 915 villages, 1.093 *feligresias*, 32 hameaux, 125 *granjas*, 188 *cotoredondos*, 197 *despoblados*, 240 *corregimientos*.

boldt, s'estimer à moins de moitié de la valeur de toutes les propriétés foncières du pays [1]. Au contraire du clergé espagnol, le clergé mexicain était plus riche en argent qu'en terres. Il plaçait ses capitaux sur hypothèques et prélevait un intérêt de 6 o/o. Il jouait ainsi le rôle d'une banque de crédit et contribua grandement aux progrès de l'agriculture [2]. Les revenus des prélats du Nouveau-Monde leur étaient payés soit en argent, soit en nature. L'archevêque de Lima touchait 813.800 réaux, l'archevêque d'Aréquipa en recevait 199.380 en argent, 1.627 jarres de vin, 1.241 fanèques de maïs, 695 de blé et 72 de patates [3]. Dans les colonies les plus récentes, les évêques étaient payés sur les dîmes ou recevaient un traitement fixe du roi [4].

Les dîmes et prémices formaient une des plus grosses branches des revenus ecclésiastiques et pesaient lourdement sur l'agriculture. Un troupeau de 1.000 têtes de bétail, donnant un profit net de 7.821 réaux, payait 4.798 réaux pour dîmes, soit plus de la moitié du bénéfice net [5]. D'après les calculs de Canga Argüelles, la valeur totale des dîmes montait à 418.000.400 réaux pour toute l'Espagne [6], et celle des prémices à 230.000.000 [7], mais il s'en fallait de beaucoup que tout cet argent allât au clergé. Le roi percevait 24 millions de réaux sur les dîmes, pour la contribution appelée *excusado* [8]. Les patrons laïques des églises ou des monastères emportaient les deux tiers du surplus. Le clergé ne tirait pas

1. Michel Chevalier, *Le Mexique*, p. 313.
2. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, I, p. 440.
3. Canga Argüelles, *Dic. de hac.* V° *Obispados de América.*
4. *Art de vérifier les dates. Supplément*, XII, p. 71.
5. Canga Argüelles, *Dic. de hac.* V° *Ganaderia.*
6. Id., *ibid.* V° *Diezmos.*
7. Id., *ibid.* V° *Primicias.*
8. Par une bulle du 21 mai 1571, le pape Pie V avait autorisé le roi à percevoir la dîme de la plus riche maison de chaque paroisse. Benoît XIV rendit l'*excusado* perpétuel par bulle du 6 septembre 1757.

plus de 200.000.000 de réaux de ses dîmes [1]. Deux bulles de Grégoire XIII (18 juillet 1569) et de Benoît XIV (30 juillet 1739) avaient autorisé le roi à percevoir les dîmes des terres nouvellement défrichées ou irriguées. Charles III avait renoncé à ce privilège par acte du 18 nov. 1765, mais Charles IV l'avait rétabli le 8 juin 1796 [2]. Les biens de la Compagnie de Jésus furent soumis aux dîmes après l'expulsion des religieux [3]. Les moines tentaient souvent de soustraire à la dîme les biens qui leur étaient légués; mais les évêques et le roi se montraient intraitables sur ce point. Les dîmes étaient rigoureusement exigées de tout le monde.

Moins accablantes aux Indes qu'en Espagne, les dîmes rapportaient encore de grosses sommes. L'évêché de Durango rapportait à lui seul 973.940 réaux [4]. Humboldt évalue à 40 millions de réaux le produit annuel des dîmes de la Nouvelle Espagne [5].

Aux revenus des biens-fonds et des dîmes il faut ajouter le casuel. Le clergé d'Espagne célébrait chaque année 13.433.186 messes qui, à raison de 4 réaux l'une, donnaient 53.732.744 réaux [6]. Un million de baptêmes à 15 réaux l'un rapportait 15 millions de réaux; 250.000 mariages, à 20 réaux, donnaient 7.500.000 réaux. Un million d'enterrements [7], à 60 réaux, fournissait 60 millions de réaux. Le luxe des funérailles encouragé par le clergé, était poussé si loin qu'on disait communément que le mort avait, au bout d'un an,

1. Canga Argüelles, *Dic. de hac.* V° *Rentas del Clero.*
2. *Novisima Recopilacion*, I, VI, 13, 14 et 15.
3. Id., *ibid.*, I, VI, 12.
4. Tamaron, *Demostracion del vastisimo obispado de Durango.* Ms. p. 5.
5. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, III, p. 102.
6. Canga Argüelles, *Dic. de hac.* V° *Misas.*
7. Les chiffres paraissent exagérés. La population de l'Espagne montant à une dizaine de millions, il est difficile de supposer chaque année un million de naissances et un million de morts. Il faut cependant tenir compte de la mortalité infantile, qui était formidable.

dépensé plus d'argent que s'il était resté en vie. De ses messes et de l'administration des sacrements le clergé tirait un revenu de 136.232.744 réaux [1].

L'Église percevait encore une foule de redevances qui lui avaient été concédées au cours des âges par les papes et par les rois. En vertu d'une concession du Cid Campeador, la Chapelle du Saint Christ des batailles percevait un tribut sur tous les troupeaux qui traversaient la province de Salamanque [2]. En vertu d'un vœu de Saint Ferdinand, une moitié de l'Espagne payait à l'Église de Saint-Jacques de Compostelle une redevance particulière sur le blé [3]. Beaucoup d'églises prélevaient des droits sur le vin et la viande vendue au marché [4]. Les chanoines de Pampelune recevaient chaque semaine deux charges de sel [5].

Certains usages rappellent les plus amusantes fantaisies du Moyen Age. Chaque année, au moment de commencer l'Office de Noël, les chanoines de Tolède faisaient appeler à haute voix le pape et le roi, membres nés du Chapitre; comme ils ne répondaient jamais, on leur imposait une amende de 2.000 maravédis [6]. L'évêque de Jaen héritait de ses chanoines morts sans testament. Le chanoine qui voulait tester devait se faire autoriser par le pape, et, même dans ce cas l'évêque avait le droit de choisir l'objet le plus à sa convenance dans le mobilier du défunt. C'était le droit de *luctuosa* [7]. En vertu d'une coutume, pieuse et très suivie, un grand nombre d'Espagnols se faisaient enterrer en costume monastique, surtout dans l'habit de Saint-François.

---

1. Canga Argüelles, *Dic. de hac.* V° *Rentas del Clero.*
2. Id., *ibid.* V° *Ganaderia.*
3. Id., *ibid.* V° *Voto de Santiago.*
4. *Archivo de la Cal. de Pamplona. Indice,* p. 128, 581, 657.
5. Id., *ibid.*, p. 170-171.
6. Twiss, *Voyage en Espagne,* p. 209.
7. De Laborde, *Itinéraire,* II, p. 119.

Les franciscains vendaient ces habits 3 ducats, et en tiraient un revenu de 3.630.000 réaux [1].

La mendicité n'a jamais déshonoré personne en Espagne : moines et clercs ne se faisaient pas faute de solliciter la générosité des fidèles. Les moines mendiants allaient quêter de maison en maison et offraient à baiser aux fidèles une madone de cuivre, de bois ou de plâtre, un christ, un reliquaire, un chapelet. On évaluait à 53.122.850 réaux la valeur des aumônes qui leur étaient faites chaque année [2]. Les autres ordres n'avaient pas moins besoin d'argent et s'adressaient sans cesse aux municipalités ou aux riches corporations pour acheter du bois, du poisson, de l'huile ou du vin, pour restaurer leurs monastères, pour décorer leurs églises [3]. En 1752, le consulat de Cadix donna 600.000 réaux au couvent des Descalzas. En 1763, le même couvent reçut encore 60.000 r. En 1785, le Consulat contribua pour 100.000 réaux à l'achèvement de l'église du Rosaire [4]. Le plus souvent, il y avait accord et échange de bons offices entre les couvents et les municipalités. Les régidors de Tolosa fournissaient à leurs moines le menu bois dont ils avaient besoin et les moines fournissaient à la ville un prédicateur pour le Carême [5]. Si les fidèles se lassaient des perpétuelles sollicitations qui leur étaient adressées, les clercs n'épargnaient aucun effort pour ranimer le zèle qui semblait s'éteindre. De 1722 à 1769 les gens de Cadix avaient donné 14.586.169 réaux pour la construction de leur nouvelle cathédrale. L'église n'était pas achevée et les souscripteurs se faisaient rares : l'évêque de Cadix sut intéresser le roi à l'œuvre interrompue. Charles IV

1. Canga Argüelles, *Dic. de hac.* V° *Mortajas.*
2. Id., *ibid.* V° *Mendicantes.*
3. *Autos acordados de Valladolid,* 1791.
4. Bib. prov. de Cadiz. — Archives du Consulat. *Notables,* 79 et 81.
5. Gorosabel, *Bosquejo de las antigüedades de Tolosa,* p. 139.

s'en déclara protecteur « afin que nul ne pût désormais refuser d'y contribuer[1] ».

Non seulement l'Église recevait de toutes mains, mais elle s'était fait exempter d'une partie des contributions qui pesaient sur les autres citoyens. Les clercs ne payaient ni *alcabalas*, ni *cientos* et n'acquittaient qu'une partie des droits de consommation appelés *millones*[2]. Ce privilège avait donné naissance à un système de remboursement *(refaccion)* assez compliqué. Chaque ecclésiastique avait droit à une certaine quantité de vin, de vinaigre et d'huile; il acquittait les *millones* comme un simple particulier et à la fin de l'année les droits d'alcabala, cientos et millones, qu'il avait payés indûment, lui étaient restitués en espèces[3]. La taxe accordait à chaque prêtre cinq charges de vin par an, et à chaque homme d'Église non engagé dans les ordres, quatre charges et demie. Les ecclésiastiques se plaignirent d'être rationnés. On les autorisa à déclarer par serment, devant l'alcade et les régidors, quelles quantités ils avaient consommées dans l'année. La *refaccion* leur était payée à raison de 7 réaux et demi par charge[4].

Pendant longtemps les gens d'Église avaient possédé des débits de viande et de vin tenus par des frères lais, où ils venaient s'approvisionner et vendre les produits de leurs dîmes. Un voyageur français, qui vit encore de ces tavernes en 1787, en fait un tableau peu édifiant[5]. Elles finirent par disparaître complètement.

1. Décret royal du 8 juin 1793.

2. Les *millones* étaient votés tous les six ans par la *Diputacion del Reyno* pour une somme nominale de 24 millions de réaux; le clergé ne payait sa part contributive que sur 19.500.000 réaux.

3. Gallardo, *Rentas de la Corona*, II, p. 380. En 1793, la *refaccion* du Couvent de San Telmo de Málaga montait à 21.710 réaux.

4. *Guipuzcoano instruido.* V° *Refaccion.* — Jovellanos, *Informe* n° 315. *Autos acordados de Valladolid*, 2 juin 1791.

5. De Langle, *Voyage en Espagne*, I, p. 9.

Pour avoir un tableau complet des richesses de l'Église espagnole, il faudrait pouvoir évaluer les joyaux des églises. Les sacristies des cathédrales, des monastères, des paroisses renfermaient un nombre prodigieux d'objets précieux en or et argent, garnis de perles et de pierres fines. Quoique les révolutions aient bien diminué la valeur de ces trésors, il en reste assez de vestiges pour permettre de juger de leur prodigieuse richesse. Le musée épiscopal de Vich [1], le musée de Barcelone [2], le Musée de Santa Cruz de Valladolid [3] donnent une idée magnifique de la somptuosité du culte. Il revit encore dans les tableaux de Fortuny [4], de Gallegos [5], et de Moreno Carbonero [6]. On le retrouve tout entier dans les trésors des grandes cathédrales de Séville, Grenade, Tolède, Burgos, Saragosse, Barcelone et Tarragone [7], dans les sanctuaires nationaux comme Montserrat.

Aux Indes, le clergé faisait les plus grands efforts pour que le culte rivalisât de splendeur avec la métropole. Certaines

1. *Catálogo del Museo arqueológico artístico episcopal*. Vich, in-8°, 1893.

2. Cf. J. Puig y Cadafalch y J. Miret y Sans, *El Palau de la Diputació general de Catalunya*. Barcelona, 1911, in-f°. — Ayuntamiento constitucional de Barcelona. *Museos artísticos municipales. Catálogos*, 1906. — Enciclopedia artistica, *Guia de Barcelona*. Barcelona, 1908.

3. Cf. Dieulafoy, *La Statuaire polychrome en Espagne*. Paris, 1908, in-f°.

4. *La Vicaria*.

5. *La signature du contrat*.

6. *La Conversion du duc de Gandia*.

7. L'ostensoir de Séville mesure 3 mètres 25 de haut; il est en argent et fut ciselé en 1587 par Juan de Arfe. — A Grenade, le manteau de la *Virgen de las Angustias* est en velours rouge, brodé d'or, argent et perles et estimé 300.000 pesetas. — L'ostensoir de Tolède, haut de 4 m. 50, pèse 795 marcs. Il est tout en argent doré. Les diamants et les émaux y sont semés à profusion. Le manteau de la *Virgen del Sagrario*, brodé en 1762, a demandé 256 onces de semence de perles, 85.000 perles, sans compter les diamants, les rubis, les améthystes, et autres pierres précieuses, etc., etc. Cf. Germond de Lavigne, *Espagne et Portugal*, 1893.

cathédrales étaient réellement magnifiques, en dépit de la pénurie de bons ouvriers. Un bel ouvrage, récemment publié sur l'architecture au Mexique, permet de connaître la physionomie générale des édifices religieux aux Indes espagnoles. C'est du churrigueresque délirant, une richesse de détails qui fait ressembler les églises à des pagodes hindoues [1]. Les clercs voulaient des statues habillées de soieries, brodées d'or et d'argent, des autels chargés d'orfèvreries, des chapes et des chasubles d'étoffes précieuses. Les grandes églises possédaient des joyaux d'un prix fou. Une église du Chili gardait dans son trésor un ciboire, un grand ostensoir et un autre plus petit, estimés à 16.891 *pesos fuertes* (237.820 réaux) et ornés de 132 topazes, 425 émeraudes, 152 rubis, 65 améthystes, 417 brillants et 1.214 roses [2]. La cathédrale de Santiago de Cuba avait ses *seises* comme celle de Séville [3]. Après l'expulsion des jésuites on distribua les ornements de leurs églises entre les paroisses pauvres, car les Indiens étaient curieux de belles cérémonies. « Ils voudraient, disait l'évêque « d'Oajaca, avoir dans les moindres chapelles des offices « aussi splendides que dans les cathédrales. Lorsque leurs « curés leur disent que c'est impossible, ils se fâchent, ils « intentent des procès à leurs pasteurs, ils les traînent devant « les audiences, ils vont jusqu'au roi et se ruinent sans qu'on « puisse les satisfaire... Là où la splendeur du culte ne peut « exister, les églises se vident. L'Indien ne vient plus en un « lieu où il ne trouve à voir aucun spectacle [4]. »

1. Genaro García y Antonio Cortes, *La arquitectura en México* México, 1914. Citons parmi les plus belles églises : Santo Domingo de Oajaca, San Francisco Acatepec de Cholula, l'église paroissiale de Taxco, l'église de San Martin de Tepotzotlan.

2. *Archives des Indes*. Arm. CXXX, rayon I, liasse 19. — 16 oct. 1795.

3. *Id.* Arm. LXXXV, rayon I, liasse 12, 1794. — Les *Seises* (les *Six*), qui sont d'ailleurs au nombre de dix, sont de jeunes garçons qui, le jour du Corpus, dansent devant l'ostensoir, à la procession.

4. *Id.* Arm. XCVI, rayon V, liasse 15, 1784.

L'imagination populaire voyait dans le mobilier des églises un trésor inépuisable. Cependant, si considérable qu'ait été le capital ainsi immobilisé, la richesse métallique des Églises n'atteignit jamais la valeur fantastique que lui attribuait le vulgaire. En 1793, à une époque où le zèle patriotique fut certainement très grand, la fonte des objets d'or et d'argent offerts par le clergé produisit seulement 1.043.719 réaux [1]. En 1812, l'argenterie de la cathédrale de Valence fut fondue pour subvenir aux dépenses de la défense nationale et l'on n'en retira que 1.200.000 réaux [2].

On voit par ce qui précède qu'il est très difficile d'évaluer exactement les revenus du clergé. Le produit des terres, les dîmes, le casuel, la subsistance des ordres mendiants représentent une somme annuelle de 953.977.990 réaux [3]; mais les droits féodaux, les redevances de toute sorte, les libéralités des fidèles représentaient certainement une somme considérable. Canga Argüelles porte les revenus de l'Église espagnole à 1.101.753.430 réaux [4], soit une moyenne de 5.765 réaux par tête.

La répartition de ces ressources était loin d'être équitable. Rien n'égalait l'opulence des grands prélats espagnols. Les évêques d'Orense, Lugo et Oviedo, étaient les moins bien rentés et recevaient encore 100 à 120.000 réaux par an. L'évêque de Tuy avait 500.000 réaux de revenu, celui de Sigüenza 800.000; un régiment de dragons aurait pu loger dans son palais. L'évêque de Murcie touchait 2.200.000 réaux, l'archevêque de Santiago 2.400.000, ceux de Valence et de Séville 2.800.000. L'archevêque de Tolède était considéré comme le prélat le plus riche de la chrétienté, avec 12 mil-

1. Canga Argüelles, *Dic. de hac.* V° *Alhajas de las Iglesias.*
2. Ib., *ibid.*
3. Le budget de l'Espagne en 1802 montait à 745.003.818 réaux.
4. Canga Argüelles, *Dic. de hac.* V° *Rentas del clero.*

lions de réaux de revenu [1]. Les évêques des Indes étaient à peine moins bien pourvus. L'archevêque de Mexico vivait sur le pied de 3.120.000 réaux de rente, celui de Charcas touchait 3.569.840 réaux. L'évêque de Santa Cruz de la Sierra recevait 1.692.540 réaux, celui de Quito 620.380 réaux, celui du Paraguay 120.380 [2].

Les chapitres cathédraux et collégiaux jouissaient encore d'assez bons revenus. Les honoraires d'un dignitaire capitulaire montaient en moyenne à 20.788 réaux, ceux d'un chanoine à 15.943 réaux, d'un prébendier à 18.644 réaux; le semi-prébendier touchait 6.276 réaux [3]. Certains grands couvents, comme San Lorenzo el Real, avaient plus de 2 millions de réaux de revenu [4].

Mais, à côté des riches prélats, des bons chanoines, des opulentes abbayes, vivaient bien des prêtres besogneux. Le roi ne percevait aucun droit sur les bénéfices à résidence d'un revenu inférieur à 600 ducats (6.600 réaux), ni sur les bénéfices non astreints à résidence d'un revenu inférieur à 300 ducats (3.300 réaux) [5]; beaucoup n'atteignaient pas cette valeur. La portion congrue était fixée à 50 ou 60 ducats (550 ou 660 réaux) et n'était pas toujours payée. En Guipuzcoa, les patrons laïques des églises levaient les dîmes, et oubliaient souvent de servir aux curés la portion congrue, ou leur donnaient si peu qu'ils seraient morts de faim sans l'assistance de leurs paroissiens [6]. Les chapitres s'ingéniaient à augmenter

1. De Laborde, *Itin.*, pass. — Le prélat le plus riche de France, l'archevêque de Sens, avait 600.000 livres de rentes, ou 2.400.000 réaux.

2. Canga Argüelles, *Dic. de hac.* V° *Obispados de América.*

3. Ib. *ibid.* V° *Canongias.*

4. Philippe II leur avait accordé 30 villages, et l'archevêque de Tolède leur payait 15.000 ducats (165.000 réaux) tous les ans. — Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 404.

5. Coxe, *L'Espagne sous les rois de la Maison de Bourbon*, II, p. 382. Accord entre le pape et Philippe V (1715).

6. Larramendi, *Corografia*, p. 209.

le salaire des congruistes, sans diminuer les émoluments des gros décimateurs. En 1797 le chapitre de Bilbao essaya de créer des ressources nouvelles aux curés pauvres en réglementant les enterrements et en convertissant en argent les offrandes de pain que faisaient les fidèles; mais ces mesures soulevèrent une très vive opposition. Le Conseil de Castille hésita très longtemps à proposer au roi la confirmation de l'arrêté du chapitre [1]. Les congruistes restèrent, jusqu'à la fin de l'ancien régime, à la merci des patrons de leurs églises.

On constatait aux Indes le même défaut d'équilibre dans la répartition des ressources. Bucareli, capitaine-général de La Havane, écrit en 1766 au Fr. Joaquin de Osma, confesseur du roi : « Le clergé de cette ville est régulièrement « recruté et suffisamment instruit. Les communautés se « montrent peu. Les Franciscains vivent de leurs aumônes, « les Dominicains ont quelques petits revenus, qui leur as- « surent le nécessaire, les Augustins et les Frères de la Merci « agonisent, les Jésuites et les Bethléemites se disputent « l'opulence des revenus [2]. » Au Chili, les Augustins possèdent huit maisons. La maison-mère, établie à Santiago, et le couvent de La Conception vivent à peu près régulièrement. « Dans les autres, les moines vivent hors du cloître et s'en- « tretiennent comme ils peuvent en vagabondant sans règle. » Le mal est si invétéré qu'ils paient un tribut à leurs prieurs pour être autorisés à vivre de cette façon [3]. « L'évêque de la Paz [4], et l'archevêque de Mexico se rencontrent pour deman-

1. *Archives municipales de Bilbao*. Autos, 1797, p. 224.
2. *Archives des Indes*. Arm. CXLVI, rayon IV, liasse 1, 28 avril 1766.
3. « Y el modo de mantener los conventuales es soltarlos de la santa prision de la clausura, a que de su diligencia personal se mantengan, vagueando descarriados y tributarios, con pension señalada de lo que han de dar al año al prior. » — Rapport adressé à l'évêque de Santiago de Chile, 1785.
4. *Archives des Indes*. Arm. CLV, rayon II, liasse 5.

der la suppression des *conventillos*, où il n'y a pas assez de moines pour que la règle y soit observée [1]. »

En principe, le traitement des curés devait être pris sur les dîmes; en cas d'insuffisance de ces dernières, le roi accordait un supplément *(synodo)*. C'est ce traitement fixe que le curé considérait comme le plus clair de son bien. Les évêques se plaignent sans cesse de la pauvreté de leurs curés de campagne, et il semble bien qu'ils aient eu raison. On cite quelques paroisses prospères. Santo Tomás Tesaguangos au Guatemala est une grosse commune indienne de 2.268 habitants. Le curé touche 1.030 pesos (20.600 réaux) de traitement et se fait 1.680 pesos (33.600 réaux) avec son casuel [2]; c'est un prêtre fort riche, mais il y en a qui sont réduits par le besoin à prélever sur leurs ouailles des droits exagérés et sentant la simonie [3]. En 1814 les revenus des 65 cures de la cité et du diocèse d'Arequipa sont évalués à des sommes variant de 1.025 pesos (20.500 réaux) à 250 pesos (5.000 r.) [4].

L'improbité était générale aux Indes : les vols, les rapines, les fraudes ajoutaient à la malheureuse situation des curés honnêtes. Quand les évêques voulaient organiser un contrôle, ils ne trouvaient personne pour s'en charger [5].

La sécularisation des missions des PP. Jésuites avait donné des résultats lamentables. Les nouveaux curés se plaignaient de ne rien recevoir de ce qui leur avait été promis, et de ne rien obtenir des Indiens, adonnés au libertinage [6]. Les gouverneurs civils qui les voyaient à l'œuvre les peignent sous un jour très défavorable, comme des gens cupides qui ne son-

1. *Arch. des Indes*. Arm. XCI, rayon II, liasse 16, 1770.
2. *Id.* Arm. CXV, rayon VI, liasse 11, 1814.
3. *Id.* Arm. CXXX, rayon I, liasse 24, 23 nov. 1785.
4. *Id.* Arm. CXV, rayon VI, liasse 11, 1814.
5. *Id.* Arm. CIV, rayon VII, liasse 17, 1805.
6. *Id.* Arm. CXXV, rayon VII, liasse 8, 9 mai 1777. — Cf. G. Desdevises du Dezert, *L'Église espagnole des Indes à la fin du XVIIIe siècle* (*Revue Hispanique*, t. XXXIX).

gent qu'à exploiter les malheureux Indiens et à repartir au plus vite après avoir fait fortune[1].

En somme l'Église des Indes, qui était une véritable Église d'État, tout entière dans la main du roi, semble avoir été plus mal administrée encore que la vieille Église espagnole.

III. — Mœurs du clergé.

La société ecclésiastique formait un monde à part, d'une physionomie très originale et d'un aspect très varié.

D'après le *Censo* de 1787 le clergé séculier comptait 70.170 personnes, parmi lesquels 22.460 curés et vicaires et 23.692 bénéficiers exerçaient réellement le ministère religieux. Jovellanos divisait les clercs séculiers en 34.360 ecclésiastiques actifs, ayant charge d'âmes et 35.844 minorés chapelains et prêtres habitués, sans charge d'âmes[2].

Le clergé paroissial était fort populaire, ce qui ne fait pas moins d'honneur à la charité des pasteurs qu'à la foi des paroissiens. Le *señor cura* était, pour ses ouailles, l'homme de bon conseil par excellence, et la science en personne. Il était cependant peu instruit, à l'ordinaire, puisque beaucoup de diocèses n'avaient pas encore le séminaire exigé par le Concile de Trente *(seminario conciliar)*. On avait cru relever le niveau intellectuel du clergé en mettant les bénéfices au concours. Les résultats étaient médiocres. Les bénéfices avantageux étaient seuls disputés, et les concours étaient, au dire de Campomanes, le triomphe du pédantisme scolas-

1. *Archivo de Mojos*, vol. V, § 5, 6 et 10, 1789-1799. — *Archives des Indes*. Arm. CXXI. — Archivo de Mojos, vol VI, § 6, 1786. — Cf. G. Desdevises du Dezert, *Les Missions des Mojos et Chiquitos* (*Rev. Hisp.*, t. XLIII).

2. Jovellanos, *Informe*, p. 62.

tique *(bachilleria escolástica*[1]*)*. Comme les riches bénéficiers dissimulaient à peine leur mépris pour le clergé rural, les prêtres les plus intelligents cherchaient à sortir le plus vite possible des petits endroits. Quelques hommes, d'une rare vertu, se dévouaient corps et âme à leur troupeau. Ceux qui n'étaient ni des ambitieux, ni des saints, s'arrangeaient pour vivre doucement de leurs petits revenus, laissant la prédication aux moines et l'administration de la paroisse aux vicaires.

Les prêtres désireux d'avancement encombraient les villes épiscopales et affluaient à Madrid. Ils tâchaient de se mettre au service de quelque grand ou de quelque prélat. On en vit accepter les situations les plus singulières. La reine Marie-Louise de Parme, femme de Charles IV, était fort jalouse du Prince de la Paix, son amant; elle trouva deux prêtres pour lui servir d'espions; l'un d'eux couchait toutes les nuits dans l'alcôve du prince et instruisait la reine de sa conduite[2].

L'ambition d'un clerc était de devenir chanoine auprès d'une collégiale ou d'une cathédrale. Il y avait eu un temps où les chanoines vivaient en commun, soumis à la règle de Saint Augustin, et recevant leur ration des mains de l'archidiacre[3]. Les chanoines de Pampelune vécurent ainsi jusqu'au milieu du XIXe siècle, mais dès le dix-huitième beaucoup de chapitres avaient cessé d'observer la règle, chaque chanoine avait sa maison particulière et menait une vie indépendante.

Un chapitre n'en restait pas moins une sorte de petit État, avec son budget, ses services, sa hiérarchie. Au dessus des simples chanoines planaient les dignitaires du chapitre :

---

1. Campomanes, *Cartas politico-económicas*. Carta IV.
2. *Archives du Min. des Aff. étr. à Paris. Espagne*, t. 637, 1794, f° 4.
3. D'après une sentence arbitrale du pape Sixte-Quint (1586), la ration d'un chanoine de Pampelune consistait en 12 livres de pain, 12 pintes de vin et 2 livres de viande. *Arch. de la Cat. de Pampelune. Indice*, p. 243.

l'archiprêtre, l'archidiacre, le chantre, l'écolâtre, le théologal, le magistral, le lecteur, le trésorier, le pénitencier [1]. Un chanoine ne baptisait pas, ne mariait pas, n'enterrait pas, ne prêchait pas, n'enseignait pas, ne confessait pas, n'administrait pas; son rôle, purement décoratif, consistait à paraître aux offices du chœur; encore laissait-il bien souvent le soin de chanter les louanges de Dieu à des psalmistes, ou autres gens de grade inférieur [2]. Une si paisible existence risquait de devenir monotone à la longue, mais les chanoines n'avaient garde de s'ennuyer; ils avaient les dignités électives à se disputer, ils étaient toujours en procès, et quelquefois en guerre avec leur évêque. L'évêque prétendait contrôler le genre de vie des chanoines, exigeait qu'on lui rendît des honneurs, voulait être le maître dans son église, avait à sa nomination un certain nombre de bénéfices [3]. Il n'en fallait pas davantage pour mettre tout le chapitre en défiance. C'était une lutte incessante, un continuel échange de mauvais procédés, d'insolences polies, de furieuses récriminations. L'évêque ordonnait-il une procession, le chapitre refusait d'y paraître [4]. L'évêque célébrait-il la messe dans sa cathédrale, les chanoines refusaient dédaigneusement de l'assister, lui défendaient de se retourner vers le peuple pour lui donner sa bénédiction [5]. L'évêque ordonnait-il une enquête, nommait-il un inspecteur ecclésiastique, tout le chapitre se dressait contre lui. Un interminable procès commençait. Les pièces, cousues les unes aux autres, formaient parfois un rouleau de 50 mètres. La cause se jugeait à Rome. A partir de 1778, le Tribunal de la Rote de Madrid fut compétent en première instance, mais l'appel resta toujours possible à

1. *Manual histórico y descriptivo de Valladolid*, p. 156.
2. Campomanes, *Cartas político-económicas*, IV.
3. *Archives de la Cath. de Pampelune. Indice*, p. 435.
4. Id., *ibid. Indice*, p. 321.
5. Campomanes, *Cartas político-económicas*. Carta IV.

Rome, auprès de la Sacrée Congrégation du Concile. Découragés par une opposition qui ne désarmait jamais, les évêques finissaient souvent par céder pour avoir la paix dans leur église[1]. Invité par le roi à célébrer un synode diocésain, l'évêque de Teruel s'excusait de le faire, alléguant que ce serait compromettre son autorité[2]. Il fallait aux prélats une indomptable volonté pour briser ces résistances et les évêques sortis des ordres monastiques s'y montrèrent toujours les plus résolus. Fray Agustin Abad y La Sierra, évêque de Barbastro (1790-1813), supprima dans son chapitre les dignités de chantre, d'archiprêtre et de grand sacristain, réduisit le nombre des chanoines à 13, celui des prébendiers à 14, les astreignit tous à la résidence, et fonda avec les revenus des dignités supprimées une nouvelle paroisse et trois vicariats[3].

L'épiscopat espagnol n'avait pas la physionomie aristocratique et mondaine de l'ancien épiscopat français. Philippe V avait mis le fils d'un charbonnier de Gibraltar sur le siège archiépiscopal de Tolède[4]. Un grand nombre d'évêques étaient de petite naissance. Presque tous résidaient dans leur diocèse, s'en occupaient sérieusement, employaient leurs revenus en œuvres pieuses et en aumônes. Sans compter leurs querelles avec leurs chanoines, ils avaient souvent maille à partir avec les patrons laïques des églises et avec les

1. *Archives de la Cath. de Pampelune. Indice*, p. 434. F. F. 47. — Décret royal du 24 avril 1764. (*Novisima Recopilación*, I, VIII, 5). — Décret du 14 mai 1787 (*Nov. Rec.*, I, VIII, 5, note 5).

2. *Nov. Rec.*, I, VIII, 5, note 4.

3. Lopez Novoa, *Hist. de Barbastro*, p. 222.

4. Il s'appelait D. Diego de Astorga y Céspedes. — Coxe, *L'Espagne sous les rois de la maison de Bourbon*, III, p. 85. — « Le corps des « évêques de ce royaume mène une vie très exemplaire; ils sont ab- « solument retirés du monde et emploient la plus grande partie de « leurs revenus à nourrir les pauvres, à doter et bâtir des églises, « des couvents et des hôpitaux; ils dépensent fort peu de chose pour « eux. » — Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 112.

autorités locales pour affaires d'intérêt, ou questions d'étiquette. L'évêque avait droit à une chaise et à un coussin près des reposoirs à la procession du *Corpus*, mais les régidors prétendaient parfois qu'il n'avait pas le droit de s'asseoir en leur présence. A Valladolid, tout nouvel évêque devait rendre visite, le premier, au président de la Chancellerie; l'évêque ne pouvait s'asseoir sous un dais dans les cérémonies où figurait ce haut tribunal. Il fallait des décisions royales pour déterminer tous ces points; la sentence du roi n'était souvent rendue qu'après bien des luttes et des incidents tragi-comiques [1]. Enfin les évêques avaient à redouter les prétentions des ministres, qui devinrent tracassiers avec Charles III et exigeants avec Charles IV.

Les moines jouissaient en Espagne d'une influence encore plus grande que le clergé séculier. Un écrivain aussi anticlérical que Campomanes consacre des pages fort éloquentes à la gloire du monachisme. Il pense qu'au milieu du relâchement général, il se trouve encore dans les cloîtres des hommes semblables à ceux dont parlent Saint Jérôme et Saint Cassien : « Les richesses, dit-il, les privilèges, les exemptions « ont fait entrer la corruption dans les couvents; supprimons-les; à la bonne heure! Supprimons tout ce qui peut « affaiblir la discipline monastique, mais que celle-ci demeure « en toute sa force [2]. » Le peuple était fasciné par l'idée du renoncement absolu que suppose la vocation monastique. Il ne voyait que de très loin les Ordres militaires nobles, de Saint-Jacques, Alcantara, Calatrava, Montesa et Saint-Jean, il s'intéressait peu aux ordres voués à l'étude, mais il respectait, il aimait d'un amour profond et touchant les Frères Prêcheurs qui lui rendaient sa religion intelligible, les moines mendiants qui lui enseignaient à porter gaiement sa misère,

1. Décrets du 26 janvier 1722 et du 26 août 1755.
2. Campomanes, *Cartas político-económicas*. Carta IV.

partageaient ses idées, ses préjugés, ses haines et par leurs légendes et leurs récits miraculeux le faisaient vivre dans ce monde fantastique et sans ombre, où la raison abdique ses droits, où la sensibilité règne sans partage, où l'Espagnol respire comme dans son atmosphère naturelle. « Le monde « matériel était dur pour des gens qui avaient à peine de « quoi vivre. Ils s'évadaient donc, pour ainsi dire, de la vie. « Leurs pieds avaient des chaînes, mais leurs âmes avaient « des ailes. Ils voyaient devant leurs yeux Dieu, les anges, « les saints, les magnificences du culte, la vision lumineuse « du Paradis [1]. »

De là cette prodigieuse quantité de moines et de frères lais. Pour être prêtre, il fallait une instruction relativement étendue, de longues années d'étude, des examens, des concours. La science désespérante du curé ne tentait que les gens très ambitieux. Pour être moine, la foi suffit. Une fois le froc sur les épaules, adieu aux affections, aux espérances, aux passions de la terre, mais adieu aux préoccupations et aux tracas. On est pauvre, mais le vivre et le couvert sont assurés; on n'a plus qu'à se laisser docilement conduire en paradis par ses supérieurs. La pensée est réduite à un minimum d'activité, l'âme ne désire rien, les mots de bonheur et de malheur n'ont plus de sens pour elle; le bonheur, c'est de vivre conformément à la règle, le malheur, c'est d'y manquer. Il y a des esprits pour lesquels cet état « de sainte indifférence » constitue la félicité suprême. A ceux qui gardent encore quelque sens de la personnalité la vie monastique n'est pas sans offrir bien d'innocents plaisirs et de petites satisfactions. Dans l'étroit horizon où il vit, le moine se fait une âme d'enfant, habile à grossir les objets, à donner de l'importance aux plus futiles. Le moine se réjouit d'une bonne aumône, parfois d'un bon plat [2]. Il n'a pas assez d'yeux pour

1. Sepúlveda, *Madrid viejo*, p. 269.
2. « Ni moine aux noces, ni chien entre les pots. » (Proverbe espa-

admirer une chasuble neuve, une bannière brodée, une Vierge habillée de satin ou de velours. Sa vanité est agréablement chatouillée par les hommages qu'on lui rend. Quand il passe dans la rue, tout le monde lui cède le pas, les femmes baisent son chapelet, les enfants le pan de sa robe. L'humilité fait bon ménage avec l'orgueil dans l'âme du moine. Personnellement, le moine n'est rien, mais son ordre est une des colonnes de l'Église; le moine n'est qu'un obscur soldat, mais un soldat de la plus sainte des milices; il a donc à la fois le sentiment de sa faiblesse et de sa grandeur. Grâce à une casuistique un peu subtile, mais très sincère, il est tout à la fois, dans le même moment, le plus humble et le plus superbe des hommes, quelque chose comme cet « empereur de la pauvreté » dont parle Henri Heine, qui a bien compris ce sentiment [1].

Être moine est l'ambition d'un grand nombre. Les plus instruits se poussent jusqu'au sacerdoce, la plupart se contentent du titre de moines *(frayles)*. Ceux qui n'ont point de vocation assez marquée trouvent encore le moyen de vivre

---

pagnol.) — Cf. l'eau-forte de Goya, *Estan calientes* — où l'on voit des moines en train de manger leur potage, avec une expression de gourmandise presque animale (Collection des *Caprichos*).

1. Voici les titres du général de la Merci, en 1783 :

« Fray Antonio Manuel de Hortalejo, maestro en sagrada teologia,
« por la gracia de Dios y de la Santa Sede apostólica, humilde maestro
« general de todo el real y militar orden de Nuestra Señora de la Mer-
« ced, redencion de cautivos, señor de las baronias de Algar y Escales
« en el reyno de Valencia, teologo de S. M. Católica en la Real Junta
« de la Inmaculada Concepcion, Grande de España de primera clase.
« — *Archives des Indes*. Arm. CLV, rayon III, liasse 25.

« Le P. Compagni, général des Cordeliers, autrefois archevêque de
« Saragosse et aujourd'hui archevêque de Valence, homme fécond en
« ressources, puissant en moyens, possédant le génie de l'intrigue,
« le seul en état, peut-être, de diriger le clergé espagnol, et, comme il
« le dit lui-même, ayant dans le monde chrétien 80.000 hommes sous
« ses ordres, aspire à être cardinal. » — *Archives des Aff. étr. à Paris. Espagne*, t. 659, f° 64. Lettre de l'ambassadeur Alquier au ministre, 30 prairial an VII.

dans les couvents comme oblats *(donados)*. Le P. Isla nous fait le portrait typique d'un de ces hommes [1], trois fois veuf, robuste, serviable, mais d'esprit extraordinairement épais, bavard, plus que moyennement buveur, qui une fois en train citait à tort et à travers l'Histoire des Douze Pairs de France, Guzman d'Alfarache, Justine la friponne et tous les romances que les aveugles chantent dans les foires [2]. Quelques supérieurs austères avaient essayé de supprimer les oblats dans les couvents; les pauvres gens, qui voyaient leur oille renversée, élevèrent leurs doléances jusqu'au roi et demandèrent à conserver leur humble emploi [3]. Enfin, aux extrêmes limites du monde religieux vagabondait tout un peuple de béates *(seroras, frairas)*, d'ermites *(ermitaños)* et de montreurs d'images *(santeros)*, qui continuèrent d'exister bien longtemps après que les lois eurent interdit leurs pieuses industries [4].

La vie que l'on menait dans les couvents était monotone, mais éminemment favorable aux études de longue haleine. Des hommes distingués en profitèrent pour entreprendre de grands ouvrages, honneur de la science espagnole [5], la grande masse s'absorbait dans les menues occupations de la vie monastique. Les abbés et les prieurs s'occupaient des affaires

1. Le portrait avait été tracé au XVIIe siècle par Gerónimo de Alcalá, dans son *Donado hablador*.
2. *Fray Gerundio*, IV, III, 6.
3. *Archives générales centrales d'Alcalá de Henares*. Estado, 3559.
4. *Novisima Recopilacion*, I, XXVII, 3 (14 déc. 1762).
Ibid., I, XXVII, 5 (12 sept. 1764).
Ibid., I, XXVII, 6, note 2 (28 nov. 1750).
Ibid., I, XXVII, 8 (25 sept. 1786).
Ibid., I, XXVIII, 6 (9 nov. 1747).
Ibid., I, XXVIII, 7 (20 février 1783).
5. Citons l'*Encyclopedia teologico-escolástica* du P. Gener, de la Société de Jésus, dont les six premiers volumes seulement parurent, l'*España sagrada* du P. Florez, la *Paleografía española* du P. Estevan de Terreros, la *Biblioteca valenciana* du Père Josef Rodriguez, l'*Historia civil de España* du P. Belando.

temporelles des monastères et de procès, comme les chanoines et les évêques.

Une sorte de chronique, rédigée à l'abbaye de la Oliva en Navarre, permet de suivre la vie quotidienne de cette grande maison de 1780 à 1808. Les grands événements sont l'élection de l'abbé, généralement élu pour quatre ans, la réparation des bâtiments conventuels, l'achat de nouveaux ornements. L'abbaye est en procès avec ses censitaires, avec les monastères voisins, avec les conseils des villes, avec l'évêque de Pampelune. L'esprit qui anime les moines est singulièrement étroit. Ils décident en 1782 de ne plus louer leurs maisons à des gens mariés « parce que l'église du monastère « n'ayant pas de fonts baptismaux, les locataires de l'ab- « baye seraient obligés d'aller à l'église paroissiale et qu'avec « le temps, les droits de l'abbaye pourraient se trouver « méconnus. D'ailleurs, si les habitants se multipliaient, ils « construiraient d'autres maisons, puis ils demanderaient « une église et une paroisse indépendante de l'abbaye se « trouverait fondée ». Les moines ne craignaient pas d'en appeler au roi pour la saisie d'un mouton. Ils s'opposent à l'établissement d'un bac sur l'Èbre. Ils entament en 1796 un procès avec le roi et plaident contre lui jusqu'en 1824.

Les événements de la Révolution viennent les tirer de leur quiétude, l'épreuve ne les trouve pas prêts, ils ne savent pas improviser l'héroïsme. Ils accordent une maigre hospitalité aux religieux français émigrés. Ils enterrent l'évêque de Bayonne avec une crosse de bois et une vieille mitre hors d'usage, et ils offrent ses joyaux à l'évêque de Pampelune. Quand le roi transforme une partie de l'abbaye en hôpital militaire, « le monastère est dans une consternation inexpri- « mable ». Il semble à tous les moines qu'ils n'auront jamais le bonheur « de retrouver le repos, la tranquillité et la quié- « tude dont ils jouissaient dans leurs anciennes cellules ». Ils transportent leur argenterie en lieu sûr et se prétendent

ruinés par la présence des soldats. Cependant on les voit recevoir en 1801 le marquis et la marquise de Las Amarillas, vice-rois de Navarre, la comtesse d'Ayanz, ses enfants et d'autres grands personnages, qui séjournent cinq jours à l'abbaye et partent « très édifiés de la piété des moines et « ravis de la splendide réception qui leur a été faite ». En 1808, l'abbé D. Pascual Belio va saluer à Bayonne le roi et l'empereur des Français et perd en chemin un carrosse de 8.000 réaux [1].

La vie est à peu près la même dans tous les couvents. L'obituaire de la Merci de Pampelune fait mention d'un sacristain qui a passé toute sa vie à s'occuper des ornements de la chapelle. Un autre moine a exercé pendant longtemps le ministère de la confession et s'est rendu recommandable « par son horreur des choses du siècle et son amour de sa cellule [2] ».

Partout règne le même esprit mesquin et routinier. Charles III demande aux moines de l'Escurial de bâtir quelques maisons autour du palais pour y loger les employés de la Cour. Les moines refusent et ne reviennent sur leur décision qu'en voyant le roi bâtir lui-même. Ils imaginent alors d'ouvrir des chemins pour faciliter les chasses royales. Le roi leur demande de percer une dernière avenue dans une direction qu'il leur indique, les moines refusent encore et le roi doit la faire exécuter à ses frais [3]. A Valladolid, les capucins sont sans cesse en querelle avec la municipalité [4]. Dans la Sierra-Morena, les capucins suisses chargés d'évangéliser les colons installés par le roi trouvent insuffisante la pension de 5.000 réaux que le roi fait à chacun d'eux [5].

1. *Catálogo de los abades del monasterio de la Oliva.* Ms. Pampelune, Bibliothèque de la Chambre des Comptes.
2. *Libro de difuntos del convento de la merced de Pamplona.* Ms. *Ibid.*
3. Benavides, *Ordenes de caballeria,* II, p. 50.
4. *Autos acordados de Valladolid,* 1791.
5. A. Ferrer del Rio, *Hist. del reynado de Carlos III°,* III, p. 43.

Les couvents de femmes sont tout aussi préoccupés de la défense de leurs intérêts temporels et la dévotion des nonnes paraît encore plus puérile que celle des moines.

Les ordres militaires n'ont plus guère qu'une existence nominale. Les commanderies qui en dépendent sont destinées à doter les cadets des familles nobles ou à pensionner les gentilshommes en faveur auprès du roi. En 1802, le roi incorpore à la couronne les langues et assemblées de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem et se déclare grand maître de l'Ordre.

Les veuves des chevaliers de Saint-Jacques et de Calatrava avaient le titre de commanderesses *(comendadoras)* et vivaient dans de somptueux couvents richement dotées. Jadis cloîtrées, elles avaient obtenu le droit de faire et de recevoir des visites [1].

La Compagnie de Jésus, supprimée en 1767, tenait incontestablement la tête des ordres religieux, tant à cause de la valeur de ses chefs, que du caractère laborieux de son institut. Un dossier des Archives nationales de Madrid, composé de 331 lettres, renferme la biographie de 365 religieux de la Compagnie, décédés dans la province d'Aragon de 1701 à 1766 [2]. Ces documents permettent de jeter un coup d'œil dans les maisons de la Compagnie, à l'époque de leur vie la plus normale et la plus prospère. Toute la hiérarchie de l'ordre y est représentée. On y voit figurer 155 coadjuteurs temporels, novices ou incorporés, 12 coadjuteurs spirituels, 53 étudiants *(escolares)*, 8 novices, 131 profès des trois ou des quatre vœux, 3 prévôts du couvent de Valence, un prévôt général de la Compagnie, 1 doyen de la province d'Aragon, un provincial d'Aragon. Ces lettres permettent d'affirmer que la ferveur religieuse n'avait point baissé dans les âmes.

1. Sangrador, *Hist. de Valladolid*, II, p. 314.
2. *Archives historiques nationales de Madrid. Jesuitas. Aragon. Cartas edificantes.*

Ignace de Loyola eût reconnu ses fils dans ces hommes pieux, vaillants et humbles qui écrivaient avec un stoïque laconisme : *Scribenda facimus, facta non scribimus.* La règle de la pauvreté personnelle était restée chez eux en grand honneur. Les pauvres avaient en eux des protecteurs et des consolateurs infatigables. Dans les calamités publiques, c'était la Compagnie qui se montrait la plus généreuse. Toutes les œuvres de charité leur étaient familières. L'un d'eux s'était fait une spécialité d'évangéliser les *gitanas* et confessait le bourreau. Ils visitaient les prisonniers et les secouraient. Ils assistaient les condamnés à mort. Ils soignaient les malades et les insensés. Ils prêchaient le repentir aux Madelonnettes. Durs pour eux-mêmes, poussant l'ascétisme jusqu'à la barbarie, trouvant dans leur ardeur mystique le réconfort spirituel qui les enivrait jusqu'à l'extase, ils faisaient d'admirables prédicateurs populaires, et d'excellents éducateurs. Bien entendu, leur foi trop entière pour ne pas être farouche, les passionnait jusqu'au fanatisme, qui n'est que l'excès d'une vertu. On ne voit pas que le travail littéraire ait été très en honneur chez les Pères de la province d'Aragon. Ils aimaient mieux agir qu'écrire; ils avaient sans doute raison. Ils possédaient de nombreux couvents, des collèges, des domaines, des maisons, des créances; ils recevaient d'abondantes aumônes, mais leur administration, assez médiocre en général, et leurs énormes dépenses de charité les maintenaient dans une pauvreté véritable en dépit de la légende qui les représente comme richissimes [1]. Il paraît bien qu'ils représentaient ce qu'il y avait de plus instruit, de plus vertueux et de plus vivant dans l'Église d'Espagne, mais les novateurs philosophiques et politiques voyaient en eux leurs plus redoutables adversaires et réussirent à leur

1. Cf. G. Desdevises du Dezert, *Les Jésuites de la province d'Aragon au XVIIIe siècle* (*Revue historique*, t. 115, 1914).

aliéner par une longue campagne de calomnies l'esprit soupçonneux du roi Charles III[1]. Le 3 avril 1767 au matin, dans toute l'étendue des domaines espagnols, tous les membres de la Compagnie furent arrêtés par ordre du roi, conduits comme des malfaiteurs au prochain port d'embarquement et menés en Italie. Leurs biens furent confisqués et tel était alors l'universel servilisme que pas une voix ne s'éleva pour protester en faveur des victimes de cet inqualifiable attentat à la propriété et à la liberté individuelles. Les Jésuites supportèrent le coup qui les frappait avec un admirable stoïcisme. L'Ordre ne parut jamais si grand que lorsqu'il eut perdu ses richesses et sa puissance. L'Église espagnole en fut comme décapitée. L'absence de ces infatigables défenseurs des droits ecclésiastiques explique le peu de résistance que le clergé opposa aux usurpations des ministres de Charles IV. C'est à juste titre que des historiens modernes ont considéré l'expulsion des Jésuites et la suppression de la Société de Jésus comme le premier acte de la Révolution.

L'Église des Indes offrait quelque chose comme la charge de l'Église métropolitaine, défauts et vertus y étaient poussés à l'extrême et la liberté presque complète dont jouissait le clergé permet de le voir agir tel que la nature et l'histoire l'avaient fait.

Le recrutement du clergé paroissial était difficile et totalement abandonné à la faveur. Certains évêques auraient voulu introduire l'usage des concours, recommandé par le Concile de Trente, mais ces concours étaient de véritables Babels, où tout était confusion. « Les candidats étaient élus avant l'examen, comme s'ils étaient prédestinés par Dieu même[2]. » Certains gouverneurs exigeaient jusqu'à 15 pesos

1. Cf. sur cette question l'excellente étude de François Rousseau, *Règne de Charles III d'Espagne*, t. I, p. 109-271.

2. *Archives des Indes*. Arm. CLV, rayon 11, liasse 5, 5 mars 1776.

de chaque curé confirmé par eux [1], et cette pratique n'améliorait pas, on le pense bien, le recrutement. Le prêtre pourvu d'un bénéfice continuait souvent à vivre au sein de sa famille; les revenus du curé faisaient vivre toute la maison [2]. Les curés de villages indiens fondaient des confréries, dont les membres travaillaient à leur profit. Les hommes cultivaient la terre du curé, les femmes lui servaient de domestiques, filaient ou tissaient pour sa maison [3]. L'archevêque de Mexico rappelle les clercs au décorum, il leur interdit les tenues de fantaisie : la cape, le béret blanc, les habits de cuir, il leur défend de jouer, de danser, d'assister aux combats de coqs [4]. L'évêque de Quito exige que ses curés résident dans leur paroisse [5]. L'évêque de Durango se déclare à peu près satisfait de ses clercs « parmi lesquels il y a plus de négligents que de sots [6] ». L'évêque de Santiago du Chili trouve son clergé bien en règle et bien vu de tout le monde [7]. L'évêque de Guadalajara est plus satisfait encore [8]. Mais, par contre, l'évêque de Tucuman ne trouve dans son clergé aucun prêtre digne d'avancement [9]. L'évêque d'Oajaca, au Mexique, se plaint de la qualité médiocre de ses jeunes prêtres, regrette de ne pouvoir toujours remplacer les prêtres insuffisants ou nuisibles et voudrait créer une maison de correction pour les clercs indociles [10] L'évêque de Popayan suspend *a divinis* un curé d'une ignorance scandaleuse, qui ne s'occupait que de mines et de négoce [11]. Dans les villages indiens, la plupart

1. *Archives des Indes.* Arm. CIX, rayon VI, liasse 4, 14 août 1811.
2. *Ibid.* Arm. CXXX, rayon I, liasse 19, 25 sept. 1786.
3. *Ibid.*, CXXXI, III, 20, 1761.
4. *Ibid.*, XCVI, IV, 11, 1790.
5. *Ibid.*, CXXVIII, II, 17, 23 sept. 1791.
6. *Ibid.*, CIV, VII, 30, 1765.
7. *Ibid.*, CXXX, I, 19, 1793.
8. *Ibid.*, CIV, VII, 17, 1805.
9. *Ibid.*, CXXV, VII, 2, 1769.
10. *Ibid.*, XCVI, V, 15, 1784.
11. *Ibid.*, CXXVIII, III, 4, 1800.

des témoignages concordent en ce point que l'indigène professe le chistianisme sans le comprendre et ne l'accepte que par force. Si on l'interroge sur les mystères de la foi, il répond avec une désolante indifférence : « Peut-être bien, mon Père *(Quizas, mi Padre*[1]*)*.

L'évêque de Chiapa donne dans un rapport au Conseil des Indes un tableau très intéressant du village indien et des difficultés au milieu desquelles se débat le curé. — Il vit entre des montagnes peuplées de tigres *(sic)* et de sangliers, à vingt-cinq ou trente lieues de tout confrère, au milieu d'êtres dépourvus de raison. Il se nourrit de pain de maïs, moulu à la main, entre deux pierres, comme on moud le chocolat. Le vulgaire croit les curés riches ; rien n'est plus faux et il n'est pas d'erreur plus dangereuse. Les bénéfices sont très pauvres, les Indiens ne paient ni dîmes, ni prémices, les riches caciques ne donnent que ce qu'ils veulent bien. Le casuel ne suffit pas à assurer la vie du prêtre. Reste la congrue ; mais depuis 1766, le receveur de Guatemala a décidé que les congrues ne se paieraient plus qu'à son bureau et sur pièces justificatives. Or, la congrue monte environ à 13 pesos, tantôt plus, tantôt moins (240 réaux) ; tout passe en frais de procédure et de transport. Les curés reçoivent, il est vrai, des cadeaux de leurs paroissiens : fruits, légumes, quelques poules, du saindoux, des *chipilines* et des escargots. Le curé sert de médecin et de pharmacien ; c'est l'homme universel et de bon secours, chez lequel chacun vient chercher ce dont il a besoin. On lui donne un domestique, une cuisinière, un procureur, qui l'aide à enseigner la doctrine, mais qu'il a à nourrir. Certains villages donnent beaucoup, d'autres peu, d'autres rien. Avec toutes ces ressources réunies, le curé est bien embarrassé de s'acheter une soutane, des culottes, et 3 *cántaros* de vin, dont chacun lui coûte au moins 25 pesos

1. *Archives des Indes*, CIII, 1, 14, 1771.

(500 réaux). C'est miracle du Seigneur si sa vigne trouve encore des ouvriers[1] !

L'évêque constate la misère et la dépopulation générales et accuse nettement les alcades-mayors, les administrateurs royaux. Le village de Sabanilla, qui possède un curé et pas d'alcade, revient à la prospérité. On a vu des villages demander un curé et pas d'alcade. On n'en a jamais vu demander un alcade et pas de curé[2]. Le rapport de l'évêque fut trouvé « déclamatoire » au Conseil des Indes et aucun compte n'en fut tenu.

Les prêtres des Indes, comme ceux de la Métropole, visaient à entrer dans les chapitres collégiaux ou cathédraux. Nous avons dans les propositions des évêques pour les canonicats *(relaciones de méritos)* de nombreuses notes qui permettent de juger de la science et de la valeur morale des candidats aux hautes fonctions ecclésiastiques. Le chantre de la cathédrale de l'Assomption est un homme calme et paisible, soumis et respectueux de l'autorité. Miguel Antonio Antunez est assez instruit, il a étudié le latin, la philosophie, la théologie, il a bâti une belle église[2]. L'évêque de La Puebla de los Angeles fait un grand éloge de ses chanoines, parmi lesquels il trouve des théologiens profonds, de bons prédicateurs; l'un d'eux est même consulteur du Saint-Office[3]. A Cuzco, la note est moins brillante; le doyen, peu assidu au chœur, possède un génie atrabilaire et brouillon; un chanoine récemment promu et deux prébendiers ne sont que des paresseux; le chapelain des Carmélites se recommande, au contraire, par sa science mystique et sa vie exemplaire[4]. A Mexico, la plupart des chanoines méritent une bonne note de conduite, mais presque tous sont des médiocres, comme

1. *Ibid.*, CIII, I, 5, 1778.
2. *Ibid.*, CXXV, VII, 2, 1760.
3. *Ibid.*, XCVI, IV, 5, 1760.
4. *Ibid.*, 1767.

le révèle cette note donnée par l'archevêque à un prébendier : « moyens médiocres, bonne conduite, mérite un canonicat [1] ».

Les chapitres américains ne vivaient pas plus en paix avec leurs évêques que ceux de la métropole. Ils représentaient en face des évêques l'élément local et permanent ; ils étaient appuyés par les grandes familles créoles et n'étaient pas loin de considérer les évêques comme des intrus.

Les évêques des Indes, presque tous nés en Espagne, n'avaient qu'une ambition : y retourner et y obtenir un évêché. On voit un archevêque de Santa-Fé, vice-roi de Nouvelle-Grenade, considérer l'évêché de Cordoue comme une récompense de ses éminents services.

L'épiscopat américain constitue réellement un corps d'élite, très supérieur à tout ce qui l'entoure. Instruits, et de conduite correcte pour la plupart, les évêques faisaient dans le milieu si médiocre où les plaçait la confiance du roi, l'effet de savants et de parangons de vertu. Leurs défauts étaient en somme ceux de leur race, un caractère autoritaire et emporté, une susceptibilité extrême, une promptitude terrible à l'emportement, une humeur vindicative qui les changeait parfois en persécuteurs. L'évêque de Guamanga, Francisco Lopez, était « d'un caractère et d'un tempérament « si forts et si terribles que non seulement il persécutait « quiconque s'opposait le moins du monde à sa manière de « penser, mais encore s'ingéniait à ruiner totalement les « personnes, qui dans leur esprit paisible, cherchaient à « rester indifférentes et neutres, sans être ni pour ni contre « ce que désirait son Illustrissime seigneurie [2] ».

On peut opposer à ce prélat colérique beaucoup d'évêques animés d'un zèle véritablement évangélique. Manuel de la Torre, évêque du Paraguay, avait visité tout son diocèse,

1. *Arch. des Indes*, XCI, IV, II, 1790.
2. *Ibid.*, CXV, VI, II, 16 juin 1787.

prêché dans toutes les paroisses avec tant de douceur, sur un ton si simple, si familier, si persuasif que le plus rustique pouvait le comprendre [1]. L'archevêque de Mexico Lorenzana (1766-1772) fait figure de grand prélat [2]. L'archevêque de Santiago de Cuba refuse l'évêché de Segorbe en Espagne pour rester fidèle à son Église [3]. L'évêque de Quito donne l'exemple de toutes les vertus, mais ne sait pas se défendre contre la malice infernale des gens qui l'entourent. Jamais le vin ne paraît sur sa table; quand il est en tournée, ses gens se font livrer par les caciques de grosses quantités de vin, soi-disant pour l'évêque, qui a la réputation d'un buveur [4]. Après avoir longtemps lutté, le pauvre prélat se démet de sa charge et déclare se contenter d'une modique pension de 15.000 réaux [5].

Le plus beau type d'évêque des Indes est cet Antonio Caballero y Góngora, qui fut de 1787 à 1790 archevêque de Santa-Fé et vice-roi de Nouvelle-Grenade. Il avait les goûts magnifiques d'un grand prélat d'ancien régime. Il possédait une galerie de tableaux avec des Ribera, des Murillo, des Carreño, des Guerchin, des Titien [6]. Il protégeait le grand botaniste Mutis. Il s'était acheté une maison de campagne à Turbaco, où Mutis lui avait organisé des plantations de quinquina. Il aimait chevaucher entre Santa-Fé et Turbaco. Il administrait son diocèse et sa vice-royauté en grand seigneur, voyant les choses de haut, ne s'embarrassant point des détails, ne se perdant pas dans les règlements. Quand il fut nommé évêque de Cordoue en récompense de ses services, il dut avouer de grosses dettes, contractées dès le temps qu'il était évêque de Yucatan. Il déclarait que son traitement de

1. *Ibid.*, CXXV, VII, 2, 20 mai 1762.
2. Coroleu. *América, Hist. de su colonización, dominación e independencia.* Barcelona, 1894-96, 4 vol. in-8°, I, p. 223.
3. *Arch. des Indes*, LIII, I, 13.
4. *Ibid.*, CXXVIII, II, 17, 12 juillet 1791.
5. *Ibid.*, 14 nov. 1790.
6. *Arch. des Indes*, CXVI, VI, 19, 30 nov. 1790.

40.000 pesos (800.000 réaux) « était à peine suffisants pour « assurer la décence de son état, la tenue de sa maison, les aumônes à faire aux hôpitaux de Carthagène [1] ». Après avoir abandonné tous ses biens à ses créanciers, il se trouva devoir encore 11.658 pesos (233.160 réaux) aux Caisses royales de Carthagène [2].

Le clergé régulier des Indes reproduisait, en les exagérant, les défauts du clergé régulier de la Péninsule. L'ignorance était plus générale, le fanatisme plus grossier, l'absence de tout contrôle rendait toute réforme impossible. De temps à autre, le roi envoyait en Amérique des visiteurs chargés d'inspecter les couvents et d'adresser un rapport au Conseil des Indes. Mais ces visiteurs étaient traités en ennemis par tous, leurs rapports attaqués, contredits par des mémoires justificatifs adressés au Conseil des Indes. Le Conseil ordonnait une enquête supplémentaire et souvent les coupables étaient morts avant que fût intervenue une sentence définitive

En 1778, le visiteur de la province de Quito dénonça au Conseil le Père provincial des religieux de la Merci, Fr. Juan de Araus. Fr. Juan avait été élu par intrigue, à l'âge de trente ans. Il portait des chemises brodées, une cravate de dentelle, une montre d'or, il mangeait à part dans sa cellule, il se servait de vaisselle d'argent, avait une cuisine particulière et faisait bonne chère avec les religieux de son parti. Il avait à l'écurie quatre ou cinq mules de selle pour ses voyages et ses promenades. Il se faisait donner par ses moines des chaînes d'or et des boîtes de tombac [3]. Sur la place, en face du couvent, était un magasin, tenu par une dame appelée Ygnacia Pulido, où le Père provincial fréquentait assidûment. Le mari de la dame habitait Lima, on ne connaissait aucune fortune aux époux et cependant la femme recevait incessamment

1. *Id.*, ibid., 30 nov. 1790.
2. *Id.*, ibid., 30 mars 1789.
3. Alliage d'argent, de zinc et de laiton.

des envois de marchandises, par l'intermédiaire du Père provincial. Il vivait en concubinage avec une autre femme mariée, dont le mari était absent. Il avait eu deux enfants de cette femme, lui avait bâti une maison, qui avait coûté plusieurs millions de pesos et, s'étant brouillé avec elle, il avait pris une autre maîtresse. A ce réquisitoire Fray Juan opposa un autre acte d'accusation. Le visiteur vendait à tous les moines qui le demandaient la permission de vivre hors du couvent. Le prix de la licence était une rente de 50 pesos (1.000 réaux). Non content de la rente de 10.000 réaux que lui servait la province, le visiteur se faisait donner chaque semaine par le couvent 300 réaux en argent, deux ou trois caisses de confitures, à 20 réaux la caisse, le vin, le sucre, le chocolat, une arrobe de viande de bœuf, un agneau, 140 pains, 7 réaux de bougie, une tablette de patates au sel, une charge de charbon et quatre rations ordinaires du couvent. Fr. Juan pense que le visiteur se faisait, en moyenne, 640 réaux par semaine et quelquefois jusqu'à 1.600 réaux alors que lui, provincial, ne touchait jamais plus de 80 réaux [1]. On conçoit l'embarras du Conseil des Indes en présence de pareils documents.

Le vice-roi de Nouvelle-Espagne fut chargé en 1770 de procéder à la réforme de l'ordre des Bethléémites. Il consulta trois moines sérieux qui rédigèrent d'un commun accord les conclusions suivantes : « Nécessité de rétablir la discipline et la vie en commun dans les monastères. — Interdiction à tout religieux de posséder un pécule et d'administrer ses biens. — Interdiction de faire le commerce. — Fixation du nombre des religieux de chaque couvent suivant les règles du concile de Trente. — Suppression des *conventillos* où il n'y a pas assez de moines pour que la vie y soit réellement commune. — Rétablissement des études.

1. *Arch. des Indes*, CLV, III, 25.

« — Explication claire de la doctrine chrétienne, sans allé-« gories et sans lyrisme inintelligible. — L'enseignement des « religieux sera monarchique; ils n'encourageront pas, comme « le faisaient les jésuites, les murmures du vulgaire. — Les « élections se feront régulièrement et de bonne foi. — Les « moines vivront en bon accord avec les curés de paroisse « et avec les évêques. — Les couvents de nonnes, avec leurs « nuées de servantes et de domestiques séculiers, ressemblent « plutôt à des villages mal administrés qu'à des couvents. — « Le roi devrait faire procéder à une réforme générale de tous « les monastères des Indes[1]. »

Ce rapport, qui en dit long sur les abus existants, n'avait reçu aucune sanction en 1779. Cette même année Fr. Gregorio de la Concepcion, procureur de l'ordre des Bethléémites de la Nouvelle-Espagne, adressait au Conseil des Indes un rapport du visiteur Fr. Andrés de la Santisima Trinidad sur les abus et les malversations commis par Fr. Juan Angel de San Ygnacio, général des Bethléémites. Le général « bien connu de tous les tribunaux de l'Amérique pour son esprit inquiet et processif » était accusé d'avoir obtenu par intrigue sa nomination au généralat. Sa comptabilité était fort en retard. Il redevait à la caisse de son ordre plus de 600.000 réaux, qu'il avait dépensés pour son usage particulier. Il avait contracté un emprunt de 100.000 réaux. Il avait gardé pour lui une somme de 40.000 réaux qui lui avait été confiée pour la faire passer en Espagne. Deux frères, expédiés par lui au Puerto de Santa Maria, y faisaient le commerce à son profit. Le procureur de l'ordre avouait que pour « l'honneur de son habit, « il avait dissimulé beaucoup de choses, espérant que le « temps et la vigilance des prélats remédieraient aux abus, « mais que la situation était de plus en plus triste et qu'après « quarante ans de vie religieuse, il ne voulait pas assister

1. *Ar. des Indes.*, XCI, II, 16.

« de son vivant à la ruine de son ordre ». Cette grave affaire n'était pas encore jugée à la mort du général. Le 23 février 1787, les trois Chambres du Conseil des Indes, assemblées en audience solennelle, décidaient simplement qu'il serait procédé à une nouvelle enquête [1].

Le clergé des missions présentait un spectacle beaucoup plus intéressant.

L'œuvre des Jésuites au Paraguay n'est pas à admirer sans réserves, mais la popularité indiscutable dont ils jouissaient parmi les Indiens, les regrets qui suivirent leur exil témoignent de leurs bienfaits. Les trente-trois villages de leurs Réductions étaient administrés chacun par deux Pères, nommés par le Provincial, résidant à Córdova del Tucuman. « Ces religieux vivaient sans aucune espèce de confortable, dans « des maisons ne différant guère de celles des Indiens. Le « seul luxe qu'ils se permettaient était celui d'un beau jar« din, bien planté d'orangers, de vignes, de figuiers, de pê« chers, de grenadiers [2]. » On donnait aux Indiens le vivre et le couvert, on les initiait à la vie de famille, on n'en exigeait pas un travail au dessus de leurs forces, on les payait en fêtes, en musique, en feux d'artifices; mais on leur interdisait tout commerce avec les Espagnols, on leur défendait d'apprendre le castillan, les Réductions formaient un véritable état-jésuite qui atteste à la fois par sa bonne organisation matérielle et par sa méfiance de tout progrès les vertus privées et le défaut capital de la Société de Jésus. Elle avait créé un paradis, mais un paradis bête où personne n'avait le droit de penser [3].

1. *Archives des Indes*, XCVI, IV, 11.
2. Fr. Rousseau, *Règne de Charles III d'Espagne*, t. I, p. 128.
3. Cf. Martin de Moussy, *Mémoire historique sur la décadence et la ruine des missions de jésuites dans le bassin de la Plata*, 1865.
Blas Garay, *El comunismo de las misiones de la Compañia de Jesus en el Paraguay*.

L'expulsion des jésuites en 1767 amena au Paraguay de grands changements. Le gouvernement royal nomma des gouverneurs civils et des curés pour administrer les anciennes missions; mais le nouveau système ne réussit qu'à ruiner en quelques années toutes les anciennes Réductions de la Compagnie.

Les Archives des Mojos et Chiquitos nous permettent de voir pourquoi le nouveau régime ne put s'implanter.

Le territoire de ces missions relevait au point de vue spirituel de l'évêque de Santa Cruz de la Sierra, qui fournissait les curés; au point de vue militaire de l'intendant de Cochabamba, supérieur hiérarchique des gouverneurs locaux, et au civil de l'Audience de Charcas. S'il arrivait, par extraordinaire, que le gouverneur fût un homme énergique et hardi, décidé à faire respecter les droits du roi et à gouverner selon les lois, il avait aussitôt contre lui les curés *cruceños*, qui ne venaient en Mojos que pour s'enrichir. Le gouverneur était traîné par eux devant l'Audience de Charcas, et l'intendant de Cochabamba, ennuyé de toutes ces affaires, destituait le gouverneur énergique et bien intentionné. Les Indiens, pillés sans vergogne, désertaient les missions et retournaient à l'état sauvage.

Les documents des Archives confirment l'état anarchique de la province. Dès 1769 les villages de La Concepcion et de Santa Ana se soulèvent contre leurs curés [1]. A San Ignacio, le curé fait battre une indienne qui a dit du mal de lui. Le gouverneur considère le châtiment comme excessif, va voir le prêtre, le blâme, s'emporte jusqu'à frapper du poing sur la table, et le curé se plaint aussitôt à l'évêque de Santa Cruz [2]. En 1784, l'évêque va visiter la mission de Jesus del Valle Grande; il la trouve très peuplée, mais en complet désordre [3].

1. *Archives de Chiquitos*, vol. XXIII, § 5, 4 février 1769.
2. *Id.*, vol. XXVII, § 9, 12 mars 1787.
3. *Id.*, vol. XXVI, § 19, 29 août 1784.

Il avoue que les curés des missions s'entendent avec leurs parents résidant à Santa Cruz pour tromper et opprimer les Indiens. Il chasse le vicaire Montenegro, les moines Fuente et Duque de Estrada, qui se montraient insolents et dissolus [1]. Le Curé de San Ignacio s'est emparé des ornements de son église, les garde chez lui, depuis sept ou huit ans, et refuse de les restituer [2]. Certains prêtres se comportent comme de véritables despotes [3], se moquent ouvertement de l'autorité civile [4], commercent illégalement avec les Portugais, aux dépens des Indiens et du roi. Ils ne respectent ni la clef du sanctuaire, ni les vases sacrés. Ils corrompent les visiteurs envoyés par l'évêque et leur « cynisme satanique a dépouillé tout respect et toute crainte [5] ». Les curés forment corps, paraissent n'avoir d'autre but que de s'enrichir aux dépens de leurs paroisses, se soutiennent entre eux pour le maintien de tous les abus. Les plus téméraires voudraient faire sortir de la province tous les magistrats royaux [6]. Ils ne s'accordent pas mieux entre eux qu'avec les autorités civiles. Ils sont toujours en querelle et en procès les uns contre les autres [7]. Bien entendu, le pays reste plongé dans l'ignorance et la superstition. Les contes les plus absurdes trouvent créance. On croit aux fantômes, aux âmes en peine. On voit le diable venir, au moment de la mort, disputer l'âme du mourant au curé. On croit que les anges jettent l'or à pleines mains quand il tonne. Dans les ruines de Santa Cruz la Antigua, on entend des gémissements nocturnes, on parle de souter-

1. *Archives de Chiquitos*, vol. XXVI, § 18, mai 1784.
2. *Ibid.*, vol. XXV, § 12, 1782.
3. *Ibid.*, § 14, 1779-83.
4. *Ibid.*, § 17.
5. *Ibid.*, § 18, 15 mai 1780, 15 juin 1781.
6. *Ibid.*, § 20, 15 juin 1781. Ce sont les traditions de la Compagnie qui reparaissent.
7. *Ibid.*, vol. XXXIII, § 4, 1400.

rains allant on ne sait où, de fantômes errants, de trésors cachés, gardés par des dragons [1].

Au milieu de cette anarchie et de ces folies, on rencontre parfois des hommes d'élite, à l'âme vraiment évangélique. Le P. Joaquin de Velasco, chanoine pénitencier de Santa Cruz, est un de ces hommes. En 1800, il a ramené à la mission de San Pablo les Indiens Guarayus qui se sont enfuis dans les bois, mais les Indiens désertent de nouveau pour échapper à la tyrannie de leur curé Salvatierra. En 1807, ils envoient une délégation à Santa Cruz pour demander à Velasco de se mettre de nouveau à leur tête. Ils l'attendent à la porte de la sacristie, ils le supplient de venir à eux encore une fois. — « Venez, venez, P. Joaquin, nous voici tous, nous reve- « nons à vous; venez vite, car nous vous aimons toujours; « sans vous, nous n'avons pas pu supporter huit années de « sécheresse; ne faites pas le fier avec nous, car depuis huit « ans, nous avons eu bien de la peine. Venez, Père Joaquin. « Ne faites pas le fier. Nous vous attendons tous à la mon- « tagne. Faites-nous un village et une église; faites que nous « vous aimions bien là-bas, de tout notre cœur et de toute « notre âme. Restez avec nous! » Et sans vouloir écouter personne, le P. Joaquin suit les pauvres Guarayus au désert [2].

IV. — L'ŒUVRE DU CLERGÉ.

Le clergé a pour mission de présider aux cérémonies du culte, d'évangéliser les fidèles et de secourir les pauvres. Comment le clergé espagnol du dix-huitième siècle a-t-il compris ce triple devoir?

1. *Catálogo de los Archivos de Mojos y Chiquitos*, note 242.
2. *Archives de Chiquitos*, vol. XXXI. — *Catálogo*, note 263.

L'esprit religieux de la nation s'affirme au premier coup d'œil par la magnificence des églises. Le dix-huitième siècle en a construit quelques-unes de très remarquables. Sainte Marie de Saint-Sébastien, l'église du Collège de Loyola, les *Salesas reales*, et le couvent de *San Francisco el Grande* à Madrid, les cathédrales de Cadix, de Lérida et de Vich, la basilique del Pilar à Saragosse, un grand nombre de monastères, et de chapelles. Le grand couvent de San Marcos de Leon a été achevé à cette époque. Les cathédrales de Pampelune et de Murcie ont été dotées de façades monumentales; l'église conventuelle de la Merced à Barcelone a réalisé un des plus jolis types d'église salon! Les églises de Belem et de Santa Maria del Mar à Barcelone ont reçu d'importantes décorations en marbres compartis.

On distingue dans toutes ces constructions deux époques de goût bien différent. Au début du dix-huitième siècle, les architectes espagnols se sont mis à l'école de l'Italie, c'est le borrominisme qui règne; on l'appelle en Espagne churriguérisme, du nom de l'architecte Churriguera, qui le mit à la mode. L'impression que veulent donner les artistes d'alors est celle d'une éblouissante richesse. Pas un pan de mur sans ornement : colonnes ventrues, colonnes torses, colonnes enguirlandées, lignes brisées et lignes courbes, volutes, rinceaux, coquilles, palmes et panaches. Les voûtes se couvrent d'un réseau de fines moulures très saillantes [2], ou de peintures encadrées d'or [3]. Des stalles de chêne sculpté, enrichies de marqueteries de bois précieux entourent le chœur [4]. Dans le sanctuaire et dans les chapelles de gigantesques retables de bois doré rappellent par le fouillis des sculptures le style

1. Barraquer, *Las casas de religiosos en Cataluña.*
2. Sainte Marie de Saint-Sébastien.
3. Basilique du Pilar.
4. Église de la Merced à Barcelone.

des pagodes hindoues[1]. C'est le trop en tout. Trop d'or, trop de pilastres et de colonnes, trop de statues, trop de lumières. Les jours de fête, les autels semblent des brasiers d'or flamboyants, au milieu desquels sourient les saintes, et fulminent les prophètes et les patriarches. A la fin du XVIIIe siècle, la mode revient aux lignes simples, et comme toute révolution va tout de suite aux extrêmes, on passe de la richesse exubérante à la pauvreté, à l'indigence. Nous penserions volontiers avec Vicente Lampérez y Romea[2], que l'art n'y a pas gagné. Un retable churrigueresque fait honneur à l'imagination et à l'ingéniosité de celui qui l'a dessiné; un retable néoclassique n'est qu'ennuyeux : des colonnes de marbre rouge ou noir, à chapiteaux de bronze doré encadrent un motif central, statue ou bas-relief en marbre blanc, ou en plâtre[3]. Parfois l'artiste a trouvé le simple marbre trop pauvre, il a refouillé les colonnes et les a fleuries d'incrustations[4]. Les menus meubles de l'église : confessionnaux, chaires, bénitiers, lampadaires, fonts baptismaux sont travaillés avec la même prodigalité somptueuse[5]. L'église est peuplée de statues : Jésus enfant, Jésus portant sa croix, Jésus au calvaire[6], la Vierge dans tous les costumes et dans toutes les

1. San Salvador de Séville. Collège de Cadix. Noviciat des Jésuites à Séville. En 1790, la petite ville d'Alcora dépensa 60.000 réaux pour dorer le maître-autel de l'Église paroissiale. De Laborde, *Itin.*, III, p. 79.

2. V. Lampérez y Romea, *Historia de la arquitectura cristiana española en la edad media*. Madrid, 1909, 2 vol. in-4°.

3. Église de Renteria, Sainte Marie de Saint-Sébastien. Chapelle de Sainte Thècle à la cathédrale de Tarragone.

4. Église de Loyola.

5. Les fonts baptismaux de la Cathédrale de Mexico sont en argent massif. Arroniz, *Manuel del viajero en Mejico*, p. 58. — En 1738 les Guipuzcoans votèrent une somme de 32.000 réaux pour orner les fonts où fut baptisé Saint Ignace. Egaña *Guipuzcoano instruido*. V° *Pila de San Ygnacio*.

6. On conserve au Musée de Tortosa une superbe armoire vitrée de style churrigueresque, à l'intérieur de laquelle on voit la Sainte Famille en marche : St Joseph et la Vierge tiennent l'enfant, chacun

poses [1], des légions de saints et de saintes [2], et tout ce monde de bienheureux étincelle de soie, d'or et de pierreries [3]. Les autels sont surchargés de croix d'or, d'argent, d'émail, de cristal de roche, de chandeliers d'argent, de reliquaires d'argent et de vermeil. La cathédrale de Vich conserve les reliques de l'évêque San Bernat Calvo dans un sarcophage d'argent massif [4]. La cathédrale de Tortose garde la sainte ceinture de la Vierge dans une urne d'argent, travaillée à Barcelone en 1729 et pesant 1.600 onces [5]. Les ostensoirs sont des monuments d'orfèvrerie de dix pieds de hauteur, qu'une dizaine d'hommes ont peine à traîner [6]. Et comme s'il n'y avait pas encore assez de couleurs et assez d'or, des damas cramoisis frangés d'or, des brocatelles fleuries, de broderies d'or, d'argent et de perles décorent les parois du sanctuaire et des chapelles [7]. C'est partout un fantastique amoncellement de ri-

par une main. — Une église de Valladolid ne possède pas moins de six christs en croix de grandeur naturelle. — Le *Cristo del gran poder* à Séville est revêtu d'une robe de velours rouge brodée d'or.

1. L'une des plus gracieuses que nous connaissions est la Vierge à la ceinture *(la Virgen de la Cinta)* à la cathédrale de Tortose.

2. Parmi les figures les plus remarquables dues à l'art du XVIIIe siècle, il faut citer les *pasos* de Zarcillo, conservés dans les églises de Murcie.

3. La Vierge de Montserrat possède une magnifique garde-robe. La Vierge del Pilar une collection de bijoux d'une extrême richesse.

4. Gudiol y Cunill (Mossén G.), *Lo sepulcre de Sant Bernat Calvó, bisbe de Vich* (Mem. del Primer Congrés de Historia de la Corona de Aragón. Barcelona, 1912, in-4°.

5. G. Desdevises du Dezert, *Barcelone et les grands sanctuaires catalans*, p. 164.

6. L'ostensoir de la Cathédrale de Valence est en argent doré et pèse 424 marcs. Il a dix pieds de haut. Celui de Cuenca pèse 616 marcs. Celui de Mexico 500 marcs d'argent. Il contient deux reliquaires d'or, garnis d'émeraudes et de pierres précieuses, parmi lesquelles un énorme saphir valant 20.000 réaux. — Anonyme (Jean F. Peyron), *Nouveau Voyage en Espagne*, I, p. 91; II, p. 136. Arroniz, *loc. cit.*

7. Le parement de l'autel de la Vierge à la cathédrale de Tolède est brodé de pierreries et de perles et évalué à plus d'un million. Le trône de la Vierge pèse 1.250 livres. — Anonyme (Jean F. Peyron), *Nouveau Voyage*, I, p. 327.

chesses, et quand on inaugure un de ces temples magnifiques le prédicateur est presque excusable de s'écrier : « Marie n'est au ciel que dans une hôtellerie; ici est sa véritable demeure[1] ! »

L'église est le centre de la vie espagnole. C'est à l'église que se célèbrent les fêtes de la famille, de la cité et de la patrie; c'est l'église qui entretient le culte des morts. Les fêtes religieuses sont innombrables. On n'en compte pas moins de six à Barcelone pour un seul dimanche de l'année 1802 : fête de la congrégation de la Minerve à l'église de Saint-Michel Archange, fête du Mont-de-piété séculier de Saint Joseph, office solennel et sermon à l'église Saint François de Paule, fête de l'illustre confesseur Saint Jean Népomucène à l'église des Pères de la Trinité, *rosario* en musique au cimetière général de Nazareth, grande cérémonie à l'église Saint François d'Assise « en l'honneur de Notre Seigneur adoré dans le « Très Saint Sacrement, et de la très pure Conception de la « Vierge Marie, patronne de la Congrégation Royale de la « Couronne des sept Béatitudes de la Vierge[2] ».

Des fêtes extraordinaires ont lieu pour la dédicace d'une église, pour une translation de reliques, pour la canonisation d'un saint. Quand Saint François Regis fut canonisé (1738), les Jésuites de Madrid firent de superbes processions, où les statues de neuf saints de leur Ordre précédaient celle de Saint François, entourée de tout ce que Madrid comptait de plus illustre. L'étendard royal, porté par le duc de Frias, figurait au cortège.

En 1742, les Carmes déchaux de Madrid donnèrent neuf jours de fête en l'honneur de la dédicace de leur nouvelle église de Saint Herménégilde[3]. La publication de la bulle de la *Cruzada* était célébrée en grande pompe. On promenait

1. Gaudeau, *Étude sur Fr. Gerundio*, p. 367. L'idée est du P. Isla.
2. Diario de Barcelona, 1802.
3. Amador de los Rios, *Hist. de la villa y corte de Madrid*, t. IV, p. 153.

la bulle sous un dais, on organisait des cavalcades, on tirait des feux d'artifices [1].

Les villes, les provinces, le roi ordonnaient souvent des prières publiques pour obtenir la pluie pendant la sécheresse [2], ou le retrait des eaux pendant une inondation [3], ou la fin d'une épidémie [4]. Charles IV fit dire des prières dans toute l'Espagne pour le succès de ses armes dans la guerre contre la France [5].

Des cérémonies perpétuaient le souvenir des grâces obtenues. On tirait une loterie à Valladolid en l'honneur de la Vierge qui avait préservé la ville d'une inondation [6]. Philippe V institua en 1710 la *fiesta de desagravios*, pour réparer les impiétés commises par les ennemis durant la guerre de Succession [7].

On faisait des processions à toute occasion. Chaque confrérie avait la sienne [8]. Chaque ville célébrait par une procession la fête de son patron [9]. La Saint Firmin, de Pampelune, la Sainte Thècle de Tarragone étaient célèbres dans toute la Navarre et dans toute la Catalogne. La semaine sainte se passait en processions continuelles. La Fête-Dieu *(fiesta del Corpus)* était célébrée avec une magnificence inouïe. A Ma-

1. *Gaceta de Mejico*, 10 mars 1784 (publication de la Bulle à Valladolid de Mechoacan).
2. *Archives municipales de Barcelone. Autos*, 1793, p. 40. — *Id.* Bialbao, *Autos*, 1797, p. 220.
3. Ortega, *Hist. de Valladolid*, II, p. 136.
4. *Archives de la Cath. de Barcelone*, Cartas reales, 1802. — Amador de los Rios, IV, p. 77. — Des prières publiques eurent lieu à Mexico en 1784 pour la disparition « d'une épidémie de douleur de côté ». — *Gaceta de Mejico*, 1784.
5. *Diario de Barcelona*, 1793. — Ram-Giron, *Hist. de la ciudad de Salamanca*, p. 500.
6. Ortega, *Hist. de Valladolid, loc. cit.*
7. Egaña, *Guipuzcoano instruido.* V° *Festividades.*
8. *Diario de Barcelona*, 11 et 12 avril 1802. — *Autos acordados. de Valladolid*, 3 mai 1791.
9. *Autos acordados de Valladolid*, 24 février 1791.

drid, le roi et la Grandesse suivaient à pied l'ostensoir [1]. Dans les provinces, les capitaines-généraux, les magistrats des chancelleries et audiences, les corrégidors, les ayuntamientos tenaient à honneur d'y figurer et contribuaient de leurs deniers aux frais de la cérémonie. Barcelone, en 1793, dépensa 17.627 réaux pour la fête du *Corpus* [2].

Une procession espagnole n'était pas un simple défilé de clercs et de fidèles, rangés sur deux lignes et psalmodiant sans rythme des hymnes et des cantiques; c'était la véritable fête populaire, un cortège triomphal, pittoresque et dramatique au plus haut degré. Des figures de bois ou de carton peint, richement habillées et placées sur des plateaux, représentaient la présentation au Temple, la fuite en Égypte, Jésus au jardin des Oliviers, Jésus portant sa croix, Jésus au Calvaire, le Saint Sépulcre, Notre Dame de la Pitié, Notre Dame de la Merci, Notre Dame des Angoisses [3]. Ces figures n'étaient pas toujours des chefs-d'œuvre, mais il y en avait d'admirables. Les grands artistes du XVIe et du XVIIe siècle : Juan de Juni, Cristóbal Velazquez, Gregorio Fernandez, Juan Martinez Montañés, Alonso Cano, ceux du XVIIIe Juan Alonso Villabrille, Felipe del Corral, Carlos Sala, Alfonso Bergaz, Francisco Salzillo [4] ont atteint un tel réalisme que leurs statues semblent respirer. Hardiment sculptées en bois, peintes par les plus grands peintres, elles donnent une impression de vie extraordinaire [5]. Le musée de Santa Cruz à Valladolid possède un *Judas* si vivant, si bassement féroce, qu'il avait fallu renoncer à l'exhiber en public. La foule entrait en fureur à son aspect et voulait le mettre en pièces. L'*ange du*

1. Amador de los Rios, IV, p. 77.
2. *Autos acordados de Barcelona*, 1793.
3. *Diario de Barcelona*, 11 avril 1802.
4. Marcel Dieulafoy, *Espagne et Portugal* (Hist. gén. de l'art), Paris, 1913, p. 250.
5. Id., *La Statuaire polychrome en Espagne*, Paris, 1908, in-f°.

jardin des Oliviers de Zalzillo atteint à la suavité céleste des figures de Zurbaran et de Murillo.

Les *pasos* étaient accompagnés de pénitents, aux longues cagoules, qui se cinglaient le dos et la poitrine de terribles coups de discipline [1]. A côté d'eux venaient des soldats romains [2], des guerriers armés de toutes pièces, des Nazaréens en longue robe à traîne [3], des géants, des masques à pied ou à cheval, des monstres en toile peinte et en carton. Le rigide Charles III supprima officiellement en 1777 tous ces divertissements profanes, mais on les retrouve encore en usage aujourd'hui [4]. Le P. Larramendi parle avec admiration de la danse des épées *(espadadanza)* dans les églises de Guipuzcoa [5]. Aujourd'hui encore, Séville a conservé ses *seises*. Dix enfants, âgés de moins de dix ans, habillés de damas bleu ou rouge, et de satin blanc, chantent devant l'ostensoir, réglant leur marche sur un pas de valse, soutenu par le gai claquettement *(repiqueteo)* de leurs castagnettes [6].

Le goût inné des Espagnols pour le théâtre avait engagé le clergé à pousser encore plus loin l'art de la mise en scène. Pendant la semaine sainte, des *pasos* étaient exposés dans les églises; ils représentaient les principales scènes de la Passion et des prédicateurs les expliquaient en dramatisant autant que possible leur récit. — « Il semble, dit un voyageur fran-« çais, qu'ils aient tout vu, tout entendu, tout retenu. Ils

1. On en vit à Tolosa jusqu'en 1777. — Gorosabel, *Bosquejo de las antig. de Tolosa*, p. 287. J'en ai vu encore à Girone en 1913.

2. *Los armats*, à Barcelone. Pi, *Barcelona*, p. 580.

3. A Séville.

4. A la procession de Sainte Thècle, à Tarragone. On promène encore les Géants de la Cité, des *cabezudos*. On voit figurer une noce paysanne, des danseurs qui dansent *la danza dels bastonets*.

5. Larramendi, *Corografía de Guipuzcoa*.

6. Saldoni, *Diccionario de Músicos Españoles*, IV, p. 383. — Cf. *Encyclopédie de la musique. — Histoire de la musique. Espagne et Portugal*. Paris, in-f°, 1920.

« donnent le signalement d'Hérode et de Ponce Pilate, ils « font le portrait de Marie et de Joachim [1]. » Les prédicateurs jouaient leurs sermons, comme les acteurs. Un P. Jésuite racontant comment Jésus fut souffleté dans le Prétoire, se donna à lui-même un tel soufflet qu'il en avait la joue encore enflée le jour de Pâques [2]. Chaque année, à Valence, le jour de la fête de Saint Vincent Ferrier, on élevait un théâtre sur la grand'place et on représentait avec des marionnettes les miracles du Saint. En 1779, on voyait Saint Vincent ressusciter un enfant coupé en morceaux [3]. La religion pénétrait jusqu'au théâtre. Les acteurs donnaient des représentations au bénéfice des saints et de la Vierge « Impératrice des cieux, « disaient les affiches, Mère du Verbe Éternel, Nord de toute « l'Espagne, consolation, fidèle sentinelle et rempart de tous « les Espagnols » et l'on jouait *le Légataire universel* pour orner l'autel de Sainte-Marie [4].

Le clergé espagnol n'était pas aussi riche au XVIIIe siècle en hommes distingués, qu'il l'avait été dans les siècles précédents; on peut admettre sans injustice que la grande masse des clercs ne brillait pas par l'étendue de ses connaissances. Cependant cette fâcheuse situation provenait plutôt d'un défaut de méthode dans les études que d'un manque de curiosité chez les individus.

La plupart des évêques résidaient dans leur diocèse et s'occupaient avec plus ou moins d'intelligence, mais avec un zèle très réel de leur gouvernement. Des séminaires furent établis dans les diocèses de Pampelune [5], d'Orense [6], de Ciu-

1. De Langle, *Voyage en Espagne*, I, p. 110.
2. G. Desdevises du Dezert, *Les Jésuites de la province d'Aragon*, p. 28.
3. Anonyme (Jean F. Peyron), *Nouveau Voyage en Espagne*, t. I, p. 106.
4. *Id.*, II, p. 153.
5. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 297.
6. *Ibid.*, t. IV, p. 78.

dad-Rodrigo [1], de Burgos [2], de Palencia [3], de Salamanque [4], de Barcelone [5]. L'enseignement y fut souvent mieux organisé que dans les Universités. D. Agustin de Lezo y Palomeque, évêque de Pampelune, recommandait aux professeurs de son séminaire l'étude des philosophes anciens et modernes; il les engageait à renoncer à tout esprit de système et de parti, à laisser de côté toute question inutile et oiseuse [6]. Le P. Francisco Larruga composait pour le même établissement un abrégé de théologie qui a été suivi pendant un demi-siècle [7].

Quelques bibliothèques se formaient déjà. L'archevêché de Valence possédait une collection de médailles, quelques antiques et 30.000 volumes. Il y avait dans ces bibliothèques peu de livres nouveaux et beaucoup de livres inutiles. L'esprit critique était tué par la crainte de l'Inquisition [8]. Cependant on commençait à éprouver le désir de progresser. Un général des Carmes déchaux faisait imprimer des éditions classiques de Bacon, Gassendi, Descartes, Newton, Leibnitz, Locke et Condillac [9]. Un provincial des Franciscains engageait ses moines à sortir des prisons d'Aristote [10]. Fonder des écoles, perfectionner les modes d'enseignement étaient les projets favoris des prélats les plus intelligents, mais ils avaient à compter avec l'esprit de routine qui régnait partout. Un archevêque de Tarragone se vit accusé de jan-

1. De Laborde, *Itinéraire*, t. II, p. 274.
2. *Ordenanzas de Valladolid*, t. II, p. 216.
3. *Id.*, II, p. 276.
4. R.-Giron, *Hist. de Salamanca*, p. 486.
5. Pi y Arimon, *Barcelona*, t. II, p. 173.
6. Ferrer del Rio, *op. cit.*, t. IV, p. 297.
7. Vicente de la Fuente, *Hist. de las Universidades*, t. II, p. 447.
8. Le Saint-Office poursuivait les détenteurs d'ouvrages défendus tels que : *l'Esprit des lois, les Institutions ecclésiastiques* de Fleury, les œuvres de Racine, etc. — G. Desdevises du Dezert, *Notes sur l'Inquisition espagnole au XVIIIe siècle*, 1899.
9. Ferrer del Rio, *op. cit.*, IV, p. 298.
10. Id., *ibid.*

sénisme pour avoir travaillé à la réforme des écoles de son diocèse [1]. Les évêques n'en continuaient pas moins leur œuvre, obtenaient des moines l'ouverture de nouvelles écoles [2], introduisaient de nouveaux livres classiques, aidaient de tout leur pouvoir les Sociétés énonomiques que la faveur royale multipliait dans toutes les provinces d'Espagne [3].

Le goût renaissait peu à peu. Le P. Isla osait entreprendre une campagne contre les mauvais prédicateurs. Son *Fray Gerundio de Campazas* (1758) souleva des tempêtes furieuses, fut confisqué par le Saint-Office, qui défendit même toute controverse pour ou contre à son sujet [4]. José Climent, évêque de Barcelone, avertissait ses diocésains « qu'ils n'entendraient « pas dans sa bouche des expressions poétiques, contraires à « la sainteté du temple, ni des questions épineuses comme on « en traite dans les Écoles, ni des pensées extraordinaires, ou « des rapprochements subtils, ni le récit d'événements « étranges, inventés sous couleur de piété par la superstition « et la légèreté, mais des vérités solides, révélées par l'Esprit-« Saint, et expliquées par les Pères [5] ». Le P. Losada, maître du P. Isla, collectionnait pour s'en amuser les sermons ridicules, les thèses en style fulminant, les dédicaces emphatiques, les harangues ampoulées et autres produits churriguéresques qui lui venaient de Madrid, de Salamanque ou de Valladolid [6].

L'Église espagnole commençait à compter quelques orateurs estimables, tels que Felipe Beltran, évêque de Salamanque [7], Fr. Juan de la Concepcion, qui prononça, dès 1743,

1. Ferrer del Rio, *op. cit.*, IV, p. 448.
2. Id., *ibid.*, IV, p. 82.
3. Id., *ibid.*, IV, p. 79.
4. Fitzmaurice-Kelly, *Hist. de la Littérature espagnole*, p. 368.
5. Gaudeau, *Etude sur Fr. Gerundio*, p. 435
6. Vicente de La Fuente, *Hist. de las Universidades*, III, p. 376.
7. Gaudeau, *op. cit.*, p. 436.

une belle oraison funèbre de Campillo [1], Francisco de Perea y Porras, Alejandro de Bocanegra, Juan Manuel de Santander, José de Rada y Aguirre, prédicateurs de la Cour sous Ferdinand VI et Charles III [2]. Mais leur réputation s'efface devant la gloire d'un simple moine, Fray Diego de Cádiz, qui prêchant en plein air, attirait à ses sermons plus de 30.000 auditeurs : « Sa phrase inculte était toute brillante et « brûlante d'un feu intérieur. Tout prêchait chez lui, sa voix « tonnante, l'éclat extraordinaire de ses grands yeux, ordi- « nairement très doux, sa longue barbe blanche comme la « neige, son habit austère, son corps décharné. On lui attri- « buait jusqu'au don des langues. Pécheurs et incrédules « tombaient en foule à ses pieds et éclataient en sanglots. « Il n'y eut jamais d'orateur plus populaire dans tous les « sens du mot. Fr. Diego de Cádiz eût dû naître au XIIIe siècle, « il eût été compté parmi les compagnons de saint François « d'Assise [3]. »

La science ne pouvait être l'apanage que du petit nombre; la charité avait au contraire de très nombreux apôtres dans l'Église espagnole.

Martin Delgado Cenarro y Lapiedra, évêque de Valladolid (1743-1753), économisait sur les dépenses de sa table pour faire de plus larges aumônes [4]. Fr. Diego de Rivera, évêque de Barbastro, conserva comme évêque toute la simplicité d'un moine. On ne le reconnaissait qu'à sa croix pastorale et à son chapeau. Sa table était d'une telle frugalité qu'elle rappelait plutôt l'ascète que le prince de l'Église [5]. Rafael Mendez de Luarca, évêque de Santander, ne dépensait pas 300 piastres (20.000 réaux) par an pour lui [6]. Antonio Galvan,

1. Rodriguez Villa, *Patiño y Campillo*, p. 150.
2. Gaudeau, *Étude sur Fray Gerundio*, p. 56.
3. Menéndez y Pelayo, *Heterodoxos españoles*, III, VI, 3.
4. Sangrador, *Hist. de Valladolid*, II, p. 138.
5. Lopez Novoa, *Hist. de Barbastro*, p. 216.
6. Général Foy, *Guerre de la Péninsule*, III, p. 298.

archevêque de Grenade, faisait nourrir les petits enfants dont la mère était morte, ou malade, ou enceinte, ou avait déjà deux enfants. En 1787, il élevait 300 enfants à ses frais, et les soins qu'il leur faisait donner étaient si bien entendus que la mortalité ne dépassait pas 2 p. 100, chiffre bien inférieur à la moyenne [1]. Il n'y avait pas de ville un peu importante qui n'eût son *inclusa*, maison pour les enfants abandonnés.

La charité allait si loin qu'elle risquait de dépasser son but, et de favoriser la paresse et le vagabondage [2]. A Madrid, les moines distribuaient tous les jours 30.000 soupes aux pauvres. A Salamanque, ils nourrissaient les étudiants pauvres, que l'on désignait sous le sobriquet de *sopones*. La plupart des évêques nourrissaient tous les jours un certain nombre de malheureux. Pour leur ôter jusqu'à la honte de mendier, il y avait des villes où les régidors mendiaient pour eux les jours de fête.

Les hommes les plus intelligents comprenaient que la misère se combat surtout en rendant l'énergie morale à qui l'a perdue. Ils songèrent à faire du curé de campagne un véritable professeur d'agriculture, connaissant la nature des terres et des plantes et pouvant donner d'utiles conseils aux laboureurs [3]. Le plus illustre de ces prêtres économistes est Juan Diaz de la Guerra, évêque de Sigüenza (1777-1800), qui s'appliqua par tous les moyens en son pouvoir à fomenter dans son diocèse le travail, l'éducation, la morale et la bienfaisance. Il transforma une de ses maisons de campagne en

1. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, IV, p. 76.
2. Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 112.
3. Pedro Diaz de Valdes, évêque de Barcelone, rédige dans ce sens le *Memorial literario* et *El padre de su pueblo* (Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV., p. 80). — Antonio Galvan, archevêque de Grenade, publia des *Memorias sobre et fomento de diferentes ramos de agricultura y artes, sobre el empleo y destino de gente ociosa, que vive con el pretexto de mendigos. — Estatutos para una casa de recogidas* (Herranz y Lain, *Estudio crítico sobre los economistas aragoneses*, p. 51).

ferme modèle et en champ d'expériences. Il planta des arbres, distribua des semences et des instruments aratoires. Il fonda des fabriques de tissus et de papier, fit venir de France des ouvriers, des outils et des machines. Il bâtit un village autour de son château de Jubea, releva le hameau d'Iniestola détruit par un incendie, et construisit tout un quartier de Sigüenza, avec des casernes pour les troupes. Ne donnant jamais d'aumône en argent, il défendit la mendicité aux portes de son palais et des couvents. Il combattit le célibat et la prostitution, dotant les filles et secourant les familles nombreuses. Fils d'un maçon, il eût voulu abolir les coutumes surannées qui éloignaient de l'Église les fils de certains artisans; son chapitre ne le lui permit pas. Il fit du moins ce qu'il put pour relever certaines professions soi-disant abjectes; on le vit visiter des tanneries et des teintureries. Pour prêcher partout d'exemple, il inspectait les écoles, assistait aux concours pour la nomination aux bénéfices capitulaires et remplissait souvent le ministère paroissial. Il aimait les lettres et les arts. Il légua une riche bibliothèque à la collégiale de Jerez, sa patrie. Il établit à Sigüenza une école de musique. L'Académie de l'Histoire l'élut membre honoraire en 1777 [1]. Ce grand évêque avait deviné le rôle social de l'Église et son nom doit être cité comme un des plus nobles du clergé espagnol.

D'autres évêques ou religieux se rendirent célèbres comme lui par les travaux publics qu'ils entreprirent, les villages qu'ils fondèrent, les établissements qu'ils dotèrent sur leurs propres revenus [2]. Quelques-uns se firent même connaître

1. Parada, *Hombres ilustres de Jerez*, p. 128.

2. L'archevêque de Tarragone entreprit la restauration de l'aqueduc de la ville et laissa par testament 1493 doublons pour continuer l'œuvre. *Archives centrales d'Alcalá de Henares. Estado*, leg. 4818. Cf. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, IV, p. 76 et 77. — *Compte rendu de Florida Blanca*, § 17. — Humboldt, *Essai sur la N^lle Espagne*. t. II, p. 176.

par leur esprit d'invention. Un prêtre espagnol, établi au Mexique, eut l'idée du scaphandre et proposa de l'appliquer à la pêche des perles [1]. Juan Antonio Hernández Pérez de Larrea, évêque de Valladolid, retrouva le secret de la fabrication du carmin, propagea le métier à tisser de Vaucanson et le procédé de Chaptal pour le blanchissage du linge au moyen de vapeurs alcalines. Il fit des expériences sur différentes espèces de graines alimentaires et des études sur la reproduction des pistaches de terre. Dans un temps où le monopole était fort à la mode, il se montrait partisan de la liberté de l'industrie [2].

L'église des Indes suivait de loin les exemples de la métropole.

Les églises bâties sous la domination espagnole ont été longtemps les seuls monuments de l'Amérique latine. La cathédrale de la Havane, fondée en 1704 par les PP. Jésuites, est de style hispano-américain et remarquable par sa richesse intérieure. Sur les murs de marbre foncé se détachent les colonnes en acajou poli, aux chapiteaux de bronze doré. Les stalles du chœur, également en acajou, et magnifiquement sculptées, encadrent un autel en marbre de Carrare. De bons tableaux ornent les murs [3]. La cathédrale de Lima présente un beau portail richement sculpté et deux tours couronnées par des coupoles impériales [4]. La cathédrale de Panama possédait des flèches recouvertes de coquilles empâtées dans le ciment et brillant avec éclat sous le soleil tropical [5]. On cite pour leur beauté le collège de la Paz à Mexico (1734) [6], l'église

1. Id., *ibid.*, t. III, p. 89.
2. Herranz y Lain, *Estudio sobre los economistas aragoneses*, p. 53.
3. *Bulletin de l'Union panaméricaine*, août 1917.
4. *Ibid.*, août 1918. — Très endommagée par le tremblement de terre du 28 octobre 1746, la cathédrale fut presque entièrement reconstruite au XVIII[e] siècle. — *Archives des Indes*, CXV, VI, II.
5. *Bulletin de l'Union panaméricaine*, nov. 1917.
6. *Ibid.*, oct. 1918.

de San Felipe Neri à Queretaro, le couvent de Santa Rosa dans la même ville, avec ses remarquables statues du Christ et des douze apôtres, par Treguerras, exécutées en papier mâché, et ses peintures murales, qui comptent parmi les plus intéressantes du Mexique [1].

La cathédrale de Durango, presque achevée en 1765, mesurait 76 varas de longueur (62 mètres) et 88 de large (66 mètres). Elle était éclairée par 61 fenêtres avec une coupole au dessus de la croisée. La façade était construite en belles pierres de taille, avec de grandes portes décorées de clous de bronze. Un portique faisait tout le tour de l'édifice. A l'intérieur, un maître-autel en bois doré et huit chapelles fermées de grilles donnaient à l'église toute la somptuosité convenable [2].

La cathédrale de Córdova del Tucuman, à peu près terminée en 1788, mesurait 80 *varas* (66 mètres) de longueur sur 36 de large (30 mètres). Son plan comportait une triple nef, avec transept et coupole de 40 *varas* de hauteur (33 mètres). L'évêque pensait qu'une fois achevée, son église n'aurait pas d'égale dans tout le royaume [3].

La cathédrale de Guadalajara en Nouvelle-Espagne, achevée en 1804, était dépeinte par son évêque comme un magnifique édifice, du meilleur style, grand et noble à souhait [4].

On travaillait à la cathédrale de Buenos-Ayres, qui avait déjà coûté en 1780 la somme énorme de 96.592 pesos (1.931.840 réaux) [5], à la cathédrale de Cuenca [6], à celle de Santiago de Cuba [7]. Les travaux marchaient lentement, en-

1. *Ibid.*, février 1918.
2. *Archives des Indes*, CIV, VII, 30, 1765.
3. *Archives des Indes*, CXXV, VII, 2, 14 avril 1798.
4. *Ibid.*, CIV, VII, 17, 1804.
5. *Ibid.*, CXXV, VII, 2.
6. *Ibid.*, CXXVIII, II, 23, 11 janvier 1788.
7. *Ibid.*, LVIII, I, 13, 14 août 1806.

través par la négligence des uns, la mauvaise volonté des autres, mais le temps ne comptait pas aux Indes.

Les cérémonies s'accomplissaient avec un grand luxe — avec plus de luxe que de goût. On peut deviner ce que la barbarie indienne avait pu ajouter à la fantaisie espagnole. L'évêque de Cuzco se plaignait en 1786 de ne plus percevoir que 2.886 pesos (57.720 réaux) pour les frais du culte dans sa cathédrale [1]. La fête de Notre Dame de Guadalupe était la véritable fête nationale de Mexico, on sonnait à toute volée toutes les cloches de toutes les églises de la ville, en l'honneur de la sainte patronne de la Nouvelle-Espagne [2]. Le jeudi saint, toutes les voitures s'arrêtaient dans les rues de Mexico, une foule immense allait visiter les églises, qui exposaient ce jour-là leurs ornements les plus riches, leurs tapisseries les plus précieuses et se paraient de toutes leurs lumières. Le Samedi saint *(sábado de gloria)* les cloches sonnaient, les voitures reparaissaient dans les rues, tout le monde circulait en agitant de petites crécelles *(matracas)* en or, argent, ivoire ou cristal, qui faisaient un bruit assourdissant. On trainait avec des cordes des mannequins bourrés de pétards que l'on allait brûler dans les carrefours, et l'on dansait autour du brasier où flambait le traître Judas [3].

L'Église américaine eut des prélats savants et distingués. Francisco Lorenzana y Butron, archevêque de Mexico, fit imprimer en 1770 les lettres de Fernand Cortés avec des notes et des documents précieux pour l'histoire de la Nouvelle-Espagne [4]. Grâce à son influence, les couvents commencèrent à ouvrir leurs bibliothèques. Trois ou quatre monastères de Mexico possédaient des collections de cinq à douze

1. *Ibid.*, CXVI, IV, 11, 1791.
2. *Ibid.*, XCVI, V, 15, 24 août 1775.
3. Arróniz, *Manual del viajero en Méjico*, p. 144-147.
4. Rezabal, *Biblioteca de los escritores que han sido individuos de los Colegios mayores*, p. 189.

mille volumes [1]. L'évêque de Chiapa a laissé sur l'état de son diocèse un rapport très intéressant et hardi, dans lequel il signale tous les abus, et ose même réclamer l'abolition des *repartimientos*, une des tyrannies les plus odieuses qui pesassent sur les Indiens [2]. L'évêque de Carthagène, Josef Diaz de la Madrid, exécuta la visite de son diocèse dans des conditions tellement pénibles que deux de ses compagnons moururent au cours du voyage [3]. En 1783, Juan Gonzalez de la Reguera, archevêque de Lima, visita cent quatorze paroisses de son diocèse et confirma 230.905 fidèles. Son rapport très académique, très prudent, indique cependant que l'instruction générale du clergé lui a paru insuffisante [4]. L'évêque de Cuenca, José Carrion y Marfil, eut l'idée d'envoyer une véritable mission géographique dans les territoires indiens du Rio Marañon [5]. L'évêque de Quito voulait mettre « son pauvre et misérable évêché » en relations faciles avec Guayaquil et le Guatemala [6]. Juan Ruiz de Cabañas, évêque de Guadalajara, avait voulu faire dresser une carte générale de son diocèse; il indique avec beaucoup d'intelligence, les tares dont souffre sa province et les remèdes à appliquer. Il voit surtout dans l'ignorance la source des maux qui l'affligent et réclame la création d'écoles [7].

Au sein du clergé paroissial, presque sans instruction, sans ressources régulières, aux prises avec des difficultés formidables, on peut signaler quelques beaux exemples. Le curé de Leomo, au Chili, gouverne depuis neuf ans sa paroisse, sa conduite est exemplaire, il a construit son église et une maison spéciale où les gens de la campagne viennent, trois fois par

1. Arróniz, *op. cit.*, p. 119.
2. *Arch. des Indes*, CIII, I, 5, 28 nov. 1778.
3. *Ibid.*, CIX, VII, 19, 1779-80.
4. *Ibid.*, CXV, VI, 11. — LVIII, I, 13. — CXI, I, 25.
5. *Ibid.*, CXXVII, II, 17, 4 déc. 1791.
6. *Ibid.*
7. *Archives des Indes*, CIV, VII, 17, 1804.

an, faire des retraites. Il n'est qu'à moitié instruit, et sa famille quoique honorable est des plus modestes *(aunque limpia es de corta esfera)*, mais c'est un bon prêtre. Le curé de Peumo mérite les mêmes éloges. Il a construit l'église à ses frais. Il a bâti une belle maison pour permettre les exercices spirituels à des hommes et à des femmes, et il les réunit six fois par an ; des fidèles des autres cures, même très éloignées, viennent à Peumo attirés par le bon accueil et le zèle de ce prêtre exemplaire [1]. L'évêque de Guadalajara est satisfait de ses prêtres. Quelques-uns, vraiment instruits, sévères et de conduite édifiante, donnent le meilleur exemple [2]. L'évêque de Carthagène fait l'éloge de son clergé, même d'un jésuite, auquel il a retiré la charge de proviseur, pour obéir à la loi, mais chez lequel il n'a rien remarqué qui ne fût digne d'éloge et d'estime [3].

Le clergé des Indes possède un certain esprit national. Il est capable de s'intéresser à des questions générales. Le clergé de Cuzco donne 1.138 pesos (22.760 réaux) pour l'impression de la *Flore américaine* de Mutis [4]. Le diocèse de Mechoacan souscrit 80.000 pesos (1.600.000 réaux) pour l'établissement d'un arsenal au Mexique [5]. En 1809, quand l'indépendance de l'Espagne est menacée, l'évêque de Puebla envoie au gouvernement insurrectionnel une belle souscription de 30.000 pesos (1.200.000 réaux) [6].

Le clergé des villages indiens ne semble pas avoir eu grande influence sur ses ouailles. « Les Indiens, dit l'évêque d'Oa-
« jaca, ne viennent à la messe que par la paternelle correction
« des curés, qui les font battre avec bienveillance par leurs

1. *Arch. des Indes*, CXXX, I, 19, 1767.
2. *Ibid.*, CIV, VII, 17, 1804.
3. *Ibid.*, CXIX, I, 19, 1767.
4. *Ibid.*, CXVI, IV, 11, 1793.
5. *Ibid.*, LVIII, V, 13, 1777.
6. *Ibid.*, XCVI, V, 4, 22 juin 1809.

« fiscaux[1]. » L'Indien est horriblement paresseux. Là même où il semble travailler, c'est l'Indienne qui travaille. Lorsqu'elle a gagné quelque argent, son mari lui fait seller son cheval et va boire les quelques pesos au cabaret. L'Indien est un ivrogne incorrigible. Les grandes assemblées d'indigènes donnent lieu à des beuveries sans fin et se terminent par une saoulerie générale. Paresseux et ivrogne, l'Indien est voleur par dessus le marché. Le brigandage est endémique au Chili[2]. — Et que faire avec des paroisses de trente lieues de long comme Gueitenpan, de cinquante lieues comme Touala, au diocèse de Chiapa[3] ?

Ce que ne pouvaient faire, ou faisaient mal les curés séculiers des villages indiens, les missionnaires le faisaient parfois un peu mieux. Le développement des missions restera l'honneur de l'Église des Indes.

Les Jésuites avaient bâti trente-trois bourgades *(pueblos de reduccion)*[4], le long du Parana, du Paraguay et de l'Uruguay. Elles prospérèrent aussi longtemps qu'ils furent à leur tête, et finirent par représenter un revenu annuel d'un million de pesos (20 millions de réaux)[5]. Elles déclinèrent, sitôt qu'ils furent exilés.

Les missions des Mojos et Chiquitos s'étendaient du Rio

1. *Ibid.*, XCVI, IV, 11, 1804.
2. *Ibid.*, CXXX, I, 24, après 1777.
3. *Ibid.*, CIII, I, 5, 28 nov. 1778.
4. Sur la rive droite du Parana : Jesus, Trinidad, Santa Maria de la Fé, San Ignacio Guazu, San Cosme, Itapua, Santa Rosa, Santiago. Au nord du Rio Tibicuari, et au nord-est de la province du Paraguay : San Joaquin, San Estanislao, Belem. Entre les fleuves Parana et Uruguay : Yapeyu, La Cruz, Santo Tomé, Concepcion, Apostoles, Martires del Japon, Candelaria, Santa Ana, Loreto, Corpus. San Ignacio Mini, San Javier, San Carlos, San José, Santa-Maria-la-Mayor.

Sur la rive gauche de l'Uruguay : San Borja, San Nicolas, San Luis de Gonzaga, San Lorenzo, San Angel, San Miguel, San Juan. (F. Rousseau, *Hist. de Charles III*, t. I, p. 125.)

5. F. Rousseau, *op. cit.*

Beni au rio Baures et aux marécages des Guaycurus [1], du 14e au 18e degré de latitude australe. Leur histoire n'est qu'une réédition de celle du Paraguay [2].

Les missions des Lecos, au Haut Pérou [3], subirent également les tristes conséquences de la politique de sécularisation suivie par le gouvernement. Abandonnés à eux-mêmes, les Indiens de deux villages, sur quatre, avaient brûlé leur église et étaient repartis pour la montagne [4]. — Les missions des Apolambas n'étaient pas beaucoup plus prospères [5].

Au Chili, les missionnaires franciscains se trouvèrent aux prises avec des difficultés exceptionnelles; en face de populations belliqueuses, extrêmement dispersées, qu'il était presque impossible d'atteindre. Les moines de Saint François étaient parfois pleins de zèle, mais bien loin de posséder le sens de la discipline et de l'organisation qui caractérisaient les Pères de la Compagnie. Ils perdirent beaucoup de temps. Ils parvinrent cependant à fonder seize missions [6], qui commençaient à donner quelques résultats, quand le régime espagnol prit fin. On ne s'étonnera pas de tous ces retards lors-

1. *Provinde des Mojos :* Reyes, San Ignacio, San Borja, Santa Ana, Loreto, Trinidad, San Javier de Mojos, Exaltacion, San Pedro, San Martin, San Joaquin, Santa Maria Magdalena, La Concepcion, San Nicolas, San Simon.

Province de Chiquitos : San Javier de Chiquitos, La Concepcion Chiquita, San Luis, San Ignacio, Santa Ana, San Miguel, San Rafael, San José, San Juan, Santiago.

2. Cf. Desdevises du Dezert, *Les Missions des Mojos et Chiquitos de* 1767 *à* 1808.

3. Les documents que nous avons consultés citent 8 missions, dont les villages de Chinoso, Conrata, Ucumani et Mapiri.

4. G. Desdevises du Dezert, *L'Église des Indes*, p. 164.

5. *Ibid.*, p. 166. Les missions franciscaines des Apolambas comprenaient 11 pueblos.

6. Santa Barbara, Santa Fé, San Cristoval, Mochita, Santa Juana, sur le rio Vivio. — Arauco, Tucapel dans la campagne d'Arauco. — Valdivia, San-José-de-Mariquina, Tolthen, Arique, Castro de Niebla, Cayu Mapu, Quinchilca, Rio Bueno, dans le district de Valdivia. — Les Iles Chiloé.

qu'on saura que le premier évêque de la Concepcion de Chile qui se rendit aux Iles Chiloé, dut faire le voyage à bord d'une barque à voiles et à rames, dont les planches, cousues les unes aux autres, étaient calfatées avec de la mousse.

Guère plus importantes étaient les missions de Nouvelle-Grenade et de Guyane, organisées à la fin du XVIIIe siècle, entre deux guerres, sous les yeux d'administrateurs hostiles et malhonnêtes « traînant dans la contrée, n'ayant rien à se « mettre sous la dent et saisissant toutes les occasions de « piller [1] ».

A la Guyane, une paroisse indienne avait en moyenne 72 lieues de longueur; il fallait six jours pour la traverser. Dans de pareilles conditions, les résultats obtenus ne pouvaient pas être bien remarquables. Cependant, un franciscain catalan, ayant vingt-six ans de résidence aux Indes, le P. Olot, n'a pas perdu foi à la perfectibilité des Indiens. Il croit que l'on arriverait à quelque progrès si la propriété communale se changeait en propriété individuelle, et si les Espagnols consentaient à traiter l'Indien civilisé et respectable avec considération et fraternité [2].

Les missions franciscaines ou dominicaines de Honduras et de Guatemala méritent à peine le nom de missions; elles consistaient presque exclusivement en misérables petits couvents *(conventillos)* qui végétaient sans profit pour personne, à d'énormes distances de tout centre d'instruction et de contrôle [3].

Il n'en était pas de même des grandes missions dominicaines et franciscaines de Californie, où des hommes de grande valeur et de haute vertu avaient fondé des établissements

---

1. *Archives des Indes*, CXXXI, III, 20, 1783.
2. *Ibid.*, CXXXVI, I, 16, 30 oct. 1809.
3. *Ibid.*, CIII, I, 29, 29 oct. 1807.

solides et prospères, devenus presque tous, par la suite, des villes importantes, sous le régime américain[1].

V. — Les vices du clergé.

Tous les clercs d'Espagne avaient une vertu commune, la foi. Tous croyaient ardemment ce que l'Église enseigne. La foi légendaire du charbonnier n'est rien en comparaison de la foi absolue et farouche du prêtre espagnol. Mais, ainsi entendue, la foi est plutôt un mode de la pensée qu'une vertu. Sûr de connaître tout ce qui est nécessaire à son salut, sûr que toute science autre que la sienne est non seulement négligeable, mais dangereuse et maudite, le croyant sera très naturellement conduit à appliquer son esprit à la contemplation exclusive des idées religieuses, qui sont pour lui toute la vérité et il emploiera toute son énergie à combattre les idées profanes, qui seront pour lui l'erreur. Pour peu que son intelligence soit médiocre, il en viendra à se faire gloire de ses ignorances et son inertie pourra dégénérer en fanatisme. Si on le suppose doué de sensibilité et d'imagination, et c'est le cas de presque tous les Espagnols, comme ces qualités seront privées chez lui de leurs aliments naturels, elles se reporteront sur les uniques objets auxquels il s'intéresse; le culte

1. Voici la liste des missions : San Diego (1769) — S. Carlos de Monterey (1770) — S. Antonio de Padua (1771) — S. Gabriel (1771) — S. Luis Obispo (1772) — S. Francisco de los dolores (1776) — S. Juan Capistrano (1776) — Santa Clara (1777) — S. Buenaventura (1782) — Santa Barbara (1786). — la Purisima Concepcion (1796) — Santa Cruz (1791) — Nuestra Señora de la Soledad (1781) — S. José (1797) — San Miguel (1798) — S. Fernando rey (1797) — San Luis rey (1797) — Santa Ynés (1804) — San Rafael (1817) — S. Francisco de Solano de Sonora (1820). — Cf. Major. Ben. C. Truman, *Missions of California*. Los Angeles, 1903.

qu'il rendra à Dieu et à ses saints s'exagérera jusqu'à l'extase, se perdra dans les mille pratiques de la dévotion superstitieuse. Il n'est que trop facile de prouver que le clergé espagnol du XVIIIe siècle resta, en grande majorité, ignorant, superstitieux et fanatique.

Ces défauts n'ont été qu'une conséquence de la manière dont la foi était comprise. « La foi, disait en 1793 l'évêque « de Barcelone, est *le bien suprême*, que Dieu répartit à ceux « qu'il aime et qu'il retire à ceux qui ont encouru sa co- « lère [1]. » La foi, c'est la vérité intégrale. L'homme n'en peut rien retrancher, n'y peut rien ajouter. Il faut donc se défier des nouveautés et des novateurs. Triomphante dans toute l'Europe, la philosophie française est arrêtée à la frontière d'Espagne comme l'opium à l'entrée de la Chine. Elle n'y pénètre qu'en contrebande. Rousseau est averti que s'il veut entrer en Espagne, il devra, au préalable, renier ses livres. Voltaire est regardé comme un monstre d'iniquité, comme un infâme, et ses disciples comme les plus pervers des hommes [2]. Leurs livres ne constituent qu'un fatras inutile : « A quoi « servent ces vaines élucubrations philosophiques, qui ten- « dent à inventer un autre Dieu que celui du Sinaï ou du « Golgotha, que celui qui est descendu en langues de feu « sur les Apôtres [3] ? » Ce n'est pas seulement le *Contrat social* ou *Candide* que l'on maudit, c'est l'esprit philosophique lui-même, si humble, si respectueux de la tradition qu'il veuille se faire. Jovellanos est un des hommes les plus distingués de l'Espagne, il est aussi modéré qu'il est instruit, il prétend être à la fois philosophe et catholique, mais s'il lui arrive de demander à un évêque de ses amis quelque subside pour le nouveau collège fondé par la Société économique asturienne,

1. *Diario de Barcelona*, 16 avril 1793. Mandement de l'évêque.
2. *Diario de Barcelona*, 3 juin 1793.
3. Forner, *Oracion apologetica por España y su mérito literario*, citée par Ferrer del Rio, IV, p. 325.

l'évêque, c'est celui de Lugo, répondra par un refus catégorique : « Un évêque doit employer ses revenus à soulager ses « diocésains, à soutenir son grand Séminaire et d'autres « saintes Institutions, qui servent à défendre notre sainte « Religion et à combattre les philosophes modernes, qui re- « mettent tout en question et réunissent toutes les erreurs « et toutes les horreurs des temps passés. » L'évêque invite insolemment Jovellanos « à se consacrer au soin de sa maison, « à prendre un état et à oublier tous autres projets sentant « la vanité de ce monde qui ne nous a déjà que trop trom- « pés [1] ».

L'esprit français est tellement redouté que les ecclésiastiques eux-mêmes sont soupçonnés d'hérésie lorsqu'ils viennent de ce maudit pays. Les prêtres français qui émigrèrent en Espagne pendant la Terreur furent traités en suspects. On les astreignit à prêter un serment très sévère, on leur assigna une résidence fixe, on leur marqua un itinéraire pour s'y rendre, des châtiments rigoureux punirent leurs moindres contraventions. Le séjour de Madrid leur fut interdit. On les interna, par petits groupes, dans des couvents où ils n'eurent d'autre droit que de dire la messe et de se confesser les uns les autres. On leur défendit de confesser des Espagnols, de prêcher, d'enseigner. On les soumit à l'espionnage le plus odieux. Le Conseil de Castille voulut être tenu au courant de leur conduite et de leurs conversations particulières [2].

Dans un pays où la pensée est soumise à un pareil joug, la théologie seule peut se développer normalement. C'est la science maîtresse; elle a droit de vie et de mort sur toutes les autres et ne dissimule pas le mépris qu'elles lui inspirent.

1. *Carta del Illmo Señor obispo de Lugo al Exc^mo Sr. D. Gaspar de Jovellanos.* — Rodriguez Villa, *Cartas politico-económicas de Campomanes*, p. XXII.

2. *Diario de Barcelona*, 22 nov. 1792.

Fr. Martin Sarmiento est un moine bénédictin fort laborieux; on vante son vaste savoir, ses immenses lectures, mais si l'on excepte quelques articles de valeur, il n'a rien publié. Bien plus, il a écrit pour prouver qu'on ne doit pas écrire [1]. Fr. Diego de Cádiz condamne l'économie politique et nie la légitimité du prêt à intérêt, il veut que l'État édicte des lois somptuaires et favorise la multiplication des moines [2]. Le P. Miguel Antonio Delatre, recteur du Collège des jésuites de Saragosse « ne pouvait comprendre l'audace des jansé« nistes et des suppôts de Quesnel, qui résistaient à la « condamnation du pape dans la bulle *Unigenitus*. Il compre« nait moins encore leur appel au futur concile; il s'enflam« mait de colère quand il avait à exposer devant la commu« nauté la doctrine de ces hérétiques ». Un autre jésuite, le P. Francisco Vilar, de Girone, pardonnait de bon cœur toutes les calomnies qu'on pouvait débiter sur son compte mais ne pouvait souffrir qu'on calomniât la Compagnie. Quand ses amis voulaient le mettre hors de lui, ils lui rapportaient quelques unes des inventions des ennemis de la Société. Il entrait alors dans une si belle indignation qu'il fallait bientôt changer de thème [3].

L'enseignement des Beaux-Arts est frappé de stérilité, puisque l'étude du nu est interdite [4]. Si un prélat éclairé collectionne quelques antiques, son successeur les fait mutiler sans pitié [5].

L'histoire est cultivée par quelques ecclésiastiques, mais ils se bornent le plus souvent à enregistrer les faits, sans

1. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 413-422. — Sunt qui sciunt ut sciantur, et vanitas est, disait saint Bernard.

2. Ferrer del Tio, *op. cit.*, p. 84.

3. G. Desdevises du Dezert, *Les Jésuites de la Province d'Aragon*, p. 17.

4. Sous peine de 550 réaux d'amende, *Nov. Rec.*, VIII, XXII, 2 (1757).

5. Bourgoing, *Nouveau voyage en Espagne*, t. III, p. 93.

savoir ni les établir, ni les expliquer, ni en montrer les causes, l'enchaînement ou les conséquences. La méthode théologique est appliquée à l'histoire. Tout ce qui a été écrit par un écrivain orthodoxe est tenu pour vrai. Un très savant historien provincial, Yturriza, admet comme une vérité incontestable que les Provinces basques ont été peuplées par Tubal, petit-fils de Noé. Il raconte que Tubal, homme sage et ami de son saint aïeul, enseigna à ses enfants le culte du vrai Dieu; il en donne pour preuve que l'idolâtrie ne commença qu'au temps d'Abraham, vingt-sept ans après la mort de Tubal [1]. Si quelque savant hardi entreprend d'étudier les sciences, il suivra pas à pas les dogmes catholiques, montrant « l'ordre « que Dieu a mis dans la formation de l'Univers, la différence « entre les lois de l'esprit et celles de la matière, leur lutte « continuelle dans l'homme, tombé de l'état d'innocence à « l'état de corruption, par le triste effet du péché [2] ». La géologie n'était même pas soupçonnée à Madrid en 1777 [3]; on découvrit près du pont de Tolède les ossements d'un animal gigantesque et l'on déclara que ce devait être les restes d'un éléphant de l'armée d'Annibal, lorsqu'il fut défait par les Carpétans et les Olcades, à son retour d'une expédition contre les Vaccéens [4]. La physique était dans l'enfance. Il n'y avait en 1803 que deux paratonnerres au Mexique, parce que ces engins passaient pour attirer la foudre [5]. Le palais de l'Escorial était préservé du feu du ciel par des reliques de Saint Laurent, renfermées dans les boules et les croix qui surmontaient les combles de l'édifice [6]. A Valence, on

1. Yturriza, *Historia general de Vizcaya*, p. 46.
2. Juan Francisco de Castro, *Dios y la naturaleza*. Madrid, 1780-81. — Cité par Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 430.
3. *Les Époques de la nature* de Buffon parurent en 1778.
4. Amador de los Rios, *Madrid*, t. IV, p. 269.
5. Humboldt, *Essai sur la N^lle Espagne*, t. IV, p. 16.
6. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 129.

n'avait pas même besoin de reliques; Saint Vincent Ferrier avait défendu au tonnerre de tomber sur la ville[1].

A force de se répéter, la théologie elle-même tombait dans la puérilité. La province de Guipuzcoa consultait des théologiens pour savoir si elle pouvait appliquer à la construction d'un môle l'argent levé pour construire des chemins[2]. Après la mort du P. Isla, quelques-uns de ses amis voulurent faire imprimer sa traduction d'un poème italien sur Cicéron. Isla vantait le *génie souverain* de Cicéron et priait Phébus de lui verser un peu de ce vin, qui remplit l'âme d'*une fureur divine.* Le censeur vit dans ces mots une horrible impiété. Il accusa l'auteur du poème d'avoir péché contre le Saint Concile de Trente, pour avoir appelé légitime le mariage païen des parents de Cicéron[3].

On peut d'ailleurs juger de la science des cloîtres par les *Conversations instructives* de Fr. Francisco de los Arcos, dédiées au ministre Lerena. Le bon moine y raconte l'histoire d'une pluie de démons à Aquilée, d'une pluie de toiles d'araignées à Constantinople, d'un moine qui passa 200 ans à écouter les oiseaux, d'un berger qui avait dans le ventre une aubépine fleurissant tous les ans, et d'un Belge, appelé Louis Roosell, qui mit au monde un enfant[4].

Les livres de dévotion n'étaient guère que d'ineptes recueils de récits légendaires, racontés dans un style emphatique et boursouflé. Un auteur appelle la Vierge « la chaste Vénus, mère du céleste Cupidon[5] ».

D'autres l'appellent « l'Impératrice des Cieux, la divine « pastoure, la colonne protectrice d'Israël en Carpétanie, le

1. Anonyme, (Jean F. Peyron), *Nouveau Voyage*, t. I, p. 105.
2. Egaña, *Guipuzcoano instruido.* V° *Muelles.*
3. Gaudeau, *Étude sur Fray Gerundio*, p. 141.
4. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 393.
5. Fr. Diego de Santa Teresa, *Ara de Dios con siete brillantes astros.* Saragosse, 1702, in-4°.

« sacré Palladium de l'antique Latium de la Castille Nou-« velle, l'intacte conque pérégrine, la perle unique et magni-« fique de la Grâce [1] ». Un curé de Begoña raconte tous les miracles de Notre-Dame « qu'il a pu sauver du chaos de l'oubli [2] ». Le docteur Joaquin Navarro, de la Compagnie de Jésus, écrit un livre sur la beauté physique et morale de la Vierge, d'après les confidences qu'elle avait faites à la Mère Marie de Jésus d'Agreda [3].

L'éloquence des sermonnaires sort de la même fabrique que la poésie des livres de piété. Le P. Isla n'avait réussi que bien imparfaitement à dégoûter ses contemporains de la rhétorique creuse et ronflante qui avait été si longtemps à la mode. En 1768 l'archevêque de Burgos appelle les Jésuites « les sombres hiboux de la nuit de l'erreur »; leurs adversaires sont pour lui « les heureux héliotropes du soleil de la vérité [4] ». En 1774, un P. Recollet, prêchant devant le marquis de Santa-Cruz et son fils, leur parle « de l'autel aux resplendissantes « fulgueurs, de la bulle sabbatine et de l'oiseau phénix [5] ». Le peuple gardait le goût des discours grotesques. La veille de Pâques, un prédicateur se faisait accompagner par un frère lai, qui faisait le procès du Carême, l'apologie de la bonne chère et tirait de sous son froc une gourde et un jambon [6].

Une curieuse lettre conservée aux Archives des Affaires Étrangères à Paris achèvera de nous faire connaître l'ignorance et la vanité des clercs de ce temps. C'est une lettre anonyme adressée à Bonaparte au mois de janvier 1800, alors que l'Espagne était, depuis près de cinq ans, l'alliée de la France. L'auteur conseille au Premier Consul de se dé-

1. Muñoz y Romero, *Dic. bibliográfico-histórico de España*. V° *Saravalla*, *Illescas*, *Madrid*.
2. Allende Salazar, *Biblioteca del Bascófilo*, p. 356.
3. *La hermosura sin lunar*, etc. Madrid, 1762.
4. Gaudeau, *Étude sur Fray Gerundio*, p. 135.
5. Morel-Fatio, *Études*, II, p. 199.
6. Gaudeau, *op. cit.*, p. 393.

mettre de ses fonctions et de se placer à la tête des chouans pour rétablir Louis XVIII. Ces Français infidèles suivent des maximes et des lois maudites, mais le glaive des alliés est plus qu'affilé!... ces *gavachos* infidèles!... On va bientôt terrasser leur superbe et leur orgueil... N'ont-ils pas persécuté la Sainte Église romaine, comme les anciens tyrans Dioclétien, Maximien, Néron, Dèce et Julien l'Apostat ?... N'ont-ils pas pris Rome ?... Comme si les vraies gloires de Rome pouvaient être obscurcies par les efforts de la République, comme si Rome n'avait pas prévalu et ne devait pas toujours prévaloir contre les fureurs de l'enfer. L'auteur apprend à Bonaparte que le pape est le dictateur de la République chrétienne, l'Empereur sacré de la monarchie ecclésiastique et que S. Pierre a établi son siège à Rome le 18 janvier de l'an 42... ou 43. Il ne doute pas du succès de la coalition ourdie contre la France. Il voit déjà les représentants infidèles préparer leur cou pour le mesurer avec les épées tranchantes de l'invincible et victorieuse armée. Il loge Souwarow à Versailles, l'archiduc Charles aux Tuileries, Mélas au Louvre, Kray, Hokonoloé (Hohenlohe), Klénau, Ott, Staray à Marly et à Fontainebleau. Il appelle Paris une capitale de bandits. Il engage Bonaparte à publier sa lettre dans la Gazette, afin qu'il sache qu'elle lui est parvenue. Il signe : Sénèque, Virgile, Horace, Ovide, Properce, Catulle, Tibulle, Perse, Juvénal, Tite-Live, Valère-Maxime. Il date « de l'endroit où il écrit » de Poitiers, d'Anjou, d'Andrinople, de Constantinople, de Péréyaslaw, de Nowogorod, d'Irkoutsk [1]... Ce galimatias est certainement l'œuvre d'un imbé-

1. *Arch. des Aff. étrangères de Paris. Espagne*, t. 658, pièce 28. — La fureur de notre anonyme espagnol a été encore dépassée par un évêque émigré français, dont le *Diario de Barcelona* publie une lettre, à la date du 21 avril 1793. La lettre, remplie d'invectives, se termine par cette phrase : « Qu'ils tombent, les murs de cette cité infâme « (Paris), nourricière des monstres et que les insectes eux-mêmes dé- « daignent de chercher leur pâture sur les cadavres de ses habitants. »

cile, mais non d'un fou. Il respire d'un bout à l'autre la haine de la France, l'horreur de la Révolution, le fanatisme féroce d'un clerc de bas étage contre tout ce qui le dépasse et menace ses intérêts. C'est une caricature du style ecclésiastique, mais comme elle est exacte et cruelle!

Sous de tels maîtres, les superstitions pullulaient avec une force inouïe. La religion disparaissait presque sous les folies amoncelées autour d'elle. Le paysan espagnol faisait preuve d'une invraisemblable crédulité. Un prédicateur ayant cité le *Traité du Saint Sacrement* de Surio, les paysans entendirent *su tio* et crurent bonnement que l'orateur connaissait « l'oncle « du Saint Sacrement! Chose dont ils n'avaient jamais en- « tendu parler et qu'ignorait même le Seigneur Curé[1] ». Un dominicain, le P. Mier, prêchant au Mexique, à la Collégiale de Guadalupe, affirmait audacieusement « que la Sainte « Vierge, vivant encore en sa chair mortelle, s'était imprimée « sur le manteau de l'apôtre Saint Thomas[2] ». Dans les dernières années du XVIIIe siècle, la femme d'un laboureur de Villar del Aguila (diocèse de Cuenca) prétendit que Jésus-Christ lui avait révélé qu'il s'était incarné en elle, de telle façon qu'elle était devenue une hostie vivante. Beaucoup de paysans crurent en elle; mais ce qui est plus étrange, c'est qu'un curé du village, un autre prêtre et deux moines ajoutèrent foi aux dires de cette pauvre folle. Un culte de latrie lui fut rendu. Elle fut conduite processionnellement à l'Église avec des cierges allumés, on l'encensa comme le Saint Sacrement, on se prosterna devant elle. Le scandale ne cessa qu'après l'arrestation de la béate et de ses partisans par le Saint-Office[3].

1. Gaudeau, *Etude sur Fray Gerundio*. p. 329.
2. *Arch. des Indes*, XCVI, IV, 11, 25 mars 1795 : « Que la Santí- « sima Virgen, viviendo aun en carne mortal, se estampó en la capa « de Santo Tomas apostol. »
3. Llorente, *Hist. de l'Inquisition*, t. IV, p. 124.

On remplirait des volumes si l'on voulait relater tous les prodiges auxquels la crédulité populaire ajoutait foi, si l'on voulait dénombrer toutes les statues miraculeuses dont parlent les livres de piété, ou mentionner tous les usages superstitieux que citent les voyageurs. Il est d'ailleurs assez difficile de faire le départ entre la croyance raisonnable au miracle, qui est le fruit de l'éducation catholique et la crédulité superstitieuse, marque évidente de faiblesse d'esprit. Nous citerons seulement les faits qui nous paraîtront rentrer dans cette dernière catégorie.

Le culte des reliques, par exemple, se retrouve dans tous les pays catholiques; mais ce qui est bien espagnol, c'est la manière dont les clercs s'exprimaient à ce sujet. L'Escorial renfermait 11.000 reliques. On en avait affiché la liste dans l'église; elles étaient classées par ordre d'importance, et suivant leur plus ou moins probable authenticité [1]. Parmi les plus rares, citons « un cheveu de la Vierge qui, flottant au-« trefois sur son cou, pénétra son époux d'amour [2] ». De loin en loin une note sceptique se faisait entendre. Un moine de la Chartreuse de Jerez disait, en 1810, après la dévastation de son couvent : « Ce que je regrette, et par dessus tout, « ce sont les tableaux, les riches vitraux, les beaux marbres, « les dorures!... les reliques, on en trouve toujours, on en « trouve partout [3]! »

Le culte des images procède d'une idée très naturelle et l'art espagnol lui doit tant d'œuvres admirables qu'il faudrait avoir une âme de Vandale pour le condamner. Encore faut-il que le culte de l'image ne dégénère pas en idolâtrie. Muñoz cite 142 sanctuaires miraculeux de la Vierge. Il est bien probable qu'une foule de dévots ont cru que la Vierge de leur pays n'était pas la même que celle du pays voisin. A Sara-

1. Anonyme (Jean F. Peyron), *Nouveau Voyage en Espagne*, t. II, p. 103
2. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 128.
3. Fée, *L'Espagne à cinquante ans d'intervalle*, p. 78.

gosse, il y avait presque rivalité entre la Vierge du Pilar et celle du Portillo[1]. Au Mexique, il y avait une Vierge *gachupina*, Nuestra Señora de los Remedios, et une Vierge indigène, Nuestra Señora de Guadalupe. Quand une sécheresse désolait le pays, on s'adressait d'abord à Nuestra Señora de los Remedios et les indigènes mécontents murmuraient : « Bon! il faut que tout, même l'eau, nous vienne de la gachupina! » Si le fléau continuait, on se décidait à invoquer Nuestra Señora de Guadalupe et on la promenait par les rues au milieu des folles démonstrations de joie du peuple entier[2].

La dévotion à l'enfant Jésus a donné lieu dans les couvents à mille pratiques superstitieuses. Chaque nonne avait son petit Jésus de cire et jouait à la poupée avec lui, l'habillant en prêtre, en chanoine, en docteur et même en médecin, avec sa perruque et sa canne à pomme d'or[3]. Les moines en faisaient autant. On conserve encore aujourd'hui dans l'église de la Merci, à Pampelune, les restes d'un Saint Enfant de cire qui appartint jadis à Fr. Juan de Jesus San Joaquin, moine de ce couvent au temps de Philippe IV. On ne saurait croire combien de miracles s'opérèrent par l'intervention de ce Saint Enfant de cire. Fr. Juan rêve une nuit que des hérétiques ont pendu un enfant de cire aux branches d'un chêne. Il part aussitôt, marche à l'aventure, trouve l'enfant, le dépend avec respect, l'arrose de ses larmes et le rapporte à Puente-la-Reyna. En 1803, l'image du Saint Enfant est placée dans l'église. En 1812, l'évêque de Pampelune donne les licences nécessaires pour qu'un culte public lui soit rendu;

1. Madrid avait la Vierge d'Atocha et la Vierge de la Paloma. — La Vierge de Montserrat était regardée comme la patronne de la Catalogne. — Notre Dame d'Ujué était la patronne de la Navarre. — Notre Dame de Begoña, près Bilbao, la patronne de la Biscaye.

2. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. II, p. 215.

3. Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. V, p. 50.

il y aura tous les ans, en son honneur, une grand'messe et une procession à laquelle assistera l'ayuntamiento [1].

Les images miraculeuses sont rarement des œuvres d'art remarquables; mais il faut avouer que certaines statues espagnoles dépassent en laideur tout ce qu'on peut rêver. A côté de merveilles de sculpture, le musée de Santa-Cruz à Valladolid renferme des objets vraiment hideux. Dans une niche se dresse, vue de face, une vierge étrange. Le visage est encadré d'un capuchon de mousseline tuyautée; le corps est revêtu d'une ample robe d'étoffe blanche brodée d'or; la jupe ballonnée, sans un pli, ressemble à une cloche; les bras pendent de chaque côté du corps comme deux douvelles de tonneau. L'enfant Jésus se tient debout sur le ventre de sa mère. Il porte des bas rouges, des culottes courtes, un pourpoint serré à la taille, un long manteau ouvert par devant. Il a la couronne en tête et le sceptre à la main. On dirait un roi de pique ou de carreau. La statue est surmontée d'un dais octogone beaucoup plus étroit que le périmètre de la jupe de la Vierge; les bâtons qui le soutiennent sortent de la jupe même, au milieu d'un flot de rubans de satin rose [2]. Il est impossible de rien imaginer de plus pitoyable et de plus laid. Et que dire des Vierges en larmes qui tiennent à la main un mouchoir de dentelles et de broderies? Que dire des statues de Sainte Thérèse avec le bonnet doctoral posé à côté d'elles? La niaiserie devient parfois scandaleuse. On peut voir au Musée de Barcelone une statue en bois peint de la Vierge de Montblanch, elle tient à la main une grenade entr'ouverte que vient becqueter une colombe.

1. *Devocion al excelso patriarca San Joaquin,* padre de la madre de Dios, promovida, extendida y premiada con asombrosos sucesos en la vida, virtudes y milagros del venerable hermano Juan de Jesus San Joaquin, hijo del convento de Pamplona, por el R. P. Fr. Bartolomé de Santa Maria. Barcelona, 1868, in-18, p. 231.

2. Musée de Santa Cruz (1890). Sculpture nº 607.

Le goût du merveilleux est inné chez l'homme et s'allie souvent à un sens poétique très vif et très délicat. De très grands hommes ont collectionné les légendes et lu avec passion les Vies des Saints, mais l'amour de la légende ne doit pas aller jusqu'à la puérilité et au ridicule. On raconte à Valladolid qu'une jeune fille séduite prit un jour à témoin la Vierge de la Cabeza et la supplia d'attester par un signe qu'elle n'avait cédé à son amant que sur une solennelle promesse de mariage. La Vierge, dit-on, baissa doucement la tête et le mariage des deux amants fut célébré « à leur grande joie réciproque [1] ». Sauf ce dernier trait, qui risque fort d'être inexact, la légende est gracieuse et l'on a plaisir à l'entendre conter. Mais que dire des vingt-quatre hosties du couvent des Jésuites d'Alcalá demeurées intactes de 1620 à 1753 [2], du cheval sans tête qui garde l'Alhambra [3], de l'inventaire de l'Arche de Noé, que possédait le chapitre de Valladolid [4] ? La duchesse d'Albe ne faisait-elle pas acte de superstition quand, pour guérir son fils malade, elle lui administrait, partie en potion, partie en clystère, un doigt de Saint Isidore, réduit en poudre [5] ? Le comte de Benavente ne dépassait-il pas les bornes de la crédulité permise lorsqu'il affirmait qu'un sortilège allait changer Philippe V en oranger en caisse [6] ?

A force de voir le miracle partout, on finissait par perdre tout sens d'observation. Si les cacaoyers de la Trinité avaient tous péri (1727), c'est que les habitants avaient payé irrégulièrement leurs dîmes [7]. S'il neigeait à Séville en 1756, c'était un signe évident de la colère céleste [8]. Si le Jorullo sortait de

1. Sangrador, *Hist. de Valladolid*, t. II, p. 199.
2. Muñoz y Romero, *Diccionario*. V° *Alcalá*.
3. Anonyme, *Nouveau Voyage*, I, p. 201.
4. De Langle, *Voyage en Espagne*, II, p. 165.
5. Louville, *Mémoires*, t. II, p. 107.
6. Comtesse d'Aunoy, *Mémoires*, t. I, p. 504 (note de Mme Carey).
7. Dessalles, *Histoire générale des Antilles*, t. III, p. 278.
8. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 84.

terre au Mexique, en 1759, après un horrible tremblement de terre qui fit périr des milliers de personnes, la faute en était aux habitants, qui avaient refusé l'aumône à deux capucins [1]. On vendait des pierres contre la morsure des serpents [2]; on avait des formules de prière pour détourner l'orage [3], pour guérir toutes sortes de maladies [4], pour échapper à la conscription [5], pour ramener à leur belle les amants volages [6]. La religion ainsi comprise tombait dans le fétichisme. « Au

1. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. III, p. 172.

2. Twiss, *Voyage en Espagne*, *loc. cit.*

3. *Archives de Guipuzcoa*. Sec. I, negociado 19, leyajo 48 (1781).

4. Ana Diaz et sa fille, du bourg du Castañar de Ivor, guérissent le *mal de ojo*. Si on ne les invite pas aux noces, elles empêchent les mariés de consommer le mariage (*Inquisición de Toledo*. Leg. 85, nº 59, 1741).

5. Andrés de las Blancas, vulgairement appelé Peliblanco, sait empêcher les jeunes gens d'être pris pour le service du roi (quinta). Pour 200 réaux, ou pour un agneau, Peliblanco révélait au conscrit la formule magique qui devait lui faire tirer une boule blanche. En mettant la main dans la cruche, le conscrit disait tout bas : « Je suis « démon et je me trouve diable. Au nom du grand diable je mets la « main, et si je sors libre, je le paie... » Et il tirait une boule blanche! *Inquisición de Toledo*. Leg. 83, nº 29, 1773-1780.

6. Voici une de ces formules magiques : « Je te conjure — par « tison — et par charbon — et par tous les diables qui y sont — et « par le diable boiteux — pour que d'une aile prompte — tu m'amènes « Bartolomé; — qu'il vienne, qu'il vienne et qu'il ne s'arrête pas — « (qu'il vienne) par l'air comme un tourbillon — sans broncher en « chemin. — Et tu feras en sorte que je lui paraisse blanche comme « lait. » — *Relacion de las causas mas notables que siguió el Tribunal de la Inquisicion contra los que se decian brujos, hechiceros, mágicos, nigrománticos y aliados con el demonio. Sevilla*, 1839, in-32.

L'oraison de Sainte Marthe avait le même pouvoir : « Marthe! « Marthe! Vous êtes deux et je suis une — vous êtes trois et je suis « deux — vous êtes quatre et je suis trois. — Jetons le sort! — Faites « bien attention à ce que je vous dis, bonne femme. — C'est sur vous « qu'est tombé le sort — et puisque je devais faire tout ce que vous « m'auriez commandé — si le sort était tombé sur moi — c'est vous « maintenant qui devez m'obéir. — Faites que mon Bartolomé « vienne — qu'il vienne, qu'il vienne sans s'arrêter! — Du rognon « au poumon, et du poumon au *loton! (sic)* — qu'il vienne! Qu'il « vienne sans s'arrêter! » — *Ibid.*

« Mexique, disait le vice-roi duc de Linares, on se croit ca-
« tholique parce qu'on porte un rosaire et qu'on a baisé la
« main d'un prêtre; mais l'observation des dix comman-
« dements s'est changée en cérémonies extérieures [1]. » Ces réflexions peuvent s'appliquer à un grand nombre d'Espagnols, dont la religion tendait à devenir, suivant la forte expression de Shakespeare, « une insignifiante rhapsodie de mots [2] ».

Toutes ces folies semblent inoffensives, mais l'ignorance devient bien vite brutale. « Le sommeil de la raison engendre des monstres », comme disait Goya [3]. La violence redoutable qui vit au fond de l'âme espagnole a fait de la terre de la Foi le pays de l'intolérance. Le fanatisme est à la religion ce que la jalousie est à l'amour : l'Espagnol est trop jaloux pour ne pas être aussi très fanatique [4].

L'éducation monastique était parfaitement organisée pour déséquilibrer les âmes. Affaiblis par les jeûnes et les veilles, exaltés par la méditation et la prière, les moines usaient encore de moyens spéciaux qui exaspéraient la sensibilité presque jusqu'à la démence. Les Jésuites attribuaient des vertus extraordinaires aux *Exercicios* de Saint Ignace [5], livre singulier entre tous qui isolait l'homme pendant quatre semaines pour le mettre en présence des vérités de la Foi, et le forçait à appliquer à leur contemplation toute son intelligence, tout son cœur et tous ses sens. Il fallait arriver à voir, à entendre, à sentir, à goûter, à toucher. Pour peu que l'on

1. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. I, p. 376.
2. *Hamlet*, acte III, scène 3.
3. *Caprichos*.
4. « Qu'est-ce que la jalousie, demandait un savant ? — Aime, et « tu le sauras, répondit un paysan ! » (Proverbe espagnol.)
5. *Exercices spirituels pour se vaincre soi-même et régler sa vie sans se déterminer par aucune affection désordonnée*. Rome, 1548. — Cf. G. Desdevises du Dezert, *Saint Ignace de Loyola*. *Revue hispanique*, t. L.

eût l'imagination prompte, la retraite finissait dans l'hallucination et l'extase. Les franciscains poussaient l'ascétisme jusqu'à la torture. Ils se flagellaient avec des chaînes de fer, ils se ceignaient le front de couronnes d'épines, ils chargeaient leurs corps d'une énorme croix de bois, longue de six pieds, qu'un homme avait peine à soulever, et dont les arêtes vives entraient dans la chair. Ils se couchaient la nuit dans un cercueil, côte à côte avec un squelette[1]. A ces pratiques beaucoup perdaient toute juste notion du monde réel. Hypnotisés par la pensée de la mort et du salut, ces pessimistes finissaient par ne plus voir dans le siècle qu'un grand marché d'âmes, où les démons venaient se pourvoir. Ce spectacle versait dans leurs cœurs ardents toutes les terreurs du jugement dernier, toutes les colères de l'ange exterminateur. Ne trouvant partout qu'infidélité et péché, constatant partout la présence, les embûches et les trahisons du Malin, ils ne rêvaient que de combats, ne parlaient que de châtiments, de glaives, de bûchers, de damnation. Ils enflammaient de leur fanatisme la nation tout entière. « On ne connaît pas « mon peuple, disait Charles IV; je serais lapidé et mis en « pièces, si je ne reconnaissais pas le Pape sans conditions. » Les lois punissaient les jurements et les blasphèmes, ordonnaient, sous peine d'amende, de garder les dimanches et jours de fête, châtiaient le libertinage et la dissipation[2]. Quelques jésuites poussaient l'horreur des femmes jusqu'au ridicule. Le P. Antonio Gadea semblait sur des charbons ardents si quelque nécessité ou le bien du prochain l'obligeaient à rendre visite à des dames. Le F. Joseph Sors demeurait devant elles les yeux fixés à terre et sans dire une seule parole. Le F. Pablo Diego « avait coutume de dire que les religieux devraient « porter un bandeau pour ne pas avoir occasion de voir de

1. P. Gille, *Mémoires d'un conscrit de* 1808, p. 56.
2. *Ordenanzas de Orduña,* 1789, tit. I, cap. I, II et IV.

« femmes et l'on peut dire qu'il en avait un dans la sainte « haine qu'il professait contre leur société [1] ».

Tous les hommes suspects d'opposition au catholicisme étaient bannis d'Espagne.

Aucun juif ne pouvait séjourner en Espagne, sans la permission du Saint-Office [2]. Charles IV menaça de sa colère tous ceux qui favoriseraient l'entrée clandestine d'un Juif en Espagne [3]. En 1804, l'Inquisition de Santander osa encore inquiéter un négociant français comme suspect de judaïsme [4]. Certaines provinces ne voulaient même pas admettre sur leur territoire des descendants de Juifs [5]. Il fallut un édit royal pour réhabiliter les nouveaux chrétiens de Palma [6]. Beaucoup d'Espagnols croyaient que les Juifs étaient des êtres étranges « pourvus d'une queue à la manière des singes ».

Les Mores avaient été chassés d'Espagne au début du XVIIe siècle, mais les Espagnols faisaient parfois des prisonniers barbaresques; quelques-uns de ces captifs étaient affranchis par leurs maîtres et restaient en Espagne. Le 29 septembre 1712, Philippe V ordonna leur expulsion [7]. Il ne touchait pas aux Mores esclaves, parce que c'eût été spolier leurs maîtres, mais il déclara que de nouvelles expulsions auraient lieu toutes les fois que de nouveaux affranchisse-

1. G. Desdevises du Dezert, *Les Jésuites de la province d'Aragon*, p. 18.

2. Rehfues, *L'Espagne en* 1808, t. I, p. 279.

3. *Nov. Rec.*, XII, I, 5 (8 juin 1802).

4. *Arch. des Aff. étrangères à Paris. Espagne*, t. 666 f° 395. — Le ministre espagnol Cevallos ayant justifié la mesure au nom de la légalité, le ministre de France répondit « que l'exercice des « droits internationaux ne devait pas dépendre... de la religion « dans laquelle un homme était né et des principes religieux qu'il professait ».

5. *Fuero de Vizcaya*, I, 13.

6. *Nov. Rec.*, XII, I, 6 (13 avril 1688). Le roi défend de les appeler *Judios*, *Hebreos* ou *Chuetas*.

7. *Id.*, XII, II, 5.

ments les rendraient nécessaires. Le préjugé contre les Mores allait si loin que les lois du Guipuzcoa interdisaient l'accès de la province aux nègres [1].

Les francs-maçons furent persécutés par le gouvernement espagnol à l'égal des juifs et des hérétiques. Les légendes les plus absurdes circulaient sur leur compte; on les accusait de sacrifier de jeunes enfants dans leurs réunions secrètes [2]. Clément XII les excommunia dès 1738 [3]. Philippe V en condamna plusieurs aux galères, Ferdinand VI frappa de destitution ignominieuse tous les fonctionnaires affiliés à la franc-maçonnerie [4]. En 1757, un libraire français établi en Espagne fut condamné comme franc-maçon à une année de détention dans un couvent et au bannissement perpétuel à l'expiration de sa peine [5]. La secte, traquée par la police, continua cependant à avoir des adeptes, en Espagne, jusque dans les couvents [6].

Toujours suspects d'hérésie ou d'athéisme, les Français étaient fort mal vus. Beaucoup de gens se refusaient à croire qu'ils fussent catholiques ou même chrétiens [7]. On croyait dans les campagnes que les Français mangeaient des petits enfants [8]. Un grand nombre de prêtres se signalèrent pendant la guerre de l'Indépendance par leur cruauté à l'égard des Français qui tombaient entre leurs mains [9].

1. Egaña, *Guipuzcoano instruido.* V° *Negros.*
2. Fée, *L'Espagne à cinquante ans de distance*, p. 231.
3. Bulle *In eminenti*, 28 avril 1738. — Confirmée par Benoît XIV. Bulle *Provistas Pontificum. Romanorum*, 18 mai 1751.
4. *Nov. Rec.*, XII, XII, 2 *bis.*
5. Llorente, *Hist. de l'Inquisition*, t. IV, p. 54.
6. H. Duméril, *Mémorial militaire du colonel Castillon* (*Mém. de l'Acad. de Toulouse*, 1889).
7. P. Gille, *Mémoires d'un conscrit de* 1808, p. 131.
8. Id., *ibid.*, p. 148.
9. *Assassinat du capitaine Mottet par le curé de Carabanchel* (P. Gille, p. 64). *Massacre des malades du corps d'armée de Dupont à Manzanares* (Id., p. 77). *Massacre des officiers et sous-officiers du* 1er *régiment provisoire de dragons à Lebrija* (Id., p. 147).

Il n'eût pas suffi d'interdire le séjour de l'Espagne aux hétérodoxes si on y avait laissé pénétrer leurs livres et leurs idées. Le Saint-Office publiait de temps à autre un *Index* des livres prohibés. Ils étaient divisés en trois classes : livres absolument prohibés, qu'il était impossible de lire, même avec une permission des juges ecclésiastiques, livres défendus, dont le Grand Inquisiteur pouvait autoriser la lecture, livres à expurger. L'Index de 1667 comprenait 1.200 pages in-f°. Celui de 1790, 305 pages in-4° [1]. Mais, dès 1793 le roi chargeait l'Inquisition de faire saisir tous les livres et journaux français relatifs à la Révolution. Les *Réflexions sur la Révolution française* de Burke n'échappèrent pas à la prohibition. On supprima dans les Universités les cours de droit naturel et de droit des gens [2]. Le 17 février 1793 le *Journal de Barcelone* publiait par ordre du Saint-Office une liste d'une quarantaine d'ouvrages frappés d'interdiction. Il s'y trouve même des livres de piété. L'un d'eux est prohibé, parce que la dévotion de l'auteur « a paru indiscrète et mal réglée », un autre « parce « que Saint Joseph y est appelé fils du Père éternel, père bien- « heureux de Jésus, Saint des Saints, Roi pacifique ».

La plupart des livres défendus étaient, il faut l'avouer, pitoyables, mais à côté des publications sans valeur ou libertines qu'elle condamnait, l'Inquisition proscrivait aussi beaucoup d'ouvrages excellents, dont la nouveauté et la hardiesse faisaient tout le crime. Le ministre Macanaz avait soutenu les droits du roi en matière ecclésiastique, son mémoire et les ouvrages français dont il s'était servi furent condamnés [3]. Le P. Belando avait accusé les Jésuites de diverses vilenies; son *Histoire civile d'Espagne* fut interdite et lui-même fut mis en prison [4]. Un journal littéraire, intitulé *le Censeur*,

1. Ticknor, *Hist. de la litt. espagnole*, t. III, p. 380.
2. Llorente, *Hist. de l'Inquisition*, t. IV, p. 98.
3. Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. II, p. 200-203.
4. Llorente, *op. cit.*, t. IV, p. 45. — Coxe, *op. cit.*, t. III, p. 54.

avait paru à Madrid et lancé quelques anodines plaisanteries contre les indulgences et contre la rhétorique des sermonnaires. Il avait offert une récompense à qui représenterait le titre de cardinal de Saint Jérôme, ou le diplôme de docteur de Sainte Thérèse : le *Censeur* fut supprimé [1]. Les lettres du pieux évêque de Puebla, Juan de Palafox y Mendoza, prohibées en 1688 et 1696, publiées de nouveau en 1700, furent défendues encore une fois, non que l'on y eût trouvé des propositions censurables, mais il avait eu jadis maille à partir avec les jésuites et « il ne pouvait résulter que des inconvénients « du renouvellement de ces vieilles controverses contre la « volonté de leur auteur et au préjudice de son heureuse mé- « moire [2] ». Le P. Isla avait écrit son *Fray Gerundio* pour ramener les prédicateurs au bon goût et à la simplicité. Un curé prêta son nom pour obtenir le permis d'imprimer. Le manuscrit fut déposé au greffe de la Chambre de Castille et paraphé à chaque page par le greffier. Le qualificateur du Saint-Office avait vu dans l'ouvrage « un de ces beaux remèdes, dont sug- « gère l'idée, en dernier recours, un mal presque désespéré ». L'Inquisiteur général s'était montré personnellement favorable, le Commissaire général de Cruzada était l'intime ami du P. Isla, le ministre des Finances, comte de Valparaiso, avait écrit de sa main une lettre de félicitations à l'auteur. Le livre n'avait paru, le 23 février 1758, que sur un ordre de la plus haute autorité du royaume. Il en fut vendu 800 exemplaires en une seule journée. Cependant, moins d'un mois après la mise en vente, le 20 mars 1758, l'Inquisition ordonna de tout suspendre. Le procès dura deux ans et se termina par la condamnation du livre [3].

1. Coxe, *op. cit.*, t. VI, p. 254.
2. *Archives nationales d'Espagne. Inquisición de Toledo.* Leg. 1, nº 4.
3. Ticknor, *Hist. de la litt. esp.*, t. III, p. 313. — Gaudeau, *Étude sur Fray Gerundio*, ch. XII.

L'Index était rédigé d'après des principes si étroits et surannés que le gouvernement lui-même finit par sentir le besoin de procéder à une réforme; mais pour l'avoir tentée, Jovellanos fut exilé à Majorque [1] et les événements de 1808 firent tomber Godoy avant qu'il eût pu reprendre ce projet.

Les auteurs des livres condamnés étaient poursuivis avec une extrême rigueur. Macanaz fut exilé, malgré la faveur du roi. Belando fut arrêté, gardé au secret pendant quarante jours et banni de Madrid pour quatre ans [2]. Urquijo, coupable d'avoir traduit *la Mort de César* de Voltaire, fut cité devant le Saint-Office, absous *ad cautelam* et obligé de se soumettre à une pénitence spirituelle [3].

Les libraires étaient surveillés de très près et punis avec la dernière sévérité. Deux libraires de Valladolid, coupables d'avoir vendu quelques livres prohibés, furent condamnés en 1799 à de grosses amendes, à deux mois de réclusion dans un couvent, deux ans de suspension de leur commerce et deux ans de bannissement, avec défense de s'approcher de plus de huit lieues de Valladolid, de Madrid ou des résidences royales [4]. Jacinto Hernández, libraire de Tolède, est dénoncé par un confrère pour avoir relié et vendu des livres prohibés. Le Saint-Office le surveille pendant six ans (1797-1803) et confisque les livres : un volume d'Elias Dupin [5] et deux volumes du *De locis theologicis* d'Opstraët [6].

1. Llorente, *Hist. de l'Inquisition*, t. IV, p. 122.
2. Coxe, *op. cit.*, t. III, p. 51-56.
3. Llorente, *op. cit.*, t. IV, p. 105.
4. Llorente, *op. cit.*, t. IV, p. 122.
5. Historien ecclésiastique français (1657-1719); fut traité par Clément XI « d'homme d'une très mauvaise doctrine et coupable de plusieurs excès envers le Saint-Siège ». Il avait dû plusieurs fois rétracter des opinions trop manifestement jansénistes.
6. Jean Opstraet, théologien flamand (1651-1720), professeur à Louvain. Il était contraire à l'infaillibilité du Pape. — *Arch. nat. d'Esp. Inquisición de Toledo.* Liasse 190, nº 14.

Les livres n'étaient pas seuls prohibés. Les inquisiteurs firent saisir à Cadix une cargaison de cuirs appartenant à des négociants français, parce que ces cuirs portaient comme marque de fabrique une image de la Vierge [1]. A Lima une pacotille de mouchoirs de coton fut confisquée, parce que ces mouchoirs portaient en leur centre une image de la Religion, et qu'il eût été indécent de se moucher ou de cracher sur la Religion [2].

Les lecteurs des livres défendus n'étaient pas ménagés. Le ministre Campillo fut accusé d'avoir lu des livres prohibés. Les accusateurs étaient « quatre moines qui connaissaient « mieux le réfectoire que la doctrine ». Il se défendit avec âpreté; il prouva qu'il avait une licence « et qu'elle était aussi « vierge que le jour où le Seigneur Inquisiteur général l'avait « mise au monde [3] ». Il fut renvoyé absous. Le marquis de Narros n'en fut pas quitte à si bon marché; pour s'être vanté d'avoir lu Rousseau, Voltaire, Montesquieu, Mirabeau et d'Holbach, l'Inquisition l'inquiéta et lui imposa des pénitences secrètes [4]; un homme du commun n'eût pas échappé à la prison [5].

Les conversations étaient surveillées comme les lectures. Graciliano Alfonso, chanoine doctoral de l'Église des Canaries et ancien professeur à Alcalá, fut dénoncé à la Suprême. L'Inquisiteur général demanda des renseignements confidentiels au Commissaire du Saint Office à Alcalá. Celui-ci répondit « que Graciliano était connu pour ses opinions ris- « quées, pour sa curiosité des livres défendus...; c'était un « homme d'un talent assez brillant et très appliqué, mais il

1. Bourgoing, *Tableau actuel de l'Espagne*, t. I, p. 355.
2. Lacroix, *Pérou*, p. 342.
3. Antonio Rodriguez Villa, *Patiño y Campillo*. Madrid, 1882, p. 150-155.
4. Llorente, *op. cit.*, t. IV, p. 103.
5. La Renaudière, *Mexique*, p. 156.

« abusait de ses qualités, et il était bien à craindre qu'il eût « fait beaucoup de mal à la jeunesse [1] »!

Quelques auteurs espagnols ont essayé de soutenir que l'Inquisition du XVIIIe siècle avait perdu à peu près toute vigueur et ne fonctionnait plus que comme une sorte de commission d'hygiène morale; elle n'aurait condamné que quelques malfaiteurs vulgaires, prêtres scandaleux, bigames, sorciers, imposteurs. C'est une opinion optimiste qu'il est impossible de partager.

L'Inquisition est restée intacte jusqu'en 1808. Elle a conservé toute son organisation, ses seize tribunaux en Espagne, ses trois tribunaux des Indes [2], son Conseil de la Suprême [3], ses officiers, ses familiers. Elle a gardé toutes ses richesses. Elle possède en Espagne pour 169.066.666 réaux de biens-fonds [4], elle détient 101 canonicats [5], elle perçoit des droits dans les ports [6]. Aux Indes ses richesses sont énormes. Le

---

1. *Arch. nat. d'Espagne. Inquisición de Toledo*, leg. 190, nº 1.

2. Tribunaux provinciaux en Espagne : Barcelone, Canaries, Cordoue, Cuenca, Grenade, Jaen, Llerena, Logroño, Majorque, Murcie, Santiago, Séville, Tolède, Valence, Valladolid et Saragosse. — Aux Indes : Mexico (avec juridiction sur les Philippines), Carthagène et Lima.

3. Voici la composition du Conseil à la fin du XVIIIe siècle : l'Inquisiteur général, 7 conseillers, 1 alguazil-mayor, 3 secrétaires du Conseil, 1 secrétaire de l'Inquisiteur général, 2 rapporteurs, 1 agent général, 1 dépositaire du Conseil, 1 nonce, 3 portiers, 1 chapelain du Conseil, 1 employé du receveur, 1 médecin, 2 chirurgiens, 2 alguazils, 1 chapelain. — D'après le P. Rodrigo Cappa, *La Inquisición española*. Madrid, 1888, in-8º.

4. Canga Argüelles, *Dic. de hac.* Vº *Fincas nationales.*

Le P. Cappa réduit les ressources annuelles du Saint-Office à 550.660 réaux, mais le chiffre paraît infiniment trop faible. Aranda lui proposa 2 millions de réaux de rente, et les Inquisiteurs refusèrent la proposition. Il est probable que les biens fonds du Saint-Office étaient fort mal gérés.

5. La valeur moyenne d'une prébende était estimée à 15.944 réaux.

6. Pour l'examen des livres prohibés. Canga Argüelles, *op. cit.* Vº *Inquisición.*

seul tribunal de Mexico possède 800.000 réaux de revenu [1]. L'Inquisition n'a rien changé à ses statuts du XV[e] et du XVI[e] siècle, qui sont encore réimprimés en 1787. Elle a célébré 782 *autos de fé* sous Philippe V, 34 sous Ferdinand VI, une dizaine sous Charles III et Charles IV [2]. De 1700 à 1808, elle a frappé de pénitences publiques 11.367 personnes en Espagne seulement. La dernière personne qui ait réellement péri par le feu en Espagne a été brûlée à Séville le 7 novembre 1781 [3], mais il y eut encore une exécution en effigie en 1800 [4], et le Saint-Office ne fut définitivement supprimé qu'en 1820.

Les tribunaux d'Inquisition connaissaient de vingt-cinq sortes d'affaires ayant toutes plus ou moins trait à la foi et aux mœurs [5]. Sous cette apparente variété, on peut ramener à deux types principaux les procès d'Inquisition : procès de mœurs, procès d'idées. Les tribunaux de droit commun auraient dû suffire à punir les sorciers et à démasquer les imposteurs, mais le Saint-Office ne peut même pas se faire

1. Humboldt, *Essai sur la N[lle] Espagne*, t. II, p. 80.
2. Llorente, *Hist. de l'Inquisition*, t. IV.
3. Id., *ibid.*, t. IV, p. 270. Le 24 août 1781, suivant Latour, *L'Espagne religieuse et littéraire*, p. 273.
4. Llorente, *op. cit.*, t. IV, p. 341.
5. *Arch. nat. de Madrid. Inquisición :*
Bigamie — Blasphèmes — Causes criminelles — Impudicité — Faussaires — Fauteurs d'hérétiques — Sorcellerie — Hérésie (Illuminés, anglicans, calvinistes, luthériens, francs-maçons) — Trompeurs et trompés (*ilusos e iludentes;* il s'agit de gens qui se croient visités par Dieu, la Vierge, les Saints — ou le diable — et qui tentent de le persuader aux autres) — Empêcheurs (*Impedientes*, c'étaient des sorciers auxquels la crédulité populaire attribuait le pouvoir d'empêcher la consommation des mariages) — Impuissants — Injures — Intrus — Judaïsants — Morisques — Livres défendus — Paroles scandaleuses — Parjures — Propositions erronées — Propositions scandaleuses — Propositions hérétiques — Religieux mariés — Sollicitants (ce sont les prêtres qui abusent de la confession pour induire à mal leurs pénitentes) — Divers.

un mérite d'avoir assaini l'atmosphère morale de l'Espagne, les procès de sorcellerie occupent la moindre place dans ses dossiers. Pendant les cinquante dernières années du dix-huitième siècle, c'est aux idées et à la philosophie que le Saint-Office a fait la guerre, guerre acharnée, qui eût été sans quartier si le roi l'avait permis. Les dossiers de l'Inquisition montrent que bien peu d'hommes distingués échappèrent à son emprise, depuis Campillo jusqu'à Jovellanos, depuis le P. Feyjóo jusqu'à Samaniego et jusqu'à Goya.

Le procès de D. Pablo Olavide peut être pris pour type du procès d'Inquisition. Directeur des colonies de la Sierra Morena, il fut dénoncé au Saint-Office par un capucin allemand, le P. Romuald, dont il avait souvent raillé le fanatisme, la fainéantise et la gloutonnerie. On l'accusa de ne pas croire aux miracles, de faire gras le vendredi, de s'asseoir et de croiser les jambes pendant la messe, d'être en correspondance avec Voltaire et Rousseau, de lire des livres défendus, de croire au mouvement de la terre, de posséder des tableaux de nudités, de permettre aux colons de danser le dimanche après Vêpres, d'interdire d'inhumer les morts ailleurs que dans les cimetières, etc., etc. L'acte d'accusation comprenait 166 chefs. La condamnation fut prononcée le 20 octobre 1776, et l'accusé en fut avisé à l'*Autillo* qui fut célébré le 24 novembre 1778 au matin, en présence des ducs de Grenade, de Hijar, d'Abrantès, des comtes de Mora et de Coruña, de plusieurs membres des Conseils des Finances, des Indes, des Ordres et de la Guerre, de trois officiers des Gardes et de religieux appartenant à différents Ordres. Campomanes était au nombre des invités. Olavide parut à la cérémonie sans l'habit de Saint Jacques. Il était extrêmement pâle. La lecture de sa sentence dura trois heures. Il l'écouta avec terreur et s'écria à la fin : « Jamais je n'ai perdu la foi, quoi qu'en dise le fiscal! » Il tomba évanoui. Il était déclaré hérétique convaincu et formel, membre pourri de l'Église. Il était exilé à quarante lieues

de la Cour et des résidences royales, avec défense de jamais revenir en Sierra-Morena, à Séville, ou en Amérique (d'où il était originaire). Il était condamné à huit ans de réclusion dans un couvent. Il devait jeûner tous les vendredis. Il était destitué de toutes ses charges, déclaré indigne de monter à cheval, de porter l'épée, ni des habits de soie ou de drap fin, ou des broderies d'or et d'argent, il devait se vêtir de drap commun de couleur jaune. Tous ses biens étaient confisqués, ses descendants déclarés inhabiles à remplir aucune fonction publique jusqu'à la cinquième génération[1]. Non seulement le roi ne fit rien pour sauver Olavide; mais le malheureux ayant réussi à s'échapper de Girone et à passer en France, Charles III demanda son extradition[2]. On croit répondre à tout en Espagne en disant qu'Olavide s'est converti et est devenu plus tard aussi fanatique que ceux qui l'avaient condamné[3]. Il est bon de faire observer qu'entre la sentence de 1776 et la publication de *L'Évangile triomphant ou le philosophe converti* (1798) il s'est écoulé vingt-deux ans, qui ont été pour Olavide des années de captivité, d'exil et d'angoisse, bien capables d'affaiblir l'esprit le plus robuste. On pourrait ajouter que l'auteur avait 73 ans quand le livre parut, et que l'Inquisition faillit poursuivre *le Philosophe converti* comme elle avait poursuivi jadis l'ami de Voltaire ou de Rousseau[4]. Mais peu importe; sincère ou intéressée, raisonnée ou non, la conversion d'Olavide n'ôte rien à l'odieux de la sentence qui l'a frappé.

Après le procès d'Olavide, Samaniego, très inquiet, alla

1. Ferrer del Rio, *Hist. del reynado de Carlos III°*, t. III, p. 46. — Menéndez y Pelayo, *Hist. de los heterodoxos españoles*, t. III, p. 211. — Menéndez y Pelayo ajoute : « He tenido á la vista, en tomos de papel, varias diferentes relaciones del autillo en que fue penado. »

2. Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. V, p. 136.

3. Cf. Garcia Rodrigo, *Hist. verdadera de la Inquisicion*. Madrid. 1877, 3 vol. in-8°, t. III, p. 251.

4. Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 333.

se dénoncer lui-même au Saint-Office et obtint l'absolution « ad cautelam » en dénonçant ses amis Almodovar, Aranda, Montalvo, Campomanes, Florida Blanca, O'Reilly, Lacy, Ricla, Ricardos. On commença tant de procès que s'il y avait eu seulement dix sentences rendues pour cent accusés, le nombre des pénitenciés sous Charles III eût dépassé celui du règne de Ferdinand VI [1]. Sous Charles IV des évêques, des chanoines, des précepteurs des Infants, des professeurs, des savants, des ministres furent l'objet de poursuites secrètes que la clémence du roi empêcha seule de transformer en procès réguliers [2].

Aux Indes, on observe même défiance vis-à-vis des idées, même malveillance à l'égard des étrangers. Le Saint Office de Mexico eut à connaître d'un procès singulier qui dura quatre ans et révèle un cas très curieux d'hérésie. Rafael Gil Rodriguez, revêtu des ordres mineurs, avait été frappé de la beauté littéraire de l'Ancien Testament, et s'était converti à l'ancienne loi, en haine de l'idolâtrie et du culte des images. On saisit chez lui une lettre en latin, dans laquelle il promettait à Jéhovah de propager sa loi sur toute la surface de la terre [3]. Le tribunal de Mexico le condamna à être relaxé au

1. Llorente, *Histoire de l'Inquisition*, t. IV, p. 80.

2. Antonio Tavira, évêque des Asturies, Agustin Abad y Lasierra, évêque de Barbastro, Antonio Palafox, évêque de Cuenca, Joseph de Yeregui, précepteur des Infants Gabriel et Antonio, Joseph de Linacero, chanoine de Tolède, instituteur du Cardinal de Bourbon, Joseph Espiga, aumônier du roi, Antonio Cuesta, archidiacre d'Avila, Geronimo Cuesta, chanoine pénitencier d'Avila, Juan Antonio Rodrigalvarez, archidiacre de Cuenca, Manuel Centeno, religieux augustin, Beruto Bails, professeur de mathématiques à Madrid, Gregorio de Vicente, professeur à l'Université de Valladolid, Ramon Salas, professeur à Salamanque, Josef Clavijo Fajardo, directeur du Cabinet d'Histoire naturelle, Tomas Yriarte, chef des Archives de la première division du Ministère d'État, Nicolas de Azara, ambassadeur à Rome, les ministres Urquijo, Jovellanos, Godoy, etc. Llorente, *op. cit.*, t. IV, p. 100, 115, 119.

3. « Da mihi fortitudinem pristinam legis tuae, et ego faciam justi-

bras séculier « s'il ne montrait pas par des témoignages évi- « dents son désir sincère d'être réconcilié avec l'Église ». La Suprême confirma la sentence. Gil devait être livré au bras séculier s'il persistait dans ses erreurs. S'il se repentait, il devait être banni des Indes, envoyé en Espagne et y vivre reclus jusqu'à sa mort [1].

L'affaire du Français Ricord occupa pendant douze ans le Tribunal de Carthagène (1749-1761). Né à Chambéry en 1721, de parents français, Joseph Ricord avait fait campagne en Italie en 1734, puis avait séjourné deux ans à Paris, était passé aux Antilles, avait fait la course, avait été pris par les Anglais, et s'était rendu aux Indes, où il s'était marié avec une créole de l'Ile Sainte Marguerite. On le trouve en 1749 exerçant à Guayana la profession de chirurgien. Le pauvre *gavacho* s'attira l'animosité du Capucin Fray Benito de Moya qui le dénonça au Saint-Office. Il quitta Guayana et se réfugia avec sa famille à Cali, dans la province de Popayan. C'est là qu'il fut arrêté le 30 mars 1757, et ramené à Carthagène, où son procès fut mené rondement (20 mai-24 juillet). Ce procès nous révèle des détails extrêmement curieux. Le pauvre Français occupe la cellule nº 14 aux prisons secrètes du Saint-Office; il se plaint d'y souffrir de la chaleur, et on lui promet la cellule nº 1, « pour le moment où il sera libéré ». Ainsi, on le laisse souffrir en prison, contrairement aux statuts légaux du Saint-Office, et l'on prévoit que son procès aboutira à une réconciliation suivie d'emprisonnement. Le fiscal conclut, le 7 juin 1757, à l'emploi de la torture; il voudrait que l'accusé « y fût mis et y restât jusqu'à ce qu'il confessât entière-

« tiam et misericordiam tuam, contentam 613 praeceptis per omnem « terrarum orbem. »

1. Archives de Simancas, *Inquisición*. Mexico, 153, 1792. — Un des consulteurs tenant l'accusé pour dément avait proposé de ne le condamner qu'à la prison perpétuelle. Ce fut, en définitive, l'avis de la Suprême, mais le condamné dut paraître d'abord, en auto public, avec les insignes du *relajado*, c'est-à-dire le *sanbenito* et la *coroza*.

« ment la vérité, et que la torture fût reprise en cas de néces- « sité, jusqu'à ce qu'il parlât et nommât ses complices[1] ». La torture ne put lui être infligée « parce que depuis le com- « mencement du siècle, il n'y avait plus au Tribunal, ni dans « la ville de Carthagène, ni instruments pour donner la tor- « ture, ni personne qui sût s'en servir ». Les juges demandaient à la Suprême comment se faisait la relaxation au bras séculier, car il n'y en avait pas eu d'exemple à Carthagène depuis 1688, et tous les papiers relatifs à ce fait avaient disparu lors du sac de la ville par les Français en 1697.

Ricord se défendit énergiquement, repoussa toutes les accusations portées contre lui, protesta de la pureté de sa foi et de ses intentions, supplia le tribunal de le mettre en liberté, de le rendre à sa famille et à sa profession. Il fut déclaré suspect d'hérésie, condamné à abjurer *de vehementi* en auto public, et banni des Indes. En attendant son embarquement, il devait rester en prison, avec défense de s'éloigner de Carthagène et de ses faubourgs. Comme il était chirurgien, on l'obligeait à venir passer une heure matin et soir à l'Hôpital Saint Jean de Dieu pour y soigner les malades. Il devait entendre la messe tous les matins au couvent des Frères Prêcheurs, réciter à genoux trois *Salve*, devant l'image de la Vierge et pendant trois ans, se confesser et communier trois fois par an à Pâques, à la Pentecôte et à Noël. Le tribunal lui faisait grâce de la confiscation de ses biens, mais comme la vente de ses meubles avait produit 658 réaux et que le Saint-Office lui en réclamait 955 pour les frais de la cause, il n'en restait pas moins ruiné et réduit, lui et les siens, à la dernière misère.

Le pauvre diable eut l'imprudence de se répandre en plaintes

1. « Se ha de servir V. S. Y. de mandarle poner á question de tor- « mento, y que en él esté y persevere hasta que enteramente confiese « la verdad, repitiendola en caso necesario, hasta que la diga de si y « complices. »

contre ses juges, contre l'Inquisition, contre l'Espagne entière. Un nouveau procès lui fut fait, et il fut cette fois condamné à 200 coups de fouet, à huit ans de réclusion dans les Présides d'Afrique et au bannissement perpétuel hors des Indes [1].

Telle était, en Amérique, « la toute bénigne Inquisition du XVIIIe siècle ».

VI. — L'Église et le Roi.

Rien n'atteste plus clairement la puissance du clergé que l'histoire des rapports de l'Église et de l'État espagnol au XVIIIe siècle. Les rois de la Maison de Bourbon n'ont pas vu sans défiance le formidable pouvoir de l'Église. Ils ont songé de bonne heure à restreindre son indépendance et à mettre la main sur une partie de ses richesses. Leurs ministres ont poursuivi ce but avec une ténacité qui ne s'est jamais démentie; ils étaient loin de l'avoir atteint quand l'ancien régime croula sous les coups de Napoléon.

A l'avènement de Philippe V la législation ecclésiastique présentait l'aspect d'un véritable chaos. Le pouvoir royal était tenu en échec par l'autorité du nonce, par les privilèges des Ordres religieux, par le zèle du Saint-Office. La nomination aux bénéfices était partagée entre le Saint-Siège, les évêques, les chapitres, les monastères, et les patrons laïques des églises. Le roi n'exerçait à peu près aucun contrôle sur le clergé. A côté de cette Église espagnole si indépendante, les Églises de Grenade et des Indes étaient, au contraire, inféodées à la couronne. Innocent VIII et Jules II avaient fait du roi de Castille le patron universel de ces Églises [2]. Le Roi

1. *Arch. de Simancas. Inquisición.* Cartagena, 44, 9 déc. 1761.
2. Bulle du 8 décembre 1480 (Innocent VIII). — Bulle du 28 juillet 1508 (Jules II).

disposait de tous les bénéfices, avait le gouvernement temporel du clergé et ne laissait publier outre mer que les bulles pontificales approuvées par le Conseil des Indes. Il y avait là une tentation trop forte pour que les rois pussent y résister. L'idéal des Bourbons fut d'acquérir en Espagne les droits dont ils jouissaient à Grenade et aux Indes.

Rien ne leur coûta pour y parvenir. Le Saint-Office perdit peu à peu sa hautaine indépendance. Le Saint-Siège se résigna à abandonner ses plus exorbitants privilèges. La Compagnie de Jésus fut brisée. Quand toute puissance rivale eut disparu, le roi s'empara de la nomination aux bénéfices, restreignit la juridiction ecclésiastique, surveilla lui-même le clergé, s'en prit à ses biens, arrêtant l'accroissement de la main-morte, soumettant les clercs à des impôts de plus en plus lourds, procédant méthodiquement à une lente expropriation du clergé.

Quand Ferdinand-le-Catholique avait introduit l'Inquisition en Espagne (1485), il avait pensé trouver en elle le frein capable de mâter l'intraitable orgueil castillan, et en réalité, pendant tout le temps que subsista la redoutable institution, l'histoire d'Espagne perdit le caractère anarchique qu'on lui voit avant la création du Saint-Office et qu'elle a repris après sa suppression. Mais le terrible Tribunal n'avait pas tardé à se faire craindre du roi lui-même. Les testaments de Charles-Quint et de Philippe II furent attaqués par le Saint-Office. Philippe III ayant laissé échapper quelques marques de pitié pour les *relajados* dut se soumettre à une pénitence corporelle. Après le dernier autodafé général célébré à Madrid en 1680, l'orgueil des Inquisiteurs ne connut plus de bornes; les ministres s'en effrayaient. L'avènement des Bourbons eût pu marquer la chute de l'Inquisition, mais, outre que Charles II avait fait une loi à son successeur de la maintenir dans tous ses droits[1], Louis XIV lui-même conseilla à son petit-fils

1. Testament de Charles II, art. 8.

de donner cette satisfaction aux préjugés de ses sujets « pour maintenir l'ordre dans son royaume[1] ». Torcy eût voulu que le roi assistât au moins à un autodafé[2].

La première attaque sérieuse contre l'Inquisition date de 1714. Melchior Macanaz, fiscal du Conseil de Castille, avait proposé au roi de réformer le tribunal de la nonciature, de restreindre le droit d'asile, de supprimer un certain nombre d'immunités ecclésiastiques. L'Inquisition s'en émut, fit secrètement son enquête et transmit le dossier à l'Inquisiteur-général, Cardinal del Giudice, qui résidait alors à Paris. Le cardinal condamna le projet de Macanaz comme contenant « des propositions séditieuses, scandaleuses, téméraires, in-« jurieuses, avilissant la religion et l'état ecclésiastique tout « entier ». Sans que le roi eût été prévenu, l'arrêt fut affiché dans toutes les églises de Madrid et jusque sur les murs du Palais-Royal. Philippe V, indigné, fit arracher les placards, retira au Cardinal la mission diplomatique qu'il lui avait confiée, lui fit donner sa démission d'Inquisiteur-général, le bannit d'Espagne et le remplaça dans ses fonctions par son confesseur Robinet et un frère de Macanaz. Le Conseil Suprême de l'Inquisition ne se tint pas pour battu. Il écrivit au Roi « que S. M. était maîtresse de détruire le Saint-Office « si Elle le jugeait convenable, mais qu'aussi longtemps qu'il « subsisterait, Elle n'avait pas le droit d'en empêcher l'exer-« cice, conformément aux bulles apostoliques[3] ». Le pape soutint l'Inquisiteur-général. Macanaz dut s'exiler. Philippe V capitula et assista en 1721 à un autodafé, à la suite duquel douze personnes périrent dans les flammes[4].

1. Llorente, *Hist. de l'Inquisition*, t. IV, p. 29.
2. Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. I, p. 163.
3. Llorente, *Hist. de l'Inquisition*, t. IV, p. 43. — Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. II, p. 200-203.— *Mémoires* du marquis de Saint-Philippe, t. III, p. 120.
4. Coxe, *op. cit.*, t. III, p. 5.

L'Inquisition avait vaincu. Son crédit en fut fortifié. Pendant longtemps ses rigueurs ne furent contenues que par la douceur naturelle du roi [1].

Ferdinand VI se borna à recommander aux inquisiteurs de procéder avec modération. Il pensait, avec son ministre Ensenada, « que si la foi et la religion se sont conservées dans « une si grande pureté en Espagne, c'était à l'Inquisition « qu'on le devait, qu'il devait donc la soutenir, autant du « moins qu'elle se maintiendrait dans les limites de son « institution [2] ». On peut dire qu'il la toléra plutôt qu'il ne la favorisa; ce n'était qu'une nuance, elle suffit à rendre les inquisiteurs moins farouches.

Charles III accentua la politique suivie par son frère et mina peu à peu l'autorité du Saint-Office. Il se réserva la nomination des qualificateurs [3]. Il permit aux auteurs incriminés de défendre leurs ouvrages. Il défendit aux inquisiteurs de troubler le cours de la justice civile, d'arrêter qui que ce fût sans présomptions très fortes de sa culpabilité [4]. Il leur interdit d'exécuter aucune décision de la Cour de Rome sans avoir obtenu au préalable l'agrément *(el pase)* du Conseil Royal, alors même qu'il s'agirait de livres prohibés [5]. Aranda eût voulu faire des inquisiteurs des juges nommés et rétribués par le roi et retirer au Saint-Office le droit de confisquer les biens des condamnés. Charles III ne donna pas suite à ce projet, mais par simple raison d'économie. Les inquisiteurs comprirent que les temps étaient changés et commencèrent à devenir beaucoup plus maniables. L'Inquisiteur-général ayant voulu procéder à l'insu du roi, Charles III le bannit à douze lieues de Madrid. L'Inquisiteur se soumit, et

1. *Nov. Rec.*, II, VII, 6, 13 fév. 1745.
2. Coxe, *op. cit.*, t. IV, p. 307.
3. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 156.
4. Coxe, *op. cit.*, t. V, p. 116.
5. *Nov. Rec.*, II, III, 11 (16 juin 1768).

le roi écrivit à la Suprême cette lettre qui contraste si étrangement avec le langage hautain de ce même tribunal en 1714 : « L'Inquisiteur-général m'a demandé pardon et je « le lui ai accordé; j'accepte maintenant les remerciements « du Tribunal, je le protègerai toujours, mais qu'il n'oublie « pas cette menace de ma colère en face d'un semblant de « désobéissance [1]. »

Les ministres de Charles IV furent presque tous hostiles à l'Inquisition. Elle faillit être supprimée par Godoy en 1797 et par Jovellanos en 1798. Urquijo obtint du roi en 1799 que personne ne pourrait plus être arrêté sans une autorisation royale, que les prisonniers communiqueraient librement avec le dehors, après leur interrogatoire, et que toutes les pièces de la procédure leur seraient communiquées [2]. Le 24 juillet 1802, un ordre royal défendit aux commissaires et familiers de l'Inquisition de prendre part en cette qualité aux cérémonies publiques [3].

En 1804 le Saint-Office ayant poursuivi témérairement les deux frères, Antonio et Gerónimo Cuesta, chanoines d'Avila, fut obligé d'acquitter Gerónimo, qui s'était laissé prendre, tandis qu'Antonio avait pris la fuite. Le roi intervint en faveur de l'accusé. Il déclara son arrestation arbitraire, il exigea sa mise en liberté, il lui restitua sa prébende, et obligea le Chapitre à lui garder tous ses droits, tous ses honneurs, toutes ses prééminences. Les dénonciateurs des frères Cuesta furent punis d'amendes allant de 2.200 à 33.000 réaux, et dont le total monta à la somme énorme de 114.675 réaux. Les amendes durent être payées dans le délai de huit jours sous peine de saisie des biens meubles et immeubles des débiteurs. Un certain nombre de moines, et un qualificateur du

1. Coxe, *L'Esp. sous les Bourbons*, t. V, p. 116.
2. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. I, p. 39.
3. Llorente, *Hist. de l'Inq.*, t. IV, p. 108 et 134.

Saint-Office, furent bannis à trente lieues de Madrid et des résidences royales [1].

Les temps étaient vraiment changés depuis 1714, et l'on peut dire que l'abolition du Saint-Office en Espagne n'était plus qu'une question de temps. Il trouva encore des défenseurs aux Cortes de 1812 [2], mais la majorité des députés lui était hostile et en vota la suppression.

Aux Indes, l'institution était tombée en un discrédit total. L'Inquisition de Lima ayant voulu inquiéter le vice-roi du Pérou Castelforte, celui-ci se présenta devant le Tribunal accompagné de ses hallebardiers, de deux compagnies d'infanterie et de deux pièces de canon. Il obtint immédiatement l'annulation de toutes les procédures commencées contre lui [3].

Dans leur lutte contre l'autorité du Saint-Siège, les rois d'Espagne eurent moins à compter avec les préjugés de leurs peuples, leur triomphe fut plus rapide et plus décisif.

Les papes avaient le droit de nommer aux bénéfices de l'Église d'Espagne pendant les huit mois *apostoliques* de janvier, février, avril, mai, juillet, août, octobre et novembre. Pendant les quatre mois *ordinaires* de mars, juin, septembre et décembre ils avaient encore le droit de nomination aux bénéfices dont les titulaires décédaient à Rome. Ils percevaient les droits appelés expectatives, réserves, indults, annates et quinzième [4]. Ils héritaient du mobilier des évêques décédés. Ils percevaient les revenus de tous les bénéfices à

1. *Arch. Nat. Inquisición.*

2. Raymundo Etenhard y Salinas l'avait défendu à l'assemblée de Bayonne en 1808. — Il trouva encore de nombreux partisans aux Cortès constituantes. — Cf. *Discusion del proyecto de decreto sobre el Tribunal de la Inquisicion.* Cadiz, 1813, in-4°, 694 p.

3. Lacroix, *le Pérou*, p. 345.

4. Les bulles de consécration des archevêques et évêques présentées par le roi coûtèrent en 1785 : 937.540 rs. — En 1789 : 27.874 rs. — En 1790 : 441.624 rs. — Soit une moyenne de 229.363 rs. par an. — Canga Argüelles, *Dic. de hac.* V° *Bulas.*

leur nomination pendant la vacance. Ils conféraient parfois des bénéfices espagnols à des étrangers, ou chargeaient les bénéfices de pensions *(cédulas bancarias)* au profit de la Chambre apostolique. Si ces pensions n'étaient pas payées au jour convenu, le titulaire du bénéfice n'obtenait ensuite quittance qu'au prix de lourds sacrifices. L'administration des bénéfices vacants était confiée à une Chambre, composée d'Italiens, qui en gaspillaient les fonds sans vergogne [1]. La Chancellerie romaine tirait, bon an mal an, 500.000 écus romains de l'Église espagnole [2]. Le nonce exerçait en Espagne une juridiction indépendante fort onéreuse pour les fidèles [3]. Les actes de la Cour de Rome n'étaient soumis au *visa* royal que lorsqu'il s'agissait d'actes de juridiction; les actes dogmatiques étaient publiés sans que le roi eût à les autoriser [4].

Les événements de la guerre de Succession offrirent à Philippe V une première occasion de se libérer de la tutelle du Saint-Siège. Comme le pape avait reconnu l'archiduc Charles, Philippe ordonna au nonce de sortir de ses États et ferma le tribunal de la Nonciature [5]. En 1714, des négociations pour la conclusion d'un concordat s'ouvrirent entre le ministre Macanaz et le nonce Aldobrandini. Interrompues par l'exil de Macanaz, elles furent reprises peu après et aboutirent le 17 juin 1717 à un compromis assez peu avantageux pour la couronne [6].

En 1723, le pape rompit lui-même la trêve en publiant la bulle *Apostolici ministerii*, apologie intransigeante des Décrets du Concile de Trente [7].

1. Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. IV, p. 268.
2. Id., *ibid.*, t. IV, p. 313.
3. *Nov. Rec.*, II, IV, 2 (9 oct. 1640). — *Id.*, II, IV, 8 (31 déc. 1794).
4. Hinojosa, *Influencia que tuvieron en el derecho público (de España) los filósofos y teólogos anteriores á nuestro siglo*, p. 148.
5. Marquis de Saint-Philippe, *Mémoires*, t. II, p. 290.
6. Coxe, *L'Esp. sous les Bourbons*, t. II, p. 382.
7. Antequera, *Hist. de la legislacion*, p. 360.

Le roi ne voulut pas souscrire à la victoire définitive de la politique romaine. Un nouveau concordat fut signé en 1737 et rendu exécutoire par cédule royale du 2 mai 1741. Cependant le roi crut pouvoir obtenir mieux encore et, après de longs pourparlers, Ferdinand VI, successeur de Philippe V, finit par arracher au Saint-Siège le concordat de 1753, qui resta jusqu'au milieu du XIXe siècle la loi fondamentale de l'Église espagnole.

On ne put évidemment pas toucher aux droits de nomination exercés sur certaines églises par les archevêques et évêques, par les chapitres cathédraux et collégiaux, par les monastères, par les patrons laïques, le pape ne céda que ce qui lui appartenait, mais, à partir de 1753, il n'y a plus de mois apostoliques et de mois ordinaires, le roi est patron universel des églises du royaume ; quand il ne trouve aucun droit ancien en face de lui, c'est lui qui nomme aux bénéfices. Les clercs nommés par lui n'ont pas besoin d'être confirmés par le pape. Le régime des *cédulas bancarias* est aboli. Le roi reçoit le droit de disposer du mobilier des prélats décédés, et de percevoir les revenus des bénéfices vacants *(espolios y vacantes)*. L'impôt de la *Cruzada* devient perpétuel. Le pape ne se réserve en Espagne que 52 bénéfices pour récompenser des ecclésiastiques espagnols méritants. En reconnaissance de toutes ces concessions, le roi lui paie une somme une fois donnée de 310.000 écus romains [1].

Ce ne fut là qu'une première victoire de l'autorité royale. Pour prévenir tout retour offensif de la Curie, Charles III et Charles IV défendirent de publier sans leur permission aucun acte de la Cour de Rome [2]. Dès 1762, Charles III ordonna de traduire en espagnol toutes les bulles, tous les brefs ou rescrits présentés au visa du Conseil de Castille [3], et défendit la

1. *Nov. Rec.*, I, XVIII, I.
2. Décret royal du 18 janvier 1762.
3. *Nov. Rec.*, II, III, 10.

publication de tout édit pontifical contraire au Concordat, aux droits régaliens, aux lois, coutumes et privilèges de la nation [1]. En 1778 il se réserva le contrôle des pensions accordées par le pape sur les bénéfices dont il avait gardé la disposition [2]. En 1804, Charles IV obligea ceux qui obtenaient un de ces bénéfices et qui sollicitaient auprès de la Chambre de Castille le visa de leurs bulles d'investiture à prouver qu'ils n'avaient agi qu'avec l'agrément de l'agent espagnol en Cour de Rome [3]. Certaines bulles furent interdites. La bulle *In cœna Domini*, qui permettait aux autorités ecclésiastiques d'excommunier un fonctionnaire royal, demeura prohibée en Espagne, comme elle l'avait été dès le temps de Charles-Quint [4]. Au plus fort de l'affaire des Jésuites, le pape avait lancé l'excommunication contre le ministre du duc de Parme; Charles III ordonna la saisie de la bulle dans tous ses États [5].

Le concordat de 1753 avait laissé au nonce des pouvoirs très étendus, que le pape avait soin de faire confirmer par le Conseil de Castille à l'entrée en charge de chaque nouveau nonce [6]. Le nonce avait près de lui un auditeur, nommé par le pape, et ordinairement étranger, qui jugeait en première instance les procès civils ou criminels de tous les réguliers, exempts de la juridiction épiscopale, et qui recevait l'appel des sentences rendues par les prélats. La justice coûtait fort cher auprès de l'auditeur du nonce, et le roi n'avait aucune action sur lui. En 1771, Charles III obtint du pape la réorganisation du tribunal de la Nonciature sur des bases entièrement nouvelles [7]. Le décret de réforme fut publié le

1. *Ibid.*, II, III, 9.
2. *Ibid.*, I, XXIII, 7.
3. *Ibid.*, II, III, 12 *bis*.
4. *Ibid.*, II, III, 14.
5. *Ibid.*, II, III, 8.
6. *Ibid.*, II, IV, 4.
7. Bref du 26 mars 1771.

17 août 1779. Le nonce perdait toute juridiction contentieuse. L'auditeur devait être espagnol, agréé par le roi. Il assistait le nonce dans ses actes de juridiction gracieuse. Tous les procès des réguliers étaient soumis en première instance à la juridiction de l'ordinaire et aux juges synodaux. Le nouveau tribunal, ou Rote de la Nonciature apostolique, ne devait juger qu'en appel. Il se composait de six juges, tous espagnols, nommés par le pape, sur la présentation du roi [1]. La juridiction ecclésiastique se trouva ainsi presque entièrement nationalisée. On n'eut plus guère recours à Rome que pour obtenir des dispenses en matière matrimoniale. Charles III songeait même à restreindre ces appels. « Il faut, disait-il, « que ces dispenses aient une cause légitime et canonique et « que ni le monde, ni les ennemis de notre Sainte Religion « n'y puissent voir un moyen détourné de nous soutirer notre « argent [2]. » A la mort de Pie VI, Urquijo essaya de donner aux évêques le droit d'accorder les dispenses; c'était affranchir l'Espagne d'un tribut assez onéreux, mais la plupart des évêques se récusèrent, et ceux qui obéirent au décret royal furent signalés à Rome comme jansénistes [3]. La chute d'Urquijo mit fin pour un temps au conflit.

Le roi avait louvoyé avec l'Inquisition et négocié avec le Saint-Siège : ce fut la violence qu'il employa contre la Compagnie de Jésus.

Proscrite en Portugal dès 1759 et en France en 1765, la Société considérait l'Espagne comme son dernier et inexpugnable

---

1. *Nov. Rec.*, II, v, I. — Le Tribunal de la Rote se composait du Nonce de S. S. président (120.000 rs.), de 6 assesseurs à 33.000 rs., de l'assesseur du Nonce à 44.000 rs., de l'abréviateur à 22.000 rs., de son clerc à 6.000 rs., d'un chapelain et d'un huissier. La dépense totale montait à 423.000 rs. par an. Canga Argüelles, *Dic. de hac.* V° *Nunciatura*.

2. *Instruccion para la Junta de Estado*, n° 22.

3. Llorente, *Hist. de l'Inquisition*, t. IV, p. 108-119.

asile [1]. Elle avait à Madrid son noviciat, sa maison professe, son Collège Impérial. Ce collège possédait des biens-fonds jusqu'à Grenade et à Motril, il avait des maisons, des pâturages, des troupeaux, des rentes, des fonds publics. Soixante-douze maisons d'éducation étaient dirigées par les Pères dans toute l'étendue de la monarchie [2]. Ils étaient les maîtres absolus au Paraguay. L'ordre vivait dans une paix profonde. A peine les plus perspicaces de ses membres avaient-ils remarqué quelques symptômes de mécontentement chez le roi. Un coup terrible vint fondre tout à coup sur la Société. Dans la nuit du 2 au 3 avril 1767 cinq mille religieux furent arrêtés dans leurs couvents, leurs biens furent confisqués, leurs papiers mis sous séquestre. Vingt-quatre heures plus tard, on les achemina par les voies les plus directes vers les ports d'embarquement désignés d'avance, où des vaisseaux prêts à lever l'ancre les attendaient pour les conduire en Italie.

Charles III a gardé le secret des motifs qui l'engagèrent à agir ainsi. « Pour épargner au monde un grand scandale, « écrivit-il au pape, je conserverai à jamais dans mon cœur « l'abominable trame qui a nécessité ces rigueurs. V. S. doit « m'en croire sur parole. La sûreté de ma vie exige de moi « un profond silence sur cette affaire [3]. » Catholique convaincu et même fort dévot, Charles III n'a certainement cédé dans cette circonstance à aucune pensée antireligieuse. Il aimait peu les Jésuites, il les redoutait, il crut voir leur main dans les troubles qui agitèrent l'Espagne en 1765. « Il ne fut pas

1. *Arch. gen. de Simancas. Gracia y Justicia.* Indice, fº 33.
2. *Arch. gen. centr. d'Alcalá de Henares. Varias procedencias.* Indices, t. III.
3. Crétineau-Joly, *Hist. de la Compagnie de Jésus*, t. V, p. 325. — Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos IIIº*, t. II, p. 122. — « Mis razones, « decia (el rey), solo Dios y yo debemos conocerlas, e invocaba al « Señor por testigo de la justicia de sus procederes. — P. Theiner, *Hist. del pontificado*, § 30.

« difficile au comte d'Aranda de lui persuader que les révoltes « venaient d'un corps religieux intéressé à calomnier le gou- « vernement pour empêcher toute réforme [1]. » Charles III voulait faire des réformes et ne voulait pas de révoltes, il crut assurer son pouvoir en bannissant les jésuites, et l'incroyable secret avec lequel s'accomplit ce coup d'État, la stupeur muette des amis de la Compagnie, l'indifférence des ordres religieux [2] et de la nation tout entière, tout contribua à faire de l'acte du 3 avril 1767 la plus éclatante manifestation d'absolutisme qu'on ait jamais vue. Le roi avait voulu être le maître, et devant un tel spectacle personne ne pouvait nier qu'il le fût [3]. Il ne se doutait pas que l'on ferait dater un jour de l'expulsion des Jésuites le premier symptôme de la Révolution, et pourtant Joseph II en Autriche, la Constituante et la Convention en France, n'ont fait que suivre la voie qu'il leur ouvrit avec une si sereine imprévoyance.

Une fois maître de la situation, le roi poursuivit un triple but. Il essaya d'améliorer le recrutement du clergé et de régler l'avancement des clercs. Il voulut en être le juge. Il prétendit avoir le contrôle et peut-être une part de ses richesses. S'il eût pleinement réussi, l'Église d'Espagne n'eût plus été qu'un des grands corps de l'État.

1. Danvila y Collado, *Reynado de Carlos III°*, t. II, p. 292.

2. Cf. Rousseau, *Règne de Charles III*, t. I, p. 226 et suivantes, les incidents les plus notables survenus au cours de l'expulsion.

3. Lettre du V. R. de Buenos-Ayres à Grimaldi (30 sept. 1768). — « Se han admirado aora de que entre cinco meses y medio he ido, sa- « cadolos (los Padres) puesto otros curas, establecido el nuevo go- « vierno que S. M. manda, reducido aquellos ciento y treinta mil « vasallos (que tantos hay en los treinta pueblos) á la obediencia de « su legitimo rey y señor, á quien dan ynfinitas gracias porque los « ha libertado de la tirana esclavitud en que vivian, y agregado á « la corona una provincia mayor que toda España, rica, fertil y abun- « dante que havian substraido de ella los benemeritos padres que « tantos parciales tienen aun... » *Arch. gen. cent. d'Alcalá de Henares. Estado*, 2849.

Comme patron universel de l'Église espagnole, le roi nommait pendant les huit mois apostoliques à tous les bénéfices qui étaient autrefois à la nomination du pape, ou dont le titulaire décédait à Rome [1]. Le roi s'attribua également le droit de nomination aux bénéfices dont disposaient ordinairement les évêques, lorsque ces évêques étaient décédés et que leur siège était resté vacant [2]. La première condition pour obtenir un bénéfice fut d'être Espagnol [3]. Les bénéfices furent mis au concours, comme le voulait le Concile de Trente [4]. Le concours eut lieu suivant les formes usitées dans l'église de Tolède [5]. Les examinateurs synodaux proposaient au roi trois candidats parmi lesquels il choisissait [6]. Une longue et sage instruction du 24 septembre 1784 définit les règles que devaient suivre les examinateurs. Ils devaient tenir compte de l'expérience des candidats, des services rendus dans les hôpitaux, dans les commissions de bienfaisance *(juntas de caridad)*, dans l'enseignement. Aucun ecclésiastique ne pouvait être proposé pour l'épiscopat avant l'âge de quarante ans [7]. Une sorte d'ordre du tableau fut dressé pour régulariser l'avancement [8].

Les bénéfices laissés à la disposition des prélats, des chapitres, des monastères ou des patrons laïques des églises furent soumis au contrôle royal. Chaque année les évêques durent communiquer à la Chambre de Castille une liste complète des bénéfices vacants dans leurs diocèses. La règle du concours fut appliquée à ces bénéfices comme à ceux qui étaient

1. *Nov. Rec.*, I, XVIII, 11.
2. *Nov. Rec.*, I, XVIII, 8.
3. *Id.*, I, XIV, 8.
4. *Concile de Trente.* Session XXIV.
5. *Nov. Rec.*, I, XX, 7.
6. *Id.*, I, XX, 2.
7. *Id.*, I, XVIII, 12.
8. *Compte rendu de Florida Blanca*, § 30.

à la nomination du roi [1]. Il fut interdit aux évêques de refuser l'institution canonique aux prêtres nommés par le roi [2], ou de créer des vicariats sans son agrément [3].

Les patronages laïques donnaient lieu aux plus grands abus. Très fréquents dans le nord de l'Espagne, ces droits scandaleux étaient considérés par les Biscayens comme un de leurs plus précieux privilèges. Le Fuero assurait aux patrons laïques la protection royale contre les juges ecclésiastiques qui tenteraient de les troubler dans la paisible possession de leurs dîmes. Les bulles pontificales contraires aux privilèges des patrons laïques n'obtenaient jamais le visa des autorités provinciales [4]. En Guipuzcoa, les patrons laïques étaient obligés de fournir aux curés nommés par eux la portion congrue fixée par les règlements « mais, dit le P. Larramendi, « très peu s'en mettaient en peine, beaucoup levaient les « dîmes et oubliaient le prêtre, ou lui donnaient si peu qu'il « serait mort de faim s'il n'eût été assisté par ses ouailles [5] ». Le roi ne put remédier à des abus aussi invétérés. Il se contenta d'attribuer à la réparation des Églises les revenus des bénéfices vacants [6]. Mais il y avait une classe de patrons laïques contre lesquels il était mieux armé, c'étaient les gentilshommes, qui avaient obtenu soit à titre viager, soit pour trois ou quatre générations le droit de nomination à un bénéfice de patronage royal; ceux-là furent tenus de faire agréer leurs choix par la Chambre de Castille [7].

Le roi voulut aussi s'intéresser aux congruistes à 600 et 700 réaux, dont la misère était vraiment intolérable. Il chercha à réduire le nombre des clercs, à réunir plusieurs béné-

1. *Nov. Rec.*, I, XX, 3.
2. *Id.*, I, XVIII, 16.
3. *Id.*, I, XX, 9 (note 13).
4. *Escudo*, p. 165. — *Fuero de Vizcaya*, XXII, 1 et 2.
5. Larramendi, *Corografia*, p. 109.
6. *Nov. Rec.*, I, XIII, 6.
7. *Id.*, I, VIII, 3.

fices insuffisants pour en constituer un convenablement doté [1]. Il demanda aux prélats des renseignements et des avis [2]. Mais les évêques marquèrent peu d'empressement à servir les desseins du roi ; ils se refusaient à supprimer aucun bénéfice à leur nomination. Les abus subsistèrent.

Après la nomination aux bénéfices, une des plus graves questions qui préoccupèrent le roi fut celle de la juridiction ecclésiastique.

Il commença par donner aux Chancelleries et Audiences tous les procès relatifs aux revenus, dotations, droits et prééminences des églises, avec appel à la Chambre de Castille. La Chambre eut, en outre, la connaissance exclusive de toutes les affaires où les droits de la Couronne se trouvaient intéressés ; un procureur spécial fut institué auprès d'elle pour la défense des droits du roi [3].

La juridiction ecclésiastique fut maintenue, mais surveillée étroitement. Les délégués judiciaires des évêques *(provisores)* restèrent à la nomination des prélats, mais furent confirmés par la Chambre de Castille [4]. Les tarifs en usage auprès des tribunaux royaux furent imposés aux tribunaux ecclésiastiques [5]. Le pape et le nonce perdirent le droit d'instituer des notaires apostoliques. Les évêques continuèrent à en nommer ; mais leurs candidats durent subir le même examen que les notaires royaux et obtenir, dans le délai de deux ans, la confirmation de leur titre par la Chambre de Castille [6].

Il fut défendu aux juges d'Église de s'occuper des procès

1. *Id.*, I, XVI, 3.
2. *Id.*, I, XVI, 3, 4, 5, 7, 8.
3. *Nov. Rec.*, I, XVII, 15 et 17.
4. Coxe, *L'Esp. sous les Bourbons*, t. VI, p. 84.
5. *Nov. Rec.*, II, XV, 4 et 5. — *Cortes de Navarra. Quadernos y leyes* (1795), p. 251.
6. *Nov. Rec.*, II, XIV, 6.

intéressant les monastères de patronage royal [1], de s'immiscer dans les procès relatifs aux testaments [2]. Dans les causes en nullité de mariage, le juge ecclésiastique n'eut plus à s'occuper que de la question dogmatique, sans avoir à trancher les questions temporelles soulevées par sa décision [3]. Dans les procès de contrebande, le jugement appartint toujours au juge royal, même si l'inculpé était homme d'Église. Seule, l'exécution de la sentence resta confiée, dans ce cas, au juge ecclésiastique [4].

Contre les excès de pouvoir des juges d'Église, le roi organisa l'appel comme d'abus *(recurso de fuerza)* devant les Audiences royales. Plus on avance dans le siècle, plus les prétentions cléricales sont vigoureusement combattues. En 1746 le proviseur de Huesca se refuse à publier un monitoire lancé par l'Audience de Saragosse. Il va jusqu'à menacer le corrégidor de l'excommunier, en vertu de la bulle *In cœna Domini ;* le roi se contente de blâmer le proviseur et recommande à l'Audience de procéder avec modération [5]. En 1788, le doyen de l'ayuntamiento de Guadix fait arrêter un frère mineur qui avait été rencontré de nuit, vêtu d'habits séculiers, et armé. Le proviseur excommunie le doyen. Le roi, instruit de l'affaire, bannit le proviseur hors du royaume de Grenade, lui défend de s'approcher à moins de vingt lieues de Madrid, et le prive pour quatre ans du droit d'être proposé pour aucune prébende ou bénéfice. L'évêque de Guadix et son promoteur fiscal sont sévèrement réprimandés [6].

L'extension démesurée donnée au droit d'asile paralysait souvent l'action de la justice. Les rois travaillèrent avec

1. *Nov. Rec.*, I, XVII, 17.
2. Egaña, *Guipuzcoano instruido.* V° *Testamentos.*
3. *Nov. Rec.*, II, I, 20.
4. *Id.*, II, I, 18.
5. *Id.*, II, II, 23.
6. *Id.*, II, II, 25.

ténacité à réduire ce droit, qu'ils n'osaient encore supprimer. Dès 1737, le pape retire le droit d'asile « aux églises qui ne « seraient pas desservies par un chapelain, où le Saint-Sa- « crement ne serait pas exposé et où la messe ne se dirait pas « ordinairement [1] ». Une bulle de Clément XIV (12 sept. 1772) réduit le droit d'asile à une ou deux églises par localité. Une circulaire royale du 28 janvier 1773 engage les prélats à ne pas choisir les églises trop voisines des prisons, ou les monastères trop vastes de peur que les malfaiteurs ne trouvent trop de facilités à s'y refugier. Certains délits, comme l'assassinat et la haute-trahison sont exceptés du droit d'asile [2]. Le roi se réserva le droit de poursuivre les déserteurs jusque dans les églises, mais il dut procéder en cette matière avec une extrême prudence. Philippe V fut obligé de promettre que le déserteur appréhendé dans une église serait simplement réintégré dans son régiment et n'aurait à souffrir aucune peine [3]. Son successeur promit seulement qu'il ne subirait aucune peine afflictive [4]. Charles III décida en 1765 que le déserteur serait appliqué aux travaux publics pour tout le temps qui lui restait à faire. En 1787, il porta la peine à neuf ans de *presidio* [5].

L'immunité personnelle des ecclésiastiques finit elle-même par souffrir des exceptions. En matière de contrebande, l'ecclésiastique qui donnait asile au contrebandier ou cachait dans sa maison des marchandises introduites en fraude perdait le droit à l'inviolabilité de son domicile et pouvait, en cas de flagrant délit, être condamné à l'exil et à la saisie de son temporel [6].

1. *Nov. Rec.*, I, IV, 4.
2. *Id.*, I, IV, 4.
3. *Id.*, I, IV, 3.
4. *Id.*, XII, IX, I.
5. *Id.*, I, IV, 7.
6. *Id.*, II, I, 19.

Le roi s'arrogea peu à peu un droit de police sur son clergé. Il agit même parfois comme un véritable pontife et ne paraît pas avoir rencontré grande opposition de la part du Saint-Siège, tant l'autorité du pape était affaiblie à la fin du XVIIIe siècle. Il établit des séminaires dans les anciens collèges de la Compagnie de Jésus; il en donna la direction à des prêtres séculiers; la théologie y fut enseignée d'après Saint Thomas et Saint Augustin. Le roi recommanda aux maîtres d'éviter tout esprit de secte, de ne donner à leurs disciples que des principes de morale très fermes. L'enseignement du probabilisme fut interdit [1]. Des séminaires semblables furent créés à l'usage des missionnaires qui devaient passer aux Indes [2]. Des maisons de pénitence furent organisées pour les prêtres difficiles ou criminels [3]. On put éviter ainsi de condamner des prêtres à la déportation. L'évêque de Ceuta s'était plaint depuis longtemps du scandale que causaient ces prêtres indignes, que l'on ne pouvait investir d'aucune fonction, ni occuper à aucun travail [4].

Charles III fonda plusieurs évêchés en Espagne et aux Indes. Il organisa sous le nom d'œuvre pie des Lieux Saints de Jérusalem une mission permanente de Franciscains espagnols en Terre-Sainte [5]. Charles IV songea à se faire céder le protectorat des Lieux Saints par la France républicaine [6].

Tous les prêtres nommés par le roi furent astreints à résider, sous peine de perdre leur bénéfice [7]. Le port de l'habit séculier fut interdit à tous les ecclésiastiques [8]. Les privi-

1. *Nov. Rec.*, I, XI, 1.
2. *Id.*, I, XI, 3.
3. *Id.*, I, XI, 2. Uriarte, *Historia de N^a S^a de Orduña*, p. 32.
4. *Id.*, XII, XI, 20.
5. *Id.*, I, XVII, 9.
6. *Arch. des Aff. étr. à Paris. Espagne*, t. 640, f° 16. — Lettre de Pérignon au ministre, 13 floréal an IV.
7. *Nov. Rec.*, I, XV, 3.
8. *Id.*, I, X, 12.

lèges de clergie ne furent accordés « qu'aux prêtres faisant « un service effectif et ordinaire, avec licence expresse de leur « évêque ». Les minorés qui continuaient leurs études ne jouirent du for ecclésiastique que s'ils étudiaient réellement et dans le but de prendre les ordres majeurs[1]. Pour combattre l'esprit d'intrigue qui amenait à Madrid un nombre considérable de solliciteurs, le roi expulsa à plusieurs reprises tous les prêtres étrangers à la ville[2].

Charles III prit encore la défense de la santé publique contre les préjugés de son clergé en défendant les inhumations dans les églises[3]. Il eut à soutenir à ce sujet une guerre opiniâtre dont il ne vit pas la fin.

Combattre les préjugés était bien, mais le roi prétendit aussi contrôler les idées et se prit insensiblement à regarder les prêtres de ses royaumes comme des fonctionnaires chargés de prêcher au peuple l'amour du monarque et de la monarchie. Il fut défendu aux clercs de mal parler du roi ou du gouvernement. Ils durent s'abstenir, même dans leurs conversations particulières, de tout blâme, de tout murmure contre le roi ou sa politique. On les fit surveiller par les magistrats municipaux. L'alcade espionna le curé[4]. Après leur avoir imposé le silence respectueux, on voulut en faire des agents actifs de la politique officielle. Godoy recommandait aux curés « au nom du roi, de porter le peuple à se réunir sous les « drapeaux et les riches à faire les sacrifices nécessaires pour « les frais de la guerre » qu'il se proposait de faire à la France si Napoléon avait été vaincu à Iéna[5].

Ces prétentions étaient excessives. Mais le roi n'était pas

1. *Nov. Rec.*, I, IX, 16.
2. 3 nov. 1753 — 23 déc. 1759 — 26 avril 1766 — 22 mars 1778. — 29 nov. 1794 — 8 janvier 1798 — 15 février 1799.
3. *Nov. Rec*, I, III, 1 et 1 *bis*. *Règlement* du 9 fév. 1785.
4. *Id.*, I, VIII, 7. — Egaña, *Guipuzcoano instruido*. Vo *Justicias*.
5. *Lettre du Prince de la Paix aux intendants et corrégidors* 1806).

seulement jaloux de l'indépendance du clergé, il convoitait surtout ses richesses.

Pendant longtemps les scrupules de conscience suffirent à réfréner l'avidité du souverain. Obligé par des nécessités inéluctables de s'emparer de certains revenus, jadis aliénés par la couronne, Philippe V déclare que cette main-mise restera sans effet sur les biens d'Église [1]. Ferdinand VI se montre aussi réservé que son père [2]. Mais Charles III entre dans la voie des usurpations et les ministres de Charles IV, instruits par l'exemple des révolutionnaires français, portent délibérément la main sur l'arche sainte.

L'immunité financière du clergé espagnol n'avait jamais été absolue. En Catalogne, les clercs payaient les impôts royaux comme les laïques. En Aragon, le clergé était partiellement soumis à l'alcabala. En Valence, un droit de 33 0/0 fut perçu, à partir de 1737, sur les nouvelles acquisitions territoriales de l'Église. En Castille, le clergé payait sa part des *millones;* le roi s'était réservé d'importants prélèvements sur les revenus des bénéfices et sur les dîmes. A chaque nomination nouvelle, il touchait un mois du revenu des pensions et bénéfices inférieurs à 3.300 réaux de produit *(mesada)*, trois mois de revenu sur les pensions et bénéfices inférieurs à 6.600 réaux, six mois *(media anata)* sur les pensions et bénéfices supérieurs à 6.600 réaux. Tous les quinze ans, le roi percevait une *media anata* sur tous les bénéfices réunis aux corps de main-morte *(quindenio)*. Il possédait encore un droit de 2/9 sur sa valeur des dîmes *(tercias reales)*, la dîme de la meilleure maison de chaque localité *(casa excusada, excusado)* et différents droits compris sous le titre général de *subsidio*. Les évêques pouvaient être grevés de pensions jusqu'à concurrence du tiers de leurs revenus *(tercera parte de las mitras)*.

1. *Arch. de la Cath. de Pampelune.* Ind., p. 210.
2. *Nov. Rec.*, I, XXIII, 5.

Les rois devaient, il est vrai, employer ces ressources à certaines fins pieuses, comme la guerre aux infidèles, la réparation des églises, l'entretien de la chapelle royale, les aumônes aux prêtres nécessiteux. En fait, le souverain avait l'entière disposition de tous ces fonds et l'appliquait à toutes sortes de dépenses. Charles IV assignait le produit de l'excusado au service de l'approvisionnement de l'armée et de la flotte [1].

A la fin du XVIIIe siècle le taux des prélèvements s'accrut. Un bref de Pie VI (14 mars 1780) autorisa Charles III à percevoir jusqu'au tiers des revenus des bénéfices de présentation royale pour contribuer à la fondation et à l'entretien d'hospices, d'hôpitaux et de maisons de charité [2]. Touché des plaintes du clergé, Charles IV réduisit la contribution au dixième des revenus [3]; mais en 1801, il se fit concéder par le pape une année entière de tous les bénéfices et commanderies dépendant des ordres de Saint Jacques, Alcantara, Calatrava, Montesa et Saint Jean [4].

Tout en augmentant les retenues sur les revenus ecclésiastiques, le roi se montrait plus difficile pour les exemptions d'impôts. Charles III soumit les clercs d'Aragon à l'alcabala pour toutes les ventes de fruits provenant de biens pris à bail et pour tous les produits de leur industrie [5]. Il exigea du clergé entier la contribution due pour la milice [6]. Charles IV refusa aux ecclésiastiques la restitution des droits payés par eux sur la viande [7]. Il fit révoquer par le pape toutes les dispenses

1. *Nov. Rec.*, II, XII, 12.
2. *Id.*, I, XXV, 1. — *Compte rendu de Florida Blanca*, § 18.
3. *Id.*, I, XXV, 2.
4. Canga Argüelles, *Dic. de hac.* V^o *Anualidades de las encomiendas.*
5. La loi énumère les moulins à blé, à huile, à papier, à foulon; les imprimeries, les pharmacies, les tavernes. *Nov. Rec.*, I, IX, 33 (20 juillet 1763).
6. *Nov. Rec.*, I, IX, 15, 15 mars 1765.
7. Gallardo, *Rentas de la Corona*, t. III, p. 124.

de payer la dîme accordées à des chapitres et à des ordres religieux ou militaires[1]. La Ensenada prétendait dès 1751 que si les contributions royales étaient toutes exigées des clercs, ils paieraient deux fois plus que les laïques[2].

Ces impôts n'étaient cependant pas les plus lourdes charges qui pesaient sur le clergé. Les droits de dépouille et de vacance doivent être considérés comme des droits barbares.

Le droit de dépouille était vraiment scandaleux. Quand on supposait qu'un évêque approchait de sa fin, les employés du fisc étaient avertis « de prendre les mesures les plus oppor- « tunes pour éviter, sans bruit et sans qu'il y parût, toute « soustraction ou dissimulation des biens mobiliers appar- « tenant à la dépouille[3] ». L'évêque qui voulait sauver son mobilier personnel de la confiscation était obligé d'en faire inventaire avant d'entrer en fonctions[4]. Ce fut seulement dans les dernières années du XVIIIe siècle que le roi apporta quelques adoucissements à cette loi immorale. Le nouvel évêque put racheter les meubles de son prédécesseur[5]. Les vêtements sacerdotaux et les joyaux des prélats défunts demeurèrent la propriété de leur église[6].

En vertu du droit de vacance, le roi percevait les revenus de tous les bénéfices vacants. Il avait ainsi intérêt à les laisser vaquer le plus longtemps possible. En fait il n'y manquait pas. Le 7 janvier 1795, le pape permettait que les revenus des bénéfices vacants fussent employés à rembourser les bons du trésor appelés *Vales reales;* dès le 2 août suivant, le roi décidait qu'il ne serait pourvu aux bénéfices sans charge d'âmes qu'après une année de vacance. Le 18 avril 1799, il

1. Ordre royal du 8 juin 1796.
2. Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. IV, p. 307. — *Rapport de la Ensenada à Ferdinand VI.*
3. *Nov. Rec.*, II, XIII, 2.
4. *Id.*, II, XIII, 4.
5. *Id.*, II, XIII, 5.
6. *Id.*, II, XII, 7.

déclarait qu'il ne procèderait plus jusqu'à nouvel ordre à aucune nomination [1].

A tous ces tributs ordinaires levés sur le clergé s'ajoutaient les dons gratuits, les emprunts forcés, les taxes arbitraires. Pendant la guerre d'Amérique, le clergé prêta à Charles III 30 millions de réaux, sans intérêts [2]. Pendant la campagne de 1794 les églises firent fondre une partie de leur argenterie [3]. Le roi augmenta les retenues qu'il opérait sur les revenus des prélats, l'évêque de Barcelone dut payer une surtaxe de 48.000 réaux [4] ce qui n'empêcha pas le roi de demander trois ans plus tard au chapitre de Barcelone un emprunt de 80.000 réaux [5].

Dans le duel engagé entre l'Église et l'État, toutes ces mesures n'étaient encore que des escarmouches. La question capitale, c'était l'expropriation des terres d'Église. En 1767, Charles III porta le premier coup en confisquant tous les biens de la Compagnie de Jésus en Espagne et aux Indes, biens énormes, puisqu'au retour de la Compagnie au Pérou, cinquante ans après sa suppression, on put lui rendre immédiatement des biens estimés à la somme de 83.200.000 réaux [6]. Une si fructueuse opération ne pouvait manquer de donner au roi l'envie de pousser plus avant. L'effroyable dette de l'Espagne à la fin du XVIIIe siècle, l'extrême pénurie du trésor, l'exemple de la France, les théories des économistes Macanaz, Campomanes, Jovellanos, ennemis jurés de la main-morte, tout poussait le gouvernement à mettre la main sur les biens d'Église.

Deux sortes de mesures furent adoptées au XVIIIe siècle

---

1. *Id.*, I, XXIV, 7 (note 8).
2. *Compte rendu Florida Blanca*, § 19.
3. *Arch. de Guipuzcoa. Sec.* IV, *neg.* 3, leg. 71 (1794).
4. *Arch. de l'ayuntamiento de Barcelone. Actas*, 1795, f° 46.
5. *Arch. de la Cath. de Barcelone. Cartas reales*, 20 sept. 1800.
6. Weiss, *L'Espagne depuis Philippe II*, t. II, p. 86.

pour commencer l'attaque contre la propriété ecclésiastique. Les unes eurent pour effet d'arrêter l'accroissement de cette richesse, les autres amorcèrent l'œuvre même de l'expropriation.

Tous les biens-fonds acquis par le clergé, à partir du 26 septembre 1737, furent soumis à l'impôt royal[1]. Les religieux perdirent le droit de succéder ab intestat à leurs pères et à leurs mères, aux dépens de leurs parents laïques, appelés par la loi *les vrais parents*[2]. Toute fondation de monastères ou de bénéfices nouveaux fut soumise à l'autorisation préalable de la Chambre de Castille[3].

Pendant longtemps, on s'en tint à cette politique restrictive, mais en 1765 Campomanes publia son *Traité du droit royal d'amortissement* et proposa au Conseil de Castille de déclarer les clercs incapables d'acquérir de nouveaux immeubles. Le Conseil n'osa en venir jusque-là. On fit valoir le bon état de culture des biens de main-morte, l'aisance relative des fermiers. Campomanes comprit que l'idée n'était pas encore mûre[4]. Sans s'attaquer à l'Église elle-même, il s'en prit aux hôpitaux, aux hospices, aux maisons de charité, aux confréries et favorisa l'aliénation des biens-fonds qui leur appartenaient. En 1794, Jovellanos publia son *Information sur la loi agraire*. Un an plus tard, Charles IV se faisait autoriser à vendre des biens d'Église jusqu'à concurrence de 15 0/0 de leur valeur[5]. Il décrétait la mise en vente des biens appartenant aux œuvres pies[6]. Gardoqui, Urquijo et Godoy continuèrent la politique de leurs devanciers. En 1805,

1. *Nov. Rec.*, I, v, 14.
2. *Pragmatique royale du* 6 *juillet* 1792.
3. Egaña, *Guipuzcoano instruido*. V° *Conventos*. — Une demande de fondation d'un couvent de femmes à Los Pasages fut déposée à la Chambre en 1749. Elle ne fut accordée qu'en 1757.
4. Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. VI, p. 90.
5. M. Fernández, *La hacienda de nuestros padres*, p. 105.
6. Reynald, *Hist. de L'Espagne depuis la mort de Charles III*, p. 9.

Charles IV obtint du pape le droit de vendre un septième des biens ecclésiastiques [1]. L'Église était forcée de convertir ses domaines en titres de rentes à 3 0/0 sur le trésor royal et glissait peu à peu dans la main du roi. L'expropriation de l'Église était commencée et l'opération n'était plus qu'une affaire de temps.

« Que peut nous opposer l'Église, écrivait Campomanes ? « Sa résistance se réduira à quatre chefs principaux : un éloge « de la piété de nos rois, quelques textes bien ou mal appli- « qués de l'Ancien Testament, quelques paragraphes des « Fausses Décrétales, quelques antiquailles des siècles de « barbarie tirées des rouleaux d'un parchemin à demi rongé, « avec une ou deux retouches sur la conduite des hérétiques. « Tout cela, c'est du vent dans une trompette, cela sonne « fort et se dissipe aussitôt [2]. »

Campomanes se trompait, la résistance du clergé a coûté plus de cinquante ans de guerre civile à l'Espagne et il a fallu des événements extraordinaires pour permettre d'entreprendre l'opération qui lui apparaissait comme si aisée. Les hommes qui touchèrent alors à la propriété ecclésiastique n'étaient ni assez intelligents, ni assez intègres pour mener à bien une entreprise aussi délicate et aussi difficile. L'opération fut conduite sans méthode et sans grandeur. L'argent qu'elle produisit fut perdu pour l'Église sans profiter à l'État. Il fut souvent gaspillé et plus souvent encore volé. L'Espagne — comme la France — doit la perte d'inestimables richesses artistiques à l'avidité et à la brutalité des ennemis de la mainmorte.

1. Godoy, *Mémoires*, t. IV, p. 146.
2. *Cartas politico-económicas.* Carta IV.

CHAPITRE III. — LA NOBLESSE.

Il n'y a peut-être pas de pays où l'honneur ait reçu un culte plus jaloux ni où les honneurs aient été recherchés avec plus de passion qu'en Espagne. Cependant, nulle part au XVIIIe siècle le titre de gentilhomme n'avait par lui-même moins de valeur et ne donnait moins d'avantages pour parvenir au pouvoir. Cette contradiction entre l'apparence et la réalité est le mal secret qui ronge l'aristocratie espagnole et le point le plus caractéristique de son histoire.

I. — La hiérarchie nobiliaire.

Rien de plus imposant, à première vue, que le corps de la Noblesse. Il semble couvrir de son ombre la nation entière. En 1789, on compte 119 grands d'Espagne,. 535 titrés de Castille, et près de 500.000 gentilshommes. Il y a un noble sur vingt Espagnols [1]. Deux provinces, la Biscaye et le Guipuzcoa, ne sont peuplés que de nobles [2]. En Guipuzcoa, nul gentilhomme ne peut s'intituler seigneur; il n'y a ni seigneu-

---

1. 480.589 hidalgos. — Censo de 1787.
2. Salcedo, *Defensa de Vizcaya*, t. III, p. 202. — *Nov. Rec.*, VI, II, 16.

ries ni vassaux[1]. Presque tous les Asturiens prétendent à la noblesse[2]. La manie des distinctions a gagné les roturiers. Ceux qui ne peuvent vanter leur noblesse se glorifient de la pureté de leur sang *(limpieza de sangre, sin mezcla de Judio ni Moro)*, se font honneur du titre de vieux chrétien *(cristiano viejo)*[3]. Aux Indes, on tient avant tout à passer pour blanc. Les Audiences sont saisies d'un nombre considérable de procès en déclaration de blancheur. Quand le prétendant est trop évidemment métis, l'Audience répond : « Qu'il se tienne pour blanc[4]! » Il n'y a donc pas d'Espagnol qui ne se croie en droit d'être fier de ses aïeux; le préjugé nobiliaire est partagé par tout le monde et trouve dans cette popularité même une force exceptionnelle. Il n'y a pas de peuple qui attache plus d'importance à l'étiquette, ni qui ait une langue plus magnifiquement courtoise, ni qui use plus volontiers des mots noble et noblesse.

Le simple gentilhomme s'appelle *hidalgo* (ancienne forme *fijo de algo*) c'est-à-dire : homme ayant du bien[5], mais cette signification primitive est devenue le plus souvent ironique, l'hidalgo est pauvre, et comme le travail serait pour lui un déshonneur, il vit d'aumônes, il mendie sans vergogne « semant l'honneur sur ceux qui le regardent[6] ».

1. En 1732 et 1749, la Junte de Guipuzcoa refusa à D. Manuel de Esquivel les titres de seigneur de la terre et du palais de Barastegui, et au marquis de Montehermoso le titre d'alcade de San Adrian. Ces titres furent déclarés contraires au Fuero de la province. — Marichalar y Manrique, *Hist. de la legislacion*, p. 429.

2. De Laborde, *Itinéraire descriptif*, t. V, p. 101.

3. Un domestique de l'archevêque de Burgos, querellé par son maître, lui répond : « No puedo padecer la riña, siendo cristiano viejo, hidalgo « como el rey y poco màs. » — Comtesse d'Aulnoy, *Mémoires*, I, p. 212.

4. Humboldt, *Essai sur la N^lle Espagne*, t. I, p. 154.

5. En 1462, Jean II d'Aragon, roi de Navarre, donna à tous les habitants d'Aezcoa la qualité de « francos, ingenuos, ynfanzones y « fijosdalgo ». *Arch. de Navarre. Indice*, Caj. 161, 9.

6. Cadalso, *Cartas marruecas*. — D'après la loi aragonaise, le gen-

On naît hidalgo, lorsque l'on naît en légitime mariage d'un père hidalgo. On le devient par légitimation ou par privilège royal. Le fils naturel d'un noble devient noble s'il est reconnu par son père. Le bâtard adultérin peut être reconnu avec l'autorisation du roi [1]. Le roi crée aussi des hidalgos, et ne se fait pas faute de spéculer sur la vanité de ses sujets. Les Chancelleries et les Audiences jugent les procès en vérification de noblesse. Les rois d'armes de la Cour délivrent des certificats généalogiques [2].

Les gentilshommes campagnards s'appelaient en Navarre *ynfanzones de avarca,* nobles en sandales. Les anoblis : *hidalgos de carta,* nobles à charte. On distinguait en Castille les nobles de naissance des *hidalgos de privilegio,* nommés par le roi. On connaissait encore les hidalgos à 500 sous *(hidalgos de devengar quinientos sueldos)* qui avaient servi les anciens rois de Castille, les hidalgos de gouttière *(hidalgos de goteras)* qui n'étaient nobles que dans le village où ils résidaient, les *hidalgos de bragueta* « pères de sept enfants mâles, sans interruption de femelles entre eux », les *hidalgos de quatro costados* dont les père, mère, aïeux, bisaïeux et trisaïeux avaient possédé la noblesse [3].

« L'hidalgo d'ancienne et notoire noblesse, qui a quelque « lustre de plus que les autres, soit par sa naissance, soit « par ses services ou ceux de ses aïeux, prend le titre de che-

---

tilhomme doit une pension à son fils — quando no le fuere decoroso el trabajar (Dieste y Jimenez, *Dic. del derecho aragonés.* V° *Alimentos*). — « Les lois, disait Campomanes, pourront déclarer qu'il n'y « a aucun déshonneur à être cordonnier ou tailleur, mais tant qu'elles « ne déclareront pas qu'il est déshonorant de rester oisif, il y aura « toujours des hidalgos qui regarderont l'oisiveté comme la compagne « inséparable de la noblesse et jugeront toute occupation incompa- « tible avec la splendeur de leurs titres. » — *Cartas politico-económicas.* Carta IV.

1. De Laborde, *Itinéraire descriptif,* V, p. 98.
2. *Nov. Rec.,* XI, XXVII, I *bis.*
3. De Séjournant, *Dic. espagnol-français.* V° *Hidalgo.*

« valier *(caballero)* [1]. La reine Isabelle disait que l'hidalgo « et le chevalier se distinguent entre eux comme les chevaux « et les roussins; les chevaux ont meilleure conformation, « la crinière mieux fournie, la queue plus développée; de « même les chevaliers ont plus de bien que les hidalgos pour « maintenir leur noblesse et leur splendeur [2]. »

Les titrés de Castille *(títulos de Castilla)* sont les personnages qu'une faveur royale a décorés d'un titre de baron [3], de vicomte, de comte ou de marquis. Les titres les plus anciens sont des noms de terre, les plus récents font allusion aux services rendus. Il y a des marquis de la Bonté Royale, de la Grâce Royale, de la Conquête Royale, de la Gratitude Royale. En 1737, Antonio de Morales est créé marquis de la Garantie, pour avoir apporté au roi le texte du traité de garantie réciproque signé entre les Cours de Naples et de Madrid. En 1760, Gutierre de Heira conduit Charles III de Naples à Barcelone, il est fait marquis du Transport Royal [4].

Aux Indes, les titrés sont très nombreux. C'est un moyen commode de récompenser les créoles, auxquels on ne veut accorder aucun pouvoir. Le roi leur donne des titres, des décorations, des brevets d'officier dans la milice. On voit à Mexico des colonels en grand uniforme et décorés du cordon de Charles III, présider aux menues opérations de leur négoce, gravement assis dans leur boutique [5].

Les titres sont héréditaires et passent au fils aîné. A défaut d'enfants mâles, la fille aînée porte le titre dans la maison de son mari. La concession d'un titre est pour le roi un moyen de battre monnaie; le titré paie un impôt équivalent à six

1. *Dic. de la Acad. española.* V° *Caballero.*
2. Viscaya, *Derecho de naturaleza.*
3. Ce dernier titre, très rare en Espagne, est cependant mentionné dans les lois. *Nov. Rec.*, VI, 1, 24.
4. Morel-Fatio, *Études*, II, p. 16.
5. Humboldt, *Essai sur la N^lle Espagne*, t. IV, p. 265.

mois de son revenu et est inscrit sur les listes de la noblesse pour payer l'impôt aristocratique des lances[1].

Les grands d'Espagne représentent les anciens Riches-hommes *(Ricos hombres, ric hombres, ricos homes)* de Castille, de Navarre et d'Aragon. Ils constituent la pairie d'Espagne, entourent la personne du roi, détiennent les principales charges du palais, fournissent des vice-rois et des ambassadeurs.

La grandesse comprenait théoriquement trois classes, mais les Grands se traitaient entre eux en égaux, et celui qui eût fait allusion à la classe d'une grandesse se fût attiré de très méchantes affaires[2]. En premier lieu venaient les maisons où la Grandesse existait de temps immémorial. On en comptait encore une douzaine à la fin du XVIIIe siècle : les ducs d'Arcos, de Bejar, d'Escalona, de Frias, de l'Infantado, de Medina de Rio Seco, de Medina Sidonia et de Najera, les comtes d'Aguilar, de Benavente et de Lemos. Ces grands mettaient leur chapeau devant le roi, lorsque S. M. leur avait dit de se couvrir *(cubríos)* et avant de lui avoir répondu. La seconde classe comprenait les familles nobles d'Aragon et de Castille qui avaient obtenu la grandesse au XVIe et au XVIIe siècle. Elles ne le cédaient guère en illustration aux précédentes. Les Medina Celi, descendants directs des maisons royales de France et d'Espagne, prétendaient posséder la plupart de leurs domaines à titre de compensation pour l'abandon de leurs droits à la couronne[3]. Les Enriquez de Cabrera,

1. *Arch. gen. centr. d'Alcalá de Henares. — Relacion de las Grandezas y titulos de Castilla*, año de 1698. — « Por decreto de 17 de Henero « se hizo merced á D. Alonso de Tabira y Venavides de titular su casa « con el titulo de marques del Zerro, y del señorio y vasallage de unas « deesas que tiene en el termino de la ciudad de Andujar. — (En marge) : « Marques del Zerro en el termino de Andujar. Pagada enteramente « la media anata desta merced y consignadas sus lanzas. »

2. Abbé de Vayrac, *État présent de l'Espagne*, t. IV, p. 292.

3. Voici les titres du duc de Medina Celi. — D. Luis Francisco de

les Fernández de Velasco avaient possédé jusqu'à Philippe V les titres héréditaires d'amiral et de connétable de Castille [1]. Certains grands réunissaient plusieurs grandesses; le duc de Huescar, l'un des capitaines des gardes de Philippe V, en possédait cinq à lui tout seul [2]. Les grands de la deuxième classe se couvraient lorsque le roi le leur avait dit, et après avoir répondu à S. M. La troisième classe comprenait les grands de création récente. Ils se couvraient après avoir répondu au roi, et après avoir regagné leur place parmi les autres grands.

Le roi pouvait d'ailleurs créer des grands de première classe [3], comme il lui arrivait de conférer les honneurs de la grandesse sans les concéder à titre héréditaire. Il y avait alors une légère différence dans la formule d'investiture. S'il s'agissait d'une grandesse héréditaire, le roi disait : « Comte, ou marquis, Un tel, couvrez-vous! » S'il n'était question que d'une grandesse viagère, le roi disait simplement : « Couvrez-vous [4]. »

Il y avait enfin certaines maisons nobles qui prétendaient à la grandesse, mais comme le roi n'avait jamais dit à leurs représentants de se couvrir, le privilège ne leur était pas

---

la Cerda, Aragon, Enriquez et Ribera, neuvième duc de Medinaceli, huitième de Segorbe et de Cardona, et sixième d'Alcalá; marquis de Denia, de Comares, de Cogolludo, d'Alcalá et de Lameda, de Tarifa, de Pallar et de Villamizar; comte de Santa Gadea, de Buendia, de Prades, d'Ampudia, d'Ampurias, du Port-Sainte-Marie et des Molares, vicomte de Villamur; grand connétable d'Aragon; Adelantado mayor héréditaire de Castille et d'Andalousie, alcayde de los Donzeles; chevalier de l'Ordre militaire de Saint Jacques, gentilhomme ordinaire de la Chambre. — De Vayrac, *op. cit.*, t. IV, p. 155.

1. Morel-Fatio, *Études*, t. II, p. 2.

2. Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. IV, p. 29.

3. Le comte d'Aranda, Fray Antonio Manuel de Hortalejo, général de l'ordre de la Merci, Godoy étaient grands d'Espagne de première classe.

4. De Vayrac, *État présent de l'Espagne*, t. IV, p. 289.

reconnu. On les appelait les maisons offensées *(casas agraviadas)*[1].

II. — Les privilèges.

La noblesse espagnole possédait un grand nombre de privilèges honorifiques et quelques droits utiles, en réalité peu importants.

Le simple hidalgo était exempté de la milice et de l'obligation de loger les gens de guerre. Il ne pouvait être mis en prison pour dettes, à moins qu'elles ne fussent relatives à des droits royaux. On ne pouvait saisir ni vendre sa maison, son cheval, sa mule ou ses armes. A Barcelone, un noble ne pouvait être arrêté que sur l'ordre de l'alguazil-mayor de l'Audience royale, qui lui-même était gentilhomme. Même incarcéré, l'hidalgo avait droit à une prison spéciale ou à une chambre à part dans la maison commune[2].

Le plus petit hobereau faisait sculpter ses armoiries sur la porte de sa maison. Les écussons espagnols sont toujours de dimensions colossales[3]. La demeure du noble s'appelle un palais *(palacio)*, le manoir de famille porte le nom magnifique de palais-chef d'armes *(palacio cabo de armeria)*. L'hidalgo ne souffrait pas qu'on lui parlât sans lui donner du *Don*, il enflait volontiers ses titres et se vantait de ses alliances. Le père de Florida-Blanca avait toujours fait preuve d'une grande modestie. Le moine qui prononça son oraison funèbre l'en loua chrétiennement, mais il eut soin d'ajouter

1. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 202.

2. De Laborde, *Itinéraire descriptif*, V, p. 95. — Encore aujourd'hui, à la prison-modèle de Madrid, il y a des cellules spéciales pour accusés de distinction « para reos distinguidos ».

3. Très beaux exemples à la chapelle du Connétable de la Cathédrale de Burgos, à St Jean des Rois de Tolède, aux grandes Écoles de Salamanque.

que s'il l'eût voulu, il eût pu faire sonner ses titres et dire : « Je suis de la vallée de Moñino, dans le district des Montagnes ; « les ordres de la Banda et de Saint Jacques ont brillé sur la « poitrine de mon douzième et de mon treizième aïeul qui « en ont été commandeurs ; mon deuxième aïeul a été major-« dome et homme de confiance de Henri III ; j'ai des alliances « certaines avec les maisons de Lara, de Enriquez et de Guz-« man ; c'est-à-dire avec tout ce qu'il y a de plus raffiné dans « la grandesse. Je suis parent du grand Patriarche Saint Do-« minique, comme le prouvent les témoignages les plus irré-« cusables [1]. »

Les titrés de Castille avaient le droit de posséder chez eux un portrait du roi exposé sous un dais. Ils allaient, les jours de gala, baiser la main du roi et de la reine. Ils étaient invités de droit à certaines cérémonies. Ils prêtaient serment à l'héritier du trône, entre les mains des grands d'Espagne [2]. Quand on parlait à un titré de Castille, on l'appelait : Votre Seigneurie *(Usia)* [3].

L'énumération des seigneuries et dignités d'un titré de Castille constituait parfois un document d'une longueur respectable. Le comte de Guendulain, un des principaux seigneurs de la Navarre, se présentait en 1795 aux Cortès navarraises avec les titres suivants : « D. Joaquin José de Mencos, « et Arizaga, Ayanz de Navarra y Arbizu, comte de Guen-« dulain, marquis de la Défense Royale, et comte du Fresno « de la Fuente avec sa mouvance, seigneur de Guendulain, « Sarria, San Marcial, Aos, Sotes, Ecoyen, Larrain, Adur-« raga, S. Lorenzo, Iriberri et Eguillor ; seigneur des rede-

1. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 240. Oraison funèbre de D. José Moñino Gomez Colon y Loaysa, prononcée le 18 mars 1786 par le docteur D. Juan Lozano y Santa, grand chapelain de la Sainte Église de Sigüenza et recteur du Séminaire royal des pieux ouvriers et théologiens de Saint Isidore de Murcie.

2. De Vayrac, *op. cit.*, t. IV, p. 294.

3. De Laborde, *Itinéraire*, t. V, p. 86.

« vances communales de Piedramillera, Galdeano, Anzin et « Mendiliberri; seigneur du palais de Berrio-le-Haut et de « sa juridiction criminelle et de ses redevances, de la juri-« diction et des redevances d'Escaba, des palais de Muez, « Elizondo, Arrayoz et Zoraya, de la maison de Mencos en « la ville de Tafalla; patron du Couvent des religieuses de « la Très Pure Conception de Tafalla, patron du Couvent de « la Très Sainte Trinité de la ville de Puente-la-Reyna et de « l'illustre chapelle de Saint Joseph de la cité de Tolède, « patron des églises de Zariquiegui, Orbaizeta, Oyaregui, « Norbarte et Oronoz, gouverneur perpétuel et héréditaire du « Palais royal de la dite ville de Tafalla, gentilhomme de la « Chambre honoraire de S. M. [1]. »

Les privilèges des Grands d'Espagne répondaient par leur variété et leur éclat à la splendeur de leur rang. Le roi appelait les grands ses cousins; quand ils sont vice-rois, il les traite même « d'illustres cousins ». Le pape leur permettait de s'asseoir en sa présence. A Madrid, ils avaient droit d'atteler quatre mules à leur carrosse et de se faire escorter par quatre porteurs de flambeaux. Dans leur maison, lorsqu'ils recevaient un hôte, ils s'asseyaient sur un fauteuil placé sous un dais. Ils portaient la couronne à fleurons, alors même qu'ils n'étaient point ducs. Ils pouvaient avoir un roi d'armes et des massiers. Lorsqu'ils arrivaient dans une ville de garnison, on devait placer à leur porte une compagnie avec ses officiers et son porte-drapeau. L'ayuntamiento venait les complimenter. A la Cour, leurs femmes avaient un carreau dans l'appartement de la reine, et S. M. se levait pour les recevoir. Lors de la prestation de serment au prince des Asturies, les grands prêtaient serment entre les mains du roi lui-même, et recevaient à leur tour le serment des titrés de Castille. Enfin le grand d'Espagne ne pouvait être arrêté sans un ordre exprès du roi [2].

1. *Arch. de Navarre. Cortes de* 1795. *Quadernos y leyes.*
2. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 202. — De Laborde, *Itinéraire*,

Le droit de se couvrir devant le roi *(el cubrirse)* était considéré par les grands comme le signe extérieur de leur dignité. Cependant, ce droit n'appartenait pas exclusivement à la grandesse. Les cardinaux, le nonce de S. S., les archevêques, le grand prieur de Saint Jean, les généraux des Dominicains et des Franciscains, les ambassadeurs des têtes couronnées, les seigneurs titrés de Portugal, les chevaliers de la Toison d'or se couvraient devant le roi, alors même qu'ils n'eussent pas été grands. Comme le *cubrirse*, entendu suivant les règles strictes du cérémonial, comportait des distinctions blessantes, elles avaient fini par tomber en désuétude. Les grands se couvraient lorsque le roi le leur disait. Tous les grands avaient droit au titre d'Excellence *(Usencia)*, mais les grands de vieille roche se tutoyaient entre eux comme des frères. « Tel « grand de création récente mendia toute sa vie un *tu*, qu'il « aurait payé de son sang et ne reçut jamais de ses pairs que « de l'Excellentissime Seigneur [1]. »

Nous renonçons à donner la liste des qualifications honorifiques dont les grands accompagnaient leur nom. A la liste de leurs seigneuries, ils ajoutaient celle de leurs dignités : grandesse, commanderies des Ordres militaires, grades dans l'Ordre de Charles III, dans la Toison d'or, dans les Ordres étrangers, fonctions politiques et administratives. Aranda était « riche homme d'Aragon, Grand d'Espagne de première « classe, chevalier de la Toison d'or et du Saint Esprit, gen- « tilhomme de la Chambre de S. M. en exercice, capitaine- « général des armées royales et ambassadeur auprès du roi « Très-Chrétien [2] ». Godoy ajoutait à ses titres princiers ceux de « régidor perpétuel de la Cité de Santiago, secrétaire de la

t. V, p. 89. — De Vayrac, *État présent de l'Espagne*, t. IV, p. 293. — L'ordre d'arrêt n'était accordé qu'en cas de crime énorme ou de haute trahison.

1. Morel-Fatio, *Études*, t. II, p. 5.
2. Id., *ibid.*, t. II, p. 142.

« reine, surintendant général des postes et des routes, pro-
« tecteur de l'Académie Royale des Beaux-Arts, du Cabinet
« d'Histoire Naturelle, du Jardin botanique, du Laboratoire
« de Chimie et de l'Observatoire astronomique ». L'aveugle faveur de Charles IV l'avait fait Prince de la Paix, et lui avait reconnu le droit de se faire appeler Altesse, sérénissime [1]. La langue castillane faisait valoir à merveille toutes ces qualifications pompeuses, qui rutilaient comme des panaches autour du nom de leur noble propriétaire.

Le régime féodal n'avait jamais pris en Castille la même extension qu'en France, en Angleterre et en Allemagne, parce que les domaines des grands feudataires étaient en général disséminés et que la noblesse eut toujours à compter avec les privilèges des villes et même des paysans [2]. D'obscurs villages se vantaient d'être des *Behetrias de mar á mar*, c'est-à-dire des fiefs qui se choisissaient eux-mêmes leur seigneur : « De Séville si on le veut, de Bilbao si on le préfère. » Beaucoup d'autres étaient des *Behetrias de linaje*, qui pouvaient choisir pour seigneur le chef de telle ou telle branche *(divisero)* d'une même famille [3]. Dans certaines villes, les nobles étaient exclus des fonctions municipales. A Cáceres, la passion de l'égalité était poussée si loin qu'il était interdit de graver des inscriptions sur les tombeaux [4]. Les nobles castillans n'avaient jamais su opposer à leurs adversaires une résistance suivie. Leur intraitable orgueil les condamnait à l'isolement. Ferdinand-le-Catholique avait coutume de dire « qu'il était aussi
« difficile d'unir des Castillans que de séparer des Aragonais ». Plus puissante en Aragon qu'en Castille [5], la noblesse n'avait

1. *Aff. étr. à Paris. Espagne*, t. 640, f° 437. — Le peuple désignait simplement Godoy par un sobriquet ordurier — *el chorizero* (Mesonero Romanos, *Memorias de un Setentón*).
2. Altamira y Crevea, *Hist. de España*, t. I, p. 299.
3. Antequera, *Hist. de la legislacion*, p. 113.
4. De Laborde, *Itinéraire descriptif*, t. V, p. 84.
5. Altamira, *Hist. de España*, t. I, p. 326.

cependant réussi qu'à partager le pouvoir avec les représentants des bonnes villes. Nulle part en Espagne elle n'avait acquis une prépondérance absolue et incontestée[1].

Le prestige des titres était peu de chose, même en Espagne, si la richesse ne venait pas leur prêter un lustre indispensable. A défaut de pouvoir politique, la noblesse espagnole avait conservé un certain nombre de droits utiles : droits féodaux, majorats, monopole des emplois de Cour, admissibilité exclusive dans les Ordres militaires. Grâce à ces prérogatives, les gentilshommes pouvaient encore faire figure dans le monde, et les aînés des grandes familles étaient garantis contre les chances de ruine les plus dangereuses.

Les nobles percevaient des cens sur les terres et les maisons qui leur appartenaient, un droit de 10 o/o sur les ventes foncières *(laudemio)*, un droit variable, du quart au vingtième de la récolte sur les fruits de la terre *(particion de frutos)*. Le pays payait à son seigneur pour moudre son grain, pour cuire son pain, pour débiter sa viande, pour exporter son huile. Une redevance en argent remplaçait l'ancienne obligation du service militaire *(cabalgada)*, ou la corvée de la moisson et de la vendange *(jobas, trages, batudas)*. Le seigneur percevait des taxes sur les troupeaux qui traversaient ses domaines *(borras, pasos, asaduras)*. A Jijona, en Valence, le droit montait à 5 o/o de la valeur des troupeaux[2]. Dans la province de Tolède, le marquis de Navahermosa et le couvent des Anges de Tolède percevaient 4 maravédis par tête de gros bétail et 2 réaux 12 maravédis par chaque troupeau de

1 En Catalogne les « mauvais usages » qui rendaient très pénible la condition des « pageses de remensa » avaient été abolis par Jean II au xv[e] siècle. En Aragon le droit de vie et de mort qui appartenait à certains seigneurs sur leurs vassaux fut aboli par Philippe V. — Coroleu y Pella y Forgas, *Los Fueros de Cataluña*, p. 52. — Altamira, *op. cit.*, t. IV, p. 125.

2. Canga Argüelles, *Dic. de hac.* V° *Ganaderia.*

cent moutons traversant la province [1]. Partout, les seigneurs jouissaient de droits de chasse et de pêche, coupaient le bois sur les montagnes — quand il en restait encore. A certaines époques de l'année, des présents leur étaient faits par les villes et les villages de leurs seigneuries [2]. Pour leur plus grande commodité, ils affermaient la perception de leurs droits, ce qui rendait pire encore la condition du paysan [3]. Un document de 1817 estime à 10.815.464 réaux les droits féodaux payés par 302 localités du royaume de Valence, avant toute contribution publique. Dans cette province, chaque chef de famille ne payait pas moins de 112 réaux de taxes féodales, contre 44 réaux d'impôts d'État. Canga Argüelles estime la valeur des redevances féodales payées par le paysan espagnol à 82.450.000 réaux [4], ce qui d'après les chiffres précédents paraît tout à fait inférieur à la réalité.

Comme patrons laïques d'un grand nombre d'églises, les nobles touchaient les dîmes, sans autre obligation que de pourvoir avec décence aux frais du culte. La Biscaye comptait un grand nombre de ces patrons d'églises *(prestameros)*, auxquels le Fuero consacre un chapitre spécial [5].

Comme seigneurs justiciers, les nobles possédaient en 1787 le gouvernement de 17 cités, 2.358 villes, et 8.818 bourgs, villages, hameaux et territoires [6]. Presque tout le sud de la Galice, ainsi démembré de la couronne, appartenait, avec la juridiction civile et criminelle en première instance, à l'Église ou à la noblesse [7]. Dans quelques localités, le seigneur haut-

1. Id., *ibid.* V° *Derecho de florines.*
2. *Arch. de la Cath. de Pampelune.* Indice, p. 812 (1764).
3. *Diario de Barcelona*, 19 oct. 1802.
4. Canga Argüelles, *Dic. de hac.* V° *Derechos feudales.*
5. Jovellanos, *Informe sobre el expediente de la ley agraria*, § 176.
6. Censo de 1787. — En 1523, les Comuneros disaient à l'amiral de Castille : « D'ici à Saint Jacques, on compte plus de cent lieues et « le roi n'a que trois bourgs à lui le long du chemin. » — Canga Argüelles, *Dic. de hac.* V° *Señorio.*
7. Jovellanos, *Informe*, p. 52, note 1.

justicier *(de horca y cuchillo)* dressait encore aux portes de son village une potence munie d'un grand couteau [1]. La plupart du temps, ces privilèges exorbitants ne remontaient pas au Moyen-âge, mais seulement au temps où les rois de la maison d'Autriche vendaient à qui voulait les acheter les charges municipales, les redevances communales, les droits de justice. On peut dire que les princes autrichiens ont vidé la monarchie, en ont détruit en deux siècles de gaspillages presque toute la substance. Le « régalisme » des Bourbons n'a été qu'une réaction nécessaire contre l'œuvre anarchique de leurs prédécesseurs. Dans toutes les villes de leur obéissance, les seigneurs nommaient des juges *(corregidores)*, des baillis *(bayles)*, des officiers municipaux *(regidores)* [2]. Bien souvent, ces magistrats mal choisis, mal surveillés et plus mal payés encore, commettaient mille abus. Les terres seigneuriales se dépeuplaient. Un proverbe populaire disait : « En terre de seigneur ne fais pas ton nid. »

Charles III n'osa point toucher aux droits de juridiction de la noblesse. Il eût fallu rembourser aux seigneurs les sommes payées par leurs ancêtres au trésor royal et les ressources du budget espagnol n'y eussent pas suffi. Une révolution seule pouvait abolir ces privilèges surannés. Le roi chercha seulement à arrêter toute tentative d'empiétement, à régulariser la situation des bourgs de señorio, et à favoriser leur incorporation au domaine royal. Les seigneurs justiciers durent faire la preuve de leurs droits avant de les exercer. Leurs juges furent soumis à la confirmation de la Chambre de Castille. Le roi se réserva dans chaque localité de señorio la nomination

1. A Cúllar de Baza. — Anonyme (J. F. Peyron), *Nouveau Voyage*, I, p. 149.
2. *Arch. de l'Audience Royale de Barcelone. Nombramiento de bayles, sos-bayles, regidores y procuradores sindicos para el año de* 1791. Registre manuscrit. Exemple : *Abrera :* Es de jurisdiccion del marques de Villafranca y de los Velez, que nombra bayle y regidores (dos) y la R. Audiencia el procurador sindico.

d'un magistrat municipal, le procureur syndic. Les ventes de juridiction furent soumises à de nouvelles formalités. On favorisa le retour à la couronne des offices municipaux jadis aliénés par des princes imprévoyants [1].

Les majorats n'étaient pas un abus moindre que le droit de juridiction, mais la noblesse y tenait encore davantage, car elle voyait dans cette institution la sauvegarde de son existence [2].

Le majorat est une extension démesurée du droit de disposition, grâce à laquelle le fondateur du majorat rend une partie de son bien inaliénable et le fait passer comme tel entre les mains de tous ses successeurs *in infinitum*. Les héritiers successifs d'un majorat n'en sont qu'usufruitiers. Ils ne peuvent ni vendre, ni hypothéquer les biens qui le composent et dont ils ont la jouissance. Ces biens ne peuvent être aliénés que pour cause d'utilité publique, ou d'intérêt supérieur pour le majorat lui-même, encore faut-il, dans ce dernier cas, une autorisation royale, rendue après enquête et le successeur présomptif entendu [3].

On constituait un majorat par donation entre vifs, par testament, par legs ou par fidéicommis [4]. Il devait être homologué par le roi, quand il portait atteinte à la légitime des autres héritiers. Le droit castillan permet au père de famille de disposer du cinquième de son bien, même au profit d'un étranger, et d'avantager encore un de ses enfants du tiers des quatre autres cinquièmes; c'est ce que l'on appelle le préciput du tiers et du quint *(mejora de tercio y quinto)*. La constitution d'un majorat devenait possible dès que les biens composant ce préciput suffisaient pour assurer un revenu de

1. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 162. — *Nov. Rec.*, IV, IV, 7. — Décret royal du 20 mars 1765.

2. Quoique les roturiers eussent le droit de constituer des majorats, ce sont surtout les nobles qui avaient recours à ce mode de transmission des biens.

3. E. Lehr, *Éléments de droit civil espagnol*, p. 442.

4. *Cortès de Navarre*, 1780-81. — Loi 45.

33.000 réaux en Castille, de 5.500 réaux en Navarre [1]. Le fondateur du majorat payait au trésor un droit d'amortissement de 15 et plus tard de 25 o/o.

On appelait majorats réguliers ceux où la succession des héritiers s'effectuait suivant les règles prescrites pour la succession au trône. Dans les majorats irréguliers, le fondateur réglait lui-même l'ordre de succession, appelant à lui succéder soit ses descendants mâles, à l'exclusion des femmes, soit les femmes de préférence aux mâles, soit les héritiers les plus proches en degré dans la ligne masculine. Le majorat irrégulier comportait un nombre infini de variétés.

Il y avait aussi des séniorats, réservés au membre le plus âgé de la famille, des majorats de secondogéniture pour les cadets [2].

Toutes ces institutions tendaient au même but : conserver les fortunes dans les familles, mettre les titulaires du majorat dans l'heureuse impossibilité de se ruiner. Ces idées s'accordaient trop bien avec l'apathie nationale pour que les majorats n'aient pas été très populaires. Le seizième et le dix-septième siècles virent l'Espagne se couvrir de biens inaliénables. On poussa si loin la manie de l'inaliénabilité qu'on déclara indisponibles des meubles, des bijoux, de la vaisselle d'or et d'argent *(alhajas vinculadas)*. Au dix-huitième siècle, la Navarre et les Provinces basques suivirent la mode castillane et multiplièrent les majorats. En leur qualité d'hidalgos, les Guipuzcoans se montrèrent particulièrement favorables à l'institution. Beaucoup de petits propriétaires, des actionnaires de la Compagnie de Caracas avaient fondé des majorats de 11.000 à 22.000 réaux de revenu; les plus riches de la province montaient à peine à 66.000 ou 88.000 réaux [3].

1. *Cortès de Navarre*, 1780-81. Loi 45.
2. E. Lehr, *Eléments de droit civil espagnol*, p. 440. — *Compte rendu de Florida Blanca*, § 22.
3. Larramendi, *Corografia*, p. 167.

Cependant les économistes prenaient l'alarme et dénonçaient les majorats comme une des causes principales de la torpeur de l'Espagne. Jovellanos écrivait « qu'à peine y avait-il « une institution plus opposée aux principes d'une sage et « juste législation [1] ». Le nombre des terres retirées du commerce allait sans cesse en augmentant, la propriété se figeait, l'esprit d'initiative, déjà trop rare, disparaissait de plus en plus, l'aisance étant assurée aux possesseurs de majorats. D'autre part, les terres de majorat dépérissaient, parce que les possesseurs n'avaient pas le droit de les donner à bail emphytéotique [2] et n'étaient pas admis à répéter l'argent qu'ils avaient employé en améliorations. Lorsque le possesseur d'un majorat ne devait pas avoir ses propres enfants comme héritiers, il laissait les bâtiments en ruines et les terres en friche [3]. Les titulaires des petits majorats vivaient mesquinement de leurs revenus et ne pouvant ni vendre ni hypothéquer leur bien, n'avaient aucun crédit. Les titulaires de gros majorats faisaient souvent illusion par leur opulence, contractaient des dettes, et se moquaient de leurs créanciers quand arrivait le jour du règlement de comptes [4].

Tous ces inconvénients finirent par attirer l'attention des hommes d'État. Vers la fin du règne de Charles III, Florida Blanca proposa au roi d'empêcher la formation de nouveaux majorats sans son autorisation, de permettre le remploi des

1. Jovellanos, *Informe*, § 186.
2. Id., *ibid.*, § 213.
3. Id., *ibid.*, § 22.
4. « Les créanciers (d'un possesseur de majorat) n'ont d'autre droit « que d'arrêter son revenu, et ce n'est pas encore la voie la plus « courte, parce qu'avant qu'ils touchent un sol, les juges ordonnent « une pension convenable selon le rang de celui sur lequel on vient « de faire la saisie, tant pour ses enfants que pour sa table, ses habits, « ses domestiques, ses chevaux et même ses menus plaisirs. D'ordi- « naire tout le revenu est employé à cela, sans que les créanciers soient « en droit de s'en plaindre, bien qu'ils en souffrent beaucoup. » — Comtesse d'Aulnoy, *Mémoires*, t. I, p. 189.

biens-fonds en créances sur le trésor royal *(juros)* et en actions de la Banque de Saint Charles, et d'autoriser les possesseurs de majorat à répéter les sommes dépensées par eux en améliorations [1]. Le 14 mai 1789, un décret royal défendit d'instituer de nouveaux majorats sans la permission du roi [2]. Jovellanos était d'avis de n'en plus laisser créer [3]. Charles IV se contenta d'autoriser les possesseurs de majorat à vendre leurs biens-fonds et à en verser le prix dans la Caisse de consolidation des bons du trésor *(Caja de consolidacion de vales)* [4]; mais le discrédit des finances espagnoles empêcha la mesure d'avoir un effet considérable Les majorats subsistèrent jusqu'en 1820.

Les Ordres militaires constituaient pour la noblesse une source importante de revenus, qu'elle n'avait à partager avec personne, puisqu'il fallait faire preuve de quatre quartiers de noblesse, en ligne paternelle et maternelle, pour obtenir une commanderie. Ces preuves étaient très rigoureuses, demandaient beaucoup de temps et d'argent [5]. Le fait d'avoir pour père un chevalier d'un des Ordres militaires ne dispensait pas le fils de faire ses preuves. On racontait plaisamment que Jésus-Christ ayant demandé à être reçu chevalier de Saint Jacques avait été repoussé, parce que Saint Joseph était charpentier et la Vierge couturière [6].

Lorsque les Rois Catholiques s'étaient emparés de la maîtrise des trois grands Ordres castillans de Saint Jacques, Calatrava et Alcantara, ils avaient annexé trois véritables États à leur couronne. Saint Jacques avait 700.000 vassaux,

1. *Compte rendu de Florida-Blanca*, § 22.
2. *Nov. Rec.*, X, XVII, 12.
3. Jovellanos, *Informe*, § 205.
4. *Ordonnance Royale* du 24 sept. 1798.
5. Salazar, *Juicio crítico sobre la marina militar de España*, t. I, p. 262. — Gravina paya 9.783 réaux pour être reçu chevalier de Saint Jacques. — *Arch. gen. centrales d'Alcalá de Henares*. Estado 2853.
6. Comtesse d'Aulnoy, *Mémoires*, t. I, p. 374.

et 60.000 ducats de revenu, Calatrava 200.000 sujets, Alcantara 100.000 et les revenus des deux Ordres montaient à 95.000 ducats [1]. Philippe II compléta l'œuvre de Ferdinand et d'Isabelle en se déclarant Grand-Maître de Montesa (1587). Dès lors, les rois d'Espagne eurent un fonds considérable à leur disposition pour récompenser leurs serviteurs. Ils donnaient les prieurés et les commanderies des Ordres militaires comme les rois de France donnaient les abbayes en commande. Après avoir formé l'aristocratie guerrière, les Ordres nourrirent la noblesse de Cour.

Les Ordres comprenaient deux organisations distinctes, l'une ecclésiastique, l'autre toute séculière.

De Saint Jacques dépendaient cinq couvents d'hommes et cinq couvents de femmes, de Calatrava trois couvents d'hommes et un de femmes, d'Alcantara un couvent d'hommes et deux de femmes, de Montesa un couvent d'hommes [2].

Le Conseil des Ordres avait à nommer les prêtres de paroisse qui exerçaient leur ministère dans les 3 cités, les 402 villes, les 119 bourgs et les 261 hameaux de sa juridiction [3].

L'autorité spirituelle appartenait pour les ordres castillans aux deux prieurs d'Uclés et de Saint Marc de Leon, relevant de l'Ordre de Saint Jacques. Ces prieurs, d'abord triennaux, furent nommés à vie à partir de 1794 et eurent rang d'évêques *in partibus* [4].

L'Ordre aragonais de Montesa était gouverné par le prieur du Sacré Couvent de Montesa, chef spirituel des prieurs, recteurs et moines-clercs de l'Ordre, qui avait conservé une physionomie plus ecclésiastique que les grands Ordres castillans [5].

---

1. Mariéjol, *L'Espagne sous Ferdinand et Isabelle*, p. 286.
2. De Laborde, *Itinéraire*, t. V, p. 109.
3. *Censo de* 1787.
4. *Nov. Rec.*, II, III, 13, note 20 — Bulle du pape Pie VI, 8 février 1794.
5. *Id.*, II, VIII, 13 *bis*.

Les gens de Cour s'intéressaient peu à cette hiérarchie spirituelle, mais ils connaissaient le compte exact des commanderies relevant de chaque Ordre. L'Almanach royal (*Guia de forasteros*) indiquait le revenu de chacune d'elles. Saint Jacques possédait 87 commanderies, dont une de 206.971 réaux et cinq autres de plus de 100.000 réaux. Les plus pauvres rapportaient encore 1.751 et 1.680 réaux [1]. Calatrava disposait de 55 commanderies, dont les six plus opulentes dépassaient 100.000 réaux de rente. La plus pauvre ne rapportait, il est vrai, que 68 réaux, mais toutes les autres étaient comparables comme richesse à celles de Saint Jacques [2]. Alcantara comptait 37 commanderies, dont la plus riche donnait 178.096 réaux et la plus pauvre 3.616. Montesa n'avait que 13 commanderies, allant de 61.500 réaux à 12.348. Le roi avait donc 192 commanderies à distribuer, mais il trouvait moyen de faire un bien plus grand nombre d'heureux en grevant de pensions à des tiers les commanderies qu'il distribuait. Plus de six cents personnes se partageaient en réalité les 6.466.384 réaux du revenu des Ordres militaires [3].

Ces faveurs récompensaient des services de nature très diverse. Charles III édicta de sages règlements pour diminuer les fâcheux effets du favoritisme. Il fallut avoir huit ans de services effectifs dans les armées royales pour pouvoir prétendre à une commanderie [4]. Mais cette louable mesure ne tarda pas à tomber en désuétude ; les commanderies recom-

1. Aledo y Totana 112.874 réaux — Caravaca 206.791 — Encomienda mayor de Castilla 145.968 — Moratilla 101.286 — Segura de la Sierra 115.847 — Socuellamos 126.026 (*Guia de forasteros*, 1804).

2. Manzanares 192.607 — Encomienda mayor de Calatrava 143.917 — Encomienda mayor de Alcañiz, 121.689. — Oficio de claveria 158.951 — Moral 108.437.

3. Charles III voulut avoir part au revenu des Ordres et créa avec les fonds de certaines commanderies des dotations pour son second et son troisième fils. — *Compte rendu de Florida Blanca*, § 39.

4. De Laborde, *Itinéraire*, t. V, p. 109.

mencèrent à être distribuées au hasard. Godoy en posséda quatre à lui tout seul, avec un revenu de 41.856 réaux [1].

L'hidalgo nommé commandeur dans un Ordre militaire devait jurer de combattre les ennemis de la Foi et d'être fidèle au souverain. L'ancien vœu de chasteté avait été modifié de bonne heure. Dès le XVe siècle, les chevaliers de Saint Jacques s'étaient affranchis de cette obligation. Les deux autres Ordres n'y étaient pas astreints sans restriction, puisque le Grand Maître de Calatrava, Pedro Giron, prétendit un instant à la main de la reine Isabelle. Au XVIIIe siècle il ne restait plus rien de cette antique obligation. Les jeunes chevaliers en riaient entre eux. Le prince de Salm, créé commandeur de Cullar dans l'Ordre de Montesa, demandait plaisamment des conseils de vertu au Comte de Ricla qui vivait avec sa maîtresse à Barcelone [2]. Les chevaliers mariés prêtaient seulement le « serment de chasteté conjugale » et les chevaliers célibataires ne pouvaient se marier sans l'agrément du Conseil des Ordres [3].

L'Ordre de Saint Jean de Jérusalem, ou de Malte, était resté fidèle, au moins en théorie, à ses anciennes constitutions. Il servait à doter les cadets de bonne maison. La dignité de prieur de Castille et de Leon pour l'Ordre de Malte fut occupée au XVIIIe siècle par deux princes du sang: l'infant Philippe, fils de Philippe V et l'infant Gabriel, fils de Charles III. Philippe ayant épousé en 1739 la fille aînée de Louis XV, fut pris de scrupules et demanda à ses conseillers et à ses théologiens s'il pouvait, quoique marié, continuer à remplir les devoirs de sa charge ou s'il devait se choisir un lieutenant parmi les chevaliers de l'Ordre. Le pape et le roi autorisèrent l'infant marié à demeurer prieur de Saint-Jean [4]. L'infant Gabriel

1. *Archives des Aff. étr. à Paris. Espagne*, t. 640, f° 437.
2. Morel-Fatio, *Etudes*, t. II, p. 55.
3. *Nov. Rec.*, X, II, 19 (14 avril 1804).
4. *Arch. gen. d'Alcalá de Henares. Estado. Leg.*, 2.453 (1740).

fut nommé prieur en vertu d'un bref pontifical du 17 août 1784. Non seulement le pape lui permettait de se marier, ce qu'il fit l'année suivante, mais il l'autorisait à transmettre sa dignité à ses descendants [1]. Après la prise de Malte par les Français, l'Ordre se trouva désorganisé. Godoy paraît avoir songé un instant à se faire reconnaître comme Grand Maître [2], mais ce projet n'eut pas de suites. En 1802, Charles IV réunit au domaine royal tous les biens de l'Ordre de Saint Jean situés en Espagne [3].

Les Ordres militaires n'étaient pas seulement recherchés pour les profits matériels qu'on en pouvait tirer. Le simple titre de chevalier donnait droit à être jugé par le roi en matière criminelle [4]. Il n'y avait pas d'honneur plus envié que de pouvoir broder sur son manteau l'épée de Saint Jacques, la croix rouge de Calatrava, la croix verte d'Alcantara. L'orgueil des chevaliers de Saint Jacques était proverbial. En 1789, un noble espagnol nommé Rubin de Celis se fit naturaliser citoyen français, abdiqua sa noblesse et renonça solennellement à son titre de chevalier de Saint Jacques. Le Conseil des Ordres intenta aussitôt un procès au renégat, le condamna par contumace, le dégrada en effigie. Le mannequin qui le représentait fut ensuite jeté au feu et ses biens furent confisqués [5].

Pendant longtemps, l'Espagne n'avait connu que ses Ordres militaires; Philippe d'Autriche importa en Castille l'ordre bourguignon de la Toison d'Or *(el Tuson)*. A l'abdication de Charles-Quint, Philippe II et son oncle l'Empereur Ferdinand Ier se partagèrent l'Ordre. L'Empereur et le roi d'Es-

1. *Nov. Rec.*, VI, III, 13.
2. G. de Grandmaison, *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, p. 177.
3. *Nov. Rec.*, VI, III, 14 (20 janvier 1802).
4. *Id.*, II, VIII, 10 et 11.
5. *Arch. des Aff. étr. à Paris. Espagne*, t. 638, fo 359.

pagne eurent chacun cinquante colliers à leur disposition. La Toison d'or était la plus haute marque de faveur personnelle qu'un sujet castillan pût recevoir du roi. Elle rendait presque sacré celui qui la recevait. La Ensenada disgrâcié, dépouillé de tous ses emplois, banni de la Cour, obtenait encore de Ferdinand VI une pension de 120.000 réaux pour soutenir son rang de chevalier de la Toison d'or [1]. Cependant l'orgueil espagnol considérait toujours la Toison comme un Ordre étranger, dont on ne pouvait marier les insignes à l'épée de Saint Jacques, le plus glorieux des Ordres nationaux. Il fallut une dispense du pape pour que Patiño fût autorisé à porter les deux décorations [2].

Charles III, qui avait déjà fondé à Naples l'Ordre de Saint Janvier, voulut créer un nouvel Ordre en Espagne et institua en 1771 le « Royal et distingué Ordre espagnol de Charles III, « sous l'invocation de la Très-Sainte Vierge, considérée dans « le glorieux mystère de son Immaculée Conception [3] ». Le décret de l'institution fut daté du jour de la naissance de l'infant Carlos Clemente, et les statuts furent publiés le 24 octobre, le jour même où la Princesse des Asturies entendit la messe pour la première fois après la naissance de son fils.

Les insignes de l'Ordre consistent en une croix d'or à huit pointes, émaillée de blanc et de bleu, cantonnée de quatre fleurs de lis d'or et sommée d'une couronne royale. La médaille qui occupe le centre de la croix porte l'image de l'Immaculée Conception avec la devise : *Virtuti et merito;* au revers, le chiffre de Charles III. La croix se porte à un large ruban de moire bleu céleste, liséré de blanc [4]. En costume de gala, les chevaliers grand'croix portent un manteau de soie

1. *Juegos florales de Valladolid*, p. 463.
2. Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. III, p. 393.
3. *Nov. Rec.*, VI, III, 12 (19 sept. 1771).
4. On retrouve dans tous ces détails des souvenirs de l'Ordre du Saint-Esprit.

blanche avec camail de soie bleu céleste chamarré d'argent, la croix de l'Ordre brodée sur le côté gauche du manteau. Les chevaliers pensionnés portent le même costume, mais leur manteau est en laine.

Charles III avait fixé à 60 le nombre des grand'croix et à 200 celui des chevaliers pensionnés. Les premiers avaient droit au titre d'Excellence et à la libre entrée au palais. Les seconds recevaient une pension de 4.000 réaux.

L'esprit piétiste et autoritaire de Charles III se reconnaît dans les détails des statuts. Les chevaliers juraient de vivre et de mourir dans la foi catholique, de ne jamais rien faire contre le roi ou la famille royale, de ne rien entreprendre contre les droits royaux, de défendre en toute occasion le mystère de l'Immaculée Conception. Les chevaliers récitaient chaque jour une prière pour la propagation de la Foi, communiaient tous les ans le jour de la fête de l'Immaculée Conception pour la prospérité du roi, de sa famille et de ses royaumes. Le jour des morts, les chevaliers assistaient en corps à l'office à San Gil de Madrid.

Les réceptions des chevaliers grand'croix se faisaient à la chapelle du Palais. Les chevaliers pensionnés étaient armés à San Gil et la cérémonie s'achevait au chant des psaumes.

L'Ordre de Charles III était réservé exclusivement à la noblesse, mais on n'exigeait que trois quartiers, et en ligne paternelle seulement. Un droit de chancellerie de 4.000 réaux, une fois payés, était exigé de tous les chevaliers grand'croix [1].

Avec sa physionomie catholique et royale, la nouvelle institution formait vraiment un Ordre national. Dans la ferveur des premiers temps, le roi y trouva un excellent moyen d'entretenir l'émulation au sein de sa noblesse. Mais, dès 1783, Charles III augmenta le nombre des membres. Pour récom-

1. En 1802, Gravina paya 2.018 réaux, 28 maravédis pour être fait grand'croix de l'Ordre de Charles III. — *Arch. gen. d'Alcalá de Henares. Estado*, 2.853.

penser les officiers qui s'étaient distingués pendant la guerre d'Amérique, il créa des chevaliers surnuméraires. En 1804, Godoy mit pour ainsi dire l'Ordre à l'encan. Tous les chevaliers durent offrir un don gratuit de 3.000 réaux. Le titre de grand'-croix coûta 1.500 réaux, celui de chevalier pensionnaire 750. Le prix des insignes de grand'croix fut porté à 4.000 réaux. On augmenta le nombre des membres. On exigea trois quartiers de noblesse en ligne maternelle. On permit à des enfants de quatorze ans d'être chevaliers surnuméraires. L'Ordre entra ainsi en décadence trente ans à peine après sa fondation [1].

Les femmes finirent par avoir, elles aussi, leur Ordre particulier. Le 11 avril 1792, fut fondé l'Ordre royal de Dames nobles de la reine Marie-Louise, sous le patronage des rois Saint Ferdinand et Saint Louis. Il ne devait compter que trente membres, en dehors de la reine et des princesses du sang. Les dames, membres de l'Ordre, portaient en écharpe un ruban blanc liséré de violet. Elles devaient chaque mois visiter un établissement de Charité. Elles étaient une fois l'an, reçues par la reine à un « baise-mains » particulier. Elles eurent à partir de 1796 le titre d'Excellence [2].

Les nobles de Cour pouvaient seuls espérer se faire admettre dans les Ordres militaires, ou se faire décorer de la Toison d'or ou de la croix de Charles III. La noblesse provinciale trouvait quelque satisfaction dans les *Maestranzas de caballeria*. On appelait ainsi des sociétés aristocratiques qui se rattachaient aux anciennes Confréries nobles *(hermandades de nobleza)* et se donnaient pour mission d'entretenir chez les gentilshommes le goût des chevaux et des armes. Des maestranzas existaient à Séville, à Ronda, à Grenade et à Valence. Désorganisées par la guerre de succession, elles

1. Benavides, *Ordenes de Caballeria*, t. II, p. 52-88.
2. Id., *ibid.*, t. II. — *Guia de forasteros*, 1804.

furent rétablies et dotées de riches privilèges pendant le cours du XVIIIe siècle : Séville en 1729, Grenade en 1738, Ronda en 1753, Valence en 1754.

Chaque association avait un président *(hermano mayor)* ou juge conservateur, qui jugeait les causes intéressant la maestranza et ses membres, avec appel direct à la junte royale de Cavalerie, et plus tard au Conseil du roi. Les maestranzas de Séville, Ronda et Grenade devaient toujours avoir un infant pour président. Il déléguait ses pouvoirs à un lieutenant, ordinairement le capitaine-général de la province, qui rendait la justice avec l'assistance d'un magistrat de la Chancellerie à Grenade, de l'Audience à Séville, de l'alcade à Ronda.

Le privilège judiciaire des maestrantes ne s'appliquait qu'aux membres actifs des Associations, à leurs femmes et à un de leurs domestiques. Il fallait pour en jouir au civil six mois de possession du titre, trois mois seulement pour en jouir au criminel. Ce privilège, qui assurait une prompte expédition des affaires, était une faveur très appréciée, mais le roi avait concédé aux maestrantes bien d'autres grâces non moins précieuses.

Les maestrantes pouvaient chaque année donner une ou plusieurs courses de taureaux au bénéfice de leur association. Ce genre de divertissement était aussi cher au peuple espagnol que mal vu des rois de la maison de Bourbon. Ce n'était que de loin en loin qu'une ville, une confrérie, une communauté religieuse obtenaient le droit d'offrir à la foule ce spectacle national dont la seule annonce mettait toute une province en délire. Les bénéfices de la course étaient considérables et alimentaient la caisse de la maestranza, qui dépensait noblement ses revenus en carrousels et en fêtes de toute espèce.

Autre privilège plus apprécié encore. Les maestrantes avaient le droit de porter l'uniforme comme les officiers des

armées royales et l'uniforme était des plus séduisants. A Séville, habit écarlate avec veste, revers et galons glacés d'argent. A Ronda, habit bleu à revers rouges, galonné d'or. Les *maestrantes* portent l'épée, et quand ils sont à cheval, ils ont droit aux pistolets d'arçon. Et le bel uniforme peut être porté tous les jours, dans toutes les circonstances, même dans les réunions des Conseils de Ville dont les maestrantes font partie [1].

Ces brillantes sociétés étaient des sortes de clubs où les jeunes gentilshommes andalous et valenciens prenaient le goût et l'habitude de l'équitation et discutaient les questions relatives à l'élevage et au dressage du cheval de selle. Protégées par le prince, les maestranzas se montrèrent reconnaissantes. En 1793, Ronda équipa 100 recrues, versa au trésor 150.000 réaux et offrit 200.000 réaux par an pendant la durée de la guerre. Séville équipa 100 hommes et donna 120.000 réaux. Valence dépensa 600.000 réaux pour l'organisation d'une compagnie de grenadiers, et son entretien pendant quatre ans [2].

Enfin, comme une Société espagnole ne saurait se dispenser d'avoir un caractère religieux, ces Académies hippiques s'étaient donné des patrons célestes. La Maestranza de Grenade s'était placée sous le patronage de la Sainte Vierge « dans le Saint mystère de sa Conception Immaculée ». Les nouveaux membres juraient d'aider de tout leur pouvoir au succès des négociations entreprises pour que ce mystère fût proclamé par le pape article de foi. Ils s'engageaient à célébrer ce bienheureux jour dans une grande fête équestre, avec toute la pompe imaginable [3].

Le succès des maestranzas d'Andalousie finit par exciter

1. Benavides, *Ordenes de Caballeria*, t. II, p. 269. — *Nov. Rec.*, VI, III, 2, 3, 4, 5, 6 et 7.
2. Id., *ibid.*, t. II, p. 634.
3. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 268.

l'émulation des autres provinces. En 1755 l'antique confrérie de Saint Georges de Saragosse se reconstitua et recommença à célébrer tous les ans la fête du saint patron des chevaliers. Elle n'obtint cependant qu'en 1819 le titre de maestranza.

A Madrid, la noblesse s'était peu à peu laissé dépouiller des charges municipales que d'anciennes conventions lui avaient garanties. L'ayuntamiento était rempli par les créatures de la Cour et les hidalgos madrilènes ne songeaient même pas à faire valoir leurs droits. Mais en 1767 un cavalier réunit les principaux membres de la noblesse; il fut décidé que l'on ferait revivre les vieux privilèges. Le Conseil de Castille donna raison aux pétitionnaires, et après quinze ans de luttes et de procès fut fondé le *Collège des cavaliers hidalgos de Madrid*. Le Collège envoyait un certain nombre de représentants au Conseil de la ville, il était invité à toutes les grandes cérémonies publiques et aux baise-mains de la Cour. Il souscrivait de grosses sommes pour remédier aux calamités publiques, il faisait des avances ou décernait des primes aux propriétaires nobles pour encourager leurs essais agricoles. En 1793, il offrit au roi un don gratuit de 180.000 réaux et proposa de lui fournir une garde de cent gentilshommes. C'était une maestranza un peu différente de celles d'Andalousie, mais plus puissante. Le Collège comptait plus de 300 membres, recrutés par cooptation. Les preuves de noblesse étaient vérifiées par l'ayuntamiento de Madrid. L'uniforme était fort joli: habit bleu avec col, doublure et revers aurore [1].

A ces associations, réservées à la riche noblesse il faut ajouter un nombre incroyable de sociétés, de confréries ou de coteries locales où la vanité aristocratique trouvait toute satisfaction. La plupart des villes castillanes étaient administrées par des régidors héréditaires; beaucoup de nobles pos-

1. Benavides, *Ordenes de Caballeria*, t. II, p. LXI.

sédaient des régidorats et ces petits Sénats municipaux ne le cédaient en rien pour l'orgueil aux grandes associations dont nous venons de parler. Mais le véritable terrain où il fallait voir et étudier la noblesse, son pays de prédilection, son paradis terrestre, c'était la Cour.

III. — La Cour.

Dans un pays aussi épris que l'Espagne de hiérarchie, de dignité, de splendeur, la Cour devait naturellement présenter un magnifique spectacle. Une vie profonde n'animait peut-être pas ce grand corps, mais le premier coup d'œil jeté sur la superbe machine donnait une réelle impression de majesté.

Le roi d'Espagne possédait un grand nombre de palais. Sans compter les anciennes résidences détruites ou abandonnées de Burgos [1], de Medina del Campo [2], de Valladolid [3], de Ségovie [4], de Rio Frio [5], de Tolède [6], de Sé-

1. L'alcazar de Burgos fut détruit en 1712 par un incendie. Le roi Joseph en fit sauter les débris en 1813.

2. La Mota de Medina del Campo, résidence favorite d'Isabelle-la-Catholique est aujourd'hui en ruines. Elle n'était pas encore tout à fait ruinée en 1809. — Sprunglin, *Mémoires sur la guerre d'Espagne*.

3. Abandonné par Philippe III en 1606, était entièrement délabré en 1773. — Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 72.

4. École de cadets en 1773. Quelques belles pièces étaient encore intactes à cette époque. Twiss, *op. cit.*, p. 104. On y voyait des appartements décorés de mosaïques et de peintures, la chapelle ornée de belles arabesques, la salle du Cordon, la salle des Rois, qui offrait une suite de 52 statues de bois peint des anciens rois de Castille. L'incendie du 7 mars 1862 a détruit toutes ces belles choses. Germond de Lavigne, *Guide en Espagne*, 1893, p. 127.

5. Palais bâti près de Ségovie par Élisabeth Farnèse. — Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 298.

6. Brûlé en partie en 1710, n'avait plus en 1773 que trois ou quatre

ville[1], de Grenade[2], de Pampelune[3], d'Olite[4], de Tafalla[5], de Saragosse[6], et de Barcelone[7], le roi possédait deux grands palais à Madrid, quatre ou cinq pavillons de chasse dans un rayon de quelques lieues autour de Madrid[8], et les trois grands palais de l'Escurial, de la Granja, ou Saint-Ildephonse et d'Aranjuez, un peu plus loin.

Le Palais royal de Madrid *(El real Alcazar)* avait été bâti par Charles Quint sur la colline escarpée qui domine la rive nord du Manzanares. Le palais était précédé d'une vaste place entourée de galeries et de logements. Les écuries royales et la salle d'armes *(armeria real)* faisaient face au Palais. Une

---

pièces habitables. Twiss, *op. cit.*, p. 212. Il fut restauré au XVIII[e] siècle par Ventura Rodriguez. On vante la beauté du grand escalier. Germond de Lavigne, *op. cit.*, p. 366.

1. L'Alcazar fut habité de 1729 à 1733 par Philippe V. Charles III eut, un instant, l'idée de transférer la capitale à Séville. L'Alcazar a été intelligemment réparé au XIX[e] siècle, mais l'humidité le rend inhabitable. Les jardins ne mériteraient pas, à notre estime, toute leur réputation.

2. Charles Quint et Philippe II avaient commencé la construction d'un vaste et magnifique palais de la Renaissance au milieu du Palais arabe de l'Alhambra. Le palais du XVI[e] siècle est resté inachevé. — L'Alhambra servait au XVIII[e] siècle de lieu d'exil pour les grands. La reine Marie-Louise faillit y être internée.

3. L'ancien Palais royal de Pampelune sert aujourd'hui de Capitainerie générale. — Cf. G. Desdevises du Dezert, *D. Carlos d'Aragon, prince de Viane*, p. 141.

4. Les Comtes d'Espeleta en étaient gouverneurs héréditaires. Les Cortès de Navarre s'y réunirent encore en 1801. Mina l'incendia en 1809. — G. Desdevises du Dezert, *op. cit.*, p. 143. — *Dic. géographique de l'Académie de l'Histoire*, t. II, p. 178.

5. Le comte de Guendulain en était gouverneur héréditaire. Il existait encore au XVII[e] siècle. Il a disparu depuis pour faire place à l'Hôtel de ville.

6. L'Aljaferia, qui possède quelques beaux plafonds de menuiserie, est abandonnée depuis le XVI[e] siècle.

7. Le palais comtal de Barcelone fut destiné par Charles III à recevoir les Archives d'Aragon.

8. El Pardo, la Casa de Campo, Villaviciosa, Guadarrama, La Florida, la Zarzuela.

seule des quatre façades qui étaient prévues sur le plan initial avait été construite, mais ce grand corps de logis suffisait à l'installation de la Cour. De nombreux bureaux occupaient les pièces voûtées du rez-de-chaussée *(las Covachuelas)*. Les dessins qui nous restent de l'Alcazar ne nous donnent pas une haute idée de sa beauté : architecture morne et terne, sans autre élément pittoresque que des balcons dorés, et l'immense écusson impérial décorant le pavillon central. Les gens du XVII[e] siècle vantent la somptuosité de la salle du trône, dorée du plancher au plafond, avec une cheminée de jaspe. Les appartements royaux empruntaient leur splendeur aux admirables tapisseries et aux chefs-d'œuvre de peinture qui couvraient leurs murailles. Velazquez nous introduit à l'Alcazar avec ses *Meninas* et le milieu ne paraît rien moins que plaisant. Pas de jardins; à peine quelques tristes pinières descendant jusqu'au Manzanares et se prolongeant au Sud-Est jusqu'au *Prado del Corregidor*[1]. Le séjour du vieux manoir ne devait rien avoir d'agréable; le roi émigrait dès qu'il le pouvait au Retiro[2]. Louis I[er], en délicatesse avec la reine, la mettait aux arrêts à l'Alcazar, comme dans une maison de pénitence[3].

Le vieux palais de Charles-Quint brûla pendant la nuit de Noël de l'an 1734, et pendant trente ans, les rois habitèrent au Retiro pendant leurs séjours à Madrid. Cependant Philippe V, toujours hanté par le souvenir du Louvre et de Versailles, décida de reconstruire l'Alcazar et fit appel aux architectes de tous les pays. Ce fut l'Italien Juvara qui proposa le plan le plus grandiose et le plus original. Il voulait reporter le palais à quelques centaines de toises vers le nord, sur la

1. Nous avons encore vu ces pinières, lors de notre premier séjour à Madrid en 1886. Elles ont fait place depuis à de magnifiques jardins.

2. Cf. de Vayrac, *Etat present de l'Espagne*, t. II, p. 492 et suivantes.

3. Alfonso Danvila, *Luisa Isabel de Orleans y Luis I*, p. 195.

montagne du Principe Pio, qui domine tout Madrid. Il l'aurait convertie en un parc magnifique. Philippe V aurait eu son Versailles aux portes même de sa capitale [1]. La reine s'entêta à vouloir rebâtir l'Alcazar là où il était et donna la préférence aux plans de Sachetti, qui lui construisit un Louvre — sans la colonnade — assurément monumental, mais dépourvu de toute originalité. Commencé en 1737, le Palais neuf fut inauguré en 1764 et n'a été réellement terminé qu'en 1894. Le peuple de Madrid a bien trouvé le nom qui lui convient; il l'appelle « la grande maison » *(la Casa grande)*; il ne mérite guère d'autre éloge. Il a coûté 200 millions de réaux. Napoléon le trouvait plus beau que les Tuileries, mais Napoléon n'était pas artiste. Le Palais Royal de Madrid est correct, peut être commode, mais ennuyeux. On vante la salle du trône, la chapelle, le salon Gasparini. Il y a bien une dizaine de résidences allemandes qui renferment d'aussi belles pièces [2].

Le palais du Retiro avait été commencé au XVIIe siècle par le comte-duc d'Olivares, qui l'appelait modestement son poulailler *(la Gallinera)*. Augmenté par Philippe IV et Charles II, le Palais formait un carré parfait, avec une grosse tour carrée à chaque angle, et une belle fontaine au milieu de la cour intérieure. La salle de Comédie avait des loges immenses, qui pouvaient contenir jusqu'à quinze personnes. Elle était entièrement dorée comme une châsse. Mais ce qui faisait le charme du Retiro, c'était son parc, d'une lieue de tour, avec ses hermitages de Saint Paul et de Saint Antoine, où S. M. venait parfois goûter le plaisir de la promenade [3].

En face du Palais-Neuf, sur la rive droite du Manzanares, s'élevait la *Casa de Campo*, rendez-vous de chasse, situé sur

1. L'idée de Juvara a été exécutée. Le nouveau parc de la Moncloa sera dans vingt ans une des beautés de Madrid.
2. Wilhelm Pinder, *Deutscher Barock*. Leipzig, in-4°.
3. De Vayrac, *Etat présent de l'Espagne*, t. II, p. 496.

la lisière d'une forêt giboyeuse de deux lieues de tour [1]. Une magnifique route, percée à travers une forêt de chênes-verts, et éclairée la nuit, conduisait de Madrid au *Prado*, maison de campagne du roi, bâtie sur la rive gauche du Manzanares, à deux lieues au nord de Madrid [2]. Charles III se plaisait beaucoup au Prado. Ferdinand VI préférait *Villaviciosa*, à trois lieues à l'ouest de Madrid. La *Guadarrama*, la *Florida*, la *Zarzuela* n'étaient que des pavillons sans importance ou à peu près abandonnés, la *Zarzuela* passait même pour hantée par les malins esprits [3].

De bonne heure, les rois avaient songé à fuir Madrid pendant les mois d'été *(los meses de infierno)* et chaque monarque avait adopté une résidence qu'il s'était plu à embellir.

Le sombre Philippe II avait choisi une sorte d'alcôve rocheuse entaillée dans le flanc grisâtre de la Sierra de Guadarrama. C'est là qu'il avait bâti, la façade vers la montagne, son palais fameux de *San Lorenzo del Escorial*, dont les Espagnols ne se lassent pas de vanter la magnificence, mais que l'architecte Juan de Herrera a fait aussi sévère qu'un couvent de la stricte observance [4]. Seules les peintures de Luca Giordano *(Luca fa presto)* animent un peu l'austérité grise de l'église et du grand escalier. Les Bourbons aimaient peu l'Escurial, bâti dans un site sauvage et désolé, écrasé par les hautes murailles de la Sierra. La Cour y était à l'étroit, réduite à emprunter les meilleures cellules des moines de Saint Jérôme, qui étaient, en temps ordinaires, les seuls hôtes du palais [5].

Pour échapper à l'Escurial, Philippe V avait acheté en 1720

1. Comtesse d'Aulnoy, *Mémoires*, t. I, p. 329. — Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 175.
2. Twiss, *op. cit.*, p. 193.
3. Anonyme, J.-F. Peyron, *Nouveau voyage*, t. I, p. 30.
4. Marcel Dieulafoy, Collection *Ars Una*. Espagne, p. 246.
5. Bourgoing, *Nouveau voyage en Espagne*, t. I, p. 167.

une terre appelée la Granja, appartenant aux Hiéronymites de Ségovie, située près du village de Balsain et d'une petite église dédiée à Saint Ildefonse. Dès 1721, il commença la construction de son « Petit Versailles » sur les plans de l'architecte Theodoro Ardemans, aidé de nombreux décorateurs français [1]. Quand on vient de France, Saint Ildefonse paraît bien empanaché; quand on vient d'Espagne, il semble bien simple : les architectes ont tenté un compromis entre le goût français et le goût espagnol. Le parc de la Granja dessiné par Carlier et Boutelou est magnifique, avec des fontaines jaillissantes, qui amusèrent un instant l'inamusable Philippe V. Il dépensa 300 millions de réaux et voulut être enterré dans la chapelle du palais [2].

La prédilection que Philippe V avait pour La Granja, Charles III l'eut pour Aranjuez. Commencé par Philippe II, le château avait été embelli par Philippe V et Ferdinand VI. Charles III y fit ajouter deux ailes, dont chacune était aussi grande que l'ancien palais. Une petite ville, régulière et proprette, fut bâtie en face du palais pour loger les gens de la suite royale pendant les séjours du roi à Aranjuez. L'intérieur du château renferme des peintures décoratives de Luca Giordano, de Maella, et de Mengs. On vante le cabinet de la Chine, revêtu de plaques de porcelaine du Retiro. Dans le parc immense, arrosé par le Tage, où Charles III avait essayé d'acclimater des végétaux et des animaux utiles [3], Charles IV, étant prince des Asturies, a dessiné un jardin, et une fois roi, a construit la maison du laboureur *(la Casa del Labrador)* ornée dans le style pseudo-antique à la mode en 1803 [4].

1. Marcel Dieulafoy, *Espagne*, p. 292.
2. Guides-Joanne, *Espagne* (1911), p. 184. — Bourgoing, *Tableau de l'Espagne*, III, p. 10. — Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 108. — Canga Argüelles, *Dic. de hac.* V° *Palacios*.
3. Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 342.
4. Guides-Joanne, *Espagne* (1911), p. 186.

Ami de la règle et de l'uniformité, Charles III avait fixé une fois pour toutes l'époque des déplacements de la Cour. Le 5 janvier, le roi quittait Madrid, et s'installait au Pardo jusqu'au dimanche des Rameaux. Il retournait alors à Madrid et y séjournait jusqu'à Pâques. Il se rendait ensuite à Aranjuez, où il restait jusqu'au 21 juillet. Du 21 juillet au 8 octobre, il séjournait à La Granja, du 9 octobre au 10 décembre à l'Escurial. Le 10 décembre, il rentrait à Madrid. Charles IV conserva les habitudes de son père et ne changea rien à la monotonie de l'existence royale.

Dans le décor somptueux des palais, vivait un monde de figurants, d'officiers et de serviteurs, dont l'entretien absorbait plus d'un dixième des revenus publics.

Le budget des recettes de 1791 montait à 800.488.687 réaux, dont un douzième environ se perdait en frais de perception. Les dépenses générales de la Cour emportaient 47.740.926 r, mais il y faut ajouter 4.748.678 réaux pour les Gardes du Corps et Hallebardiers et 12.521.918 réaux pour les Gardes espagnoles et wallonnes. On arrive ainsi au total de 65.011.512 réaux, sans compter les gratifications et les libéralités que le débonnaire Charles IV ne savait refuser à personne [2]. Un auteur espagnol estime les dépenses de la Cour à

1. Twiss, *op. cit.*, p. 109.

2. *Archives génerales d'Alcalá de Henares. Tesoreria general*, 1800. Leg. 16.

Aumônes faites par le roi, étant prince des Asturies : 115, 364 réaux.

Aumônes faites par la reine, étant princesse des Asturies : 29.160 r.

A des couvents, hôpitaux et congrégations religieuses : 59.585 réaux.

Aumônes de Noël et de Saint-Jean : 30.752 réaux.

Leg. 10 à 16. — Pensions à des veuves et orphelins d'anciens serviteurs de la Cour.

Leg. 9. — Aux 39 nourrices de L. L. A. A. : 139.910 réaux.

Leg. 8. — Aux gens des Écuries de la reine Elisabeth Farnèse, morte en 1766 : 13.533 réaux, pour six mois.

Aux serviteurs de l'infant D. Luis, mort en 1785 : 146.818 réaux.

Leg. 16. — Paiements faits par les trésoriers de province pour les pensions des gens de Cour : 382.588 réaux.

90 millions de réaux [1]. Le rapport des dépenses du prince avec les ressources de l'État devint encore plus excessif au début du XIXe siècle, puisque le roi continua à vivre avec le même luxe et que ses revenus diminuèrent.

L'organisation générale de la Cour d'Espagne remontait à Charles-Quint, qui importa dans la Péninsule le cérémonial compliqué de l'ancienne Cour de Bourgogne.

Un document curieux nous fournit le tableau de la Cour réduite à son strict minimum, telle qu'on l'avait constituée auprès de l'archiduc Charles d'Autriche, pendant son règne éphémère en Catalogne (1705-1711). C'est la Cour d'un prétendant, plutôt que d'un roi. On y retrouve cependant tous les services réguliers de la Cour [2] et le développement de la

1. M. Fernández, *La hacienda de nuestros abuelos*, p. 73.

2. Joseph Rafel Carreras y Bulbena, *Carlos d'Austria y Elisabeth de Brunswick Wolfenbuttel, á Barcelona y Gerona*. Barcelona, in-8°, 1902, chapitre X.

La Cour de l'archiduc comprenait : 1 grand Majordome, 1 Capitaine de la Garde Royale (9 officiers et 66 gardes), 1 premier officier de la Chambre, 4 secrétaires universels pour les affaires d'Italie, d'Allemagne, de Flandres et pour la Cour royale. — 1 Grand Chapelain, 2 confesseurs, 2 grands officiers de la Chapelle, 1 sacristain, 1 valet, 1 maître des Cérémonies, 3 prédicateurs de la Cour. — 1 premier médecin, 3 médecins de la Chambre, 2 chirurgiens, 1 apothicaire, 1 premier médecin de la Reine, 1 chirurgien, 1 apothicaire, 2 médecins de la Cour, 2 infirmiers. — Chapelle de Musique : 1 Directeur, 1 Maître de Chapelle, 1 second Maître de Chapelle et ténor, 1 Soprano a solo, 4 soprani (dames), 2 contralti (dames), 11 chanteurs, 1 maître de violon, des joueurs d'instruments à cordes, d'instruments à vent, 12 trompettes, timbaliers. — 1 peintre de la Chambre. — 1 architecte royal. — Compagnie de Comédie : 1 Directeur. — Acteurs et actrices. — 1 poète de Cour. — 1 maître d'armes. — 1 quartier-maître de la Chambre, 1 garçon, 2 quartiers-maîtres de la Cour. — 1 controleur. — 1 maître des carrosses, 2 écuyers, 1 sous-écuyer, 1 piqueur, 1 intendant des carrosses, 2 greffiers, 1 pourvoyeur de fourrages, 2 aides pour les carrosses, 6 laquais pour le service des carrosses, 7 valets de pied, 6 heiduques, 1 maître sellier et 2 aides, 1 bourrelier et son aide, 1 agent-voyer, 1 vétérinaire et son aide, 1 maréchal-ferrant et 2 aides. — 1 premier cocher, grand nombre de cochers et de valets. — 1 maître des Postes. — 1 garde-argent. — 1 cordon-

Chapelle, de la Compagnie de comédie et du service de la chasse montrent que l'archiduc ne renonçait à aucun de ses divertissements coutumiers, même dans les jours terribles où il vivait.

Les emplois de Cour ressortissaient à quatre grands services : Chapelle, Maison du roi, Chambre du roi, Écuries.

A la tête de la Chapelle était placé le Grand Aumônier *(Limosnero mayor)* qui était presque toujours cardinal, avait rang d'évêque *in partibus*, et portait le titre honorifique de Patriarche des Indes, quoiqu'il n'eût aucune autorité sur les églises du Nouveau-Monde. Il était encore vicaire général des armées de terre et de mer et avait, en cette qualité, la haute juridiction ecclésiastique et spirituelle sur tous ceux qui en faisaient partie [1]. La tâche du Grand Aumônier eût été écrasante s'il n'avait trouvé des aides chez les trois Sommeliers du Rideau *(Sumilleres de Cortina)* [2], qui lui servaient de lieutenants, et dirigeaient, sous ses ordres, 46 chapelains d'honneur, 11 chapelains d'autel, 6 chapelains chantres, 10 prédicateurs. Comme juge, le Grand Aumônier

nier. — 1 officier de la garde-robe. — 1 premier cuisinier, 11 cuisiniers, 2 aides de cuisine, 6 apprentis, 2 garçons, 1 écrivain, 1 fournisseur de volailles et son aide, 1 boucher, 1 boulanger allemand, 1 boulanger catalan. — 1 premier confiseur, 2 aides, 1 apprenti et 2 garçons. — Autres charges : 1 maître de langues, 1 cirier, 1 tapissier et son aide, 1 valet de la coupe et son aide, 4 aides de Chambre, 2 portiers, 1 chargeur de fusil pour le roi, quand il chasse, 1 apprenti chargeur, 2 chasseurs, 1 apprenti chasseur, 1 acheteur et ses aides, 2 commis aux bagages, 1 cantinier avec 2 aides, 1 donneur d'eau et son aide, 1 maître des tentes avec 6 aides et 2 garçons de parade, 2 menuisiers et 1 manœuvre.

La maison d'Élisabeth compte 1 Grand Majordome, 7 dames d'honneur, 6 femmes de chambre, 1 joaillier, 1 portier, 1 valet de la coupe, 1 tailleur, 1 garde-robe, 1 cuisinière, 1 matelassier.

1. *Nov. Rev.*, II, VI, *Del vicario general de los reales exércitos.*

2. *Sumilleres de Cortina.* C'étaient des ecclésiastiques attachés au service de la Chapelle royale, et qui tiraient les rideaux du Cabinet où se tenait le roi pour entendre la messe. — De Séjournant, *Dictionnaire espagnol français*, 1759.

était assisté d'un assesseur, un protonotaire avec trois officiers, un archiviste, un portier, un alguazil. Les offices, célébrés avec la pompe la plus majestueuse, occupaient un ostiaire, 6 aides d'oratoire, 5 sacristains, 2 garçons de Chapelle, 51 musiciens et chanteurs. Dans le seul mois de décembre 1799, on célébra 279 messes dans la Chapelle Royale [1].

Telle était la prééminence du grand Aumônier, qu'il donnait la communion au roi, même si l'Archevêque de Tolède, primat des Espagnes, se trouvait à la Cour [2]. Les deux prélats évitaient de s'y rencontrer.

La Maison du roi était placée sous le gouvernement direct du Grand Majordome *(Mayordomo Mayor del Rey)*, le premier des grands officiers du Palais, toujours choisi dans les rangs de la plus haute noblesse et renté à 120.000 réaux [3]. C'est lui qui recevait le serment de fidélité de tous les autres hauts fonctionnaires de la Cour, même du Patriarche des Indes. Il avait sous ses ordres 1 secrétaire, 9 majordomes de semaine, 12 gentilshommes de la bouche [4], 10 gentilshommes de la

---

1. *Diario de Barcelona*, 19 août 1802. — *Archives générales d'Alcalá de Henares. Tesoreria general*, 1800. Leg. 7.

2. De Vayrac, *Etat présent de l'Espagne*, t. III, p. 149.

3. En 1800, le marquis de Santa Cruz était Grand Majordome en titre et le marquis de Montealegre en expectative, avec traitement de titulaire.

4. « Lorsque le roi va à la guerre, les Gentilshommes de la bouche « sont obligés de l'accompagner et d'entretenir quatre chevaux à « leurs dépens pendant toute la campagne. En ces occasions le roi « leur fait l'honneur de leur écrire pour les avertir de se tenir prêts. « Voici la teneur de la lettre : — Le Roi. — Les ennemis de ma Cou- « ronne sont en si grand nombre et ils forment tant de différents « desseins pour troubler ces royaumes et empêcher que mes armées « puissent défendre la Religion catholique, qu'ils m'obligent de faire « tout mon possible pour m'opposer à eux. Et comme aucun moyen « ne m'a paru plus efficace que la résolution que j'ai prise de com- « mander mes troupes en personne, j'ai trouvé à propos de vous en « avertir, afin que vous vous teniez prêt pour m'accompagner per- « sonnellement, avec les quatre chevaux que vous êtes obligé d'avoir

Maison du roi, 1 contrôleur général, 1 greffier en chef de la Maison du roi, de la Chapelle et de la Chambre. Son autorité s'étendait sur les services suivants : panneterie, cave, saucerie, fruiterie, cirerie, confiserie *(ramillete)*, garde-manger et potager *(busier y potagier)*, cuisine de bouche et d'État, garde des clefs du Palais *(furreria)*, tapisserie, écrin *(guardajoyas)*, buanderie, infirmerie et trésorerie. Son tribunal se composait d'un juge, d'un fiscal, d'un greffier et de deux alguazils [1]. Sur lui reposait toute l'administration intérieure du palais. Il était le grand maître de l'étiquette, le surintendant des menus plaisirs, l'introducteur des ambassadeurs, l'intermédiaire naturel entre le roi et les grands. Il avait le rang de grand d'Espagne, alors même qu'il n'en eût pas eu le titre effectif. Il portait comme insigne de ses fonctions une clef dorée, lui donnant entrée dans tous les appartements du palais. Il avait une chaise de velours dans la Chambre du roi ; un tabouret à la Chapelle, immédiatement après le Capitaine des gardes de service. Toutes les fois que S. M. s'agenouillait, c'était lui qui lui présentait le carreau [2].

Le service de la Chambre était présidé par le Sommelier du corps *(Sumiller de Corps)*, correspondant au Grand-Chambellan de la Cour de France, appointé à 80.000 réaux. Il avait sous ses ordres 8 gentilshommes, 12 aides, 1 juge et 1 secrétaire de la Chambre, 1 secrétaire de la Sommellerie, les officiers de la garde-robe, les médecins et chirurgiens du roi, les apothicaires, les barbiers, les perruquiers, les horlogers, les musiciens, les chanteuses, le maître à danser, les lavandières, les amidonneuses et le cordonnier de la Chambre [3].

« à raison de la qualité que vous possédez de Gentilhomme de ma « bouche. » — De Vayrac, *op. cit.*, III, p. 219.

1. *Nov. Rec.*, III, XII, 2.

2. De Vayrac, *op. cit.*, t. III, p. 152. — Avant 1705 le Grand Majordome passait même avant le Capitaine des Gardes.

3. *Arch. gen. d'Alcalá de Henares. Tesoreria general*, 1800. Leg. 7. On voit parmi les employés de la Chambre en 1802 un certain Joseph

Le Sommelier du Corps portait, de plein droit, la clef dorée, habillait et déshabillait le roi, lui donnait sa chemise, lui tendait la serviette, lorsque le roi se lavait les mains. Il l'éveillait à l'heure qu'il lui avait plu de fixer. Il le servait à table, il avait droit aux dépouilles du roi. Il recevait le serment de fidélité de tous les agents de son service [1]. Il jugeait disciplinairement les officiers qui servaient sous ses ordres, et veillait à ce que le titre de fournisseur de la Cour *(proveedor de la R. Casa)* ne fût pas usurpé sans droit par quelque négociant peu consciencieux. Il était le Chef hiérarchique des médecins du roi, mais aucun médicament ne pouvait être administré au souverain sans l'autorisation du Grand Majordome.

Les Gentilshommes de la Chambre, reconnaissables à la large clef dorée qui sortait de la poche droite de leur habit, étaient choisis parmi la fleur de la noblesse espagnole. Mais comme il eût été difficile de donner ce titre à tous ceux qui se croyaient en droit d'y prétendre, pour contenter plus de gens, le roi avait créé deux sortes de Gentilshommes de la Chambre : les gentilshommes en exercice *(con exercicio)* et les gentilshommes stagiaires *(con entrada)*. Les uns et les autres avaient la clef d'or; mais seule la clef des titulaires ouvrait les appartements royaux; les clefs des autres « clefs caponnes » n'ouvraient rien. Si un gentilhomme en exercice venait à perdre sa clef, on changeait à ses frais toutes les serrures de tous les appartements du palais [2]. La grande occupation des Gentilshommes de la Chambre était d'accompagner partout le roi. Ils le suivaient à la guerre avec trois chevaux entretenus à leurs frais [3].

Tejada « qui fait la partie de billard avec S. M. » — *Diario de Barcelona*, 19 août 1802.

1. *Nov. Rec.*, III, XII ,3 (19 février 1761).
2. St-Simon, *Mémoires*, t. III.
3. De Vayrac, *op. cit.*, t. III, p. 221.

Le Grand Écuyer *(Cavallerizo y Ballestero mayor)* avait la surintendance des Ecuries et des Chasses royales. Son département ne comptait pas moins de quatorze services : Contrôle général, tribunal disciplinaire, quartier des pages [1], cabinet des armes du roi *(armeria)*, arquebuserie, écurie des chevaux particuliers de S. M. *(regalada)*, manège *(picadero)*, chevaux de selle et jumenterie d'Aranjuez, chevaux de trait, mules de trait, surintendance des carrosses, quartier des carrosses à mules, chasses royales. Le Grand Écuyer s'occupait d'organiser les voyages de la Cour, qui mettaient en mouvement des centaines de personnes et de chevaux [2]. Quand il s'agissait d'une longue route comme en 1802, lorsque Charles IV se rendit à Barcelone avec la reine, c'était toute une caravane qui se déroulait sur les pistes de Castille et d'Aragon [3].

1. Au quartier des Pages étaient attachés : 1 directeur *(ayo)*, 1 directeur adjoint, 4 chapelains, 1 médecin, 1 chirurgien, 1 majordome, 1 maître de français, 1 maître de danse, 1 maître de musique pour la danse, 1 blanchisseuse de fin, 1 repasseuse. — *Arch. gen. d'Alcalá de Henares. Tesoreria general*, 1800. Leg. 8.

2. Lorsque le roi quittait Madrid, la Chambre des juges de l'Hôtel et de la Cour *(Sala de Alcaldes de Casa y Corte)* mettait l'embargo sur toutes les voitures et sur les bêtes de somme. — Cf. G. Desdevises du Dezert, *La Chambre des juges de l'Hôtel et de la Cour*, p. 19.

3. Le Voyage de Charles IV à Barcelone mit en mouvement :

1 surintendant honoraire des carrosses.
1 courrier maréchal des logis.
1 courrier surintendant honoraire des carrosses, et inspecteur des chemins, des parcs de chasse de S. M.
7 courriers,
7 aide-courriers,
1 maréchal titulaire,
1 garde-carrosses,
20 laquais de pied,
12 laquais des équipages,
6 laquais volants,
12 garçons de selle,
7 cochers de la personne du roi,
6 cochers de la personne de la reine,
6 cochers de la personne du prince
2 cochers de L. L. A. A.,
85 cochers pour tous les services,
8 menuisiers,
7 laveurs de carrosses,
11 valets pour courriers,
6 valets pour les garçons de selle,
243 valets,

Les Bourbons du XVIIIe siècle étaient tous de grands chasseurs. Philippe V était presque aussi féru de vénerie que son neveu Louis XV. La reine Élisabeth Farnèse, qui ne voulait pas le perdre de vue, chassait aussi, dans des costumes extravagants [1]. Charles III chassait tous les jours, sauf le vendredi saint. Charles IV chassait matin et soir. Chaque jour, la chasse du roi mettait en mouvement 700 hommes et 500 chevaux. Ce n'était pas une sinécure de réprimer le braconnage à quatre lieues autour des maisons royales, de réquisitionner 1.500 à 2.000 paysans pour les battues, de veiller à l'entretien des routes, des chevaux, des mules, des équipages. Le Grand-Écuyer ne touchait que 44.000 réaux, mais il avait droit à la clef dorée, il était capitaine de l'Escurial, et gouverneur des maisons de chasse de S. M. Il pouvait circuler dans Madrid, dans un carrosse traîné par six mules. Il avait deux pages pour le servir. Son plus beau privilège était d'avoir la première place d'honneur sur le devant du carrosse royal, et de passer chaque jour trois ou quatre heures avec le roi [2].

La reine avait sa Maison montée comme le roi et comme lui son Grand-Majordome, trois majordomes de semaine et un

12 perruquiers et barbiers,
4 employés des carrosses de maître Perez,
4 employés des carrosses de maître Duran,
3 ouvriers bourreliers,
6 ouvriers en fer,
1 éperonnier,
1 ouvrier en ressorts,
1 vitrier,
6 garçons pour le ferrage,

Diario de Barcelona, 19 août 1802.

1. Alfonso Danvila, *Luisa Isabel de Orleans y Luis I*, p. 72. *La reina Isabel de Farnesio en traje de cazadora.*

2. L'abbé de Vayrac indique encore une foule d'autres officiers : le connétable et l'amiral de Castille, — des adelantades — le Grand Maître d'Hôtel et les maîtres d'Hôtel ordinaires — le Barlet servant, le maître de la Chambre — l'huissier de Salle, la lavandière de la Bouche, la lavandière du Commun, le Commissaire de la viande, le cuisinier de la serviette, le portier de cuisine. — Ces offices étaient supprimées à la fin du XVIIIe siècle, ou rattachés aux grands services généraux que nous avons mentionnés.

Grand Écuyer, mais le principal personnage de la maison de la reine était la *Camarera-Mayor*. Choisie, en général, dans la Grandesse, veuve, presque toujours âgée, la Camarera-Mayor jouait auprès de la reine le rôle le plus complexe et le plus délicat. Ses fonctions officielles en faisaient la surintendante de la Maison de la reine; elle lui présentait les personnes de qualité qui venaient la voir, elle la servait à table, soit que la reine mangeât seule ou avec le roi; elle partageait avec le Grand Majordome le commandement des officiers de la Maison de la reine; elle réglait les dépenses personnelles de la reine, elle veillait à l'entretien de sa garde-robe. Là ne se bornait pas encore son activité. Elle avait pour mission d'instruire la reine des usages espagnols, de la façonner aux lois de l'étiquette, la plus stricte qui fut jamais. Elle logeait au palais, avait le droit d'entrer chez la reine à toute heure, la suivait partout, montait dans son carrosse quand le roi n'y était pas. Tutrice de la reine, la Camarera-mayor ne laissait pas d'en être aussi la surveillante et la surveillance avait dégénéré en espionnage. Mais le changement des mœurs avait enlevé peu à peu tout caractère inquisitorial à cette haute magistrature féminine. On sait combien l'ancien crédit et les services de la princesse des Ursins pesèrent peu devant le caprice de la reine Élisabeth Farnèse; on ne voit pas que Marie-Louise de Parme ait beaucoup redouté les censures de sa Camarera-mayor. Toutes les reines d'Espagne au XVIIIe siècle ont gouverné leur mari et la Camarera n'était vraiment puissante que dans un ménage désuni.

Après la Camarera-mayor venaient les dames du palais qui formaient le cercle ordinaire de la reine, puis les dames d'honneur, de noblesse moins relevée, puis les femmes de chambre, *camaristas*, presque toutes nobles, mais de petite maison. La première femme de chambre portait le titre d'*azafata;* c'était une femme de confiance, quelquefois la nourrice du roi ou de la reine. L'amitié de la reine faisait parfois de

l'azafata un personnage important. Un marquis de Monteleon donna son fils en mariage à la fille de Doña Laura, azafata de la reine Élisabeth Farnèse [1]. L'azafata commandait à tout un peuple de servantes, de balayeuses, de duègnes, d'infirmières, de couturières, de passementières [2], etc., dont les indiscrets bavardages défrayèrent souvent les conversations des oisifs de Madrid.

Le prince et la princesse des Asturies, les infants et les infantes avaient aussi chacun leur Maison montée à plusieurs services, mais sur un pied de luxe beaucoup moindre [3].

Les grandes résidences d'Aranjuez, de l'Escurial, de la Granja, du Pardo étaient administrées par des gouverneurs et des intendants dont les pouvoirs étaient assez étendus pour que l'on puisse considérer ces fonctionnaires comme des capitaines généraux au petit pied [4]. Si, par exemple, la disette menaçait Aranjuez pendant un séjour du roi, le gouverneur du palais avait le droit de réquisition directe dans un rayon de seize lieues autour de la ville [5].

Les offices de la Cour étaient relativement peu payés. Le Patriarche des Indes Grand Aumônier recevait 20.000 réaux. La Camarera-mayor touchait 55.000 réaux, les dames d'honneur 12 ou 24.000 réaux, l'azafata 11.000; mais toutes ces charges étaient une source inépuisable de profits indirects. C'étaient des gages supplémentaires, des gratifications, des

1. Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. III, p. 91.

2. *Arch. Gen. d'Alcalá. Tesoreria general*, 1800. Leg. 7. — L'azafata était à cette époque Doña Josefa Gony. Elle touchait 11.000 réaux. Il y avait 11 caméristes, une *dueña de retrete*, 3 filles pour le même service, 3 balayeuses, 1 cuisinière à 8 réaux par jour.

3. *Id., ibid.* Le prince des Asturies dépensait 1.650.000 réaux, l'infant Antonio Pasqual 1.650.000 réaux, l'infant Pedro 1.100.000 r., l'infante Maria Josefa 550.000 réaux, l'infante Maria-Luisa 549.999 r., l'infant Francisco de Paula 720.000, l'infant Carlos Luis 670.800 réaux, l'infant duc de Parme 300.000 réaux.

4. *Nov. Rec.*, III, x, 1 et suivants.

5. *Ibid.*, III, x, 10.

rations ordinaires ou extraordinaires, des indemnités pour le déjeuner, pour la toilette, pour le logement, pour les voyages, pour les maladies; c'étaient des cadeaux à la naissance de chaque infant, une collation à Noël, des bonbons au jour de l'an[1]. En 1761, Charles III voulut couper court à tous ces abus et assigna des traitements fixes à tous les fonctionnaires de la Cour, mais il était plus facile de décréter l'abolition des anciens usages que de les faire cesser. Charles III lui-même accorda des subsides à ceux de ses officiers qui le suivaient en voyage, il leur donnait la *mesilla*, indemnité de table, et le *carruajé*, représentant les frais de déplacement. Tous avaient droit à l'assistance gratuite du médecin et du chirurgien et à la fourniture des médicaments[2] Sitôt que la surveillance se relâcha, les abus reparurent, le gaspillage reprit de plus belle.

Avec cette masse énorme de figurants, la Cour d'Espagne apparaît cependant comme une lourde et peu gracieuse machine; il n'y a à la Cour ni cercles, ni vie de société, ni fêtes; c'est une sorte de grand couvent aristocratique soumis à une règle stricte, dont personne n'ose s'écarter. A défaut de fêtes, il y a des cérémonies, où l'étiquette donne à chacun son rôle et ne laisse place à aucune initiative. Que le roi ou la reine fassent leur entrée solennelle à Madrid, que le roi mange en public, que le roi monte à cheval pour aller se promener, que le roi chasse, que le roi aille à la messe, que le roi communie, que le roi suive la procession du *Corpus*, que le roi lave les pieds des pauvres le Vendredi Saint, et les serve lui-même à table[3], que le roi reçoive un ambassadeur ou un cardinal, que le roi se rende chez la reine, que le roi

1. *Ibid.*, III, XII, 2. M. Fernández, *La hacienda de nuestros abuelos*, pass.

2. *Archives de Simancas. Inventario de gracia y justicia*, f° 54, n° 922.

3. De Vayrac, *Etat présent de l'Espagne*, t. III, p. 409.

baptise un de ses enfants, tout est prévu d'avance jusqu'au moindre geste. On sait si les maîtres d'hôtel doivent prendre ou non leurs bâtons, si les alcades de Cour doivent avoir la *vara* en main, à quel moment le roi doit quitter son chapeau ou son épée. Une routine séculaire a consacré tous ces usages; y toucher semble un attentat sacrilège à la grandeur de l'Espagne. Plutôt que de servir des plats français à la reine Marie-Louise de Savoie, les caméristes les laissent systématiquement tomber [1]. Plutôt que de permettre à Philippe V de reculer d'un rang le Grand-Majordome, pour avoir auprès de lui le capitaine de ses gardes, le connétable de Castille quitte le palais et boude le roi [2]. C'est que la Cour est le centre de

1. F. Combes, *la Princesse des Ursins*, p. 83.

2. De Vayrac, *op. cit.*, t. III, p. 156.

Pour donner une idée de l'extrême complication des services, nous emprunterons à l'ouvrage de l'abbé de Vayrac le détail d'un repas à la Cour. — « Lorsque quelque Dame de la Cour se marie, et que la « Roi et la Reine lui font l'honneur de manger avec elle le jour de « ses noces, l'Office de la Fourrière dresse une espèce de théâtre sur « lequel on monte par trois degrez sous un Dais magnifique, au milieu « duquel on place la Table, et les Buffets se mettent près de la mu- « raille, vis-à-vis la grande porte, du côté du Salon. On met les bancs « tout autour de la Sale pour faire asseoir le monde.

« Après qu'on a apporté le couvert du Roy, les Officiers de la Pane- « terie de la Reine portent celui de Sa Majesté.

« Le Trenchant ayant coupé le pain du Roi et mis sous la serviete « du côté où le Roy doit être assis, le Grand Maître d'Hôtel de la « Reine met celui de Sa Majesté.

« Le service est double ce jour là; c'est à dire qu'on sert autant de « mets pour la Reine que pour le Roi. Dès qu'on a servi, leurs Majestez « se rendent à la Sale, et un des Menins qui doivent remettre aux « Dames du Palais tout ce qui doit être servi à la Table porte le Bas- « sin et l'Éguière et les remet à la *Copera* pour donner à laver à la « Reine. Le Maître d'Hotel de semaine donne la serviete au Grand « Maître d'Hôtel, et en son absence, au Grand que le Roi nomme pour « le présenter à la Reine, le Grand Maître d'Hôtel présente encore « le fauteuil à la Reine.

« Dès que le Roy est assis, il fait signe à la Dame qui a l'honneur « de manger avec leurs Majestez de s'approcher de la Table, et pour « lors, le Garde-Dames, qui fait ce jour là l'office de Grand Maréchal

la vie noble, le dernier réduit de la défense aristocratique, le seul endroit où la naissance tienne vraiment lieu de mérite; la noblesse s'entête à en garder toutes les avenues.

IV. — La vie noble.

La vie de Cour est ce que le roi veut qu'elle soit. C'est lui qui donne le ton aux courtisans et qui leur bat la mesure. Les rois Bourbons du XVIIIe siècle ont tous été des princes bourgeois et casaniers, d'une étrange constance dans leurs mornes habitudes.

Philippe V le Courageux *(el animoso)* a fait preuve de quelque activité et même d'un certain héroïsme pendant les premières années de son règne. Mais la paix une fois faite, le héros s'endormit et ne se réveilla plus. La première femme de Philippe V, Marie-Louise-Gabrielle de Savoie, petite-fille

« des Logis lui présente un Tabouret et un Menin lui sert le pain, un « couteau et une serviete.

« Les trois Dames qui doivent servir la Reine se placent sur le « Théâtre, vis-à-vis du Grand Maître d'Hôtel. Celles qui ne doivent « pas servir se tiennent près de la muraille, et les Galans qui les ac- « compagnent se tiennent auprès d'elles et se couvrent, quoi qu'ils « ne soient pas Grands.

« La Reine fait l'honneur à la Dame qui mange avec Leurs Majestez « de lui présenter les plats pour la faire manger; et lorsque le Roi et « la Reine ont bû, si la Dame veut boire, une autre Dame lui présente « la coupe.

« Après que leurs Majestez ont diné et qu'on a levé la première « nappe, la *Copera* prend le Bassin et l'Éguière des mains d'un Menin « et donne à laver au Roi et à la Reine et la Dame qui a mangé avec « leurs Majestez prend une serviete des mains d'un autre Menin et « la leur présente pour s'essuyer les mains.

« Les Dames accompagnent le Roy et la Reine à leur appartement « et le Mari de la nouvelle Épouse va dîner à la Sale du Bureau avec « le Grand Maître d'Hôtel de la Reine. » — De Vayrac, *op. cit.*, t. III, p. 452.

de Henriette d'Angleterre, paraît avoir eu les grâces, l'esprit et la vaillance de sa sœur la charmante duchesse de Bourgogne. Elle fut le bon génie de son mari; le peu qu'il valut, c'est probablement à elle qu'il le doit. Le roi et la reine, très jeunes d'ailleurs, furent fort bien conseillés, de loin par Louis XIV, de près par la princesse des Ursins, Camarera-mayor, et par les agents français tels que Louville, Amelot, Orry, Vendôme. La reine morte, l'influence passe à l'Italien Albéroni et à la nouvelle reine Élisabeth Farnèse. Philippe est confisqué par sa femme et la reine gardée à vue par le roi [1]. Il reçoit ses ministres au lit. La reine, à ses côtés, s'occupe d'un ouvrage de tapisserie. La reine assiste au Conseil, aux réceptions des ambassadeurs, aux chasses du roi [2]. Si le roi, devenu presque fou (1727-1728), s'avise de ne plus vouloir sortir de sa chambre, ou de vivre la nuit et de dormir le jour, la reine subit la tyrannie de ses habitudes. Elle est tellement esclave qu'elle obtient à grand'peine la permission de se confesser, sans que le roi se mette en tiers entre elle et son confesseur [3]. Ce ménage inséparable n'est cependant fondé ni sur l'affection, ni sur l'estime réciproques. Il n'y a que sensualité chez le roi, qu'ambition et jalousie chez la reine [4]. Lorsque l'âge éteint les désirs du roi, des querelles éclatent entre les deux époux. Philippe affecte de n'avoir aucune confiance dans la reine, il prend plaisir à la taquiner, à l'humilier, il va jusqu'à la battre; elle le traite en enfant méchant, elle l'espionne, elle lui retire l'encre et les plumes pour qu'il ne fasse pas acte d'autorité sans son aveu, et il subit malgré lui l'ascendant de cette femme volontaire et tenace qui le tient sous le joug par la naturelle supériorité d'une âme forte sur

1. Baudrillart, *Philippe V et la Cour de France*, p. 603-607.
2. Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, III, p. 35.
3. Rodríguez Villa, *Patiño*, p. 80.
4. Bonnet, *Correspondance de la Princesse palatine*, I, p. 289.

une âme faible[1]. Il devient hypocondriaque, quinteux, indifférent à tout, aussi étranger que Louis XV à ce qui se passe dans ses royaumes. Sous un roi pareil, la Cour est des plus maussades. Des lois somptuaires défendent l'or sur les carrosses et sur les habits[2]. La chasse est le seul plaisir du roi. De loin en loin il se fait donner un concert. La faveur du chanteur napolitain Farinelli date de son règne[3].

Ferdinand VI, fils d'une mère phtisique et d'un père maniaque, avait une âme honnête et timorée, l'esprit mélancolique de son père, une passion vraiment trop absorbante pour la musique. La reine Maria Barbara de Portugal avait reçu de la nature la figure la plus désavantageuse, une bouche énorme, à grosses lèvres, et de tout petits yeux; la petite vérole avait achevé de gâter son visage; les contemporains les plus indulgents vantent sa taille et sa douceur. Elle fit bon ménage avec le roi. Ces deux bourgeois mélomanes n'aspiraient qu'à vivre tranquilles, à l'abri de tous les conflits européens, et partageaient leur temps entre l'église et le théâtre. La Cour eut au moins sous ce règne de belles représentations d'opéra au Retiro, mais ces spectacles, étrangers au génie espagnol[4], intéressaient peu les Castillans. Il fallait quelquefois recruter, presque de force, les spectateurs parmi les promeneurs du Prado. La reine craignait de tomber dans la misère, le roi « craignait les affaires » et quand il fut veuf, il se mit à craindre « la mort. Il la craignait si bien qu'il

1. Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. III, p. 278. — Duclos, *Mémoires secrets*, II, p. 278. — A. Danvila, *Fernando VI y Doña Bárbara de Braganza*, p. 119.

2. Coxe, *op. cit.*, t. III, p. 285.

3. Tous les jours, l'Italien chantait au roi quatre morceaux, parmi lesquels figuraient invariablement deux airs de Hasse *(il Sassone) : Per questo dolce amplesso* et *Pallido è il sole*, ce dernier extrait de l'opéra *Artaserse*. — *Encyclopédie de l'Histoire de la musique*. Espagne et Portugal, p. 2127.

4. *Ibid.*, p. 2128.

« mourut de peur, refusant tout, aliments, remèdes et jus-
« qu'aux soins les plus simples [1] ».

A côté de Philippe V et de Ferdinand VI, Charles III paraît une manière de génie. Le palais fut sous son règne une maison confortable, décente et parfaitement tenue. Les différents services furent réorganisés, les résidences royales agrandies et embellies [2]. Mais Charles III perdit sa femme quelques mois après son retour en Espagne et l'air de la Cour en parut plus froid. Le roi avait le goût de la ponctualité poussé jusqu'à la manie. Il s'était fait une règle de vie, comme un moine. Chacune de ses journées amenait la reproduction presque mécanique des mêmes occupations et des mêmes divertissements, sans qu'il parût jamais s'en ennuyer. Très sobre [3], très simple dans son vêtement [4], détestant le théâtre et la musique [5], Charles III n'eut vraiment qu'une passion,

1. De Mazade, *La Monarchie absolue en Espagne* (Revue des Deux Mondes, 1er août 1860). A. Danvila, *Fernando VI y Doña Bárbara de Braganza*, p. 292.

2. « Ce seigneur mourra de la maladie de la pierre », disait de lui Esquilache. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, IV, p. 286.

3. Son souper consistait en une soupe, un rôti, ordinairement de veau, un œuf à la coque, une salade assaisonnée à l'eau sucrée et au vinaigre, un peu de fruit et un verre de vin des Canaries, avec deux tranches de pain. — Ferrer del Rio, *op. cit.*, IV, p. 278.

4. Il portait habituellement une casaque en drap de Ségovie couleur d'écorce, une veste de buffle galonnée d'or, une culotte noire de buffle, de la fabrique d'Aravaca, un chapeau à la Fréderic II, un jabot de dentelle, un mouchoir de batiste au cou et des gants de buffle. — Ferrer del Rio, *op. cit.*, IV, p. 259. « Je crois que le roi d'Espagne « ne prend jamais la mesure d'un habit. Ses habits sont toujours ou « trop courts, ou trop longs, ou trop larges. On ne sait ce que c'est. « Si un particulier s'habillait d'une manière aussi bizarre, on se mo- « querait de lui. » — De Langle, *Voyage en Espagne*, II, p. 6. — Cf. les portraits de Charles III au Musée du Prado.

5. Bib. de l'Acad. de l'Histoire. Ms. E., 175, p. 242. A bord du *Phénix*, vaisseau qui le ramena de Naples à Barcelone, il refusa d'entendre à ses repas les musiciens embarqués sur le vaisseau et leur dit de se réserver pour la messe.

la chasse, et vécut presque en hobereau sur un des plus grands trônes de l'Europe [1].

Charles IV, façonné à cette manière de vivre « par le despotisme affectueux de son père », ne connut guère d'autres plaisirs. — « Tous les jours, disait-il, quelque temps qu'il « fît, hiver et été, je partais après mon déjeuner et après avoir « entendu la messe; je chassais jusqu'à une heure et j'y re- « venais après mon dîner jusqu'à la chute du jour. Le soir, « Manuel (Godoy) avait soin de me dire que les affaires al- « laient bien ou mal et j'allais me coucher pour recommencer « le lendemain, à moins que quelque cérémonie importante « ne me contraignît à rester [2]. » Quand des attaques de goutte répétées l'empêchèrent de chasser comme par le passé, il s'amusa à faire de longues visites à ses écuries, à gourmander ses palefreniers, à faire le coup de poing avec eux. Il collectionna des montres. Il fit de la musique de chambre; il était arrivé à jouer assez bien du violon et faisait sa partie dans un quatuor [3]. Il détestait d'ailleurs le théâtre, par patriotisme, et en haine des modes françaises [4].

La reine « la nymphomane Marie-Louise » menait, en apparence, une vie aussi réglée que le roi [5]. Ses débauches n'étaient

1. Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. V, p. 399. — Ferrer del Rio s'est élevé contre les trivialités qui se lisent dans quelques livres étrangers sur la soi-disant passion dominante de Charles III pour la chasse, alors que le dernier employé des bureaux de l'État se récréait à la promenade, ou comme bon lui semblait (t. IV, p. 265). L'historien espagnol a tort de s'indigner. Personne ne conteste le droit qu'avait Charles III de chasser, on peut seulement se demander si un souverain qui chasse tous les jours, sans exception, peut remplir consciencieusement son métier de roi.

2. Charles IV et Louis XVI, qui se ressemblent par tant de côtés (ils étaient cousins germains par leurs mères) étaient l'un et l'autre d'enragés chasseurs. Cf. Bausset, *Mémoires*, I, p. 224 — le portrait en pied de Charles IV par Goya.

3. Saldoni, *Diccionario de los músicos españoles*, t. I, p. 176.

4. Morel-Fatio, *Etudes*, t. II, p. 65.

5. Charles IV ne se résolut jamais à croire aux infidélités de la reine.

pour elle qu'une sorte de sport intime qui n'altérait en rien la gravité extérieure de la représentation royale[1]. Mais, comme elle avait toujours à redouter une explosion de la colère du roi, elle avait rempli la Cour et Madrid même d'espions à ses gages et prévenait les dénonciations de tous ceux dont elle redoutait les indiscrétions[2]. La Cour terrorisée avait pris un aspect lugubre[3].

La solennité la plus caractéristique de la Cour d'Espagne était le baise-main *(besamanos)*. La fête du roi et de la reine, du prince et de la princesse des Asturies, leur anniversaire étaient célébrés par un grand gala, en uniforme, avec baise-mains. Les balcons du palais et des édifices publics étaient tendus de lambrequins de velours galonnés d'or, les ministres, les ambassadeurs, les grands, les titrés, les hauts fonctionnaires revêtaient leurs uniformes et toute cette foule défilait devant LL. MM. et leur baisait la main. On baisait la

Florida Blanca ne put lui ouvrir les yeux. Il fut encore plus aveugle que l'empereur Claude.

1. « C'est la débauche dans toute sa laideur, c'est le scandale le « plus révoltant; nulle urbanité, nulle délicatesse, nulle pudeur privée « ni publique. Les mœurs sont corrompues, sans s'être adoucies... « Aucun ménagement, aucun voile ne dérobe cet affreux spectacle « aux yeux de la multitude, et peut-être dans toute l'Espagne il « n'est pas une seule personne qui ne sache que pour alimenter « l'étrange sensibilité de la reine, ce n'est pas trop de l'assiduité d'un « fonctionnaire en titre (le favori), des attentions passagères du « Prince de la Paix, et du concours fréquent de l'élite des Gardes « du corps. » — *Archives des Aff. étrangères à Paris. Espagne*, t. 659, f° 278. — Cf. les portraits de la reine par Goya, surtout l'esquisse à mi-corps, où Marie-Louise est représentée en toilette de bal, et tête nue. — Le Musée de Lille possède un admirable Goya, où une vieille coquette minaude devant un miroir, tandis que la mort la guette par derrière; il est très probable qu'il a pensé à la reine en peignant ce tableau.

2. Tratchewsky, *L'Espagne à l'époque de la Révolution française*, p. 12 et 14. — *Arch. des Aff. étr. à Paris. Espagne*, t. 637, f° 4 — t. 657, pièce 359 — t. 658, pièce 89.

3. « Jamais le Cour n'a été si lugubre. » — Tratchewsky, *op. cit.*, p. 12 (août 1789).

main du roi, la main de la reine et celle de tous les infants et infantes, fussent-ils à la mamelle [1]. Les jours de gala ordinaires, sans uniforme et sans baise-mains, le roi recevait les hommages et les félicitations des courtisans. L'Almanach royal de 1804 *(Guia de forasteros)* compte huit jours de grand gala et dix-sept jours de petit.

Ces réunions, si fastidieuses, n'empruntaient quelque intérêt qu'aux intrigues des courtisans. Le roi arrêtait quelquefois au passage un ministre ou un ambassadeur pour lui dire quelque mot aimable. Au baise-mains du 25 avril 1796, Charles IV ayant adressé la parole au général Pérignon, ambassadeur de la République française, cette faveur exceptionnelle fut vivement commentée dans tous les cercles diplomatiques [2]. On remarquait que le roi avait salué telle ou telle dame avec considération, qu'il avait souri à tel ministre; on décrivait les toilettes des dames. Un vieux courtisan reconnaissait au premier coup d'œil si l'assistance était nombreuse ou médiocre, en comparaison des baise-mains des années précédentes ou d'un autre règne; il savait combien de seigneurs de marque manquaient au rendez-vous; il donnait leurs noms et leurs titres [3]. Et il fallait voir les gens d'alors faire la révérence! Le 23 avril 1796, le nonce du pape et le général Pérignon se croisèrent à la porte de l'appartement royal; il y eut « de grands ébattements à qui passerait le premier [4] ».

Il y avait parfois un gala imprévu. Lors de l'élection de Pie VII (1799), Charles IV ordonna un gala de trois jours, avec illuminations tous les soirs [5].

La réception d'un ambassadeur était encore un événement très considérable à la Cour. L'ambassadeur rendait visite au

1. Bourgoing, *Nouveau voyage en Espagne*, I, p. 86.
2. *Arch. des Aff. étr. de Paris. Espagne*, t. 639, f° 462.
3. M. Fernández, *La hacienda de nuestros abuelos*, p. 187.
4. *Archives des Aff. étr. de Paris. Espagne*, t. 639, f° 464.
5. *Ibid.*, t. 658, pièce 118.

Grand Majordome, au Grand Écuyer et à la Camarera-Mayor. L'introducteur des ambassadeurs venait le prendre au bas de l'escalier principal du palais, et le conduisait, à travers une enfilade de salons, jusqu'à la pièce où il devait attendre le roi. Le nouveau venu passait ainsi sous les yeux de tous les courtisans, des grands, de tout ce que l'Espagne comptait de plus considérable. Après quelques secondes d'attente, qu'on lui imposait pour la forme, l'ambassadeur pénétrait dans le cabinet du roi [1]. La réception du général Pérignon emprunta aux circonstances un intérêt extraordinaire. C'était le premier ambassadeur de la République qui fût reçu par le roi d'Espagne. Le général prononça son discours au roi « avec beaucoup de dignité et d'une voix haute [2] ». Il parla à la reine « d'un ton moins énergique » et trouva des phrases de politesse pour complimenter les princes et princesses, même un petit infant de deux ans (l'infant Francisco de Paula) qui l'appelait « papa ». Le prince et la princesse de Parme assistaient à l'entrevue. Grave difficulté, car la République était alors en guerre avec Parme. Pérignon s'en tira avec adresse en exprimant à la princesse seule les vœux du gouvernement français « pour les princes de la Maison d'Espagne ». Charles IV, bien plus embarrassé que Pérignon, ne répondit que par un sourire à son discours. La reine qui avait tenu « à déployer ses beautés » et s'était mise en toilette de bal, répondit aux compliments de l'ambassadeur « qu'elle ferait tout pour le bonheur de l'humanité ». A la sortie « aucun chapeau ne tint sur la tête. Les Français avaient peine à rendre toutes les révérences qu'on leur faisait [3] ». — Cette scène peint très bien la Cour de Charles IV avec son étiquette formaliste, son luxe d'officiers et d'uniformes, la bonhomie

1. *Arch. des Aff. étr. à Paris. Espagne*, t. 639, f° 464.

2. Le chargé d'affaires Mangourit ajoute que « le débit » du général lui parut digne de la majesté du peuple français ».

3. *Ibid.*, t. 639, f° 461.

niaise du roi, la nullité prétentieuse de la reine et la noble générosité de cette Grandesse espagnole, qui ne résistait pas au plaisir de saluer la gloire, même en la personne d'un ennemi victorieux.

De loin en loin, une circonstance extraordinaire arrachait la Cour à sa monotone existence et lui rendait un semblant de vie : un mariage, un baptême, l'entrée solennelle d'un nouveau roi à Madrid, un enterrement royal étaient l'occasion de fêtes ou d'imposantes solennités.

Il se trouva une fois une princesse pour déclarer la guerre à l'étiquette, et pour opposer sa fantaisie aux traditions de la Cour espagnole. Ce fut, bien entendu, une française : Louise-Élisabeth d'Orléans, petite-fille de Louis XIV et de Madame de Montespan. Trop paresseuse pour s'être donné la peine d'apprendre à danser, elle refusa obstinément de paraître au grand bal de Cour qui devait être donné en l'honneur de son mariage avec Louis, Prince des Asturies. Elle répondit carrément : « Le roi et la reine peuvent y aller si cela leur plaît, « et s'ils aiment le bal ; moi, je le déteste ; ils aiment se coucher « et se lever tard, moi j'aime me coucher tôt ; qu'ils agissent « à leur guise et moi à la mienne[1] ! » Et le bal n'eut pas lieu, mais un tel scandale fait époque dans l'histoire de la Cour d'Espagne, où Louise-Élisabeth a laissé la plus fâcheuse réputation.

En 1728, il fut question d'un double mariage entre le Prince du Brésil, héritier de Portugal et l'infante Marie-Anne-Victoire, l'ex-fiancée de Louis XV, et entre le Prince des Asturies et l'infante portugaise Maria-Barbara. L'envoyé espagnol à Lisbonne, marquis de los Balbases, fit son entrée dans un carrosse tellement grand et magnifique qu'il fallut démolir la voûte de la porte de la ville pour lui ouvrir passage. Il était vêtu de drap d'or vieilli, avec boutons et boutonnières en

1. A. Danvila, *Luisa Isabel de Orleans y Luis I*, p. 59.

diamants; diamants à l'épée, à la ceinture, à la dragonne ; diamants aux boucles des souliers, diamants à la chemise, agrafe de diamants au chapeau. Le roi de Portugal décréta qu'il y aurait six jours de gala et d'illuminations pour fêter un si heureux événement. Les deux Cours résolurent de se déplacer pour procéder à l'échange des princesses. Philippe V vint loger à Badajoz, Jean V à Yelves. L'entrevue des deux princes eut lieu sur les rives du Rio Caya, qui sépare les deux royaumes. On avait élevé un pavillon rectangulaire divisé à l'intérieur en trois pièces : un salon portugais, un salon espagnol et entre les deux un salon plus grand où les deux Cours devaient se réunir. Les murs étaient peints fort richement, et ornés de devises, d'écussons aux armes des deux royaumes. Quand l'entrevue eut pris fin, le roi et la reine d'Espagne rentrèrent à Badajoz, où le Cardinal de Borja unit le prince et la princesse des Asturies et il y eut encore plusieurs jours de fête, tant à Badajoz qu'au pavillon du Rio Caya. Les Espagnols l'emportèrent pour la beauté de leurs troupes, mais les Portugais obtinrent la palme pour la splendeur de leurs carrosses, de leurs livrées et de leurs ajustements [1].

Le mariage de Madame-Aînée, fille de Louis XV, avec l'infant Philippe, fils de Philippe V, donna lieu, en 1745, à des fêtes assez curieuses. Les jeunes princes furent mariés à Alcalá de Henares, dans la chapelle du palais de l'archevêque de Tolède, aussitôt après l'arrivée de la princesse (25 octobre). Comme c'était jour de baise-mains pour l'anniversaire de la reine, toute la Cour défila devant le roi, la reine et les princes, puis se retira pour changer de costume. L'infante reparut en robe de chambre *(en bata)* et assista pendant quelques instants à une partie de *bañol.* Elle passa ensuite dans l'antichambre de la reine, pour entendre un concert donné par le fameux Farinelli et trois musiciens de la Chambre. La fête

1. A. Danvila, *Fernando VI y Doña Bárbara de Braganza,* p. 72-97.

se termina par un feu d'artifice et un souper de famille, servi dans la chambre de la jeune mariée. Le lendemain, l'infant fit présent à sa femme d'une parure en diamants et la reine lui fit un cadeau d'égale valeur. Le mariage officiel fut alors célébré et les autorités municipales, l'Université, les communautés religieuses furent admises à un baise-mains extraordinaire. Le 27 octobre, les princes firent leur entrée solennelle à Madrid, au son des cloches. Il y eut *Te Deum* à Atocha, et feu d'artifice au Retiro. Le 28 fut jour de gala. La nouvelle infante reçut toute l'Espagne, comme eût dit Saint-Simon, dans ses appartements. La ville de Madrid fit tirer un feu d'artifice. Les grands officiers de la Couronne, les dames d'honneur, les grands d'Espagne, les ambassadeurs et ministres étrangers assistèrent à une sérénade chantée par Annibal Pio Fabri, Anna Perruzzi *(la Peruchiera)*, Gaetano Maiorano Caffarello et Lucia Facchinelli [1].

Le baptême du fils aîné du prince des Asturies Carlos fut célébré avec grande pompe le 19 septembre 1771. L'enfant eut pour parrain le roi Charles III son aïeul et le pape. Il reçut les noms de Carlos-Clemente-Antonio de Padua, — Gennaro-Pascual-José-Francisco de Asis, — Francisco de Paula — Luis-Vicente Ferrer — Rafael. Il y eut baise-mains solennel et le roi institua le même jour l'ordre de Charles III [2].

Les funérailles de Charles III donnèrent lieu à une magnifique cérémonie. Le roi rendit le dernier soupir le 14 décembre 1788, vers une heure du matin. Les gentilshommes de la Chambre le vêtirent et lui passèrent au cou les colliers et les cordons de ses ordres. Le corps fut placé dans une caisse de bois, doublée de drap d'or, renfermée elle-même dans un cercueil de plomb. A cinq heures et quart de l'après-midi,

1. Amador de los Rios, *Historia de la villa de Madrid*, IV, p. 145.
2. Benavides, *Ordenes de Caballeria*, II, p. 51.

la bière fut transportée dans le salon où le roi s'habillait d'ordinaire et le *Sumiller de Corps* en fit livraison au Grand Majordome, assisté des majordomes de semaine. Au milieu d'un cortège de grands et de gentilshommes, le cercueil fut porté dans la salle des ambassadeurs, tendue de riches tapisseries. On le plaça sur un grand lit à l'impériale et le Grand Majordome en fit remise à « l'antique et noble garde des Chasseurs d'Espinosa ». Deux chasseurs *(monteros)* se postèrent à la tête du lit, deux autres au pied. Deux majordomes de semaine, deux exempts des gardes du Corps et leur commandant, le prince de Masserano, complétèrent la garde d'honneur. A six heures, le Patriarche des Indes et les Membres de la Chapelle royale vinrent chanter l'office des morts. Le public fut ensuite admis à défiler devant le cadavre du roi, et toute la nuit, des messes furent célébrées sans interruption aux sept autels dressés dans le Salon. Le lendemain, 15 décembre, le Nonce de S. S. célébra un nouvel office des morts avec le concours de la Chapelle royale, tandis que des messes étaient dites aux couvents de l'Incarnation et des Descalzas Reales. Après l'office, les doyens des chapitres de la Toison d'or et de l'Ordre de Charles III ôtèrent au cadavre les colliers de ces deux Ordres. A trois heures de l'après-midi, l'évêque de Jaen revint dans le salon des ambassadeurs et chanta trois répons avec les clercs de la Chapelle royale. On ôta au roi le manteau des Ordres et son chapeau, puis les gentilshommes de la Chambre et les Majordomes de semaine transportèrent le cercueil jusqu'au haut de l'escalier. Les gentilshommes de la Bouche et de la Maison du roi le descendirent jusqu'au pied de l'escalier. Le Grand Écuyer et le Premier Écuyer recouvrirent le cercueil avec un drap d'or et quatre écuyers ordinaires le mirent dans le carrosse fermé qui devait le transporter à l'Escurial. Le cortège, déjà formé sur la place du Palais, s'achemina à travers Madrid, entre deux files d'infanterie espagnole et wallonne, tandis que dix pièces de canon, mises en batterie

au Retiro, tiraient les salves réglementaires. Le cortège dut s'arrêter au petit bourg de Gallapagar, où le corps du roi fut placé dans l'église paroissiale. Le 17 décembre, à 8 h. 1/2 du matin, le cortège arriva à l'Escurial. Les moines vinrent chanter le *Miserere*. Après Vigiles, la messe fut dite par le Prieur, on chanta trois répons et Laudes, puis les gentilshommes de la Chambre descendirent le corps dans le caveau royal et en firent remise au Prieur et aux Pères de la Communauté. La cérémonie étant achevée, le Capitaine des Gardes du Corps, assuré désormais de la mort du roi, brisa son bâton de commandement. Les trois escadrons des Gardes du corps et deux compagnies de grenadiers firent trois décharges de mousqueterie, les cloches sonnèrent le glas funèbre et il ne resta bientôt plus dans l'église de l'Escurial que quelques fidèles serviteurs du roi qui pleuraient et priaient pour son âme [1].

L'impeccable correction des cérémonies de Cour ne recevait quelque atteinte qu'en voyage. Les mœurs locales introduisaient alors dans la vie princière un élément pittoresque qu'on eût vraiment cherché à Madrid ou dans les grandes résidences officielles *(sitios reales)*. Mais les rois d'Espagne, à partir de Philippe V, quittèrent rarement Madrid et ses environs. Philippe fut obligé par la nécessité de ne pas s'isoler et de remuer. On le voit en Catalogne, à Naples, à Burgos, pendant la guerre de Succession; plus tard, il s'établit un moment à Séville, il vagabonde en Andalousie, il fait une excursion à Badajoz, puis il se calme et prend La Granja comme quartier général. Ferdinand VI et Charles III ne bougent guère. Ils font le tour de leurs résidences et c'est tout. Le mauvais état des routes ne permettait pas les longs voyages, le roi traînait à sa suite une telle séquelle de serviteurs et d'officiers que le moindre déplacement entraînait

1. Amador de los Rios, *Historia de la villa de Madrid*, t. IV, p. 286.

des frais énormes et menaçait de rompre l'équilibre toujours fort instable du budget [1]. En vingt ans, Charles IV ne fit que trois voyages, deux à Badajoz en 1796 et en 1809, et le troisième à Barcelone en 1802. Le premier voyage à Badajoz coûta 200.000.000 de réaux [2]. Sitôt qu'il fut question du second, le ministre des finances trembla pour son département [3]. Le voyage de Barcelone dura plusieurs mois. Parti de Madrid le 12 août, le roi n'arriva que le 23 à Saragosse et mit neuf jours à se rendre de Saragosse à Barcelone [4], où des fêtes splendides lui furent offertes.

A part ces occasions exceptionnelles de divertissement, la vie de la Cour était en vérité fort maussade. « Jamais de fêtes, « de bals, de réceptions ni de spectacles; point de dîners; « la famille royale vivait obscurément, silencieusement, se « contentant d'une existence privée et bien modeste [5]. » Il ne faut chercher ni à Madrid, ni à Aranjuez ces brillantes réunions qui faisaient des Cours de Versailles, de Vienne, de Berlin ou de Saint-Pétersbourg les cercles les plus polis, les plus élégants et les plus spirituels du monde. Les soupers de Frédéric II n'étaient pas toujours marqués au coin du bon goût, mais on y remuait plus d'idées en un soir que la Cour d'Espagne n'en agitait en dix ans. Elle n'était, en somme,

1. Cf. Rodríguez Villa, *Patiño*, p. 182 : Escorte de l'infante Marie-Anne Victoire se rendant en France pour épouser Louis XV (9 janvier 1722). — *Diario de Barcelona*, 19 août 1802 : Notice exacte de la suite qui accompagna L. L. M. M. de Madrid à Barcelone. — Egaña, *Guipuzcoano instruido*. V° *Reglamento de transitos reales*, años de 1750, 51, 52. — Le voyage d'Aranjuez en 1799 coûta 1.880.802 réaux. Celui de Saint Ildefonse et de l'Escurial 686.258 réaux de frais généraux et 684.766 réaux pour frais de table des serviteurs du roi. — *Arch. d'Alcalá de Henares. Tesoreria general*, 1800, leg. 7.

2. *Arch. des Aff. étr. de Paris. Espagne*, t. 639, f° 213. Le chiffre est probablement très exagéré.

3. *Ibid.*, t. 666, f° 389.

4. *Diario de Barcelona*, 30 juin 1802.

5. *Mémoires du Prince de la Paix*, IV, p. 46 (note).

qu'une grande machine pompeuse et vide, dont le jeu régulier fait penser à ces horloges allemandes où les mêmes automates exécutent tous les jours, à la même heure, les mêmes promenades, les mêmes mouvements, les mêmes saluts.

Pendant fort longtemps, les grands seigneurs ne surent pas mieux s'amuser que le roi. « Les Espagnols, dit Saint-« Simon, ne mangent point (les uns chez les autres), paressent « chez eux et entre eux. Peu de commerce, encore moins avec « les étrangers. Quelques conversations par espèces de sociétés, « de cinq ou six chez l'un d'eux, mais à porte ouverte, s'il y « venait de hasard quelque autre. J'en ai trouvé quelquefois « faisant des visites. Ils demeuraient là trois heures ensemble « à causer, presque jamais à jouer [1]. »

La vie ordinaire des nobles était triste et mesquine. A part le vestibule, l'escalier et le salon de l'hôtel, les appartements étaient négligés, meublés sans goût et laissés dans le plus grand délabrement : miroirs brisés, tapisseries en loques, souricières et toiles d'araignée dans tous les coins [2]. Une nuée de valets inutiles, dépenaillés et fainéants, constituait le grand luxe du maître. Ils mettaient deux heures à mal faire un lit; on ne pouvait les envoyer porter une lettre ou faire une commission [3].

Sur soixante-seize grands d'Espagne que l'abbé de Vayrac passe en revue dans son *État présent de l'Espagne*, il n'en est guère plus d'une demi-douzaine dont il loue l'esprit et les talents. On voit passer un certain nombre de fières silhouettes, comme celles du comte d'Aguilar ou du comte de Leganez; quelques fourbes, comme le duc de Medina Celi et l'amirante de Castille, et une foule de figures imprécises empruntant tout leur lustre à leur nom, à leurs titres, à leurs richesses. Il cite cependant avec honneur la savante et spirituelle du-

1. Saint-Simon, *Mémoires*, t. XIX, p. 193.
2. De Langle, *Voyage en Espagne*, I, p. 141.
3. Id., *ibid.*, t. II, p. 129.

chesse d'Alburquerque « dame d'un rare mérite, de beaucoup « d'esprit et d'un savoir auquel peu de femmes peuvent at- « teindre ». Il fait le plus grand éloge du duc d'Escalona et du comte de Moya, son frère, qui furent de loyaux et braves soldats, des gentilshommes cultivés et libéraux, des magistrats intègres. Il vante la haute et libre intelligence du marquis de Mancera [1].

Mais à côté de ces respectables seigneurs, que de gens bornés et têtus. L'amirante de Castille, qui trahit Philippe V, se piquait de lettres et invitait tous les jours quatre jésuites à sa table, mais ses commensaux n'avaient jamais rien pu lui apprendre [2]. Le duc d'Albe aimait raconter les hauts faits de ses ancêtres et ne savait où placer les batailles qu'ils avaient gagnées [3]. Le duc de Medina-Celi, Grand Écuyer de Charles III, ne savait même pas gouverner les écuries du roi : « Je crois, « disait le comte de Bristol, que ce serait perdre son temps « que de lui demander l'endroit que l'Angleterre occupe sur « la carte [4]. »

Ces simples d'esprit étaient souvent capricieux et fantasques. « Le sommeil de la raison enfante des monstres » a dit Goya. D. Juan de Silva mettait son point d'honneur à se faire construire à Guadalajara un tombeau aussi somptueux que celui des rois à l'Escurial [5]. Quelques-uns étaient de véritables tyrans domestiques, comme le duc d'Albe, Grand Majordome de Ferdinand VI, qui s'était attiré la réputation du plus féroce despote qu'on eût vu depuis longtemps [5].

Le comte de Bucareli, vice-roi du Mexique, raconte dans sa correspondance un cas de jalousie fort extraordinaire. Le marquis de Moncada avait épousé à Mexico la fille unique du

1. De Vayrac, *Etat présent de l'Espagne*, t. IV, livre v.
2. Noailles, *Mémoires*, t. II, p. 89.
3. Comtesse d'Aulnoy, *Mémoires*.
4. Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. IV, p. 427.
5. Morel-Fatio, *Etudes*, t. II, p. 77.

comte de San Mateo, d'illustre maison, riche à quarante millions de réaux en terres. A peine marié, le marquis emmène sa femme à Puebla, et lui rend bientôt la vie si insupportable qu'elle doit se retirer dans la maison d'un sien parent, où elle met au monde une charmante petite fille. « Le bon de « l'affaire, ajoute le vice-roi, est que le marquis se dit jaloux. « Le matin, l'après-midi, le soir, il va rendre visite à sa femme, « et toute sa conversation se réduit à discuter avec elle si « l'enfant est bien à lui ou n'est pas à lui. La marquise est « tellement amoureuse de son mari qu'elle ne veut rien laisser « faire. Les parents crient. J'ai recommandé l'affaire au sei- « gneur évêque de Puebla, mais je crains fort que nous n'ar- « rivions à rien et qu'il faille en venir au divorce, à moins « d'une révolution dans la tête du marquis [1]. »

Plus bizarre encore apparaît le duc de Béjar, que ses parents eux-mêmes appelaient « ce pauvre Béjar ». Il se maria à dix-huit ans avec une femme exquise et resta pendant de longues années sans consommer son mariage, quoiqu'il partageât tous les soirs le lit de la duchesse. Il se rendit la fable de la Cour quand il voulut sur le tard user enfin de ses droits; la duchesse se révolta contre des exigences si nouvelles et si imprévues et le pape annula le mariage. Le pauvre duc en contracta un second, tout aussi stérile que le premier et l'on admire comment Charles III put confier à un pareil fantoche l'éducation de ses enfants [2].

Il est difficile d'imaginer un type plus complet d'ignorance, d'inertie et d'obstination que Manuel de Guirior, vice-roi du Pérou. Il prétendait qu'au Pérou les ordres du roi n'étaient plus que « des hosties non consacrées ». Il n'en tenait aucun compte et fermait les yeux sur tous les abus. Courtisé par une « camarilla » de créoles et de concussionnaires, il n'admettait

1. *Arch. des Indes à Séville*. Est. 146, caj. 4, leg. 4 (mars 1772).
2. Morel-Fatio, *Etudes*, t. II, p. 69.

d'autre autorité que la sienne, se moquait de l'inspecteur envoyé par le roi et donnait l'exemple de la plus ridicule vanité [1].

Quand le noble n'était pas très rangé, et presque avare, sa prodigalité ne connaissait plus de bornes. Patiño, ministre de Philippe V, tenait table ouverte à tout venant, ne demanda jamais de comptes à son intendant et défendit par testament qu'on lui en demandât. Il lui légua même un diamant, en témoignage de sa satisfaction [2]. Le duc d'Arcos fut envoyé à Naples par Charles III pour le représenter au baptême de la fille aînée du roi des Deux-Siciles. Il dépensa quatre millions de réaux; les lazzaroni accompagnèrent son carrosse jusqu'au premier relais quand il partit [3]. Le comte de Fernan-Nuñez était ambassadeur d'Espagne à Lisbonne lors du mariage de l'infant Gabriel avec Marie de Portugal. Il offrit à LL. AA. une fête splendide au palais du Rocio. Il y eut collation magnifique et souper de 331 couverts. Le surtout de table venait de Paris; 3.500 bougies ou torches de cire, placées dans des lustres et des candélabres, éclairaient la salle du festin [4]. Ces folles dépenses dérangeaient souvent l'équilibre des budgets les plus opulents. En 1793, le duc de Medina Celi devait 1.650.000 réaux aux sieurs Gendre, bijoutiers français à Madrid, le duc de Frias leur devait 160.000 réaux, Nicolas Luciano y Aguilar 176.000 réaux, le marquis de Santiago 40.000 réaux [5].

A la fin du siècle, le Prince de la Paix donna l'exemple d'un

1. Cf. G. Desdevises du Dezert, *Vice-rois et capitaines généraux aux Indes espagnoles* (*Revue Historique*, XXCV et CXXVI).

2. Rodríguez Villa, *Patiño*, p. 119.

3. Ferrer del Rio, *Historia de Carlos III*, t. II, p. 416.

4. Morel-Fatio, *Études*, t. II, p. 261.

5. *Arch. des Aff. étr. à Paris. Espagne*, t. 637, f° 29. — Lors de la déclaration de guerre à la France, la police expulsa brutalement les Sieurs Gendre et ne leur permit d'emporter avec eux que 2.250 livres pour leurs frais de voyage.

faste inusité. Il habitait un superbe hôtel Calle nueva del Palacio, qui sert aujourd'hui de Ministère de la Marine, et que l'on estimait assez beau en 1808 pour y avoir logé le prince Murat. lieutenant de Napoléon. Mais Godoy s'y trouvait à l'étroit. En 1805, la ville de Madrid lui acheta le palais de Buena Vista, construit à l'angle du Prado et de la rue d'Alcalá par Doña Maria de Silva [1]. Comme le séjour d'Aranjuez ou de la Granja l'ennuyait, Godoy prit l'habitude de n'y passer qu'une semaine sur deux et de revenir entre temps à Madrid. Il donnait de belles fêtes, soit chez lui, soit chez la comtesse de Castillo-Fiel, sa maîtresse. Le roi et la reine venaient quelquefois dîner à son hôtel [2].

Les modes nouvelles n'allèrent pas sans scandales et sans désordres. Le grand monde y perdit beaucoup de sa décence et de sa moralité. On vit de jeunes seigneurs comme Fernando de Boxadors y Chaves, comte de Peralada, fonder sous le nom de *Belle Union* une société destinée à développer et à favoriser *la vida putesca*. Elle comptait parmi ses membres un comte de Fuenclara, un comte de Clavijo, un capitaine au régiment de la Couronne, un cadet aux Gardes [3]. On accusait Goya d'avoir peint dans l'église de la Florida les demi-mondaines les plus connues de Madrid et l'on racontait qu'il avait offert une place d'honneur à la duchesse d'Albe dans la compagnie [4]. Une jeune duchesse, brouillée à mort avec la reine, lui faisait une guerre ouverte. Elle avait un agent à Paris, qui la renseignait sur toutes les toilettes nouvelles que la reine se commandait, et le jour où S. M. recevait ses robes, des femmes de chambre de la duchesse se montraient au Prado avec des parures exactement semblables. Par deux fois, le palais de la duchesse fut incendié; par deux fois elle le fit

1. Mesonero Romanos, *El antiguo Madrid*, II, p. 89.
2. *Arch. des Aff. étr. à Paris. Espagne*, t. 640, f° 25.
3. Morel-Fatio, *Etudes*, II, p. 85.
4. Ch. Blanc, *Histoire des peintres. Ecole espagnole*. Goya.

reconstruire magnifiquement, mais le jour où elle inaugura ses salons après le second incendie, elle donna une grande fête et renvoya ses invités après le bal en leur disant : « Je « ne veux pas laisser à d'autres le plaisir de brûler ma maison; « je me charge moi-même de ce soin. » Elle y fit mettre le feu « et mourut peu après d'un mal que les médecins ne purent « enrayer [1]. »

Ces scandales étaient, en somme, inévitables. La société espagnole ne pouvait passer d'un réel esclavage à la pleine liberté sans que le grand air grisât quelque peu les têtes, mais le changement des mœurs eut la plus heureuse influence sur les esprits sérieux; on vit des gentilshommes instruits, libéraux, bienfaisants, qui contrastaient de la manière la plus avantageuse avec les hidalgos ignares et têtus des temps passés.

Le comte de Fernan Nuñez a laissé des *Mémoires* destinés à l'éducation de ses enfants. Il leur enseigne à ne pas mépriser leurs serviteurs, il leur rappelle qu'il les a contraints dans leur enfance à baiser les pieds de leurs domestiques, lorsqu'ils les avaient humiliés par leurs hauteurs. Il ne veut pas qu'ils se fassent un jeu de l'honneur des femmes. Sur le chapitre si délicat de la tolérance religieuse, le comte donne à ses enfants les plus sages conseils : « Dieu, leur dit-il, dans ses « hauts et impénétrables desseins, a permis l'existence de « diverses religions; vous n'avez pas le droit de les insulter, « ni de les combattre par la force. Respectez celui qui pra- « tique la religion à laquelle il croit; c'est la preuve qu'il a « l'âme honnête et pieuse [2]. »

Le marquis de Santa-Cruz est le type achevé du gentilhomme éclairé et philanthrope. Passionné pour les sciences exactes et expérimentales, il allait souvent à Paris, passait

1. Bausset, *Mémoires*, I, p. 267.
2. Morel-Fatio, *Etudes*, II, p. 318-329.

de longues heures dans le laboratoire de Sigaud-Lafond, rapportait en Espagne des livres et des instruments. Il avait installé dans son palais de Madrid un cabinet de physique bien monté; il fit construire le premier aérostat qu'on ait vu en Espagne. Riche propriétaire foncier, il visitait ses domaines, s'occupait de ses vassaux et s'efforçait de réaliser sur ses terres les progrès que l'on préconisait dans les Sociétés économiques des Amis du Pays, répandues alors dans toute l'Espagne [1].

Un noble alavais, Trinidad Porcel, marquis de San Millan, s'occupait de chimie; sa femme était fort versée en astronomie et avait fait construire un Observatoire sur sa maison de la rue de la Coutellerie à Vitoria [2].

D'autres seigneurs réunissaient dans leurs châteaux de belles Bibliothèques et les ouvraient aux personnes studieuses [3]. D'autres collectionnaient les objets d'art, les tableaux, les statues, les antiques, les médailles [4].

Quelques-uns, mais en petit nombre, atteignirent à la véritable originalité. Campomanes, fiscal du Conseil de Castille, est un écrivain de haute valeur. Ses Lettres politico-économiques résument admirablement tous les vices de la constitution espagnole, indiquent presque toujours avec justesse le remède à appliquer au mal et abondent en traits satiriques d'une hardiesse toute révolutionnaire [5]. Le comte d'Aranda poussait l'activité jusqu'à la turbulence, la franchise jusqu'à la brutalité. Assez bon militaire, et médiocre

1. Morel-Fatio, *Etudes*, II, p. 196.

2. Bengoa, *El libro de Alava*, p. 244.

3. Parada, *Hombres ilustres de la ciudad de Jerez*, p. LXXII.

4. Caveda, *Ensayo histórico de arquitectura*, I, p. 292-93. On peut citer parmi ces gentilshommes lettrés Murcia, Martinez, le marquis de la Florida, le comte d'Aguilar, Bruna, Mendoza y Espinosa, Cavallero y Gongora, Pereira y Pacheco, Vargas y Jovellanos, Santisteban, Alba, Santiago, Villafranca, Oñate, Altamira, Hijar, Osuna, Medina Celi.

5. Les *Lettres politico-économiques* ont été publiées pour la première fois en 1876 par Antonio Rodriguez Villa.

diplomate, ministre peu habile, excellent surintendant de police, Aranda nous apparaît comme une individualité incomplète, mais puissante, comme un esprit ouvert et cultivé, qui n'aurait pas su s'émanciper complètement des préjugés de sa caste et de sa nation [1]. Gaspar Melchor de Jovellanos nous offre le type de l'homme de bien habile à écrire. Il incarne ce qu'il y eut de meilleur dans le libéralisme de son temps. Sa vie austère, son bon vouloir, son éloquence, ses talents d'écrivain le recommandèrent à l'estime des Espagnols et il prit une part honorable à la révolte nationale contre l'agression de Napoléon. Ce fut un esprit sage et fin et un grand cœur [2].

La noblesse provinciale était naturellement restée un peu en retard sur le monde de la Cour. Il y avait peu de communications entre Madrid et les provinces. A peine pouvait-on citer quelques grands seigneurs venant, de temps à autre, habiter leurs manoirs de famille. Les nobles de province bornaient leurs ambitions à l'ayuntamiento ou à la maestranza. Ils ne se distinguaient des bourgeois que par leurs prétentions et quelques privilèges honorifiques.

Pérez Galdós nous dépeint dans un joli passage le jeune gentilhomme de moyenne fortune : « Il était vraiment beau, « de noble prestance, de manières élégantes, d'un air affable, « quoique un peu froid et réservé en apparence, peu enjoué « mais extrêmement courtois; de cette courtoisie grave, et « un peu figée, des nobles d'antan [3]. »

Et la même dignité, la même gravité se retrouvaient jusque chez ces gentilshommes campagnards qu'on appelait dans le peuple « nobles à sandales » *(infanzones de abarca)*. Un conscrit français de 1808 nous a laissé une curieuse esquisse du hobereau de petite ville : « Le seigneur Fuentes de Villaflor,

1. Morel-Fatio, *Etudes*, II, p. 142.
2. Fitzmaurice-Kelly, *Hist. de la litt. espagnole*, p. 372.
3. Pérez Galdós, *Episodios nacionales. Trafalgar*, I, p. 46.

« dit-il, ne m'adressait jamais la parole et quand je lui fai-
« sais quelques questions, ce n'était jamais qu'avec la plus
« grande dignité qu'il me répondait affirmativement ou néga-
« tivement par un signe de tête, ou bien par une gracieuse
« contorsion de la bouche et un léger mouvement des épaules,
« il me donnait à entendre qu'il ignorait ce que je lui deman-
« dais, ou qu'il ne m'avait pas compris [1]. »

La *Gazette de Mexico* nous trace le portrait d'un hidalgo aisé de Queretaro vers 1784 : « D. Fausto Merino y Ocia était « né de parents nobles et bien posés, il fut régidor de l'il-« lustre ayuntamiento et son alcade ordinaire, et capitaine « de cavalerie des anciennes milices; il quitta ces emplois « après les avoir brillamment remplis *(con esplendor)*. Il « observa toujours une conduite chrétienne et ses mœurs « furent des plus pures. » D. Fausto lègue tout son bien à l'Église de Notre-Dame-de-Guadalupe de Queretaro. Les deux tiers de ses revenus serviront à dire des messes pour le repos des âmes du purgatoire « que voudra bien choisir Marie Très Sainte » ou bien à secourir les prisonniers pauvres, ou les pauvres honteux. Avec le loyer de la maison de ville, on achètera un beau joyau d'argent à Notre-Dame. Le dernier tiers du revenu sera employé à améliorer l'exploitation des biens laissés à l'église par D. Fausto. Ces pieuses dispositions méritent l'approbation du seigneur archevêque de Mexico [2].

Le capitaine-général de Cuba parle de l'humeur chatouilleuse des régidors de la Havane [3]. Le vice-roi du Mexique se félicite de voir grandir parmi les riches créoles le goût des grades et l'esprit militaire [4]. On cite à Mexico un savant créole Antonio Leon y Gama, qui avait étudié l'astronomie [5].

1. Ph. Gille, *Mémoires d'un conscrit de* 1808, p. 58.
2. *Gaceta de Mexico*, 25 février 1784 (suplemento).
3. *Archives des Indes*, Est. LXXX, caj. I, leg. 4, 1785.
4. *Id.*, Est. CXLVI, caj. IV, leg. 4, 25 nov. 1777.
5. Coroleu, *América*, t. I, p. 228.

Francisco de Miranda, noble Vénézuélien, combat aux États-Unis avec les Français, voyage en Europe, adopte les idées révolutionnaires et devient l'un des premiers héros de l'indépendance américaine [1].

Sur les confins de la noblesse et de la bohême intriguaient et mendiaient une foule de gentilshommes ruinés qui formaient une classe très pittoresque de la nation.

L'hidalgo en déconfiture songeait tout d'abord à demander une place. Il partait pour Madrid ou pour les grandes villes, la tête pleine d'illusions. Il lui semblait que son nom et les services de ses ancêtres allaient d'emblée parler pour lui, et que le roi, instruit de ses mérites, s'empresserait de lui donner un emploi grassement rétribué. Le *Guide de la Grandesse* lui donnait l'adresse et lui indiquait les anniversaires et les jours de fête de tous les grands d'Espagne. Le *Guide des solliciteurs* lui énumérait toutes les charges dont il pouvait être revêtu [2]. Il allait rendre visite aux hauts personnages qui pouvaient le recommander, il se voyait inscrit sur la liste des *pretendientes*, innombrable et famélique confrérie où chacun espérait la fortune, un peu comme les naïfs attendaient le gros lot à la Loterie royale. Dans les premiers temps, le langage du solliciteur est encore noble et magnifique : « D. Ra-« fael de Floranes Velez de Robles rappelle au roi qu'il s'est « employé tout jeune à l'étude de la diplomatie nationale, « fréquentant les Archives dès sa sortie de l'École. Avec la « grande expérience qu'il a acquise depuis plus de quarante « ans d'étude, et les connaissances qui le distinguent dans une « partie si spéciale — et si peu connue — quoiqu'elle dût « l'être davantage, il s'est préparé à remplir toute espèce de « fonctions dans la diplomatie et demande une place dans les « ambassades [3]. » Cependant son ambitieux mémoire reste

1. *Arch. des Indes*, Est. CXXXIII, caj. IV, leg. 9, 31 déc. 1805.
2. *Gazeta de Madrid*, 7 janvier 1806.
3. *Arch. gen. d'Alcalá de Henares. Estado.*

sans réponse, il épuise ses dernières ressources, il est volé par son hôtelier, il ne trouve plus de gîte, il se traîne par les rues et les places, l'habit râpé et le ventre creux. Il devient humble et courtisan. Il écrit des lettres comme celle du capitaine Pedro Morales au vice-roi Bucareli : « Que mon infor-« tune prétendît appeler à son aide le comble des miséri-« cordes de V. E. sous la condition de quelque mérite qui « l'en rendrait digne, cela se pourrait encore expliquer ; « mais que l'humanité toute puissante de V. E., sans me con-« naître, sans même savoir si elle me peut supposer quelque « mérite, ait poussé la vertu à un si louable excès que de me « donner sa précieuse portection dans les occasions où je l'ai « implorée, c'est là, assurément, une chose qui, je n'hésite « pas à le dire, vient bien plutôt de l'héroïcité chrétienne « de V. E. que de ma disgracieuse fortune[1]. »

Plus le malheureux a besoin d'aide, moins il a de chance d'en obtenir. Les cris de douleur et d'angoisse que lui arrachent sa misère et celle des siens importunent ses protecteurs. Il tombe au rang d'hidalgo mendiant; il y retrouve parfois cette sorte de paix qui vient du renoncement à toute espérance : « Qui ne connaît, dit un auteur espagnol, l'hidalgo de « gouttière[2], pâle, osseux, amaigri, drapé dans sa cape dé-« chirée, avec une épée à coquille à la ceinture[3], n'ayant « chez lui que ses parchemins et sur le foyer une marmite « vide de tout aliment à moins que ce ne soit le flatulent « haricot, ou le petit salé. Ce type si espagnol, qu'on peut « encore rencontrer au milieu des taillis de chênes de nos « montagnes, aura toujours pour nous une saveur de philo-

1. *Arch. des Indes*, Est. CXLVI, caj. IV, leg. 4.

2. L'auteur prend ici les mots *hidalgo de goteras* dans le sens que l'on donne à l'expression « chat de gouttière », chat maigre et affamé. Au sens juridique du mot, l'*hidalgo de goteras* est l'homme qui n'est noble que chez lui et sous le larmier de son toit.

3. L'épée à coquille est l'épée du XVIIe siècle; personne ne la portait plus au XVIIIe.

« sophie transcendante, réfractaire à tout changement salu-
« taire, car nous sommes le peuple qui vit le plus de tradition
« et de souvenirs. L'arbre, le troupeau, la terre fertile que
« le soleil dore et brûle, le moderne Ibère n'en demande pas
« davantage pour être heureux, comme le furent les premiers
« habitants de ce jardin des Hespérides, qui représente dans
« son inextricable fouillis la tête de Méduse elle-même[1]. »

V. — Le Roi et la Noblesse.

Quelle était au dix-huitième siècle l'importance politique de la noblesse en Espagne ? Le corps nobiliaire, défendu par des privilèges nombreux, tout brillant de l'éclat des titres et des décorations, comprenant les plus riches familles du royaume et vivant dans l'entourage du roi, jouissait-il d'un pouvoir propre, exerçait-il du moins sur la marche des affaires une influence proportionnée à son illustration et à ses richesses ?

La réponse à ces deux questions doit être négative.

L'aristocratie espagnole formait incontestablement une caste, elle ne constituait plus un corps politique. Elle représentait les gloires historiques de la nation, elle ne représentait pas une tradition de gouvernement. Jamais les nobles de Castille n'avaient figuré comme ordre distinct aux Cortès des pays castillans; ils n'avaient jamais demandé au roi le droit d'y envoyer des députés[2]. Les nobles aragonais avaient eu jadis part au gouvernement, mais Philippe V avait retiré

1. Sepúlveda, *Madrid viejo*, p. 25.
2. Antequera, *Hist. de la legislacion*, cap. VII. — Les prélats, les *ricos hombres*, les Conseillers de la Couronne assistaient aux Cortès, mais le rôle le plus important était rempli par les représentants des villes — qui votaient les subsides.

à l'Aragon tous ses privilèges et avait réduit la noblesse aragonaise à la même impuissance que la noblesse castillane.

En examinant de près les privilèges de la noblesse, on découvre très vite que l'hidalgo en retire plus d'honneur que de profit. Si l'on en excepte quelques adoucissements en matière de dettes, ou en matière criminelle, l'hidalgo n'a plus au XVIIIe siècle que des prérogatives honorifiques. Le titré et le grand se distinguent de lui par des honneurs plus considérables, non par des droits plus étendus. L'hidalgo paie les impôts presque au même titre que le bourgeois ; le titré et le grand paient des impôts spéciaux, qui sont comme le prix de leurs honneurs.

La richesse de certaines grandes familles est extrême. Quelques-uns donnent le nom d'États à leurs domaines [1]. Aranda a 1.600.000 réaux de revenu [3]. Il y en a de plus riches que lui. Mais ils sont rares les grands seigneurs qui n'abandonnent pas la gestion de leurs terres à des intendants et qui cherchent à en tirer un parti intelligent.

Le majorat n'est qu'un privilège apparent. Il encourage la paresse et l'inertie. C'est une des causes les plus puissantes de la pauvreté de l'Espagne. Grâce à lui, le gentilhomme est sans crédit et toujours besoigneux.

Il est fort glorieux de tenir le rang de majordome, gentilhomme de la Chambre où écuyer du roi, mais à jouer ce rôle, on perd son indépendance et parfois sa dignité. L'étiquette le dit elle-même, on fait partie de la domesticité royale *(real servidumbre)*.

C'est une bonne chose d'obtenir une commanderie dans les ordres militaires, mais, outre qu'une telle aubaine est rare, elle resserre encore les liens de l'obéissance due au roi et il en est de même de toutes les grâces, faveurs, pensions et gra-

---

1. *Acad. de l'Histoire*, D. 60., ms in-f° sans pagination, avec une carte topographique des domaines du duc de l'Infantado.

tifications qu'il peut décerner. Ce sont dans sa main des instruments perfides d'assujétissement et de domestication.

Si l'on s'engage dans l'armée, on a en perspective les ennuis de la vie de garnison, et la rareté des guerres continentales enlève à peu près toute chance d'avancement.

Si l'on entre dans un grand service public, on disposera effectivement d'une part d'autorité, mais à titre de fonctionnaire, et non d'hidalgo, et l'on ne sera plus qu'un rouage dans une grande machine, dont on ne peut régler le mouvement. L'absolutisme royal a conservé la noblesse, mais il l'a endormie et enchaînée. Elle mange encore, mais ne marche plus.

Des textes nombreux prouvent que les rois de la Maison de Bourbon ont suivi dans leur conduite à l'égard de l'aristocratie un plan préconçu et réfléchi. Louis XIV a engagé Philippe V « à conserver aux grands toutes les prérogatives « extérieures de leur dignité, et en même temps à les exclure « de toutes les affaires dont la connaissance pourrait aug« menter leur crédit [1] ». Mme des Ursins ne faisait que commenter ces paroles quand elle écrivait à Torcy : « L'essentiel « n'est pas de contenter les grands — mais de travailler à « avoir des troupes. Il faut trouver les moyens de les payer « et se moquer du reste [2]. »

Les rois ne firent que développer ces principes pendant tout le XVIIIe siècle. La réorganisation de l'armée et de la marine, la suppression des grandes charges de connétable et d'amiral mirent dans leurs mains toutes les forces de l'État. L'institution des intendants et des corrégidors couvrit toute l'Espagne d'agents royaux sûrs et dévoués. L'application d'un nouveau régime financier aux pays aragonais, la conclusion

1. Lettre de Louis XIV à Philippe V, 2 septembre 1705.
2. *Mme des Ursins à Torcy,* 14 oct. 1705. — Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons,* t. I, p. 448.

du concordat de 1753, la confiscation des biens des Jésuites en 1767, les droits concédés à Charles IV par le pape mirent la royauté en possession de ressources énormes, contre lesquelles aucune hostilité intérieure ne pouvait prévaloir. La publication de la *Novísima Recopilacion* en 1805 consacra définitivement tous les progrès de l'absolutisme. Sans que rien eût été changé, en apparence, aux anciennes institutions, le gouvernement espagnol se trouva transformé. D'une monarchie limitée, combattue par la puissance de l'Église, les privilèges des castes et des villes, les Bourbons firent une monarchie plus absolue que celle de la France. L'Espagne ne trouva pas, malheureusement, « le bon despote » qui aurait pu employer ce formidable pouvoir au relèvement de la nation, et les désastres du règne de Charles IV furent le triste résultat de tout un siècle d'ingénieuse et patiente stratégie.

On serait tenté de regretter les progrès de l'absolutisme, mais on doit se convaincre que s'il a fait du mal à l'Espagne, le gouvernement de l'aristocratie lui en eût fait encore bien davantage.

La noblesse espagnole a mérité son abaissement politique.

Les grands avaient le jugement faussé par leur orgueil. Ils ne voyaient au monde que la gloire de leur maison. Ils auraient sacrifié les intérêts généraux à leur intérêt particulier [1]. Leur négligence, leur peu d'application, pour ne pas dire leur ignorance et leur paresse, les rendaient incapables de s'élever jusqu'aux grandes conceptions qui font les grandes politiques, et de diriger les affaires avec promptitude et décision.

Leur farouche isolement [2] devait les maintenir longtemps dans l'ignorance des besoins de leur pays et des changements qui se produisaient dans les sociétés européennes. Les eus-

1. Tessé à Chamillard 1705. — Coxe, *op. cit.*, I, p. 407. — Dodington à Lord Stanhope, 11 mai 1716. — Coxe, *op. cit.*, II, p. 292.
2. Tessé à Chamillart, 1705. Coxe, *op. cit.*, I, p. 399.

sent-ils connus, les préjugés et le fanatisme qu'ils devaient à leur éducation les auraient empêchés d'en comprendre le sens et la portée.

Campomanes est donc dans le vrai lorsqu'il compte pour rien la résistance que pourrait opposer la noblesse à une réforme de l'État. « Le corps de la noblesse, dit-il, hasardera « quelques représentations, parlera du sang de ses aïeux et « énumérera plus de batailles contre les Mores qu'il n'y en a « dans vingt comédies de Moncin y Laviano, mais en leur « mettant sous les yeux le récit de leur histoire depuis Henri II « jusqu'aux Rois Catholiques, les grands verront sans doute « qu'ils ont plus de raisons de se taire que d'émouvoir les « cendres [1]. »

1. Campomanes, *Cartas politico-económicas*, Carta IV, p. 220.

CHAPITRE IV. — MADRID.

Le règne de la noblesse était fini. Si puissant que fût encore l'empire de la religion sur l'âme espagnole, le clergé n'en représentait pas moins le passé ; sa conception particulière de la société ne répondait plus aux tendances, aux aspirations qui se manifestaient déjà dans la nation ; il y avait peu d'espérance qu'il se ralliât jamais à un mouvement où il avait, en somme, beaucoup plus à perdre qu'à gagner. C'est dans les villes qu'il faut chercher la classe vraiment vivante et intéressante de la nation. Là se rencontraient les hommes les plus instruits et les plus intelligents, ceux qui regardaient en avant et non en arrière, ceux qui apprenaient et progressaient. C'est là qu'on peut espérer surprendre la vie espagnole dans son complet épanouissement. Madrid mérite une place à part entre les villes espagnoles et c'est par lui qu'il convient de commencer.

I. — Progrès de Madrid au XVIIIe siècle.

Tolède était jusqu'au seizième siècle la capitale officielle de la Castille, la cité-merveille, le foyer historique, le cœur vivant du royaume, mais l'esprit turbulent de ses habitants le rendait suspect aux politiques ; Ximenez établit son gou-

vernement à Madrid, assez humble bourgade de la Nouvelle-Castille, bien assise sur un coteau abrupt qui domine la rive gauche du Manzanares. Charles-Quint ratifia le choix du régent et fit bâtir l'Alcazar royal. Un instant (1601-1606) Philippe III reporta la capitale à Valladolid, mais les habitudes étaient déjà prises; sous le prétexte assez singulier que le bois manquait à Valladolid, la Cour regagna Madrid, et depuis lors, « la ville de l'ours et de l'arbousier, la très noble, très loyale, impériale et couronnée ville de Madrid » n'a plus perdu son rang de capitale.

Les princes de la Maison d'Autriche songèrent peu à embellir leur ville. En dépit des louanges hyperboliques des auteurs castillans du XVII[e] siècle[1], Madrid n'était encore en 1700 qu'une ville médiocre, mal bâtie et horriblement sale. Philippe IV avait tracé en 1625 le périmètre de la ville et l'avait entourée d'un mur en terre battue *(tapia)* qui subsista en partie jusqu'en 1861. On conserve à l'Ayuntamiento un plan figuratif de la ville, dressé en 1656 par D. Pedro Texeira; les principales voies de la ville moderne s'y reconnaissent déjà, mais l'intérieur est rempli de jardins et de terrains vagues, qui se sont peu à peu couverts de maisons.

Madrid n'avait guère que deux monuments : l'Alcazar royal et le palais du Retiro, dont il a été parlé plus haut. Ni l'un ni l'autre n'étaient bien remarquables par leur architecture. L'Alcazar n'avait pour lui que les splendeurs de ses tapisseries et de ses tableaux[2], le Retiro que la beauté de ses jardins. Ni l'Hôtel-de-Ville *(Casas Consistoriales)*, ni la Prison de la Ville et de la Cour, ni l'Église San Isidro el Real,

1. *Solo Madrid es Corte. — Dondé está Madrid, calle el mundo.*

2. Philippe IV avait payé 500.000 doubles un *Jésus au Jardin des Oliviers* de Michel Ange. Le garde meuble renfermait 800 tentures de tapisseries, beaucoup plus belles que celles de la Couronne de France. — Cf. Mesonero Romanos, *El antiguo Madrid*, I, p. 159. — Gramont, *Mémoires* (coll. Michaud et Poujoulat, t. XXXVI).

ni la Chapelle de San Andrés n'ajoutaient beaucoup à la beauté de la ville; mais les Madrilènes parlaient avec orgueil de leur Grande rue *(Calle mayor)*, de leur Grand'place *(Plaza mayor)*, de la rue des Orfèvres *(Calle de platerias)* bordée de magasins, dont le plus modeste valait un trésor.

La ville n'en présentait pas moins un aspect pauvre et misérable. Les hôtels des grands avaient l'air de forteresses; la plupart des maisons étaient bâties en bois et en torchis. La raison de cette pauvreté générale est fort curieuse. Lorsque le roi s'était installé à Madrid, il avait mis le logement de ses officiers à la charge des propriétaires les plus aisés. Avec le temps, la *regalia de aposento* s'était transformée en un impôt de 50 o/o sur la valeur des loyers et n'était perçue que sur les logis de belle apparence [1]. La plupart des terrains à bâtir de Madrid appartenaient à des couvents ou à des majorats qui avaient imaginé, pour échapper à la taxe, de ne bâtir que des masures de 300 à 1.000 pieds carrés, qu'on appelait maisons à la malice *(casas á la malicia)* et qui représentaient encore en 1800 les deux tiers de la ville. La plus petite maison, la maison aux cinq tuiles, n'avait que 180 pieds carrés [2].

Les rues étaient tortueuses, étroites et sombres, mal alignées, mal nivelées. Leur saleté donnait matière à d'inénarrables plaisanteries. La moitié des ruelles n'étaient que des cloaques; l'autre moitié, pavée de petits galets, la tranche en l'air, faisait regretter les fondrières fangeuses. Les maisons ne possédaient ni gouttières, ni égouts. On jetait les ordures et les eaux ménagères par les fenêtres. On criait seulement : A l'eau *(¡Agua va!)* et souvent le passant était en droit de répondre : « Tu mens! Ce n'est pas de l'eau! » On élevait au milieu de la rue des monceaux de fumier, que les balayeurs enlevaient deux fois par semaine. A la première averse, la

1. *Nov. Rec.*, III, xv, 1.
2. Mesonero Romanos, *El antiguo Madrid*, I, p. 89.

poussière nauséabonde qui couvrait le sol se changeait en un bourbier, où pataugeaient les piétons, éclaboussés par les chariots à roues pleines de paysans et par les carrosses des grands seigneurs. Les vrais maîtres des rues de Madrid étaient les pourceaux de Saint-Antoine Abbé. Placés sous la protection de la Cour et de la Chambre de Castille, ces animaux erraient librement par les rues, défonçaient l'empierrement, remuaient la fange avec leur groin, ou bien, pris tout-à-coup de terreur panique, s'enfuyaient en grognant, galopaient dans la boue liquide, se jetaient dans les jambes des passants. La nuit venue, il était imprudent de se hasarder dans les rues sans guide, ou sans litière, ou du moins sans être bien armé. On trouvait souvent des cadavres de gens assassinés jusque devant les portes de la prison de Cour. Les dames qui allaient en soirée se faisaient voiturer en carrosse ou en chaise et précéder de laquais porteurs de lanternes *(hachas de viento)*. Les rues n'avaient pas d'autre éclairage que les lumières brillant devant quelque image de la Vierge, ou les méchants lumignons que les propriétaires consciencieux accrochaient au balcon du premier étage [1].

Madrid manquait d'eau. Quelques fontaines publiques versaient un mince filet dans les cruches des ménagères ou les tonnelets des aguadors galiciens. Au moindre incendie, tout un bloc de maisons *(manzana)* risquait de flamber, car la ville ne disposait que de quelques mauvaises pompes *(xeringas)* presque toujours hors de service.

Les marchés consistaient en quelques rangées d'étaux et d'échoppes, le long de certaines rues ou sur certaines places. Il y en avait sur la place à l'Orge *(plaza de la Cebada)*; sur la Grand'Place, sur la place d'Anton Martin, au haut de la rue de Fuencarral; on appelait ce dernier : le filet de Saint

1. Mesonero Romanos, *op. cit.*, I, p. 89-97. — Sepúlveda, *Madrid viejo*, p. 29.

Louis *(la red de San Luis)* parce qu'il était voisin de l'église Saint Louis et entouré d'un treillis en fil de fer[1]. Il y avait des étaux de boucher jusque dans la rue d'Alcalá[2]. Des marchands de fritures installaient leurs fourneaux *(bodegones de puntapiés)* au coin des rues les plus fréquentées. L'approvisionnement des marchés était si défectueux qu'on faisait venir des œufs jusque de France.

Les routes qui conduisaient à la ville étaient détestables. Deux beaux ponts de pierre seulement traversaient le Manzanares. Il n'y avait pas d'avenues pour faciliter l'accès de la ville haute. A la porte d'Atocha, des dépôts de décombres, semblables à de vraies montagnes, réduisaient presque à rien la largeur du chemin royal.

Les Madrilènes n'avaient pour se promener que les prairies basses du Manzanares et le vieux Prado.

Mais avec tout ce qui lui manquait, Madrid était Madrid, il avait la sagesse et la gravité en partage; vingt-deux royaumes et l'immense empire des Indes relevaient de lui et son peuple ne connaissait pas d'égal sous le tournant du soleil pour la courtoisie, la galanterie et l'héroïsme.

Philippe V ne fit à peu près rien pour Madrid. Le premier projet d'amélioration date de 1746. L'auteur proposait d'amener à Madrid les eaux du Jarama, de creuser un canal de Madrid à Aranjuez, de planter des promenades autour de la ville, de construire au-dessus de la rue basse de Ségovie un pont qui réunirait les quartiers hauts du palais et de Saint-François. Il indiquait aussi quelques sages mesures de police, mais gâtait son plan par l'idée malencontreuse de fortifier Madrid[3]. Rien ne fut fait alors et les projets ne furent repris qu'en 1761 par l'ingénieur Sabatini.

---

1. Mesonero Romanos, *Ibid.*, II, p. 136.
2. *Diario de Madrid*, 10 avril 1806.
3. Mesonero Romanos, *El antiguo Madrid*, I, p. 98.

Sous Ferdinand VI, la reine Barbara de Portugal fit bâtir le beau couvent des *Salesas reales*, en bordure du Prado.

C'est au marquis de Squillace *(Esquilache)* que revient l'honneur d'avoir commencé la réforme de Madrid. Il fit nettoyer les rues, il y plaça 5.000 lanternes et organisa une police sérieuse [1]. Mais il eut le tort de recourir au monopole pour approvisionner Madrid de pain, d'huile, de savon et de lait; une hausse imprévue se produisit sur tous ces objets de première nécessité. Esquilache fut bientôt haï du peuple et quand il voulut, en 1766, réformer le costume national, une émeute formidable éclata contre lui. Les Madrilènes portaient un chapeau de feutre rond à larges bords rabattus et une cape très ample dont un pan se relevait sur une épaule. Sous le ciel variable de Madrid, ce costume avait l'avantage de défendre à la fois du froid et du soleil; il est si bien adapté au climat qu'il est encore aujourd'hui porté par la majorité de la population; mais les filous, les voleurs, les forçats en rupture de ban défiaient sous la cape et le chapeau à larges bords toutes les recherches de la police. Esquilache voulut agir à la Pierre-le-Grand, relever les chapeaux et couper les capes [2], mais les *majos* n'étaient pas des moujiks, le peuple se souleva, se battit avec fureur, se fit tuer pour la cape et le chapeau. Le roi Charles III crut sa couronne menacée, sanctionna tout ce que réclamaient les rebelles, s'enfuit de Madrid à Aranjuez et exila Esquilache [3].

Madrid faillit payer cher sa révolte. Charles III songea à se fixer à Séville ou à Valence; Tanucci le détermina par des raisons d'ordre financier à renoncer à ce dessein [4]. Madrid

1. Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, IV, p. 560.

2. *Nov. Rec.*, III, XIX, 13 (10 mars 1766). On rappelait dans l'Édit les ordonnances de 1716, 1719, 1723, 1729, 1737, 1740, 1745.

3. Voir dans F. Rousseau, *Règne de Charles III d'Espagne* (t. I, p. 176) un très intéressant chapitre sur l'émeute de Madrid.

4. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°* t. II, p. 84.

resta capitale, mais le roi nomma gouverneur du Conseil de Castille le comte d'Aranda, capitaine général de Valence, qui reprit avec prudence les projets d'Esquilache et réussit là où avait échoué l'Italien. Pour dégoûter les gens du chapeau *chambergo* [1], il le fit prendre au bourreau et dès lors la mode commença de s'en perdre [2]. Tous les fonctionnaires adoptèrent l'habit à la française, la perruque officielle *(peluca de estilo)* et le tricorne *(sombrero de tres picos)*. Les élégants les imitèrent, et peu à peu le chapeau séditieux passa pour mal porté. [3] Aranda purgea la ville des vagabonds et des fainéants qui la troublaient, renvoya dans leurs paroisses les prêtres intrigants qui venaient à la ville quêter des faveurs ou mendier, il donna à Madrid une garnison permanente, une police active et une administration nouvelle, où reparurent des délégués du peuple [4].

En 1798 des veilleurs de nuit furent installés à Madrid [5].

En 1802, la ville fut divisée en dix quartiers placés chacun sous la surveillance d'un juge de l'Hôtel et de la Cour (*Alcalde de Casa y corte)* [6].

Godoy commença à porter le marteau sur les masures et les maisons borgnes. Il obligea les couvents et les propriétaires de majorats à vendre leurs terrains [7]. Madrid se transforma assez rapidement.

---

1. Ainsi appelé du régiment de Chamberga, créé par Charles II (De Séjournant, *Dic. esp. français*).
2. Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. IV, p. 571.
3. Les cartons de Goya nous montrent les deux costumes encore portés à la fin du XVIIIe siècle. Plus simple, le costume espagnol est aussi le plus élégant.
4. Coxe, *op. cit.*, t. V, p. 111.
5. *Nov. Rec.*, III, XIX, 3 (6-9 déc. 1798).
6. Voici les noms des dix quartiers : Plaza, Palacio, Afligidos, Maravillas, Barquillo, Nuevo de San Martin, S. Gerónimo, Avapiés, Nuevo de San Isidro, San Francisco, *Nov. Rec.*, III, XXI, 12.
7. Les terrains à bâtir se payaient 1 réal 1/2 le pied carré aux portes de la ville, 12 réaux à la Puerta del Sol, 88 réaux Plaza Mayor (Me-

Charles III bâtit quelques beaux édifices : la douane, l'église Saint-François-le-Grand, la porte d'Alcalá, la Fontaine de Cybèle, le Musée du Prado. Sous Charles IV, le palais de Buenavista fut jugé digne d'être offert au Prince de la Paix. La chapelle de la Florida fut décorée de peintures par Goya.

Le beau plan de Tomas Lopez (1785) témoigne des grands progrès accomplis dès le règne de Charles III. Il restait cependant beaucoup à faire. Madrid gardait un air campagnard *(Villanesco)*, peu digne d'une capitale[1]. Un soldat français nous le dépeint en 1809 « comme une ville très digne d'être « visitée, où tout est bien, convenable et correct, mais où rien « n'excède l'ordinaire, ne fixe l'attention du voyageur, ou « ne l'étonne par la grandeur des proportions[2] ». Et c'est encore aujourd'hui l'impression que produit la ville, propre et bien percée, mais pauvre en monuments et dénuée de pittoresque.

Il faut convenir aussi que Charles III et Charles IV poussèrent trop loin la manie de l'ordre et de la règle. Ces souverains méticuleux voulurent plier leurs sujets à une vie aussi mécanique et monotone que celle qu'ils menaient eux-mêmes. Charles III comparait ses sujets à des enfants qui pleurent quand on veut les débarbouiller ; il ressemblait de son côté à ces parents ennuyeux qui ont toujours quelque chose à blâmer ou à défendre et qui empêchent tout jeu, sous prétexte que les enfants vont se salir ou se déchirer.

Un faiseur de projets voulait immatriculer tous les employés du roi, tous les commerçants, tous les artisans, tous les journaliers, forcer les propriétaires à donner chaque année la

sonero Romanos, I, p. 88). La transformation de Madrid eût été bien plus rapide sans les lenteurs de l'administration. On ne pouvait bâtir sans une permission de l'Ayuntamiento, qui mettait deux ans à l'accorder. *Archives de la Ville de Madrid. Reg. de actas*, 1804.

1. Mesonero Romanos, t. I, p. 108.

2. Fée, *Souvenirs de la guerre d'Espagne* p. 34.

liste de leurs locataires, exiger un passe-port de tous les allants et venants. Il s'étonnait qu'il y eût des douanes pour les marchandises et qu'il n'y en eut pas pour les hommes[1].

Cet esprit de réglementation à outrance était celui du roi et des ministres. La loi voulait apprendre aux charpentiers à dresser leurs échafaudages[2], et aux propriétaires à tendre les stores extérieurs de leurs maisons[3]. On ne saurait se faire une idée du nombre incroyable des choses défendues à Madrid. Il était défendu d'atteler six mules à son carrosse[4], d'avoir des postillons vêtus de casaques courtes, de galoper, de trotter trop vite, d'avoir un cocher âgé de moins de dix-sept ans[5], de former les voitures en file,[6] d'avoir plus de deux laquais[7]. Défense aux revendeurs et regrattiers d'attendre les paysans sur les chemins, ou d'entrer au marché avant midi[8]. Défense aux marchands de salades et de légumes d'avoir de l'eau pour les laver[9]. Ordre aux marchands de morue de changer souvent l'eau de leurs baquets. Défense de jeter cette eau à la rue[10]. Ordonnances royales sur la manière de vendre les cardons[11], sur les ventes de meubles et de vieux habits[12], sur les revendeuses de suif, qui devaient être au nombre de 32 seulement pour tout Madrid, être veuves et âgées au moins

1. *Arch. gen. d'Alcalá de Henares.* Estado, leg. 3.559.
2. *Nov. Rec.*, III, XIX, 5 (1778-1782).
3. *Ibid.*, III, XIX, 6 (1784).
4. Le comte d'Aranda, Président de Castille, ne put obtenir le droit d'atteler six mules à son carrosse, parce qu'il eût fallu le permettre aux ambassadeurs, qui le demandaient depuis longtemps, et auxquels on ne voulait pas accorder ce privilège. — F. Rousseau, *Charles III*, t. I, p. 192.
5. *Nov. Rec.*, III, XIX, 23 (1789).
6. *Ibid.*, III, XIX, 24 (1792).
7. *Ibid.*, VI, XIV, 14 (1723-29).
8. *Ibid.*, III, XVIII, 15 (1739-74).
9. *Ibid.*, III, XVII, 18 (1792).
10. *Ibid.*, III, XIX, 1 (note 2).
11. *Ibid.*, III, XVII, 19 (1803).
12. *Nov. Rec.*, III, XIX, 28-29 (1799-1802).

de quarante ans [1]. Défense d'établir dans la ville des fabriques de sparterie, des fours à plâtre ou à briques, des teintureries et toutes autres industries exigeant l'emploi du combustible [2].

La police des auberges et des cafés est des plus sévères. Il est interdit d'y fumer, d'y lire les gazettes et les papiers publics, d'y tenir des conversations immorales, d'y parler politique, d'y faire des personnalités, d'y jouer aux cartes, au jacquet ou au billard. Ce dernier jeu est jeu royal; on ne peut y jouer que dans certaines maisons, moyennant rétribution, et sous la surveillance personnelle du fermier du roi [3].

Les cabarets autorisés par la *Sala de Alcaldes* doivent rester toujours ouverts, sans qu'il soit permis d'en garnir la porte d'un rideau. On n'y vend que du vin et des fritures; défense d'y servir des ragoûts ou de la viande bouillie. Tout jeu de dés ou de cartes y est prohibé. On n'y recevra ni femmes, ni ivrognes, et les jours de travail, ni ouvriers, ni apprentis, ni employés. La taverne n'aura qu'une issue [4]. Les logeurs doivent donner à la police les noms de toutes les personnes qui descendent chez eux. Il est défendu de loger personne, même par charité, sans en avertir le juge du quartier [5].

On croirait à lire les ordonnances de police que l'ordre moral n'était pas moins protégé que l'ordre matériel. Les grossièretés, les jurements, les blasphèmes sont punis de prison [6]. Il est défendu aux lavandières du Manzanares d'interpeller les passants, de faire des gestes obscènes ou de s'attrouper autour des gens paisibles [7]. Il est défendu de siffler au passage les femmes vêtues de basquines violettes [8]. Les

1. *Nov. Rec.*, III, XVII, 17 (1787).
2. *Ibid.*, III, XIX, 8, 9 et 10 (1803).
3. *Ibid.*, III, XIX, 26 (1791).
4. *Ibid.*, III, XVII, 13 (1795).
5. *Ibid.*, III, XIX, 25 et 27 (1788, 1796, 1799, 1801).
6. *Ibid.*, III, XIX, 14 (1789) — XII, XXV, 10 (1803).
7. *Ibid.*, III, XIX, 14 (1790).
8. *Ibid.*, III, XIX, 19 (1802).

filles qui seraient assez osées pour se montrer dans les promenades publiques seront conduites à la *galera*[1]. Les oisifs toujours en quête de nouvelles et occupés à arpenter les places et les rues seront arrêtés comme vagabonds[2].

En dépit de toutes ces ordonnances, les voyageurs qui ont visité Madrid à la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe siècle sont très loin de le peindre comme le séjour d'élection de la vertu. C'est qu'il est plus facile de faire des lois que de changer les mœurs et que tout défendre équivaut presque, en pratique, à tout laisser faire. Le monde officiel espagnol était grave et maussade et s'entendait presque aussi bien que notre Louis XIII à s'ennuyer, mais le peuple aimait la joie, les fêtes bruyantes et tumultueuses. Le roi avait beau défendre aux jeunes filles de s'habiller en reines de mai[3], il avait beau prohiber les bals populaires de la « bonne nuit » de Noël[4], interdire les confetti pendant tout le carnaval[5], les feux de joie, les pétards, les fusées et les coups de fusil pendant toute l'année[6]; il avait beau défendre aux Asturiens de danser la *danza prima* au Prado du Corrégidor[7], et frapper de 100 ducats d'amende les maîtres à danser qui réuniraient leurs élèves des deux sexes ailleurs qu'en leur maison[8], le Madrilène se moquait des ordonnances et courait au plaisir en dépit des sergents. Tout ce que le roi pouvait obtenir était un peu plus de décence extérieure, mais le diable n'y perdait rien.

1. *Auto acordado du Conseil*, 24 mai 1804.
2. *Nov. Rec.*, III, XIX, 12 (1766).
3. *Ibid.*, III, XIX, 15 (1769-1770-1789).
4. *Ibid.*, III, XIX, 10 (1797).
5. *Ibid.*, III, XIX, 21 (1799).
6. *Ibid.*, VII, XXIII, 3, 4, 5 (1744-1804).
7. *Ibid.*, III, XIX, 18 (1803).
8. *Ibid.*, III, XIX, 17 (1790).

II. — Madrid a la fin du XVIIIe siècle.

Madrid comptait, en 1787, 156.272 habitants et une garnison de huit à dix mille hommes [1]. L'enceinte, de forme rectangulaire, mesurait environ deux lieues de circuit. On comptait dans la ville 15 portes, 506 rues, 42 places, 7.398 maisons, 133 églises, couvents, collèges, séminaires et hôpitaux, 65 édifices publics et 17 fontaines [2].

La ville était entourée de promenades, qui étaient bien loin d'être entretenues avec le même soin qu'aujourd'hui. Seuls, le Prado et la promenade des Récollets commençaient à ressembler aux avenues d'une grande capitale. Quelques larges voies comme la Calle Mayor, les rues d'Alcalá et d'Atocha, la carrera de San Gerónimo offraient aux promeneurs leurs chaussées pavées, bordées de trottoirs dallés [3]. Entourée de constructions régulières, la Plaza Mayor était encore le théâtre des grandes fêtes municipales quand l'incendie de 1790 la détruisit presque tout entière. Elle fut reconstruite sur le même plan; l'élégant édifice de la Panaderia lui donne une note assez pittoresque; l'allure générale de ce forum madrilène ne manque ni de charme ni de distinction. La Puerta del Sol avait cessé depuis longtemps d'être une porte pour devenir une grande place semi-circulaire sur laquelle aboutissaient les sept rues de Correos, Mayor, de l'Arenal, de Preciados, de la Montera, d'Alcalá et de San Gerónimo. Elle ne présentait pas l'aspect correct d'aujourd'hui; cependant l'hôtel des Postes (1768) [4], la petite église de *Buen Suceso*

1. Censo de 1787.
2. De Laborde, *Itinéraire descriptif*, III, p. 101.
3. De Langle, *Voyage en Espagne*, I, p. 175.
4. Aujourd'hui Ministère de l'Intérieur. On raconte à Madrid que l'architecte du monument avait tout prévu, sauf l'escalier.

et une curieuse fontaine lui donnaient déjà un certain cachet. C'était le rendez-vous des oisifs qui venaient s'y chauffer au soleil, prendre une prise de tabac *(sorber un polvo)*, apprendre les nouvelles, conter leurs aventures, fumer un cigare, exhiber leurs toilettes *(lucirse)* et attendre le dernier son de la messe de deux heures pour voir les élégantes entrer à l'église de *Buen Suceso*. Les Vendredis de Carême, les prédicateurs populaires y évangélisaient en plein vent les Asturiens et les Galiciens, tandis que des voleurs coupaient les bourses des naïfs auditeurs. Un carrefour de la rue du Lion était fréquenté par les comédiens, le peuple l'appelait malicieusement : *el mentidero de los representantes*. Presque tous les gens de théâtre demeuraient aux alentours Rue des Jardins, de l'Amour de Dieu, de Saint Jean, de Sainte Marie, de Francos et de Cantaranas [1].

Les quartiers hauts étaient habités par la noblesse et la bourgeoisie. Les quartiers bas de l'Avapiés, du Rastro, de l'Inclusa (enfants trouvés) et des Ambassadeurs servaient de demeure aux classes populaires et de forteresse à la *manoleria*.

Toutes les rues de Madrid portaient leur nom, inscrit sur les murs à chaque carrefour, mais on avait suivi pour le numérotage des maisons un système fort compliqué qui rendait très difficile l'indication d'une adresse à Madrid. On ne numérotait pas chaque rue, mais chaque bloc de maisons *(manzana)*. Une rue un peu longue présentait souvent un grand nombre de numéros semblables. Il fallait, pour trouver une adresse, connaître le nom de la rue, le numéro du bloc, et le numéro de la maison dans ce même bloc. On disait, par exemple : « Venez me voir chez moi, rue Sainte Isabelle, bloc 24, nº 5. » C'était, pour les étrangers surtout, une cause de confusions incessantes [2].

1. Mesonero Romanos, *El antiguo Madrid*, t. II, p. 25-111. — Sepúlveda, *Madrid viejo*, pass.
2. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 163.

Madrid n'est point encore une cité monumentale. La Palais-Neuf a remplacé le vieil Alcazar et est, à vrai dire, le seul monument grandiose de Madrid; cependant les Bourbons furent de grands bâtisseurs et élevèrent quelques constructions assez élégantes.

Au début du XVIIIe siècle régnait encore en Espagne le style emphatique mis à la mode en Italie par Borromini, et en Espagne par Churriguera. C'est dans ce style que furent bâtis les édifices publics construits sous Philippe V [1]. On en voit encore des traces évidentes dans le Monastère des Filles nobles de Saint François de Sales *(Salesas reales)* construit sous Ferdinand VI, par ordre du roi et de sa femme, la reine Barbara de Portugal. Cet immense édifice coûta 80 millions de réaux et parut bien cher aux contemporains : « Reine barbare, disait-on, œuvre barbare et barbare gaspillage [2]. » Il est certain que cette colossale bâtisse de briques et de pierres n'a rien de très monumental, mais l'église révèle quelque invention chez l'architecte. La richesse exagérée de sa décoration vaut mieux, à tout prendre, que la sécheresse et la pauvreté du style pseudo-classique. Les constructions de Charles III sont correctes et présentent parfois d'assez heu-

1. *Constructions de Philippe V :* Pont de Tolède, Séminaire des Nobles, Théâtres des Caños del Peral, du Prince et de la Croix, églises de San Cayetano et de Santo Tomas. Hospice, fabrique de tapis, fontaines de la Puerta del Sol et de la place Anton Martin.

Constructions de Ferdinand VI : Magasin à blé, Hôpital général, Écoles, Monastère des Salesas Reales.

Constructions de Charles III : Musée du Prado, Hôtel des Douanes, Portes d'Alcalá et de San Vicente, Couvent de San Francisco el Grande, Observatoire astronomique, Écuries du Palais, Fabriques royales d'orfèvrerie, de tapis, de porcelaine *(la China)*, les fontaines du Prado.

Constructions de Charles IV : Manufacture des Tabacs, Couvent de San Gil, Dépôt hydrographique, les *Salesas Nuevas*, les palais de Liria, de Buena Vista, du duc de Villahermosa, l'Hôtel des *Gremios* et du Nuevo Rezado. Mesonero Romanos, t. I, p. 83-109.

2. De Laborde, *Itinéraire descriptif*, t. III, p. 123.

reuses proportions. Le Musée élève le long du Pradou ne façade d'un bon dessin. L'hôtel des Douanes a la simplicité et la robustesse qui conviennent à un édifice de ce genre. La fontaine de Cybèle passait pour un morceau admirable. La porte d'Alcalá n'est pas dépourvue d'élégance. La note générale reste d'une honorable médiocrité. Comme ville d'art, Madrid est bien inférieur à Tolède, à Salamanque, à Séville, à Saragosse et à cent autres cités d'Espagne. On chercherait en vain une belle église dans la Capitale des Rois Catholiques. San Andrés, Saint François-le-Grand, l'Église de San Isidro el Real, qui sont les plus remarquables, n'attireraient pas l'attention dans une ville un peu riche en belles œuvres d'architecture. La petite église des Calatravas est d'un joli ton de brique cuite et donne une note pittoresque à la rue d'Alcalá, mais elle n'est qu'un placage de plâtres sur briques et plaît surtout par sa couleur et par son nom. Les bienfaiteurs d'églises ont, à Madrid, éparpillé leurs dons. Madrid a cent chapelles et pas une seule église vraiment majestueuse[1]. La dévotion castillane a couvert d'or et de marbres précieux les murs de ces sanctuaires étroits et mesquins; l'art y a peu gagné. Le corps de Saint Isidore repose à San Andrés dans une châsse où il entre pour 17.647 réaux d'argent[2]; l'autel de San Isidro el Real vient de Rome; il est tout de marbre et de bronze[3]. La chapelle de la Vierge, dans la même église, est ornée de lambris de bois doré et de miroirs. Mieux vaudrait moins de clinquant et plus de grandeur.

Le charme et l'attrait que Madrid ne pouvait demander à la beauté de ses monuments, il l'empruntait aux qualités de sa population. Purifié, nettoyé, rendu habitable par Charles III,

---

1. La nouvelle église d'Atocha et la cathédrale de Notre Dame de l'Almudena donneront à Madrid deux beaux édifices religieux.
2. Mesonero Romanos, *El antiguo Madrid*, I, p. 193.
3. Id., t. II, p. 146.

Madrid était, dès la fin du XVIIIe siècle, une des villes les plus animées de l'Europe.

Ni industriel, ni très commerçant, Madrid était peuplé de seigneurs, de fonctionnaires et de leurs nombreux domestiques, tous gens vivant de leurs revenus, de leurs traitements ou de leurs gages, sans inquiétude du lendemain, insouciants et d'aussi franche humeur que le permet la gravité castillane. Un monde de plaideurs et de solliciteurs, d'oisifs et d'étrangers assurait au petit commerce une clientèle sans cesse renaissante [1]. Rien de plus mélangé, de plus pittoresque, de plus mouvant que cette population attirée à Madrid par le plaisir ou les affaires et qui ne s'y hasardaient, autant que possible, que la bourse bien garnie.

La vie madrilène était simple et frugale, partant peu coûteuse. La valeur moyenne des loyers à Madrid ne dépassait pas 1.504 réaux par maison [2]. Les beaux appartements étaient rares et recherchés. Les juges *de Casa y Corte* s'étaient fait attribuer le privilège d'occuper par préférence les maisons qui se trouveraient à louer dans les quartiers soumis à leur surveillance [3]. Les petites locations étaient extrêmement nombreuses. On pouvait avoir une chambre meublée, dans une rue de second ordre, pour 45, 40, 36 et 28 réaux par mois. Il y avait beaucoup de logements pour monsieur ou dame seule avec ou sans service [4]. Le loyer se payait par trimestre et toujours d'avance [5].

Les maisons n'avaient qu'un mobilier très sommaire. L'Espagnol vit peu chez lui. Il n'a pas le culte du foyer, comme les peuples du Nord, que le climat contraint à vivre de la vie domestique pendant les trois quarts de l'année.

---

1. Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. III, p. 226.
2. Canga Argüelles, *Diccionario de hacienda*. Vo *Alquileres de casas*.
3. *Nov. Rec.*, X, x, 8 (1792).
4. *Diario de Madrid*, 1806.
5. *Nov. Rec.*, X, x, 8.

Rien de plus simple à l'ordinaire qu'un intérieur madrilène. Quoique l'on commençât, à la fin du siècle, à connaître les papiers peints, la plupart des murs étaient simplement blanchis à la chaux. On les ornait de petites gravures de piété, de bulles d'indulgence, de petits miroirs, enchâssés dans des cadres de bois doré en style rocaille *(cornucopias)*, de statuettes, parfois très remarquables, de la Vierge ou des saints nationaux. Les jeunes filles aimaient avoir dans un coin de la maison un petit autel dédié à *Maria Santisima*, orné de chandeliers, de vases en porcelaine, de fleurs en papier et de chapelets. Le plancher, formé de larges et épaisses lames de châtaignier mal rabotées, disparaissait l'hiver sous une natte de sparterie à bordure verte ou rouge. Les lits étaient bas et maigres; les chaises de forme rustique et recouvertes de paille tressée. On avait aussi quelques fauteuils de bois, aux formes raides, tendus de cuir et qu'on appelait chaises de moine, ou chaises de Russie *(sillas de frayle, sillas de Moscovia)*. Une table massive à pieds tournés, maintenus par deux tiges de fer, complétait l'ameublement. Dans les maisons riches, on voyait encore quelques vieux bahuts de chêne sculpté, quelques cabinets en ébène incrustée d'écaille ou d'ivoire niellé, quelques consoles en bois naturel ou doré artistement fouillée, mais c'était un luxe rare, les gentilshommes eux-mêmes ne gardant que ceux de leurs meubles précieux qui étaient grevés de majorat. Vers la fin du siècle, apparaissent quelques meubles de forme simple et élégante, en acajou avec filets d'argent [1].

Il n'y avait guère de cheminées que dans les cuisines. Dans les jours froids, un bassin de cuivre posé sur un cercle de bois était rempli de braise et jetait un peu de chaleur dans l'appartement; on se rassemblait pour causer autour du *bra-*

1. Nous en avons vu de fort jolis à Pampelune au palais du Comte de Guendulain.

sero; on jetait sur la cendre quelques pincées de lavande pour parfumer l'air. On avait pour s'éclairer une lampe à une ou plusieurs mèches montée sur un pied de laiton, ou l'antique *velon,* tige creuse en métal remplie d'huile, en laquelle trempait une mèche [1]. Quelques petits draps ornés de dentelle de fil, d'étroites serviettes, frangées aux deux extrémités remplissaient la petite armoire de la maîtresse de maison [2].

Le Madrilène n'était pas plus difficile pour sa table que pour son logement. « Depuis que le premier Espagnol a mis « le premier pot-au-feu, dit Fernan Caballero, aucun n'a su « manger autre chose. » Un petit morceau de bœuf maigre, une poule étique, un peu de saucisson, des choux, des carottes, des pois chiches, bouillis ensemble, voilà le plat national, le fin régal de tout bon Castillan. Mais on ne met pas le *puchero* partout! « Il y a plus de jours que de saucisses », dit un triste proverbe. On se contente bien à moins. On mange des tomates, des piments, des oignons, des pastèques, ces *sandias* à l'écorce verte, à la chair rose, aux pépins noirs, qui donnent à boire et à manger tout-à-la fois. On avale une soupe à l'huile et au safran, on frotte son pain d'une gousse d'ail. « Les radis, la salade et les olives, voilà les mets du chevalier [3]! » Si l'on est riche, on mange un peu de mouton bouilli avec des oignons et des pois; si l'on est pauvre, on va quêter une soupe à la porte d'un couvent. La vie était relativement chère; un pain de gruau *(panecillo de flor)* coûtait 20 *cuartos* (environ 60 centimes), la viande de bœuf de première qualité se vendait 21 cuartos (65 centimes) la livre, le saindoux 26 cuartos (76 centimes) [4]. Mais avec une grande économie, quatre personnes parvenaient à vivre pour 28 réaux la semaine. L'eau pure était la boisson journalière. Il y avait des débits

1. De Séjournant, *Dic. español francés.* V° *Velon.*
2. Fée, *Souvenirs de la guerre d'Espagne,* p. 34.
3. Proverbe aragonais.
4. *Diario de Madrid,* 1806.

d'eau *(puestos de agua)*. C'était déjà un luxe de l'aciduler avec quelques gouttes de jus de citron. Le vin était inconnu sur un grand nombre de tables. L'ivrognerie était très rare, on la tenait pour un vice particulièrement méprisable.

Pendant longtemps les auberges de Madrid avaient joui d'une réputation détestable. Les propriétaires de garnis clandestins *(posadas secretas)* nourrissaient si succinctement leurs hôtes, que ceux-ci se hâtaient, après dîner, d'aller demander une soupe à la charité des religieux [1]. Les étrangers surtout ne tarissaient pas en plaintes, ce qui se conçoit aisément si l'on songe qu'un Français d'appétit raisonnable passait à Madrid pour un ogre et un ivrogne. A la fin du siècle, Madrid possédait déjà quelques auberges passables : la Fontaine d'or, la Croix de Malte, Saint-Sébastien, l'Hôtel de l'Ange, l'Hôtel des lions. Un repas composé d'un ragoût, d'une perdrix et d'une portion de châtaignes sèches coûtait 5 réaux sans vin et 6 réaux avec du vin d'Arganda [2]. Les hôtels les plus réputés ne prenaient que 12 réaux par repas. Le premier secrétaire de l'Ambassade de France et toute sa suite ne dépensaient en 1796 que 50 livres par jour [3].

Tout à fait indifférent au confort domestique, l'Espagnol attachait, au contraire, une importance extrême à sa toilette. Les hommes s'en montraient même plus curieux que les femmes, car celles-ci adoptaient souvent par dévotion des costumes presque monastiques, ou recouvraient leur robe d'une longue jupe noire unie, la basquine, de l'aspect le moins gracieux.

Si l'on en croyait les sermonaires et les satiriques, la fureur de la mode aurait dépassé toutes les bornes en Espagne; mais il en faut bien rabattre. Les portraits qui nous res-

1. Sepúlveda, *Madrid viejo*, p. 29.
2. Id., *ibid.*, p. 26.
3. *Arch. des Aff. étr. à Paris. Espagne*, t. 639, f° 197.

tent de Philippe V et de sa famille nous montrent le roi et les siens vêtus à la française[1] ; mais avec une réelle simplicité[2]. Sempere y Guarinos, auteur d'une histoire du luxe en Espagne, accuse Ferdinand VI et la reine Barbe d'avoir donné le signal du luxe dans les vêtements. « La reine, dit-il, « aimait les plaisirs et le ministère favorisa les fabriques de « tissus d'or et d'argent, les manufactures d'étoffes fines de « soie et de laine[3]. » Les hommes commencèrent alors à se vêtir d'habits de couleur, les femmes raccourcirent leurs jupes; il leur fallut des bas de soie et des souliers à la mode. On porta des mouchoirs brodés, des bas en duvet de cygne, des résilles de fil d'or; les chapeaux affectèrent toutes les formes et toutes les couleurs[4].

Charles III, qui s'habillait comme un châtelain de village, déplorait toutes ces folies. Il essaya en 1766 une réforme du costume masculin; on sait comment elle fut accueillie. Le 23 mars 1767, quelques malintentionnés firent accroire aux marchandes d'herbes *(verduleras)* de Madrid qu'on allait leur retirer leurs épingles et les boucles de leurs souliers et couper leurs tresses. L'émeute faillit recommencer, les femmes se mirent à pleurer à chaudes larmes, et de crainte de pire, Aranda se hâta de désavouer ce bruit ridicule[5]. Charles III n'en persistait pas moins dans ses projets de réforme. Le 15 février 1788, Florida Blanca lui transmit une pétition

1. Rigaud avait représenté Philippe V en costume espagnol; mais une fois établi sur le trône, Philippe s'habilla à la française, comme on le voit sur son portrait peint par Van Loo, et conservé au Musée du Prado. Un portrait anonyme de Louis Ier, aujourd'hui conservé au Conseil suprême de Guerre et Marine, nous le montre vêtu à la mode de la Régence.

2. Le costume de chasse de la reine Isabelle Farnèse manque cependant totalement de simplicité et de goût (A. Danvila, *Luisa Isabel d'Orleans*, p. 72).

3. Sempere y Guarinos, *Hist. del lujo*, t. II, p. 166.

4. M. Fernández, *La hacienda de nuestros abuelos*, p. 275.

5. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III*, t. II, p. 114.

pour le prompt établissement d'une loi somptuaire. Le roi la trouva si sagement motivée qu'il la fit imprimer et qu'il demanda à la junte d'État s'il ne serait pas à propos d'instituer « un concours avec prix de 1.000 réaux pour l'auteur « du meilleur projet d'un costume national[1] ». Ce dessein bizarre fut combattu respectueusement par la junte et la mort du roi, survenue peu après, fit abandonner le projet.

Sans tomber dans les exagérations des moralistes, on doit reconnaître que le luxe du costume prit un très grand développement en Espagne dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Les beaux cartons de tapisserie peints par Goya nous donnent la physionomie exacte de la société madrilène vers 1780. On y constate clairement deux tendances bien tranchées. Les uns ont adopté purement et simplement le costume français; les autres ont gardé le costume national légèrement modifié. Des premiers il y a peu de chose à dire; ce sont des personnages officiels, des gens en place ou des excentriques, qui copient avec plus ou moins de bonheur les modes de Versailles et ne savent presque jamais nouer leur cravate ou porter leur perruque[2]. Les seconds sont beaucoup plus intéressants, parce qu'ils sont plus originaux. Le costume masculin est réellement très gracieux et fort seyant. Les *Vendanges* de Goya nous montrent un jeune seigneur recevant des mains d'une vendangeuse une hottée de raisins; sa culotte s'orne sur le côté d'une ruche de rubans, sa veste courte s'ouvre sur une chemise à plis flottants, ses cheveux longs sont enfermés dans une résille. La cape et le chapeau *chambergo* sont toujours à la mode pour la promenade, mais on commence à retrousser par devant le bord du chapeau, comme on le voit dans la *Promenade andalouse* et *le Rendez-vous*. Un peu moins ample qu'autrefois, la cape est souvent ornée d'un

1. M. Fernández, *La hacienda de nuestros abuelos*, p. 276.
2. Voir *la Noce du Village*, et *le Jeu de la Cuchara* de Goya.

biais de soie ou d'un galon. Les femmes ne mettent ni rouge ni mouches; elles ne surchargent pas leur tête d'un ridicule édifice comme font les Françaises de la même époque. L'habillement est simple et gracieux et semble se rapprocher de la coupe anglaise. Ni étriquée, ni démesurément élargie, la jupe ne ressemble ni à un éteignoir ni à une cloche, elle dégage le pied, chaussé d'un soulier pointu, brodé et orné d'une large boucle d'argent. Le corsage, de nuance plus sombre, fait valoir la taille, un fichu de batiste, croisé sur la poitrine, rappelle la « chapelle » de nos Arlésiennes. Quelques femmes portent aussi la veste andalouse à épaulettes de passementerie. Presque toutes se coiffent d'une mantille et toutes ont l'éventail à la main [1]. L'admirable portrait de Da Ysabel de Cobos y Porcel par Goya montre à quel degré d'élégance et de beauté pouvait atteindre la femme espagnole parée de ce costume charmant [2].

Sous Charles IV, l'imitation française fait des progrès. Le petit-maître de Madrid *(el petimetre)* le dispute en ridicule à l'incroyable de Paris. — « Boucle énorme et petit soulier, « bas blanc et lustré, sans chaussette; culotte venant à la « rigueur jusqu'au genou, habit vert anglais et point à bon « marché, magnifiques boutons à portraits, gilet blanc brodé « en chaînette, toupet bien frisé, courte queue, taille remontée « jusque sous les bras. Avec cela et des revers de broderies « fines, un grand chapeau pelucheux, une cravate qui entoure « le cou d'un flot de mousseline, des eaux de senteur, du « tabac râpé, une cape écarlate, pas mal d'aplomb et beau- « coup d'argent, avec tout cela est petit-maître qui en a « envie [3]. »

Le petit-maître manquait d'originalité; le véritable élé-

1. Voir *la Promenade andalouse, l'Ombrelle, la Balançoire, le Cavalier et la Dame, les Laveuses, la Bouquetière,* parmi les cartons de Goya.
2. A la National Gallery, à Londres.
3. Cité par C. Fernández Duro, *Hist. de Zamora,* t. III, p. 510.

gant espagnol s'appelait *currutaco*. N'entrait pas qui voulait dans le monde très fermé de la *currutaqueria*. Quoique les bonnes règles fussent partout les mêmes, que le currutaco de Mexico eût les mêmes opinions, lût les mêmes livres et usât des mêmes phrases que le currutaco de Madrid, il s'en fallait de beaucoup que l'élégant de province parvînt à la haute distinction du mondain de la Capitale. Tel et tel currutaco de Séville n'eût été à Madrid qu'un *pirraca*, c'est-à-dire un élégant de deuxième classe, un bellâtre. Le currutaco se piquait avant tout d'être une créature éthérée. « Sa délicate, « menue et déliée machine ne se soutenait qu'à l'aide de jus, « d'esprits, d'essences, de conserves, de bonbons et de liqueurs. « Il suçait, il buvait, il savourait... il avalait, mais il ne man- « geait jamais. » Le currutaco cultivait quatre sciences profondes, dont la connaissance lui assurait une supériorité éclatante sur le reste des humains. La *ciencia toeletaria* le guidait dans le choix de ses vêtements, la *ciencia umbelaria* lui enseignait à bien porter son chapeau, la *ciencia miroaria* lui apprenait à consulter son miroir, la *ciencia incedaria* lui donnait une démarche et une allure d'une inimitable distinction. « Voyez le Prado un jour de fête; il est rempli « d'une foule immense. Toutes ces personnes vont et viennent, « s'agitent de côté et d'autre; combien peu marchent par « principes, combien peu possèdent à fond la *ciencia incedaria?* « Voici qu'un homme, naturellement bien doué et instruit « des règles et préceptes de l'art, traverse le Salon (du Prado) « d'un bout à l'autre. Les connaisseurs admirent, les pro- « fanes s'étonnent, car tel est l'effet du mérite qu'il se découvre « même à l'ignorance. La promenade de cet homme est citée « comme un prodige. Dans son genre, elle est comparable à « un des plus beaux passages d'Homère ou de Virgile[1]. » Pour atteindre cette science suprême, le currutaco s'exerçait

1. *Libro de moda*. Madrid, 1796.

à domicile, marchant pendant deux heures devant son miroir avec des entraves aux pieds. Le bel air était de paraître à la Puerta del Sol, entre une heure et deux heures, de s'y arrêter quelques instants, de dire à haute voix quelques mots de français ou d'italien et de disparaître comme par enchantement. A la nuit, le currutaco se rendait au Prado et y faisait quelques tours « affalé sur son cheval comme un Anglais » ou menant son cabriolet à bride abattue. S'il consentait à vous parler, c'était en faisant la moue *(el zorongo)*. Il parlait un langage raffiné, inintelligible au vulgaire. S'il demandait la permission d'allumer son cigare, il disait : « Votre Grâce daignera-t-elle bien me communiquer ses ar- « deurs fumassières pour rassasier mon impudique appétit ? » Et la personne interpellée répondait : « Votre Grâce sait « parfaitement que je garde le coffret de ses ordres dans la « valise de mon obéissance[1] ! »

Les femmes ne furent pas les dernières à abandonner le costume national. Elles adoptèrent les modes grecques et romaines qui faisaient fureur à Paris et sauf la coiffure, la duchesse d'Albe, telle que l'a peinte Goya, aurait pu se promener aussi bien au jardin des Tuileries qu'au Prado.

La jeunesse dorée de Madrid n'avait pas le monopole de l'élégance. Le peuple aussi avait son dandysme. Dans les bas-quartiers de la ville vivait toute une population de cordonniers, de taverniers, de bouchers, de carrossiers, de marchands de fer, de maquignons, de marchands de chiffons et de vieux papiers. Il y avait là « des Sévillans de Triana, de « la Macarena et du Compas, des gens de la Manteria de « Valladolid. Il en venait des Percheles et des îles de Riazan « de Malaga, de l'Azoguejo de Ségovie, de la Olivera de Va- « lence, des Tendillas de Grenade, du Potro de Cordoue, des « Ventillas de Tolède, et de cent autres points de la carte

1. Sepúlveda, *Madrid viejo*, p. 111.

« picaresque de l'Espagne ». Tous ces aventuriers, mêlés au peuple de Madrid joyeux et plein de bon sens, finirent par donner naissance au *manolo*, type composite où se retrouvaient la grâce et la jactance andalouse, la vivacité valencienne, le sérieux et la grandiloquence castillane. Le manolo, c'est le vrai fils de Madrid, arrogant et loyal, téméraire et indolent, sarcastique et à moitié révolutionnaire, dédaignant la fortune et se riant du malheur, mélange de fanatisme oriental, de vanité, de paresse et de valeur espagnoles [1].

Il faisait beau voir, les dimanches et jours de fête, les manolos et leurs compagnes sortir de la rue du « Baiser », de la rue du « Nard fleuri », de la rue « des Puces », de la rue « Va-t-en au diable », de la rue « Sors si tu peux [2] », et se répandre en groupes bruyants sur les promenades, ou monter à la Costanilla de San Isidro, sur la rive droite du Manzanares. Le Manolo portait la culotte étroite, le petit gilet, la casaque à manches; ses cheveux tombaient dans une résille de soie; son chapeau rond, de nuance claire, haut, pointu et bien lustré lui donnait tout l'air d'un seigneur. Il se promenait fièrement la baguette à la main et le couteau à la ceinture. La manola était bien plus belle encore avec son pied menu, son bas blanc, sa jupe courte, garnie d'un large volant, sa veste brodée, sa mantille étroite, sa lourde natte de cheveux noirs bien relevés par un énorme peigne d'écaille [3].

---

1. Mesonero Romanos, *El antiguo Madrid*, t. II, p. 25-53.
2. *Calles del beso, del nardo florido, de las pulgas, de enhoramala vayas, de sal si puedes*. Sepúlveda, *Madrid viejo*, p. 357.
3. Deux figures en porcelaine du Retiro, conservées au Secrétariat de l'Ayuntamiento de Madrid, représentent le Manolo et la Manola. La femme porte une jupe olive, serrée sur les jambes et descendant jusqu'à mi-jambe, un corsage décolleté et à manches courtes, couvert de broderies, une écharpe rouge et une mantille.

Le même type un peu modifié se retrouve dans la *maja vestida* de Goya, au Musée du Prado. La maja est vêtue d'une longue robe

Les manolos, qui s'étaient d'abord appelés *majos*, formaient un peuple à part ignare, violent, débauché, intolérant, ennemi juré des étrangers, mais jaloux de son indépendance, frondeur incorrigible, patriote enthousiaste, cent fois plus vivant et plus intéressant que le noble ou le *golilla*, hébétés par l'air de la Cour.

III. — Fêtes et divertissements publics.

L'humeur casanière des rois d'Espagne rendaient les fêtes officielles extrêmement rares à Madrid. Il y avait bien dans l'année de nombreux jours de gala, avec ou sans uniforme et illuminations, mais toute la réjouissance consistait à tendre de velours grenat les balcons des édifices publics, à illuminer et à tirer un feu d'artifice. Ainsi se célébraient l'anniversaire *(los dias)* et la fête *(el santo)* du roi, de la reine, et des infants. Il fallait une occasion vraiment bien solennelle pour que Madrid fût réellement en fête.

Une des plus belles cérémonies publiques que l'on puisse citer fut l'entrée de Charles III dans sa capitale, le 13 juillet 1760. Le cortège royal, précédé du corps des hallebardiers et des gardes flamande, espagnole et italienne, comprenait vingt-trois carrosses de gala, sans compter les voitures des dames d'honneur de la reine et le splendide carrosse d'argent de LL. MM. L'Ayuntamiento avait élevé quatre arcs de triomphe dans les principales rues de la ville, une grande décoration avec perspective entre l'église Sainte-Marie et le Palais des Conseils, un grand Salon décoré de

---

blanche; elle porte une veste jaune, brodée de noir et une ceinture rose.

Cf. *Coleccion de trages de España* gravée par Devère. — Bib. Nat. de Paris. — Dépt des Estampes. Espagne (costumes et mœurs).

colonnes dans la cour des Bureaux du Palais. Dans la *Calle de Platerias*, les orfèvres avaient bâti un pavillon carré, flanqué de tourelles et décoré de vitrines, où ils avaient exposé leurs plus beaux joyaux et leurs plus riches pièces d'orfèvrerie. Les greffiers et les notaires avaient décoré les fontaines de la ville. Le soir, il y eut feu d'artifice et illumination de la Plaza Mayor. Le lendemain, 14 juillet, la troupe du Colysée donna une représentation de l'Opéra *Le plus beau triomphe d'Alcide*, avec saynètes et divertissements. Le 15 juillet eut lieu une course de taureaux, où figurèrent quatre champions nobles *(cavalleros en plaza)*, suivis chacun de cent laquais, vêtus de bleu, de vert, d'incarnat et de jaune paille. Quatre grands d'Espagne avaient fait les frais de cette splendide course. Le 16 juillet, dernier jour des fêtes, les petits corps de métier *(gremios menores)* envoyaient au Retiro une troupe de 442 figurants, accompagnés de 442 porteurs de torches. Les acteurs figuraient une troupe de guerriers, vêtus à l'ancienne mode d'Espagne. Une députation des corporations vint réciter au roi et à la reine un respectueux compliment en vers et la compagnie exécuta ensuite une danse militaire avec épées et boucliers. Les faiseurs de complaintes popularisèrent dans une série de compositions, d'un goût détestable d'ailleurs, le souvenir de ces fêtes extraordinaires [1].

Les véritables fêtes nationales à Madrid étaient les fêtes religieuses; la nuit de Noël, « la bonne nuit » comme on l'appelait, la semaine sainte, Pâques, la Fête-Dieu *(el dia del Corpus)*, la fête de Saint Isidore laboureur mettaient toute la population en émoi et en joie.

En temps ordinaire, les Madrilènes savaient encore, malgré les ordonnances de la police, satisfaire leur amour inné du mouvement et du plaisir.

1. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. I, p. 269.

La grande distraction des gens était la promenade. Les rues, où ne roulaient ni haquets, ni fardiers, étaient parcourues par des chars-à-bancs *(tartanas)*, des coches *(galeras)*, des cabriolets *(birlochos)*, des coupés *(calesines)*, des calèches *(calesas)* [1], attelées de mules, plus ou moins fringantes, mais toujours ornées de pompons et de grelots. Le soir, de riches attelages, de belles mules, tondues sur le dos, amenaient au Prado les carrosses aristocratiques. On se promenait aussi à cheval; les cavaliers passaient tout droits, comme rivés à leur selle [2]. On se promenait surtout à pied [3]. Rien n'était plus pittoresque que ce grand « Salon del Prado » planté d'arbres, traversé en tous sens par une foule parée et joyeuse Au son de l'Angelus, tous les promeneurs s'arrêtaient, comme paralysés, et récitaient une courte prière [4]. Mais quand la nuit tombait, des groupes de filles s'assemblaient sous les arbres et sur les bancs; on eût dit qu'elles sortaient de terre, tant leur foule se faisait épaisse et pressante [5]. De temps à autre, les Gardes du corps envahissaient le Prado et recrutaient, de gré ou de force, des spectateurs pour le théâtre du Retiro où il avait plu à la reine d'aller voir la comédie [6].

Si les courtisans ne suffisaient pas à remplir la salle, si Charles IV avait menacé de jeter les comédiens par les fenêtres, le peuple adorait les représentations dramatiques et les rois

1. *Nov. Rec.*, III, XIX, 23 et 24.
2. Fée, *Souvenirs de la Guerre d'Espagne*, p. 34.
3. Parmi les noms méprisants inventés par les aristocrates, pour désigner les non nobles, figure le vocable si représentatif : Ceux qui vont à pied (la gente de á pié).
4. Fée, *op. cit.*, p. 41.
5. Un Espagnol du dernier siècle avoue lui-même que la débauche se donnait libre carrière à Madrid : « *Nuestra Corte está en este vicio lastimosa.* » — Mesonero Romanos, *El antiguo Madrid*, t. I, p. 92.
6. Férue de musique, la reine Barbara de Portugal ne voulait pas entendre l'Opéra devant une salle vide; la reine Maria-Luisa, femme de Charles IV, n'aimait pas non plus assister à la comédie devant des banquettes. — Mesonero Romanos, *op. cit.*, t. III, p. 174.

avaient dû donner satisfaction à ce goût national. Par acte du 19 septembre 1725, Philippe V reconnut solennellement la légitimité des comédies « exécutées avec la décence convenable, en évitant tout désordre et toute obscénité [1] ». En 1753, Ferdinand VI réorganisa l'administration des théâtres de Madrid [2], et en 1787, Charles III lui-même donna un règlement général pour la police des théâtres [3].

Au commencement du XVIIIe siècle, Madrid n'avait pas encore de salle de spectacle. On donnait les représentations dans les cours des auberges; les pièces étaient détestables, les acteurs ne valaient pas mieux, les spectateurs bruyants et mal élevés portaient le scandale à son comble [4]. En 1708, un Italien, appelé Francesco Bartoli, obtint de la Municipalité la permission de construire un théâtre sur l'emplacement du Lavoir du poirier *(Los caños del peral)* et la ville devint en 1713 propriétaire de la Salle. On y joua la comédie italienne jusqu'en 1737 [5]. Le 31 mai de la même année, un ordre royal enjoignit au marquis de Montealto, corrégidor de Madrid, d'avoir à livrer le théâtre à la Compagnie d'Opéra italien dirigée par le marquis Annibal Deodato Scoti [6]. La reine Élisabeth Farnèse avait désiré entendre des opéras réguliers et s'emparait du seul théâtre qui existât à Madrid. Mais les *Caños del Peral* étaient fort loin du Retiro. La reine fit agrandir le théâtre du palais et la salle fut inaugurée en 1747 par une représentation de « La Clémence de Titus » de Metastase [7]. Après être resté longtemps fermé, le théâtre des Caños del Peral servit aux bals masqués. On y jouait aussi l'opéra ita-

1. Pellicer, *Tratado histórico sobre el origen de la Comedia*, t. I, p. 279.
2. Amador de los Rios, *Historia de Madrid*, t. IV, p. 211.
3. Saldoni, *Diccionario de los músicos españoles*, t. IV, p. 403.
4. Sempere y Guarinos, *Historia del lujo*, t. II, p. 168.
5. Pellicer, *op. cit.*, t. I, p. 265.
6. Id., *op. cit.*, t. I, p. 269.
7. Ticknor, *Hist. de la Litt. espagnole*, t. III, p. 356.

lien et la comédie espagnole, on y donnait des concerts spirituels pendant le Carême [1].

Lorsque la reine confisqua le théâtre des Caños del Peral, les amateurs de comédie espagnole firent bâtir, en 1737, le théâtre de la Croix *(teatro de la Cruz)* [2], qui fut inauguré en 1743 et a subsisté jusqu'en 1861. En 1745 une seconde salle fut bâtie rue du Prince *(teatro del Principe)* [3], et reconstruite en 1806 apès un incendie. Ces deux théâtres restèrent consacrés aux représentations espagnoles.

Les théâtres de Madrid présentaient quelques particularités curieuses. En mémoire du temps où le spectacle se donnait dans une cour d'auberge, le parterre s'appelait la cour *(el patio)*; quelques rangs de stalles placées entre le parterre et la scène s'appelaient *lunetas*. Au-dessus du parterre régnait une galerie semi-circulaire; la partie qui faisait face à la scène était connue sous le nom de *cazuela*. Les ordonnances de police voulaient que les femmes vinssent au théâtre à visage découvert et que la cazuela fût fermée par un treillage *(barandilla)* [4], mais les ordonnances n'étaient pas observées, il n'y avait pas de jalousies à la cazuela, et les femmes, à demi cachées dans leurs mantilles, faisaient l'effet d'un chœur de religieuses [5]. Les ailes de la galerie, de chaque côté de la cazuela étaient munies de gradins *(gradas)*. Ordinairement réservés aux hommes, ils pouvaient être accessibles aux femmes en cas d'affluence extraordinaire. Au-dessus de la cazuela régnaient deux rangs de loges, dites les chambres *(aposentos)* parce qu'elles représentaient les chambres d'auberge, d'où l'on assistait autrefois au spectacle. Au-dessus des loges existait une sorte d'amphithéâtre couvert, réservé aux ecclé-

1. Sempere y Guarinos, *Historia del lujo*, II, p. 178.
2. Bloc 214 du Plan de Madrid de Tomas Lopez.
3. Bloc 216.
4. Règlement de 1787, § 8.
5. Bourgoing, *Nouveau voyage en Espagne*, II, p. 361.

siastiques et aux gens graves, qui voulaient voir la comédie sans se donner en spectacle; c'était la *Tertulia*. On lui avait donné ce nom sous Philippe IV parce que Tertullien était alors à la mode dans le monde des prédicateurs, qui l'appelaient le triple Cicéron *(ter Tulio)*. On désigna alors les hôtes de la galerie supérieure du théâtre par le sobriquet de *Tertuliantes* et le mot de *tertulia*, d'abord appliqué à une partie de la salle de spectacle, finit par désigner aussi toute espèce de réunion mondaine [1].

La saison théâtrale commençait à Pâques et durait toute l'année jusqu'au premier jour de Carême. Les directeurs des deux théâtres de la Croix et du Prince s'entendaient pour avoir chacun une troupe de valeur à peu près égale. En 1797, Francisco Ramos, directeur du théâtre du Prince présentait au public neuf artistes femmes pour le chant et la déclamation; douze jeunes premiers *(galanes)*; deux pères nobles *(barbas)*; deux comiques *(graciosos)* et un petit vieux *(vejete)*. Luis Navarro, directeur du théâtre de la Croix, avait dans sa troupe huit femmes, dix jeunes premiers, deux pères nobles, deux comiques et un petit vieux [2]. Non seulement les deux théâtres avaient des troupes identiques, mais les acteurs de l'une remplaçaient les acteurs de l'autre, en cas de maladie Madrid avait donc plutôt deux salles de spectacle que deux théâtres différents.

Pendant longtemps, le théâtre s'était ressenti de son origine populaire; l'aspect des salles avait gardé l'air d'une sorte de foire. Jusqu'en 1763 les hommes gardaient leur chapeau sur la tête, on fumait le cigare ou la pipe dans les entr'actes, on interpellait les acteurs, on criait après les femmes des loges et de la cazuela. Peu à peu ces abus s'atténuèrent, mais le public resta toujours très libre. Un théâtre espagnol n'eut

1. Pellicer, *Tratado sobre el origen de la comedia*, I, p. 203.
2. *Diario de Zaragoza*, 23 mars 1797.

jamais l'air froid et guindé qu'avait un théâtre français au beau temps des tragédies classiques. Les habitués des théâtres du Prince et de la Croix formèrent longtemps deux coteries rivales se qui désignaient réciproquement sous les noms de Polonais *(Polacos)* et de saucissons *(chorizos)* [1]. On applaudissait avec frénésie, on sifflait avec rage. Le parterre restait le champion intransigeant et incorruptible du goût national. C'est à son opposition persistante qu'est dû l'échec du classicisme français en Espagne. Les voyageurs français s'indignent souvent des prétentions de ces critiques populaires « qui se montrent aussi difficiles que s'ils en avaient le droit [2] », mais ils reconnaissent que ces porte-faix en haillons suivent la pièce avec une attention soutenue, la comprennent d'un bout à l'autre, sans se perdre jamais dans le dédale de l'intrigue la plus compliquée, sans jamais manquer de souligner le détail gracieux ou mal venu. On peut ne pas aimer l'art qui passionnait le parterre, mais on ne peut refuser au parterre de l'avoir compris et de s'y être fanatiquement intéressé.

L'art dramatique traversait alors en Espagne une crise redoutable. Entre l'école française, froide et peu goûtée et l'école espagnole, qui ne donnait plus que des pièces informes, l'Inquisition et la censure avaient beau jeu pour proscrire, par centaines, les drames et les comédies. Le *Nouveau Théâtre espagnol* (Madrid, 1800-1801, 5 vol. in-8°) donne une liste de plus de 600 pièces interdites [3]. Aussi bien n'est-ce pas dans les grandes pièces qu'il faut chercher les meilleures productions de la littérature dramatique du XVIIIe siècle, c'est dans ces petits actes, appelés « entremets » qui coupaient le spectacle, c'est dans les *saynetes*, dans les *tonadillas*, petites scènes

1. De Langle, *Voyage en Espagne*, I, p. 78.
2. Bourgoing, *Nouveau Voyage*, II, p. 361.
3. Ticknor, *Hist. de la litt. espagnole*, III, p. 378.

déclamées ou chantées, qu'on retrouve le tableau le plus vivant et le plus curieux de la vie nationale. Rien n'a égalé dans ce genre le théâtre de Ramon de la Cruz, un bureaucrate qui composa dans ses loisirs plus de trois cents pièces et devint en quelque sorte le dramaturge des pauvres, et le Goya du théâtre[1]. L'auteur nous donne lui-même la raison de son succès : « La vérité dicte, et j'écris... Ceux qui se sont « promenés au pré Saint-Isidore le jour de la fête du Saint, « ceux qui ont vu le quartier du Rastro à l'heure du matin, « la Plaza Mayor la veille de Noël, le vieux Prado à la nuit, « ceux qui ont veillé pendant les nuits de la Saint-Jean et de « la Saint-Pierre, tous ceux qui se promènent par oisiveté, « par vice ou par mode, en un mot tous ceux qui ont vu mes « saynetes, dans leur courte durée de 25 minutes, diront « s'ils ne sont pas, oui ou non, la copie de ce qu'ont vu leurs « yeux, de ce que leurs oreilles ont entendu, si le plan n'est « pas, oui ou non, bien adapté au terrain qu'ils ont parcouru « et si les tableaux ne représentent pas l'histoire de notre « siècle[2]. » Le peuple applaudissait avec transport ces petits chefs-d'œuvre de réalisme, si profondément empreints de l'esprit madrilène et telle était la souplesse des acteurs, la fidélité du rendu, le naturel inimitable du jeu que bien souvent les spectateurs reconnaissaient et nommaient les originaux qui avaient involontairement posé devant le poète[3].

Si Juan Gonzalez del Castillo eût vécu, peut-être aurait-il retrouvé la célébrité de Ramon de la Cruz, mais il mourut à trente-sept ans, au moment où sa réputation commençait à s'établir[4].

Le goût du théâtre s'alliait chez les madrilènes à l'amour

---

1. Fitzmaurice-Kelly, *Litt. espagnole* (1904), p. 375. — Cf. Emilio Cotarelo y Mori, *D. Ramón de la Cruz y sus obras*, Madrid, 1899, in-4°.
2. Ramon de la Cruz (édition de 1786-91).
3. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, IV, p. 373.
4. Fitzmaurice-Kelly, *Littérature espagnole*.

de la musique et de la danse. Les professeurs de guitare pullulaient à Madrid, la danse était une véritable passion. On dansait sur les places, dans les rues, dans les carrefours, entre amis *(tertulias)*, aux fêtes de quartier *(verbenas)*, dans les théâtres. Aranda avait même autorisé les bals masqués, en dépit de l'Inquisition. On dansait la contredanse anglaise et française, la ronde, la valse, la pastourelle, la gavotte, la polonaise, l'allemande, le boléro, le zorongo, le menuet, le menuet-menestra, mêlé de boléro, de zorongo et d'allemande, le menuet *alemanado*, le menuet *afandangado*, le menuet de Bonaparte, le menuet de Robespierre, le menuet écossais, le menuet congo, la guaracha, le tresillo, l'entre-trois, le passe-pied, la contre-danse galopée, la valse sautée, la valse de l'évanouissement. Dans chaque bal, un maître des cérémonies *(el bastonero)* conduisait la danse. Le grand art était pour lui de mener vivement les danseurs — si l'on casse le bras de sa danseuse, on en prend une autre — et de ne pas laisser finir le bal avant sept heures du matin. On variait à l'infini les figures de danse. Une des plus originales s'appelait la « Puerta del Sol ». Quatre couples figuraient les angles des rues qui donnent sur la place. A un signal donné, d'autres couples débouchaient en courant parmi les premiers, se promenaient sur la place, sans se bousculer, réciproquement, et au cri de : Fuera! Fuera! reprenaient en hâte la première rue devant laquelle ils se trouvaient. Dans les bals populaires, on dansait la « contre-danse des maris » dont la deuxième figure représentait une course de taureaux. A la fin de la danse, une farandole générale, « la danse du mulet », entraînait dans un galop échevelé tous les hommes et toutes les femmes, fussent-elles vieilles, laides, bossues, manchottes, boiteuses même. Les danseurs intrépides avaient le plus grand succès auprès des jeunes filles : — « Qu'ils sont drôles, disaient-elles,
« qu'ils sont amusants! — Avez-vous vu avec quelle grâce
« il a fait le S arsé, l'S noué, l'A force de bras, le Moulin-à-vent,

« la Cigale, l'Arc du Palais, le Pont de Ségovie et le Saloir ! — « Quel contre-dansiste ! — Il vaut un Pérou ! — Vrai, mes « enfants, nous sommes bien heureuses d'être nées dans ce « temps-ci et non dans ces âges antiques, où les femmes « vivaient soumises à des grognons si maussades [1] ! »

Sempere y Guarinos a essayé de dresser le budget du plaisir à Madrid (1787) et pense que les Madrilènes dépensaient, bon an mal an, 5 millions de réaux pour se divertir [2]. Le théâtre compte dans ce total pour près de moitié (2.186.790 rs.). Les courses de taureaux n'y figurent que pour moins de trois dixièmes (1.442.257) [3]; mais ce genre de spectacle était mal vu du gouvernement et n'excitait pas non plus à Madrid le même enthousiasme que dans les provinces méridionales. L'indulgente bienveillance de la population à l'égard des comédiens montre combien le théâtre était populaire à Madrid. Loin d'être excommuniés comme en France, les gens de théâtre formaient une Confrérie placée sous le patronage de Notre-Dame de la Neuvaine et du Très Saint Christ de la Pitié. Ils avaient une chapelle particulière dans l'église paroissiale de Saint-Sébastien et y célébraient les offices de la semaine Sainte avec concerts de musique religieuse [4]. Le goût des *autos* n'était pas tout-à-fait perdu. On représentait encore, le 3 avril 1806, un drame sacré en trois parties, intitulé « l'Ado-

1. *Libro de moda*, p. XII-XVIII — *Diario de Madrid*, 21 mars 1806 — M. Fernández, *La hacienda de nuestros abuelos*, p. 275.

2. Recettes des théâtres du Prince et de la Croix : 1.442.857 rs. — Théâtre des Caños del Peral (1re saison d'opéra : 379.430 rs; concerts de Carême, deuxième saison d'opéra, théâtre des funambules, ombres chinoises, guignols, bals par souscription, soirées particulières, parties de campagne, etc., en tout 5 millions de réaux. — Sempere y Guarinos, *Hist. del lujo*, t. II, p. 178.

3. Le Cirque de Madrid, bâti en dehors de la porte d'Alcalá, appartenait à l'Hôpital général. Les représentations se donnaient au bénéfice des malades; on y produisait aussi devant le public des funambules et des équilibristes. — *Diario de Madrid*, 26 avril 1806.

4. *Diario de Madrid*, Vendredi Saint, 4 avril 1806.

ration du Veau d'or ou la révolte des Israëlites ». L'affiche promettait une décoration splendide, des effets d'eaux naturelles, on devait voir l'armée de Pharaon noyée dans la mer [1].

Le plaisir était, en somme, la grande affaire des Madrilènes. Les scandales de la Cour sous Charles IV les amusèrent plus qu'ils ne les émurent. Cependant, ce fut précisément à cette époque que l'esprit public commença de s'éveiller à Madrid. Dès 1790, la Cour s'effrayait de la propagande révolutionnaire. On bannit de la ville tous les gens sans emploi. « Ce qui « était, dit l'ambassadeur russe Zinowiew, une manière con- « venable de renvoyer quantité de Français radoteurs, effrontés « et bavards [2]. » Mais, dès la première nuit, le peuple lacéra une partie des affiches officielles et souilla l'autre d'ordures. En 1794, les prêtres et les moines tonnaient encore contre les Français, les appelaient « organes du démon et ennemis de Dieu ». Mais beaucoup de gens instruits commençaient à se rallier aux idées françaises. Godoy avait dû organiser tout un système d'espionnage et d'intimidation pour comprimer le mouvement [3]. Après la paix de Bâle (1795), la rentrée des ministres français fut accueillie avec de vraies démonstrations d'enthousiasme. Les petits enfants considéraient avec terreur les hommes à cocarde tricolore, les *Raou-ro* comme ils les appelaient, en imitant le bruit du tambour [4]; mais la foule envahissait la cour de l'hôtel où était descendu Pérignon et criait sous ses fenêtres : « Vive la Liberté [5]! » Des femmes lui firent souhaiter la bienvenue. Beaucoup d'officiers contre lesquels il avait combattu, ou qu'il avait faits prison-

1. *Ibid.*, 25 mars 1806.
2. Tratchewski, *L'Espagne à l'époque de la Révolution française* (*Revue historique*, t. XXXI, p. 30).
3. *Archives des Affaires étrangères de Paris. Espagne*, t. 637, fo 17.
4. *Ibid.*, t. 639, fo 152.
5. *Ibid.*, t. 639, fo 296.

niers, vinrent lui témoigner leur estime et leur amitié. Les prêtres eux-mêmes commençaient à se défier des émigrés [1] : « De trente mensonges qu'ils nous font, disait l'un d'eux, « nous n'en croyons plus qu'un [2]. » L'agitation libérale continua jusqu'en 1808, pour aboutir à la grande explosion de colère qui renversa Godoy et donna le premier coup à l'antique édifice de la Monarchie catholique [3]. Madrid lança le cri de la révolte et allait devenir le centre de la vie politique de l'Espagne.

1. *Ibid.*, t. 639, f° 491.
2. *Ibid.*, t. 639, f° 153.
3. *Ibid.*, t. 658, pièce 4.

CHAPITRE V. — LES VILLES.

I. — Physionomie générale des villes espagnoles.

L'Espagne comptait en 1786 143 cités *(cuidades)* et 4.308 villes *(villas)*, toutes avec titres et armoiries. C'étaient la noble ville de Cestona *(Guipuzcoa)*, la très valeureuse ville de Fontarabie, la très noble et loyale ville de Saint-Sébastien, la très noble et loyale, méritante et généreuse ville d'Irun, la très noble, très loyale, impériale et couronnée ville de Madrid. Cependant deux villes seulement : Madrid et Barcelone, dépassaient 100.000 âmes, quatre ou cinq autres avaient plus de 40.000 habitants, l'immense majorité des villes n'atteignaient pas 10.000 habitants.

Le caractère commun à toutes ces villes était l'étrange entassement des églises et des couvents. Jovellanos appelle les cités espagnoles « des squelettes de villes, autrefois popu-« leuses et pleines de fabriques, d'ateliers, de magasins et de « boutiques, aujourd'hui peuplées seulement d'églises, de « monastères et d'hôpitaux [1] ».

Quelques-unes de ces villes étaient de merveilleux musées d'art, presque toutes possédaient quelque édifice remarquable : Cathédrale, alcazar, hôtel-de-ville, monastère, logis seigneu-

---

1. Jovellanos, *Informe*, p. 266.

riaux décorés d'écussons gigantesques [1]. Avec leurs ruelles étroites et tortueuses, leur pavé de galets *(empedrado)*, leurs boutiques sombres, leurs marchés sordides et leurs promenades poudreuses, les villes d'Espagne paraissaient à l'étranger tristes et désagréables, mais l'Espagnol ne les désirait ni plus brillantes, ni plus actives, sa vive imagination créait pour la joie de son esprit toutes les richesses qui lui manquaient, il promenait sur les places et le long des églises sa sereine et philosophique indolence.

Le Nord de l'Espagne devait à son régime politique particulier un bien être qu'on ne retrouvait pas ailleurs. Les villes les plus modestes étaient bien entretenues et pourvues d'une police admirable.

Renteria était pavée de briques. Il était défendu de fumer sur la place de l'hôtel de ville. La municipalité avait si peur de voir abîmer le carrelage des rues qu'elle défendait d'y circuler en voiture [2]. Les maisons de Tolosa n'avaient pas encore de vitres à leurs fenêtres, mais la ville était éclairée la nuit [3]. Lequeitio se glorifiait de son bel hôtel de ville, projeté dès 1706, commencé en 1720, achevé en 1732 [4]. Azpeytia Azcoytia, Zumarraga, Villa Real de Urrech étaient régulièrement percées bien bâties, bien fournies de beaux hôtels et de maisons nobles. Durango et Elgoybar avaient presque la physionomie de petites villes industrielles. Orduña avait reconstruit sa boucherie en 1753, son hôtel de ville en 1772. Sa Grand'place était entourée de portiques; le Prado de San Lazaro lui servait de promenade [5]. Guernica avait achevé ses deux églises de Sainte-Marie et de Saint Jean-Baptiste, pavé sa grand place, réédifié sa maison commune. Elle pos-

1. Cf. le tableau de Zuloaga, *Vieilles maisons à Haro.*
2. Renteria *Archives municipales*, año de 1790.
3. Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 111.
4. Cavanilles, *Lequeitio en* 1857, p. 58.
5. Uriarte, *Historia de Nuestra Señora de Orduña la Antigua*, p. 35.

sédait un hôpital, une prison, un médecin, deux apothicaires, quatre chirurgiens, un maître d'école et un professeur de grammaire. On y trouvait une boucherie, trois fontaines, un jeu de billard *(juego de trucos)* et un jeu de quilles *(juego de bolos)* [1]. Saint-Sébastien, enrichi par la Compagnie Royale guipuzcoane de Caracas [2], avait construit sa belle église de Sainte-Marie, et commençait à faire figure de capitale de province. Les traditions y étaient si respectées, que la vue d'un nègre ou d'une femme en mantille blanche y mettait tout le monde en émoi.

Parmi les villes plus importantes, Pampelune, capitale du royaume de Navarre, l'emportait par sa population et la bonne tenue de ses rues [3]. Sa promenade de la Taconera était renommée, ses fêtes de San Fermin y attiraient un grand concours de peuple. Le P. Isla avait célébré, sous le titre ironique de *Grands jours de Navarre,* les fêtes données à Pampelune pour célébrer l'avénement de Ferdinand VI [4]. Vitoria n'était encore qu'une petite ville, mais fort gaie et plaisante, toujours en bals et en fêtes. Bilbao plus peuplé et beaucoup plus riche, comptait en 1795 près de 15.000 habitants. « Chaque jour y paraissait jour de marché et presque « jour de foire. » De superbes maisons, à trois ou quatre étages, bordaient ses rues étroites, abritées du soleil et de la pluie par la saillie énorme des toits. Les maisons étaient souvent construites en marbre jusqu'au premier étage; la partie supérieure était décorée de peintures ou de dessins en ciment; les rues, pavées de grandes dalles carrées, étaient parcourues par de petits traîneaux chargés de marchandises.

1. Yturriza, *Historia general de Vizcaya,* p. 556.
2. Egaña, *Guipuzcoano instruido.* V° *Compañia de Caracas.*
3. *Ordenanza que establece la M. N. y M. L. Ciudad de Pamplona, cabeza del reyno de Navarra, para la conservacion de la limpieza de sus calles, plazas y parages publicos y privados.* Pamplona, 1772, in-18, 67 pp.
4. Fitzmaurice-Kelly, *Hist. de la litt. esp.*, p. 366.

Deux cents lanternes éclairaient les rues pendant la nuit. Des rondes de police parcouraient les rues « pour empescher « les mauvaisetés que pouvaient commettre les nombreux « Français que les révolutions de leur malheureux pays atti- « raient chaque jour à Bilbao ». Un bel Hôtel-de-ville réédifié en 1680, une promenade plantée de tilleuls et ornée de bancs en pierre blanche, avec dossier de fer peint vert et or, les deux belles églises de Saint-Antoine et de Saint-Nicolas, le voisinage immédiat du grand pèlerinage de Notre-Dame de Begoña donnaient à Bilbao une physionomie monumentale et vivante. Mais ce qui faisait la beauté de la ville, c'était le mouvement commercial, le nombre inouï des magasins et des entrepôts qui approvisionnaient l'Espagne entière de morue, de congre et de saumon salé, de sucre, de draps, de toiles, de quincaillerie... La foire aux tissus et aux fers, établie en 1765, durait du 25 juillet au 15 août. Elle attirait des marchands de toutes les parties de l'Espagne. L'argent abondait dans la ville et le roi y avait autorisé douze maisons de jeu de billard. En 1790, la ville fit élever un beau *fronton* pour le jeu de paume *(pelota)* [1].

Les villes de l'intérieur étaient loin de présenter un aspect aussi agréable. Comme notre Bretagne, l'Espagne avait sa ceinture dorée; la vie semblait se retirer du centre pour se reporter vers les côtes. Les pays castillans ne comptaient qu'une grande ville : Madrid, et renfermaient 1023 *despoblados*, dont 289 dans la seule province de Salamanque et 127 dans celle de Tolède [2]. Les anciennes grandes villes de Castille étaient toutes des villes déchues. Burgos, Valladolid, Ségovie, Avila, Tolède n'étaient plus que l'ombre d'elles-mêmes [3]. Les ministres cherchaient à ressusciter les industries

1. Yturriza, *Hist. general de Vizcaya*, p. 523.
2. *Censo* de 1787.
3. Burgos avait 8 à 9.000 âmes, Valladolid, 21.000, Ségovie 10.000, Tolède 14.000.

agonisantes, mais les préjugés aristocratiques contre le travail, l'ignorance des municipalités, les caprices de la législation, le mauvais état des chemins s'opposaient au développement de l'industrie et du commerce.

Cette torpeur générale n'excluait ni un certain degré d'aisance, ni même un certain luxe. Les richesses naturelles s'étaient à peu près conservées, et comme l'offre et la demande avaient baissé dans les mêmes proportions, les conditions générales de vie n'avaient pas sensiblement changé depuis deux siècles.

Burgos n'était plus qu'une bourgade dominée par son alcazar en ruines; elle était mal construite; ses rues en pente dévalaient en désordre vers l'Arlanzon, mais l'abbaye de Las Huelgas était l'une des plus riches d'Espagne; toutes les religieuses étaient nobles, l'abbesse faisait presque figure de princesse souveraine[1]; la Cathédrale renfermait le plus splendide musée d'art que l'on puisse rêver; la Chartreuse gardait les admirables tombeaux du roi Jean II, de sa femme Isabelle, et de son fils Jean. Tout ce qui parle du passé apparaissait grand et magnifique et soutenait l'orgueil des gens de Burgos, sans puissance et sans argent, mais fils de la plus ancienne capitale des Castilles.

Valladolid offrait un aspect lamentable : un palais royal démeublé et désert, une cathédrale à demi bâtie et déjà ruinée, des rues sales et mal pavées, beaucoup de maisons inachevées, ou croulantes[2]. Cependant Valladolid passait pour une ville riche[3]. On n'y comptait pas 4.000 feux et il s'y trouvait 80 riches propriétaires roulant carrosse à deux ou quatre mules. Les denrées de première nécessité augmentèrent d'un tiers au cours des soixante premières années du

1. Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 518.
2. De Laborde, *Itinéraire descriptif*, I, p. 351. — Fée, *L'Espagne à cinquante ans d'intervalle*, p. 23.
3. *Villa por villa, Valladolid en Castilla*. Proverbe castillan.

XVIII[e] siècle. La hausse des loyers contraignait l'intendant et les membres de la chancellerie à se loger dans des maisons mesquines et incommodes. Il était impossible de reconnaître à l'habit un hidalgo d'un roturier. Valladolid n'avait ni industrie ni commerce, mais c'était encore une capitale administrative. La Chancellerie étendait sa juridiction sur le tiers de l'Espagne; ses membres recevaient du roi plus de 500.000 réaux par an. L'intendant, l'évêque, les administrateurs généraux des finances laissaient dans la ville la majeure partie de leurs traitements et de leurs revenus. L'Inquisition de Valladolid percevait des dîmes dans toutes les provinces du royaume. L'Université attirait des étudiants. Le grand collège de Santa Cruz restait prospère. Les tribunaux attiraient des plaideurs [1]. Tout cela entretenait à Valladolid une misère dorée vraiment digne d'une capitale déchue.

Salamanque avait toujours son Université, avec ses quatre grands collèges de Saint-Barthélemy, de Cuenca, d'Oviedo et de l'archevêque. Ses revenus montaient à 1.200.000 réaux ; 80 professeurs y donnaient l'enseignement [2]. La ville regorgeait d'églises et de couvents, de collèges, de séminaires [3], d'hôtels seigneuriaux et de beaux logis. On venait de terminer la construction de l'Hôtel de ville en un style imposant et magnifique [4]. Mais la science salmantine sentait le rance; le corps universitaire passait pour le plus réfractaire d'Espagne aux idées nouvelles [5] et le nombre des étudiants n'était

1. Larruga, *Memorias político económicas*, t. XXXI, p. 160.
2. De Laborde, *Itinéraire descriptif*, II, p. 263.
3. Salamanque est une splendide cité monumentale, que l'on travaillait encore à enrichir au XVIII[e] siècle. Le *Colegio viejo* a été reconstruit en 1760, la cathédrale terminée en 1733, la *Plaza Mayor* s'est bâtie de 1729 à 1733. — Germond de Lavigne, *Guide en Espagne*, p. 135.
4. Il offre un bon modèle de style churrigueresque.
5. Cf. Diego de Torres y Villarroel, *Vida y aventuras*. Madrid, 1792, in-8°. Torres, qui fut professeur de mathématiques à Salamanque,

plus ce qu'il avait été. Salamanque formait une véritable confédération anarchique. D'un côté l'Université, soutenue par les Couvents, de l'autre les Grands Collèges. Le recteur, simple étudiant nommé par ses camarades, était sans action; l'assemblée des professeurs *(claustro)* n'avait que voix consultative; l'autorité réelle appartenait au chancelier et au chanoine écolâtre. Les Grands Collèges ne songeaient qu'à maintenir leurs privilèges et menaient une rude guerre contre l'Université, à coups de procès et de manifestations parfois scandaleuses [1].

Ségovie n'avait plus rien d'une capitale, quoique le voisinage de la nouvelle résidence royale de San Ildefonso, et le rétablissement de sa manufacture de draps eussent empêché sa déchéance totale. Elle végétait dans son enceinte trop large et comptait moins d'habitants que ses fabriques de drap n'avaient eu jadis d'ouvriers. Swinburne trouve à la ville un aspect sauvage; il parle de ses rues tortueuses et crottées, de ses maisons de bois, à l'aspect misérable. L'Alcazar servait de prison politique et d'École de cadets. La direction de l'artillerie royale y était installée. Quant à la manufacture, elle donnait, à la vérité, des produits assez fins, mais la plus grosse part des laines du pays étaient exportées en France et manufacturées à Orléans [2].

Avila vivait de la gloire de Sainte Thérèse.

Tolède, abandonnée par Charles-Quint et par Philippe II, avait perdu au cours des deux derniers siècles ses fabriques de cuirs dorés *(guadamaciles)*, ses manufactures de soieries, ses ateliers d'orfèvrerie, ses aciéries et ses fabriques d'armes. Twiss trouva ses rues remplies de décombres et ne tarit pas sur la stérilité du paysage, sur l'ignorance et la crédulité des

a écrit sous ce titre des confessions picaresques extrêmement intéressantes.

1. La Fuente, *Hist. de las Universidades*, II, p. 508.

2. Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 512.

habitants[1]. Les Tolédans vantaient leur alcazar, leur cathédrale et ses trésors, le monastère de Saint Jean des Rois, l'antiquité et la noblesse de leur cité, auprès de laquelle Madrid faisait l'effet d'une favorite sans naissance et sans mérite.

L'idée de progrès parvenait quelquefois à se glisser jusqu'au sein des ayuntamientos castillans, quoique ces aristocratiques corporations eussent horreur des nouveautés et tinssent l'opinion la plus ancienne pour la meilleure *(siempre lo viejo fué lo mejor)*. Lorsqu'ils se décidaient à faire quelque dépense, c'était, le plus souvent, d'une dépense de luxe qu'il s'agissait. Jusqu'en 1700, Valladolid n'avait pas eu de promenade plantée; on mit alors quelques peupliers le long du rio Pisuerga, sur l'*Espolon nuevo*[2]; mais le *Campo Grande* où se célébraient les fêtes et les autodafés resta nu avec ses treize églises, brûlé l'été par le soleil, balayé l'hiver par les vents furieux qui galopent à travers les Castilles. En 1787, Jorge Astraudi, corrégidor de Valladolid, parla de planter le Campo Grande. On lui répondit que les arbres attirent l'humidité et nuisent à la pureté de l'air[3]. Il ne se tint pas pour battu, planta dix-huit cents pieds d'arbres et mit de distance en distance des bancs de pierre le long des allées[4]. C'était fort bien, mais au moment où le corrégidor faisait planter le Campo Grande, la ville n'avait pas encore assez d'eau potable et n'était pas éclairée la nuit[5].

Les travaux publics étaient conduits avec une lenteur

1. Twiss, p. 208. — Swinburne n'est pas plus indulgent : « La ville est extrêmement mal bâtie, pauvre et vilaine », p. 403.

2. Sangrador, *Historia de Valladolid*, I, p. 636.

3. Miguel Iscar qui a fait planter, il y a une cinquantaine d'années, les magnifiques jardins du Campo Grande, a eu à lutter contre les mêmes préjugés.

4. *Manual histórico de Valladolid*, p. 93.

5. *Arch. munic. de Valladolid. Autos*, 1791, juillet. Sangrador, *Hist. de Valladolid*, I, p. 636.

inimaginable. En 1750 la Municipalité de Salamanque avait projeté d'ouvrir une promenade au pied des remparts; rien n'était encore fait en 1780. L'évêque Felipe Beltran, n'ayant pu arriver en carrosse jusqu'à son palais, demanda aux régidors de réparer les chemins. On lui répondit que la ville n'avait pas d'argent. L'évêque donna 30.000 réaux de sa bourse, le roi permit de lever un impôt de deux *cuartos* par fanègue sur les avelines, les châtaignes, les noix et les pignons que l'on portait au marché. Une commission composée d'un architecte, de deux chanoines, et de deux régidors, dressa les plans. On prit trente prisonniers, on loua deux cents journaliers et l'on aplanit le tour de la ville sur une largeur suffisante pour le passage d'un carrosse, on planta 1.800 pieds de peupliers noirs sur la nouvelle promenade, mais le travail fut conduit avec tant de négligence, qu'on démolit la belle tour arabe de la porte de Villamayor pour livrer passage à la route [1]. La construction de la Plaza Mayor dura encore plus longtemps. L'ouvrage commencé en 1707 ne fut terminé qu'en 1781. Cependant tous les impôts avaient été augmentés, les corporations, les couvents, les collèges, l'Université, la ville avaient contribué à l'entreprise [2].

Si tout marchait avec une telle lenteur dans les villes riches et puissantes, rien ne se faisait dans les petites. Zamora était, en 1802, criblée de dettes et réduite à la faillite. Les régidors prirent un parti héroïque. Ils arrêtèrent tous les travaux en cours, supprimèrent l'éclairage des rues et firent évacuer l'hôpital, où il ne resta plus que trois lits [3].

Les préjugés étaient parfois féroces dans les petites villes castillanes. A Tolède, c'était l'orgueil aristocratique, la bouderie stérile de l'hidalgo ruiné qui mendie plutôt que de

1. Ramon Giron, *Hist. de Salamanca*, p. 487.
2. Id., *ibid.*, p. 443.
3. C. Fernández Duro, *Hist. de Zamora*, III, p. 228.

travailler [1]. A Casar de Cáceres, l'esprit d'égalité était poussé si loin qu'on ne permettait même pas de mettre une épitaphe sur un tombeau [2]. Le roi avait peu de prise sur les municipalités; il voulut du moins bâtir une ville modèle, comme les grands seigneurs philanthropes bâtissaient une ferme ou un rucher. Vers 1761, Aranjuez commença à aligner ses maisons blanches à contrevents verts, le long des rues tirées au cordeau par les ingénieurs du roi, et l'on obtint une sorte de Potsdam rectiligne et ennuyeux [3], ayant la symétrie d'une caserne et quelque chose de la puérilité d'un jouet.

Les villes aragonaises ne présentaient pas un bien meilleur aspect que les villes castillanes. Saragosse, la capitale du royaume, était située dans la magnifique vallée de l'Ebre, à la tête du canal impérial; sa *huerta* n'avait d'égale que celle de Valence, un esprit provincial très vivace animait ses habitants. « L'Aragonais, disait un proverbe, enfoncerait des clous avec sa tête. » Les étrangers s'étonnaient encore en 1787 de la saleté et de l'abandon de ses rues et de ses quais [4]; mais Saragosse était une vieille ville arabe, dont le plan n'avait guère changé depuis le temps des Mores. Dans la plupart de ses ruelles, les voitures ne pouvaient circuler que dans un sens, toute la vie sociale refluait donc vers les larges voies du Coso et de Santa Engracia. La ville possédait un corps de noblesse considérable. Des travaux d'art importants y furent exécutés au cours du XVIIIe siècle, tant à la *Seo*, qu'à l'Église *Notre-Dame del Pilar*. Deux peintres aragonais : Bayeu et son beau-frère l'illustre Goya travaillèrent à la décoration de cette église.

Plus industrieuse et plus riche, en dépit de ses 304 des-

1. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 208. — Fée, *Souvenirs de la guerre d'Espagne*, p. 207.
2. Du Rozoir, *Description générale de l'Espagne*, p. 243.
3. Twiss, *op. cit.*, p. 214.
4. De Laborde, *Itinéraire descriptif*, I, p. 419.

poblados [1], la Catalogne avait dans Barcelone une splendide capitale. Cruellement bombardée en 1714, gardée à vue par trois forteresses : le Montjuich, les Atarazanas et la Citadelle [2], Barcelone avait peu à peu refait sa fortune. Les grands travaux de fortification avaient enrichi ses entrepreneurs, le faubourg de Barceloneta avait logé ses pêcheurs [3], la liberté du commerce avec l'Amérique avait rouvert à ses marins la grande voie des aventures et de la richesse. Dès la fin du XVIIIe siècle, Barcelone était redevenue la première cité de l'Espagne. Bien plus monumentale et active que Madrid, peuplée de 160.000 habitants, éclairée dès 1752, transformée par un excellent administrateur, le marquis de la Mina, ornée de belles promenades comme la Rambla et l'admirable Muraille de Mer [4], Barcelone défiait en Espagne toute comparaison. Les étrangers les plus difficiles louaient l'animation et la propreté de ses rues, la richesse de son industrie, la fierté de ses habitants [5]. Réconciliée avec la maison de Bourbon par la sage politique de Charles III, la ville arma en 1793 de nombreux volontaires pour la guerre contre la France révo-

1. Censo de 1787.

2. Bâtie en 1725 sur les ruines de tout un quartier de Barcelone, la citadelle formait un immense pentagone, avec bastions, demi-lunes, fossés et glacis. Elle renfermait une chapelle, des casernes, des magasins, et constituait une véritable petite cité militaire, aux portes de la cité civile.

Le fort des Atarazanas renfermait des magasins et pouvait abriter près de 3.000 hommes.

La citadelle du Montjuich aurait pu contenir une garnison de 10.000 hommes. Le corps de la place était à l'épreuve de la bombe. Les casemates pour le logement des soldats s'étendaient sur 400 pas de longueur. Une citerne capable de contenir 70.000 pieds cubes d'eau avait été creusée dans le roc. — Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 68.

3. Swinburne, *op. cit.*, p. 27. — La population de Barceloneta était évaluée à 10.000 habitants

4. Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 26.

5. Cf. Pierre Conard, *Napoléon et la Catalogne*, Paris, 1910, in-8o, p. 18.

lutionnaire. Quand les armées espagnoles eurent été rejetées au sud des Pyrénées, Barcelone offrit de se charger, à elle seule, de la défense de la Catalogne. Le vieil esprit catalan se réveillait; le peuple gardait jalousement sa langue, il restait un peuple à part. On disait « aller en Espagne » pour marquer qu'on sortait de la province. Après quatre-vingts ans de mort apparente, l'âme catalane était prête à s'affirmer plus vivante et plus superbe que jamais.

Par toute la province se notaient les mêmes symptômes de renaissance économique. Manresa avait plus de 1.800 maisons; en cinquante ans Reus triplait sa population et atteignait 20.000 habitants. Le commerce des vins et des eaux-de-vie l'enrichissait. Sur tous les points de la province de grands travaux avaient été accomplis. A Figuières, les ingénieurs militaires avaient construit le magnifique château de San Fernando. A Girone, la cathédrale s'achevait dans le goût du jour (1733). L'ancienne Université de Barcelone, exilée dans les montagnes, rouvrait ses portes à Cervera. Lérida descendait de son inexpugnable colline et s'installait commodément en plaine. Des cathédrales neuves se bâtissaient à Lérida et à Vich. La Cathédrale de Tarragone s'enrichissait d'une belle chapelle dédiée à Sainte Thècle[1]. La chapelle de la Vierge de la Ceinture s'achevait à la Cathédrale de Tortose[2]. Des plans s'ébauchaient pour conduire le canal d'Aragon jusqu'à San Carlos de la Rapita. L'ingénieur ne devait s'arrêter que devant l'impossible.

1. L'appréciation de Swinburne est amusante : « La Cathédrale, « dédiée à Sainte Thècle est fort vilaine; mais la nouvelle chapelle en « l'honneur de cette même patronne est très belle. L'intérieur est « revêtu de marbre jaune et brun, et orné de feuillages et de bas-re- « liefs blancs. L'architecture est, dit-on, trop lourde, mais je ne suis « pas de cet avis et je trouve que le tout est d'un effet très agréable. » — Swinburne, *op. cit.*, p. 104.

2. Cf. Desdevises du Dezert, *Barcelone et les grands sanctuaires catalans*, p. 157.

Valence profita moins que Barcelone de la liberté commerciale. Son port du Grao n'était qu'une rade ouverte; l'esprit violent de ses habitants ne lui permit pas non plus de réaliser les mêmes progrès que sa rivale catalane. Les émeutres terribles de 1706, 1794 et 1808 attestent la turbulence des Valenciens. La ville renfermait peu de monuments remarquables et se distinguait par une saleté repoussante; ses rues n'étaient point pavées et se changeaient en cloaques à la moindre pluie [1].

Murcie n'était ni très grande ni très belle; la Cathédrale possédait un portail tout neuf, regardé comme une merveille d'architecture.

Carthagène, l'un des grands ports militaires de l'Espagne, comptait 30.000 habitants, mais ne présentait ni activité militaire, ni animation.

L'Andalousie et le royaume de Grenade étaient les pays d'Espagne qui comptaient le plus de villes importantes [2], mais beaucoup de ces localités si populeuses n'étaient que de grands villages, peuplés de laboureurs, que les intendants des grands propriétaires mobilisaient au moment des labourages et de la moisson.

Presque toutes les villes du midi de l'Espagne semblaient blanches et riantes d'aspect à qui les voyait de loin. Il y faisait bon vivre quand on avait les goûts simples des naturels. Les gens de Murcie passaient pour les plus nonchalants des Espagnols; comme on pouvait vivre l'été pour un demi-real par jour, les domestiques quittaient leurs maîtres dans la belle saison, disant qu'ils seraient bien sots de travailler

1. Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 134.
2. Séville : 96.000 habitants — Cadix : 70.000 — Malaga et Grenade : 50.000 — Cordoue, Lorca et Carthagène : 30.000. — Almeria : 25.000. — La Isla de Leon, Jerez, Antequera : 20.000. — Ubeda : 16.000. — Andujar : 14.000. — Baeza : 13.000. — Arcos et Ronda : 12.000. — Ecija : 10.000.

quand ils pouvaient vivre à ne rien faire[1]. Avec un pareil idéal, les villes auraient présenté un aspect aussi misérable qu'en Castille si la douceur du climat, l'abondance de toutes choses, l'humeur joyeuse des habitants n'eussent fait du midi de l'Espagne un séjour charmant, en dépit de la négligence des alcades et de l'apathie générale.

Il n'y avait pas une ville andalouse qui n'eût sa promenade et sa banlieue *(huerta)* couverte de jardins et de blanches maisons de campagne, *(quintas)*. Ecija, « la poèle à frire d'Andalousie », avait des maisons peintes, une grande place entourée de portiques, une avenue de quatre rangées d'arbres, décorée de statues[2]. Cordoue, aux rues tortueuses et aux maisons blanches, était, comme Tolède, une ville aristocratique, mais les gentilshommes ne vivaient pas tristement renfermés chez eux comme en Castille, ils aimaient les beaux chevaux, les brillants équipages, les réunions mondaines, se recevaient les uns les autres et avaient donné à leur ville un air galant que ne possédait aucune autre cité d'Espagne[3]. Bien déchu depuis le temps des Mores, Grenade était toujours un séjour délicieux, la ville du far-niente enchanteur. On commençait à admirer les monuments laissés par les Mores ; des travaux très consciencieux furent entrepris à la fin du siècle sur l'Alhambra[4]. Grenade possédait la seconde chancellerie du royaume, pour tous les pays au sud du Tage.

Cadix était, par contre, une ville d'affaires. Point de départ et d'arrivée de tout le commerce entre l'Espagne et les Indes, la ville ne vivait que de négoce et de banque. Sa richesse était proverbiale : « Cadix, disait-on, n'est qu'un plat d'argent posé sur la mer. Ses fortifications formidables enserraient

1. De Laborde, *Itinéraire descriptif*, II, p. 236.
2. Id., *ibid.*, II, p. 39. — Fée, *L'Espagne à cinquante ans d'intervalle*, p. 60.
3. Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 352.
4. Pablo Lozano, *Antigüedades arabes de España*. Madrid, 1804.

une population de 70.000 habitants entassée dans de hautes maisons, presque toutes munies de miradors, ou tourelles très élevées, pour guetter à l'horizon l'arrivée des flottes. La ville manquait d'eau. On recueillait l'eau des pluies dans des citernes. Les rues, sales et puantes, étaient infestées de rats [1], mais Cadix était un des grands marchés de l'Europe. Elle était devenue depuis 1717 le port tête de ligne du commerce avec ses Indes; son Consulat déployait une activité universelle, dont ses très curieuses archives nous ont conservé le souvenir [2]. D'importantes colonies française, anglaise, italienne, s'étaient établies dans la ville, y avaient leurs consuls et leurs agents commerciaux. Ville riche, Cadix était aussi une ville de plaisir. Elle possédait plusieurs théâtres et une promenade plantée, presque aussi fréquentée que celle de Séville [3]. Le général O'Reilly, gouverneur de Cadix, avait transformé la ville. Des maisons régulières avaient remplacé bien des masures, les remparts avaient été réparés; on avait ouvert une porte sur le quai. Toute la banlieue, jusqu'à l'Ile de Leon, fut mise en culture, les hospices reçurent une organisation nouvelle et la police se fit si exacte que dans dix quartiers sur quatorze on n'eut pu trouver un homme inoccupé [4]. Cadix était la cité la plus chère de l'Espagne, les loyers y atteignaient un prix énorme parce que les rez-de-chaussée servaient de magasins, les bureaux occupaient le premier étage; il n'y avait que les étages supérieurs réservés à l'habitation, mais telle était la richesse du commerce que la ville croissait toujours. Les négociants menaient une vie fastueuse, donnaient souvent des bals et des fêtes magnifiques [5].

---

1. Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 277.
2. Ces Archives sont conservées à la Bibliothèque provinciale de Cadix.
3. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 316.
4. Bourgoing, *Nouveau voyage en Espagne*, III, p. 164.
5. De Laborde, *Itinéraire descriptif*, III, p. 77.

Tout autour de la baie se pressaient les villes ou les grosses bourgades. La Isla de Leon, ville de fonctionnaires et de marins, Chiclana, réputée pour ses excellents vins, la Carraca, avec les arsenaux de la marine royale, le Puerto de Santa Maria sur la côte septentrionale de la baie, Rota, un peu plus au nord, Jerez, en arrière, au milieu de ses vignobles fameux.

Malaga rôtissait sur le revers de sa montagne, au milieu d'une plaine brûlante, qui n'était qu'un grand vignoble. On travaillait encore à sa cathédrale, commencée par Philippe II. Ses habitants passaient pour les plus Andalous des Andalous, pour passionnés et querelleurs.

Séville était la perle de l'Andalousie et de l'Espagne : « Qui n'a vu Séville, n'a vu merveille ! » On se vantait d'être né à l'ombre de la Giralda ; Séville avait failli, à deux reprises, sous Philippe V et sous Charles III, redevenir la capitale de l'Espagne, comme elle l'avait été au temps de Pierre-le-Cruel. Des raisons d'économie et des motifs d'ordre politique privèrent Séville de cet honneur, mais elle fut traitée en favorite. Le roi y fonda des Académies de médecine, de Belles-Lettres et de peinture, des écoles de dessin et de pilotage. Il y installa une fonderie de canons, un arsenal, un hôtel des monnaies, une splendide manufacture des tabacs, dont la construction coûta 37 millions de réaux [1]. La ville était restée un centre artistique et littéraire. La société sévillane se donnait rendez-vous chaque soir sur l'Alameda de Hércules. De six à huit heures, c'était un incessant défilé de voitures ; de dix heures à minuit, on se promenait à pied. Les dames escortées de leurs cavaliers servants *(cortejos)* passaient et repassaient en jouant de l'éventail, des vers luisants dans les cheveux [2].

1. De Laborde, *Itinéraire descriptif*, II, p. 43.
2. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 344.

L'Extremadure n'avait que deux villes un peu considérables, déchues l'une et l'autre : Badajoz et Mérida. Badajoz, place de guerre, à trois lieues de la frontière portugaise, Mérida, réduite à 5.000 habitants, n'ayant plus rien de la magnificence architecturale qui faisait dire à un émir arabe : « Le monde entier s'est donc fait maçon pour bâtir cette ville [1] ! Badajoz faisait figure de ville aristocratique, avec son salon de la place San Juan fréquenté par toutes les élégantes de la cité.

L'Espagne insulaire comprenait les deux admirables archipels des Baléares et des Canaries.

Les Baléares se rattachaient par leur histoire aux pays catalans. Palma de Mallorca, la capitale, possédait de beaux hôtels, un bon port, des rues animées, mais non pavées, et des quartiers populaires de l'aspect le plus rustique.

Port-Mahon, anglais de 1713 à 178 [2], avait beaucoup perdu à son rattachement à la couronne d'Espagne. Rien n'était plus triste que ses grandes rues vides et sa rade déserte [2].

Beaucoup plus éloignées des rivages espagnols, formant déjà une sorte de colonie, les Canaries étaient un véritable paradis terrestre, avec deux villes coquettes et agréables à habiter, Las Palmas de Gran Canaria, la capitale, et Santa Cruz de Tenerife. On vantait les aimables qualités des Isleños, et l'accueil charmant qu'ils faisaient aux étrangers [3].

---

1. Mérida possédait encore son vieux pont romain sur le Guadiana, deux aqueducs, un arc de Trajan, un temple de Mars, un temple de Diane, dont un grand d'Espagne s'était fait un palais (Lannau-Roland, *Nouveau Guide général du voyageur en Espagne*. Paris, Garnier, (1864) in-18). — Le théâtre était alors à peine exploré. Rien ne faisait prévoir les belles découvertes archéologiques du xxe siècle.

2. Lannau-Roland, *Nouveau Guide*, p. 439-450.

3. Cf. Gregorio Chil y Naranjo, *Estudios históricos de las islas Canarias*. — Las Palmas, 1879-80, in-4°, 2 vol.

II. — Les villes des Indes Espagnoles.

Les grandes villes des Indes étaient bâties sur un même plan, tracé une fois pour toutes par le Conseil des Indes; elles offraient toutes l'aspect d'un damier tracé par de longues rues droites de largeur uniforme. Chacune avait sa *Plaza Mayor*, ses monuments religieux et municipaux, ses riches hôtels de fonctionnaires ou de colons enrichis. Mais comme elles n'avaient ni la même situation, ni la même altitude, ni le même climat, ni la même histoire, elles commençaient, dès la fin du XVIII[e] siècle, à s'individualiser, à prendre une physionomie personnelle.

La Havane, située au bord de la mer, ressemblait à une ville d'Europe par le raffinement du luxe, la beauté des équipages, et la courtoisie de ses habitants[1]. Ses habitants la trouvaient belle, mais les étrangers se plaignaient de son affreuse malpropreté. On avait essayé de la paver en bois de fer *(quiebra-hachas)*, mais l'entreprise avait été abandonnée presque aussitôt. L'institution d'une *Société des amis du pays* commença à éveiller les Cubains à la vie économique[2]. La Havane était surtout au XVIII[e] siècle une place de guerre. Prise par les Anglais, en 1762, après vingt-neuf jours de siège, elle avait rapidement relevé ses défenses. Le Morro, le château d'Atares, la Cabaña, le fort de la Punta garnissaient le front de mer. Un arsenal pour la construction des vaisseaux donnait à l'Espagne quelques-uns de ses plus beaux navires[3].

Des travaux gigantesques, continués pendant des siècles

---

1. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, I, p. 422.
2. *Archives des Indes*, LXXX, I, 4, 1785.
3. *Ibid.*, CXLVI, IV, 2, 1766, 1767, 1770. — Le *Santisima Trinidad*,

et évalués à un milliard de réaux, avaient fait de La Vèra-Çruz une place formidable et le seul port du Mexique où pussent mouiller les vaisseaux de guerre. La ville, bien bâtie, mais mal pourvue d'eau et ravagée par le *vómito prieto*, comptait 16.000 habitants [1].

Dans l'intérieur du Mexique, une dizaine de villes méritent une mention particulière.

Santa Fé de Nuevo México, située à plus de 1.500 kilomètres de Durango, marquait le point extrême de l'avance espagnole vers le Nord; elle prenait déjà figure de ville. La population était estimée à 1.289 personnes de race blanche (ou soi-disant telle). Elle possédait trois églises [2].

Durango possédait une cathédrale voûtée, toute bâtie en pierre de taille. La ville comptait 4.000 habitants de race blanche et s'embellissait tous les jours. Les rues, arrosées d'eau courante, étaient propres et fraîches; de beaux jardins donnaient, avec tous les produits du pays, tous les fruits et légumes d'Espagne. Les jardins de l'évêché fournissaient assez de raisin pour faire du vin, de l'eau-de-vie et de la *mistela*, liqueur aromatisée à la cannelle, dont les Mexicains se montraient très friands [3].

Guanajuato offrait quelques beaux édifices au milieu des misérables huttes d'Indiens. A la fin du XVIIIe siècle, un propriétaire de mines y avait fait bâtir un hôtel qui n'eût pas déparé les plus belles rues de Naples ou de Paris [4].

Guadalajara vantait sa cathédrale [5] et ses deux beaux

---

vaisseau amiral de la flotte espagnole à Trafalgar, le plus colossal vaisseau de ligne de son époque, avait été construit à La Havane.

1. Humboldt, *op. cit.*, II, p. 209 et IV p. 70 et 159.
2. *Archives des Indes*, CIV, VII, 30, 1765.
3. Tamaron, *Demostracion del obispado de Durango*. Bib. prov. de Guipuzcoa, Ms. p. 7.
4. Humboldt, *Essai sur la Nlle Espagne*, III, p. 177.
5. *Archives des Indes*, CIV, VII, 17, 1804.

hôpitaux [1]. En novembre 1791, elle obtint une Université qui fut installée dans le couvent des ex-Jésuites [2].

Un très grand nombre de magnifiques églises du XVIII[e] siècle, répandues dans tout le Mexique central, témoignent encore de l'extrême richesse du pays. Elles relèvent du churriguerisme le plus exalté, et sont parfois couvertes de plâtres dorés depuis le pavé jusqu'à la voûte [3].

Parmi les villes les mieux pourvues d'églises, Queretaro mériterait peut-être la place d'honneur. Fondée, dit-on, en 1446 par les Aztèques, elle occupe une situation stratégique dont l'importance s'est avérée jusque de nos jours. Philippe IV lui avait donné le titre de *Muy católica*. Les flagellants y pratiquèrent leurs pieux exercices jusqu'à la fin de l'ancien régime. Aux vieilles et colossales églises de Santa Cruz, de Santa Clara, de San Antonio, de San Felipe Neri, du Carmel, le XVIII[e] siècle ajouta celles de Santa Rosa et de Saint Augustin. La première, commencée en 1669, ne fut terminée qu'en 1732; elle passe pour la plus élégante de toutes et l'on vante le travail de ses rétables en fer ouvragé. La sacristie de l'église Santa Rosa renferme deux œuvres très remarquables : douze statues d'apôtres, un peu plus grandes que nature, exécutées en « papier mâché », et une vaste peinture allégorique, qui passe pour le chef-d'œuvre du peintre mexicain Treguerras. Queretaro possède aussi quelques très beaux hôtels de style churrigueresque très élégant. Le marquis de Villa del Villar voulut en 1726 doter sa ville natale d'eau potable en abondance et paya de ses deniers la moitié des frais de construction d'un aqueduc. Les travaux ne durèrent pas moins de neuf ans, mais furent si

1. *Id.*, *ibid.*, 1805.
2. *Id.*, CXLV, VII, 12, 18 nov. 1791.
3. Cf. Antonio Cortés, *La arquitectura en México. Iglesias*. México, 1914, in-f°.

bien entendus, que la ville en bénéficie encore aujourd'hui [1].

La ville de Valladolid de Mechoacan (aujourd'hui Morelia) s'était bâti une cathédrale qui rivalisait de grandeur avec les plus belles du pays. Le portail de l'Ecce Homo sur la grand'place était cité comme une des meilleures œuvres d'architecture [2].

Mais toutes les cités de la Nouvelle-Espagne le cédaient en beauté à la capitale, Mexico, bâti sur les bords du lac de Tezcuco, sur l'emplacement de l'ancienne métropole des Aztèques. Mexico était certainement, à la fin du XVIIIe siècle, la plus peuplée et la plus magnifique de toutes les cités des deux Amériques [3]. Déjà orné de beaux monuments des XVIe et XVIIe siècles, Mexico fut assaini et embelli au XVIIIe. Le lac menaçait la ville d'incessantes inondations; un déversoir *(el desagüe de Huehuetoca)* rejeta le trop plein des eaux sur le versant du Pacifique par une tranchée de 3.500 mètres de longueur, sur 30 mètres de profondeur. Un Hôtel-de-Ville fut construit (1722). Le Portail des marchands devint pour les Mexicains ce qu'était la Puerta del Sol pour les Madrilènes. Aux deux anciennes promenades de l'*Alameda* et du *Paseo de la Viga*, le vice-roi Bucareli ajouta le *Paseo Nuevo*, inauguré le 4 novembre 1778 [4]. Un jardin botanique fut commencé vers la même époque par Martin Sesé [5]. Une École des Mines avait été fondée en 1774. En 1784, le roi autorisa l'érection d'une Académie des Beaux-Arts, sur le modèle de

1. *Bulletin de l'Union panaméricaine*, fév. 1918. *Le vieux Mexique et le nouveau Queretaro.*
2. *Anales del Museo nacional*, t. IV, nº 7 à 9. — *Matamoros, apuntes biográficos por el doctor José M. de la Fuente.*
3. Mexico avait, d'après Humboldt, 137.000 habitants, d'autres calculs lui en attribuent 140.000. La ville portait les titres de *Muy Noble, Insigne, muy Leal e Imperial, muy Religiosa, Pia y Devota ciudad de México, Gaceta de México*, 28 janvier 1784.
4. Marcos Arróniz, *Manual del viajero en Méjico*, p. 109.
5. Coroleu, *América*, I, p. 228.

celle de San Fernando à Madrid[1]. Le 9 décembre 1803, on inaugura sur la Plaza Mayor une statue équestre de Charles IV, due au sculpteur indigène Tolsa. La statue occupait le centre d'un terre-plein de 4 pieds et demi de hauteur, dont les angles étaient ornés de jolies fontaines[2]. La Grand'Place de Mexico, avec la Cathédrale et le Palais du Vice-Roi, eût fait honneur à plus d'une capitale européenne. La Cathédrale, bâtie de 1573 à 1667, mesure 393 pieds castillans, ou 143 mètres 85 de longueur, et 192 pieds ou 51 mètres 84 de largeur. La coupole ferme sa voûte à 184 pieds ou 49 mètres 68 au-dessus du pavé. Construite en pierre de taille et en une pierre rouge, poreuse et solide, la cathédrale renferme un monde de richesses : boiseries admirablement travaillées, tentures de velours et de damas, autels, torchères, chandeliers d'argent ciselé, chaires en pierre dorée, etc. Une magnifique salle capitulaire, une sacristie monumentale, bâtie au XVIIIe siècle, complètent ce superbe ensemble[3]. Le palais du Vice-Roi date de la fin du XVIIe siècle et du commencement du XVIIIe. C'était alors un immense quadrilatère, présentant sur la Plaza Mayor une façade de 194 mètres, et muni à chaque angle d'une tour percée d'embrasures pour le canon. Les bâtiments du Palais, répartis autour de plusieurs cours intérieures, contenaient les

1. Arróniz, *Manuel del viajero en Méjico*, p. 126.

2. Id., *ibid.*, p. 110. — La statue de Charles IV a été remplacée sur la Plaza Mayor par une statue de Guatimozin, le dernier empereur aztèque. Après avoir été longtemps remisée dans une cour du Palais du Gouvernement, l'œuvre de Tolsa se dresse aujourd'hui sur une des *glorietas* du *Paseo de la Reforma* — *Bulletin de l'Union panaméricaine*, octobre 1918, p. 180.

3. Ces détails et les suivants sont empruntés à l'*Exacta descripcion de la Magnifica Corte mexicana, cabeza del nuevo americano mundo, significada por sus essenciales partes para el bastante conocimiento de su Grandeza. Su author Don Juan Manuel de San Vicente, natural de la misma ciudad.* Cet ouvrage, imprimé à Cadix en 1768, et aujourd'hui rarissime, a été réimprimé dans les *Anales del Museo Nacional de arqueología*. T. v. Mexico, 1913, in-4°.

appartements du Vice-Roi, les salons de réception, le *Salon de Besamanos* ou salle du trône, la chapelle privée de Son Excellence, des bureaux innombrables, des corps de garde, des prisons, des salles d'audience, « une salle avec le chevalet pour donner la torture », des logements pour les officiers du palais, un hôtel des monnaies, etc.

Mexico renfermait, en 1768, vingt couvents de religieuses et trente-deux couvents de religieux, treize hôpitaux ou asiles, neuf écoles ou collèges, douze paroisses et vingt annexes, sans compter les chapelles particulières, et les oratoires où l'on venait vénérer des images miraculeuses.

La ville était appelée « la Cité des palais » et méritait son surnom par le grand nombre de riches hôtels bâtis par les nobles et les créoles opulents. Quelques-unes de ces maisons étaient gardées par d'impressionnants guerriers de pierre, sculptés de chaque côté de la porte [1]. D'autres s'ornaient de colonnes et d'arcades, d'autres étaient décorées de magnifiques faïences. C'était le luxe suprême. Le père disait à son fils dissipateur : « Tu ne bâtiras jamais de maison à carreaux de faïence ! » *(¡ nunca haras casa de azulejos, hijo mio !)* [2]. On citait parmi les plus beaux hôtels ceux du comte de la Torre de Cossio, du comte de Santiago, du comte del Valle de Orizaba, avec de superbes patios à deux étages de galeries, avec fontaines de pierre sculptée, jarres artistiques en majolique. Le mobilier de ces petits palais, exécuté avec les magnifiques bois du pays, rappelait les formes des meubles en usage en Espagne, avec quelque exagération des formes et quelques variantes décoratives. On trouve des miroirs à cadre de nacre

1. Certains nobles avaient obtenu le droit de faire garder leur porte par des sentinelles, mais comme il fallait les nourrir, le privilège devenait onéreux et beaucoup de seigneurs remplaçaient les sentinelles vivantes par des guerriers sculptés dans la pierre.

2. *Anales del Museo Nacional*, nov. déc., 1913 — *La Casa colonial*, por Manuel Romero de Terreros.

d'un type assez particulier, des lits en bois peint en vert, ou en rouge, avec têtière élevée ornée de paysages. La *Nao de la China* amenait jusqu'à Acapulco les porcelaines et les laques de la Chine, que l'on amenait à dos de mulet jusqu'à Mexico. Des Christ d'ébène et d'ivoire, des statuettes de la Vierge par Cora ou Perusquina et richement vêtues par les soins des dames de la maison, des images en argent du *Santo Niño*, des bénitiers en argent ou en faïence, des tableaux de piété rachetaient ce que l'exotisme apportait d'étrange au milieu des vieux styles espagnols. Quelques seigneurs commençaient à collectionner les objets d'art; presque personne ne possédait une véritable bibliothèque; quelques œuvres mystiques, les écrits de Sor Maria de Agreda, le *Don Quichotte*, le *Pasatiempo* de Rivadeneira suffisaient à la curiosité créole. Celui qui voulait en savoir plus long pouvait consulter les bibliothèques des couvents.

La propreté des rues était assurée par une abondante distribution d'eau. Deux aqueducs, de 3.300 et 10.500 mètres de longueur, y amenaient l'eau des sources de Chapultepec et des Montagnes de Santa Fé[1]. Les jardins des environs, bordés de haies de rosiers, fournissaient la ville de fleurs et de légumes[2]. Le lac portait lui-même des jardins sur radeaux *(chinampas)* à la manière de Chine[3]. Au sommet de la colline de la Sauterelle, le vice-roi Galvez s'était bâti un château de plaisance, le palais de Chapultepec, entouré de magnifiques jardins, aux arbres séculaires[3].

Mexico n'était pas un foyer de lumières bien étincelant. Il y avait trop de couvents, trop d'illettrés, trop de mendiants. Vingt ou trente mille gueux *(leperos, saragates, guachinangos)*, presque nus, paresseux, amis du jeu, du vin de maguey

1. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. II, p. 55.
2. Id., *ibid.*, II, p. 90.
3. Arróniz, *Manual del viajero en Méjico*, p. 239.

(pulque)[1] et des querelles rendaient la police difficile. Le vice-roi Azanza s'estimait heureux d'avoir maintenu dans la ville un ordre passable *(regular)* et ne pensait pas qu'on pût obtenir mieux[2]. Telle qu'elle était, la capitale de la Nouvelle Espagne était certainement une grande et belle cité, que la Métropole pouvait montrer avec orgueil à ses amis et à ses détracteurs.

Au Sud-est de Mexico, La Puebla de Los Angeles, illustrée par son grand évêque Juan de Palafox y Mendoza, était considérée comme la seconde ville de Nouvelle-Espagne. Elle occupait une situation avantageuse sur la grande route de Mexico à la Vera Cruz et fabriquait de belles faïences dans le style de celles de Talavera[3].

Oajaca, plus au sud, possédait quelques beaux hôtels monumentaux et venait de terminer sa grande église de Santo Domingo[4].

Chiapa avait beaucoup perdu à la disparition des Pères Jésuites qui avaient porté son Collège à un haut degré de prospérité[5].

Située dans un pays très fertile, mais très chaud et très malsain, Mérida de Yucatan gardait la maison de son fondateur Francisco Montojo (1541) et une massive cathédrale du XVIe siècle. Une couche de glaise recouvrait le sol, arrêtait l'eau des pluies et changeait la terre en marécage à l'époque des grandes averses de l'hivernage; la ville avait une détestable réputation[6].

Acapulco pouvait seule lui disputer ce mauvais renom. La nature avait créé là un port modèle, auquel les hommes

1. Il n'était pourtant admis à Mexico qu'après un prudent coupage. Arróniz, *op. cit.*, p. 226.
2. *Archives générales des Indes*, LXXXVIII, v, 12. Rapport d'Azanza.
3. *Anales del Museo*, nov. déc. 1913.
4. *Boletin del Museo*, mai 1913.
5. *Archives des Indes*, CIII, 1, 5, 28 nov. 1778.
6. *Bulletin de l'Union panaméricaine*, octobre 1917.

n'avaient rien eu à ajouter : un immense bassin profond de 24 à 33 brasses, ouvert sur la mer par deux passes et entouré de tous côtés par de hautes montagnes, crénelées comme le Montserrat [1]. Mais la ville ne s'était pas développée; elle mourait de chaleur sur ses rochers stériles; ne l'habitait que celui qui ne pouvait faire autrement et son château tombait en ruines [2]. Son séjour était plus redouté que celui de Ceuta [3].

La ville de Guatemala fut détruite en 1773 par un tremblement de terre. Le Conseil des Indes décida de la rebâtir sur un autre emplacement. Les travaux commencèrent, mais progressèrent si lentement que les grands couvents de la ville n'étaient pas encore terminés en 1804 [4].

Pendant la reconstruction de Guatemala-la-Nueva, la capitale de la Capitainerie générale avait été transférée à Valladolid de Comayagua, bâtie entre deux rivières, dans un site fort agréable mais exposé à des brouillards paludéens qui rendaient le séjour de la ville très malsain [5].

Porto Bello, grande porte de l'Amérique du Sud, ne formait qu'un misérable amas de paillottes, dominé par les masses imposantes de la Cathédrale et de la douane, mais la foire annuelle y amenait des marchands de toutes les parties des Indes. Sitôt la foire terminée, la ville, ravagée par la fièvre, retombait dans sa léthargie. On lui avait donné le surnom sinistre de « Cimetière des Espagnols ». Plus d'un navire y perdit le tiers ou la moitié de son équipage pendant qu'il déchargeait ses marchandises [6].

Bâtie sur une baie magnifique, aux eaux pures et calmes,

1. Humboldt, *Essai sur la Nlle Espagne*, IV, p. 88.
2. *Archives des Indes*, CXLVI, IV, 4, 11 décembre 1776.
3. Acapulco n'a point grandi. Sa population actuelle n'est que de 4.000 hab.
4. *Archives des Indes*, CIII, I, 29, 1804.
5. *Id.*, XCVII, VI, 7, 1788.
6. *Id.*, CIX, I, 27, 1762-1770-1775. — Coroleu, *América*, t. I, p. 350. Dessales, *Histoire générale des Antilles*, IV, p. 408.

Carthagène était la clef de l'Amérique méridionale. Une campagne splendide, couverte de maïs, de bananiers, de cocotiers, de goyaviers et de cacaoyers l'entourait [1]. La ville, ceinte de fortes murailles qui avaient résisté en 1741 à l'assaut des Anglais, renfermait de nombreux édifices, mais beaucoup étaient en ruine; les hôpitaux ne pouvaient plus répondre à leur destination, les malades n'y trouvaient pas toujours un lit pour s'étendre [2].

Santiago de Leon de Caracas comptait déjà en 1771 quatre paroisses, avait une belle cathédrale en brique et pierre, en partie voûtée, un riche couvent des Carmes Déchaux, un collège pour l'instruction des jeunes filles pauvres [3], où seize orphelines avaient trouvé asile.

Santa Fé de Bogotá, capitale de la Vice-Royauté de Nouvelle Grenade, possédait un jardin botanique, dirigé par le célèbre botaniste Mutis [4]. L'archevêque Cavallero y Góngora avait donné 7.000 pesos pour le service des pauvres, mais le mauvais état de ses finances ne lui permit pas de les verser et les hôpitaux restèrent dans le dénuement le plus complet [5].

La Condamine ne nous dit pas grand bien de Quito, habitée par lui de 1737 à 1746 [6]. L'évêque Josef Diaz de la Madrid ne nous peint pas la ville sous des couleurs plus engageantes en 1791 [7].

Avec ses 50.000 habitants, Lima ou Los Reyes était la reine de l'Amérique méridionale. Sa rue principale, la *Calle de Malambo*, large de vingt mètres, était célèbre par sa richesse

---

1. Coroleu, *América*, I, p. 350.
2. *Archives des Indes*, CXVII, III, 9, janvier 1795.
3. *Archives des Indes*, CXXXVI, I, 21, 1791.
4. *Id.*, CXVI, VI, 19, 1787.
5. *Id.*, CXVII, III, 9, 1788.
6. La Condamine, *Histoire des Pyramides de Quito*, 1751, in-4°.
7. *Archives des Indes*, CXXVIII, II, 17, 1791.

et sa beauté. Les autres rues n'avaient que dix mètres de large, suivant l'usage général des Indes. La Grand'place formait un carré parfait de 145 mètres de côté. La cathédrale, commencée par Pizarre, élevait sur l'un des côtés sa large façade flanquée de deux tours baroques. Le palais du vice-roi occupait un autre côté. Un peu bas, mais immense, il disposait ses bureaux, ses appartements et ses offices autour de plusieurs cours somptueusement décorées. Le Palais de l'Inquisition était orné de superbes sculptures sur bois, et de plafonds en acajou, merveilleusement travaillé. Les riches colons avaient bâti le long des rues des hôtels d'une solidité à toute épreuve avec miradors en bois d'acajou travaillé, et patios intérieurs ornés de colonnades, de fontaines et de fleurs. La vie de société était active et joyeuse à Lima. L'Université de San Marcos, l'une des plus anciennes du nouveau Monde (1551) donnait à la ville renom de sapience et d'autorité [1].

Le Pérou possédait quelques grandes villes. Cuzco, l'ancienne capitale des Aztèques, renfermait encore de nombreux vestiges des monuments disparus; le couvent de Saint-Dominique était bâti sur les fondements du Temple du Soleil. Sans cesse agitée par les tremblements de terre, Aréquipa allongeait ses rues bordées de maisons basses sur le sol mouvant. Nuestra Señora de la Suma Paz, dans le haut Pérou, fondée en 1545 par Alonso de Mendoza, est bâtie à 4.000 mètres d'altitude, au pied des grands pics des Andes. Ses maisons escaladaient les pentes dans un désordre pittoresque; de beaux hôtels attestaient la richesse de ses habitants [1]. Charcas, métropole judiciaire du Haut Pérou, était à peine plus importante.

Valparaiso, sur la côte chilienne du Pacifique, n'avait encore à la fin du XVIII[e] siècle que 5 à 6.000 habitants; pris par les

1. *Bulletin de l'Union panaméricaine*, nov. 1918.

Anglais, puis par les Hollandais, puis rendu à l'Espagne, souvent pillé ou bombardé, menacé par l'hostilité des peuplades voisines, il n'avait pas eu le temps de s'agrandir, ni de s'enrichir, malgré la douceur proverbiale de son climat [1].

Santiago de Chile, capitale de la Capitainerie générale du Chili, ne paraît pas avoir été plus prospère. La plupart de ses établissements publics n'existaient que sur le papier, son Université était certainement la plus mal pourvue et la moins sérieuse des Indes [2].

Il en allait autrement de Buenos-Ayres, devenue en 1777 capitale de Vice Royauté. Buenos-Ayres avait gardé le caractère de ville forte et possédait une forteresse bastionnée dans laquelle avaient trouvé place le Palais du Vice-Roi, l'Audience, les casernes de la garnison, les magasins militaires. Entre une maigre promenade plantée et la rive déserte du Rio de la Plata, les quartiers mal famés de la Recoleta et de Santa Lucia, et les murs de terre *(tapias)* de San Nicolas et Montserrat, huit rues avaient été tracées sur la plaine et recoupées à angle droit par d'autres rues non pavées, irrégulièrement plantées de caroubiers et de *ñandubay.* L'intérieur de ce noyau central de la ville était occupé par des maisons sans grand style, des jardins, des décombres, des terrains abandonnés. Sur la Grand'place, une Cathédrale de médiocre valeur esthétique, un Hôtel de Ville plus modeste encore, une prison délabrée, un cimetière; dans chaque quartier une église ou un couvent. Les jardins maraîchers, des vergers, de petites fermes faisaient à la ville un cadre de verdure, puis au-delà commençait le désert, la pampa inculte, où déjà les *gauchos* lançaient le galop effrené de leurs chevaux. A la porte de chaque maison de la ville, un ou plusieurs chevaux

1. *Id.*, déc. 1918.
2. *Archives des Indes*, CXXX, I, 19, 25 sept. 1786. — *Ibid.*, CXXV, VII, 2, 16 sept. 1780.

tout sellés attachés à des anneaux de fer attendaient le bon plaisir de leurs maîtres. La cité offrait un aspect campagnard très particulier. Mais la population blanche représentait 15.719 individus sur les 24.205 qui composaient la population totale de la ville. Buenos-Ayres était une ville européenne, et quoi qu'on n'y vendit pas 200 numéros de la *Gazette*, elle renfermait en son sein plus de germes de progrès que la plupart des autres cités hispano-américaines [1].

Sur l'autre rive du Rio de la Plata, la petite ville de San Felipe de Montevideo, fondée en 1726, commençait héroïquement sa brillante carrière et servait de poste avancé à la colonisation espagnole, en face des colons portugais du Brésil [2].

Pour donner quelque idée des villes de l'intérieur platéen, nous ajouterons quelques détails sur la curieuse cité champêtre de Santa Cruz de la Sierra, au Nord-Ouest du Gran Chaco. Bâtie sans ordre, elle couvrait de ses hameaux et de ses écarts une soixantaine de lieues carrées. Le noyau de la cité consistait en une grande place, où une végétation exubérante menaçait sans cesse d'envahir les maisons. Les plus belles demeures, disposées le long de onze rues sablonneuses, étaient bâties en briques crues *(adobes)* et couvertes en tuiles, mais chaque maison était séparée des cases voisines par des jardins fleuris. La ville offrait l'aspect d'un faubourg, rempli de granges et de métairies couvertes en paille tressée ou en bardeaux de bois de palmier. Des orangers, des tamariniers, des *cosorioes*, des *cupesces* formaient des bocages autour des châlets. On vivait là, à la façon d'Épicure et d'Anacréon, sans s'occuper du reste du monde. L'évêque, le gouverneur, les deux curés, les officiers, les employés des finances royales occupaient les meilleures maisons. Les propriétaires préfé-

1. Paul Groussac, *Santiago de Liniers*, conde de Buenos-Ayres. — Buenos Aires, 1907, in-8°, p. 32-41.

2. *Bulletin de l'Union panaméricaine*, février 1919.

raient vivre dans la banlieue *(afuera del pueblo)* sur leurs domaines, avec leurs femmes, leurs enfants, leurs serviteurs indiens. Certaines fermes étaient situées à 14 lieues de la Cité. On se visitait à cheval. S'il pleuvait, on se rendait à la messe monté sur des échasses, ou assis dans une charrette *(carreton)*. On restait à dîner là où l'on se trouvait à l'heure des repas. Les bosquets de Santa Cruz abondaient en chaumières où les fils de famille ne se faisaient pas faute d'aller jouer avec les jeunes indiennes. Les dames de la société se montraient fort indulgentes pour les fredaines de leurs fils : « Il court les petits chemins, disaient-elles, il se perd « sous les chaumines ! » Mais les enfants issus de ces unions bigarrées étaient voués au mépris[1].

III. — Mœurs urbaines.

On vivait très heureux dans les villes espagnoles du règne de Charles IV. Un écrivain optimiste nous trace ce joli tableau de la paisible existence qu'on y menait : « A part quelques « guerres extérieures peu avantageuses, le propriétaire vivait « doucement, l'artisan avait du travail, le pauvre trouvait « sa subsistance à la porte des couvents, les contributions « étaient proportionnées à la richesse ; on respectait le prêtre, « la hiérarchie ecclésiastique était plus brillante que jamais, « le trône avait de valeureux défenseurs et les pouvoirs « publics, sans tyranniser les gens, protégeaient les choses « utiles et les hommes de bien en châtiant d'une main vigou- « reuse tout ce qui méritait d'être châtié. La volonté du roi

1. Cf. G. Desdevises du Dezert, *Les Missions des Majos et des Chiquitos* de 1767 à 1808 (*Rev. Hispanique*, t. XLIII), p. 5 : « Anda por caminitos, anda perdido por casitas ! »

« se faisait sentir partout; un seul commandait et tous obéis- « saient... Nous vivions heureux et tranquilles, lisant chaque « soir le Journal de Madrid, respectant dans les choses hu- « maines l'autorité du roi, et dans les choses divines le pouvoir « auguste de Dieu [1]. »

Cette page résume très bien l'esprit du bon vieux temps espagnol; c'est-à-dire du gouvernement monarchique et clérical, avec ses bons et ses mauvais côtés.

La religion présidait à tous les actes de la vie. On donnait aux enfants le plus grand nombre de noms possible pour leur assurer la protection d'un plus grand nombre de saints. On ajoutait toujours à leur prénom habituel le nom du saint fêté par l'église le jour de leur naissance, si baroque que pût être l'association de ces deux noms [2]. Si l'enfant tombait malade, c'était à la Vierge et à ses saints patrons que l'on demandait sa guérison. Ses premières fêtes étaient des fêtes religieuses. Il dansait devant le dais à Séville. A Barcelone il se rendait à la cathédrale le jour de Noël. La tête du More, suspendue aux grandes orgues, lui roulait des yeux terribles, ouvrait la bouche et laissait tomber sur lui une pluie de menus jouets et de bonbons [3]. Le dimanche des Rameaux, à Valence, il frappait les portes des maisons avec des maillets; cela s'appelait : *tocar á Maria Sola* [4]. Dans toutes les villes, il figurait les anges dans les processions. Tous les soirs, le rosaire était récité en commun par tous les membres de la famille [5]. Quand l'Angelus sonnait, les promeneurs s'arrêtaient dans les rues et se découvraient pieusement jusqu'au dernier son

1. M. Fernández, *La Hacienda de nuestros abuelos*, p. 2.
2. Fée, *Souvenirs de la guerre d'Espagne*, p. 205.
3. Cette tradition m'a été rapportée par D. Manuel de Bofarull y Sartorio, archiviste de la couronne d'Aragon. Elle était encore en vigueur dans son enfance.
4. Boix, *Historia de Valencia*, II, p. 111.
5. Pérez Galdós, *Episodios nacionales*, I, *Trafalgar*, p. 45.

de cloche[1]; au théâtre, les acteurs s'interrompaient pour réciter un *Ave*[2]. A Tolosa, le veilleur de nuit sonnait la cloche et criait : « Loué et béni soit le Très Saint Sacrement de l'autel ! » Il recommandait aux fidèles de réciter trois *Pater* et trois *Ave* pour les âmes du Purgatoire, pour les agonisants, pour les voyageurs et les marins[3]. Tous les matins, les femmes et bon nombre d'hommes allaient entendre la messe pour retirer des âmes du Purgatoire[4]. A Séville, quand on frappait à la porte d'un ami, tout un petit dialogue s'échangeait entre l'arrivant et la personne chargée d'ouvrir la porte : « Je vous salue, très pure Vierge Marie. — Conçue sans péché. Qui frappe ? — Ami de la paix ! — Entrez, frère[5]. » On émaillait la conversation d'interjections dévotes : « Mon Dieu ! Jésus ! Jésus, Marie et Joseph ! Sainte Marie ! Marie Très Sainte du Carmel ! Très sainte Mère[6] ! » Pas de maison qui n'eût son image de la Vierge, son enfant Jésus, ses images de piété. Pas d'enfant, pas de jeune fille qui ne portât quelque croix, quelque médaille miraculeuse, quelque broche aux armes du Carmel *(imperdible del Carmen)*. Dans certaines maisons, des crèches, des chapelles enrubannées, fleuries de roses de papier, brillantes de découpures d'or et d'argent, étaient installées dans une chambre, ou même dans le salon. Et en tout cela nulle hypocrisie, nulle politique, l'affirmation candide d'une foi profonde que le doute n'avait jamais effleurée.

1. Lacroix, *Le Pérou*, p. 392.
2. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 356.
3. Gorosabel, *Bosquejo de las antigüedades de Tolosa*, p. 285. — Cet usage a persisté à Tolosa jusqu'en 1830.
4. Twiss, *op. cit.*, p. 197.
5. *¡Ave Maria Purisima ! — Sin pecado concebida. Quien toca ? Gente de paz. — Adelante, hermano.* — Fée, *Souvenirs de la guerre d'Espagne*, p. 117.
6. *¡Dios mio ! Jesus ! Jesus, Maria y José ! Santa Maria ! Maria Santisima del Carmen ! Madre santisima !*

Cette dévotion universelle n'ôtait à la population urbaine rien de son aspect pimpant et pittoresque.

Jusque vers 1740, les hommes avaient conservé le vêtement noir à la mode au XVII[e] siècle, les femmes portaient toujours les jupes longues cachant le pied [1]. Mais, à la fin du siècle, les préjugés avaient disparu; le *tontillo* avait fait place à la jupe courte [2]. Les dames espagnoles n'avaient jamais consenti à mettre du rouge ou de la poudre; seules les Sévillanes semaient sur leurs cheveux une farine jaunâtre qui les faisait paraître blondes [3]. La mode était aux couleurs claires, aux habits brodés. Une réunion aristocratique avait l'aspect riche et galant qu'excella à peindre Fortuny.

Les pièces essentielles de l'habillement féminin étaient la basquine et la mantille. La basquine était une jupe unie de soie, de taffetas ou de velours, que l'on passait par-dessus la robe pour sortir et que l'on quittait chez soi, ou même en visite [4]. La loi défendait les basquines de couleur, frangées d'or ou d'argent [5], les mantilles brodées ou garnies de dentelle [6]; mais il en était des mantilles comme des basquines; on en portait de toutes couleurs et garnies de toutes sortes d'ornements [7]. La mantille passait au Mexique pour une coiffure de cérémonie [8]. En Guipuzcoa, la mantille noire était seule en usage; les dames de Saint-Sébastien avaient forcé les femmes des officiers de la garnison et du corrégidor, à quitter la mantille blanche à la mode de Castille pour la mantille noire à la mode de Guipuzcoa [9].

1. Sempere y Guarinos, *Historia del lujo*, II, p. 177.
2. Mesonero Romanos, *El antiguo Madrid*, I, p. 267.
3. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 371.
4. Anonyme (J.-F. Peyron), *Nouveau Voyage*, II, p. 150.
5. *Nov. Rec.*, VI, XII, 18 (1799).
6. *Id.*, VI, XIII, 17 (1770).
7. *Diario de Zaragoza*, 1797.
8. Arrónis, *Manual del Viajero en Méjico*, p. 134.
9. Larramendi, *Corografía de Guipuzcoa*, p. 187.

Les dames péruviennes remplaçaient la basquine par la *saya manto*, composée d'une jupe très étroite, plissée à petits plis, et d'une sorte de capulet, dont on tenait les deux extrémités à la main, pour croiser les deux bords devant la figure, de manière à ne laisser qu'un œil à découvert [1]. Les Californiennes portaient un chapeau conique orné de fleurs et de rubans [2].

Quelques dames revêtaient par dévotion ou par pénitence un costume monastique, robe de bure et corde à la ceinture [3]. Les reines elles-mêmes portaient souvent cet accoutrement sévère.

Le costume national masculin consistait dans la cape et le chapeau à larges bords *(sombrero chambergo)*. A Saragosse, on ne portait sous la cape ni habit, ni cravate, mais seulement de beaux gilets et de gros jabots qu'on laissait voir en rejetant le manteau sur une épaule et en le passant sous l'autre bras [4]. Au lieu de la perruque poudrée, les Espagnols laissaient tomber leurs cheveux dans une résille serrée autour de la tête par un ruban. Le grand chapeau et la résille avaient été interdits aux étudiants; la loi défendait depuis 1766 de les porter à Madrid ou dans les résidences royales; mais la loi était peu observée, puisque le roi jugeait à propos de renouveler les prohibitions en 1804 [5].

Les modes espagnoles finirent par céder la place aux modes de France. Dès 1760, la noblesse de Cour avait adopté l'habit à la française. En province, les gentilshommes le revêtirent d'abord les jours de fête [5], puis il devint ridicule de s'habiller à l'antique; les magistrats, les fonctionnaires, tout ce qui tenait au monde officiel abandonnèrent la cape et le feutre

1. Lacroix, *Le Pérou*, p. 347.
2. Frignet, *La Californie*, p. 64.
3. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 364.
4. De Laborde, *Itinéraire descriptif*, I, p. 440.
5. *Nov. Rec.*, VI, XIII, 15, 1804.

à grands bords. Les employés de l'État « portaient l'épée, « le jabot, les manchettes de dentelle et les boucles aux sou- « liers. Les chefs de bureau et de section étaient tout bril- « lants de velours, portaient la chemise à petits plis, le tricorne « et la perruque poudrée [1] ».

Les modes françaises ne triomphèrent pas sans opposition. Comme on peut le penser, les prédicateurs ne perdirent pas l'occasion de tonner contre les débordements de l'immoralité. Le P. Larramendi se montre impitoyable pour les fantaisies de la mode. « On veut, dit-il, se vêtir de pied en cap « à la française ou à l'espagnole. Il faut des chemises, des « camisoles, des jabots, des perruques, des perruquettes; « chapeaux comme ceci, chapeaux comme cela; à la prus- « sienne, à la Chambéri, chapeaux à trois becs de lampion; « vestes, casaques, justaucorps baleinés, redingotes, surtouts « et roquelaures, tous noms qui vont se substituant au *sobre- « todo* espagnol. Puis, c'est la mascarade du capuchon, sous « prétexte de se défendre du froid. Puis il faut des gants, des « mitons, étroits ou libres, vagues ou attachés. C'est comme « cela qu'à l'arrivée de Madame la Dauphine [2], parurent les « Gardes Françaises sur la Bidassoa, et tous les Espagnols « riaient et se moquaient d'eux. Dieu! quels soldats [3]! »

Les femmes ne sont pas épargnées par le caustique jésuite : « Il leur faut habit d'été, habit d'hiver, habit du matin, « robes de toile, de soie, de Perse, robes de toile d'or ou d'ar- « gent, robes brodées, robes à fleurs, robes sans fleurs. Elles « portent des papillottes, des chignons roulés et des épingles. « Elles ont des joyaux, des bracelets de tombac [4], des anneaux « d'or et de diamants, des corsets, des tours de gorge, des

1. De Laborde, *op. cit.*, II, p. 242.
2. Madame aînée, fille de Louis XV, mariée en 1739 à l'infant D. Felipe.
3. Larramendi, *Corografia*, p. 184.
4. Alliage de cuivre et de zinc.

« tournures en baleine et en fil de fer, des devants de cor-
« sage, des voiles magnifiques, des pointes de Flandre, des
« manchettes, des éventails, des montres, des tabatières de
« pierres fines, d'écaille, de tombac, d'or, d'argent; des mules
« de toile, des bas à coins brodés d'or et d'argent, des boucles
« d'or et d'argent, des gants, des manteaux, des écharpes,
« des résilles, des coiffes, des rubans, des lacets. » — Et s'il
n'y avait que les femmes riches à donner dans ces manies! —
« Mais les servantes s'habillent mieux aujourd'hui que ne
« faisaient les dames il y a cinquante ans! — Les maris sont
« de grands sots, ajoutait le P. Isla, de souffrir toutes ces
« choses en silence, car lorsqu'ils se croient en compagnie
« d'une Andalouse ou d'une Castillane, sans savoir comment,
« du soir au matin, la voilà devenue française, sous prétexte
« que c'est la mode! Elle se couche contente de son titre de
« *doña* et se lève *Madame* de Vergogne! Quand son nom de
« famille serait Velasco, elle commence à s'en dégoûter, quand
« elle sait qu'en France c'est la coutume des femmes d'épouser
« le nom de leur mari, et d'être quelquefois plus fidèles au
« titre qu'au bonhomme [1]! »

Le clergé ne se contenta pas de parler, il chercha, par tous les moyens possibles à ridiculiser les mœurs étrangères. Aux processions de la Semaine Sainte, Judas paraissait vêtu à la dernière mode et les enfants lui jetaient des pierres et des trognons de chou [2]. Mais rien n'y fit. Un élégant de 1792 portait un habit de drap anglais, un chapeau de Lyon, des boucles de Paris; sa montre venait de chez Cabrier [3]. Les breloques faisaient fureur. On portait à la chaîne de sa montre « des almanachs, des arrosoirs, des lanternes, des glands,
« des violons, des harpes, des livres de comptes, des houlettes,

1. P. Isla, *Fray Gerundio*, p. 184.
2. Ramon Giron, *Historia de Salamanca*, p. 469.
3. *Diario de Barcelona*, 13 déc. 1792.

« des clefs, des guitares, des cœurs, des tambours, des cachets, « des grelots, des cages, des poissons. » Toutes ces choses avaient un sens caché et profond et faisaient allusion aux succès mondains de leur propriétaire. Une spirituelle Barcelonaise conseillait de conserver les petits-maîtres comme animaux d'agrément, sans quoi on serait obligé de faire venir des singes du Cap-Vert [1].

Les journaux de l'époque contiennent sous la rubrique : objets perdus, ou dans les annonces des ventes, des listes interminables d'articles de mode. On y trouve des bourses de soie à anneaux et perles d'acier, des montres à répétition, des châtelaines d'écaille, des mitaines de soie bleue brodées de soie rouge, des binocles, des souliers bleu céleste, jusqu'à « un citoyen de futaine garni de velours incarnat [2] ». Presque tous ces objets étaient de provenance étrangère; les industriels espagnols avaient peu d'imagination et leurs inventions n'étaient pas toujours heureuses. En 1802, un négociant de Barcelone ouvrit une souscription pour la fabrication de douze mouchoirs en toile de Laval, dont les dessins devaient représenter les principaux épisodes du voyage du roi et de la reine à Barcelone. Chaque mouchoir devait coûter 40 réaux. On ne sait si la souscription fut couverte [3].

L'Espagnol tenait beaucoup plus à être bien vêtu qu'à être bien logé. Celui qui n'avait pas le bonheur d'être propriétaire louait à l'année ou même au mois [4] une maison sans apparence et sans confort, dénuée de cheminées, même dans les contrées les plus froides. Ce ne fut que très tard que l'Espagnol songea à décorer son appartement et à augmenter son mobilier. A la fin du XVIIIe siècle, on commençait à voir dans les

1. *Id.*, 21 déc. 1792.
2. *Diario de Zaragoza*, 1797. — *Diario de Barcelona*, 13 avril 1802.
3. *Diario de Barcelona*, 6 nov. 1802.
4. *Nòv. Rec.*, X, x, 7, 11 mars 1790.

villes quelques magasins de papiers peints[1] et de meubles français. On eut des tables à pieds de biche, des tables à secret, des canapés, des lits pliants, des armoires de noyer, à deux et à quatre portes. Un ameublement de salon, mis en vente à Saragosse en 1797, se compose de treize chaises et de deux canapés tendus de velours cramoisi, avec tables, glaces et appliques assorties[2]. On avait pour 650 réaux un service de faïence anglaise de 200 pièces[3]. On vendait des lampes perfectionnées, des papeteries à secret, en bois d'olivier, de fabrication allemande[4].

On vivait à bon compte. Le chocolat coûtait 3 réaux 1/2 à 6 réaux la livre à Valence en 1802, le sucre 90 à 100 réaux l'arrobe (25 livres), les pois chiches 35 réaux, le riz 311 réaux la *carga*[5]. On déjeûnait d'une petite tasse de chocolat à l'eau, avec deux ou trois mouillettes et un verre d'eau[6]. Un poulet maigre, aussitôt rôti qu'égorgé, faisait le régal des meilleurs jours. Le *puchero*, un ou deux plats assaisonnés de safran et de piment, des melons verts de Valence, un verre de Valdepeñas, ou de tintillo de Rota, une tasse de café très léger; voilà un repas de fête[7].

Fumer le cigare était le passe-temps favori des Espagnols et des créoles[8]. On commençait à connaître l'usage des cigarettes[9].

Peu à peu, le goût français se fit sentir dans la cuisine, comme dans la toilette. On eut des cuisiniers et des maîtres

1. Sempere y Guarinos, *Historia del lujo*, II, p. 178.
2. *Diario de Zaragoza*, 1797.
3. *Diario de Barcelona*, 13 déc. 1792. — Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 286.
4. *Diario de Zaragoza*, 1797.
5. *Diario de Barcelona*, 6 juin 1802.
6. Ph. Gille, *Mémoires d'un conscrit de* 1808, p. 49.
7. Fée, *Souvenirs de la guerre d'Espagne*, p. 40.
8. Lacroix, *Le Pérou*, p. 347.
9. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 334

d'hôtel français[1]. Les Anglais importèrent en Espagne le goût du thé[2]. Mais toutes ces innovations eurent en somme peu de succès; les bourgeois continuèrent à manger le *puchero*, le peuple à sucer des pastèques, les pauvres gens de Mexico à frire les larves des insectes du lac[3].

Un peu moins mal servis que les grands seigneurs, les bourgeois étaient aussi plus exigeants pour leurs domestiques. La loi avait dû défendre de louer un domestique à la journée; on ne pouvait le louer pour moins de deux mois[4]. Les prédicateurs tonnaient contre la friponnerie des valets, « qui sur « la viande, le jambon, le beurre, le vin, les fruits, enfin sur « tout ce qui passe par leurs mains prélèvent plus de dîmes « que les curés et plus de tributs et de gabelles que le roi ». Ils menaçaient du feu éternel les lavandières, « qui comptent « en savon ce qu'elles ont dépensé en coups de battoir et qui « savent le maudit secret d'amincir le linge fort ». Ils damnent les servantes « qui font de la fontaine salon et boudoir « ou qui vont à la boucherie sous prétexte d'acheter de la « chair, et peut-être pour en vendre[5] ». Les domestiques qui publiaient des annonces dans les journaux ne manquaient pas d'ajouter qu'ils avaient une mise décente, et qu'ils offraient des répondants[6]. Les nourrices indiquaient l'âge de leur lait[7].

---

1. Bourgoing, *Nouveau Voyage en Espagne*, II, p. 319.
2. *Diario de Zaragoza*, 3 janvier 1797. Pièce de vers à la louange du thé.
3. Sahagun, *Hist. gén. des choses de la Nouvelle Espagne*, p. 853.
4. *Nov. Rec.*, VI, XVI, 4.
5. « *¡ Con pretexto de comprar la carne, quiera Dios que no la vendan !* Cp. Gaudeau, *Fray Gerundio*, p. 214.
6. « *En la plaza de la Magdalena, casa de Bureta, hay dos hermanas que desean acomodarse en clase de amas de llaves, ó de donzellas, ó en casa de algun señor eclesiástico ; saben coser, planchar, estan vestidas decentemente y tienen quien las abone.* — *Diario de Zaragoza*, 17 mars 1797.
7. « *En la calle de las armas*, n° 21, *ay una nodriza de* 23 *años, y de leche de* 20 *dias.* » — *Diario de Zaragoza*, même date.

La vie était, en général, fort monotone et eût été tout à-fait désœuvrée si mille pratiques dévotes n'y avaient mis quelque semblant d'occupation; mais l'église attirait surtout les femmes, les hommes allaient à leurs affaires et s'entendaient aussi merveilleusement à flâner.

Les gens de justice et les bureaucrates avaient assez de leur tâche quotidienne pour remplir leur journée. Dans les petites villes, les médecins étaient fort occupés, car ils cumulaient les fonctions de médecin, de chirurgien et d'accoucheur, avec celles de barbier, de saigneur et de dentiste. Maître Esteban Vellanes y Peralba exerçait tous ces métiers à Toro en 1813; il avait trois pièces meublées avec un luxe croissant; dans la première il recevait ses clients comme barbier, dans la seconde comme chirurgien, dans la troisième comme médecin [1]. Les commerçants attendaient tranquillement les clients dans leurs boutiques [2].

Les gentilshommes et les petits propriétaires remplissaient les Conseils des Villes, les Sociétés Économiques des Amis du Pays, les Juntes de charité, les Associations pieuses, faisaient la sieste, couraient aux nouvelles, les colportaient de maison en maison, se donnaient rendez-vous sur la promenade. Le P. Isla excelle à décrire ces sociétés d'oisifs, où la gravité n'excluait ni la malice ni la médisance. « Que dans un « cercle de graves barbons, on se mette à louer celui-ci « ou celui-là, c'est plaisir de voir les mines des assistants; « les uns se renversent sur leur chaise, croisent les jambes « et contemplent le plafond ; un autre tire sa tabatière, « y donne deux petits coups secs et hume une prise, de « toutes ses forces ; celui-là laisse tomber sa tête comme « une figue mûre, et après un long silence, dit tout à coup :

1. Fée, *Souvenirs de la guerre d'Espagne*, p. 231.

2. Cf. Santiago Rusiñol, *L'Auca del senyor Esteve*, Barcelona, 1907, in-8o, étude très pittoresque des mœurs barcelonaises.

« — Oui, Messieurs, et, à propos, que fait le Grand Turc[1] ? »

Comme bien on pense, les moindres gestes des personnages un peu en vue étaient épiés et commentés avec passion et les mariages autant d'occasions dont profitaient les amateurs de bavardages. La loi contribuait à donner un intérêt romanesque aux questions de ce genre. Les fiançailles créaient un lien de droit entre les fiancées; si la jeune fille se refusait à la célébration du mariage, le juge d'église pouvait ordonner son transfert dans une maison tierce pour lui donner pleine liberté de s'exprimer[2]. Le mariage religieux étant le seul reconnu, un grand nombre de fils de famille contractaient, à l'insu de leurs parents, des mariages clandestins avec des femmes de condition inférieure. Charles III avait recommandé aux autorités d'empêcher ces sortes d'unions[3], et avait rendu obligatoire le consentement des père et mère[4]; mais Charles IV permit de nouveau aux fils majeurs de 25 ans et aux filles majeures de 23 ans de se marier sans l'agrément de leurs parents[5]. Cette législation était faite pour les amoureux et les mœurs s'en accommodaient très bien. Presque chaque jour amenait son roman, la chronique ne chômait jamais. C'était à l'Église que les jeunes gens se rencontraient le plus facilement : « sa poétique et mystérieuse enceinte fut toujours « merveilleusement propre à ouvrir toutes grandes à l'amour « les portes de l'âme[6]. » Le secret des amoureux ne tardait pas à être connu; on en jasait en ville, des gens malintentionnés avertissaient les parents de la jeune fille qui se voyait soumise à une surveillance plus sévère; des rivaux se présentaient; les duels n'étaient pas aussi rares que l'eût voulu le

1. Gaudeau, *Fray Gerundio*, p. 220.
2. *Nov. Rec.*, X, II, 16, 23 oct. 7185.
3. *Id.*, X, II, 14 et 15 (1785).
4. *Id.*, X, II, 9 (1776).
5. *Id.*, X, II, 18 (1803).
6. Pérez Galdós, *Trafalgar*, p. 40-43.

roi. Tout finissait d'ordinaire, comme dans les romans d'autrefois, par un mariage, et sans qu'il fût besoin de recourir à la « saccade du vicaire » dont parle Saint-Simon [1]. On s'occupait aussi des intrigues et des aventures des femmes de théâtre *(cómicas)*. A la fin du XVIIIe siècle, on commença à parler politique et à fronder les abus; on attaqua les préjugés, les idées prirent une tournure révolutionnaire [2].

Les amusements n'étaient ni variés, ni nombreux. Peu de gens aimaient la chasse; personne n'aimait la campagne [3]. On donnait très rarement à dîner. Les soirées *(tertulias)* étaient en général monotones et peu divertissantes. Les collations *(refrescos)* étaient entourées d'un cérémonial trop compliqué pour qu'on pût s'y amuser beaucoup. A l'arrivée des invités, on parquait les hommes dans une chambre et les dames dans une autre. Quand tout le monde était arrivé, on faisait entrer la compagnie au salon, où la maîtresse de maison recevait ses hôtes, grave comme la reine à un *besamanos* [4]. L'apparition des rafraîchissements faisait épanouir tous les visages. C'étaient de grands verres d'eau sucrée, du chocolat, des confitures, des biscuits, des massepains, des dragées, des pralines. On s'en régalait à cœur-joie, on en mettait plein ses poches, plein son mouchoir, plein son chapeau; on en faisait porter chez soi par son domestique. La

1. Saint-Simon (Édition de Boislisle), VIII, p. 576.
2. Foy, *Guerre de la Péninsule*, II, p. 277.
3. Bourgoing, *Nouveau Voyage*, II, p. 310. — De Laborde, *Itinéraire descriptif*, II, p. 238.
4. En novembre 1792, Vancouver est reçu par le commandant espagnol du Fort de San Francisco. — « Nous trouvâmes, dit-il, sa « femme bien vêtue, et selon l'usage observé ici par les Espagnoles « quand elles reçoivent des visites, assise en face de la porte, les « jambes croisées sur une natte, que supportait une petite plate-« forme de bois, carrée, élevée de trois ou quatre pouces au-dessus « du terrain, et à côté d'elle ses deux filles et son fils proprement « habillés. » — Vancouver, *Voyages*, II, p. 8.

soirée se terminait par une partie de jeu ou par un bal. Il était bien rare qu'il y eût souper après la danse [1].

L'Espagnol ne connaissait pas ces jolis jeux où l'on s'embrasse par pénitence. Il n'y avait pas de *mistletoe* dans le salon, pendant la bonne nuit de Noël. On ne s'embrassait même pas sur la scène [2]. Les réunions les plus amicales conservaient toujours un air de froideur, d'apprêt qui leur ôtait beaucoup de leur charme.

Cependant ces remarques s'appliquent surtout aux pays castillans. Dans les autres parties de l'Espagne, surtout aux Indes, le ton était beaucoup plus libre, la gaieté plus franche et l'on savait organiser des fêtes charmantes.

En Andalousie, c'était la mode d'aller à la promenade après le spectacle; les dames montaient dans leurs carrosses, les hommes se promenaient à pied, montant de temps à autre sur le marchepied des voitures pour causer plus aisément. A la fin de la soirée, on allait prendre des glaces au café [3]. A certains jours, les Sévillanes allaient bavarder le long de l'Alameda. de Hércules. La promenade était brillamment illuminée; des boutiques de confiseurs en occupaient les côtés et les dames, bien cachées sous leurs mantilles, accostaient bravement les cavaliers et leur faisaient mille compliments qui se payaient en bonbons. et en sucreries. Un divertissement semblable est tout à l'honneur du peuple qui peut se le permettre, car il suppose une extraordinaire égalité d'éducation et une réserve qu'il serait imprudent de supposer chez une foule qui ne serait pas une foule andalouse [4].

Au Mexique, les grandes fêtes religieuses étaient l'occasion de soirées interminables. Huit jours avant Noël, commençait

1. Bourgoing, *Nouveau voyage*, II, p. 310.
2. Id., *ibid.*, II, p. 300.
3. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 261-262.
4. Fée, *Souvenirs de la guerre d'Espagne*, p. 130.

la fête des stations *(posadas)*. D'après la tradition, la Vierge avait mis huit jours à aller de Nazareth à Berthléem. Plusieurs familles s'associaient pour célébrer la fête et l'on désignait une maison pour y faire la première *posada*. Dans le salon était élevé un autel, avec les images de la Vierge et de Saint Joseph. Après avoir chanté et récité des prières devant l'autel, les invités prenaient les saintes images, se formaient en procession et se rendaient à la porte d'une maison amie demander l'hospitalité pour la Vierge et Saint Joseph. On répondait par des refus, puis on finissait par ouvrir, de mauvaise grâce, comme il avait été fait jadis à la Vierge en Terre Sainte. On portait les statues dans le salon, où un autel se trouvait préparé pour les recevoir, puis la fête, si pieusement commencée, se terminait par un souper et par un bal. Le lendemain, la seconde *posada* était célébrée de la même manière dans une autre maison et il en était ainsi jusqu'à la nuit de Noël. Cette nuit-là, on fêtait la naissance du Saint Enfant et on lui choisissait un parrain et une marraine. La marraine allait prendre dans la pièce voisine un beau poupon de cire et l'apportait respectueusement sur l'autel. Le bal qui suivait la cérémonie était le plus brillant de tous. Quelquefois on imaginait de faire la loterie des compères *(rifa de compadres)*. On mettait les noms des dames dans une urne, les noms des cavaliers dans une autre et l'on formait les couples en tirant un nom de chacune des urnes; on trichait un peu pour mettre ensemble les amoureux, ou appareiller des couples grotesques, ou rapprocher des personnes qui ne s'aimaient point. Un bal général, aux frais de toutes les familles associées, terminait ces fêtes si originales et si espagnoles[1].

Le Jeudi Saint, les dames de l'aristocratie mexicaine paraissaient à pied dans les rues, les cavaliers s'empressaient autour d'elles et leur faisaient présent de crécelles en or, en argent,

1. Arróniz, *Manual del viajero en Méjico*, p. 141.

en ivoire ou en cristal, qui remplissaient la ville d'un bruit assourdissant.

Le Vendredi Saint, chacùn dressait un reposoir dans son salon et offrait une collation à ses amis.

Le jour de Pâques, à dix heures du matin, les cloches de la cathédrale se mettaient en branle, les voitures recommençaient à circuler par les rues, toute la ville se réveillait en un instant, et l'on brûlait dans les carrefours des mannequins de carton représentant Judas.

Le jour des morts, les promenades de Mexico étaient bordées de confiseries funèbres, où l'on achetait des croix, des couronnes et jusqu'à de petits tombeaux en sucre. Aussi habiles et aussi friandes que les Sévillanes, les dames mexicaines se régalaient de ces bonbons macabres aux frais de leurs admirateurs [1].

Jusque dans les régions les plus sauvages du Nouveau-Mexique régnait le goût de la danse et du plaisir. Les colons de la Californie fêtaient la *noche buena* par des bals et des banquets; le jour des Saints Innocents, la fête de Notre-Dame de Guadalupe étaient marqués par de nouvelles réjouissances. On dansait aussi pendant le carnaval. Les jeunes filles et les jeunes femmes brisaient sur la tête de leurs invités des coquilles d'œufs remplies d'eau de senteur, ou de poudre d'or qui recouvrait bientôt toutes les chevelures et tous les vêtements [2].

Au Pérou, le plaisir de la danse gagne jusqu'aux couvents; une dame de Cuenca, qui a ses grandes entrées au monastère de La Conception y organise des bals où les religieuses, en costume mondain, dansent avec des cavaliers [3].

La danse et la musique constituent dans les missions du Paraguay la grande distraction des indigènes.

1. Arróniz, *op. cit.*, p. 14.
2. Frignet, *La Californie*, p. 66.
3. *Archives des Indes*, CXXVIII, II, 17, 1791.

IV. — Fêtes publiques.

Les fêtes publiques ont été inventées pour faire danser ceux qui n'ont pas le moyen de payer les violons. Chez les peuples moroses, elles sont officielles et ennuyeuses. En Espagne, l'entrain est en raison inverse de la situation sociale. La noblesse s'amuse mieux que le roi, la bourgeoisie plus que la noblesse, et le peuple mieux que nobles et bourgeois réunis.

Le génie théâtral et magnifique du peuple espagnol donnait aux fêtes officielles elles-mêmes un entrain qui les rendait intéressantes, lorsque le peuple consentait à y prendre part. Comparons deux fêtes du même genre, dont l'une fut purement officielle et la seconde vraiment populaire; la différence sautera aux yeux.

Le 11 mars 1724 eut lieu à Barcelone la proclamation du roi Louis Ier. C'était la première cérémonie de ce genre que l'on y célébrait depuis la guerre de succession et l'on n'était pas sans inquiétude sur les sentiments de la population. On fit des patrouilles dans les rues. Les canons de la Citadelle et du Montjuich furent braqués sur la ville. Le cortège se rendit sur la place du Palais dans un appareil tout militaire. Le portrait du roi fut exposé sous un dais au balcon du château. On arbora l'étendard royal et le roi d'armes cria par deux fois : — Castille et Catalogne pour notre Sire le roi, D. Luis Ier, que Dieu garde! — Le peuple répondit *Amen* et *vivat*, l'alguazil-mayor jeta à la foule des médailles commémoratives, et la fête se termina par un office solennel à la Cathédrale, un feu d'artifice, deux banquets, un bal offert par la Ville, à l'aristocratie barcelonaise dans le Salon des Cent Jurats [1]. En somme rien de plus froid et de plus banal que cette fête officielle.

1. Pi y Arimon, *Barcelona antigua y moderna*, II, p. 361.

Au mois de septembre 1789 eut lieu à Barbastro la proclamation de Charles IV. Cette fois, l'allégresse était générale. La dynastie avait pris racine dans le pays, le roi était populaire, la population tout entière voulut prendre part à la fête et au lieu d'une parade de fonctionnaires, nous avons une fête locale vraiment charmante. Toutes les rues, toutes les places sont ornées « comme le jour de la procession du *Corpus* », les maisons tendues de velours, de damas, de brocatelles, ou d'étoffes aux vives couleurs. A midi, le carillon de la Cathédrale et les cloches des paroisses donnent le signal de la fête. On tire des pétards et des coups de fusil, la musique des milices urbaines remplit les rues du bruit de ses clairons et de ses timbales. A trois heures les députés du commun, le porte-enseigne de la Ville *(Alférez-mayor)* se rendent à cheval à l'Hôtel de Ville, pour recevoir des mains du corrégidor la bannière de la Cité. Sur la place, la cavalcade organisée par les corporations attend l'ordre de se mettre en marche; les commissaires de la fête, montés sur de beaux chevaux et parés de superbes habits « brillent comme un bouquet d'étoiles ». L'ordre est donné, le cortège s'ébranle, précédé par des géants et des nains, une compagnie de dragons d'Almansa, les timbaliers et les clairons de la ville. Chaque corporation a son groupe ou son char. Les passementiers sont habillés en soldats de la Garde Espagnole, les cordonniers en hussards hongrois, tels qu'on se les figure à Barbastro : « casaque d'indienne marron, à galons blancs, coutures et « applications de gaze d'argent, manteau bleu, galonné « d'argent pendant sur une épaule, bonnet de taffetas bleu « à revers rouge et panache de fleurs artificielles ». Les corroyeurs sont en blanc, avec des ceintures roses. Les fabricants de chaussures de cordes sont aussi habillés en hussards hongrois, mais ils ont un étendart et un général. Les drapiers représentent les guerriers de l'antique Aragon, les formidables Almogavares; ils ont de brillantes armures, des nez

immenses et de terribles moustaches. Les forgerons, les cordiers, les chapeliers, et les maçons sont habillés en Turcs avec un cafetan bleu, garni de gaze d'argent, une ceinture rose ornée de fleurs artificielles, un croissant au turban et des sabres recourbés. Ils sont commandés par l'empereur du Maroc en personne. Les charpentiers se sont vêtus « à la romaine, avec des cottes de mailles et des morions ». Les spectateurs « instruits » ne leur ménagent pas les applaudissements. Les tailleurs sont vêtus à l'antique espagnole. On voit encore « les braves enfants de la déesse Cérès conduits « par le vieux Chronos », la musique du régiment de Flandre avec quinze instruments à vent, les portiers et les massiers de la cité, le corps de ville en grand costume, les rois d'armes et le seigneur Corrégidor en uniforme. Les fêtes durent cinq jours. Il y a illuminations et courses de taureaux. Quoique très malade, l'évêque fait servir chaque matin et chaque soir un bon repas aux pauvres de l'hospice et même aux prisonniers. Il faut que tout le monde fête l'avènement du nouveau roi [1].

Les villes plus riches que Barbastro se donnaient, dans les grandes solennités, le luxe d'un feu d'artifice. Les ressources de l'artificier étaient déjà très variées. On voyait des cascades de feu, le bonnet du Grand Turc, le combat des serpents et des plats d'étain, le caprice des femmes, les roues de la confusion, le combat des deux soleils, la grande cascade chinoise, couronnée d'un bouquet de fusées. Des transparents représentaient le Roi et la Reine, des allégories, des métamorphoses comiques [2].

Mais il y avait trois choses que l'Espagnol préférait à toutes les autres : le bal, le théâtre et les *toros*.

1. Novoa, *Historia de Barbastro*, p. 408. — Cf. *Diario de Barcelona*, 31 oct. 1802. Cavalcade offerte à L. L. M. M. par la ville de Girone.
2. *Diario de Barcelona*, 1802, 26 sept. 3 et 16 octobre.

Masqué ou non, le bal était réellement le divertissement national. Dans certaines villes, on s'arrangeait pour danser d'un bout de l'année à l'autre. Victoria avait des fêtes de rue *(fiestas de calle)*, qui se donnaient aux frais des habitants. Le matin, on célébrait une messe en l'honneur du Saint patron de la rue; à trois heures de l'après-midi, on fermait les boutiques et l'on dansait au son du *tamboril* jusqu'à l'Angelus. La nuit venue, on illuminait la niche du Saint patron, les enfants allumaient un feu de joie et chacun offrait une collation à ses amis devant la porte de sa maison. Il n'y avait pas moins de trente fêtes de cette sorte dans l'année, sans préjudice des grandes fêtes de la Vierge Blanche, qui duraient quatre jours et des nombreuses assemblées villageoises des environs de Vitoria [1].

A Tolosa, les Français établis dans la ville donnaient un bal chaque année le jour du mardi gras; jusqu'en 1764, l'alcade offrait la collation à tous ceux qui avaient dansé. La danse nationale de Tolosa était la danse des bourdons *(bordondanza)*, établie en 1321 en mémoire de la bataille de Beotibar. Jusqu'en 1777, les danseurs venaient achever la danse dans l'église [2].

En Castille on dansait la *guaracha*, à Valence et à Tarragone la danse des bâtons *(danza dels bastonets)*, dans les Provinces basques, la danse des épées et le *zortzico*, en Andalousie le *sabateño*, le *cachiruelo*, le célèbre *Ole gaditano*, les *seguidillas*, le *bolero*, et toutes ces danses se réunissaient dans la danse nationale par excellence, le *fandango*, « que David avait dansé devant l'arche, et dont Thésée raffolait [3] ».

Le fandango n'admet que deux danseurs, un homme et

1. Bengoa, *El libro de Alava*, p. 218.
2. Gorosabel, *Bosquejo de las antigüedades de Tolosa*, p. 291.
3. De Langle, *Voyage en Espagne*, I, p. 146. — Au mois d'août 1787, a ville de Barcelone fêtait Ahmed-Vasif-Effendi, ambassadeur du Sultan. Le bon Turc redemanda le fandango. — Saldoni, *Dic. de músicos españoles*, IV, p. 249.

une femme, qui exécutent les figures l'un en face de l'autre, sans jamais se toucher, même de la main; l'air est toujours le même, toujours joué sur la guitare, toujours accompagné des castagnettes et cependant les Espagnols ne peuvent l'entendre de sang-froid et ne se lassent jamais de le redemander, parce que le fandango n'est pas une danse, c'est une pantomime que varie sans cesse la fantaisie des artistes; c'est un poème sans paroles, où les mouvements rythmés expriment toutes les véhémences de la passion, comme fait la musique dans l'opéra. C'est un thème vague, que chacun interprète à sa manière [1].

Les bals publics étaient mal vus de l'autorité; cependant Charles IV se montra moins rigoureux que son père et se contenta de réglementer ces sortes de divertissements au lieu de les interdire. Dans le seul mois de février 1802, il n'y eut pas moins de vingt-quatre bals publics à Barcelone. Le 1er février, deux bals travestis furent donnés au théâtre et à la Bourse du Commerce. Le prix d'entrée était de 3 pesetas au théâtre et de 2 à la Bourse. Le travestissement ne devait imiter ni costumes religieux, ni uniformes officiels ; il était défendu aux hommes de s'habiller en femme et aux femmes de prendre l'habit masculin; on recommandait de ne pas mettre de bijoux dont on pût regretter la perte; il était interdit de fumer, de siffler, d'applaudir bruyamment, de donner de violentes poussées, de lancer des quolibets aux danseurs. Le buffet était tarifé, ainsi que la garde-robe. Un médecin était à la disposition du public dans un salon réservé [2]. Le 4 nov. 1802, un nouvel avis officiel rappelait aux danseurs qu'ils devaient se comporter avec la plus grande décence, et cependant l'autorité avait permis, quelques jours auparavant, les farces les plus singulières. Le 23 octobre, à l'issue d'un

1. Bausset, *Mémoires*, I, p. 351.
2. *Diario de Barcelona*, 31 janvier 1802.

bal masqué, donné dans le cirque des Toros, on avait vu paraître quinze hommes, le visage couvert d'un masque sans yeux, portant un grelot au cou et un fouet à la main. On avait alors lâché dans l'arène un pourceau, qui portait au cou un grelot, du même timbre que ceux des hommes, et alors avait commencé une course folle. Les hommes couraient les uns après les autres; quand ils croyaient entendre le pourceau, ils lui envoyaient un coup de fouet, mais le coup s'égarait le plus souvent sur les épaules d'un de leurs compagnons, et comme il fallait toucher trois fois le porc pour en être déclaré propriétaire, la bataille durait longtemps, au milieu des rires, des cris et des huées [1].

Le théâtre avait contre lui les autorités civiles et religieuses. Charles III avait songé à l'interdire complètement. L'archevêque de Valence avait réussi à suspendre pendant dix ans les représentations théâtrales dans sa ville archiépiscopale. Les Ordonnances de 1753 et de 1763 semblent n'autoriser qu'à regret un plaisir si profane et cherchent à introduire au théâtre la discipline des Collèges. Mais rien ne prévaut, même en temps de monarchie absolue, contre l'opinion de tout un peuple. Non seulement le théâtre subsista, en dépit de l'opposition de la Cour et de l'Église, mais il acheva de se dégager de l'influence ecclésiastique. Il était entièrement laïcisé à la fin du XVIIIe siècle.

Dès cette époque, les grandes villes avaient une salle de spectacle. On en trouve à Séville, à Grenade, à Saragosse. L'un des théâtres de Barcelone date de cette époque. Les acteurs étaient beaucoup moins méprisés qu'en France. L'Église bénissait leurs mariages et leurs funérailles. Un fils d'actrice pouvait être admis dans les ordres [2]. Françoise Ladvenant, une des comédiennes les plus célèbres du siècle,

---

1. *Ibid.*, 23 oct. 1802.
2. Pellicer, *Origen y progresos de la Comedia*, II, p. 119.

est enterrée dans l'église de Burjasot, près de Valence [1].

Les provinces ne paraissent pas avoir produit d'auteurs dramatiques originaux. Les pièces les plus en vogue venaient de Madrid.

A la fin du siècle, des spectacles d'un genre tout nouveau commencèrent à paraître en Espagne. L'influence italienne, française et anglaise, se fit sentir dans les lettres et changea les formes traditionnelles du drame et de la Comédie.

De véritables concerts initièrent le public à la musique italienne ou allemande. Le 22 octobre 1902, une Française, Mme Gail, donnait à Barcelone, avec huit exécutants, un concert de piano et de violoncelle. Un sieur Lamotte, premier musicien de la Chapelle de Louis XVI et des concerts de la Reine, jouait sur la trompe des airs de sa composition [2].

On allait voir dans le même temps « l'horloge qui écrit » et « la fille invisible de l'Italien Luchini, l'aérostat de Lunardi [3], les portraits au physionotrace [4].

---

1. Voici son épitaphe :

Aqui yace
Francisca
L'Advenant,
de edad de veinte y dos años
y ocho dias, inmortal
por su agudisimo
talento y admira-
cion unica en
su profesion
Murió en 11 *de Abril* 1772,
dando especiales
muestras de fervorosa contri-
cion ; rueguen á Dios
por ella.

Anonyme (J.-F. Peyron), *Nouveau Voyage en Espagne*, I, p. 98.

2. *Diario de Barcelona*, 20 octobre 1802.
3. *Ibid.*, 20 oct. 1802.
4. *Ibid.*, 3 oct. 1802.

Le seigneur Martin, professeur de physique, d'optique et de mécanique, annonçait l'ouverture de ses salons : « Il ne « voulait, disait-il, entrer dans aucun détail, pour ne pas « imiter ces charlatans qui se parent de titres presque tou« jours usurpés — *non verbis, sed operibus, probantur artes.* » — Il se bornait à dire que son théâtre avait obtenu le plus grand succès dans les villes et les capitales du nord, qu'il avait joui pendant longtemps à Paris de la plus avantageuse réputation. Les papiers publics étaient remplis de son éloge, son théâtre unissait à la décence la plus scrupuleuse la variété la plus étonnante. La salon était magnifiquement éclairé à la cire et disposé pour la plus grande commodité des spectateurs. Le prix d'entrée était d'une peseta seulement [1].

Barcelone avait encore des prestidigitateurs, des faiseurs de tours de cartes, des montreurs d'ombres chinoises, des équilibristes et gymnasiarques d'une étonnante habileté. La *Lyonnaise* et la *Romanita* dansaient sur la corde raide. La *Españoleta* faisait le moulinet turc, ayant dans sa bouche une pièce d'artifice. La *Griega* faisait le grand moulinet sur la corde lâche, avec pièces d'artifices sous ses pieds. Le petit *Payaso* (Paillasse ?) jouait du bâton [2].

Tout cela n'était rien, à côté de la *Pantomime de Marlborough* exécutée par deux compagnies équestres. On voyait pour une demi-peseta la bataille, le duel des deux généraux, la mort de Marlborough, la prise d'assaut du château et l'enterrement du général [3].

Mais pour curieux et nouveaux que fussent ces spectacles, d'importation étrangère, rien ne valait aux yeux d'un véritable Espagnol une belle *corrida de muerte.* Malheureusement, le roi aimait encore moins les *toros* que les spectacles et les

1. *Diario de Barcelona,* 19 octobre 1802.
2. *Id.,* 19-26 septembre 1802.
3. *Id.,* 6 avril 1802.

bals masqués. Il fallait une fête bien solennelle pour qu'il permît de donner une course[1]. Les amateurs devaient se contenter à l'ordinaire des émotions d'un combat de coqs, le spectacle favori des gitanos[2].

Ce fut pourtant au XVIIIe siècle que les *toreros* commencèrent à former une classe particulière et à fixer les règles de la tauromachie. Pendant longtemps les combats de taureaux avaient été un jeu aristocratique. En 1680, aux fêtes du mariage de Charles II, le duc de Medina Sidonia, le marquis de Çamarasa, les comtes de Rivadavia et de Kœnigsmark combattirent le taureau à cheval, la lance *(rejon)* à la main[3]. Saint-Simon cite encore, parmi les toreros les plus réputés de son temps, le comte d'Arcos, grand écuyer de Philippe V. Le dédain que manifestait le roi pour ces sortes de spectacles découragea peu à peu l'aristocratie d'y prendre part; la lance passa aux mains d'hommes du peuple, qui firent de l'art de combattre le taureau leur unique métier. Les gens de pied, qui n'avaient eu jusque-là qu'un rôle effacé, virent leur importance grandir quand ils purent traiter d'égal à égal avec les picadors. Dès la fin du siècle, les courses commencèrent à prendre la physionomie qu'elles ont gardée jusqu'à nos jours[4].

On ne comptait encore en 1773 que quatre amphithéâtres permanents dans toute l'Espagne : ceux de Madrid, d'Aranjuez, Grenade et Séville, Mais chaque ville avait sa Grand' Place. On établissait des barrières tout autour, les propriétaires des maisons qui donnaient sur la place cédaient leurs

1. En 1791, l'agent en Cour de la ville de Valladolid rencontre les plus grandes difficultés pour obtenir une permission de ce genre. Les licences sont systématiquement refusées. — *Autos acordados de Valladolid*, 23 juillet 1791. — Cf. *Archives municipales de Bilbao*, 1797.

2. Fée, *Souvenirs de la Guerre d'Espagne*, p. 90.

3. Mesonero Romanos, *El antiguo Madrid*, I, p. 278.

4. Cf. la *tauromaquia* de Goya.

balcons du second et du troisième étage et l'on obtenait ainsi une sorte de cirque suffisamment commode [1].

Il est impossible de se figurer l'enthousiasme que soulevait dans une ville espagnole l'annonce d'une course de taureaux. Le ministre Campillo dit que les gens de Saragosse vendraient leur chemise pour y assister [2]. Un proverbe affirmait que s'il y avait des *corridas* au Paradis, tous les Guipuzcoans voudraient devenir des saints pour aller les voir [3]. Vers 1780, les plus célèbres toreros étaient Pepe Hillo, Romero et Costillares. Il y avait des Romeristes et des Costillaristes [4].

Les taureaux venaient d'Andalousie, de Castille ou de Navarre. Leur entrée était déjà une occasion de réjouissance. Une foule énorme se pressait sur leur passage. Les jeunes gens les suivaient à cheval, les femmes se mettaient aux fenêtres, agitaient leurs mouchoirs et leurs mantilles. Au cirque, les places atteignaient des prix fous : on payait une loge 5 douros, une place à l'ombre 1 douro, une place de près de la barrière 6 pesetas [5].

Le taureau avait à lutter, comme aujourd'hui, contre les picadors, les *capeadores*, les *banderilleros;* l'*espada* lui donnait enfin le coup mortel, mais les règles de l'art n'étaient pas encore aussi sévères qu'elles le sont devenues par la suite; les courses étaient alors moins monotones et plus pittoresques. Quelquefois, un picador courageux attaquait le taureau au sortir du toril, avec une sorte de glaive fourchu et lui tranchait la colonne vertébrale; le taureau s'écroulait foudroyé [6]. Un picador qui avait blessé le taureau pouvait descendre de

1. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 216. — Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 427. Le Cirque de Barcelone venait d'être achevé en 1802. — *Diario de Barcelona*, 15 septembre 1802.

2. Rodríguez Villa, *Patiño*, p. 160.

3. Larramendi, *Corografía*, p. 195.

4. Bourgoing, *Nouveau Voyage en Espagne*, t. II, p. 282.

5. *Diario de Barcelona*, 16 sept. 1802.

6. Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 433.

cheval pour achever l'animal à coups de poignard [1]. Un Indien, le fameux Ramon de la Rosa, posait les banderilles et tuait le taureau sans descendre de cheval [2]. Il attendait le taureau, à son entrée dans l'arène, sautait sur son dos, jouait de la guitare et forçait la bête à marcher en mesure [3]. Il se plaçait sur une table en face du taureau, les pieds enchaînés, et sautait par dessus l'animal quand il venait pour se jeter sur lui [4]. Ramon de la Rosa avait trouvé un émule dans le torero Alarcon. Ils exécutaient ensemble un exercice vraiment prodigieux. Alarcon paraissait dans la piste monté sur un char attelé d'un cheval. Quand le char était arrivé sous la tribune des autorités, Ramon dételait le cheval et on lâchait un taureau dans l'arène; à ses cornes pendait un bout de corde, que l'Indien saisissait rapidement. En une minute, le taureau était attaché à un pieu, harnaché, attelé; l'Indien, sautant sur son dos, conduisait autour du cirque le dangereux équipage. Un nouveau taureau était alors introduit. Ramon et Alarcon le criblaient de coups de lance et de banderilles et quand la bête était parvenue au paroxysme de la rage, Alarcon sautait du char et tuait le taureau avec un admirable sang-froid [5].

Malgré l'incroyable popularité de ces jeux sanglants, Charles IV les prohiba dans tout le royaume par décret du 10 février 1805 [6]; les arènes ne se rouvrirent que par ordre du roi Joseph [7]. Il fallut jusque-là se contenter de courses de bouvillons *(novilladas)*, semblables à celles qui réjouissaient les paysans. Les écarteurs basques, déjà renommés,

1. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires.*
2. *Diario de Barcelona*, 28 sept. 1802.
3. *Id.*, 24 octobre 1802.
4. *Id.*, 5 octobre 1802.
5. *Diario de Barcelona*, 2 nov. 1802.
6. *Nov. Rec.*, VII, XXXIII, 7.
7. Foy, *Guerre de la Péninsule*, IV, p. 30.

attendaient le taureau en face et lui posaient les banderilles sans se servir de la cape[1]. A Tolosa, tous les dimanches après vêpres, on lâchait un bœuf dans les rues et les enfants s'amusaient à courir après lui et à le dépister[2]. Le 25 août 1806 une grande *novillada* fut donnée à Salamanque pour l'inauguration des bustes du roi et de la reine à l'hôtel de ville : 27 vaches furent abandonnées aux taquineries des jeunes gens et réjouirent la foule de leur gauche résistance et de leurs lourds ébats[3].

V. — Le jeu, la mendicité, la débauche.

La fringale de plaisir qui travaillait la population des villes ne trouvait pas un aliment suffisant dans les fêtes publiques. Il n'y avait pas tous les jours taureaux, théâtre ou bal masqué. L'artisan, misérablement logé, n'était pas retenu chez lui par l'amour du foyer. La taverne et le jeu absorbaient tous ses loisirs.

L'ivrognerie est assez rare en Espagne. Ce serait cependant une erreur de croire que personne n'y boit plus que de raison. « Les serenos de Malaga disent qu'ils ne boivent point de « vin. Non, mais avec le vin qu'ils boivent pourrait tourner « un moulin[4]. » Et beaucoup de gens ressemblaient aux serenos de Malaga. Beaucoup d'ouvriers ne travaillaient que la bouteille en leur compagnie[5]. Rare en Espagne, l'ivrognerie était très commune aux Indes. Le vin d'aloès, ou *pulque*, était la boisson nationale au Mexique, la *chicha* au Pérou.

1. Larramendi, *Corografía de Guipúzcoa*, p. 294.
2. Gorosabel, *Bosquejo de las antigüedades de Tolosa*, p. 294.
3. Ram. Giron, *Historia de Salamanca*.
4. Proverbe andalous.
5. Larruga, *Memorias económicas*, t. XXVI, p. 173.

La police de Mexico ramassait les ivrognes dans des tombereaux et les faisait travailler pendant trois jours au nettoyage des rues[1].

Le jeu faisait beaucoup plus de victimes que l'ivrognerie, car l'Espagnol est incomparablement plus joueur qu'intempérant. Une ordonnance du 5 octobre 1771 énumère vingt-cinq jeux prohibés, et parmi eux le pharaon, la bassette, le trente et quarante, le biribi, les dés, le trictrac, le billard, la toupie, les osselets, les jonchets, tout jeu de chance et de hasard[2]. Il était interdit de jouer même aux jeux permis dans les hôtelleries, les auberges, les cabarets, les cafés et les tavernes. Dans les maisons patentées où l'on pouvait jouer au billard sous la surveillance des fermiers du roi, on jouait aussi aux dames, aux échecs, au tric-trac et au jacquet, mais tout autre jeu était défendu. En aucun cas la somme risquée sur un coup ne devait dépasser un réal, et la valeur totale des enjeux ne pouvait être supérieure à 30 ducats. Le corrégidor pouvait poursuivre, en matière de jeu sur la déposition d'un seul témoin[3]. Les joueurs étaient punis d'une amende de 200 ducats s'ils étaient nobles, de 50 ducats s'ils étaient roturiers; un tiers de l'amende était attribué au dénonciateur. Si les joueurs ne pouvaient payer l'amende, on les condamnait à dix ou vingt jours de prison. En cas de récidive, la peine pouvait aller jusqu'à une année de bannissement. Le plus clair résultat de cette sévérité fut de multiplier les maisons de jeu clandestines et le roi n'aurait pas dû s'en étonner, car s'il prohibait les jeux de hasard il contribuait lui-même à en répandre le goût par la faveur qu'il accordait aux loteries, le jeu de hasard par excellence.

La Loterie Royale fut établie en Espagne « à l'imitation de

1. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, I, p. 364.
2. *Nov. Rec.*, XII, XIII, 15. — Ordonnances analogues en 1720, 1724, 1739, 1756, 1764.
3. Même disposition dans le *Fuero de Vizcaya*, XXXV, 4.

la Cour de Rome » par décret du 30 septembre 1763. Le produit devait servir à l'entretien des établissements charitables de Madrid, mais c'était en réalité un nouvel impôt. Pour prévenir toute concurrence, le roi interdit la vente de billets de loteries étrangères [1]. Il défendit aux clercs et aux particuliers de faire, sans sa permission, des loteries d'objets comestibles dont les billets se vendaient à la porte des églises [2]. Il défendit de jouer à la loterie avec des cartons ou des billets dans les cafés et les maisons publiques [3]. Il défendit de remettre en loterie les numéros gagnants de la Loterie Royale [4]. Les joueurs trouvaient moyen d'éluder les ordonnances. Les villes, les corporations, les confréries, les particuliers même obtenaient fréquemment la permission d'organiser des loteries.

En 1797, le roi autorise une loterie en faveur du Collège royal de médecine pratique [5]. En 1802 la Caisse royale d'escompte de Madrid lance une loterie de 500 millions de réaux [6]. La municipalité de Barcelone a aussi la sienne avec lots de 75, de 150, de 500 livres [7]. Chez les Pères des Écoles près de Mataro, les billets sont à 2 réaux, et on peut gagner de 75 à 1.000 livres catalanes (1.794 réaux), douze couverts d'argent, une grande cuiller en argent, six chandeliers d'argent, une pension d'un douro par jour pendant un an [8]. Ce dernier lot devait être fort apprécié, car on le retrouve à la loterie municipale [9]. Pour un réal, on pouvait gagner à la loterie

1. *Nov. Rec.*, XII, XXIII, 18, 20 juillet 1774.
2. *Ibid.*, XII, XXIII, 2, et Ordonnances du 23 sept. 1766, du 11 mars 1773, du 2 juillet 1780, du 3 nov. 1790.
3. *Ibid.*, XIII, XXVII, 17, 23 avril 1800.
4. *Ibid.*, XII, XXIV, 3, 2 juillet 1787.
5. *Diario de Zaragoza*, 6 avril 1797.
6. *Diario de Barcelona*, 15 février 1802.
7. *Ibid.*, 11 mai 1802.
8. *Diario de Barcelona*, 18 déc. 1802.
9. *Ibid.*, 9 sept. 1802.

de San Justo et San Pastor douze couverts et une grande cuiller d'argent, jusqu'à des pendants d'oreilles en diamants [1]. Comme en Allemagne, on mettait en loterie des propriétés dont la vente eût été trop difficile. Au mois de mars 1787, on vendait des billets à 20 réaux; le gagnant devenait propriétaire de deux maisons sises à Madrid et à Guadalajara; la première avait coûté 1.611.398 réaux, mais on ne dit pas ce qu'elle rapportait; la seconde donnait un revenu de 30.000 réaux [2]. On devine combien de gens devaient se laisser prendre à l'appât d'un pareil gain : toute une fortune pour 20 réaux! Ces loteries n'étaient en somme qu'un encouragement à la paresse et à l'immoralité.

C'était sur des coups de chance de cette sorte que comptaient pour sortir de leur misère ces mendiants et ces vagabonds qui formaient en Espagne, au dire de Campomanes, une armée de 140.000 têtes, alors que le nombre des véritables nécessiteux ne dépassait pas 30.000 personnes [3]. Les rues et les places étaient encombrées de *pourdieusards (pordioseros)*, de porte-bourdon, de porte-reliques, de larmoyeurs, de trembloteurs, de faux pères de famille, de faux imbéciles et de faux possédés [4], tous plus ou moins voleurs, entremetteurs ou sorciers, qui constituaient une plaie sociale et un vrai danger.

Charles III eût voulu interdire la mendicité, renfermer les femmes dans des maisons de travail, enrôler les hommes valides dans les armées de terre et de mer, et admettre les vieillards et les infirmes dans les hôpitaux; mais les difficultés

1. *Ibid.*, 10 oct. 1802.
2. *Diario de Zaragoza*, 26 mars 1797.
3. Rehfues, *L'Espagne en* 1808. On comptait 40 espèces de mendiants.
4. Parmi les variétés les plus curieuses, citons les *saludadores*, qui prétendaient posséder le secret de guérir, en les léchant, les morsures des chiens enragés. L'exercice de cette profession fut interdit en Guipuzcoa par acte de la Junte générale en 1757. — Egaña, *Guipuzcoano instruido.* V° *Saludadores.*

financières empêchèrent de réaliser tous ces projets. L'enrôlement forcé donna des résultats pitoyables. La masse de la nation voyait dans les mesures contre les mendiants un acte de tyrannie et presque d'impiété : l'Église n'enseigne-t-elle pas que les pauvres sont les membres de Jésus-Christ ?

On a peine à croire que la mendicité ait pris en Espagne le caractère d'une institution, cependant rien n'est plus vrai. Certaines catégories de mendiants formaient de véritables corporations, reconnues par la loi. En 1788, la corporation des Aveugles diseurs de prières de Saragosse *(ciegos oracioneros)* fit confirmer à nouveau ses statuts par la municipalité, elle existait légalement depuis 1648, en vertu d'une sentence de la Cour d'Aragon. La Corporation était placée sous le patronage de la Transfiguration et de la Très Pure Conception de la Vierge. Les statuts comprennent 53 articles, où sont définis les droits des novices et des titulaires, les conditions de l'apprentissage, les quartiers attribués à chacun des membres. La corporation entretenait une lampe dans une des églises de Saragosse ; elle faisait célébrer des offices le jour de ses fêtes patronales, elle avait des revenus provenant des cotisations de ses membres, et se réunissait chaque année, le 1er juillet en chapitre général [1]. Les aveugles allaient même jusqu'à donner des fêtes. En 1802, les aveugles de Barcelone et de Valence offrirent un concert au roi et à la reine, lors de leur entrée dans ces villes [2].

Les efforts de la police ne réussirent pas mieux à contenir la débauche que la mendicité. Une ordonnance de 1623 avait supprimé toutes les maisons publiques de prostitution *(casas de mancebia)* [3]. On supprima tous les privilèges de juridiction

1. Arch. Municip. de Saragosse, *Antos acordados*, 1788.
2. *Diario de Barcelona*, 26 nov. 1802. — Saldoni, *Dic. de Músicos*, IV, p. 249.
3. *Nov. Rec.*, XII, XXVI, 7, 10 février 1623.

pour le délit de proxénétisme [1]. On interdit les charivaris, et jusqu'aux batailles de fleurs [2]. Une loi de 1785, répétée en 1786 et 1787, punit de huit ans de service militaire ou de détention les hommes et les femmes qui feraient usage de tambours de basque, de timbales et de musettes, ou qui interpelleraient les passants pendant les nuits de la Saint-Jean ou de la Saint-Pierre [3]. Et malgré toutes ces lois, certaines villes d'Espagne n'étaient que de grands marchés de plaisir. « Toutes les « filles de Malaga, disait le Comte de Fernan Nuñez, se don- « nent rendez-vous à Carrataca pendant la saison des eaux, « de sorte que les plus sains ne tardent pas à être obligés de « s'y baigner [4]. » Il n'y avait pas de ville un peu considérable qui n'eût son couvent de filles repenties *(arrepentidas)* et son asile d'enfants trouvés *(inclusa)* avec sa sonnette et son tour pour la remise furtive des petits abandonnés.

VI. — L'esprit public.

Pendant longtemps, il n'y eut point en Espagne d'esprit public. Le bourgeois castillan rassemblait de bien près à ce portrait humoristique de Guatémaltèque, tracé en 1797 par un journaliste américain : « Regardez-moi Criton, cet homme « si mesuré dans sa démarche et sa tenue, qui parle peu, « pense moins encore, ou pour mieux dire ne pense à rien, « content de suivre ce que les autres ont pensé avant lui et « ce dont l'expérience lui a démontré la vérité. Son plan de « vie est uniforme, régulier, invariable ; il ne le changera jamais ; « vous ne le ferez jamais raisonner sur rien de ce qui pourrait

1. *Ibid.*, XII, XXVII, 4.
2. Arch. de Navarre, *Quadernos y leyes*, 1795, p. 166.
3. *Nov. Rec.*, XII, XXV, 8.
4. Morel-Fatio, *Etudes*, II, p. 53.

« l'induire à le changer. Quand même les avantages, ou plutôt « la nécessité du changement lui sauteraient aux yeux, la « coutume est son guide unique, l'habitude la règle unique de « ses actions [1]. »

A côté du bourgeois routinier et somnolent, la plèbe restait ignorante et fanatique. Dans tout pays autre que l'Espagne ce prolétariat passionné eût causé mille désordres, mais l'apathie nationale servait la cause de la paix. De 1714 à 1808 l'Espagne jouit réellement d'une tranquillité presque parfaite. Les mesures politiques prises par le gouvernement étaient accueillies en général avec une grande indifférence. « Le roi le veut ! ». disait-on. Si la loi était trop gênante, on en était quitte pour ne pas l'observer. L'influence du clergé contribuait à assoupir les rancunes et à adoucir les mœurs. L'Espagne vivait ainsi d'une vie réglée et sans fièvre qui trompait les observateurs superficiels. Napoléon crut connaître l'Espagne parce qu'il connaissait l'Italie et pensa avoir bon marché d'un pays anesthésié par les moines. S'il eût mieux connu le pays auquel il s'attaquait, il eût compris que la violence espagnole ne faisait que sommeiller, et pouvait se réveiller d'un moment à l'autre. La paix intérieure n'avait pas été si complète qu'on n'eût vu des troubles et des séditions populaires; elles avaient été marquées partout par d'incroyables explosions de fureur.

En 1718, Alberoni essaya de soumettre les provinces basques au même régime douanier que le reste de l'Espagne. Il y eut des séditions dans un grand nombre de villes, les employés du fisc furent battus; il y eut des maisons brûlées à Mondragon et à Vergara [2]; un député de Biscaye, Enrique Manuel de Arana, fut tué sur la promenade de Bilbao [3]. Peu s'en fallut que le soulèvement ne devînt général.

1. *Gazeta de Guatemala*, 20 fév. 1797.
2. Egaña, *Guipuzcoano instruido*. V° *Tumultos*.
3. J. Delmas, *Gaztelugach*, p. 89.

En 1766, les émeutes de Madrid furent dirigées contre les étrangers[1] et présentèrent un caractère antidynastique très marqué. Des placards révolutionnaires furent affichés dans la ville[2]. On prétendit que l'on avait découvert un descendant du roi Wamba et beaucoup de gens simples crurent qu'il allait remplacer Charles III sur le trône d'Espagne[3]. Un grand nombre de villes de province se mutinèrent. A Saragosse, l'émeute prend une tournure socialiste, le peuple demande qu'on baisse le prix du pain; il pille les maisons de l'intendant et de deux riches marchands. L'archevêque se présente devant les révoltés avec le Saint-Sacrement, les hommes saluent, s'agenouillent, mais retournent piller quand l'archevêque est passé. L'ordre est enfin rétabli par trente laboureurs, armés de l'épée et du bouclier, qui se ruent sur les pillards, en tuent deux et en blessent deux cents[4]. A Barcelone, la révolte n'est évitée que grâce à la sagesse du marquis de la Mina, capitaine-général de Catalogne[5]. A Séville, 500 hommes du régiment de Cordoue se soulèvent. Il y a des mouvements insurrectionnels à Grenade, à Andujar, à Cuenca, à Palencia et dans tout le pays basque.

En 1794, des émeutes furieuses éclatent à Valence contre les Français établis dans la ville. Le 27 février, les étudiants viennent insulter les Français jusque dans leurs boutiques; la populace met plusieurs maisons au pillage, aux cris de « Vive le Roi! à bas l'Assemblée nationale! » Le capitaine-général ne trouve d'autre moyen de protéger les Français

1. *Arch. des Aff. étr. à Paris. Espagne.*
2. On affichait :

Si volvieran los Valones,
No reinaran los Borbones.

3. A. Ferrer, *Historia de Carlos III°*, II, p. 80. — Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. IV, p. 570.
4. A. Ferrer, *Hist. de Carlos III°*, II, p. 59-68.
5. Id., *ibid.*, II, p. 74.

que de les interner dans leurs maisons. On le trouve tiède; on le remplace par le duc de la Roca, qui se montre plus hostile encore aux Français. Quand ils viennent lui demander la permission de rouvrir leurs boutiques, il leur fait cette stupéfiante réponse : « C'est le public qui les a fermées, c'est le public qui doit permettre de les rouvrir. » Et comme le public ne le permet pas et recommence au contraire à piller et à brûler, tous les Français de Valence, au nombre de 648, sont réunis à la Citadelle et embarqués au Grao, le 31 mars 1794. On n'excepta même pas de cette mesure draconienne les prêtres français réfugiés à Valence, ni quelques religieuses françaises qui avaient ouvert une école sous la protection de l'archevêque. Le prélat ayant voulu les défendre, son palais est attaqué, envahi, mis au pillage et la foule y fait bombance avec des filles de joie. Enfin l'archevêque en appelle au roi. Le capitaine général confisque son temporel (25 avril) et Godoy lui fait savoir « que sa conduite en cette affaire a mérité le blâme de Sa Majesté[1] ». De nouveaux troubles faillirent ensanglanter Valence en 1801 à l'occasion du recrutement de la milice. L'intendant, menacé de mort, n'eut que le temps de s'enfuir déguisé en moine.

Ces colères folles, ces révoltes sans but prouvent nettement que le peuple n'avait rien perdu de l'énergie sauvage des anciens jours et de cette brutalité aveugle il fit de l'héroïsme le jour où l'indépendance de l'Espagne fut menacée.

Malgré ces tristes scènes, on doit reconnaître que l'esprit public se développa et fit de grands progrès dans les années qui précédèrent la guerre de l'Indépendance.

Le gouvernement des Bourbons, très hostile à l'aristocratie, avait été, au contraire, très favorable à la classe moyenne. Il avait laissé se former et s'instruire une véritable bourgeoisie, bien moins réfractaire que le clergé et la noblesse aux idées

1. Boix, *Hist. de Valencia*, II, p. 109.

libérales et qui devint rapidement assez intelligente pour sentir le besoin de réformes, assez hardie pour les vouloir, et assez courageuse pour y travailler.

La plèbe urbaine elle-même ne resta pas absolument stationnaire. Quelques formules nouvelles commencèrent à entrer dans les esprits incapables, pour longtemps encore, de comprendre un autre idéal politique que la monarchie cléricale et absolue ; les gens du peuple sentaient vaguement que l'autorité et l'opinion s'occupaient d'eux plus que par le passé ; de grands mots inouïs arrivaient jusqu'à leurs oreilles, et malgré leur indolence une sorte d'inquiétude commençait à les gagner.

Tous ces changements s'opérèrent très lentement, et ne se manifestèrent un peu clairement qu'à la fin du XVIIIe siècle, mais ce fut alors chose curieuse que la lutte des idées et des modes nouvelles contre les anciens principes et les vieux usages. Il y eut une « jeune Espagne », dont les témérités eussent paru bien anodines au nord des Pyrénées, mais qui avait déjà su s'affranchir de bon nombre de préjugés.

Aucun peuple n'a porté plus haut que l'Espagnol le sentiment de la dignité personnelle [1]. L'individualisme est le trait distinctif du caractère national ; les qualités et les défauts de l'Espagnol ne sont, pour ainsi dire, que les conséquences logiques du sentiment profond qu'il a de sa personnalité.

Ayant de son droit une idée très élevée, l'Espagnol bien né respecte chez autrui tout ce qu'il veut faire respecter en lui-même. Il est loyal et courtois ; tous ceux qui le connaissent lui rendent cette justice. Il a une manière très simple et très nette de voir les choses, un sens remarquable de l'équité, une probité naturelle qui compense dans une large mesure la mauvaise organisation de son pays. Sa façon de s'exprimer est noble et même emphatique mais « sans aucun de ces airs

1. Général Foy, *Guerre de la Péninsule*, III, p. 271.

« serviles, de ces tours de phrase qui annoncent l'abjection « des pensées ou la dégradation de l'âme. La langue du grand « seigneur et du paysan est la même, le salut est le même, « les compliments, les habitudes, les usages sont les mêmes [1] ». Une sorte d'égalité de bon aloi règne dans les mœurs, le reproche le plus sensible qu'on puisse adresser à un Espagnol est de l'appeler mal élevé *(mal criado)*.

Calme, à l'ordinaire, l'Espagnol n'en est pas moins profondément passionné et comme la constance n'est qu'une des formes de la loyauté, il porte dans la passion une ténacité indomptable. S'il aime, il se donne tout entier, si on le trahit, il hait d'une haine sans pardon.

La satisfaction la plus haute que puisse ressentir un homme orgueilleux est de faire reconnaître sa supériorité morale par ses ennemis. Là est le secret de la magnanimité espagnole. Prendre en tout le contre-pied de ce que ferait le vulgaire, étonner le monde à force de grandeur et de noblesse, voilà le suprême triomphe du Castillan. En 1766, la populace de Saragosse brûle la maison de l'intendant de Séville, qui se trouve ruiné du même coup. Le roi veut punir les coupables, l'intendant demande leur grâce, « avec les larmes de son cœur » et ne quitte pas le roi avant de l'avoir obtenue [2].

L'Espagnol est généreux et charitable, car il ne croirait pas s'estimer assez s'il s'estimait pour sa richesse; il la méprise comme une chose étrangère à lui, dont il peut être dépouillé sans être amoindri. Après une épidémie dans la Manche, Charles III ouvrit une souscription pour élever les orphelins. Un pauvre tisserand de Barcelone, Benito Boter, envoya au roi 25 douros, toutes ses économies, et se trouva amplement payé par les remerciements de son souverain [3]. La charité

1. Chateaubriand, *Aventures du dernier Abencérage.*
2. A Ferrer, *Historia de Carlos III°*, IV, p. 134.
3. Id., *ibid.*, IV, p. 90.

est tellement innée chez l'Espagnol que celui qui fait l'aumône baise le morceau de pain ou la pièce de monnaie qu'il donne, comme s'il payait l'impôt à Dieu même. Son acte prend par là un caractère religieux, et c'est bien ainsi que le comprend le mendiant, qui accepte noblement le don et le paie à l'instant d'un souhait pieux et d'une prière. Il n'y a plus en présence ni pauvre ni riche, il n'y a que deux frères qui s'obligent pour l'amour de Dieu.

L'individualisme espagnol a malheureusement plus d'un mauvais côté; c'est de lui que procèdent deux graves défauts : la paresse et l'insociabilité qui ternissent les brillantes qualités nationales.

Très prompt à saisir le dehors des choses, doué d'une imagination très vive et d'une excellente mémoire, l'Espagnol obtient très vite des résultats surprenants, mais il est trop tôt satisfait et comme l'enseignement clérical qui lui est donné depuis des siècles ne fait jamais appel qu'à sa mémoire et exerce très peu son jugement, il pense n'avoir plus rien à faire, dès qu'il est en possession de quelques formules générales qu'il accepte sans examen, comme des axiomes. L'application soutenue, la longue réflexion sur un sujet donné, la discussion méthodique des objections, la critique des moyens d'information, tout le lent et pénible établissement d'une vérité scientifique sont des travaux auxquels répugne l'Espagnol. Il lui manque la ténacité. Il ne sait pas apprendre [1]. Ce qu'il admire, c'est la science hâtive et improvisée, les tours de force intellectuels. A onze ans, le P. Isla est bachelier en droit civil et fait en même temps d'étonnants progrès en droit canon, en histoire et en poésie [2]. Sa sœur, Maria Francisca de Isla y Lossada, dicte douze lettres à la fois à

1. « Optimo ingenio infeliciter discunt. » Feyjóo, ap. Gaudeau, *Fr. Gerundio*, p. 308.
2. Gaudeau, *Fray Gerundio*, p. 12.

douze secrétaires, sans cesser de faire la conversation avec les personnes présentes[1]. Un jeune homme de vingt et un ans se donne comme « possédant parfaitement la langue grecque[2] ». On s'explique le succès des *Erudits à la violette* de Cadalso; les modèles ne lui manquaient pas. Ce goût de l'impromptu a rempli les librairies espagnoles de livres ineptes, mal conçus, mal étudiés et mal écrits. Un médecin imagine de graisser les engelures avec un mélange d'huile et de neige battue, il publie aussitôt un opuscule intitulé : *Méthode rationnelle et système chirurgical pour connaître et guérir les engelures*[3] et combien d'histoires apocryphes, de géographies fantastiques, de livres de dévotion, aussi dénués de sens que de goût! Cependant ces méchants auteurs sont encore des demi-savants, ils ont lu, ils se sont donné la peine d'écrire; l'immense majorité des gens vit dans l'oisiveté et se complaît dans la plus crasse ignorance. Il y a deux bibliothèques publiques à Murcie, il n'y a jamais de lecteurs « parce que la lecture fatigue la vue et l'affaiblit de trop bonne heure[4] ». On vit au jour le jour dans l'insouciance. Si un malheur arrive, on croit échapper à tout reproche en disant qu'on ne l'a pas prévu[5], et l'on reste joyeux parce que : « chanter, c'est effrayer le malheur[6] ». Les hommes les plus distingués avancent « que le travail de l'homme ne se « soutient que par l'espérance qu'il a d'acquérir des biens « qui lui permettront de ne plus travailler[7] ». Le far-niente est considéré comme le bien suprême et l'on n'est pas éloigné

1. Id., *ibid.*, p. 82.
2. *Diario de Zaragoza*, 27 février 1797.
3. Gaudeau, *op. cit.*, p. 52.
4. De Laborde, *Itinéraire descriptif*, II, p. 236.
5. Tessé à Louis XIV, 24 avril 1705.
6. « *Quien canta sus males espanta* ». Cité par Almirall, *L'Espagne telle qu'elle est*, p. 289.
7. Campomanes, *Cartas politica economicas*. Carta IV.

de regarder le mendiant comme un sage et un homme bien avisé : « Bâton et besace, vie reposée. »

De même qu'il répugne à la critique, l'Espagnol est ennemi de la contradiction. Il ne possède qu'un nombre d'idées trop restreint pour fournir à une conversation variée et intéressante; il tient à ces quelques idées comme à des articles de foi, il n'admet pas qu'on les discute, il s'irrite quand il ne peut faire prévaloir son avis. Il prend pour le sérieux la gravité, qui n'en est bien souvent que la caricature; la morgue silencieuse lui fait l'effet d'une vertu, il la recommande à ses enfants[1] et se commet le moins possible en société. Il semble qu'il ait peur d'y froisser sa golille. Quand il est en compagnie, il s'imagine jouer aux échecs[2] et garde une réserve glaciale. Le P. Isla, l'Espagnol le plus spirituel de son temps, déclarait n'avoir jamais pu s'y habituer[3]. Ce défaut de liant et de moelleux est d'autant plus regrettable, que lorsque l'Espagnol fait tant que de quitter sa gravité, qu'il vous connaît et qu'il vous aime, on trouve en lui de grandes ressources du côté de l'esprit. Il devient sociable, obligeant, empressé pour vous plaire et de la meilleure compagnie du monde[4].

Cette humeur farouche, qui provient de l'exagération de la personnalité, l'Espagnol la porte même en amour. Il semble que ce soit ici l'attaquer sur son terrain réservé : « Sur toutes les choses que l'on m'a dites, écrivait Mme d'Aul- « noy, je croirais aisément que l'amour est né en Espagne[5]. » Cependant il n'est pas de littérature populaire qui se montre plus dure pour les femmes que la littérature espagnole, proverbes et chansons en parlent avec une véritable haine :

1. Comtesse d'Aulnoy, *La Cour et la ville de Madrid*, I, p. 505.
2. Balthazar Gracian, cité par Martin, *L'Esprit des Espagnols.*
3. Gaudeau, *Fray Gerundio*, p. 13.
4. Comtesse d'Aulnoy, *op. cit.*, I, p. 483.
5. Comtesse d'Aulnoy, *op. cit.*, I, p. 441.

« D'une bonne mule, d'une bonne chèvre et d'une bonne « femme, on ne fera jamais que trois mauvaises bêtes. — « A la femme et à la poule tords-leur le cou, elles te donne- « ront la vie. — La femme est comme l'œuf, qui gagne à « être bien battu. — Le vin pour l'homme, l'eau pour la bête, « le bâton pour la femme. — L'amour est un plaid, dit une « chanson, mais à son audience les femmes sont parties, elles « rédigent la sentence, et lors même qu'ils gagnent, les hommes « paient les frais [1]. — Les femmes de ce temps, dit une autre, « sont comme les avelines : une bonne sur cent et quatre-vingt- « dix-neuf mauvaises [2]. » On chantait au Puerto de Santa Maria : « Le pied petit comme un pied d'Andalouse, les yeux « d'une tueuse, bien noirs et bien brillants, à chaque œillade « une traîtrise, un mort et une croix [3]. »

On a médit des femmes en tous pays, mais nulle part sur un ton plus amer et plus désespéré. C'est que la passion espagnole est avant tout physique et que l'amour est bien décevant, qui ne vit que par le désir. L'Espagnol se pique de fidélité, mais la constance est une lourde chaîne à qui n'est plus fidèle que par point d'honneur; puis cette fidélité même

1. El amor es un pleito,
Pero en su audiencia
Las mujeres son parte,
Y aunque la ganen
Condenados en sus costas
Los hombres salen

(cité par M. Fernández, *La hacienda de muestros padres*, p. 280).

2. Las mujeres de estos tiempos
Son como las avellanas,
De ciento sale una buena
Y noventa y nueve malas. *(Ibid.)*

3. Breve el pie como andaluz,
Los ojos de matadora,
Mucho negro y mucha luz,
Cada mirada traidora
Deja un muerto y una cruz. *(Ibid.)*

est ombrageuse et jalouse; la jalousie est la plaie héréditaire de l'amour espagnol. « Qu'est-ce que la jalousie ? demandait un savant. — Aime, et tu le sauras, répondit un paysan[1]. » Cette passion joue dans le roman et le théâtre un rôle extraordinaire. Il n'en est pas de plus populaire, ni de plus universelle; l'Espagnol la porte partout, il est jaloux de sa foi et de sa patrie, comme de sa femme ou de sa maîtresse.

Le patriotisme espagnol est d'une souveraine intransigeance. Nulle nation n'est plus idolâtre d'elle-même, plus chauvine, plus rebelle à toute influence étrangère : « Quand on nomme l'Espagne, les nations tremblent! » Ce sentiment farouche n'est que l'exagération d'une grande vertu et a contribué à conserver à l'Espagne son indépendance et son originalité; mais il a aussi contribué à l'isoler du reste de l'Europe et a certainement retardé ses progrès.

La nation étrangère la plus détestée en Espagne était la nation française. Cette haine s'explique par les guerres continuelles que s'étaient faites les deux pays aux XVIe et XVIIe siècles. L'avènement d'une dynastie française, les efforts de la France pour conserver à Philippe V l'intégrité de son héritage semblèrent d'abord amener une détente dans les rapports entre les deux pays, mais les ministres français se montrèrent beaucoup trop réformateurs au gré de ceux qui profitaient des abus; les militaires français manifestèrent trop hautement leur dédain pour les capitaines espagnols[2]. Louis XIV finit par abandonner son petit-fils à ses seules ressources, les victoires décisives d'Almansa et de Villa-

---

1. Que son celos, pregunta
Un hombre sabio,
Y un rustico le dice :
Ama, y sabraslo.
(M. Fernandez, *op. cit.*)

2. Marquis de St. Philippe, *Mémoires*, I, p. 364.

viciosa furent remportées par des armées presque exclusivement espagnoles; les Castillans purent se vanter d'avoir maintenu par leurs seules forces le roi de leur choix sur le trône [1]. Les Aragonais, les Catalans, les Valenciens attribuèrent à la France la perte de leurs libertés [2]. La triste expédition du duc de Berwick en 1717 ranima toutes les haines et soixante-dix ans d'alliance ne purent les apaiser. L'alliance française ne fut qu'une affaire dynastique; les Espagnols ne l'acceptèrent jamais franchement.

Il faut reconnaître que les défauts du caractère français expliquent en partie cette persistante aversion. Le Français aime à donner le ton et à faire la loi [3]; ses usages et ses idées lui apparaissent comme la règle même du bon sens et du goût; il leur compare sans cesse les usages et les idées de l'étranger; dès qu'il y a dissonance il tourne volontiers en dérision ce qui est contraire à sa façon de penser ou d'agir. Il prévient ainsi les gens contre lui et tout ce qu'il peut faire par la suite est interprété à son désavantage. Sa conversation brillante passe pour de la légèreté et de l'indiscrétion, son scepticisme pour de l'impiété, son badinage pour de l'impudence. Cependant il n'est que juste de remarquer que les appréciations des Français sur le caractère espagnol sont en général bienveillantes et qu'il est loin d'en être ainsi des appréciations des Espagnols sur les Français. On peut ajouter que dans les entreprises communes des deux peuples, les Français ont montré plus d'activité que leurs alliés et qu'ils ont combattu l'indolence espagnole avec une énergie et une patience souvent méritoires [4]. Enfin un Français peut se

1. Baudrillart, *Philippe V et la Cour de France*, p. 425.
2. Général Foy, *Guerre de la Péninsule*, IV, p. 137.
3. Fernan Nuñez, *Compendio de la Vida de Carlos III°*, cité par Morel-Fatio, *Etudes*, II, p. 333.
4. Cf. G. Desdevises du Dezert, *La Marine espagnole pendant la campagne de Trafalgar*. — Revue des Pyrénées, 1898.

consoler des injures des *chulos* de Madrid en songeant que la partie la plus éclairée de la nation espagnole s'est toujours montrée la plus favorable à la France et qu'aujourd'hui encore les hommes les plus libéraux et les plus intelligents de l'Espagne sont amis de la France.

Tel était, avec ses grandes vertus naturelles et ses défauts d'éducation le peuple fier et original qui, après un siècle de léthargie intellectuelle, se remit à apprendre et à penser dans la seconde moitié du XVIIIe siècle.

Philippe V et Ferdinand VI ont préparé cette renaissance par quelques créations utiles; mais ce fut seulement au temps de Charles III que les progrès commencèrent à se manifester. Tout ce qu'il est possible de demander à l'initiative du souverain fut alors tenté et parmi les mesures les plus importantes, il faut citer la réforme des Universités, l'introduction des sciences dans les programmes universitaires et la faveur accordée aux Sociétés Économiques des amis du pays.

Cette restauration officielle des études fait honneur aux bonnes intentions du roi, mais le libéralisme de Charles III et de ses ministres n'allait pas jusqu'à l'émancipation de la pensée. Les réformes qu'ils accomplirent ne changèrent ni les méthodes, ni les tendances générales de l'enseignement. La science resta soumise au contrôle du roi et de l'Église et Charles III n'eût pas compris qu'il en pût être autrement.

Quelques mois après la mort de ce prudent monarque éclata la Révolution française. Le premier effet qu'elle produisit en Espagne fut un effet de stupeur, de scandale et d'épouvante. En 1793, l'Espagne entière se souleva contre la France athée et régicide. Avant la guerre, les Français établis en Espagne furent l'objet de mille vexations[1], pen-

1. *Nov. Rec.*, VI, XI, 8, 9 et 10. — *Archives des Affaires étrangères à Paris. Espagne*, t. 637, f° 96, 1794. — *Diario de Barcelona*, 4 juillet 1793.

dant la guerre, on les traita plutôt en rebelles qu'en belligérants et les règles du droit des gens furent souvent violées à leur égard [1]. Même après la signature de la paix de Bâle, les autorités espagnoles marquèrent aux Français une malveillance très significative [2]. Mais des symptômes tout-à-fait nouveaux se manifestèrent en même temps parmi le peuple en faveur des idées françaises. Le 6 avril 1795, un habitant de Madrid écrivait : « Que les Espagnols sont amis des Fran« çais, et que la paix ouvrira aux deux pays les portes de la « félicité [3]. » L'ambassadeur de Prusse constatait que le mécontentement était général contre le favori Godoy, accusé de vouloir continuer la guerre. On disait publiquement à Madrid : « Il est temps que les Français viennent et chassent les mes« sieurs qui ne savent pas gouverner. Ils n'ont qu'à venir ; « nous les recevrons avec joie [4]. » Godoy fut prévenu par Cabarrus que sa vie et l'existence de la monarchie étaient en danger s'il ne cédait pas à l'opinion publique : il fit la paix avec la France et fut un moment très populaire. Mais la Cour continua à offrir un spectacle déplorable et la nation se reprit bientôt à manifester son mécontentement. En 1797, parut à Madrid un pamphlet révolutionnaire intitulé *¡ Pan y toros !* où les maux de l'Espagne étaient attribués sans hésitation « à la corruption des fonctionnaires, à l'ignorance « du peuple et aux vices d'un clergé presque païen [5] ». En 1798, le gouvernement refusa les troupes que lui offrait la France pour guerroyer en Portugal, parce qu'il craignait que l'appa-

1. *Archives des Aff. Etr. à Paris-Espagne*, 1794, t. 637, f° 13. — T. 640, f° 290. — *Arch. du Min. de la Marine à Paris. Campagnes*, 1793, t. XXII, f° 298.

2. *Arch. des Aff. Etr. à Paris Espagne*, t. 640, f° 159 (note au Prince de la Paix, 30 floréal, An. IV).

3. *Ibid.*, t. 637, f° 127.

4. Tratchewski, *L'Espagne à l'époque de la Révolution française*, p. 42. (*Revue historique*, t. XXXI).

5. Id., p. 49.

rition des troupes françaises ne donnât le signal d'un soulèvement démocratique [1]. Le renvoi de Godoy causa en Espagne une joie universelle; on crut toucher à une ère nouvelle, mais il n'était au pouvoir de personne de changer le caractère de Charles IV. Godoy, plus clairvoyant depuis qu'il n'était plus ministre, reconnaissait tout le premier combien la situation était grave : « Je crains bien, disait-il, que tout ceci ne « nous mène à une révolution [2]. » Bien qu'incapable de suivre une politique réfléchie, Godoy fut libéral à sa manière, et s'il l'a été, c'est que l'opinion publique l'a malgré lui poussé en avant, c'est que l'Espagne songeait elle-même à faire une révolution, c'est qu'un esprit nouveau était né, avec lequel les gouvernements devaient désormais compter. Commencée par Charles III, l'éducation politique de l'Espagne avait été continuée par la Révolution française et dès 1808, tout était prêt pour un changement de régime.

3. De Sybel, *Hist. de l'Europe pendant la Révolution française*, V, p. 173.

4. *Arch. des Aff. Etr. à Paris. Espagne*, t. 658, pièce 178.

CHAPITRE VI. — LES PAYSANS

I. — Les terres et les personnes.

C'est à l'aspect des campagnes et à l'aisance des paysans que se connaît la richesse d'une nation. Les voyageurs qui ont parcouru l'Espagne au XVIIIe siècle constatent la misère du paysan espagnol. — « Les paysans, dit Swinburne, parais« sent très pauvres et vivent très frugalement. Du pain « trempé dans l'huile et quelquefois assaisonné de vinaigre, « des raisins ou de l'ail forment la nourriture ordinaire des « habitants de la campagne, depuis Barcelone jusqu'à Ma« laga [1]... Il n'y a rien de plus misérable que les paysans de « Valence ; ils ne se procurent qu'avec peine assez de nourri« ture pour empêcher leur famille de mourir de faim [2]. » Beaucoup d'observateurs superficiels étaient tenté d'attribuer cette misère à la paresse nationale. L'Espagnol était pauvre, parce qu'il ne travaillait pas, Swinburne avait vu beaucoup plus juste et accusait délibérément les conditions générales faites au travail par le régime politique et social de l'Espagne : « Le peuple espagnol n'est jamais tenté de travailler, « à moins qu'il n'y soit porté par un besoin irrésistible, parce « qu'il n'aperçoit aucun avantage résultant de son industrie...

1. Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 269.
2. Id., *ibid.*, p. 140.

« Mais je suis persuadé que cette paresse n'est point essen-
« tiellement inhérente au caractère des Espagnols, et s'il « était possible qu'une administration bien dirigée leur offrît « de justes motifs d'activité, les Espagnols secoueraient leur « fatale léthargie et saisiraient avec ardeur les moyens d'ac- « quérir des richesses et de la réputation. »

On estime aujourd'hui que l'Espagne cultive le tiers de son sol, qu'un second tiers pourrait être cultivé, et que le dernier tiers n'est pas susceptible d'être mis en valeur. La partie cultivée était certainement moins étendue au XVIIIe siècle qu'aujourd'hui et était travaillée par quatre ou cinq millions de paysans, dont 907.197 laboureurs, petits propriétaires ou fermiers et 964.571 journaliers [2]. Le reste de la population agricole était représenté par les femmes et les enfants.

La petite propriété n'existait en Espagne qu'à titre exceptionnel et dans les provinces du Nord. Elle y avait produit ses effets ordinaires, le paysan cultivait sa terre avec amour et lui faisait rendre tout ce qu'elle pouvait donner. Les Provinces basques étaient couvertes de maisons isolées *(caserios)* où vivaient de laborieuses familles paysannes; les femmes travaillaient aux champs comme les hommes et il était rare que le temps fût assez mauvais pour empêcher le travail pendant une journée entière [3]. Trois ou quatre fanègues de terre, bien plantées d'arbres fruitiers, suffisaient à faire vivre une famille dans une aisance relative [4]. Les Basques rappelaient avec orgueil qu'ils devaient leur prospérité à leur amour de la liberté et au travail. Le fermier temporaire et errant était inconnu en Alava; les terres étaient cultivées par des fermiers, qui se succédaient de père en fils sur la

1. Id., *ibid.*, p. 464.
2. *Censo* de 1787.
3. Salazar, *Biblioteca del Bascófilo*, p. 26.
4. Réponse des députés généraux de Biscaye au Roi. — Salazar, *op. cit.*, p. 37.

même ferme[1]. Les fermages étaient modérés; ils se payaient le plus souvent en nature; le fermage payé en argent excédait rarement 2 o/o du prix de la terre[2].

La Catalogne devait une prospérité très réelle à l'institution du cens, qui donnait au censitaire à peu près tous les avantages de la pleine propriété.

Swinburne, qui ne vit pas en beau les pays de Valence et de Murcie, fut au contraire frappé de l'air d'aisance et de prospérité que présentait le pays catalan. — « Le pays, dit-il, « s'embellit à chaque pas; les montagnes sont couvertes « d'arbres toujours verts; les champs nouvellement cultivés « sont divisés par des haies d'aloès, d'aubépine et de gre- « nadiers sauvages. Les habitants sont bien habillés et ont « bonne mine[3]. »

Il n'en était pas de même dans les autres contrées de l'Espagne. Le paysan castillan était presque toujours fermier et la plupart des fermiers ne faisaient eux-mêmes que sous-louer la terre à quelque spéculateur, qui avait traité directement avec le propriétaire. Les baux, d'une durée trop courte, n'offraient aucune garantie au cultivateur. Le propriétaire exigeait une grosse part du fermage en argent et le malheureux laboureur n'avait jamais assez d'avances pour tenter la moindre amélioration[4]. Sur lui pesaient la dîme, le vœu de Saint Jacques, la conscription *(quintas)*; c'était lui qui faisait les convois pour l'armée *(bagages)*, lui qui logeait les soldats *(alojamiento)*, qui faisait les frais de l'administration locale *(cargos concejiles)*. Il lui fallait encore acheter les bulles de la croisade, et payer l'impôt du papier timbré. Les bergers, les charretiers, les éleveurs de chevaux,

1. Bengoa, *El libro de Alava*, p. 33
2. Larramendi, *Corografia de Guipuzcoa*, p. 169. — De Laborde, *Itinéraire descriptif*, I, p. 257.
3. Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 9.
4. Rehfues, *L'Espagne en* 1807, t. II, p. 15.

les employés du fisc et des gabelles, les gardes-champêtres, les débitants de tabac, de poudre et de cartes à jouer, les employés de l'Inquisition, de la Cruzada, et de la Sainte Hermandad, les syndics des ordres mendiants s'étaient fait exonérer de tous ces impôts, qui retombaient plus écrasants sur le petit fermier [1]. Il y avait des pays où « les fruits, les « légumes, les poulets, les œufs, le lait et les menues denrées « constituaient l'unique ressource du paysan; les grosses « récoltes passaient à payer les fermages, les impôts et les « frais de culture [2] ».

Dans les pays de pâturages, les bergers condamnés à d'incessants voyages, n'avaient que la misère en perspective. On leur donnait deux livres de pain par jour et leur salaire maximum atteignait à peine 160 réaux par an [3].

En Andalousie, la condition du paysan était et est encore plus précaire. Les champs déboisés offrent l'aspect d'immenses steppes de plusieurs lieues d'étendue sans un hameau, sans autres habitations que quelques maisons de gardes. Deux fois par an, à l'époque des semailles et au temps de la récolte du blé, au moment de la taille et de la vendange pour la vigne, de la cueillette pour l'olivier, les intendants des grands propriétaires embrigadent les travailleurs dans les petites villes et les transportent en masse sur les terrains de culture. On y campe et on y travaille pendant deux mois et demi chaque fois. Les travaux finis, le camp est levé et le journalier revient à la ville, où on lui paie en bloc le prix de son travail, à raison de 3 réaux et demi par jour. Cet argent, ramassé d'un seul coup, paie les dettes anciennes à 20 o/o d'intérêt, ou se perd au cabaret; puis c'est le far-niente et la misère noire jusqu'à la prochaine campagne [4]. Les bourgades andalouses

1. Jovellanos, *Informe*, § 329.
2. Id., *ibid.*, § 232.
3. Anonyme, *Nouveau Voyage en Espagne*, II, p. 322.
4. Jovellanos, *Informe*, § 427.

comptent presque autant de mendiants que d'habitants [1].

La misère poussait des populations entières hors de leur pays natal. Les Galiciens fournissaient aux grandes villes des portefaix et des porteurs d'eau. Les gens de Leon et des Montagnes de Burgos émigraient, restaient parfois deux ou trois ans hors du pays, laissant leurs femmes exposées « aux plus grands hasards [2] ». Ceux de la côte se faisaient pêcheurs ou marins. Ceux de la montagne se faisaient contrebandiers ou bandits et dans cette société mal équilibrée, où le privilège régnait en despote, le brigandage apparaissait comme une révolte héroïque et presque légitime. Dévot à la Vierge et au Saint Enfant, charitable au pauvre, dur au riche, le bandit était souvent populaire. On racontait ses exploits, on admirait son audace, on enviait son indépendance. Il devenait une manière de surhomme. Qui le dénonçait était réputé traître et honni [3].

Plus dégradé encore que le mendiant et le brigand, le *gitano* vivait de vols et d'escroqueries. Les plus honnêtes se faisaient aubergistes, les autres disaient la bonne aventure, les femmes étaient tireuses de cartes, jetaient des sorts, se livraient à la prostitution. Presque toutes eussent mérité une place d'honneur à la *galera*. Il y avait en Andalousie 40.000 *gitanos*, qui ne se mariaient qu'entre eux, et que l'État ne songeait même pas à tirer de leur abjection, car il ne les acceptait pas dans ses armées et leur refusait le droit d'acquérir des immeubles. En 1783 seulement, un premier effort fut tenté pour l'assimilation des gitanos. Il n'eut rien de sérieux et ne produisit aucun effet. Le roi donnait 90 jours à ces parias pour abandonner « leur costume, leur langage et leur genre de vie [4] ».

1. Morel-Fatio, *Etudes*, t. II, p. 199.
2. Larruga, *Mémoires*, t. XXXVI, p. 234.
3. Almirall, *L'Espagne telle qu'elle est*, p. 157.
4. *Nov. Rec.*, XII, XVI, II.

Presque toutes les réformes tentées par le gouvernement ressemblent malheureusement à celle-là. Les ministres décrètent des changements à vue et prétendent commander aux hommes comme un Neptune d'opéra à ses flots de toile peinte et à ses Néréides du corps de ballet.

L'administration était maussade et tracassière. Non seulement elle se livrait à d'interminables enquêtes lorsqu'il y avait quelques troubles dans une province [1], mais pour prévenir les désordres, elle multipliait les menaces et les prohibitions. Le roi défendait le port des armes à feu à canon court, l'usage des poignards et des couteaux pointus [2]. Il était défendu à une fille âgée de moins de quarante ans de tenir auberge, ou d'habiter un rez-de-chaussée [3]. On mettait à l'amende les paysans qui allaient manger ou jouer à l'auberge un jour ouvrier [4]. On empêchait de jouer du tambourin après le son de l'Angelus [5], de faire durer plusieurs jours les fêtes de village [6].

Quand les ministres se mêlaient de créer, ils n'étaient guère moins maladroits. Charles III pensa à repeupler, à l'aide de colons étrangers, les parties les plus désertes de ses royaumes, comme le faisaient dans leurs États le roi de Prusse Frédéric II et la czarine Catherine II. Le 15 juillet 1767, est promulguée la charte de fondation *(carta puebla)* des colonies de Sierra Morena [7]. Le 1er mai 1768, des colons grecs, venus d'Ajaccio, sont autorisés à s'établir en Espagne [8]. Le 28 novembre 1769, des mesures sont prises pour la colonisation de la province

1. *Archivo de Guipuzcoa, sec.* I, *neg.* VI, *leg.* 21 (1718) — *leg.* 22 (1723-26) — *leg.* 23 (1755) — *leg.* 24 (1766).
2. Egana, *Guipuzcoano instruido.* Vo *Armas.*
3. *Ordenanzas de Orduña,* p. 38.
4. *Ibid.,* p. 82-84.
5. Egana, *Guipuzcoano instruido.* Vo *Tamboril.*
6. *Id.,* Vo *Mecetas.*
7. *Nov. Rec.,* VII, XXII, 3.
8. *Id.,* VII, XXII, 4.

de Ciudad Rodrigo[1]. Puis ce sont des villages qu'on veut édifier sur la grande route de Madrid en Extramadure[2], dans la province de Salamanque[3], à Encinas del Principe[4], à Alcudia de Mallorca[5]. Presque partout, les tentatives de colonisation échouent; l'essor des colonies naissantes est arrêté par l'abus de la réglementation et la puissance de la routine. Il en est de ces nouveaux villages comme des arbres que le roi oblige les municipalités à planter sur les montagnes; les villages sont abandonnés avant d'être achevés, les arbres meurent avant d'avoir poussé trois feuilles.

L'histoire des colonies de la Sierra-Morena présente un frappant exemple de l'impuissance administrative. Au mois d'août 1767 un officier prussien vient proposer à Charles III de lui amener 6.000 laboureurs allemands ou flamands pour peupler la Sierra-Morena. Dès l'automne, on commence la construction de quinze villages; on héberge les femmes enceintes, les nourrices et les jeunes enfants dans les collèges des ex-jésuites d'Andujar, de Cordoue et d'Almagro. Dès les premiers jours, les colons se plaignent de la dureté des commissaires espagnols, et les commissaires de l'apathie des colons. Cependant tout semble d'abord marcher assez bien. Au mois de novembre 1769, Pablo Olavide, intendant des nouvelles colonies annonce qu'on a construit 1.499 maisons, ensemencé 6.471 fanègues de terres, planté 62.108 oliviers, 265.771 pieds de vigne et 2.222 figuiers. L'année suivante, presque tous les colons avaient déjà le nécessaire; 18 familles seulement avaient quitté le pays[6]. Mais au moment où l'entreprise prend une tournure favorable, Olavide est bruta-

1. *Id.*, VII, XXII, 5.
2. *Id.*, VII, XXII, 6.
3. *Id.*, VII, XXII, 9.
4. *Id.*, VII, XXII, 7.
5. *Id.*, VII, XXII, 8.
6. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. III, p. 9 à 40

lement arrêté et condamné par l'Inquisition et tout s'arrête aussitôt (1776). Les colonies sont vues d'un mauvais œil par les patriotes, jaloux de l'étranger, et par les gens d'Église mécontents de n'avoir pas été autorisés à y établir des couvents. On néglige d'encourager l'industrie naissante des colons, d'ouvrir des débouchés à leur commerce. On ne songe qu'à leur faire payer bien vite de grosses contributions [1]. Dès 1790, les colonies sont en pleine décadence. L'œuvre pouvait être grande et féconde; elle n'a été qu'un caprice royal presque aussitôt abandonné que conçu.

Si pauvre qu'il fût, le paysan espagnol était encore un homme libre, mais le paysan des Indes était presque un esclave. Tenu dans une ignorance systématique, gouverné par des prêtres presque aussi ignorants que lui, tyrannisé par des caciques avides et brutaux [2], l'Indien avait été pendant longtemps soumis au régime le plus odieux. On en avait fait un véritable serf avec le régime des *encomiendas* [3]. Les Indiens étaient répartis comme des troupeaux entre les colons espagnols établis dans le pays et travaillaient pour le compte de leur patron. La loi disait bien que le patron devait les protéger, les défendre, en faire des chrétiens, et leur apprendre à vivre d'une vie policée, mais la recommandation produisit aux Indes des effets encore plus fâcheux que dans l'Europe du Moyen-Age : le seigneur n'était pas

1. De Laborde, *Itin. descriptif*, II, p. 3.
2. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, I, p. 379.
3. « Aussitôt le pays pacifié, l'adelantade, le gouverneur ou paci-
« ficateur répartira les Indiens entre les colons, pour que chaque
« colon se charge des Indiens qui lui sont attribués, les défende, les
« protège et leur fournisse, sans préjudice de notre patronage royal,
« un prêtre qui leur enseigne la doctrine chrétienne et leur administre
« les sacrements. Le colon apprendra aux Indiens à observer une
« bonne police et s'acquittera de toutes les obligations qui lui sont
« imposées par les lois de ce titre. » *Recopilacion de leyes de Indias*, VI, VIII, I.

de même couleur que son serf, avait grand'peine à lui attribuer une âme, et se réservait à lui-même le monopole de la raison. Mal vêtus, mal nourris, accablés de travail, souvent battus, les Indiens s'étaient vus réduits à une véritable servitude. S'ils parvenaient à amasser quelque argent, il leur était pris par le corrégidor, qui les forçait à acheter très cher les marchandises de rebut dont il faisait le commerce *(repartimiento)*. Le roi exigeait d'eux une capitation humiliante et onéreuse *(tributo)*; il les forçait à travailler à ses mines *(mita)* et ce rude labeur faisait plus de ravages dans leurs rangs que n'en eussent fait plusieurs batailles rangées [1].

A la fin du XVIIIe siècle, la condition des Indiens s'améliora. Les *encomiendas* furent abolies, les Indiens devinrent libres de fait, mais la plupart restèrent parqués dans des villages où il était interdit aux blancs de résider, et d'où les Indiens ne pouvaient sortir. Dans des pays où les neuf dixièmes du sol demeuraient sans culture, on ne songea pas à donner des terres au paysan indien; on semblait le condamner à la misère à perpétuité. Dans ces conditions, la liberté ne fut pour lui qu'un présent funeste; plus d'un regretta l'ancien ordre de choses, qui lui assurait au moins le pain de chaque jour. Le roi voulut protéger les Indiens contre la rapacité des corrégidors, mais, au lieu de supprimer les *repartimientos* ou de taxer les marchandises, il limita le crédit de l'Indien et le rendit inhabile à s'engager en justice pour plus de cent réaux. C'était le mettre, le plus souvent, dans l'impossibilité d'acheter. Le tribut fut maintenu. La *mita*, abolie au Mexique, subsista au Pérou. Même à la Nouvelle-Espagne, le travail était loin d'être libre. Aux Antilles régnait l'esclavage avec toutes ses barbaries.

1. Cf. G. Desdevises du Dezert, *Capitaines généraux et vice-roi des Indes au XVIIIe s.* (*Revue historique*, 1917). — Id., *L'Eglise espagnole des Indes à la fin du XVIIIe s.* (*Revue Hispanique*, t. XXXIX).

II. — Aspect des campagnes.

Cette gradation descendante, qui va du petit propriétaire biscaïen au nègre de Saint-Domingue en dit long sur les causes de la pauvreté de l'Espagne. Il n'y a d'aisance que dans les pays de petite ou moyenne propriété. Là où règne le grand propriétaire règne aussi la misère et le fait est tellement certain, tellement général, qu'il suffit de regarder un pays pour savoir à quel régime foncier il est soumis[1].

Les Provinces basques et la Navarre ont un aspect relativement riche et prospère. Il y a bien quelques bourgs, aux maisons irrégulières et à demi ruinées, mais la plupart ont des rues bien entretenues, bordées de solides constructions. De place en place se dresse une gentilhommière *(jaureguiaç)* à la façade ornée de devises et d'écussons[2]. De superbes églises élèvent au-dessus des toits leurs grands murs ocreux, percés de rares fenêtres et leur coupole de style rococo. Les maisons consistoriales sont construites en belle pierre. Les archives sont bien tenues, les salles d'armes en bon état. Chaque village important a son école où les enfants apprennent à lire, à écrire et à compter.

Autour des bourgs, des maisons isolées égaient la campagne : *echondos* tout près du bourg, *echaldes* un peu plus loin, *baserri* en pleine montagne.

Presque toutes les maisons de la montagne sont des manoirs nobles. On appelle *casa solar* le manoir d'où la famille tire

1. La prospérité de l'Angleterre ne donne qu'un démenti apparent à notre théorie, parce que les baux à long terme y font de chaque fermier une sorte de propriétaire, et parce que le land-lord s'intéresse souvent à la culture et à la bonne tenue de ses domaines.

2. Beaux exemples à Fontarabie, à Zumarraga, à Villareal de Urrech, à Zumaya.

son nom et son origine[1]; les maisons où résident les chefs des branches cadettes s'appellent *casas solariegas*. Beaucoup sont décorées d'armoiries gigantesques, timbrées du casque de chevalier : *casas armeras*. Quelques-unes sont de véritables châteaux. Le palais du comte Lacha, près de Cestona, élève encore au-dessus des noyers sa puissante masse quadrangulaire, jadis couronnée d'un diadème de pierres évidées. Mais ce sont des palais sans seigneurs et le peuple les appelle des folies de chaux et de pierre *(disparates de cal y canto)*[2].

La plupart des demeures paysannes sont bâties en pierre jusqu'au premier étage, le reste de la construction est en bois ou en brique. Il n'y a généralement qu'un rez-de-chaussée et presque jamais de cheminée : « la fumée sort par le toit « et par toutes les ouvertures, les paysans disent qu'ainsi « se conservent mieux les murailles et les boiseries ». Les vitres sont à peu près inconnues; les fenêtres se ferment avec des volets de bois percés d'un trou en losange. Chaque maison a son four, sa fontaine, son jardin légumier[3].

En Biscaye, on comptait 10.000 maisons rustiques contre 3.610 maisons urbaines. Presque chaque demeure avait son portail couvert, son four, ses ruches, son aire pavée de briques,

1. La casa solar de S. Ignace existe encore, enclavée dans les bâtiments du grand couvent d'Azpeitia.

2. Cé *palacio* paraît dater du xv[e] siècle, C'est une grande et massive construction quadrangulaire, ornée de clochetons aux angles. La bordure de pierres qui le couronnait jadis est presque entièrement détruite. Les fenêtres, bilobées et régulièrement espacées le long de la muraille, sont fermées par des volets de fer d'un travail très ancien. A l'intérieur il ne reste aucune trace d'ornementation, les salles sont délabrées, les poutres noircies par la fumée, les planchers vermoulus; les portes tiennent à peine sur leurs gonds. Quelques coffres d'un travail grossier, munis d'énormes serrures, paraissent être les débris du mobilier primitif. C'est le désordre et la saleté de la vieille maison de seigneur devenue maison de paysan.

3. Larramendi, *Corografia*, p. 78-89.

son pressoir et son magasin à blé; cabane en planches portée sur quatre colonnes de pierre, coiffées d'une meule de moulin, pour en défendre l'accès aux rats et aux souris. Une terre de moyenne grandeur donnait 50 à 60 fanègues de blé, 90 fanègues de maïs, des pommes de terre et des châtaignes. Les grosses terres, comme les censives du roi, rapportent 90 à 100 fanègues de grain, 120 de maïs, 100 de châtaignes, 50 corbeilles de pommes, 200 charges de charbon, des fruits et des légumes de toute espèce[1]. La vie du paysan basque était simple et frugale, mais il avait un foyer, mangeait à sa faim, portait des vêtements propres et solides; il était allègre et vaillant. Si modeste que paraisse son aisance, il faisait envie à tous les autres paysans de l'Espagne.

Malgré sa nombreuse population, la Galice est déjà bien moins prospère que la Biscaye, car les terres y appartiennent presque toutes à quelques grandes familles ou sont des terres d'églises : « Les maisons offrent l'aspect le plus dé-« goûtant : les murs, faits de pierres brutes, ne sont pas tou-« jours cimentés et montent à peine à hauteur d'homme. « De grosses pierres, épaisses de trois à quatre pouces, forment « le toit. Le jour ne pénètre dans la maison que par la porte; « c'est par là et par un trou dans la toiture que s'échappe « la fumée du foyer. Il n'y a qu'un lit pour toute la maisonnée : « les animaux domestiques vivent pêle-mêle avec les maîtres « du logis[2]. »

Les Castilles font l'effet d'un sinistre désert. Quand on a traversé le Guipuzcoa et l'Alava et que l'on remonte vers Burgos, par Pancorbo et Quintanapalla, on a l'impression d'entrer dans le royaume de la misère et du désespoir. Les terres fertiles ne manquent pas, mais le fermier, tondu de

1. Yturriza, *Hist. general de Vizcaya*, p. 94.
2. Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 132 (d'après les mémoires sur la guerre d'Espagne de M. de Naylies).

trop près par le propriétaire, y trouve à peine sa vie ; l'aspect lamentable des hameaux frappe tous les voyageurs. Telle ville, comme Aguilar de Leon, ne serait qu'un pauvre village en France ou en Allemagne [1]. Castro Gonzalo, près d'Astorga, n'est qu'un triste assemblage de cahutes en torchis : « des « caves éparses entre les maisons, les profondes déchirures du « sol, les ravins creusés dans les rues par les eaux pluviales, « la teinte uniforme du sol et des murs, tout donne à ce lieu « un aspect horrible [2]. » A Dueñas, près de Valladolid, « les « paysans vivent dans des grottes ou dans de sordides chau- « mières, où ils manquent même d'air respirable ; leur physio- « nomie, leur vêtement, leur langage révèlent leur pauvreté, « leur misère intellectuelle et morale [3] ».

La province de Salamanque renferme un canton si reculé qu'il est resté, dit-on, ignoré pendant plusieurs siècles. Ce sont deux vallées étroites et profondes situées au pied de la Peña de Francia : ce sont les Batuecas. Le soleil ne s'y montre que pendant quatre heures dans les plus longs jours de l'année. La seule habitation qui mérite d'être remarquée est le couvent des Carmes Déchaux, à demi enseveli au milieu des rochers. Les rares habitants de ces sauvages vallées vivent tellement séparés du reste du monde, qu'ils regardent comme des extravagants ceux qui se hasardent dans leur pays et que les Espagnols appellent « fils des Batuecas » les hommes ignorants et stupides qui n'ont rien vu et sont incapables de rien apprendre [4].

La Manche est un steppe. Les villages, fermés de murs en terre battue, n'ont ni vergers, ni jardins, ni eaux vives. Sous le ciel de feu, sous la bise glacée s'étendent d'immenses

1. Sprünglin, *Mémoires sur la guerre d'Espagne*, p. 49.
2. Id., *ibid.*, p. 49.
3. Salazar, *Biblioteca del Bascófilo*, p. 36.
4. Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 273.

jachères, des bruyères, des halliers, des maquis, des landes rases. Çà et là des mares couvertes de joncs croupissent au soleil. Rien ne recrée la vie, rien ne fait croire au bien-être des habitants [1].

Dans certains cantons privilégiés, le dénuement est moins complet. Les environs de Guadalajara sont bien cultivés et annoncent une population laborieuse [2]. Le pays de Soria est riche en blé et en troupeaux. Les vallées du Jalon et de l'Èbre sont plantés d'oliviers, de vignes et d'arbres fruitiers [3]. On trouve du bon pain dans presque tous les villages [4], mais le confort est partout inconnu. A Arévalo, les maisons sont bâties en terre mélangée de paille. A Alcolea, il faut aller chercher l'eau à une demi-lieue des habitations; à Grajanegos, l'eau est à trois kilomètres du village [5].

La richesse naturelle du pays fait si peu pour l'aisance de ses habitants, que la riche Andalousie est le pays d'Espagne où la population est la plus pauvre. Les journaliers, entassés dans d'énormes villages de 10 à 20.000 âmes, restent à la merci des intendants et des usuriers. Une mauvaise récolte suffit à mettre la disette dans toute la province. Vers 1750, la disette était si grande, que les Andalous préparaient un exode général. Le roi dut envoyer dix millions de réaux à l'intendant de la province pour arrêter cette émigration en masse [6].

Le voyageur anglais Twiss voyait dans le royaume de Valence le jardin de l'Espagne et comparaît ce pays au royaume de Naples. Il ne pouvait se lasser d'admirer ses forêts de palmiers, de mûriers, de *garoferos* ou arbres de Saint-Jean, alternant avec des rizières, des champs de blé et d'orge,

1. Fée, *Souvenirs de la guerre d'Espagne*, p. 273.
2. Sprünglin, *Mémoires sur la guerre d'Espagne*, p. 32.
3. Id., *ibid.*, p. 20 à 26.
4. Id., *ibid.*, p. 30.
5. Id., *ibid.*, p. 30-32.
6. *Juegos florales de Valladolid*, 1883, p. 168.

entourées de haies de grenadiers [1], mais dans ce pays magnifique, les laboureurs pressurés par les propriétaires vivaient dans la misère la plus profonde.

Aux Indes, le village indien est d'une saleté repoussante; les maisons de briques crues, couvertes de roseaux baignent dans le fumier. Les missions sont à peine mieux ordonnées; ce sont cependant des colonies-modèles. On les a bâties sur un plan préconçu et réfléchi; c'est le *nec plus ultra* du bien-être rustique, tel que l'entendent les missionnaires. Il faut avouer que c'est un étrange idéal. Les Indiens sont recrutés par la persuasion ou par la violence; on leur parle du Paradis, mais on leur fait surtout peur de l'Enfer; on leur exhibe d'épouvantables tableaux, où des légions de damnés se tordent sous la fourche des diables au milieu de flammes sanglantes [2]. Quand on n'a point assez de néophytes, on fait une razzia et l'on amène à la mission des prisonniers de guerre, qui seront les catéchumènes de demain [3]. Une Mission est tout à la fois un fort et une prison, un couvent et une ferme modèle. Des fossés, des remparts de terre battue, des palissades forment une enceinte carrée, percée d'une seule porte, dont les Pères de la Mission se sont faits les gardiens. Nul ne peut la franchir sans leur permission, personne ne doit rester hors de l'enceinte après l'Angelus du soir [4]. En face de la porte, au fond d'une grande place, parfois plantée d'arbres, s'élève l'église. Dans les Missions riches, c'est une cathédrale de pierre; dans les Missions pauvres, c'est un hangar au toit de chaume, aux murs de torchis. Quelle qu'elle soit, l'église est toujours la plus belle construction du village. Il est rare qu'elle ne soit pas blanchie à la chaux; elle est parfois

1. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 240.
2. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. II, p. 244.
3. *Tour du Monde*, 1866, 2e semestre, P. Marcoy. — *Univers pittoresque. Paraguay*, p. 26. — Humboldt, *op. cit.*, I, p. 446.
4. Vancouver, *Voyages de découverte à l'Océan pacifique*, II, p. 3 à 40.

ornée de peintures. Si elle n'a qu'une nef, on lui peindra, en trompe l'œil, des bas-côtés et des chapelles. Elle a des autels multicolores, des saints qui sont des poupées de bois habillées, des croix et des chandeliers d'argent[1]. Auprès de l'église la maison des Pères, chefs de la Mission, sert aussi d'hôtel de ville et de geôle. Un magasin, situé près de là, renferme les récoltes de la Mission et la réserve de marchandises européennes. Sur les côtés de la place, sont rangées les cases des Indiens, pauvres chaumières en briques crues, toutes semblables, cellules de la grande ruche où personne n'a le droit de vivre pour soi-même. Les jeunes filles habitent une case séparée, dont les Pères ont la clef[2]. Tous les mouvements sont réglés comme dans un monastère. On se lève au son de la cloche, on va à la messe, on avale une ration de bouillie de maïs ou de manioc, et l'on se rend aux champs. C'est la cloche qui donne le signal des repas, de la sieste, de la danse, du sommeil. Les Pères pourvoient à l'entretien de leurs néophytes. Ils leur distribuent leur ration quotidienne, ils leur donnent chaque année les vêtements indispensables. Mais la Mission produit plus qu'elle ne consomme, il reste un boni considérable; les Pères sauront en tirer parti. En dehors de la mission, à l'abri de la curiosité des Indiens, est un lieu d'échange où les Pères trafiquent avec les marchands du dehors; c'est le bénéfice de leur exploitation, le fruit de leurs travaux apostoliques. C'est leur ordre qui en profite, car l'Indien ignore la valeur de l'argent et les Pères entendent le maintenir dans cette heureuse ignorance[3]. En réalité, les

1. A. de los Reyes, *Estado actual de las Misiones de la Pimeria alta y baxa*, 1774. Mém. de la Bib. prov. de Saint-Sébastien.

2. Frignet, *La Californie*, p. 39. — Vancouver, *Voyage de découverte*, II, p. 17-19. — Deberle, *Histoire de l'Amérique du Sud*, p. 76.

3. Cette tyrannie rend assez amusante l'histoire que voici. Vers 1770, un petit mercier se rendit à la mission de Cucurpe (Sonora) avec une pacotille de grelots, de trompettes et de rubans, et en vendit aux

Pères l'ont assuré contre la faim, mais ils lui font payer cher la *pozole* qu'il mange, le vêtement qui le couvre, le toit qui l'abrite; c'est sa liberté, sa personnalité, son âme qu'il leur livre en échange de ces biens élémentaires; le progrès n'existe pas pour lui. Il est effrayant de penser que le clergé espagnol ait pu considérer ce dégradant régime comme l'idéal d'un bon gouvernement.

Mais, dans ces mêmes colonies où se multipliaient les Missions, croissait et s'enrichissait une population qui allait bientôt former le premier noyau des nations hispano-américaines. Les plateaux du Mexique et de l'Équateur, les vallées du Chili, les pampas de la Plata s'émaillaient de grands domaines rustiques *(haciendas)*, où dans la solitude l'âme du colon s'ouvrait à la liberté. Humboldt rend déjà justice à l'énergie du Mexicain du Nord, sain et robuste, vivant presque toujours à cheval et à l'air libre, travaillant sans esclaves et capable de défendre courageusement sa maison contre les attaques des Indiens sauvages [1]. L'avenir appartenait à ces hardis trappeurs et non aux créoles oisifs des grandes villes ou aux troupeaux d'Indiens domestiqués par les moines.

Indiens, en échange de quelques bouteilles de *mescal*. Le P. missionnaire, inquiet de ce trafic direct, fit un sermon aux Indiens, leur dit que ce commerce était interdit et que le seigneur vice-roi avait même défendu la fabrication du mescal. Le mercier ne se tint pas pour battu et répondit au sermon du Père par un discours de sa façon : Les Indiens étaient des imbéciles de se laisser duper par le Père, ils étaient libres, puisque le roi d'Espagne les avait, à maintes reprises, déclarés libres et le Père, pas plus que personne, n'avait le droit de leur défendre de vendre du *mescal*. — Antonio de los Reyes, *op. cit.*

1. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, II, p. 232. — Frignet, *La Californie*, p. 64.

III. — La vie rustique.

Le paysan espagnol souffrait sans doute de sa pauvreté, mais n'ayant jamais connu de situation plus heureuse, accoutumé dès l'enfance à la misère, fataliste par nature, philosophe par nécessité, il ne lui venait pas à l'idée que les choses pussent être autrement, et il subissait sa destinée sans se plaindre. Il vivait au jour le jour [1], insouciant, imprévoyant, arraché parfois par une crise de passion à la monotonie de son existence végétative, prêt à s'amuser comme un enfant à la moindre occasion, épris comme un esclave de repos et de paresseuse rêverie.

Presque partout, le paysan aime à se faire « brave » les jours de fête. Les gens de Guipuzcoa aiment mieux retrancher sur leur nourriture que de se montrer mal vêtus. Un homme n'entre jamais à l'église en sandales. Les propriétaires aisés portent l'épée, ils ont une casaque et une culotte de bon drap de Ségovie, des bas, des souliers, un chapeau. Les pauvres portent un habit de drap plus grossier, mais tous sont propres, ont du linge blanc, « ne sentent ni la crasse, ni le rance, ni le bouc ». Les femmes ne sont pas moins belles. Elles portent un jupon de toile *(enaguas)*, une jupe courte *(zagalejo)* et une autre jupe de couleur voyante, sur laquelle elles jettent la basquine. Les femmes mariées ont des coiffes de lin qu'elles arrangent de mille manières; les filles à marier portent leurs cheveux nattés sur les épaules *(mancebas de cabello)*. Elles ont des colliers, des pendants d'oreilles, des croix, des épingles d'or. Leurs chapelets sont souvent garnis d'argent [2].

1. *Hoy es hoy y mañana otro dia*. Aujourd'hui est aujourd'hui et demain est un autre jour. — Proverbe castillan.
2. Larramendi, *Corografia*, p. 179.

En Biscaye, beaucoup de femmes laissent tomber leurs cheveux dans un filet; les coiffes, longtemps à la mode, cèdent peu à peu la place au chapeau ou à la mantille de taffetas noir, de camelot ou d'étamine [1]. Au commencement du XVIIIe siècle, elles se décolletaient encore volontiers; à la fin, elles se cachaient le cou avec un mouchoir de gaze ou de soie. Les artisans et les laboureurs s'habillent de drap noir ou marron. Jusqu'en 1750, la mode est aux jabots de mousseline, aux collets de buffle, aux moustaches, aux grandes épées; mais ces habitudes se sont perdues et l'épée a été remplacée par une longue canne, plus commode pour gravir les montagnes [2].

Les Navarraises aiment les robes bleues à garnitures blanches, les belles ceintures, les tabliers de soie à raies ou à carreaux, bien plissés sur les hanches [3].

Près d'Astorga, les Mauregatos ont conservé le vieux costume espagnol, le chapeau conique, la fraise, l'habit court et serré, les culottes larges et les guêtres de drap. Les femmes portent leurs cheveux en bandeaux, de grands anneaux aux oreilles, une sorte de turban aplati sur la tête, un corsage brun modestement boutonné, avec de larges manches ouvertes par derrière, une jupe et des voiles bruns. Les jours de fête, un collier de corail tombe de leur cou jusque sur leurs genoux [4].

Les femmes de Berraco, près de Navalmoral, se parent d'une espèce de dalmatique ornée de galons de couleur voyante. Les femmes mariées se coiffent d'une toque de gaze, surmontée d'une sorte de crête des plus bizarres [5]. Les Majorquines portent le *rebozillo*, bonnet de mousseline orné de broderies,

1. Yturriza, *Historia general de Guipuzcoa*, p. 84.
2. Yturriza, *op. cit.*, p. 83.
3. Gaudeau, *Fray Gerundio*, p. 66 d'après le *Dia grande de Navarra* du P. Isla.
4. De Laborde, *Itinéraire descriptif*, II, p. 279.
5. Fée, *Souvenirs de la guerre d'Espagne*, p. 303.

de dentelles et de perles. Les femmes d'Ibiza adoptent le rebozillo de couleur jaune [1].

Mais si le costume de fête est brillant, le vêtement ordinaire n'est souvent qu'un haillon. Les femmes de Burgos s'habillent d'un drap brun couleur de froc et portent leurs enfants dans une hotte [2]. Le Manchego est couleur de grand chemin; l'Aragonais et le Valencien ont un manteau, mais point d'habit; le Catalan est renommé pour sa négligence et sa saleté, malgré la coquetterie de la *pagesa* les jours de fête. Le Castillan se mouche sur sa manche ou dans la doublure de son manteau [3].

La nourriture du paysan espagnol était d'une extrême simplicité. Un laboureur de moyenne aisance mangeait à son dîner un morceau de mouton ou de petit salé avec du pain bis, un oignon ou un poireau pour dessert. Les jours de fête il mettait un peu de jambon et de saucisson fumé dans son oille; la piquette lui servait de boisson ordinaire [4]. Plus on avançait vers le sud, plus la sobriété était grande. Un Murcien vivait de quelques fruits, d'une tranche de pastèque, d'une tomate et d'un morceau de pain. Mais cette sobriété si vantée était bien plutôt le résultat d'une économie forcée [5] que d'un goût naturel. La consommation du vin alla sans cesse en croissant pendant tout le XVIIIe siècle, à tel point que certains économistes demandaient l'arrachage d'une partie des vignes. On calculait que le prix du fer, extrait chaque année des mines de Biscaye, suffisait à peine à payer le vin consommé par les habitants. Tandis qu'autrefois le

1. De Laborde, *op. cit.*, III, p. 469 et 402.
2. Bib. nat. de Paris, *Dép. des Estampes. Espagne. Coleccion de trages*, nº 8.
3. Larramendi, *Corografia*, p. 179.
4. Gaudeau, *Fray Gerundio*, p. 265.
5. « Il y a plus de jours que de saucisses ! », *Proverbe espagnol.*

cidre[1] était à peu près la seule boisson des Pays Basques, ces mêmes pays étaient devenus en 1780 les meilleurs clients des vignerons de Navarre et de la Rioja[2]. Les laboureurs basques mangeaient encore des galettes de maïs, mais les gens les plus aisés ne voulaient même plus de pain d'orge et le P. Larramendi trouvait que l'on devenait trop délicat : « On dé« daigne, disait-il, de vivre sur sa terre et de gouverner ses « forges et ses autres biens; on ne se contente plus de peu, « on s'habille de toutes les façons et suivant toutes les modes, « on gâte les enfants, on les habille comme de petits princes, « on cède à toutes leurs fantaisies; le maître d'école ne peut « plus ni les frapper, ni les gronder, ni les toucher. On mange « royalement; l'ordinaire est de deux *ollas*, l'une douce, l'autre « salée et il y a souvent des dîners priés où l'on ne se refuse « rien, ni sirops, ni gâteaux, ni chocolat, ni biscuits... Bah! « que Bayonne brûle! comme disait l'un de ces insensés[3]! » Tout en faisant la part de l'exagération naturelle aux gens d'Église, on ne saurait nier que la vie matérielle ne tendît à s'améliorer en Guipuzcoa, et si cette tendance est moins visible dans d'autres contrées, c'est que la pauvreté du paysan ne lui permet pas de changer son régime. Toutes les fois qu'il trouve l'occasion de faire un bon repas, il la saisit. Pas de bonne fête sans banquet. Aux juntes générales, les alcades ont coutume d'offrir un festin aux députés de la province[4]. Les propriétaires élus à quelque emploi municipal donnent à dîner à leurs collègues. Les assemblées, les pèlerinages, les foires sont autant d'occasions de bombances. Les festins

1. Nous avons goûté, chez un régidor de Renteria, d'excellent cidre de Guipuzcoa.

2. Larramendi, *op. cit.*, p. 166. — Yturriza estime à 300.000 *cántaros* la quantité de vin consommée chaque année en Biscaye. — *Hist. gen. de Vizcaya*, p. 8.

3. Larramendi, *Corografia*, p. 165.

4. Egana, *Guipuzcoano instruido*. V° *Banquetes*.

de noce avaient fini par devenir une cause de ruine pour les familles, aussi la loi avait-elle voulu limiter le nombre des invités et régler la dépense; mais il en était de cette loi comme de tant d'autres, elle ne fut jamais sérieusement appliquée [1]. Les relevailles étaient partout célébrées comme une fête domestique; malgré les prohibitions du Fuero, les amies de la femme lui apportaient des chapons, des poules, des œufs, du chocolat [2]. Aux enterrements, les parents du défunt retenaient à dîner tous ceux qui avaient assisté aux funérailles [3].

Comme l'habitant des villes, le paysan aimait le jeu, les fêtes, les bruyantes réunions, la musique, la danse, les courses de taureaux.

Le dimanche après Vêpres, les femmes se réunissaient devant les portes et jouaient aux cartes. Celle qui perdait récitait un *pater* et un *ave* pour les parents défunts de la gagnante [4]. Les hommes engageaient de l'argent; ils jouaient au *revesino*, à la *malilla*, au *mus*, aux *cientos*. Ce n'étaient point des jeux silencieux; on parlait, on jurait, on cherchait à se tromper, à s'effrayer mutuellement [5]. On jouait aussi au billard, aux dames, aux dés. Les osselets étaient fort à la mode en Castille.

Les jeux de force et d'adresse étaient aussi en grand honneur. Dans les foires de Biscaye, on soumettait les bœufs à des épreuves *(pruebas de bueyes)* qui devaient mettre leur vigueur en évidence. On les attachait à de grosses pierres; celui qui traînait la plus grosse était réputé le meilleur; c'était chose admirable d'entendre les gens crier après les bœufs, les piquer jusqu'au sang avec l'aiguillon. Un paysan biscayen se croyait insulté si on lui disait que son bœuf était

1. *Ibid., loc. cit.*
2. Yturriza, *Hist. gen. de Vizcaya*, p. 89.
3. Larramendi, *Corografia*, p. 189.
4. Mañé y Flaquer, *Oasis*, III, p. 269.
5. Larramendi, *Corografia*, p. 196.

poussif et ne savait pas tirer [1]. Les jeunes gens lançaient la barre de fer *(juego de la barra)*, luttaient, couraient, faisaient de l'escrime et du bâton, s'exerçaient à sauter, avec ou sans entraves. Mais tous ces jeux n'étaient rien en comparaison de la paume *(pelota)*. Il s'agissait de lancer une balle contre un mur et de la renvoyer avant qu'elle eût touché terre. La pelota était populaire dans presque toute l'Espagne. On engageait souvent des parties-monstres, où l'on conviait les pelotistes les plus renommés des provinces voisines. Des joueurs navarrais ou français venaient disputer le prix aux joueurs basques; des paris étaient ouverts, soit sur l'ensemble d'une partie, soit sur un coup; les enjeux étaient souvent considérables, puisqu'une loi défendait de jouer des bœufs ou des chevaux [2]. Très agiles, très souples, les Basques étaient renommés pour leur adresse: cependant les Valenciens voulurent une fois se mesurer avec eux et les convièrent à un concours qui devait avoir lieu à Carthagène. Pendant quelque temps la victoire fut indécise, mais les Guipuzcoans tirèrent de leurs sacs la *pelota grande*, grosse balle extrêmement dure, du poids de huit onces, qui brisait les ongles et les doigts, ouvrait les mains et cassait les bras des joueurs inexpérimentés; les Valenciens abandonnèrent la lutte [3].

Les fêtes patronales donnaient lieu à des réjouissances extraordinaires. On illuminait l'église, on faisait de la musique, on allumait des feux de joie [4], on jouait des *autos pastoriles* [5], ou même des *autos sacramentales*, et surtout on dansait.

Dans le nord, l'instrument préféré est le *tamboril :* le joueur tient d'une main une flûte et de l'autre une baguette, dont

1. Yturriza, *Hist. gen. de Vizcaya*, p. 93.
2. *Guipuzcoano instruido*. V° *Pelota*.
3. Larramendi, *Corografia*, p. 197.
4. De Laborde, *Itinéraire descriptif*, II, p. 279.
5. Vinson (Julien), *Le folklore du pays basque*. Paris, 1885, in-8°. — G. Hérelle, *Les pastorales basques*. Bayonne, 1903, in-8°.

il frappe un tambourin suspendu à son bras. C'est l'instrument national des Provinces Basques. Dans le sud, on joue du tambour de basque *(pandero)* et des castagnettes. La guitare, en honneur dans toute l'Espagne, sert principalement à accompagner le chant.

Les campagnes espagnoles ne manquaient pas d'improvisateurs et de faiseurs de chansons. Il y avait des chansons pieuses, analogues à nos Noëls *(villancicos)*, des chansons profanes qui accompagnaient la danse *(seguidillas)*, des chansons satiriques ou sentimentales *(tonadillas)*, qui racontaient quelque tour plaisant ou quelque légende amoureuse. Beaucoup de ces poèmes rustiques ont un tour mélancolique très accusé, c'est la poésie d'une race insouciante et passionnée qui trouve l'heure d'amour bien brève et la vie bien longue et bien dure[1].

1. Voici quelques échantillons de ces chansons intraduisibles.

Chanson catalane.

Ay, mares que teniu filhas,
Caseulas ab qui'ls agrada
Y no las fareu penar
En esta vida y en l'altra.

Si m'tira l'amor y m'toca,
Si m'toca bé m'tocara,
Tirali, tirali, tirali,
Tirali, sino se'n va!

Chanson de Santiago de Galice.

Airiños, airiños, aires,
Airiños de miña terra,
Airiños, airiños, aires,
Airiños, levaime á ela!

Miña terra, miña terra,
Terra donde m'eu crei,
Hortiña que quero tanto,
Figueiriña que prantei.

Prados, rios arborados,
Pinares que move o vento,
Paxariños piadores,
Casiña do meu contento,

Muiño dos castañares,
Noites craras do luar,
Campañinas trimboradas
D'a igrexiña do lugar,

Amoriñas das silveiras,
Qu'eu lle dab'io meu amor,
Camiñinos entr'o millo
A Dios, para sempr' à Dios.

Chanson de la Manche.

Vale una seguidilla
De las manchegas
Por veinticinco pares
De las boleras;
Mal fuego queme
La moda que hasta en eso
Tambien se mete.

Les *Autos, pastoriles* ou *sacramentales*, prohibés dans les villes, se maintinrent longtemps dans les campagnes et constituent l'une des branches les plus touffues de la littérature populaire. Les Provinces Basques en ont produit par centaines au siècle dernier. La mise en scène était des plus simples et souvent barbare, mais elle satisfaisait le goût inné de l'Espagnol pour le travestissement et la mascarade. En dépit des ordonnances, on faisait des défilés grotesques, des *mogigangas*, et le Carnaval était fêté dans les plus petits bourgs.

Plus encore que la musique et le théâtre plaisait la danse. Presque tous les dimanches il y avait bal sur la place du bourg; jeunes garçons et jeunes filles dansaient sous l'œil paternel de l'alcade et revenaient bras dessus, bras dessous, à la maison.

La danse avait des ennemis, comme on peut croire. Un « ami de l'ordre » voit dans la danse basque du *zorzico* une invention du diable et l'anathématise lui-même avec une verve endiablée. « Il s'y commet, dit-il, mille indécences. « Le moins qui puisse arriver est de voir les danseurs relever « d'un coup de pied en arrière les jupes des femmes et les « salir; elles sont si bêtes qu'elles en passent par là; meurtries « par les fortes poussées *(culadas)* des danseurs, elles ne se « fâchent pas, elles ne demandent qu'une chose, c'est que leurs « amis et connaissances les invitent à danser; on retourne chez « soi à pas précipités, en criant, en hennissant à la manière « des juments et c'est à qui criera ou hennira le plus fort[1]. »

Chanson du Grao de Valence.	*Chanson des montagnes de Leon.*
Mira que te mira Dios, Mira que te está mirando, Mira que te has de morir, Mira que no sabes quando.	Este mundo es una bola, Y el que se muere es un tonto; Que lo lleven à enterrar Y le canten un responso.

M. Fernandez, *la Hacienda de muestros Abuelos.*

1. Yturriza, *Hist. general de Vizcaya*, p. 87.

Quelques ecclésiastiques prohibaient la danse. En 1753, le vicaire de Deva voulut empêcher les paroissiens de danser sous les galeries de la Grand'Place; en 1761 l'alcade de Motrico fut menacé d'excommunication pour avoir permis aux habitants de danser autour d'une chapelle isolée[1]. Ce ne sont là que des faits exceptionnels. L'autorité ecclésiastique a, en général, toléré la danse. Le P. Larramendi la justifie même par un trait des plus caractéristiques. Un missionnaire avait fait jurer à ses auditeurs de renoncer à la danse; on jura; mais il faut que jeunesse se passe; au lieu de danser sur la place publique, jeunes gens et jeunes filles allèrent se promener ensemble dans la campagne, faire la collation dans les bois et à la fin de l'année... il y avait plus d'enfants abandonnés que dans les dix ans qui avaient précédé la triomphante mission du moine ennemi de la danse[2]. Le P. Larramendi en conclut que la danse est, en elle-même, un plaisir parfaitement licite; les prêtres n'ont autre chose à faire que de prévenir les abus. Il condamne les danses de nuit, les danses pendant les offices, il engage l'alcade à présider le bal pour y maintenir la décence, il demande que les danseurs se tiennent non par la main, mais à l'aide d'un mouchoir, afin que la femme puisse toujours se dégager si le mouvement de la danse devient trop précipité[3].

Tous les magistrats n'étaient pas aussi libéraux que le savant jésuite, car Jovellanos nous fait un portrait fort maussade de la tyrannie des maires de village : « Tout alcade « a sa cloche, surveille les musiques et les charivaris, fait des « rondes et des perquisitions, poursuit continuellement, non « les voleurs ou les blasphémateurs, mais ceux qui chantent « où jouent d'un instrument. Fatigué de suer la semaine

1. Egana, *Guipuzcoano instruido*. V° *Danzas*.
2. Larramendi, *Corografia*, p. 240.
3. Larramendi, *Corografia*, p. 240.

« entière, le malheureux berger qui vient à changer de che-« mise le soir du samedi, ne peut crier librement, ni entonner « une chanson dans les rues de son village. Dans ses fêtes, « dans ses bals, dans ses assemblése, dans ses festins, il se « heurte toujours à l'appareil de la justice; où qu'il soit, où « qu'il aille, il soupire en vain après l'honnête liberté qui est « l'âme des plaisirs innocents. Faut-il chercher ailleurs la « cause de cette tristesse, de cette mauvaise grâce, de ce « caractère insociable et farouche que l'on remarque chez les « paysans de quelques-unes de nos provinces[1]? »

Ce n'étaient pourtant point de mauvaises gens que ces paysans espagnols. Pauvres, simples, tondus par le fisc, tyrannisés par l'alcade, hébétés par une éducation irrationnelle, ils supportaient le joug aussi patiemment que leurs bœufs, profitaient en philosophes des dimanches et des fêtes, craignaient Dieu, respectaient le roi et obligeaient le prochain avec candeur et charité. Il y avait telle grande province comme l'Extrémadure où l'on resta plus de trente ans sans avoir une cause criminelle à juger. Sur la route de Castel-Rodrigo à Salamanque, les auberges fermaient au loquet, et l'hôte répondait fièrement « qu'il tenait lui-même lieu de serrure[2] ». L'Indien lui-même, l'Indien méprisé et avili, n'était jamais soupçonné de vol; le pays passait pour sûr au Mexique quand il n'avait pas de blancs *(gente de razon)*[3].

Plus d'une coutume charmante montre ce qu'on aurait pu attendre de ces hommes, si la vie leur avait été moins dure. A Lequeitio, la confrérie des matelots donnait à chaque enfant, le 25 juillet, un pain d'une livre et le quart d'un fromage et quand la tempête menaçait d'engloutir les barques de pêche, les enfants des écoles sortaient en procession avec une croix

1. Jovellanos, *Informe*, § 429.
2. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 61.
3. M. Chevalier, *Le Mexique*.

et une bannière verte, ils se rendaient au poste de la vigie le plus élevé de la côte et priaient pour leurs parents en péril de mer [1]. Quand le feu avait détruit une maison, l'alcade délivrait une licence au propriétaire de la maison incendiée, qui quêtait par toute la paroisse pour la reconstruire [2]. Dans les villages pauvres, où il n'y avait pas de fossoyeurs, chaque habitant s'acquittait à tour de rôle de ce pieux devoir, l'alcade comme les autres [3]. La solidarité était admirablement comprise par ce peuple qui n'en savait pas le nom et qui se montrait vraiment noble et désintéressé, tout-à-la-fois gueux et magnifique. Qui oserait dire qu'il ne se montrait si généreux que parce qu'il était si pauvre ?

Ses défauts provenaient surtout de son ignorance. Sa fierté naturelle, exagérée par le manque d'instruction, le rendait susceptible et vindicatif. Sa haine s'exaltait en certaines rencontres jusqu'à la férocité : le général Marbot a vu un postillon déchirer à coups de fouet le cadavre de son maître de poste, pendu par ordre des Français [4]; plus d'une planche de Goya retrace des scènes de sauvagerie [5]. Le fanatisme politique poussait le paysan à des actes insensés. Après l'émeute d'Aranjuez les habitants de San Lucar se vengèrent du Prince de la Paix sur un jardin d'acclimatation planté par son ordre, et sur les bateaux d'un nouveau modèle dont il avait ordonné la construction [6]. Nous ne parlerons pas du fanatisme religieux; il était sans bornes, et tel que les éducateurs du peuple avaient voulu qu'il fût.

Ces défauts sont énormes, mais si l'on veut juger le paysan espagnol avec impartialité, il faut considérer la condition

1. Cavanilles, *Lequeitio en* 1857, p. 54.
2. *Guipuzcaona instruido*. V° *Casas quemadas*.
3. Fée, *Souvenirs de la guerre d'Espagne*, p. 203.
4. Marbot, *Mémoires*, II, p. 326.
5. Cf. *Les malheurs de la guerre*, planches 3, 14, 28 et 29.
6. Général Foy, *Histoire des guerres de la Péninsule*, III, p. 121.

qui lui était faite par la société, par le roi et l'Église; il faut lui tenir compte de sa misère et de son ignorance, puisque l'une et l'autre lui étaient imposées, et l'on conviendra que dans la terrible situation où il se trouvait placé, il avait néanmoins gardé le sentiment très vif de sa personnalité et sa dignité d'homme. Toutes les forces sociales s'étaient coalisées contre lui et il était resté debout.

G. Desdevises du Dezert.

BIBLIOGRAPHIE

I. — Documents d'archives et manuscrits.

Archives du Ministère des Affaires étrangères à Paris Espagne. Correspondance. Vol. 637, 638, 639, 640, 657, 658 659, 666.

Archives générales centrales d'Alcalá de Henares (visitées en 1895). Estado : 2.453, 2.849, 2.853, 3.559, 4.818. Tesoreria general : liasses 7 à 16. — Varias procedencias : Indices, t. III.

Archives de l'Audience de Barcelone. Nombramiento de Bayles : sus bayles, regidores y procuradores sindicos para el año de 1791.

Archives de la Cathédrale de Barcelone. Cartas reales, 1802.

Archives municipales de Barcelone. Autos, 1793, 1795.

Archives municipales de Bilbao. Autos, 1797.

Archives du Consulat de Cadix. Notables, 79, 81, 82.

Archives de Guipuzcoa. Sección I, negociado VI, legajos 21, 22, 23, 24. — Neg. XV, legajos 17, 111, 114, 118, 123, 139, 143. — Neg. XVI, legajo 50. — Neg. XIX, leg. 48. — Sec. IV, neg. III, leg. 71.

Archives historiques nationales de Madrid. Inquisición de Toledo : I, 4. — LXXXIII, 29. — LXXXV, 59. — CXC, 1 et 14. — Jesuitas, Aragón, cartas edificantes.

Archives des Indes à Séville. estante LIII, cajon 1, legajo 13.

— LVIII, v, 13. — LXX, I, 4. — LXXX, I, 4. — LXXXV, I, 12 et 13. — LXXXVIII, v, 12. — CXI, II, 16. — IV, II. — CXVI, II, 16. — IV, 4, 5 et II. — v, 15. — CXVII, VI, 7. — CIII, I, 5, 14, 29. — CIV, VII, 17, 30. — CIX, I, 28. — VI, 4. — VII, 19. — CX, III, 3. — CXI, I, 25. — CXII, v, 3. — CXV, VI, II. — CXI, IV, II. — v, 4. — VI, 19. — CXVII, II, 3 et 9. — CXIX, I, 19. — CXXV, VII, 2 et 8. — CXXVII, II, 17. — CXXVIII, II, 17, 33. — III, 4. — CXXX, I, 19, 24. — CXXXI, III, 20. — IV, 9. — CXXXIII, IV, 9. — CXXXVI, I, 16, 21. — CXXXVIII, II, 17. — VI, 2. — CXLV, VII, 12. — CXLVI, IV, I, 2, 4. — CLV, II, 5. — III, 25. — XI, 5.

Archives municipales de Madrid. Actas, 1804.

Archives de Navarre, à Pampelune. Indice. Cortès, 1780-81.

Archives de la Cathédrale de Pampelune. Indice. Donationes. Arca V. — F. F., 47.

Archives de la Chambre des Comptes de Navarre à Pampelune. Cortès. Quadernos y leyes : 1786, 1787, 1795, 1796, 1801.

Archives municipales de Renteria. Actas, 1790.

Archives générales de Simancas. Inventario de Gracia y Justicia. Inquisición de Méjico, 153. — Id. de Cartagena, 44.

Musée de Santa Cruz à Valladolid. Peintures et sculptures sur bois.

Archives municipales de Valladolid. Autos, 1791.

Archives de Vizcaya. Autos y pleytos, 10.

Archives municipales de Saragosse. Autos, 1788.

Catálogo de los abades del monasterio de la Oliva. Bib. de la Chambre des Comptes à Pampelune. Ms.

Libro de difuntos del convento de la Merced de Pamplona. *Ibid*, ms.

Académie de l'Histoire. Mss. D. 60, E. 175.

Cronica de los Reyes de Navarra por Mossen Diego Ramirez Dávalos de la Piscina. Bibliothèque nationale de Paris, mss. Fonds espagnol, nº 126.

Memoria del obispado de Mechoacan por D. Pedro de Tamaron. Bibliothèque provinciale de Saint-Sébastien, ms.
Viana. Demostracion del misero y deplorable estado de las Islas Filipinas. — *Ibid.*, ms.

A. de los Reyes. — *Estado actual de las misiones de la Prineria alta y baxa*, 1774. — *Ibid.*, ms.

Yturriza y Zabala. — *Historia general de Vizcaya.* Archives de la Députation de Biscaye.

II. — Imprimés.

Abrantès (Duchesse d'). — *Mémoires.* Paris, 1831-35, 18 vol. in-8°.

Alcalá Yañez y Rivera (Gerónimo). — *El donado hablador* (Coleccion de los mejores autores espanoles). Paris, 1847, in-8°.

Allende Salazar (Angel). — *Biblioteca del bascófilo, ensayo de un Catálogo general sistemático y crítico de las obras referentes á la provincia de Vizcaya, Guipúzcoa, Alava y Navarra.* Madrid, 1887, in-4°.

Almirall. — *L'Espagne telle qu'elle est.* Paris, 1886, in-12.

Altamira y Crevea (Rafael). — *Historia de España y de la civilización española.* Barcelona, 1900-1911, 4 vol. in-16.

Alvarez y Baena (Josef Antonio). — *Compendio histórico de las grandezas de la coronada villa de Madrid.* Madrid, 1786, in-18.

Anales del Museo nacional de Arqueología de México, 1912-1913, 2 vol. in-4°.

Anonyme (Jean-François Peyron). — *Nouveau voyage en Espagne fait en 1777 et 1778.* Londres, 1782, 2 vol. in-8°.

Aramburu y Zuloaga (Félix). — *Monografía de Asturias.* Oviedo, 1899, in-8°.

Argensola (Bartolomé Leonardo de). — *Anales de Aragon.* Zaragoza, 1631, in-f°.

Arróniz (Marcos). — *Manuel del viajero en Méjico.* Paris, 1858, in-18.

Art de vérifier les dates. Supplément (depuis l'année 1770 jusqu'à nos jours). Paris, 1821-1844, 18 vol. in-8°.

Artiñano y Zuricalday (Arístides de). — *El Señorío de Vizcaya.* Barcelona, 1885, in-8°.

Aulnoy (Comtesse d'). — *La Cour et la Ville de Madrid.* Paris, 1874-76, 2 vol. in-8°.

Ayuntamiento de Barcelona. Museos artísticos municipales. Catálogos. Barcelona, 1906, in-12.

Bacallar y Sanna, marquis de Saint Philippe (Vicente). — *Mémoires pour servir à l'histoire d'Espagne sous le règne de Philippe V.* Amsterdam, 1756, 4 vol. in-12.

Balaguer (Victor). — *Historia de Cataluña.* Barcelona, 1863, in-8°.

Barado (Francisco). — *Museo militar : historia, indumentaria, armas, sistemas de combate, instituciones, organización del ejército español.* — Barcelona, 1886, 3 vol. in-4°.

Barbé-Marbois (François). — *Histoire de la Louisiane et de la cession de cette colonie.* Paris, 1829, in-8°.

Barraquer y Roviralta (Cayetano). — *Casas de religiosos en Cataluña, durante el primer tercio del siglo XIX.* Barcelona, 1906, 2 vol. in-4°.

Baudrillart (Alfred). — *Philippe V et de la Cour de France.* Paris, 1890, 5 vol. in-8°.

Bausset (Baron Louis de). — *Mémoires anecdotiques sur l'intérieur du palais.* Paris, 1828, 4 vol. in-8°.

Becerro de Bengoa (Ricardo). — *El libro de Alava.* Vitoria, 1877, in-8°.

Benavides (Antonio) y Fernández Guerra (Aureliano). — *Historia de las Ordenes de Caballeria.* Madrid, 1864, 5 vol. in-4°.

Birot (J.). — *Statistique annuelle de géographie humaine comparée.* Paris, 1912, in-8°.

Blanc (Charles), Paul Mantz et Auguste Demmin, W. Burger, Louis Viardot et Paul Leïort. — *Histoire des peintres de toutes les écoles. École allemande.* Paris, 1883, in-4°. — *École espagnole.* Paris, s. d. in-4°.

Boix (Vicente). — *Historia de la ciudad y Reyno de Valencia.* Valence, 1845, 3 vol. in-4°.

Boletín del Museo nacional de Arqueología, Historia y Etnología. México, 1912, in-4°.

Bonnet (G.). — *Correspondance complète de Madame la Duchesse d'Orléans.* Paris, 1863, 2 vol. in-12.

Bourgoing (Jean-François de). — *Nouveau voyage en Espagne* (1782-85) *ou Tableau de l'état actuel de cette monarchie.* Paris, 1789, 3 vol. in-8°.

Bulletin de l'Union panaméricaine. Édition française. Washington, 1917, 1918, 1919, in-8°.

Cadalso y Vázquez (José). — *Cartas marruecas.* Barcelona, 1796.

Campomanes (Conde de). — *Cartas político económicas, escritas al conde de Lerena, publícalas por primera vez D. Antonio Rodriguez Villa.* Madrid, 1878, in-18.

Canga Argüelles (Augustin). — *Diccionario de hacienda.* Londres, 1826, 2 vol. in-4°.

Cappa (R. P. Rodrigo) — *La Inquisición española.* Madrid, 1888, in-8°.

Carreras y Bulbena (Josef Rafel). — *Carlos d'Austria y Elisabeth de Brunswick Wolfenbüttel á Barcelona y Gerona.* Barcelona, in-8°, 1902.

Catálogo del museo arqueológico artístico episcopal. Vich, 1894, in-8°.

Cavanilles. — *Lequeitio en 1857.*

Caveda (J.). — *Ensayo histórico sobre los diversos generos*

de arquitectura empleados en España, desde la dominacion romana hasta nuestros dias. Madrid, 1849, in-8°.

Censo español ejecutado de orden del rey, comunicada al Excelentísimo señor Conde de Florida Blanca, primer secretario de Estado y del despacho, en el año de 1787. Madrid en la imprenta real.

Censo de la poblacion de España, del año de 1797, ejecutado de orden del rey en el de 1801. — Madrid, in-f°.

Chevalier (Michel). — *Le Mexique ancien et moderne.* Paris, 1863, in-12.

Chil y Naranjo (Gregorio). — *Estudios históricos, climatológicos y patológicos de las Islas de Canaria.* Palmas de Gran Canaria, 1879, 2 vol. in-4°.

Cola y Goiti (José). — *La ciudad de Vitoria,* 1883, in-8°.

Combes (François). — *La princesse des Ursins.* Paris, 1858, in-8°.

Conard (Pierre) — *Napoléon et la Catalogne.* Paris, 1910, in-8°.

Coroleu (José). — *Memorias de un menestral de Barcelona.* Barcelona, 1888, in-12.

Id. — *América, Historia de su colonización, dominación e independencia.* Barcelona, 1894-96, 4 vol. in-8°.

Coroleu (J.) y Pella y Forgas (J.). — *Los fueros de Cataluña.* Barcelona, 1878, in-4°.

Cotarelo y Mori (E.). — *D. Ramon de la Cruz y sus obras.* Madrid, 1899, in-4°.

Coxe (William). — *L'Espagne sous les rois de la Maison de Bourbon.* (Trad. Muriel). Paris, 1827, 6 vol. in-8°.

Crétineau Joly (Jacques). — *Histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus.* Paris, 1845-46, 6 vol. in-12.

Cruz (Ramon de la). — *Obras.* Madrid, 1786-91.

Danvila (Alfonso). — *Luisa Isabel de Orleans y Luis I.* Madrid, 1902, in-12.

Id. — *Fernando VI y Doña Bárbara de Braganza*. Madrid, 1905, in-12.

Danvila y Collado (Manuel). — *Reinado de Carlos III*. Madrid, 1891 et suiv., 6 vol. in-8°.

Deberle. — *Histoire de l'Amérique du Sud*. Paris, 1897.

Delmas (Juan) — *El castillo de Arteaga*. Bilbao, 1890.

Desdevises du Dezert (Georges). — *D. Carlos d'Aragon, prince de Viane*. Paris, 1889, in-8°.

Id. — *Barcelone et les grands sanctuaires catalans*. Paris, 1913, in-4°.

Id. — *Le régime foral en Espagne au XVIIIe siècle. Revue historique*, 1896.

Id. — *Les Jésuites de la province d'Aragon. Revue historique*, 1914.

Id. — *Vice-rois et capitaines-généraux aux Indes espagnoles. Revue historique*, 1917.

Id. — *La Junte supérieure de Catalogne. Revue Hispanique*, 1910.

Id. — *Notes sur l'Inquisition espagnole au XVIIIe siècle, d'après les Archives du Tribunal de Tolède. Revue Hispanique*, 1899.

Id. — *L'Inquisition aux Indes espagnoles. Revue Hispanique*, 1914.

Id. — *L'Église espagnole des Indes à la fin du XVIIIe siècle. Revue Hispanique*, 1917.

Id. — *Les Missions des Mojos et Chiquitos. Revue Hispanique*, 1918.

Id. — *Saint Ignace de Loyola. Revue Hispanique*, 1915.

Id. — *La Chambre des juges de l'Hôtel de la Cour. Revue Hispanique*, 1916.

Id. — *Les Campanyes de Roselló y Catalunya* (1793-1795). *L'Empori*. Barcelona, 1907.

Id. — *La Louisiane à la fin du XVIIIe siècle. Société de l'Histoire des Colonies françaises*, 1914.

Diario de Barcelona, 1792, 1793, 1802.

Dessales (Adrien). — *Histoire générale des Antilles*. Paris, 1847-48. 5 vol. in-8°.

Devère. — *Coleccion de trages de España*. Bibliothèque nationale de Paris. Estampes. Espagne. Costume et mœurs.

Diario de Barcelona, 1792, 1793, 1802.

Diario de Madrid, 1806.

Diario de Zaragoza, 1797

Diccionario de la lengua castellana. Madrid, 1726-1739. 6 vol. in-fol.

Diccionario geográfico de la Academia de la Historia.

Dieste y Jiménez (Manuel). — *Diccionario del derecho civil aragonés*. Madrid, in-4°, 1869.

Dieulafoy (Marcel). — *La statuaire polychrome en Espagne*. Paris, 1908, in-f°.

Id. — *Histoire générale de l'Art*. Espagne et Portugal. Paris, 1913, in-12.

Discusion del proyecto de Decreto sobre el Tribunal de la Inquisición. Cádiz, 1813, in-4°.

Demersay. — *Histoire physique, économique et politique du Paraguay et des établissements des Jésuites*. Paris, 1860, 2 vol. in-8° avec atlas.

Duméril (Henri). — *Mémorial militaire du colonel Castillon*. Mémoires de l'Académie de Toulouse, 1889.

Echegaray (Carmelo de). — *Investigaciones históricas referentes á Guipuzcoa*. S. Sebastián, 1893, in-8°.

Egana (Domingo Ignacio de). — *Guipuzcoano instruido, ó prontuario alfabético de reales ordenes, decretos, y acuerdos de las juntas y diputaciones en forma de extractos*, 1870, in-f°.

Encyclopédie de la Musique. Histoire de la Musique. Espagne et Portugal. Paris, 1920, in-f°.

Fée. — *L'Espagne à cinquante ans d'intervalle.* Paris, 1861, in-12.

Fernan Nuñez (Comte de). — *Vida del rey D. Carlos III.* Prólogo de D. Juan Valera y notas de A. Morel-Fatio y A. Paz y Mélia. Madrid, 1898.

Ferrer del Rio (Antonio). — *Historia del reynado de Carlos III° en España.* Madrid, 1856, 4 vol. in-8°.

Fervel (J. N.). — *Campagnes de la Révolution française dans les Pyrénées Orientales.* Paris, 1861, 2 vol. in-8°.

Fitzmaurice-Kelly (Jaime). — *Historia de la Literatura española.* Traducida del inglés y anotada por Adolfo Bonilla y San Martín. Madrid, 1901, in-8°.

Id. — *Littérature espagnole.* Traduction Henry D. Davray. Paris, 1904, in-16.

Florida-Blanca (Josef Moñino, comte de). — *Compte rendu de l'administration du Comte de Florida-Blanca, secrétaire d'État au département des Affaires étrangères, présenté à S. M. C. Charles III, roi d'Espagne.* (Traduction française de Muriel, dans W. Coxe. L'Espagne sous les rois de la Maison de Bourbon, t. VI, p. 257.)

Fontecha (Pedro). — *Escudo de la mas constante fee y lealtad, reimpreso de orden de la Ilustrisima Diputacion general* Bilbao, 1866, in-8°.

Forner (J. B. Pablo). — Oracion apologética por España y su mérito litearrio : *Obras.* Madrid, 1843.

Forneron (H.). — *Histoire de Philippe II.* Paris, 1881-82, 4 vol. in-8°.

Frignet (Ernest). — *La Californie.* Paris, 1866, in-8°.

Fuero general de Navarra. Éd. acordada por la Exc^ma. Diputacion provincial, dirigida y confrontada con el original, que existe en el Archivo de Comptes por D. Pablo Ilarregui y D. Segundo La Puerta. Pamplona, 1869, in-f°.

Fueros, privilegios, franquezas y libertades del M. N. y M.

L. Señorio de Vizcaya, reimpresos de orden de la Il[ma]*. Diputacion general.* Bilbao, 1865, in-4°.

Foy (Le général). — *Histoire de la guerre de la Péninsule.* Paris, 1827, 4 vol. in-8°.

Gallardo (Fernández). — *Origen, progresos y estado de las rentas de la Corona de España, su gobierno y administracion.* Madrid, 1805, 3 vol. in-8°.

Gams. — *Series episcoporum Ecclesiae catholicae.* Ratisbonne, 1873, in-4°.

Garcia (Genaro). — *La Arquitectura en México.* México, 1913, in-f°.

Garcia (Rodrigo). — *Historia verdadera de la Inquisicion.* Madrid, 1877, 3 vol. in-8°.

Gaudeau (Bernard). — *Fray Gerundio et son auteur, le P. José Francisco de Isla.* Paris, 1891, in-8°.

Gazeta de Guatemala, 1797.

Gazeta de Madrid, 1806.

Gazeta de México, 1783, 1784.

Germond de Lavigne (A.). — *Espagne et Portugal* (collection des Guides Joanne). Paris, 1893, in-16.

Gille (Philippe). — *Mémoires d'un conscrit de* 1808. Paris, 1892, in-12.

Giron (Ramon). — *Historia de la ciudad de Salamanca.* Salamanca, 1861, in-8°.

Godoy (Manuel). — *Mémoires du Prince de la Paix* (traduction d'Esmenard). Paris, 1836, 4 vol. in-8°.

Gorosabel (Pablo). — *Bosquejo de las antigüedades, gobierno, administración y otras cosas notables de la villa de Tolosa.* Tolosa, 1853, in-8°.

Gorce (Mathieu-Maxime). — *St Vincent Ferrier.* Paris, 1923, in-8°.

Goya y Lucientes (Francisco). — Cartons, portraits, collection des *Caprichos* et de la *Tauromaquia.*

Gramont (Le maréchal de). — *Mémoires* (Coll. Michaud et Poujoulat, t. XXXVI).

Grandmaison (Geoffroy de). — *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution.* Paris, 1892, in-8°.

Groussac (Paul). — *Santiago de Liniers, conde de Buenos Aires.* Buenos Aires, 1907, in 8°.

Gudiol y Cunill (Mossén G.). — *Lo sepulcre de Sant Bernat Calvo, bisbe de Vich* (Memorias del primer Congrés de la Historia de la Corona de Aragón). Barcelona, 1912, in-4°.

Guía de Barcelona (Enciclopedia artística). Barcelona, 1908, in-32.

Guia de forasteros. Madrid, 1804, in-32.

Herranz y Lain (Clemente). — *Estudio crítico sobre los economistas aragoneses.* Zaragoza, 1885, in-8°.

Hérelle (G.). — *Les pastorales basques.* Bayonne, 1903, in-8°.

Hinojosa (Eduardo de). — *Influencia que tuvieron en el derecho público* (de España) *los filósofos y teólogos anteriores á nuestro siglo.* Madrid, 1890, in-8°.

Humboldt (A. de). — *Essai politique sur le Royaume de Nouvelle-Espagne.* Paris, 1825-27, 4 vol. in-8°.

Id. — *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent.* Paris, 1809-1825, 3 vol. in-8°.

Irving (Washington). — *Vie et voyages de Colomb.* Paris, 3 vol. in-8°, 1864.

Isla (El P. Francisco José de). — *El dia grande de Navarra, o Triunfo del Amor y de la lealtad,* 1746.

Iturralde y Suit (Juan de). — *Memorias sobre las ruinas del palacio real de Olite.* Pamplona, 1870, in-8°.

Jomini (Le général). — *Histoire des guerres de la Révolution.* Paris, 1842, 4 vol. in-8°.

Jovellanos (Melchor de). — *Informe de la sociedad econó-*

mica de esta Corte al Rey y su Consejo de Castilla en el expediente de la ley agraria. Madrid, 1795, in-4°.

Juan (Jorge) y Ulloa (Antonio de). — *Relacion del viaje á la América meridional.* Madrid, 1748.

Id. — *Noticias secretas sobre el estado del Perú, Chile y del Plata.* Londres, 1826.

Juntas generales de Alava, 1808, 1814.

Juntas generales de Guipuzcoa, 1779.

Juntas generales de Vizcaya, 1790.

Jurien de la Gravière (Amiral E.). — *Guerres maritimes sous la République et l'Empire.* Paris, 2 vol. in-12.

Laborde (Le comte Alexandre de). — *Itinéraire descriptif d'Espagne.* Paris, 1827, 6 vol. in-8°.

La Condamine (Charles Marie de). — *Journal du voyage fait par ordre du Roi à l'Équateur. Histoire des pyramides de Quito.* Paris, 1751, in-4°.

Lacroix (Frédéric). —*Le Pérou* (Univers pittoresque). Paris, 1843, in-8°.

La Fuente (José Maria de). — *Matamoros, Apuntes biográficos* (*Anales del Museo nacional de arqueología.* Mexico, t. IV).

Lafuente (Modesto). — *Historia general de España.* Barcelona, 1887-90, 25 vol. in-8°.

La Fuente (Vicente de). — *Historia de las universidades, colegios y demás establecimientos de enseñanza en España.* Madrid, 1884-87, 4 vol. in-8°.

Lampérez y Romea (V.). —*Historia de la arquitectura cristiana española en la edad media.* Madrid, 1909, 2 vol. in-f°.

Lannau-Roland. — *Nouveau guide général du voyageur en Espagne,* Paris, 1863, in-12.

Landazuri y Romarate (Joaquin de). — *Historia civil de la M. N. y M. L. Provincia de Alava, deducida de autores originales y documentos autenticos.* Vitoria, 1798, 2 vol. in-4°.

Langle (Marquis de).— *Voyage de Figaro en Espagne.* Paris, 1785, 2 vol in-12[1].

La Renaudière. — *Mexique et Guatémala* (Univers pittoresque). Paris, 1843, in-8°.

Larramendi (Le P. Manuel de). — *Corografía ó descripcion general de la M. N. y M. L. provincia de Guipuzcoa.* Barcelona, 1882, in-8°. (Publiée par le R. P. Fidel Fita y Colomé, d'après le ms XLI de la Collection Vargas Ponce, de l'Académie de l'Histoire).

Larruga (Eugenio). — *Memorias políticas y económicas sobre los frutos, comercio, fábricas y minas de Españas.* Madrid, 1793, 45 vol. in-8°.

Latour (Antoine de). — *L'Espagne religieuse et littéraire.* Paris, 1863, in-12.

Libro de moda. Madrid, 1796.

Lehr. — *Éléments de droit civil espagnol.* Paris, 1880, in-8°.

Lesmes Frias (P) — *La provincia de España de la Compañía de Jesús.* Madrid, 1914, in-8°.

Llorente (Juan Antonio). — *Histoire critique de l'Inquisition d'Espagñe.* Paris, 1818, 4 vol. in-8°.

Louville (Charles d'Allonville, marquis de). — *Mémoires secrets sur l'établissement de la Maison de Bourbon en Espagne ; extraits de la correspondance du marquis de Louville par le comte du Roure.* Paris, 1818, 2 vol. in-8°.

Lopez (Tomas). — *Plano geométrico de Madrid, dedicado y presentado al rey nuestro Señor, por mano del Exc° Sor Conde de Florida Blanca ; su autor D. Tomas Lopez.* Madrid, año de 1785.

Lopez Novoa (Saturnino). — *Historia de la M. N. y M. L. ciudad de Barbastro.* Barcelona, 1861, in-8°.

1. Le comte d'Aranda répliqua au voyageur français par sa : Dénonciation au public du voyage du soi-disant Figaro en Espagne, par le véritable Figaro. — Londres et Paris, 1785, in-12.

Loyola (San Ignacio de). — *Exercices spirituels* (trad. fr. de l'Abbé Clément). Paris, 1771, in-12.

Lozano (Pablo). — *Antigüedades arabes de España.* — Id. *Parte segunda que contiene los letreros arabigos que quedan en el palacio de la Alhambra de Granada, y algunos de la ciudad de Cordoba ; publicados por la R. Academia de S. Fernando, e interpretados y explicados de acuerdo suyo por D. Pablo Lozano, bibliotecario de S. M. y académico de honor de ella.* Madrid. Imprenta real, 1804.

Mañé y Flaquer (Juan). — *El oasis, viaje al pais de los Fueros.* Barcelona, 1878, 3 vol. in-f°.

Manual histórico descriptivo de Valladolid. Valladolid, in-12.

Marbot (Général baron de). — *Mémoires.* Paris, 1893, 3 vol. in-8°.

Marcoy (Paul). — *Voyage de l'Océan pacifique à l'Océan atlantique* (1848-60). *Tour du monde*, t. VI, t. XIII.

Marichalar (Amalio) y Manrique (Cayetano). — *Historia de la legislacion.* Madrid, in-8°, 1868.

Mariéjol (Jean). — *L'Espagne sous Ferdinand et Isabelle.* Paris, 1892, in-8°.

Martin de Moussy. — *Description géographique et statistique de la Confédération argentine.* Paris, 1860, 3 vol. in-8°.

Id. — *Mémoire historique sur la décadence et la ruine des missions des Jésuites.* Paris, 1865.

Mas y Casas.— *Ensayos históricos sobre Manresa.* Manresa, 1836, in-8°.

Mazade (Charles de). — La monarchie absolue en Espagne. *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1860.

Menéndez Pelayo (Marcelino). — *Historia de los heterodoxos españoles.* Madrid, 1880-81, 3 vol. in-8°.

Mesonero Romanos (Ramon de). — *El antiguo Madrid, paseos históricos por sus calles y plazas.* Madrid, 1861, 2 vol. in-8°.

Id. — *Memorias de un setentón.* Madrid.

Morel-Fatio (Alfred). — *Études sur l'Espagne.* Paris, 1888. 2 vol. in-8°.

Muñiz de Tejada (Narciso). — *Memoria sobre la organización de distritos municipales de la provincia de Guadalajara.* Guadalajara, 1867, in-4°.

Muñoz y Romero (Tomas). — *Diccionario bibliográfico histórico de los antiguos reinos, provincias, cuidades, villas, iglesias, y santuarios de España.* Madrid, 1858, in-4°.

Muratori. — *Relation des missions du Paraguay.* Paris, 1727, in-12.

Noailles (Le Maréchal de). — *Mémoires* (Collection Michaud et Poujoulat, t. XXXIV.)

Novia de Salcedo (Pedro). — *Defensa histórica, legislativa y económica del Señorio de Vizcaya y provincias de Alava y Guipuzcoa.* Bilbao, 1851, 4 vol. in-8°.

Novisima Recopilacion de las Leyes de España. Madrid, 1805, 5 vol. in-f°. — Suplemento, 1829, in-f°.

Nueva Recopilacion de leyes de Indias. Madrid, 1841, 4 vol. in-4°.

Novisima Recopilacion de las leyes de Navarra. Pamplona, 1735, in-f°.

Ordenanza que establece la M. N. y M. L. Ciudad de Pamplona para la conservacion de la limpieza de sus calles, plazas, y parages públicos y privados. Pamplona, 1772, in-32.

Ordenanzas de Orduña. Bilbao, 1789, in-4°.

Ordenanzas de Valladolid. Valladolid.

Olóriz (Hermilio de). — *Fundamento y defensa de los Fueros.* Pamplona, 1876, in-8°.

Ortega y Rubio (Juan). — *Historia de Valladolid.* Valladolid, 1881, 2 vol. in-8°.

Parada (Diego Ignacio). — *Hombres ilustres de la Ciudad de Jerez de la Frontera.* Jerez, 1875, in-8°.

Pellicer (Casiano). — *Tratado histórico sobre el origen de la comedia y del histrionismo en España.* Madrid, 1804, in-12.

Pérez Galdós (Benito). — *Episodios nacionales.* Madrid, 1881, 10 vol. in-8°.

Pi y Arimon (Andrés Avelino). — *Barcelona antigua y moderna.* Barcelona, 1854, 2 vol. in-4°.

Pinder (Wilhelm). — *Deutscher Barock.* Leipzig, 1913, in-4°.

Puig y Cadafalch (J.) y Miret y Sans (J.). — *El Palau de la Diputació general de Catalunya.* Barcelona, 1911, in-f°.

Quesada (V.). — *El vireinato del Rio de la Plata.* Buenos Aires, 1881, in-4°.

Relacion de las causas mas notables que siguió el Tribunal de la Inquisicion contra los que se decian brujos, hechiceros, mágicos, nigrománticos y aliados con el demonio. Sevilla, 1839, in-32.

Reclus (Élisée). — *Nouvelle géographie universelle.* T. I, Espagne. Paris, 1875, in-8°; t. XIX, Amérique du Sud. Paris, 1894, in-8°.

Rehfues (J. L.). — *L'Espagne en* 1808. Paris-Strasbourg, 1811, 2 vol. in-8°.

René Moreno (G.). — *Catálogo del Archivo de Mojos y Chiquitos.* Santiago de Chile, 1888, in-8°.

Reynald (Hermile). — *Histoire de l'Espagne depuis la mort de Charles III.* Paris, 1873, in-12.

Rezabal y Ugarte (Josef). — *Biblioteca de los escritores que han sido individuos de los seis colegios mayores.* Madrid, 1805, in-4°.

Rios (José Amador de los) y Rada y Delgado (Juan de Dios de la). — *Historia de la Villa y Corte de Madrid.* Madrid, 1864, 4 vol. in-fol.

Roca y Florejachs (Luis). — *La Seo de Lérida. Memoria de la Catedral antigua.* Lérida, 1911, in-12.

Rocha Pombo (José Francisco). — *Historia do Brazil.* Rio de Janeiro, 7 vol. in-4°.

Rodríguez Villa (Antonio). — *Patiño y Campillo.* Madrid, 1882, in-8°.

Romey (Charles). — *Histoire d'Espagne, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours.* Paris, 1839, 9 vol. in-8°.

Rousseau (François). — *Règne de Charles III d'Espagne.* Paris, 1907, 2 vol. in-8°.

Rozoir (Charles du). — *Description géographique, historique, militaire et routière de l'Espagne.* Paris, 1823, in-8°.

Sagarminaga (Fidel de). — *Memorias históricas de Vizcaya.* Bilbao, 1880, in-8°.

Sahagun (Le R. P. Fr. Bernardino de). — *Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne* (trad. Jourdanet et Rémy Siméon). Paris, 1880, in-4°.

Saint-Simon (Le duc de). — *Mémoires* (édition Chéruel). Paris, 1856-58, 20 vol. in-8°.

Salazar (Luis Maria de). — *Juicio crítico sobre la marina militar de España.* El Ferrol, 1888, 2 vol. in-4°.

Saldoni (Baltasar). — *Diccionario biográfico de efemérides de músicos españoles.* Madrid, 1868, 4 vol. in-8°.

Sangrador Vitores (Dr Matias). — *Historia de la M. N. y L. ciudad de Valladolid, desde su mas remota antiguedad hasta la muerte de Fernando VII.* Valladolid, 1851, 2 vol. in 8°.

Id. — *Historia de la administracion de justicia y gobierno del Principado de Asturias,* 1865, in 8°.

Sanpere y Miquel (Salvador). — *Fin de la nación catalana.* Barcelona, 1905, in-4°.

San Vicente (Juan Manuel de). — Exacta descripción de la magnífica corte mexicana, cabeza del Nuevo americano Mundo, significada por sus esenciales partes, por el bastante conocimiento de su grandeza. *Anales del Museo nacional de arqueología.* T. V. México, 1913, in-4°.

Santa Maria (R. P. Bartolomé de). — *Devocion al excelso patriarca S. Joaquin, padre de la madre de Dios, promovida, extendida y premiado con asombrosos sucesos en la vida, virtudes y milagros del venerable hermano Juan de Jesus San Joaquin, hijo del convento de Pamplona.* Barcelona, 1868, in-18.

Santa Teresa (Fr. Diego de). — *Ara de Dios con siete brillantes otros.* Zaragoza, 1702, in-4°.

Séjournant (de). — *Dictionnaire espagnol-français.* Paris, 1759, in-4°.

Sempere y Guarinos (Juan). — *Historia del lujo y de las leyes suntuarias de España.* Madrid, 1788, 2 vol. in-12.

Sepúlveda (Ricardo). — *Madrid viejo, Costumbres, leyendas y descripciones de la Villa y Corte en los siglos pasados.* Madrid, 1888, in-18.

Sprünglin (Emmanuel). — *Souvenirs* (relatifs à la guerre d'Espagne). Publiés dans la *Revue Hispanique.* Paris, 1904.

Sprüner-Menke. — *Handatlas für die Geschichte des Mittelalters und des neueren Zeit.* Gotha, 1880, in-f°.

Sybel (H. de). — *Histoire de l'Europe pendant la Révolution française* (traduction Bosquet). Paris, 1869-88, 6 vol. in-8°.

Swinburne (H.). — *Voyage en Espagne en* 1775-1776. Paris, 1787, in-8°.

Testament de Charles II (Texte français et espagnol). Paris, 1700, in-4°.

Ticknor (G.). — *History of Spanish Literature.* London, 1863, 3 vol. in-8°.

Toreno (Conde). — *Historia del levantamiento, guerra y revolucion de España.* Paris, 1838, 3 vol. in-8°.

Torre y Villarroel (Diego de). — *Vida y aventuras.* Madrid, 1792, in-8°.

Tratchewski. — L'Espagne à l'époque de la Révolution française. *Revue historique,* t. XXX, I.

Truman (Ben. C.). — *Missions of California*. Los Angeles, 1903.

Twiss (Richard). — *Voyage en Portugal et en Espagne, fait en 1772 et 1773* (traduit de l'Anglais). Berne, 1776, in-8°.

Uriarte (R. P. Eugenio de). — *Historia de Nuestra Señora de Orduña la Antigna*. Bilbao, 1883, in-18.

Vacani (Camillo). — *Storia delle campagne e degli assedi degl' Italiani dal MDCCCVIII al MDCCCXIII*. Milano, 1823, 3 vol. in-f° et atlas.

Vancouver (Georges). — *Voyage de découverte à l'Océan pacifique du Nord et autour du Monde* (1790-1795) traduit de l'Anglais. Paris, An. VIII, 3 vol. in-4°.

Vayrac (Abbé de). — *Etat présent de l'Espagne*. Paris, 1718, 3 vol. en 4 tomes, in-12.

Velazquez (Luis Josef). — *Origines de la poesia castellana*. Madrid, 1797, in-8°.

Viera y Clavijo (José). — *Noticias de la historia general de las Islas de Canaria*. Madrid, 1772, 4 vol. in-4°.

Villavaso (Camillo). — *La cuestión del puerto de la Paz y la Zamacolada*. Bilbao, 1887, in-8°.

Villiers du Terrage. — *Les dernières années de la Louisiane française*. Paris, 1903, in-8°.

Vinson (Julien). — *Le folklore du pays basque*. Paris, 1885, in-8°.

Weiss (Charles). — *L'Espagne depuis le règne de Philippe II jusqu'à l'avènement des Bourbons*. Paris, 1844, 2 vol. in-8°.

Yanguas y Miranda. — *Historia compendiada del reino de Navarra*. S. Sebastian, 1832, in-8°.

Id. — *Diccionario de fueros y leyes de Navarra*. S. Sebastian, 1828, in-8°.

Yturriza y Azcárraga. — *Historia de Vizcaya.* Bilbao, 1885, in-f°.

Zuaznavar (José Maria de). — *Ensayo histórico sobre la legislacion de Navarra.* S. Sebastian, 1827-29, 3 vol. in-8°.

Zuloaga. — *Catalogue of paintings by Ignacio Zuloaga, with Introduction by Christian Brinton.* New York. *Hispanic Society of America,* 1909, in-8°.

TABLE

TABLES

DU TOME LXIV

1925

I. TABLE PAR NUMÉROS

NUMÉRO 145. — JUIN 1925

NUMÉRO 146. — AOUT 1925

II. TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

Desdevises du Dezert (G.)

Laborde (Alexandre de).